



DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE
**L'INVASION
ALLEMANDE**

DANS LES PROVINCES
DE NAMUR ET DE LUXEMBOURG

PUBLIÉS PAR

LE CHANOINE JEAN SCHMITZ ET DOM NORBERT NIEUWLAND
SECRÉTAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE NAMUR DE L'ABBAYE DE MAREDSOUS

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME PARTIE VI

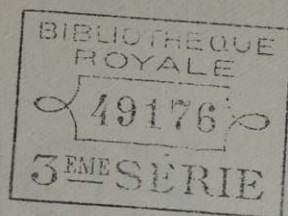
(TOME VII)

**LA BATAILLE DE NEUFCHATEAU
ET DE MAISSIN**



BRUXELLES & PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^e, ÉDITEURS

—
1924



L'INVASION ALLEMANDE

DANS LES PROVINCES

DE NAMUR ET DE LUXEMBOURG



*Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires de luxe,
portant la signature des auteurs.*

*Ces exemplaires sont numérotés de I à XXV
et sont hors commerce.*

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays.

Copyright by G. Van Oest et C^{ie}, 1924.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE
**L'INVASION
ALLEMANDE**

DANS LES PROVINCES
DE NAMUR ET DE LUXEMBOURG

PUBLIÉS PAR

LE CHANOINE JEAN SCHMITZ ET DOM NORBERT NIEUWLAND
SECRÉTAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE NAMUR DE L'ABBAYE DE MAREDSOUS

SIXIÈME PARTIE

(TOME VII)

LA BATAILLE DE NEUFCHATEAU
ET DE MAISSIN



BRUXELLES & PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}, ÉDITEURS



AVANT-PROPOS

Fidèles au plan tracé en tête des *Documents pour servir à l'histoire de l'Invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, et à la méthode indiquée dans la *Préface des Auteurs*, nous avons courageusement poursuivi notre tâche dans la publication des six premiers volumes qui ont déjà paru.

Après avoir décrit à grands traits les premières journées de l'invasion à proximité des frontières du nord du Luxembourg (1^{re} partie), nous avons raconté le passage de la Meuse par des troupes allemandes de la II^e armée à hauteur d'Andenne, ainsi que l'encerclement de la position fortifiée de Namur et l'investissement de cette place (2^e partie).

Tandis que les troupes confiées au général von Gallwitz faisaient le siège de Namur, le gros de l'armée von Bülow marchant sur la Sambre s'y heurtait à la 5^e armée française commandée par le général Lanrezac. De cette grande bataille du 22 août 1914 livrée sur un front assez étendu, nous n'avons rapporté que les combats qui eurent le pays de Tamines pour cadre principal (3^e partie).

Mais alors que l'aile droite allemande composée de la I^{re} armée (von Klück) et de la II^e (von Bülow), accomplissait ce raid gigantesque à travers la Belgique pour dépasser l'aile gauche française et parvenir ainsi à l'envelopper, le général von Hausen, à la tête de la III^e armée, marchait sur la Meuse qu'il traversait le 23 août (4^e partie, 1^{er} volume), ce qui donna lieu à ce drame sanglant connu dans l'histoire sous le nom de *Sac de Dinant* (4^e partie, 2^e volume).

Impuissant à contenir l'ennemi qui le presse en face et dans le dos, avisé bientôt de la situation critique des Anglais et de la chute des forts de Namur, le général Lanrezac se trouve devant la dure nécessité de commander la retraite de la 5^e armée française, pour éviter un envelop-

pement de l'aile gauche des alliés. L'ordre donné le 23 au soir s'exécute aussitôt. Le lendemain von Bülow, vainqueur sur la Sambre, et von Hausen, maître des passages de la Meuse jusqu'à la frontière française, poursuivent l'armée de Lanrezac en retraite, mais non en déroute, à travers l'Entre-Sambre-et-Meuse (5^e partie).

Un autre motif qui pesa sur la résolution prise par le général Lanrezac, ce furent les nouvelles peu rassurantes que le commandant de la 5^e armée française reçut de son voisin de droite, le général de Langle de Cary. Celui-ci, en effet, avait rencontré le 22 août des forces allemandes considérables dans le sud du Luxembourg et, après des combats acharnés livrés contre les armées du duc de Wurtemberg et du Kronprinz allemand, avait dû se retirer au sud de la Semois.

Ce sont précisément ces batailles de Neufchâteau et de Maissin (6^e partie), de la Semois et de Virton (7^e partie), qu'il nous reste encore à décrire pour achever l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg.

A proprement parler ces combats livrés dans le Luxembourg le samedi 22 août 1914 ne forment qu'une seule grande bataille; il nous a paru cependant logique et même nécessaire, pour plus de clarté, de la diviser comme nous l'avons fait. Il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur une carte pour se rendre compte que l'immense forêt des Ardennes qui coupe au nord de la Semois toute la région devait fatalement entraver l'unité de l'action. La topographie des lieux a également guidé la marche en avant des armées allemandes, puisque celle du duc de Wurtemberg a pris au nord de la grande forêt en question, tandis que celle du Kronprinz a marché au sud (1).

Il nous a paru bon, avant d'aborder les deux dernières parties de notre ouvrage, de présenter ce raccourci, pour rafraîchir la mémoire du lecteur et souligner davantage la connexion de tous les événements militaires. Car, ne l'oublions pas, si notre travail a surtout pour but de retracer la conduite inqualifiable des troupes allemandes lors de l'invasion du sud de la Belgique en 1914, nous avons dû emprunter aux événements militaires les grandes divisions de notre récit, en vue d'obtenir un groupement naturel et logique des faits, comme nous le déclarions dès le début (2).

(1) Ce qui confirme cette thèse, c'est que le VI^e corps silésien, qui formait l'aile gauche de la IV^e armée allemande, obliquant vers le sud, fut complètement séparé du reste de l'armée à laquelle elle appartenait de droit et son terrain d'opérations se confondit avec celui de la V^e armée.

(2) Tome I, p. XI.

« Il n'est pas question, disions-nous encore, de faire œuvre de stratégie », mais il fallait nécessairement remettre les crimes allemands dans leur cadre naturel, qui était un cadre militaire. C'est toujours à la suite de retards imprévus, d'échecs subis, de pertes douloureuses essuyées dans ses rencontres avec les troupes régulières françaises ou belges, que l'armée envahissante fit retomber sa déconvenue et sa colère sur la malheureuse population civile. Ce que les troupes des II^e et III^e armées allemandes firent à la suite d'un arrêt dans leur marche en avant à Andenne, à Tamines, à Spontin, à Dinant, à Surice et en plus de deux cents autres localités dont nous avons parlé dans les premiers volumes de notre ouvrage, les soldats du duc de Wurtemberg et du Kronprinz le firent à Longlier, à Neufchâteau, à Ochamps, à Anloy, à Maissin, à Herbeumont, à Porcheresse, à Rossignol, à Tintigny, à Etbe et dans tout le sud du Luxembourg belge, chaque fois que nos vaillants alliés de la 4^{me} et de la 3^{me} armée française leur opposèrent une résistance acharnée mais toujours conforme aux lois de la guerre.

*
* * *

« Dans l'ensemble de la *Bataille des Frontières*, dit M. Gabriel Hanotaux, les opérations et les engagements qui eurent pour théâtre la frontière franco-belge — région du Luxembourg et des Ardennes — ont une importance considérable. Les forces engagées dès le début, de part et d'autre, sont plus nombreuses qu'elles ne le furent dans aucune autre région. (1) » Il importe donc à l'intelligence du récit de bien situer les faits et de se mettre clairement devant les yeux dans quelles circonstances les troupes belligérantes se trouvèrent aux prises dans ces nombreux « combats de rencontre » du sud du Luxembourg, comme on les a si justement appelés (2).

Ayant à faire face simultanément à deux adversaires, les Russes au nord et la France et ses alliés sur le front occidental, le général de Moltke, commandant en chef des troupes allemandes en 1914, reconnu comme son prédécesseur, le comte Schlieffen, l'impossibilité d'attaquer simultanément sur les deux fronts et se décida pour l'offensive contre la France et la défensive contre la Russie. Il plaça le centre de gravité du côté de la France et c'est là qu'il voulait, avec toutes ses

(1) *Histoire illustrée de la Guerre de 1914*, t. V, p. 62.

(2) Commandant GRASSET. *Un Combat de rencontre*. Neufchâteau. Paris, Berger-Levrault, 1923. *Un Combat de rencontre*. Etbe. Paris, Berger-Levrault, 1924.

forces disponibles, obtenir la victoire définitive contre l'ennemi le plus dangereux. Ce résultat rapidement acquis, il enverrait des renforts vers l'Est, avant que les événements sur la frontière austro-russe aient conduit à une décision.

Il fallait donc *en finir vite* avec l'adversaire sur le front occidental et pour cela, d'après von Moltke, anéantir l'ennemi par l'enveloppement des deux ailes (1).

Le gros des forces allemandes sur le front occidental, qui devait coopérer à la randonnée formidable à travers la Belgique et le nord de la France, se composait de cinq armées (I^{re} à V^e armée, 26 corps, actifs ou de réserve (2). La progression était envisagée sous la forme d'une conversion dont le pivot était constitué par la position fortifiée de la Moselle : Metz-Thionville, sur laquelle devait s'appuyer la V^e armée. Protéger le flanc gauche du gros des armées pendant ce mouvement était la tâche qu'avaient à accomplir les VI^e et VII^e armées, placées sous les ordres du Kronprinz Rupprecht de Bavière. Les premiers succès remportés par celui-ci sur les 1^{re} et 2^e armées françaises posaient au Grand Quartier-Général allemand un problème nouveau. Fallait-il arrêter l'offensive et en profiter pour retirer de Lorraine des corps d'armée qu'on enverrait à l'aile droite, ou devait-on en exploiter plus à fond les avantages obtenus et poursuivre l'ennemi en retraite ? Moltke se prononça pour la deuxième solution, « espérant pouvoir ainsi, comme l'explique son apologiste

(1) D'après Schlieffen la condition essentielle pour anéantir l'armée française était de constituer une aile droite puissante et au moyen de cette aile exécuter un immense mouvement d'enveloppement, traversant comme un puissant rouleau la Belgique et le nord de la France. Beaucoup d'écrivains allemands ont caractérisé cette manœuvre par un seul mot qui fait image : on devait « *aufrollen* », enrrouler, entortiller les armées françaises de l'ouest à l'est. La mission de l'aile gauche allemande était de fixer le maximum de forces françaises avec le minimum de forces allemandes, et cela en s'aidant de la place de Metz élargie.

Le plan de Schlieffen était simple, von Moltke lui fit subir une légère déviation qui, selon certains critiques militaires allemands, fut la cause de son échec. L'idée fondamentale de l'enveloppement par la Belgique fut maintenue, mais l'aile droite fut affaiblie pour renforcer la gauche. Le général von Moltke avait l'intention, en employant en Lorraine des forces plus considérables, de fixer l'adversaire par un mouvement offensif ou bien, dans le cas où l'ennemi s'avancerait entre Metz et les Vosges, de le battre, si possible. On devrait alors au plus tôt transporter à l'aile droite tout ce qui devenait désormais inutile à l'aile gauche. C'est ce qui ne se fit pas. L'aile droite resta trop faible et fut encore affaiblie par des prélèvements. Après la bataille en Lorraine, les VI^e et VII^e armées ne furent pas arrêtées à temps, bien plus, on leur ordonna de franchir la Moselle entre Toul et Epinal. Le vaste mouvement tournant par la Belgique et le Nord de la France devenait ainsi un double enveloppement, à droite et à gauche, un encerclement. Il échoua des deux côtés. (Pour plus amples détails sur cette question nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage du général von Kuhl : *Le Grand Etat-Major allemand avant et pendant la guerre mondiale*, analysé et traduit par le général Douchy. Paris, Payot, 1922. Nous conseillons également la lecture de l'étude que fit M. Reginald Kann sur *Le Plan de Campagne Allemand de 1914 et son exécution*. Paris, Payot, 1923.)

(2) Treize de plus que les Français ne s'y attendaient !

Tappen, réaliser avec le mouvement de l'aile droite un encerclement de grand style des armées ennemies ».

En réalité les opérations de Lorraine demeuraient d'importance secondaire et la décision rapide sur le front occidental revenait au groupe principal, celui des cinq armées chargées de tourner par le nord la gauche ennemie (1).

La manœuvre d'encerclement incombait principalement à la I^{re} armée (von Klück), et pour que cette manœuvre obtînt son plein effet, il fallait lui laisser le temps de se développer. Comme cette I^{re} armée avait le plus de chemin à parcourir, elle n'atteindrait le flanc de l'adversaire que si les autres n'attaquaient pas prématurément. « En un mot, *dans l'espace* la ligne devait se conformer au mouvement de la V^e armée formant pivot autour de Metz, et *dans le temps* à celui de la I^{re}. »

Le 14 août, la I^{re} armée devait avoir terminé les rassemblements de ses corps actifs dans la zone de concentration (région de Crefeld), et sans attendre les corps de réserve, le Commandement suprême donna ordre au général von Klück de mettre en marche ses premiers éléments dès le 13, de sorte que ses têtes de colonnes atteindraient la Meuse le lendemain. Ce même jour, en effet, les quatre forts du front-est de la place fortifiée de Liège tombaient entre les mains des troupes allemandes commandées par le général von Emmich, ce qui permit aux troupes de von Klück d'atteindre leur objectif, malgré l'étroit couloir dans lequel elles devaient se faufiler (2).

Le 15 août, les trois premiers corps de la I^{re} armée de Klück avaient franchi la Meuse et le 16 ils commençaient déjà à se déployer à hauteur de Tongres.

Le 17 août, le rassemblement des armées allemandes dans leur zone respective de concentration se terminait dans les meilleures conditions. Et dans cette même journée le Grand-Quartier impérial, parti la veille de Berlin, s'installait à Coblenze.

Le Haut Commandement donna l'ordre général de la mise en marche à toute sa masse offensive pour le 18.

(1) Pour tout ce qui va suivre le lecteur consultera avantagusement la carte d'ensemble (fig. 1).

(2) Contrairement à l'opinion courante qui croyait que la résistance des forts de Liège avait fait perdre à l'État-Major allemand le bénéfice de l'offensive foudroyante qu'il comptait mener par la Belgique, des critiques militaires français ont accrédité ces derniers temps une version toute différente. Sans diminuer en rien la gloire des défenseurs héroïques de la place forte, ils affirment que la résistance de Liège n'a pas arrêté un instant le mouvement général de la masse ennemie, qui s'est mise en branle à la date fixée, le 14 août, et qui n'aurait pu le faire plus tôt. « Toute l'admiration qui est due aux défenseurs des forts de Liège ne saurait prévaloir contre la vérité historique. » RÉGINALD KANN, O. C., pp. 98-104. Voir aussi : GÉNÉRAL DUPONT, *Le Haut Commandement allemand en 1914*, Paris, Chapelot, 1922, pp. 28-30.

Les I^{re} et II^e armées, ainsi que le II^e corps de cavalerie furent placés pour l'offensive au nord de la Meuse sous les ordres du général von Bülow commandant la II^e armée. Von Klück éprouva quelque mauvaise humeur à se trouver privé de son indépendance et entrevit aussitôt les difficultés auxquelles cette mesure serait de nature à donner naissance (1). Néanmoins la droite de la I^{re} armée s'ébranla le 18, commençant cet immense mouvement d'encerclement qui devint bientôt une véritable « galopade » jusqu'à la mer, puisque l'armée britannique en voie de débarquement allait prolonger la ligne française à l'ouest de Maubeuge (2).

L'armée belge, moins la 4^e division chargée de la défense de Namur, s'était repliée derrière la Dyle sous la protection de deux arrière-gardes postées à Diest et à Tirlemont. Le 19, elle entama en toute tranquillité sa retraite sur Anvers. Du 18 au 20, l'armée de von Klück ne rencontra donc pour ainsi dire aucune résistance : il n'y eut à sa droite que quelques escarmouches dans la région d'Aerschot et à sa gauche le général von der Marwitz trouva entre Bruxelles et Namur une partie du 1^{er} corps de cavalerie française (général Sordet) qui rompit après une courte canonnade.

Le Haut Commandement allemand avait chargé la II^e et la III^e armée de collaborer au siège de Namur. A cet effet, le corps de réserve de la Garde (de la II^e armée), avec le XI^e corps (de la III^e armée), deux régiments de pionniers et l'artillerie de siège venaient de passer sous les ordres du général von Gallwitz, constituant ainsi un détachement provisoire ayant pour mission de réduire Namur.

Von Bülow invita von Gallwitz à faire passer la majorité de ses moyens d'action sur la rive gauche de la Meuse et de porter le centre de gravité de l'attaque contre le secteur nord de la place.

Sur ces entrefaites, le commandant de la II^e armée apprend que de sérieuses forces françaises se massent entre les deux camps retranchés de Maubeuge et de Namur, prêtes à défendre le passage de la Sambre. Hypnotisé par la rude tâche qui incombe à son armée, von Bülow ne songe qu'à l'alléger en y employant toutes les forces placées sous ses ordres et celles dont il peut demander le secours.

A la I^{re} armée, il ordonne d'infléchir la marche de ses colonnes vers

(1) A. von Klück, *Der Marsch auf Paris und die Marneschlacht 1914*, p. 20.

(2) La gauche anglaise fut appuyée par des éléments de territoriale commandés par le général d'Amade et le 26 août fut constituée à l'aile gauche des alliés une 6^e armée française, placée sous les ordres du général Maunoury, qui se trouva en ligne le 29, à l'est d'Amiens.

le sud, au risque de faire échouer le plan d'encerclement, mais pour la raison que « si les troupes vont au sud-ouest elles s'écartent trop de la II^e armée pour pouvoir la secourir » (1).

Au général von Gallwitz, il demande d'accentuer encore le déplacement de ses troupes vers l'ouest, sur la rive gauche de la Sambre, de manière à protéger vers Namur le flanc de la II^e armée.

Enfin à von Hausen il envoie un message ainsi conçu : « La II^e armée prie la III^e de gagner d'urgence la ligne de la Meuse pour coopérer avec elle ».

Par ailleurs, von Bülow apprend que les unités de la 5^e armée française qui se trouve devant lui, celle du général Lanrezac, ne sont pas encore réunies, mais échelonnées sur une grande profondeur, d'où possibilité pour la II^e armée de mettre à profit cette dissémination afin de se saisir des ponts de la Sambre avec les unités qui s'en trouvent les plus rapprochées et battre les groupes adverses l'un après l'autre (2). Mais bientôt il se ravise, et se résignant à attaquer sur la Sambre avec toutes ses forces réunies, il fixe la date au 23 et en informe von Hausen. Celui-ci en conséquence ne progresse guère et se contente d'achever son déploiement sur le front atteint la veille, c'est-à-dire Spontin-Houyet.

Dès le 21 août, le détachement von Gallwitz avait commencé le bombardement des forts de Namur et des intervalles avec l'artillerie de gros calibre.

Ce jour là aussi le X^e corps avait abordé la Sambre et forcé le passage à Roselies, défendu par des éléments du 3^e corps français. De même la Garde s'était emparée de Taminés et d'Auvélaux et avait refoulé les avant-postes du 10^e corps français du fond de la vallée vers le plateau.

Le samedi 22, ces villages conquis la veille sont attaqués de bonne heure par les Français. Mais ceux-ci mal soutenus par une maigre artillerie, échouent presque partout et se retirent sur les hauteurs.

Ces nouvelles parvenues à Fleurus, où Bülow vient d'établir son poste de commandant, lui font croire que les Français ne sont pas encore en nombre sur la Sambre et, son idée première se réveillant, il prend de

(1) VON BÜLOW. *Mein Bericht zur Marne-Schlacht*, p. 21.

(2) Cette manœuvre avait le grand inconvénient de rejeter les Français vers le sud avant que la pression de la III^e armée dans leur flanc droit et surtout celle de la I^{re} armée dans leur flanc gauche eussent eu le temps de se faire sentir. Qu'importe, le désir de franchir au plus vite l'obstacle de la Sambre l'emporte sur toute autre considération et von Bülow donne en conséquence ses ordres pour le lendemain 21 août.

nouveau la résolution de profiter des circonstances pour gagner le plateau et battre successivement les corps ennemis.

A 12 h. 45 il donne à la II^e armée l'ordre d'atteindre avant le soir la ligne Binche-Mettet.

D'abord arrêtées quelque peu par l'artillerie française, les unités allemandes progressent bientôt. La Garde avance jusqu'à Fosses et Vitrival ; le X^e corps, dont le succès est plus disputé, réussit néanmoins à prendre pied sur le plateau. Plus à droite, sur la rive nord, le reste de la II^e armée ne rencontre pas l'ennemi et se prépare à passer la Sambre le lendemain.

En fin de journée la ligne de la 5^e armée française s'est repliée sur le front Saint-Gérard, Biesme (10^e C. A.), Gerpinnes, Nalinnes (3^e C. A.), Ham-sur-Heure, Thuin (18^e C. A.), Merbes-le-Château (corps Sordet) ; les 53^e et 69^e divisions de réserve sont arrivées à hauteur de Solre-le-Château ; la 51^e division de réserve a fini de relever sur la Meuse le 1^{er} corps qui se rassemble au nord-est de Saint-Gérard.

Après avoir donné l'ordre d'attaquer à son aile gauche, Bülow voulant assurer le concours immédiat de la III^e armée lui télégraphie : « Prière instante III^e armée intervenir rapidement aile droite sur Mettet ». Ce message n'arriva que vers 23 heures à von Hausen qui n'y comprit rien et ne crut pas devoir modifier ses instructions déjà lancées pour le lendemain.

Le 23 août devait voir se produire la décision dans l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Dès le matin la II^e armée prend sur toute la ligne le mouvement en avant, avec circonspection cependant, car von Bülow apprend que Lanrezac s'apprête à le contre-attaquer. A droite le VII^e corps ne réussit à passer la Sambre qu'à un seul point, à Lobbes, et encore ne put-il en déboucher ; le X^e corps de réserve, qui opère entre Thuin et la route de Charleroi à Philippeville, n'avance que lentement à travers bois, s'infiltrant entre le 18^e et le 3^e corps français.

Le X^e corps parvient à atteindre la ligne Biesme-Scry (Mettet). La II^e division de la Garde réalise des gains entre Fosses et Saint-Gérard, mais en présentant son flanc gauche sans protection au 1^{er} corps français déployé au nord-ouest de Saint-Gérard. Le général Franchet d'Espérey, qui commande ce 1^{er} corps, se préparait à attaquer l'aile exposée de l'ennemi qu'il débordait complètement, lorsqu'il apprend que des troupes saxonnes ont traversé la Meuse sur ses derrières et auraient déjà occupé

le village d'Onhaye. Il suspend aussitôt l'offensive pour enrayer promptement le mouvement des Saxons.

C'était du reste le seul point où les troupes de la III^e armée étaient parvenues à traverser la Meuse, partout ailleurs elles s'étaient épuisées en vains efforts. La lenteur de von Hausen exaspérait Bülow qui lui répétait à 18 heures son télégramme de la veille : « Prière instante à la III^e armée de franchir aujourd'hui encore la Meuse ». Il faut dire à la décharge du général von Hausen qu'il avait été contrecarré dans ses mouvements par un ordre du Grand Quartier-Général. Le 20 août la III^e armée avait reçu pour mission d'attaquer entre Namur et Givet, et voilà qu'au moment où cette attaque venait de commencer, le général von Moltke recommande à cette même III^e armée « de faire passer la Meuse à ses unités disponibles au sud de Givet, afin de couper la retraite à l'ennemi ». Au milieu de l'action, von Hausen constitua une division de marche qu'il préleva sur les unités combattantes, et qu'il dirigea aussitôt vers le sud par la rive droite de la Meuse. On ne peut oublier également que la III^e armée avait déjà été affaiblie en cours de route par le retrait du XI^e corps qui devait prendre part au siège de Namur.

En cette même journée, la I^{re} armée allemande s'était heurtée de front à l'armée britannique sur le canal de Mons à Condé, qu'elle était parvenue à franchir. Mais aucun mouvement débordant n'avait pu être exécuté, ni même ébauché ce jour-là par l'aile droite allemande.

Malgré la non-réussite du plan allemand, la situation de la 5^e armée française est devenue fort critique. Son front figure un angle très aigu : le côté droit tient encore sur la Meuse, mais le côté gauche est talonné par la marche en avant de von Bülow. De plus le sommet, Namur, est sur le point de céder. Le général von Gallwitz a déjà enlevé les forts du nord et la division belge qui occupe le camp retranché commence à évacuer la ville et à refluer dans les lignes françaises.

D'autre part, le général Lanrezac apprend qu'à sa droite la 4^e armée (1) est en retraite et qu'à sa gauche le maréchal French fléchit également.

Devant la nécessité de sauver la 5^e armée française d'un encerclement complet, le général Lanrezac se résigne, le 23 au soir, à donner l'ordre à son armée de se retirer sur la ligne Givet-Maubeuge.

Le 24 au matin, la II^e armée allemande reprend sa marche en avant et la III^e traverse la Meuse en maints endroits, sans difficulté, l'ennemi

(1) Voir plus bas.

ayant partout disparu. Il ne reste qu'à le poursuivre. Von Bülow et von Hausen s'y emploient, mais d'assez loin. Ils manquent d'énergie et semblent se défier de cette retraite qui n'a nullement les apparences d'une défaite. La proie qu'ils avaient convoitée leur échappait. Grâce à son énergique initiative, non seulement le général Lanrezac, en donnant à temps l'ordre de retraite, sauva la 5^e armée française, mais encore permit ainsi à la garnison de Namur de gagner la France. Pas plus à l'aile droite qu'au centre la manœuvre allemande n'avait réussi. Dans la soirée du 24 l'armée britannique, elle aussi, s'était soustraite à l'étreinte dont le général von Klück la menaçait.

Pour mettre plus de clarté dans cet exposé, nous avons intentionnellement laissé de côté les IV^e et V^e armées allemandes qui formaient l'aile gauche de la grande masse envahissante.

L'ordre général de mise en marche pour le 18 les avait naturellement atteintes dans leur zone de concentration : Trèves, Luxembourg, Diekirch, pour la IV^e armée (duc Albert de Wurtemberg); Thionville, Sarrebruck, Metz, pour la V^e armée (Kronprinz).

En date du 20 août, la droite (VIII^e C. A.) de la IV^e armée n'avait atteint que le cours supérieur de l'Ourthe, à Amberloup, et n'avait pas conservé de liaison avec la III^e armée. Le front de la IV^e armée s'infléchissait vers le sud-est pour appuyer sa gauche (VI^e C. A.) aux forêts nord de la Semois.

La V^e armée n'ayant pu utiliser, pour déboucher de sa zone de concentration, que l'espace très étroit resserré entre Thionville et Luxembourg, s'était vue dans la nécessité de s'échelonner en profondeur. Le 20, elle se déployait entre Etalle et Thionville, avec, comme premier objectif, la place de Longwy, qu'elle tenait déjà sous le feu de son artillerie.

Tandis que le gros de l'armée allemande exécute sa concentration, puis son déploiement et entame sa marche d'encerclement, que s'est-il passé du côté français ? (1)

Le plan de concentration du général Joffre (Plan XVII) (2) groupait les forces françaises en cinq armées, qui s'échelonnaient de Belfort à

(1) Car, ne l'oublions pas : les troupes belges (à part la 4^e division d'armée défendant la place forte de Namur) n'eurent pas à combattre dans le sud de la Belgique.

(2) Un auteur anonyme (***) a publié dans la *Revue de Paris* (février, mars, avril 1920) une série d'articles, dans lesquels il s'est fait l'apologiste du Plan XVII. (Ces articles ont été réunis en un volume qui a paru chez Payot, 1920.) La direction de la *Revue de Paris* s'étant déclarée prête à accueillir les études contradictoires, le général Regnault y a répondu en publiant dans le numéro de juillet 1920 de la même Revue un article intitulé *L'Echec du Plan XVII*.

Mézières. Les intentions du général commandant en chef étaient bien claires : « En tout état de cause, se porter, toutes forces réunies, à l'attaque des armées allemandes ». L'aile droite, 1^{re} et 2^e armées, devait prendre l'offensive en Alsace et en Lorraine (1). L'action de l'aile gauche était subordonnée à la violation de la neutralité belge par les Allemands. Si ce cas se produisait, « mais seulement sur l'ordre du général commandant en chef », l'armée de gauche, la 5^e, devait remonter vers le nord sur le front Mézières-Mouzon ; la 4^e armée viendrait se disposer à la droite de la 5^e et s'engagerait entre elle et la 3^e armée en direction d'Arlon. Enfin le corps de cavalerie constituerait la gauche de ce grand bloc. Ces trois armées ainsi disposées prendraient alors l'offensive dans la direction des deux Luxembourg et de leur manœuvre Joffre attendait la grande décision.

Or, le premier acte des Allemands ayant été de violer la neutralité belge (2), la variante prévue fut prescrite et les 3^e et 4^e armées françaises se trouvèrent ainsi accolées et formant le centre, ayant à leur gauche la 5^e, et à leur droite les 1^{re} et 2^e armées.

(1) Nous n'avons pas à nous étendre ici sur les opérations des 1^{re} et 2^e armées françaises. Contentons-nous de dire que, concentrées dans les régions de Belfort, d'Epinal et de Nancy, elles devaient marcher dans la direction générale de Sarrebruck et de Sarrebourg. Pour appuyer sa droite au Rhin, la 1^{re} armée (général Dubail) porta en Haute-Alsace un détachement qui franchit la frontière le 7, occupa Mulhouse le lendemain, mais deux jours après fut contraint à battre en retraite. C'est alors que le haut commandement constitua l'armée d'Alsace sous les ordres du général Pau.

Le groupe français de Lorraine (1^{re} et 2^e armées) ne s'ébranla que le 14 dans la direction de la Sarre et fut attaqué le 20 sur tout son front par le prince de Bavière (VI^e et VII^e armées allemandes). De la Seille à la Sarre l'ennemi eut l'avantage, mais dans les Vosges il ne put progresser. Ce succès, comme nous l'avons déjà dit, grisa le Haut Commandement allemand, qui décida de poursuivre le mouvement, croyant la défaite de l'ennemi totale. Du 21 au 24 août, les VI^e et VII^e armées marchent vers le sud sans rencontrer de grande résistance. Le 24, le centre allemand pousse jusqu'au delà de la Mortagne, s'avancant en pointe vers la trouée de Charmes. C'est alors qu'une attaque française débouche brusquement du Grand-Couronné et force les Allemands à reculer. Le lendemain ceux-ci se ressaisissent un peu, mais le 26 l'échec allemand s'accroît devant tout le front de la 2^e armée française (de Castelnau). L'élan de la VI^e armée ennemie est brisé ; peu importe que la VII^e continue à progresser dans les Vosges, livrée à ses seules forces elle ne saurait rompre la résistance française, étayée par le camp retranché d'Epinal.

(2) Même en Allemagne certains critiques, bien que reconnaissant la nécessité militaire de la violation du territoire belge, accusent leurs gouvernants d'avoir estimé trop bas les énormes dommages d'ordre politique et moral que causerait à leur pays cette infraction au droit des gens. (Voir par exemple l'étude critique qu'a faite sur l'ensemble des opérations M. KIRCHEISEN en tête des *Souvenirs de la Campagne de la Marne en 1914*, du général von Hausen.)

Tout récemment dans le *Wörterbuch des Völkerrechts und der Diplomatie*, publié sous la direction du Dr Strupp, le Dr Kunz a fait paraître dans le 1^{er} fascicule au mot « Belgien » (pp. 119 à 125) une étude juridique de la violation de la neutralité belge en 1914 par les troupes allemandes. Dans un esprit de parfaite intégrité, reprenant les arguments donnés en faveur de la légitimité de cette invasion, le Dr Kunz les déclare tous insoutenables ou inexactes et conclut ainsi : « L'invasion de la Belgique par l'Allemagne était un acte contraire au droit des gens et réclame des réparations ».

On ne peut également passer sous silence le très intéressant article du colonel Fastrez, publié dans le *Bulletin belge des Sciences militaires* (novembre 1923) intitulé : *La faute politique de l'invasion de la Belgique*.

La 3^e armée, commandée par le général Ruffey, s'organisa autour de Verdun. Elle comprenait trois corps d'armée (4^e, 5^e et 6^e), trois divisions de réserve (54^e, 55^e, 56^e) et une division de cavalerie, la 7^e (1).

La 4^e armée, sous les ordres du général de Langle de Cary, ne comptait primitivement que trois corps : le 12^e, le 17^e et le corps colonial, qui débarquèrent dans la région Sainte-Menehould—Commercy. Mais, en raison de l'importance de la mission qui lui était dévolue en vertu de l'exécution de la variante du plan XVII, on lui adjoignit les 2^e et 11^e corps (2), une partie du 9^e et deux divisions de réserve, les 52^e et 60^e. En outre, elle eut deux divisions de cavalerie (4^e et 9^e).

Le 10 août, les deux armées qui se soudaient à Mangiennes (2^e et 4^e corps) eurent à y soutenir un combat assez meurtrier contre un détachement ennemi de toutes armes appartenant à l'armée du Kronprinz. Le 2^e corps y subit d'assez lourdes pertes, mais demeura finalement maître du terrain.

La 5^e armée française (général Lanrezac) comprenait au moment où elle aborda l'ennemi (3) quatre corps d'armées (1^{er}, 3^e, 10^e et 18^e), deux divisions de réserve (53^e et 69^e) et deux divisions d'Algérie. Dans son instruction du 8 août, le général Joffre lui assigne pour tâche la garde de la Meuse de Mouzon à Mézières; mais déjà à partir du 6 août, de sa propre initiative, Lanrezac a fait garder la Meuse de Givet à Dinant, par le 148^e. A force d'instance, le général commandant la 5^e armée obtient, en date du 12 août, de pousser tout son 1^{er} corps jusqu'à Dinant. Et lorsqu'enfin le combat qui s'y livra le 15 août montra les intentions de l'ennemi, ce fut tout le gros de la 5^e armée qui reçut ordre de se porter vers le nord, afin d'y prendre l'offensive sur la Sambre en liaison avec le corps expéditionnaire britannique qui prolongera sa gauche. La 51^e division de réserve devait relever sur la Meuse le 1^{er} corps et établir la liaison avec l'aile gauche de la 4^e armée (52^e et 60^e divisions de réserve).

Les avant-postes des 3^e et 10^e corps d'armée étaient arrivés dans l'après-midi du 20 août sur la Sambre, alors que le 18^e corps débarquait seulement dans la région de Beaumont et que les deux divisions de réserve venaient à peine de quitter celle d'Hirson.

On sait comment, pendant la journée du 22 août, les deux corps de

(1) De cette armée il n'y eut que le 4^e corps et une partie du 5^e qui pénétrèrent en Belgique.

(2) Enlevés à la 5^e armée.

(3) La 5^e armée n'était pas ainsi constituée au début. Nous avons vu qu'on lui avait notamment enlevé deux corps (2^e et 11^e) au profit de la 4^e armée. En compensation on lui donna le 18^e corps (réservé à la 3^e armée) et les deux divisions d'Algérie (37^e et 38^e).

l'armée de Lanrezac, engagés sur la Sambre de Charleroi à Floreffe, furent obligés de céder le terrain à l'ennemi. On se souvient aussi que la journée du lendemain allait préparer la revanche des armes françaises, que le 1^{er} corps notamment (Franchet d'Espérey) se disposait à culbuter la Garde, lorsque le passage de la Meuse par les Saxons de von Hausen et la nouvelle de la chute imminente de Namur modifièrent la situation et forcèrent finalement le général Lanrezac à donner l'ordre de retraite.

Tandis que, le 15 août, la 5^e armée française remonte vers le nord, la 4^e reçoit l'ordre de s'établir de manière à pouvoir déboucher du front Sedan-Montmédy, en direction générale de Neufchâteau.

Quant à la 3^e armée, son rôle est double. Son aile gauche s'établira sur le front Jametz-Etain pour déboucher en direction générale de Longwy, tandis que la mission de l'aile droite, confiée au général Paul Durand, est plutôt défensive et consiste à tenter d'arrêter, sur des positions organisées de Toul à Verdun, toute tentative de l'ennemi visant la rupture du front (1).

Le 17 août, la 4^e armée établie sur le front Sedan-Montmédy, gardait ainsi la ligne de la Meuse, et avait envoyé des patrouilles jusqu'aux environs de Virton, Neufchâteau et Maissin. Le 20, la 4^e division de cavalerie française avait été refoulée près de Longlier.

Le 20, au soir, le général de Langle reçoit l'ordre de porter de fortes avant-gardes au-delà de la Semois et d'orienter ses six corps dans la direction générale de Neufchâteau. La mission de la 3^e armée est de contre-attaquer toute force ennemie qui chercherait à gagner le flanc droit de la 4^e armée.

On partit en pleine nuit et la marche en avant ne se ralentit pas pendant toute la journée du 21. Au soir de ce jour, plusieurs colonnes avaient franchi la frontière belge et les avant-postes avaient atteint la Semois. Le 12^e corps avait déjà rencontré l'ennemi à droite de Florenville et l'avait attaqué dans la direction d'Izel-Jamoinne.

Le soir du 21, Joffre envoya encore un ordre particulier (n° 17) aux 3^e et 4^e armées, prescrivant à la 4^e de continuer son mouvement vers le nord et assignant toujours à la 3^e la mission de couvrir le flanc droit

(1) Ce groupement, bientôt encore augmenté, deviendra à partir du 19 l'armée de Lorraine, sous les ordres du général Maunoury. (Voir F. ENGERAND, *La Bataille de la frontière : Briey*. Paris. Bossard, 1920, p. 90 et ss.)

de la 4^e armée. « Le but à poursuivre, ajoute l'instruction, est d'acculer à la Meuse entre Dinant, Namur et l'Ourthe, toutes les forces adverses qui se trouvent dans cette région. »

Au sujet de ces forces adverses le haut commandement français semble se faire quelques illusions. Le 20 août, à 15 heures, le général Joffre fait savoir au commandant de la 4^e armée qu'il n'est pas encore temps de partir et il ajoute : « Plus la région Arlon, Audun-le-Roman, Luxembourg sera dégarnie, mieux cela vaudra pour nous ». Et le lendemain, dans son ordre particulier n° 17, daté de 21 h. 30, il assigne pour mission à la 3^e armée de « couvrir toujours le flanc droit de la 4^e armée contre les forces qui peuvent *encore se trouver* dans la région du Luxembourg ». Il ne se doutait donc guère, à la veille de la bataille, que c'étaient deux armées qui marchaient à sa rencontre dans le Luxembourg et avec lesquelles il allait bientôt devoir se mesurer.

Il est vrai que, du côté allemand, les renseignements étaient à peine plus précis au sujet de l'adversaire. Von Mutius dans son ouvrage *Die Schlacht bei Longwy*, avoue « qu'il se passa toute une semaine, celle du 15 au 21 août, sans que l'on pût reconnaître les desseins de l'ennemi, qui voilait avec succès ses mouvements » (1).

Aussi, les batailles qui s'engagèrent le samedi 22 août dans tout le Luxembourg furent de vrais *combats de rencontre*, comme on les a si justement appelées.

Quand, en date du 21 août, le général Joffre signalait que le déplacement des forces ennemies concentrées dans le Luxembourg paraissait orienté vers l'ouest, il avait raison pour le passé, mais il ne savait pas encore, ce qui devait lui ménager une amère surprise, qu'un vaste mouvement de conversion à gauche venait d'être ordonné dans tout le dispositif allemand. Orientée jusque là, en effet, vers l'ouest, la IV^e armée va l'être désormais vers le sud-ouest. Or, comme la V^e armée doit obliquer plus encore vers le sud pour encercler la place de Longwy, un vide se crée entre la IV^e et la V^e armée allemande que tâche de combler le VI^e corps silésien poussé en liaison vers Rossignol, Tintigny et Bellefontaine.

« L'ennemi sera attaqué partout où on le rencontrera », tel avait été l'ordre même du Grand Quartier-Général français et tel est, en effet, le résumé de toute la journée du 22 août.

A l'aile gauche de la 4^e armée française, le 11^e corps et une partie

(1) O. c., p. 14.

du 9^e livrèrent à Maissin de furieux combats contre les XVIII^e corps actif et VIII^e corps de réserve allemands, mais ne purent dominer l'adversaire, et, bien que Maissin eût été repris en fin de journée, les 9^e et 11^e corps durent reculer au sud de la voie ferrée.

Au centre de la 4^e armée, les 17^e et 12^e corps ayant reçu pour objectif le front Jéhonville-Libramont marchèrent parallèlement ; mais d'importantes forêts les séparaient et bientôt la liaison se perdit. Il en résulta que l'aile droite du 17^e corps, composée de la 66^e brigade, se trouva presque cernée dans les bois de Luchy par le XVIII^e corps allemand. La retraite de cette brigade, enrayée en vain par la 65^e, entraîna le repli de tout le 17^e corps jusqu'aux abords de Bouillon.

Le 12^e corps avait été plus heureux. Sorti sans incident de la forêt d'Herbeumont, il avait rencontré l'ennemi (aile gauche du XVIII^e corps) à quelques kilomètres au sud-ouest de Neufchâteau, l'avait attaqué dans les environs de Saint-Médard et de Straimont et le soir pouvait garder le terrain conquis. Malheureusement, le repli du 17^e corps qui se trouvait à sa gauche et le recul du corps colonial à sa droite, ne lui permirent pas de demeurer ainsi tout seul en l'air, et il dut aussi se résigner à rétrograder.

Le corps colonial avait à se porter sur Neufchâteau en deux colonnes. A gauche la 5^e brigade, suivie de la 2^e division coloniale par Les Bulles—Suxy—Montplainchamps, à droite la 3^e division coloniale par Saint-Vincent—Rossignol—Les Fossés.

La 5^e brigade se heurta aux environs de Neufchâteau à tout le XVIII^e corps de réserve allemand et lui tint tête pendant douze heures, subissant des pertes terribles, mais en infligeant d'aussi cruelles à l'ennemi. Celui-ci ne poursuivit pas les débris de la brigade qui se replia sur Les Bulles.

La tête de la 3^e division coloniale était à peine engagée dans la forêt de Neufchâteau, au nord de Rossignol, qu'elle y rencontra la 12^e division du VI^e corps silésien, détaché le matin même de la IV^e armée pour protéger l'aile droite de la V^e. Les marsouins s'y défendirent en braves. Mais, enfermés bientôt dans un cercle de feu, la plupart y succombèrent ou durent se rendre, bien peu parvinrent à échapper. Plusieurs éléments de cette division coloniale arrêtés à Saint-Vincent y furent attaqués par l'aile gauche de la 11^e division allemande et le soir s'établirent à Gêrouville.

A l'extrême droite de la 4^e armée française, le 2^e corps entreprit des opérations plus fructueuses. Une de ses divisions, moins un régiment, atteignit Bellefontaine, où, pendant toute la journée, elle résista à de

terribles assauts de la 11^e division allemande. Le reste de ses effectifs, en liaison avec le 4^e corps, arrêta l'ennemi à Villers-la-Loue—Robelmont et l'empêcha ainsi de pénétrer entre la 3^e et la 4^e armée. Dans ce secteur, la journée, sans être bonne, n'avait pas été mauvaise.

La tâche qui incombait à la 3^e armée française pour la journée du 22 août, était particulièrement complexe. Son aile gauche, le 4^e corps, qui se soudait à Virton au 2^e corps de la 4^e armée devait appuyer l'offensive de celle-ci et protéger son flanc droit. Le 5^e corps avait pour mission de dégager Longwy, et le 6^e de s'opposer aux attaques des troupes allemandes débouchant des camps retranchés de Thionville et de Metz. Plus au sud, la division de cavalerie et les divisions de réserve avaient à défendre l'approche de Verdun.

Le 4^e corps se mit en route en deux colonnes : la 8^e division par Virton, en direction d'Etalle, et la 7^e par Gomery, en direction d'Etthe. La 8^e division ne put même pas déboucher de Virton, mais elle réussit à maintenir la lutte en avant, en liaison étroite à sa gauche avec le 2^e corps. La 7^e division avait à peine dépassé le village d'Etthe, lorsqu'elle rencontra l'ennemi à la lisière des bois où s'engagea un combat meurtrier. Après une journée d'efforts héroïques elle resta maîtresse du champ de bataille, mais n'étant pas appuyée à droite par le 5^e corps, elle dut se replier. Son adversaire avait subi des pertes sanglantes, puisque tout le V^e corps allemand, qui avait été opposé au 4^e corps français, dut disparaître momentanément du terrain des opérations, et les jours suivants ne poursuivit que faiblement.

Le 5^e corps, chargé de marcher vers le nord en échelon à droite du 4^e corps et de masquer Longwy, se laissa attirer par cette malheureuse place forte investie depuis le 20 par le XIII^e corps allemand et bombardée depuis la veille. Le 5^e corps, pour la dégager, lança des attaques successives, mais vaines et meurtrières dans la direction de Signeulx (9^e division contre XXVII^e division) et dans celle de Musson (10^e division contre XXVI^e division). En fin de journée le 5^e corps dut se replier, toujours sans avoir rétabli sa liaison avec la 7^e division du 4^e corps.

A l'aile droite de la 3^e armée, le 6^e corps eut à soutenir le principal effort de l'ennemi. Celui-ci, en effet, y avait massé des forces considérables composées du VI^e corps de réserve et du XVI^e corps actif. En vue d'encercler Longwy, les éléments avancés de l'armée du Kronprinz faisaient une pointe dans le front français.

Trois divisions françaises luttant héroïquement contre deux corps d'armée allemands, firent des prodiges de bravoure. La 40^e division à elle seule tint tête à trois divisions allemandes, mais lancée en flèche, elle se trouva en péril du côté de Spincourt, où la 7^e division de cavalerie, chargée de couvrir la droite, n'avait pas donné.

Malgré une série d'échecs essuyés pendant cette journée du 22 août sur le front des 4^e et 3^e armées, les chefs, qui voient les choses d'ensemble, n'ont pas l'impression que la retraite générale s'impose. Tout au contraire, les généraux de Langle de Cary et Ruffey songent à reprendre l'offensive et donnent leurs ordres en conséquence. Mais, avant que les ordres fussent reçus, la retraite était entamée sur presque tout le front.

« Cette retraite, a pu écrire M. Gabriel Hanotaux, n'est jamais une déroute, et, de la part de l'ennemi, la marche en avant n'est jamais une poursuite. C'est plutôt la continuation de la *Bataille des Ardennes* avec repli de l'armée française. Ce repli est méthodique et se dirige, d'abord, sur la première ligne naturellement désignée pour servir d'appui, la ligne de la Meuse (1). »

Le soir du 23, la 4^e armée tenait le front Vresse—Bouillon—Messincourt—Saint-Walfroy—Villers-la-Loue, et, deux jours après, le général de Langle de Cary s'établissait derrière la Meuse, entre Mézières et Stenay.

Le 23, le général Ruffey, qui avait pris ses positions sur la ligne de la Chiers, préparait contre l'ennemi une manœuvre de grande envergure, lorsque, le 24, le Grand Quartier-Général, jugeant toute la situation, ordonna à la 3^e armée le repli sur le front général de Montmédy—Damvillers—Azannes. A droite, l'armée de Lorraine occupait les Hauts-de-Meuse. Ce recul ne se fit pas sans quelques prises de contact avec l'ennemi, dans lesquelles le 4^e corps s'illustra tout particulièrement à Marville sur l'Othain, et l'armée de Lorraine à Etain, le 25 août. Le 26 août, la 3^e armée s'établissait sur la rive gauche de la Meuse.

*
* *

Nous n'avons pas à porter un jugement sur les opérations militaires qui se sont déroulées dans le sud de la Belgique au début de la grande guerre, ce serait nous écarter du domaine de notre compétence et du

(1) *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, t. V, p. 156.

cadre de notre travail (1). Mais en guise de conclusion à cet exposé de la *Bataille des Frontières*, nous offrons à nos lecteurs ces lignes de M. Reginald Kann, qui semblent bien résumer la situation (2) :

« La bataille de Belgique finissait le 24 août comme celle de Lorraine le 20. Les Alliés reculaient sur toute la ligne de combat de Longwy à Condé; les Allemands envahissaient notre territoire à la poursuite de leurs adversaires défaits. Mais, de même qu'en Lorraine, nos armées n'avaient pas été broyées entre les branches d'une tenaille, de même en Belgique notre aile gauche ne s'était pas vue prise de flanc, écrasée, ses débris rejetés sur le centre. Nos troupes rétrogradaient avec des pertes sérieuses, mais en ordre, malgré la déception cruelle et la fatigue qui les éprouvaient. La bataille d'anéantissement, le *nouveau Canes*, n'avait pas eu lieu.

» On a si souvent répété, depuis 1914, que le plan de campagne allemand a échoué sur la Marne qu'on a fini par le croire. On se trompe. C'est en Lorraine et en Belgique, du 20 au 24 août, qu'il s'est effondré. Le plus grave pour Moltke était qu'il ne s'en doutait pas et se figurait avoir brisé définitivement notre résistance. »

(1) Nous renvoyons le lecteur que cette question intéresse aux ouvrages de critique militaire. Celui du général Douchy (*Le Grand Etat-Major allemand avant et pendant la guerre mondiale*) analyse le livre du général von Kuhl. Comme conclusion à l'étude critique du plan allemand de concentration et d'opérations en 1914, le général Douchy s'exprime ainsi : « La manœuvre allemande n'a pas réussi parce que les Français ont manœuvré. Il est à remarquer que tous les plans allemands admettent que l'adversaire sera un simple plastron, qu'il ne manœuvrera pas ou, tout au moins, qu'il exécutera obligatoirement l'une des quelques manœuvres étudiées par le commandement allemand, dans les Kriegspiels ou dans les voyages du Grand Etat-Major... Or les Français firent autre chose : ils exécutèrent des manœuvres non prévues par les Allemands... L'Allemand est méthodique autant que hardi dans ses décisions; il a besoin de beaucoup « peser » avant d'« oser » et ne joue bien un rôle qu'autant qu'il l'a consciencieusement appris et répété. Dérouté, il n'a pas su retrouver immédiatement le chemin propice. » (O. c., p. 118.)

(2) O. c., p. 144. Nous avons du reste fait, dans le cours de notre exposé, de larges emprunts à cet ouvrage.

LA BATAILLE DE NEUFCHATEAU ET DE MAISSIN

Comme nous l'avons écrit dans l'avant-propos, la vaste forêt qui, d'Arlon à Muno, sur une distance de 50 kilomètres, borde au nord les méandres de la Semois est une limite naturelle dont devaient nécessairement tenir compte les chefs des armées belligérantes. Il existe, en effet, une séparation nette, une démarcation précise des opérations militaires poursuivies de part et d'autre de cette barrière boisée. C'est elle aussi qui marquera la division de notre sujet.

Le présent volume, qui traite de la bataille de Neufchâteau et de Maissin (1), retrace l'histoire de l'invasion dans la portion de territoire comprise entre la dite forêt au sud, la frontière du Grand-Duché de Luxembourg à l'est et la Meuse, de Mouzon à Givet, à l'ouest (2).

(1) Siegemann l'appelle « le combat de la Semois » (*Geschichte des Krieges*, I, p. 147), de même qu'il dénomme « combat de la Sambre » ce que les historiens français appellent « bataille de Charleroi ».

(2) A consulter : HANOTAUX, *Histoire illustrée de la guerre de 1914*, Paris, Gounouilhieu, 1917, t. IV et V. — FERNAND ENGERAND, *Le Secret de la frontière*, Paris, Bossard, 1918. — GÉNÉRAL PALAT, III, *Bataille des Ardennes et de la Sambre*, Paris, Chapelot, 1918. — GÉNÉRAL MANGIN, *Comment finit la guerre*, Paris, Plon. — COLONEL BOUCHERIE, *Historique du corps de cavalerie Sordet*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1923. — CH. OUV, *Journal d'un officier de cavalerie*, Paris, Berger-Levrault, 1917. — *La grande guerre vécue, racontée, illustrée par les combattants*, Paris, Quillet, 1922. — GÉNÉRAL DOUCHY, *Le grand Etat-Major allemand avant et pendant la guerre mondiale*, Paris, Payot. — P. CAMENA D'ALMEIDA, *L'armée allemande avant et pendant la guerre, 1914-1918*, Paris, Berger-Levrault. — GÉNÉRAL PUYFÈREUX, *La 3^e division coloniale*, Paris, Fournier. — GÉNÉRAL DUBOIS, *Deux ans de commandement sur le front de France*, t. I et II, Paris, Charles-Lavauzelle, 1921. — *Historique des régiments français* (collection de l'imprimerie militaire Charles-Lavauzelle, à Paris) : 62^e, 64^e, 65^e, 84^e, 137^e, 284^e et 337^e régiments (11^e corps); 63^e et 78^e d'infanterie et 21^e régiment d'artillerie de campagne (12^e corps); 9^e régiment de chasseurs (17^e corps); 34^e régiment d'artillerie. — J. NOUAILLAC, *Le Six-Trois au feu*, Paris, Charles-Lavauzelle, 1919. — *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, ouvrage sans nom d'imprimeur, publié en 1915 dans la province de Luxembourg, sans être soumis à la censure allemande. — S. G. MST HEYLEN, *La réponse au Livre Blanc* (publié en 1916, dans les mêmes conditions). — RÉGINALD KANN, *Le Plan de campagne allemand de 1914 et son exécution*, Paris, Payot, 1923. — *Cimetières français dans le Luxembourg*, cartes éditées par le service de presse et de publicité du Ministère des Chemins de fer, Bruxelles. — STEGEMANN, *Geschichte des Krieges*, I, Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1918. — *Die Schlachten und Gefechte des Groszen Krieges*, Berlin, Sack, 1919. — TONY KELLEN, *Belgien*, Berlin, Hermann Montanus. — EBERT BERNHARD SCHWERTFEGER, *Belgische Landesverteidigung und*

Cette région, hérissée d'obstacles naturels qui rendent fort difficiles l'avance et le développement des armées, est une succession de hauts plateaux boisés, qui tracent la ligne de faite entre les bassins de l'Ourthe, de la Lesse et de la Semois, et sur lesquels prennent naissance à l'est la Wiltz, la Strange et la Sûre, au nord l'Ourthe inférieure, la Lomme, l'Our et la Lesse, au sud la Rulles, le Mellier et la Vierre, ainsi que les nombreux ruisseaux qui se déversent dans la Semois.

Sur ces hauteurs boisées, se sont rencontrées, du 20 au 23 août, la IV^e armée allemande et la 4^e armée française (1). Complétons ici les indications que nous avons déjà données à leur sujet dans l'avant-propos.

La IV^e armée allemande (duc Albert de Wurtemberg) comprenait cinq corps d'armée : 1^o le VI^e corps (général von Pritzelwitz), qui opéra dans la région de Rossignol et fut rattaché, le 30 août, à l'armée du Kronprinz; 2^o le XVIII^e corps de réserve (général von der Esch) et 3^o le XVIII^e corps (général von Tchenk), qui opérèrent tous deux dans la région de Neufchâteau, d'Ochamps et de Maissin, pour gagner de là, le premier, Tremblois et Carignan, le second Matton, Brévilly et Villers-devant-Mouzon; 4^o le VIII^e corps de réserve (général von Egloffstein), que l'on trouve vers Paliseul, puis à Sedan; enfin, le VIII^e corps (général Tulff von Tschelpe und Weidenbach), qui traversa la province de Luxembourg à hauteur de Saint-Hubert, soutint les combats de Porcherresse, Bièvre et Louette-Saint-Pierre, puis gagna Sedan.

Nous reconstituons dans ce volume l'itinéraire suivi par ces différentes troupes à l'exception du VI^e corps, dont il sera question dans la VII^e et dernière partie.

La 4^e armée française (général de Langle de Cary) comprenait, du 15 au 22 août (2) : 1^o la 52^e division de réserve (3) (général Coquet); 2^o la 60^e division de réserve (général Joppé), qui s'avance sur Oisy, Haut-Fays et Gedinne et retraite sur Mogimont, Bouillon et Corbion; 3^o le 9^e corps d'armée (général Dubois), qui suit l'itinéraire Sugny, Membre, Houdrémont, Louette-Saint-Pierre, Monceau et Bièvre; 4^o le

Bürgerwacht, Berlin, Reimer, 1914. — *Heldengräber in Süd-Belgien*, M. Dumont Schauberg, Cologne, 1916. — *Hölscher, Kurzgefaszte Geschichte der Weltkriegs*, Köln, Hoursch, 1915. — *Schmidt, Mit meiner Feld Kompagnie bis an die Marne*, Berlin, Schönfeld, 1915.

(1) « Terrain moins dangereux pour les fortes troupes allemandes, que leurs chefs tenaient énergiquement en main, que pour les unités françaises, moins endurcies, qui s'avançaient sans but certain et qui avaient échappé à la direction dès les marches d'approche. » Telle est l'appréciation formulée par Stegemann, que nous reproduisons à titre documentaire.

(2) L'ordre que nous suivons range les troupes de gauche à droite, en regardant l'ennemi.

(3) Cette division n'est pas entrée en Belgique.

11^e corps d'armée (général Eydoux), qui apparaît à Bouillon, à Paliseul, à Maissin et à Porcheresse; 5^e le 17^e corps d'armée (général Poline), qui se retrouve à Herbeumont, à Bertrix, à Jéhonville, à Anloy, à Ochamps et dans la forêt de Luchy; 6^e le 12^e corps d'armée (général Roques), qui est signalé à Florenville, Chiny, Straimont et Saint-Médard; 7^e le corps colonial (général Lefèvre), qui participe au combat de Neufchâteau; 8^e le 2^e corps d'armée (général Gérard) (1).

Sur tout le front que nous allons étudier, les troupes allemandes avaient pris les devants. Parties des points de concentration au sein d'un grand enthousiasme (2), elles s'étaient massées, pendant les premiers jours d'août, dans le Grand-Duché de Luxembourg. Le 17 août, l'ordre de se mettre en marche (3) leur parvint de Coblenze, où s'était transporté le haut commandement.

A partir du 18 août, toutes les routes, les moindres chemins menant vers l'ouest se couvrirent d'interminables colonnes d'infanterie, d'artillerie et de munitions. Le XVIII^e corps et le XVIII^e corps de réserve s'avancèrent de la région Tintange, Martelange, Anlier vers Bercheux, Ebly, Offaing. Le VIII^e corps, de Villers-la-Bonne-Eau, se dirigea sur Morhet, Hattrival, Saint-Hubert. Le VIII^e corps de réserve, d'Ochamps, d'Anloy et de Maissin, prit la route de Sedan, par Paliseul ou Herbeumont.

Une première et sérieuse rencontre se déroula le 20 août à Longlier-Hamipré, où le XVIII^e corps se heurta à la cavalerie française.

Dès le 21 août, les Allemands, qui s'avançaient avec autant de réserve et de prudence que de promptitude et de décision, occupèrent partout les positions favorables qui devaient leur assurer bientôt l'avantage et la supériorité dans le combat. A Hamipré, à Neufchâteau, à Ochamps, à Anloy, à Villance, aux abords de Maissin, les Hessois avaient creusé des tranchées, installé des batteries d'artillerie et des postes de mitrailleuses, et attendaient, soigneusement dissimulés, les troupes françaises, dont ils pressentaient l'approche et dont de soigneuses explorations faites par cavaliers et par avions ne tardèrent pas de leur signaler l'avance.

Les Français reçurent, le 21 août au soir, l'ordre de l'offensive

(1) Les opérations du 2^e corps concernent exclusivement la VII^e et dernière partie.

(2) « Sur tous les wagons étaient peintes des inscriptions diverses, telles que « Express pour Paris » ou « A bas la France! » ou encore : « Ici on reçoit encore des déclarations de guerre ». ALAUX, *Souvenirs de guerre*, o. c. p. 21.

(3) SYGEMANN, *Geschichte, etc*, I, p. 121; *Souvenirs de guerre du Kronprinz*, Paris, Payot, p. 35; VON HAUSEN, *Souvenirs de la campagne de la Marne*, p. 140; VON KLUCK, *Der Marsch auf Paris*, p. 20; REGINALD KANN, *Le plan de campagne allemand de 1914*, p. 105; *Die Schlacht bei Longwy*, p. 13.

générale. Ils devaient « attaquer l'ennemi partout où il se rencontrerait ». Leur cavalerie n'avait, en effet, deviné ni les grandioses intentions de l'ennemi, ni les forces considérables qu'il avait mobilisées à cette fin. Ses longues et exténuantes randonnées, les audacieuses reconnaissances de ses éclaireurs n'avaient pas réussi à percer le mystère de la gigantesque avance de plusieurs armées à travers la région est du pays. Lorsque les braves soldats français, oubliant les fatigues de leur mobilisation mouvementée, se mirent en route au matin du 22 août, ils croyaient ne rencontrer devant eux que de simples patrouilles. C'est en vain que les habitants de Florenville, des Bulles, de Suzy, de Montplanchamps et de cent autres villages leur criaient : « Défiez-vous ! Il y a des Allemands dans les bois ! Il doit y avoir quelque chose d'organisé ! », ils recevaient cette seule réponse : « Nos ordres sont simples : il ne s'agit que de rencontrer l'ennemi et de le combattre ! »

Sur le front du XVIII^e corps et du XVIII^e corps de réserve, la rencontre se produisit partout dans la journée du 22 août. Il n'y eut de combat le 23 août qu'à Saint-Médard et à Maissin, où les Français, victorieux de l'adversaire, reprirent ou poursuivirent, dans la matinée du 23 août, une offensive dont l'issue eût sans doute été favorable si le repli des troupes voisines ne les avait eux-mêmes obligés à la retraite.

Sur le front du VIII^e corps et du VIII^e corps de réserve, les Rhénans et Westphaliens, qui étaient restés, le 22 août, séparés des Français par la forêt de Saint-Remacle, prirent l'offensive à Porcheresse dans la nuit du 22 au 23 août, à Bièvre et à Gedinne dans la matinée du 23 août, pour rectifier leur front et garder la jonction avec les troupes qui s'avançaient à leur gauche (1).

(1) Stegemann résume ainsi les opérations militaires de la IV^e armée, dans son livre *Geschichte des Krieges*, qui a paru pendant la guerre : « L'armée de Langle franchit la Semois sur un large front et se porta à l'attaque avec vigueur, malgré les forts obstacles qui l'entravaient. La rencontre se produisit dans une région d'exploration difficile et très ravinée. Les collines y sont couvertes d'épaisses forêts. De capricieux ruisseaux y serpentent à travers les vallées boisées. Il importait que l'armée française pût poursuivre son avance vers le nord et dépasser la forêt de Saint-Hubert, afin d'empêcher l'ennemi de remonter la vallée de l'Ourthe, mais elle n'y réussit pas. Elle n'avait pas fait le tiers du chemin nécessaire qu'elle se heurta à la IV^e armée allemande et fut engagée, sur la ligne Gedinne-Maissin, dans de sérieux combats. Attaques et contre-attaques se succédèrent. Les Français n'étaient pas en état de se développer comme ils l'auraient voulu. Les obstacles naturels arrêtaient leur mouvement en avant. Leur artillerie ne put soutenir efficacement l'infanterie. Dès le 22 au soir, leur offensive était brisée. Sous le feu des mitrailleuses allemandes, d'épaisses colonnes tombèrent comme des épis sous la faux.

» Le 23 août, l'armée du duc de Wurtemberg se porta à l'attaque sur toute la ligne et avança son aile droite sur Gedinne, en un mouvement d'encercllement.

» Le VIII^e corps, à l'aile droite, fut dirigé sur le secteur Gedinne-Bièvre et atteignit Houdrémont. Ce corps d'armée (rhénan) rejeta l'aile gauche des Français vers le sud, sur la vallée profonde et tortueuse de la Semois.

» Les Hessois, qui combattaient dans le XVIII^e corps, s'étaient heurtés le 22 août, près de Maissin, au

Ces combats furent meurtriers pour les deux armées, mais surtout pour les Français qui, en s'avançant à découvert, avec une bravoure et une intrépidité que rien n'arrêtait, furent cruellement et facilement fauchés par le feu de l'adversaire.

De nombreux cimetières, militaires et autres, ont réuni les victimes de ces combats à Longlier, à la chapelle du Sart, à Neufchâteau, à Grapfontaine (cimetières du « Haut-Chemin », de « La Hollière » et de « Soybeau »), à Tournai, aux « Barrières » (Orgeo), à Saint-Médard, à Saint-Hubert, à Bertrix, à Nolleaux, à Bouillon, à Ochamps (cimetières de la « Chapelle », du « Différend », de la « Croix-Moray » et des « Sapins »), à Jéhonville (cimetière de « La Bruyère »), à Bertrix (cimetière du « Bois de la Flèche »), à Maissin (cimetières n^{os} 1, 2 et 3), à Gedinne, à Monceau, à Bièvre, etc. (1).

Le 22 août au soir ou le 23 août, les Français durent se résigner à la retraite (2).

Nulle part l'ennemi ne les poursuivit.

*
* *

Quelle fut, dans la traversée du pays, la conduite des armées allemandes ?

Constatons avant tout que la IV^e armée allemande n'a pour ainsi dire pas participé à la rédaction du *Livre Blanc*, où furent réunies, en guise de justification tardive, les accusations proférées contre les civils

centre de la ligne de combat, à des forces quatre fois supérieures. Ils tinrent bon jusqu'à la nuit tombante, pour contre attaquer dès l'aube du lendemain avec des masses géantes qui se portaient en avant. Dès la première rencontre, le 11^e corps français avait été mis en déroute et gravement exposé. Il perdit la liaison avec le corps voisin et retraite dans la nuit de sa propre initiative. De Langle demanda du secours au généralissime, mais déjà il n'était plus possible de gagner la partie. La liaison avec le flanc de la 5^e armée était perdue. Entre Givet et Gedinne s'ouvrait une brèche qui devait être fermée à tout prix, pour rendre possible la retraite sur la Semois et couvrir la ligne de la Meuse. Alors Castelnau, très éprouvé lui-même et rejeté sur Nancy, prêta, malgré le besoin qu'il en avait, deux divisions, qui gagnèrent le cours inférieur de la Semois et amenèrent la retraite sur la Meuse » (I, p. 147 et 148).

(1) *Heldengräber in Belgien*, ouvrage paru en 1916, donne la photographie, avec notice, des tombes existant à cette époque sur les champs de bataille de Neufchâteau, d'Ochamps-Bertrix, d'Anloy-Maissin-Porcheresse.

(2) « Elle fut très dure. La nuit on marche, le jour on marche et on se bat. En quatre jours, on dort 6 heures. On mange ce qu'on peut, quand on peut, des raves dans les champs de Florenville, du pain imbibé de pétrole devant la gare de Margut. Et l'on marchait toujours; et tout le long des routes, ce sont les douloureux convois de blessés, et ce sont les convois plus pitoyables encore de pauvres habitants fuyant l'invasion. Mais dans ce lamentable exode, d'une détresse qui fend le cœur, il n'y a nulle panique, nulle hâte; il n'y a qu'une infinie tristesse dont le spectacle vous serre la gorge. On passe et la retraite continue. La nuit, la lueur des incendies jalonne les progrès du Boche triomphant. » (*Historique du 21^e régiment d'artillerie de campagne*, Paris, Charles, p. 4.)

belges, dont la prétendue participation au combat aurait provoqué de justes représailles.

Une seule mention, émanant du 160^e d'infanterie, VIII^e corps, est relative à Graide et à Porcheresse (1).

Quelques autres localités de la région à laquelle est consacrée la VI^e partie de cet ouvrage sont citées au *Livre Blanc*, mais les rapports n'émanent d'aucun des corps d'armée dont nous relatons les opérations. Ces localités sont Florenville (rapport d'une compagnie sanitaire du VI^e corps) (2), Chiny (rapport d'un officier du 4^e dragons) (3), et Bièvre (rapport du lieutenant-colonel von Giese, commandant le 1^{er} régiment de cuirassiers) (4).

Les troupes allemandes de la IV^e armée n'en ont pas moins fréquemment invoqué, dans la traversée des villages, le mensonger prétexte que les civils avaient tiré, pour justifier les massacres et les incendies dont elles se sont rendues coupables.

Les chefs d'accusation qu'elles ont principalement invoqués ont été les suivants :

« On a tiré du clocher, on y a installé des mitrailleuses, on a sonné la cloche et fait des signaux aux Français », crient les soldats à Libramont (5), à Ochamps (6), à Jéhonville, à Villance, à Glaireuse, à Lomprenz, à Anloy, à Pondrôme, à Porcheresse, à Louette-Saint-Pierre ;

« On a arraché ou crevé les yeux, on a coupé les doigts ou la langue aux blessés allemands, on les a achevés », prétendent les troupes à Arlon (7), à Rechrival, à Hamipré, à Villance, à Anloy, à Bièvre, à Pondrôme, à Houdrémont ;

« On a tiré sur un convoi de blessés », dit-on à Hamipré.

C'est surtout au sein de la IV^e armée allemande qu'ont pris éclosion ces récits légendaires (8), et d'autres de l'espèce, qui volant de bouche en

(1) Anlage 62, p. 83.

(2) Anlage 61, p. 82.

(3) Anlage 51, p. 71.

(4) Anlage 12, p. 24.

(5) VAN LANGENHOVE, o. c. p. 40, 68 et 74 : « A Libramont, le prêtre catholique et le bourgmestre auraient, après un sermon, distribué des balles à la population, pour tirer sur les Allemands ».

(6) VAN LANGENHOVE, p. 40 et 68 : « Avec le sacristain et trois habitants, le curé aurait tiré du haut du clocher sur les Allemands, avec une mitrailleuse ».

(7) DE DAMPIERRE, *Carnets de route de combattants*, o. c. p.

(8) Il faut lire l'étude psychologique que M. Van Langenhove a consacrée à ces légendes. Les Allemands eux-mêmes les ont démolies : c'est l'œuvre notamment du comité catholique *Pax*, de Cologne, qui a publié le résultat de ses enquêtes à la fin de 1914 et au commencement de 1915. La censure militaire l'empêcha ensuite de poursuivre cette œuvre de vérité.

bouche, ont excité les soldats à des représailles imméritées et qui, reproduits les jours suivants par la presse et propagés d'une extrémité à l'autre de l'Allemagne, ont allumé dans la population civile une haine féroce contre les Belges et contre les Français.

Un grand nombre de méfaits ont été commis en haine des Français. A Jéhonville, un échevin est tué « parce qu'il a logé des Français ». « Vaches, crie un officier aux gens d'Offagne, si on rencontre des Français, vous y passerez tous ! ». « Si vous témoignez encore de l'amitié aux Français, vous serez fusillés ! », dit un soldat à Libin. A Villers-la-Bonne-Eau, le feu est mis à la maison Daco, sur la route d'Arlon à Bastogne, pour punir le fermier d'avoir reçu un détachement français. A Patignies, on incendie une habitation, parce qu'un soldat allemand a été atteint par un obus français.

La légitime résistance des Français fut partout l'occasion de représailles exercées sur les civils. Presque tous les villages incendiés sont ceux où l'on s'est battu. Le curé de Neuwillers a été rendu responsable de quelques coups de feu tirés par des Français, comme le curé de Libramont de la disparition momentanée d'un aviateur allemand (1).

D'autres régions ont peut-être plus souffert que celle-ci ; le lecteur emportera pourtant, croyons-nous, le sentiment que rarement le soldat allemand a témoigné autant de férocité, autant d'ingéniosité à se montrer inhumain. Les pages consacrées à Hamipré, à Neufschâteau, à Ochamps, à Jéhonville, à Assenois (Offagne), à Anloy, à Maissin, à Villance, à Glaireuse, à Herbeumont, à Porcheresse, à Bièvre, à Monceau, à Gedinne, à Louette-Saint-Pierre, laissent le lecteur sous l'impression d'une cruauté sauvage. Ce n'est plus assez de tuer, de brûler et de piller : on lie les civils aux arbres, on les attache à des chevaux, qu'ils doivent suivre à la course (2), on leur crache au visage, on les pend, on les repousse morts ou vivants dans les maisons en flammes, etc.

Le sous-officier Heinrich Fröhlich, du 117^e, XVIII^e corps, devait écrire dans son journal de campagne, à la date du 8 septembre : « Ordre

(1) Il semble que les soldats allemands n'aient pas reconnu aux Français le droit de tirer sur eux. Dans *Unteroffiziere* (série *Krieg und Sieg*, Hillger, Berlin, p. 62) le soldat Wohlfart aus Walldorf, Kreis Grosz-Gerau, de la 10^e compagnie du Leibgarde Infanterie Regiment n° 115, raconte qu'à Neufschâteau, le 22 août, il a brisé le crâne, à l'aide de la crosse de son fusil, à un officier français qui avait tiré sur son chef.

(2) A Villance, à Assenois. L'ouvrage « *Les Violations des lois de la guerre par l'Allemagne* », I, p. 80, publie un carnet d'infirmier relatif vraisemblablement à Libin. Il y signale l'arrivée de « dix Français que l'on forçait à courir avec la cavalerie lancée au trot ».

d'abattre, même s'ils veulent déposer les armes, tous les Français, excepté les blessés, parce qu'ils nous ont laissé approcher très près, puis nous ont surpris par un feu violent » (1). En réalité, les Allemands n'ont pas même respecté les blessés. On verra qu'ils en ont achevé à Hamipré, à Neufchâteau, à Assenois (Offagne), à Montplanchamps, à Les Fossés, à Paliseul, à Sensenruth, à Monceau. Le commandant Grasset a écrit qu'après le combat de Neufchâteau, quand un blessé essayait de se relever, on le fusillait. A une observation que lui fit à ce sujet le sous-lieutenant Andraud, un officier allemand répondit « qu'on avait l'ordre de ne pas faire de prisonniers isolés » (2).

L'identification des troupes allemandes qui ont posé ces actes contraires au droit des gens n'a pas toujours été aisée, non seulement parce que les populations terrifiées avaient plus le souci de se soustraire aux vexations que d'identifier les coupables, mais aussi parce que les soldats avaient généralement fait disparaître les signes distinctifs des régiments. « Ordre nous avait été donné, écrit un sous-officier du 88^e d'infanterie, XVIII^e corps, d'enlever nos pattes d'épaules, pour que personne ne pût soupçonner à quelle unité nous appartenions. Dans les gares, quand les civils nous demandaient d'où nous venions, nous répondions : « de l'enfer » ou « de la lune » (3).

Terminons cet exposé par le relevé sommaire des principaux délits dont la IV^e armée allemande s'est rendue coupable dans la traversée de la région (4).

(1) BÉDIER, *Comment l'Allemagne essaie de justifier ses crimes*, o. c., p. 43 (Le texte original y est reproduit en fac-simile), et HANOTAUX, IV, p. 202.

(2) *Un combat de rencontre : Neufchâteau*. Paris, Berger-Levrault, p. 75. Les habitants de Neufchâteau ont gardé l'impression que les Allemands achevaient les blessés — les leurs aussi bien que ceux des Français — sur le champ de bataille. Cette impression est basée non seulement sur le fait que deux blessés Français ont eu la tête tranchée sur la place de l'Hôtel de Ville et que l'on a retrouvé des restes de plusieurs soldats allemands dans les décombres incendiés de la maison Martin ; elle résulte aussi de ce que, après la bataille du jeudi, les habitants entendirent, pendant toute la nuit, tirer des coups de revolver à travers la « Campagne de la Justice », située entre Neufchâteau et Longlier, sur laquelle étaient restés de nombreux blessés.

(3) ALAUX, *Souvenirs de guerre*, o. c., p. 21.

(4) En résumé, le XVIII^e corps a tué des civils dans vingt et un villages et incendié des maisons dans vingt et un villages ; le VIII^e corps a tué des civils dans treize villages et mis le feu à dix-neuf villages.

Longlier, Neufchâteau, Ochamps, Bertrix, Jéhonville, Assenois, Glaumont, Anloy, Herbeumont, Villance, Glairreuse, Maissin, Opont et Framont sont les principales localités qui rappellent la cruauté du XVIII^e corps de la Hesse.

Les Rhénans et Westphaliens du VIII^e corps se sont surtout signalés à Porcheresse, à Bièvre, à Monceau, à Alle, à Froidlieu, à Gedinne et à Louette-Saint-Pierre.

Sur le trajet du XVIII^e corps et du XVIII^e corps de réserve.

Combat de Neufchâteau :

	Civils tués.	Maisons incendiées.		Civils tués.	Maisons incendiées.
Martelange	1	—	Les Fossés	3	—
Longlier	—	30	Suxy	1	—
Semel	1	5	Saint-Médard	1	4
Hamipré	16	2	Florenville	1	5
Neufchâteau	23	21	Chassepierre	1	1
Montplainchamps	—	4	Muno	—	2
Martilly	1	7			

Combat de la forêt de Luchy :

Libramont	1	—	Assenois	4	5
Ochamps	5	10		8 blessés.	
Bertrix	10	7	Glaumont	7	14
Anloy	49	32	Blanche-Oreille	1	—
Glaireuse	2	5	Herbeumont	5	175
Jéhonville	7	17			

Combat de Maissin :

Libin	1	4	Framont	—	18
		hangars.	Nollevaux	1	1
Villance	4	14	Sensenruth	—	10
Maissin	9	74	Curfoz	—	3
Fresnes (Opont)	7	2	Noirefontaine	—	9

Sur le trajet du VIII^e corps et du VIII^e corps de réserve.

	Civils tués.	Maisons incendiées.		Civils tués.	Maisons incendiées.
Villers-la-Bonne-Eau	—	1	Chairière	—	1
Sibret	—	1	Alle	1	37
Roumont (Barrière-Hinck)	—	1	Mouzaive	—	1
Arville	—	1	Froidlieu	—	8
Wellin	1	1	Pondrôme	1	—
Daverdisse	1	—	Vonèche	—	1
Porcheresse	6	95	Patignies	—	1
Bièvre	17	72	Gedinne	5	17
Monceau	1	26	Louette-Saint-Pierre	7	38
Graide	1	—	Houdrémont	2	1
Baillamont	1	—	Nafraiture	—	2
			Orchimont	—	4

Ce qui est bien fait pour surprendre, c'est que, fréquemment, les soldats allemands ont consigné eux-mêmes les destructions et les pillages dans leurs carnets de campagne.

Le sous-officier Fritz Gehrman, du 88^e d'infanterie, XVIII^e corps, écrit le 22 août : « Des villages en flammes, tout pillé, vin, lard, jambons, pain, cigares, etc. » ; le 24 août : « On tue tout ce qui peut se manger. Les habitants sont en fuite. On pille tout. C'est une vie de brigands » ; le 25 août : « Les habitants se sont tous enfuis. Du haut en bas on a tout enlevé, rien ne reste intact. Une vraie vie de brigands. Poules, canards, oies, lapins, on consomme tout. C'est tout simplement du brigandage (1). »

Le soldat Hohl, du VIII^e corps, qui est passé à Vresse, écrit : « Au-dessus du village, le ciel se colore d'un rouge sinistre, des flammes dansantes portèrent témoignage de l'héroïsme allemand. C'est la guerre ! (2) »

Le sous-officier Levith, du 160^e d'infanterie, VIII^e corps d'armée, écrit le 23 août : « L'ennemi avait occupé le village de Bièvre et la lisière du bois par derrière. La 3^e compagnie s'est avancée en première ligne. Nous avons enlevé le village et nous avons pillé et nous avons incendié presque toutes les maisons (3). »

Les pages qui vont suivre prouveront à l'évidence qu'aucun civil n'a posé le moindre acte répréhensible et que les sévices de tout genre endurés par la population ont été une suite de cruautés injustifiées.

(1) Les photographies de ces extraits sont publiées dans *La violation des lois de la guerre*, o. c., p. 93 et 94

(2) Ibid., p. 102.

(3) Ibid., p. 108.

I. L'AVANCE DES TROUPES DE LA HESSE

Dans leur avance à travers la partie centrale de la province de Luxembourg, le XVIII^e corps (1) et le XVIII^e corps de réserve (2) de la V^e armée allemande se sont rencontrés du 20 au 23 août 1914 avec la 5^e brigade (corps d'armée coloniale), ainsi que avec le 12^e, le 17^e et le 11^e corps de la 4^e armée française.

Ces rencontres, échelonnées sur un front ininterrompu d'environ 25 kilomètres, portent les noms de combats de Longlier, de Neufchâteau, de Grapfontaine, de Névraumont, de Saint-Médard, d'Ochamps et de la forêt de Luchy, d'Anloy et de Maissin. Ce sont autant de scènes isolées d'un drame unique, qui n'est lui-même qu'une faible partie du

(1) Le XVIII^e corps, de Francfort-sur-Main, se composait comme suit :

XVIII ^e corps.	21 ^e division. (21 ^e brigade de cavalerie, comprenant le 6 ^e dragons et le 6 ^e uhlans; 21 ^e brigade d'artillerie, comprenant les 27 ^e et 63 ^e régiments.)	41 ^e brigade Général von der Esch.	{ 87 ^e rég. Longlier et Ochamps. 88 ^e rég. Longlier et Rossart.
		42 ^e brigade.	{ Rég. de fusiliers n ^o 80. Rossart. 81 ^e rég. Rossart.
	25 ^e division. (25 ^e brigade de cavalerie, comprenant les 23 ^e et 24 ^e dragons; 25 ^e brigade d'artillerie, comprenant les 25 ^e et 61 ^e régiments.)	49 ^e brigade.	{ 115 ^e rég. Ochamps, Glaireuse. 116 ^e rég. Hollange, Libramont. 168 ^e rég. Nolinfaing.
			{ 117 ^e rég. Maissin.
			{ 118 ^e rég. Libram., Ochamps, Maissin.
		50 ^e brigade.	

(2) Le XVIII^e corps de réserve se composait comme suit :

XVIII ^e corps de réserve.	21 ^e division de réserve.	41 ^e brigade de réserve.	{ 80 ^e rég. Nolinfaing. 87 ^e rég. Longlier et Nolinfaing.
		42 ^e brigade de réserve.	{ 81 ^e rég. Rossart. 88 ^e rég. Longlier.
		49 ^e brigade de réserve.	{ 116 ^e rég. 118 ^e rég. Longlier.
	25 ^e division de réserve.	50 ^e brigade de réserve.	{ 83 ^e rég. Sart, Nolinfaing. 168 ^e rég. Sart, Nolinfaing.

mémorable ensemble d'engagements connu sous le nom de bataille des Frontières.

Afin d'aider le lecteur à suivre pas à pas l'avance allemande, nous diviserons la matière comme suit :

1. Le combat de Neufchâteau ;
2. Le combat de la forêt de Luchy ;
3. Le combat de Maissin.

1. LE COMBAT DE NEUFCHATEAU

1. — *L'entrée des troupes allemandes.*

Ces pages sont consacrées à la région frontière, d'où partirent les troupes de la 41^e et de la 42^e brigades (XVIII^e corps) pour se rendre au combat de Neufchâteau, utilisant principalement l'itinéraire Martelange-Neufchâteau.

De Martelange à Bodange, la route d'invasion suit la pittoresque vallée de la Sûre. Cette route s'engage, à Bodange, sur le sommet du plateau et, par Witry, Traimont et Ebly, atteint le promontoire d'Offaing. Arrivé à cet endroit, point stratégique réputé, le voyageur découvre devant lui un ample et merveilleux panorama. Entre Offaing et Longlier, c'est, en effet, un massif élevé, qui domine la vallée naissante de la Vierre. La vue s'étend de là sur Hamipré, Longlier, Tronquoy; plus loin c'est la ville de Neufchâteau, ce sont les hauteurs boisées de Montplainchamps; à l'extrême horizon apparaît la tour monumentale de l'église de Bertrix.

C'est aux abords du promontoire d'Offaing, dont la possession assurait à l'adversaire une supériorité incontestée, que se livra le premier heurt entre les troupes françaises et allemandes, comme nous le verrons bientôt.

On signale d'abord des rencontres de patrouilles. Celles-ci s'effectuèrent entre la 3^e division du corps de cavalerie Sordet et la 5^e division du corps de cavalerie allemande. La première escarmouche remonte au 7 août et eut lieu à Martelange (voir rapport n° 619).

Des reconnaissances allemandes sillonnèrent le pays tous les jours qui suivirent. Le 9 août, des uhlans obligèrent le doyen de Fauvillers,

qui célébrait la messe, à quitter l'autel pour venir recevoir leurs ordres. Ils s'avancèrent ce jour-là jusqu'à Offaing et envahirent la gare de Longlier ; ils poussèrent une pointe jusqu'à Suxy.

Le 10 août est le jour mémorable où la division de cavalerie allemande va de l'avant, traverse la province de Luxembourg et se dirige vers la Lomme, où elle s'appuiera solidement, pour dissimuler et protéger les troupes d'infanterie de la III^e et de la IV^e armées qui suivent de près.

Donnons quelques détails sur ces opérations :

L'ordre de corps pour le 10 août prescrivait à la division de cavalerie de la Garde de marcher sur Bastogne : nous avons exposé son avance au tome I, p. 17.

Le même ordre de corps enjoignait à la 5^e division de cavalerie — celle qui nous intéresse en ce moment — de marcher sur Witry avec un escadron de reconnaissance sur la ligne Ortho-Izel. A 8 heures, l'avant-garde devait traverser le croisement de routes qui se trouve à 600 mètres S.-O. de Bondorf (Bigonville) et s'avancer par Martelange-Fauvillers sur Witry. Les troupes devaient se répartir comme suit : avant-garde ; 12^e brigade ; section de mitrailleuses ; détachement de liaison ; gros ; commandant général-major Rusche ; état-major de la division ; 11^e brigade ; section du génie ; batterie à cheval ; 9^e brigade ; colonne légère de munitions.

Les 12^e et 13^e chasseurs, avec une section de mitrailleuses et des compagnies cyclistes, partaient dès 5 heures et marchaient sur Martelange. L'escadron de reconnaissance comte Koenigsmarck devait atteindre la région de Neufchâteau et pousser ses patrouilles jusqu'à la ligne Libramont-Cugnon. L'escadron de reconnaissance von Chierstaedt devait atteindre la région Izel, ses patrouilles étant sur la ligne Cugnon-Carignan (1).

Ces instructions s'exécutèrent. La division atteignit Witry le 10 août et l'on verra plus loin que les éclaireurs du comte Koenigsmarck, qui avaient fonction de préserver le flanc gauche de la division contre toute attaque des Français, s'avancèrent jusque Namoussart, où ils allèrent prendre le curé à l'autel, pour l'obliger à enlever le drapeau national ; puis ils eurent à Longlier une rencontre avec les dragons français ; dépassant Neufchâteau ils poussèrent une pointe jusque Neutraumont, Gribomont, Saint-Médard et même Mortehan, ainsi que nous le raconterons plus loin.

Ces opérations de la cavalerie allemande furent connues du général Sordet, qui recevait le 10 août à 17 heures le bulletin de renseignements suivant (n° 6) : « Une division de cavalerie allemande, forte de 4 régiments, a marché ce matin de Martelange sur Neufchâteau, suivie par une colonne importante de toutes armes. Les reconnaissances de cavalerie allemande ont atteint Libramont-Bertrix. »

En suite de ce bulletin, le général Sordet prit pour le 11 août l'ordre d'opérations suivant : « Le 11 août, le corps de cavalerie et le 45^e se porteront dans la

(1) Documents surpris sur des prisonniers allemands et conservés à la Section historique de l'État-Major général de l'armée, à Paris.

région Maissin-Libin, en vue d'une action contre les forces allemandes situées sur Libramont-Neufchâteau (1). » Aucun détachement ennemi de sérieuse importance ne fut rencontré au cours du mouvement, pour la bonne raison que la cavalerie allemande, sans séjourner dans la région Libramont-Maissin, s'était portée sur Saint-Hubert et arrivait dès le 11 à Forrières, le 12 à Jemelle, Rochefort et Hantsur-Lesse.

Voici en effet la teneur de l'ordre de la 5^e division de cavalerie allemande pour le 11 août, donné à Nives le 10 août à 20 h. 15 : « Tandis que, sur la droite, la division de cavalerie de la Garde gagne Laroche, la 5^e division doit se tenir prête au point de rassemblement à 7 heures et partir à 7 heures sur Saint-Hubert, par Morhet, l'avant-garde devant porter ses explorations jusqu'à la ligne Marche-Maissin. » Les troupes se répartissent comme suit : avant-garde ; 11^e brigade ; section de mitrailleuses n° 1 ; détachement de liaison ; gros ; commandant général-major comte Pfeil ; état-major de division ; 9^e brigade de cavalerie ; batterie à cheval ; 12^e brigade de cavalerie ; colonne légère de munitions. Les deux bataillons de chasseurs partent le matin, à 6 heures, pour Saint-Hubert (2).

Un certain calme régna dans la région Martelange-Neufchâteau pendant les jours qui suivirent. Le 12 août, on signale une patrouille allemande à Assenois. C'est le 18 août que la région fut envahie par les troupes d'infanterie et d'artillerie du XVIII^e corps, ainsi que du XVIII^e corps de réserve, qui devaient participer aux combats de Longlier du 20 et de Neufchâteau du 22 août.

Le 81^e régiment d'infanterie de réserve alla de Martelange sur Neufchâteau, d'où il se dirigea en partie vers Biourge et Bertrix, en partie vers Warmifontaine-Martilly, précédant le 88^e de réserve.

Le 83^e de réserve, de Léglise, vint sur Hamipré, soutint le combat de la chapelle du Sart (Hamipré), où il laissa assez bien de victimes, et gagna de là Suxy, précédant le 168^e.

Le 87^e de réserve participa au combat de Neufchâteau du 22 août, ayant pris position entre les routes de Bertrix et de Florenville.

Le 88^e de réserve se rendit à Neufchâteau par Bercheux et se heurta aux Français au nord de Warmifontaine.

Le 168^e de l'active, venu de Léglise, prêta main-forte aux troupes qui marchaient avant lui, le 22 août, vers la fin du combat de Neufchâteau, aux environs de la chapelle du Sart et de Nolinfaing, d'où il prit la route de Suxy.

(1) Colonel BOUCHERIE, o. c. p. 37 et 38.

(2) Documents surpris sur prisonniers allemands, *Section historique de l'État-Major général de l'armée*, à Paris.

Le 88^e de l'active, que l'on retrouve à Radelange le 19 août, avec le 27^e d'artillerie, intervint entre Longlier et Hamipré (1).

Quant au 87^e de l'active, on connaît son itinéraire précis par un carnet de route d'un sous-officier (2). Amenées en chemin de fer à Luxembourg le 8 août, ces troupes firent leur entrée à Arlon le 10 août, avec des soldats du 6^e régiment de uhlans et une batterie du 63^e d'artillerie. Le général von der Esch, commandant la brigade, et l'État-Major de la 42^e brigade logeaient à l'hôtel Continental. Ces soldats quittèrent Arlon le 17 août pour gagner le pays de Martelange-Fauvillers. On les signale à Wisembach le 18 août. Le général von der Esch (fig. 26) arriva le 21 août à Neuvillers, logea au presbytère et partit le lendemain de bon matin pour le combat de Luchy.

C'est ainsi que l'armée allemande avait partout pris les devants. Conjointement avec les troupes de la III^e armée qui traversait le nord de la province, la IV^e armée allemande s'était avancée à l'aise, tout en se renseignant avec calme, par des services d'éclaireurs et d'avions, sur la situation et les progrès des Français, qui étaient encore en pleine mobilisation et qui se dirigeaient vers le nord à marches forcées. Les Allemands choisirent ensuite l'endroit favorable pour livrer le combat et attendirent de pied ferme l'adversaire.

Une série de rapports circonstanciés va maintenant nous instruire des incidents survenus à Martelange, à Radelange, à Wisembach, à Fauvillers et à Witry, villages situés sur la grand'route, et aussi dans les localités voisines qui reçurent le trop-plein des troupes ennemies, à savoir Tintange, Warnach, Strainchamps, Menufontaine et Volaville. Nous signalons surtout la remarquable précision du journal tenu par feu M. l'abbé Antoine Theisen, curé de Wisembach.

N° 619.

A Martelange (3), la première rencontre entre patrouilles eut lieu le 7 août. Une quarantaine de dragons français, venant d'Attert (4), pénétrèrent à 9 h. 45 en territoire grand-ducal et se heurtèrent, à deux kilomètres du village, à des troupes

(1) *Heldengräber*, p. 76.

(2) ALAUX, *Souvenirs de guerre*, o. c., pp. 24 à 40.

Voir aussi *Der Deutsche Krieg in Feldpostbriefen*, I Lüttich, Namur, Antwerpen; München, Georg Müller, p. 110.

(3) Renseignements recueillis sur place le 3 janvier 1916.

(4) C'est l'une des premières patrouilles effectuées par le corps de cavalerie Sordet, qui avait passé la frontière la veille, 6 août, dans la matinée, en trois colonnes : la 1^{re} division se dirigeant vers Paliseul, la 5^e division sur Bertrix, et la 3^e division sur Bouillon. Le quartier-général du corps, qui s'était établi à Bouillon, prescrivit dès 17 h. 15 à la 3^e division d'envoyer le lendemain dès 7 heures du matin des détachements de découverte sur Marche, Rochefort et Dinant, de façon à reconnaître les carrefours compris entre

ennemies; l'un d'eux fut blessé et ramené à Martelange. Ils repartirent dans l'après-midi, sauf deux soldats du 9^e dragons, de Paris, qui prirent la route de Bastogne et y furent reçus, à quelques centaines de mètres de la localité, par des coups de feu que tirèrent sur eux des uhlans : l'un d'eux, Georges Martel, fut tué sur le coup; l'autre, Henri-Marius Pechini, gravement atteint, fut ramené en auto à la Croix-Rouge établie chez les Religieuses et n'eut que le temps de recevoir les derniers sacrements. Leurs corps furent exposés et les obsèques eurent lieu le lendemain.

Des uhlans entrèrent au village le 8 août à 15 h. 30.

Les forts passages commencèrent le 17 août et durèrent trois jours. Un officier, sabre au clair, se tenait à l'extrême frontière et répétait à toutes les troupes qui défilaient devant lui : « Ici vous pénétrez en territoire ennemi ». Les soldats entonnaient aussitôt des chants guerriers. De nombreux civils furent l'objet de menaces et les autorités communales furent traitées avec une arrogance extrême. Le drapeau belge fut déchiré en mille morceaux, ainsi que l'écharpe du bourgmestre et le portrait de notre Roi. Un major ne répondit que par des regards de dédain au curé qui le détournait d'installer à la tour un poste d'observation militaire. Beaucoup d'habitants durent goûter les premiers les boissons qu'ils offraient aux soldats. Comme ceux-ci suspectaient les puits d'être empoisonnés, ils réquisitionnèrent des tonneaux pour charrier l'eau de la Sûre. Le 19 août, CAMILLE FABECK, âgé de 23 ans, fut tué par accident, à ce qu'il semble, devant la maison communale.

N° 620.

Le 3 août à 23 heures, on arracha les rails du tramway vicinal à la gare de Radelange. Le 7 août, la population fit une ovation enthousiaste à une patrouille française du 9^e dragons, qui subit des pertes à Martelange.

Le 8 août à 17 heures, première patrouille allemande. Quatre uhlans demandèrent où était l'ennemi et s'il avait des canons. A la même heure, une centaine de uhlans s'engageaient sur la route Martelange-Bastogne.

Le 9 août, pendant la grand'messe, les uhlans reparurent; ils donnèrent l'ordre de cesser les sonneries et d'enlever le drapeau du clocher.

Le 10 août, de 7 h. 15 à 15 h. 15, défilé de troupes ennemies considérables : hussards, dragons, chasseurs à pied et fantassins.

Le 18 août, on vit passer des avions. A 11 heures, vint d'Arlon le 27^e d'artillerie de Mayence, dont les soldats avaient été témoins de l'incendie de Freylange. Ils logèrent à Radelange. Le capitaine Allport, 42 ans, catholique, dit au curé que « les habitants de Freylange avaient fait des signaux à l'ennemi, malgré les avertissements qu'ils avaient reçus; mais qu'au témoignage des anciens du village, des innocents avaient été punis. » Le 27^e d'artillerie de Mayence et le 88^e ont dû participer au combat de Longlier.

Le 19 août à 9 heures, arriva l'avant-garde du 88^e de Mayence, qui partit à 14 heures. D'autres troupes du même régiment vinrent dans la journée et logèrent.

la frontière du Luxembourg à hauteur d'Arlon et la Meuse. Chaque détachement devait, dans la matinée, envoyer les données recueillies aux centres de renseignements établis à Libramont, à Bertrix et à Neufchâteau. Colonel BOUCHERIE, O. C., p. 27.

Le 20 août à 14 heures, départ précipité du 27^e d'artillerie et du 88^e. L'armée était en retard de deux jours, disaient les soldats.

Le 21, depuis 3 heures, et le 22 août, ce fut un défilé ininterrompu de troupes.

Le 23 août, les Allemands réquisitionnèrent dans la commune de Martelange 21 hommes et 22 chevaux pour accompagner la boulangerie militaire. Ils partirent de Radelange à 18 heures et arrivèrent à Ebly à 22 heures. Les routes étant entièrement encombrées, ils piétinèrent sur place jusqu'au 24 août à 7 heures. Le 27 août ils étaient à Florenville.

Le 24 août, il passa 150 voitures de blessés.

N^o 621.

Le 1^{er} août, des voyageurs annoncent aux gens de Wisembach que le Grand-Duché de Luxembourg est envahi et que deux régiments sont entrés à Diekirch. Le 2, il y a, dit-on, des Allemands à Benonchamps. A cette nouvelle, la fièvre de la guerre s'empare des habitants. Le 3 août, après le départ des soldats des dernières classes, on organise la défense du village. A minuit, on obstrue les chemins au moyen de chariots renversés, entremêlés de herbes et d'épines; on arrache les rails du tramway à la hauteur des ardoisières Jeanty. A Martelange, on renverse des voitures du vicinal; près du pont, on abat des arbres, qu'on place en travers de la route.

Le 4 août, les Allemands sont à Rombach (Martelange), en territoire grand-ducal et les éclaireurs passent la frontière. Du 4 au 7, on organise dans la commune de Fauvillers des patrouilles de garde-civique pour la police locale. « Armez-vous, dit le commandant, M. Magerotte, de Bodange; prenez des fusils, des fourches, des haches, tout ce que vous avez ».

Le 7 août à 7 heures, arrivent les cavaliers français du 9^e dragons et leur vue dissipe la crainte et remplit les gens d'enthousiasme. « Enlevez-donc tout cela, malheureux, disent-ils aux habitants; si jamais les Allemands voyaient ces barrières, vous seriez tous massacrés! » En repassant, les dragons annoncent que deux des leurs ont été tués au-dessus de Radelange, par contre qu'ils ont tué quatre Allemands dans le Grand-Duché.

Le 8 août, à 17 heures, quelques uhlans traversent le village et y sèment la panique. Dimanche 9 août, les gens sont réunis à l'église quand un soldat y pénètre, revolver au poing, et donne l'ordre de cesser les sonneries et d'enlever le drapeau. Une scène similaire se passe à la même heure à Bodange. Une dame âgée, la mère du sacristain, M^{me} Isidore Majerus, est obligée par un uhlans armé de marcher devant lui à la recherche d'un homme, pour enlever le drapeau. Le cavalier pénètre chez M^{me} Lenger-Fraiture, qui est seule au logis, les autres membres de la famille étant à la messe à Wisembach; cette dame, plus morte que vive, court se réfugier au grenier. Dans l'après-midi, on ne chante nulle part ni Vêpres, ni Salut. Les gens sont affolés; ils cachent leur argent, et s'apprêtent à gagner les bois voisins. Le curé les décide, non sans peine, à rester, mais on emmène néanmoins hors du village des chariots, des chevaux et des bêtes à cornes.

Le 10 août, à 7 heures, par une chaleur excessive, arrivent 800 fantassins allemands, précédés des uhlans et suivis de 7 canons. Comme ils prennent position au-dessus de l'école des garçons, on s'attend à une rencontre: les Français sont,

dit-on, à Fauvillers. La panique est grande parmi les habitants. A 7 h. 30, commence le défilé de toute une armée de cavaliers, de dragons, de chasseurs à pied et d'artilleurs. Ils viennent, disent-ils, de la frontière de Russie et sont en route depuis trois jours. A 11 heures, les troupes font halte, épuisées, dit-on, par la forte côte qui mène à Fauvillers. Des chevaux sont réquisitionnés pour remplacer les chevaux fourbus. Les gens doivent donner à manger et à boire aux soldats fatigués et affamés. Au presbytère, le curé doit boire le premier, car les soldats le suspectent d'avoir empoisonné les boissons. De 13 heures à 15 h. 30, il passe des chariots et des automobiles d'ambulance. Des chevaux exténués reçoivent le coup de grâce. Un fermier de Wisembach suit l'armée avec son attelage, jusque Saint-Hubert, d'où il revient sans chevaux, ni chariot.

Le 11 août, l'effroi grandit quand on aperçoit les lueurs de Rosière en feu. On annonce que 8,000 Allemands sont à Martelange et qu'on doit y tenir les portes ouvertes. La farine devient rare. Les pommes de terre sont l'aliment de tous les repas. Il n'y a plus de pétrole. Le 12 août, les soldats se sont retirés, c'est un calme relatif.

Le 13 août, quelques cavaliers ennemis annoncent l'approche d'une seconde armée. Les avant-gardes font des perquisitions pour les armes.

Le 14, c'est un va et vient continu de cavaliers.

Le 15, la procession n'a pas lieu. Un civil d'Ebly raconte qu'il a conduit les fusils recueillis dans son village à Noerdange (G. D.), où ils ont été mis en pièces. Dans la nuit, des blessés passent et sont dirigés sur Noerdange. Une patrouille barricade le petit pont jeté sur un affluent de la Sûre et passe la nuit sur la paille, devant le café Majerus. Martelange est bloqué et il y a défense sévère de s'y rendre. Le journal *Le Patriote* arrive encore.

Le 16 août, journée calme. Le 17, des uhlans se rendant à Martelange disent que l'ennemi est à Fauvillers, d'où ils viennent.

Le 18 août, il passe plusieurs avions, que suivent, à 14 heures, les troupes qu'on avait annoncées pour le 14 : ce sont 1,800 hommes et 300 chevaux, du 87^e d'infanterie et du 27^e d'artillerie. Le major Benckendorff s'installe au presbytère. On annonce leur départ pour 21 heures, mais il n'eut lieu que le lendemain à 3 heures.

Le 19 au matin, le baron von Puttkamer, neveu de Bismarck, se présente à la cure, remet sa carte et montre en pleurant la photographie de ses enfants. A 15 heures, les troupes partent vers Fauvillers. Un État-Major s'installe au presbytère. Le village est bondé de troupes, appartenant notamment au 88^e de Mayence (major Schlegner); l'église est remplie de soldats et bientôt la sacristie. Le Saint Sacrement est déposé au presbytère, dont l'accès est interdit. Vingt soldats logent dans une écurie et font la cuisine dans le jardin. Ces troupes partent le 20 août, à 4 heures du matin.

Leur attitude a été assez convenable, et on relève seulement de l'arrogance, de la méfiance et une propension à accepter les fausses nouvelles, comme les suivantes : « Il y a des francs-tireurs. Faire goûter l'eau et le vin avant de boire. Destruction de la flotte russe. Une division française a passé en Suisse, pour ne pas se rendre, etc. » A Bodange, les soldats disent qu'ils sont encore chez eux;

mais à Fauvillers (où la langue véhiculaire est le français), « c'est la France et on paie avec ça », disent-ils, en montrant les cartouches.

Le 20 août, journée calme. On tire sur les avions français.

Le 21 à 3 heures, il passe 3,500 hommes en rangs de quatre, et 550 chevaux; à 16 heures, c'est un groupe de 80 prisonniers français. Les Allemands se livrent à une ovation enthousiaste près de la maison Berg-Bachmes. On apprend qu'un véhicule de l'armée est tombé dans la Sûre, entraînant avec lui hommes et chevaux.

Le 22 à 11 heures, 9 automobiles amènent des blessés. Les soldats témoignent une excitation croissante contre les Belges. On insulte notre roi. Il est défendu de parler français. Les réquisitions pleuvent. Il ne reste plus de poules au village. Des familles s'enfuient dans les bois, avec leur bétail. A la soirée, arrivent 180 voitures et des chevaux.

Le 24, 100 soldats traversent la localité, se rendant à Fauvillers. Au village, on creuse des tranchées. On se bat, dit-on, près de Habay. Il passe 150 voitures chargées de blessés.

Le 25, les troupes ordonnent la pose des rails du tramway vicinal. Les 26, 27 et 28, ce sont encore des ambulances et des blessés.

N° 622. *Tintange*, village frontière, est situé près de la Sûre, qui forme la limite du Grand-Duché de Luxembourg. Une patrouille de uhlans a traversé ce village le 7 août; d'autres troupes sont passées les 20 et 23 août, et se sont bornées à des réquisitions de chevaux, de chariots et de vivres.

N° 623. Outre le passage de quelques éclaireurs, des troupes cantonnèrent à *Warnach* le 18, le 19 et le 22 août, pour partir chaque fois le lendemain.

N° 624. A *Sirainchamps*, le 9 août à 16 heures, on sortait des Vêpres, quand 42 uhlans vinrent briser à coups de hache deux appareils particuliers du téléphone, l'appareil de télégraphie de la poste et les fils aériens, puis regagnèrent Bastogne.

Le 11, il passa encore sept uhlans à 4 h. 30.

Le 19 à 11 heures, 4,000 hommes, avec 1,200 chevaux (capitaine Lotty) vinrent au village et terrorisèrent les habitants par leurs procédés brutaux; ils partirent le lendemain matin, emportant deux autos, 9 chevaux, 5 chariots, 1 bœuf, de l'avoine, de la farine, etc.

N° 625. Les premières estafettes allemandes arrivèrent à *Menufontaine* (1) le 9 août; le lendemain elles firent enlever le drapeau.

Le 20, des troupes de la Croix-Rouge logèrent au village; elles comprenaient 8 officiers et 8 ambulances, chacune comptant 51 hommes et 29 chevaux. Des sommes d'argent furent réquisitionnées chez le curé et chez le trésorier de fabrique.

Le hameau de Hotte fut sur le point d'être incendié, à cause de barricades que

(1) Notes recueillies le 15 janvier 1915.

les éclaireurs allemands avaient eux-mêmes dressées le 19, en vue d'une bataille qu'ils redoutaient pour le lendemain ; les officiers en rendaient responsables les civils. Le curé réussit, non sans peine, à prouver l'innocence des habitants.

N° 626. L'entrée des Allemands à *Fauvillers* (1) eut lieu le 9 août à 10 heures. M. le doyen dut quitter l'autel, la messe n'étant pas finie, et venir à l'entrée de l'église, pour recevoir et communiquer séance tenante aux fidèles les ordres d'un officier. L'échevin fut chargé d'enlever le drapeau qui flottait à la maison communale. Les chemins de sortie du village furent barricadés au moyen de chariots de perches et de fils de fer. Des têtes de bétail furent réquisitionnées pour la boucherie et du fourrage pour les chevaux. La volaille fut enlevée dans la plupart des maisons. Plusieurs particuliers durent accompagner les troupes avec leurs attelages et revinrent les uns après les autres, la plupart sans chevaux. Une quantité considérable de munitions fut déchargée sur la place publique ; elle y resta une quinzaine de jours et fut ensuite emmenée au moyen de voitures et d'autobus.

N° 627. Le 19 août, à *Witry*, des troupes allemandes passèrent la nuit à l'église. Le lendemain, elles y installèrent un dépôt de vivres de l'armée, qui y resta une dizaine de jours.

N° 628. C'est le 10 août à 8 heures — écrit M. l'abbé Sion, curé de l'endroit — qu'on vit pour la première fois les troupes allemandes à *Volaiville* (2) : c'était tout un corps de cavalerie qui venait de *Martelange*, et pénétra à *Volaiville* et *Winville* par les routes de *Fauvillers*, *Witry* et *Traimont*. Les soldats ne s'arrêtèrent que pour se désaltérer, la chaleur étant accablante. Ils tuèrent des poules et réquisitionnèrent, sur bons, des veaux, des moutons et des porcs. A la nuit tombante, 200 soldats s'arrêtèrent devant le presbytère. A un officier qui me demandait de l'avoine, je répondis que je n'étais pas cultivateur ; alors il exigea du vin. Deux de ses hommes entrèrent chez moi et ingurgitèrent chacun un flacon, puis ils emplirent un panier de bouteilles, qu'ils emportèrent. *Sylvain Poncelet* et *Ferdinand Ducius* durent les accompagner avec des voitures. *Ferdinand* revint le 17, *Sylvain* alla jusque *Dinant* et retourna le 24. A 21 heures, les troupes avaient évacué le village et elles campèrent à *Rosières*, où elles mirent le feu.

Le 13 août, à la tombée de la nuit, une fausse nouvelle se répandit comme une trainée de poudre : un régiment de *Turcos* se dirigeait sur *Volaiville*. Les gens allèrent se cacher dans les champs de blé et dans les bois voisins, où ils passèrent la nuit.

Le 14, nouvelle alerte. M. Müller, de *Sûre*, étant venu dire à son frère, habitant *Volaiville*, que « les Allemands réquisitionnaient tous les hommes capables de porter les armes pour les déporter en Allemagne, » hommes, femmes et enfants préparèrent des vivres et se tinrent prêts à partir. J'étais allé le matin à *Nives*,

(1) Cfr. de DAMPIERRE, *L'Allemagne et le droit des gens*. Paris, Berger-Levrault, p. 231, où est publié un extrait de carnet d'un réserviste du 178^e d'infanterie, qui s'est avancé de *Fauvillers* sur *Longlier*.

(2) Cfr. *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, o. c. p. 50.

pour prendre des nouvelles. A Sûre, à Nives et à Cobreville, les habitants avaient également abandonné les maisons. Je parvins cependant à faire entendre raison aux gens de Sûre, qui rentrèrent chez eux. Je regagnai ensuite Volainville et il était temps, car j'allais m'y trouver seul. Les gens, déjà groupés au milieu du village, se disposaient à partir. « Que faites-vous donc, leur dis-je ; où voulez-vous aller ? Si vous ne rentrez pas dans vos demeures et si vous n'êtes pas plus courageux, moi, votre curé, je quitte la paroisse et vous abandonne à vous-mêmes ! » Il n'en fallut pas davantage, ils rentrèrent chez eux et se remirent à leur besogne.

Le 20 août, à l'heure du midi, un officier et un soldat m'enjoignirent, au nom de l'Empereur, de leur remettre tout mon argent. « Je suis Belge, répondis-je ; je ne connais pas votre maître. Je ne donnerai rien. » L'officier emporta une boîte qui se trouvait dans mon bureau et contenait 44 francs. Après avoir visité le presbytère de fond en comble, il se retira en me demandant de prier pour l'Empereur. « Oui, lui dis-je, je prie et je prierai, non pour votre maître, mais pour ma malheureuse Patrie et pour ses vaillants soldats ! »

Au soir, il vint au village un millier de soldats et un officier réquisitionna deux chambres. Vers 22 heures, j'étais à peine au lit que j'entendis heurter violemment la porte. J'arrivai à temps pour empêcher de la briser et je me trouvai en face de deux soldats qui réclamaient du vin. Ceux-ci partis, d'autres vinrent, faisant la même demande. Ce manège dura plus d'une heure et je dus m'exécuter, de crainte d'attirer sur mes paroissiens les tristes suites de leur colère.

Le 21, dans la journée, ces soldats partirent et ceux qui les remplacèrent étaient encore plus exigeants. A 14 heures, mon presbytère fut pris d'assaut. Plus de 60 soldats l'occupèrent ainsi que les dépendances. Ils étaient chez eux et prenaient tout ce qui leur tombait sous la main : farine, beurre, lard, œufs, mais surtout le vin, dont ils firent une ample consommation. Ils croyaient séjourner au moins trois jours, disait le colonel ; mais le 22 de grand matin, ils partirent précipitamment dans la direction de Neufchâteau.

A dater de ce jour, Volainville n'eut plus de troupes en cantonnement jusqu'au 3 février 1918.

2. — *Le combat du jeudi 20 août.*

La journée de mercredi 19 août avait été marquée par plusieurs rencontres de patrouilles qui semblaient annoncer un prochain et plus sérieux heurt des armées. Comme nous le verrons plus loin, une escarmouche se livra à Assenois (rapport n° 635) dans l'avant-midi, une autre à Neuwillers (rapport n° 660) à la soirée.

Une rencontre plus importante et qui prit les proportions d'un vrai combat se déroula le jeudi 20 août à Longlier et Hamipré (1). La 9^e division de cavalerie du général Abonneau s'y heurta vers 8 heures

(1) Voir HANOTAUX, t. V, p. 88.

du matin aux premiers éléments de la 41^e brigade allemande (XVIII^e corps), qui débouchait à l'extrémité du haut plateau qui, d'Offaing à Longlier, surplombe la vallée du ruisseau de Neufchâteau, affluent de la Vierre. C'étaient principalement les 87^e (1) et 88^e (2) régiments d'infanterie de la Hesse (21^e division, XVIII^e corps) et les 87^e (3) et 88^e (4) de réserve (21^e division, XVIII^e corps de réserve); éléments que soutenait le 27^e régiment d'artillerie (5) (21^e brigade).

Les Allemands se tinrent prudemment sur la défensive. Jouissant d'un emplacement très favorable et bien dissimulé, soutenus par les troupes qui occupaient aussi les villages voisins de Laneuville, de Tronquoy, de Sainte-Marie et de Libramont, et qui leur prêtèrent aussitôt l'aide de renforts (voir les travaux consacrés à ces localités), ils infligèrent de sérieuses pertes aux Français qui, avec une bravoure aussi admirable qu'imprudente, ne reculèrent pas devant la tentative d'enlever à l'ennemi ses positions.

Le bataillon de réserve du 87^e d'infanterie française eut particulièrement à souffrir, car il dut combattre à courte distance sur un terrain où la cavalerie ne pouvait intervenir et il perdit une grosse partie de ses effectifs.

Les notes qui vont suivre ont été puisées à la *Section historique de l'Etat-Major général de l'armée* à Paris, et relatent sommairement les opérations françaises.

Le corps de cavalerie provisoire du général Abonneau comprenait deux divisions : la 4^e, commandée par le général Abonneau et la 9^e, commandée par le général de l'Espée (6).

(1) Entré à Wisembach le 18 à 14 heures, pour en partir le 19 à 3 heures. Huit soldats reposent au cimetière militaire de Longlier.

(2) Entré à Radelange le 19 à 9 heures, pour en partir le 20 à 14 heures; entré aussi à Wisembach le 19. Vingt-deux soldats, dont un capitaine et un lieutenant, reposent au cimetière militaire de Longlier.

(3) Seize soldats reposent au cimetière militaire de Longlier.

(4) Quinze soldats reposent au cimetière militaire de Longlier.

(5) Signalé à Radelange le 18 août.

(6)

4 ^e division.	3 ^e brigade de cuirassiers.	3 ^e régiment de cuirassiers.
4 ^e groupe de cyclistes;	4 ^e brigade de dragons.	6 ^e régiment de cuirassiers.
40 ^e rég. d'art. de camp.	4 ^e brigade légère.	28 ^e régiment de dragons.
		30 ^e régiment de dragons.
		2 ^e régiment de hussards.
		4 ^e régiment de hussards.
9 ^e division.	16 ^e brigade de dragons.	24 ^e régiment de dragons.
9 ^e groupe de cyclistes;	1 ^{re} brigade de cuirassiers.	25 ^e régiment de dragons.
33 ^e rég. d'art. de camp.	9 ^e brigade de dragons.	5 ^e régiment de cuirassiers.
		8 ^e régiment de cuirassiers.
		1 ^{er} régiment de dragons.
		3 ^e régiment de dragons.

Dès le 18 août, la 4^e division était entrée en contact avec l'ennemi dans la région Pin-Izel-Jamoigne, puis s'était repliée sur Florenville, tandis que la 9^e division cantonnait à Izel, Bulles, Termes et Saint-Vincent.

Dans la journée du 19 août, une rencontre s'opéra à Assenois (Lavaux) entre des éclaireurs du 5^e cuirassiers de Tours et du 3^e escadron du 11^e chasseurs à cheval de l'armée allemande.

Le 20 août, vint de Stenay, où était le commandement de la 4^e armée, l'ordre de pousser en exploration la 4^e division sur Bastogne et Saint-Hubert, la 9^e division sur Bastogne-Martelange.

En suite de cet ordre, la 9^e division dirigea, d'Izel, le 24^e dragons dans la région Rossignol-Bellefontaine, pour protéger son flanc droit contre toute attaque venant d'Arlon et se porta, dès 5 heures du matin, sur Straimont et Neufchâteau, tandis que le bataillon de réserve du 87^e était envoyé par Suzy, Nolinfaing et le Sart, sur Hamipré.

Deux escadrons, lancés en reconnaissance en avant du gros de la troupe, signalèrent bientôt la présence de l'ennemi : l'un d'eux rendait compte que des coups de feu tirés par la 41^e brigade d'infanterie allemande, du nord-est de Namoussart, l'empêchaient de progresser, l'autre qu'il ne pouvait continuer sa marche en avant sur Longlier et Lahérie.

Le groupe des cyclistes reçut l'ordre d'assurer, avec le 3^e dragons, le débouché de la division, en s'emparant de Longlier, tandis que le 1^{er} dragons se porterait sur Offaing, soutenu par le bataillon du 87^e.

Hamipré et Offaing furent occupés assez facilement ; mais à Longlier, l'ennemi résistait et il fallut l'aide d'une batterie d'artillerie, qui entra en action, à 11 heures, de la croupe située au nord-est de Neufchâteau, sur des groupements ennemis postés dans la direction de Lahérie, ainsi que sur son infanterie, qui s'avancait au nord-est de la gare de Longlier. Une seconde batterie française prit place sur la crête à l'ouest de Neufchâteau et battit le terrain au nord et à l'est de Longlier.

Dès 12 h. 30, le groupe cycliste était fortement engagé et avait des craintes pour sa gauche ; ordre fut donné à la brigade Sereville de venir à son secours à cet endroit et au bataillon du 87^e de contre-attaquer le long de la voie ferrée l'ennemi qui essayait de déborder Longlier par le sud. A leur aide vint aussi, vers Hamipré, la brigade de cuirassiers qui se tenait jusque là à la sortie de Neufchâteau.

Vers 13 h. 30, l'ennemi attaquait puissamment et avec d'importantes forces, tant du côté d'Offaing-Hamipré que du côté de Longlier : il fallut replier successivement l'artillerie, la brigade de cuirassiers — par le Sart et Nolinfaing, sur Hosseuse — et le reste par Neufchâteau, sur Petitvoir. Le soir, la division cantonnait à Florenville, Chiny et Lacuisine.

A 18 h. 30, le commandant de la 4^e division de cavalerie française envoyait au Quartier-Général, à Stenay, le compte-rendu suivant :

« Au débouché de Neufchâteau, après quelques escarmouches de détail dans la matinée, au cours desquels l'ennemi, qui avait montré un peu d'infanterie, a été chassé de Longlier, une contre-attaque très violente, évaluée à plus d'une brigade d'infanterie appuyée d'artillerie, s'est déclanchée vers 13 h. 30 contre la reconnaissance offensive du corps de cavalerie. La 9^e division de cavalerie a dû être

engagée tout entière, soutenue par les actions de flanc de deux brigades, de l'artillerie et du bataillon de soutien de la 4^e division de cavalerie, agissant par Tournay. Combat violent de trois heures. Après avoir complètement fait déployer les forces adverses, les deux divisions se sont reportées sans difficulté, la 9^e dans la région Saint-Médard-Straimont, la 4^e dans la région Biourge-Orgeo. Le retour dans la région de Florenville n'a pu être envisagé, par suite de l'annonce de forces d'infanterie venant d'Arlon sur Florenville » (1).

Nous avons eu la bonne fortune de recueillir une relation, écrite sur place le 25 août 1914, par le caporal Albert Courouble, du 87^e d'infanterie français, blessé à Longlier. En voici le texte, que nous nous sommes bornés à écourter légèrement :

Je n'eusse pas pensé qu'en si peu de temps, on eût pu anéantir notre si beau bataillon — le 1^{er} du 87^e. Car le massacre n'a pas duré plus de deux heures et de tout notre monde, bien peu de soldats ont pu échapper.

Partis le 20 août à 1 h. 30 du matin, nous entreprenons une marche qui dure jusque midi. Après que nous avons traversé la forêt de Neufchâteau, quelques coups de fusil se font entendre. Nos chefs prennent des dispositions de couverture. La 2^e compagnie, la mienne, est d'arrière-garde. Nous arrivons à Hamipré. Les habitants nous disent avoir vu passer sept à huit cents cavaliers allemands quelques heures plus tôt. Nos chefs sont incrédules, néanmoins ils nous font prendre des dispositions de défense. En repos, cachés derrière des abris de fortune, nous attendons.

Hamipré est une petite localité dominant quelque peu par son altitude un village éloigné de 4 kilomètres, Longlier. Tout-à-coup nous apercevons un commencement d'incendie, puis deux, puis trois. C'est Longlier qui brûle, les Allemands signalent leur passage... Tandis qu'avec des mots de colère aux lèvres, nous nous portons vers un point culminant pour juger de l'étendue du sinistre, l'artillerie allemande entre en action. La nôtre aussi met en batterie. L'échange de projectiles devient de plus en plus serré, de plus en plus violent...

On rassemble les hommes et sur le signal du chef, nous partons, nous courons presque, en chantant. Devant nous, une petite crête, et derrière, nos chefs nous signalent une section allemande déployée à 1,400 mètres. Au pas gymnastique, nous

(1) La publication allemande *Heldengräber* fournit d'intéressantes données sur le nombre des soldats qui tombèrent dans ces combats et sur les tombes primitives où ils furent inhumés. La vue n° 162 reproduit la tombe collective de soldats allemands du 88^e située sur la route de Martelange, à 800 mètres au sud-est de Longlier; le n° 164 la tombe des Français qui tombèrent à environ 450 mètres au sud de la gare de Longlier, aux environs de la tranchée du chemin de fer, refoulés vers l'ouest par le 88^e allemand; le n° 165 la tombe collective des soldats allemands des 87^e et 88^e existant au cimetière de Longlier; le n° 163 la tombe des soldats du 87^e qui, s'avançant au nord de Neufchâteau, tombèrent près du chemin de fer à 800 mètres au nord de Longlier; les n°s 166 et 167 les tombes allemandes du 87^e, situées à Semel, à 2,500 mètres au nord de Neufchâteau et celle d'un soldat du 6^e dragons, à la ferme de « Percheper », au nord de Neufchâteau; le n° 168, des tombes des 80^e et 87^e de réserve, aux environs de Longlier; le n° 137, des tombes du 80^e fusiliers à Hamipré.

gagnons le sommet de la butte qui nous sépare d'elle et nous entrons enfin en contact.

Nous avons gagné la limite d'un champ de pommes de terre, notre seul abri, et chacun de nous, instinctivement, se terre... Immédiatement, un feu très puissant, semblant sortir de mille bouches, nous accueille. Nos hommes se terrent plus encore, mais au commandement d'un chef, ordonnant le feu, avec une hausse donnée sans avoir au préalable apprécié la distance, sans voir aucun objectif, nous tirons... Que nous tirons mal ! Mais en revanche que de balles sifflent au-dessus de nous ! L'ennemi a l'avantage des positions. Dans de grandes tranchées, il lui est facile de nous canarder efficacement. Et pourtant, jusqu'à présent, aucun blessé...

Le commandant, très calme, bravant la mort mille fois, se promène, scrutant le terrain... Sa figure reflète un vif dépit. « Laissons-les, dit-il, brûler leurs cartouches, quand nous sentirons un ralenti dans leur feu, nous pourrions avancer ! »

Et bientôt tout bruit de fusillade cesse. L'instant est propice, semble-t-il ; « il faut avancer » nous dit le commandant. Alors, sans avoir préparé éventuellement un abri, un sillon, nous nous élançons...

A peine debout, la fusillade adverse crépite. Rien n'y répond, car la ligne tout entière s'est élancée. Déjà nos hommes faiblissent, des blessés ralentissent, des morts sont étendus. C'est le commencement d'un affolement qui deviendra plus tard une terreur !

Mais horreur ! que se passe-t-il ? Nous n'avons pas fait cinq mètres qu'une clôture en fil de fer coupe nos élans, et c'est sous le feu que nous nous précipitons vers une seule issue, pour prendre alors la file indienne et courir éperdus, gênés dans notre course par les blessés, qui tombent comme on fauche la moisson ! Combien d'hommes semés derrière nous ! Que de morts, que d'absents déjà !

Bientôt, ne pouvant plus courir, à bout de forces, nous tombons, cherchant un abri, rampant vers un arbre, vers un tas de fumier, vers un monticule de terre... Vingt hommes sont là derrière un amas de paille et se font massacrer. Vingt autres, couchés dans un ruisseau, offrent à l'ennemi toujours invisible une cible facile. La mitraille les fauche ! Dans toute l'étendue du champ de bataille, des hommes isolés, pêle-mêle, offrant par petits paquets des points qui doivent être vus de très loin, sont en butte au feu des Allemands qui, avec l'avantage qu'ils ont sur nous qui ne répondons pas, tirent sans se gêner...

Il semble qu'à ce moment l'adversaire se fatigue : ceux qui sont encore debout songent à chercher un abri plus sûr. Ceux-là même qui se cachent derrière des arbres qui bordent une petite route doivent s'éloigner, car la mitraille s'est remise de la partie. Il faudrait absolument gagner le talus du chemin de fer, là devant nous, à cent mètres. Mais comment affronter une telle distance sous un feu aussi violent ? Les plus braves hésitent et pourtant il le faut...

Sautant par-dessus les morts et les blessés, les hommes gagnent le repaire convoité, bientôt suivis des survivants. Des gens qu'on croyait morts se lèvent et se précipitent affolés vers le chemin de fer. Nous sommes là quinze ou vingt et nous soufflons momentanément. Quelle horreur : voilà donc tout ce qui reste de la compagnie !

Où sont les autres ? Plus loin vers la droite, ils font face à des sections qui

nous contournent, sous une vive pétarade. Mais quoi, on nous tire aussi de la gauche ? Non, c'est l'autre compagnie qui fait face, bravement, sans reculer, à tous ces Allemands qui s'avancent. Les Allemands, enfin nous les voyons... quand nous ne pouvons plus tirer, car les vestiges de nos sections, placées devant nous et sur les côtés, empêchent notre tir.

Et voilà que l'étau se ferme. Le capitaine, blanc comme un suaire, arrive haletant, le corps souillé de boue, secoué d'un tremblement convulsif, et s'affale sur le bord du talus. Il dit au commandant : « Voyez ma compagnie, étendue là ! Pauvres enfants ! Quelle imprudence ! Qu'avons-nous fait !... Vous prendrez le commandement. Je vais aviser » ; et il s'éloigne en courant.

A cet instant, quelqu'un dit : « Le capitaine, là-bas, voyez, il se sauve ! » Alors c'est la panique complète, chacun veut fuir. Nous n'avons plus d'issue, mais c'est l'instinct de la conservation qui nous pousse en avant. Inconsciemment les soldats se lèvent et escaladent la crête du chemin de fer, avant de s'élancer... Ensemble, avec un sergent, nous courons sans but, et brusquement nous tombons atteints de la même balle... Le sergent est mort.

L'ennemi est à vingt mètres. Je ferme les yeux... Quand je les ouvre, je suis entouré d'Allemands, qui me traitent d'ailleurs avec bonté.

Le combat avait commencé à 13 h. 30, il s'est terminé à 15 heures. Le champ de bataille était jonché de cadavres, nous étions au moins cent prisonniers, autant de blessés, le reste disparu...

La nuit se passa dans le camp ennemi et la plupart d'entre nous, dangereusement blessés, souffrirent beaucoup du froid ; puis on nous transporta à Longlier, où les habitants affolés nous soignèrent à qui mieux mieux.

De source allemande, nous possédons une courte relation émanant d'un soldat du XVIII^e corps.

« Après avoir, écrit-il, franchi la frontière belge à Martelange, nous fûmes engagés dans un combat à Longlier, près de Neufchâteau, d'une façon tout à fait inopinée. Vers midi, notre section bivouaquait à Juseret quand, tout près de nous, nous entendîmes le bruit du canon. Quelques minutes après, une auto de la division arrivait : on avait besoin de nous tout de suite. Nos escadrons d'éclaireurs avaient été surpris le matin à l'abreuvoir par de la cavalerie française. Le soir il y avait des centaines de pantalons rouges à terre. Le reste avait cédé le terrain (1). »

Une seconde relation est extraite des *Souvenirs de guerre* d'un sous-officier du 88^e d'infanterie, 2^e bataillon, 6^e compagnie (2). Nous la publions partiellement, bien que maints détails soient erronés, telle la prétendue intervention de troupes belges dans le combat de Longlier.

(1) J. DELBRÜCK, *Der Deutsche Krieg in Feldpostbriefen*, Müncher, Müller, I, p. 110.

(2) Publiée par LOUIS-PAUL ALAUX, chez Payot, à Paris, en 1918, p. 40 et ss.

Il était à peu près 6 heures du matin, et nous venions de quitter Tintange, où nous étions cantonnés. Nous marchions sur la route qui va de Martelange à Neufchâteau, en prenant toutes les précautions nécessaires à notre sécurité. Notre bataillon marchait en tête. Derrière nous, venaient les 1^{er} et 5^e bataillons du 87^e. Le 80^e régiment de fusiliers et le 81^e d'infanterie étaient à notre gauche.

Vers 1 heure de l'après-midi, une patrouille qui venait de Longlier vint nous prévenir que nous pouvions avancer sans danger, car cette localité n'était pas occupée par l'ennemi... Tout à coup, nous entendîmes sur notre droite un bruit insolite, tout nouveau pour nous : c'était un obus. Il en tomba plusieurs tout près de nous. Aussitôt le commandant Schmidt donna l'ordre suivant : « Les 5^e, 6^e et 7^e compagnies avanceront déployées en tirailleurs, en s'abritant derrière la colline située devant elles. La 8^e compagnie restera en arrière, en réserve... »

Nous pûmes alors voir de nos propres yeux ce qu'est la réalité de la guerre, que nous ne connaissions que par les livres. Des hommes frappés d'une balle levaient les bras en l'air, tournaient sur eux-mêmes et tombaient morts ou blessés. Partout on entendait des cris de douleur et des gémissements, qui se mêlaient aux sifflements des balles et des obus, aux hurrahs des soldats et aux commandements des officiers. Le capitaine Dunker reçut deux balles et expira le soir même. Le lieutenant Eger blessé à la main tomba bientôt évanoui. La 8^e compagnie qui avait été jusque-là tenue en réserve s'avança à son tour à la gauche de la 5^e compagnie. Tout à coup le village de Longlier commença à brûler et les deux dernières compagnies reçurent l'ordre de le prendre. L'Etat-Major du 2^e bataillon, dont je faisais partie, se trouvait maintenant à l'aile droite de la 2^e compagnie. Le lieutenant Brunn reçut une balle en plein cœur au moment où il donnait un ordre. Le sous-officier Steinbach tombait en même temps que lui.

Nous pénétrâmes enfin dans Longlier, qui offrait à nos yeux un spectacle désolant. Partout flambaient des maisons, les rues étaient encombrées de cadavres de soldats et de chevaux.

Devant la gare, un jeune lieutenant du 87^e donnait l'ordre à un sous-officier et à 2 hommes de mettre le feu à l'hôtel, sous prétexte que c'était de là qu'on aurait pu tirer sur von Krierstein (1). Ces trois hommes entrèrent d'abord dans la cave de l'hôtel, avec l'espoir d'y trouver du vin. Ils en trouvèrent en effet, mais ils commencèrent aussitôt à se quereller, parce que le sous-officier voulait garder pour lui tout le champagne. Ce fut alors un homme du 88^e qui fut chargé de mettre le feu à l'hôtel. Beaucoup de maisons furent détruites de cette manière.

La nuit tombait et nous couchâmes au milieu des morts et des blessés, dont on entendait les cris. Notre bivouac se trouvait dans un endroit situé à 2 kilomètres à l'est de Longlier, qui brûla toute la nuit.

Les troupes de la 21^e division allemande, qui occupaient Namoussart depuis 9 heures du matin, et qui envahirent vers 10 heures le bas du village de Longlier, où elles mirent le feu, pénétrèrent à 15 heures dans

(1) Il s'agit du colonel Kierstein, commandant le 87^e d'infanterie, blessé à Longlier le 20 août (V. fig. 2, p. 57.)

Hamipré, où elles se comportèrent cruellement. Le cheval d'un officier avait été atteint durant le combat : on imputa ce méfait aux gens du village. Plusieurs civils furent massacrés. Deux blessés français furent achevés et jetés dans les flammes. De nouveaux incendies furent allumés dans l'après-midi à Longlier et à Semel.

Dès 17 h. 30, l'avant-garde ennemie entra dans la ville de Neufchâteau, en se protégeant contre toute attaque des Français derrière un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants. Dans la nuit, le gros des troupes prit possession définitive de la ville. Des cyclistes poursuivirent les Français en retraite jusqu'au-delà de Neufchâteau : un dragon fut tué sur la route de Montplainchamps à Grapfontaine.

Le vendredi, 21 août, à 8 heures du matin, le village d'Assenois fut occupé sans résistance.

Le 22, les troupes se retirèrent de Neufchâteau lorsque l'on annonça le retour offensif des Français ; mais la ville fut réoccupée bientôt et paya cher la résistance des coloniaux français.

§ 1. — *En arrière de la rencontre : Namoussart, Tronquoy et Massul.*

Bien que ces localités ne se soient pas trouvées dans le champ du combat, et qu'elles en aient seulement ressenti le contre-coup, nous relatons ici les incidents qui s'y sont déroulés. Le lecteur verra ainsi préciser les heures d'arrivée des troupes qui allaient à la bataille du jeudi et il trouvera maints renseignements intéressants, relatifs aux premiers heurts des deux armées.

L'histoire de Massul fait une fois de plus la preuve que les Allemands n'avaient rien de plus empressé que de se venger de la résistance régulière de l'armée adverse, en s'attaquant aux civils.

N° 629. *Namoussart* (1), commune de Hamipré, est situé près du croisement des routes de Neufchâteau à Martelange et de Neufchâteau à Arlon.

La première apparition de l'ennemi eut lieu le 9 août. Des éclaireurs venant de la direction de Martelange passèrent dans la paroisse au lieu dit : « Mon Idée », et se cachèrent dans une sapinière sise entre Namoussart et Offaing (Hamipré). Quelques jeunes gens de ce dernier village, qui avaient eu la curiosité de les regarder de trop près, furent poursuivis et saisis par eux, puis finalement remis en liberté.

(1) Ce travail émane de M. l'abbé Guillaume, curé de Namoussart.

Le 10 août, je chantai une grand'messe en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, pour la Patrie. Pendant que j'encensais l'autel, à l'offertoire, j'entendis des bruits de pas dans l'église, puis dans le chœur. Je n'y prêtai d'abord aucune attention. L'encensement fini, je me trouvai au coin de l'autel face à face avec un soldat casqué, qui m'intima en allemand l'ordre de le suivre. Je refusai de quitter l'autel. Nouvel ordre, nouveau refus. J'obéis à la troisième sommation. Je quittai les ornements sacrés et, croyant ma dernière heure venue, je recommandai au pied de l'autel mon âme à Dieu. Je connaissais déjà les atrocités commises en divers lieux par les soldats du Kaiser, je crus qu'ils me demanderaient des renseignements sur les Français venus en patrouille le jeudi précédent et, comme j'étais décidé à ne rien dire, je me voyais déjà au mur de l'église, devant le peloton d'exécution ou attaché aux chevaux des cavaliers... L'émoi dans l'église fut indescriptible. La mort planait sur l'assistance terrifiée. Je demandai aux fidèles de réciter, en attendant, le chapelet. Devant les escaliers, je trouvai une escouade de uhlans, dont le chef parvint à me faire comprendre — avec beaucoup de mauvaise volonté de ma part, il faut l'avouer — qu'il m'ordonnait d'enlever le drapeau belge flottant au clocher. « Je ne ferai pas cette besogne, répondis-je, et si vous voulez mon drapeau, allez le prendre ! » Le même soldat qui m'avait arraché à l'autel fut chargé de l'enlèvement du drapeau. Ordre ensuite me fut donné — rendu plus persuasif par l'exhibition du revolver — de ne plus sonner les cloches. Ils partirent et je continuai la Sainte Messe.

De ce jour au 20 août, rien de marquant à signaler. Les routes et les sentiers les plus ignorés étaient parcourus par des groupes de cavaliers. S'il eût existé quelques francs-tireurs, bien peu de ces éclaireurs eussent rejoint leurs corps.

Le 20 août au matin, une patrouille de dragons français vint en reconnaissance sur la route de Neufchâteau à Martelange. Arrivée à la traverse de « Mon Idée », elle reçut des coups de feu de la part de soldats allemands embusqués dans les sapinières. Après le départ de la patrouille, vers 9 heures, apparurent sur la route de Martelange des groupes compacts de soldats allemands — une vraie avalanche — se dirigeant vers Neufchâteau; ils occupèrent les crêtes d'Offaing, celles qui dominent Lahérie et Massul et les sapinières avoisinantes. Les Français occupaient Longlier et ses abords immédiats, la route en remblai de Martelange vers le lieu dit « Balaclara » et la colline en promontoire de « La Justice », colline enserrée entre deux ravins, qui s'avance de Neufchâteau jusqu'à la ligne du chemin de fer, qu'enjambe, au-dessus d'une tranchée profonde, le pont « de la Justice ». Ce fut en ces endroits que la lutte fut la plus meurtrière : plus de 200 cadavres furent relevés à l'est de la ligne du chemin de fer et davantage encore, je pense, sur « La Justice ». C'est là que repose un prêtre français, du diocèse de Lille. Pendant le combat, qui dura jusque 14 ou 15 heures, je voyais, par la lucarne d'un toit, des renforts allemands arriver sans interruption, se répandre dans les campagnes, au milieu des moissons, contourner une colline qui domine Namoussart.

Au nord-ouest, un uhlan parcourait le village, la lance en arrêt, poussant des cris sauvages. Appelé chez un malade, je n'eus que le temps d'entrer dans la première maison pour l'éviter. Plus tard, il vint des détachements d'une nouvelle armée allemande, par la route d'Arlon, se dirigeant vers Longlier, mais qui ne

prire part à la bataille; ils campèrent dans les bois et les campagnes, entre Wittimont et Léglise d'une part, Marbay et Namoussart d'autre part.

L'après-midi touchait à sa fin quand un sous-officier d'artillerie m'intima, au presbytère, l'ordre de le suivre. Je me trouvai en présence d'une troupe à cheval. « Il me faut, dit le sous-officier, vin, café, viande, jambon, lard et pain! »

Tandis que l'officier et quelques hommes me retiennent sur la route, d'autres se précipitent au presbytère et obligent ma sœur — que quatre soudards entourent en la menaçant du revolver — à les éclairer dans la cave. Leur voracité alla jusqu'à s'emparer de café vert, d'amidon et d'allumettes. Quand le pillage fut achevé, l'officier me donna l'ordre de lui trouver deux charrettes, avec chevaux, pour charger le butin. Je m'y refusai, mais les soldats eurent vite trouvé ce qu'il leur fallait. Je dus ensuite parcourir avec eux le village et, dans toutes les maisons, ce furent les mêmes violences. Quand ce fut fini, l'officier me demanda « s'il y avait des pêches à Namoussart! ».

Le pillage se poursuivit le lendemain.

Le 22 août, la bataille de Neufschâteau s'engagea et j'ai l'impression très nette que, ce jour-là, dans notre secteur local, les Allemands se crurent battus, car dans la soirée leurs chariots reculèrent au triple galop jusqu'à Ebly, par la route de Martelange, au milieu de cris qui, dans le village, à un kilomètre de distance, glaçaient d'effroi ceux qui les entendaient. Ce qui confirme cette impression, c'est que le 23 août, l'ennemi s'attendait à avoir le combat à Namoussart, en arrière par conséquent de 3 à 4 kilomètres de la ligne sur laquelle on s'était battu la veille. Les troupes se tinrent sur leurs gardes pendant la journée, mais les Français s'étaient retirés.

A partir du 24, nous fûmes occupés par la landwehr.

N° 630.

Tronquoy (1), commune de Longlier, comprend les villages de Tronquoy et Respelt et le hameau de Morival.

Quand la population civile apprit les incendies et les massacres de Rosière et d'Ourth, elle fut atterrée et les travaux de la moisson furent suspendus. On eut alors une assistance aux offices religieux et à la messe, et une fréquentation des sacrements tout à fait inusitées. Des uhlans qui passaient la nuit dans les bois terrorisaient les habitants, en s'introduisant le matin, de bonne heure, dans les maisons, pour exiger, le revolver en main, de la nourriture pour eux et leurs chevaux, ou pour enlever, sans être vus, n'importe quel aliment à leur portée. Pendant la journée et le soir, ils visitaient les granges et galopèrent sur les routes, à la recherche des Français, dont ils soupçonnaient la présence.

En effet, un détachement composé d'une trentaine de dragons français était passé à Tronquoy le 10 août, vers le soir, et avait été bien accueilli par la population, qui lui apporta de la bière, des cigares et des douceurs.

Le 12 août, une trentaine de hussards français avaient traversé Tronquoy pour se diriger vers la grand'route de Neufschâteau à Saint-Hubert.

(1) Rapport de M. l'abbé Depiesse, curé.

Il y eut entre le 10 et le 14 août, du côté de Morival et de la ligne du chemin de fer Arlon-Bruxelles, des escarmouches sanglantes entre Français et Allemands.

Jeudi 20 août, à 8 heures, d'importantes troupes allemandes, venant de la direction du Grand-Duché de Luxembourg, arrivèrent inopinément sur le territoire de la paroisse, occupèrent toutes les routes aboutissant au village et réquisitionnèrent immédiatement, dans toutes les maisons, des logements pour la nuit suivante. Les habitants craintifs se prêtèrent de bonne grâce à ces exigences. Vers 10 heures, le bruit de la fusillade et le grondement du canon dans la direction de Longlier ayant annoncé le commencement de la bataille, les Allemands évacuèrent Tronquoy à l'instant et se dirigèrent vers Longlier. Le combat dura jusque vers 16 ou 17 heures. Il n'y eut aucun incendie allumé à Tronquoy, mais au petit village voisin de Semel, 6 maisons sur 8 furent la proie des flammes et plus de 20 maisons eurent le même sort à Longlier. En l'absence de leurs habitants — que les soldats avaient chassés brutalement — les deux dernières maisons de Tronquoy furent pillées. Au soir de la bataille, les troupes réintégrèrent le territoire de Tronquoy, ramenant leurs blessés, leurs mourants et leurs morts. Ceux-ci furent enterrés en pleine campagne, sauf deux qui furent inhumés au cimetière paroissial. Les habitants logèrent cette nuit-là le plus d'officiers et de soldats qu'ils purent et les autres soldats dormirent à la belle étoile.

Le calme des habitants et leur empressement à satisfaire tous les désirs de l'envahisseur, ainsi que, à en croire des déclarations d'officiers, l'attitude déférente du curé, furent cause que la paroisse fut préservée de l'incendie et du massacre. Quelques chevaux et quelques têtes de bétail furent volés; des porcs furent tués et abandonnés sur la voie publique, ce qui prouve qu'on détruisait le bien d'autrui par pur plaisir. Beaucoup de poules furent tuées et plumées sur les chemins. Dans les campagnes, les avoines sur pied furent piétinées par les hommes et les chevaux et les tas de grains coupés furent renversés pour servir de couche aux troupes. Des haies naturelles ou artificielles furent détruites ou enlevées.

Le 21 août, si les Français ne s'étaient trompés de route, une bataille se serait livrée ce jour-là sur le territoire même de Tronquoy. Les troupes quittèrent le village vers 14 heures pour se diriger vers Libramont.

N° 631.

Le 10 août, à 17 heures, une douzaine de cavaliers ennemis — les premiers que l'on voyait au village — arrivèrent à *Massul* (1), venant de Bercheux, et me firent otage. Ils procédèrent vers le soir à la réquisition de voituriers, de chevaux et de chariots. Comme personne ne savait où l'on conduisait ces hommes, les familles subirent cette mesure, exécutée d'ailleurs très brutalement, avec des déchirements de cœur. A 21 heures, un triste cortège s'alignait près de l'église et bientôt s'ébranlait dans la direction de Bercheux. La plupart des hommes occupés

(1) Ce document est de M. l'abbé Grégoire, curé de l'endroit en 1914. — Consulter sur Massul et Molinfaing : *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, pp. 51, 56 et 57.

à la fenaison avaient fourni une journée de dures fatigues ; ils n'avaient pu ni se restaurer, ni se munir de vêtements pour la nuit et plusieurs étaient en manches de chemise. Ils partirent tous avec la perspective de ne plus revoir les leurs (1).

La même scène désolée se passa à Molinfaing (2).

Le 20 août, pendant toute la matinée, des troupes passèrent en grand nombre. A 10 h. 30, celles-ci s'arrêtèrent et, en un clin d'œil, maisons, écuries, granges, fenils, clos et jardins furent envahis de soldats, qui se mirent à enlever toutes les provisions de bouche. Un état-major s'installa au presbytère et commanda pour le dîner des poulets. Je reçus l'ordre de procurer avant 14 heures deux porcs, un sac de légumes et trois sacs de pommes de terre.

A 11 heures, les Français postés à Longlier mirent en action leur artillerie et aussitôt les troupes ennemies qui s'étaient arrêtées se reformèrent avec un mouvement de fourmilière. Pendant une demi-heure, nous entendîmes la voix forte du canon, dans un jeu continu de salves d'infanterie. Les Allemands ripostaient du territoire situé au nord-ouest de Molinfaing. Ce hameau situé sur la route de Bastogne à Neufchâteau eut plus encore à souffrir que Massul : le flux et le reflux des Allemands s'y faisait durement sentir. Cependant les deux localités étaient dérobées à la vue des artilleurs français par une série de hauteurs qui ferment l'horizon au sud-ouest. Nonobstant le combat, la matinée se passa sans que les civils fussent dans la frayeur, car l'attitude des troupes n'était pas hostile. Dans l'après-midi, il y eut encore de forts mouvements de troupes. Vers 15 heures, les visages des officiers s'assombrirent et on en vit qui portaient le revolver au poing. On venait de lancer le mot d'ordre : « On a tiré sur nous ! » Quelque temps après, je vis passer Ariste Poncelet-Maquet, Joseph Lambert-Delahaut et Christophe Modard-Delahaut, que des soldats emmenaient comme otages, dans un clos, sur la gauche du chemin de Massul à Molinfaing, où ils passèrent la nuit.

Le soir tombant, un colonel et cinq officiers vinrent réclamer mon lit et des logements. Ils songeaient à enfermer toute la population à l'église, mais ils y renoncèrent, lorsque je les eus convaincus qu'on ne tirerait pas sur eux.

A Molinfaing, ordre fut donné aux soldats, à 20 heures, de faire évacuer les maisons. Sans avertissement préalable les gens furent arrachés à leurs demeures et ne furent même pas autorisés à compléter leur habillement pour la nuit. Ils furent conduits près de la maison Pierret-Perin, où un officier brutal leur débita de l'incompréhensible allemand, avec un ton et des gestes qui les jetèrent dans l'effroi. Les femmes restèrent une heure, les pieds dans l'eau de l'abreuvoir. Quant

(1) Voici les noms de ces victimes des premières déportations. Victorien Pigeon, parti avec un chariot et deux chevaux de valeur, revint après onze jours, n'ayant plus qu'un cheval. Arthur Modard et Félix Denis, son domestique, partis avec deux attelages, et Camille Poncelet, parti avec un attelage, revinrent après deux jours. Joseph Poncelet se dévoua pour remplacer son propre domestique, Godefroid Poncelet, et Camille Cara ; il partit avec un chariot et deux chevaux pour trois jours. Un domestique d'Emile Pierret, pour cinq jours. Ferdinand Poncelet, avec un chariot et un cheval, revint le 15 août. Lucien Nicolay revint après deux jours sans son attelage.

(2) Furent enlevés Lucien Nézer, Joseph Dasnoy, Wilhelm Ley, Nicolas Graas, domestique de Joseph Pigeon, et Adolphe Lepère, domestique de Victor Maus. Edouard Arnould, qui avait voulu se dérober, fut frappé à coups de crosse de fusil qui lui brisèrent la mâchoire ; il échappa à la mort en se faufilant dans l'eau d'un ruisseau.

aux hommes, ils furent dirigés vers un grand feu, allumé dans le clos qui touche à la maison d'Edouard Ney. Un fossé de 30 à 40 centimètres de profondeur avait été creusé autour du foyer : ordre leur fut donné de faire cercle et de descendre dans ce fossé. La flamme, très rapprochée, leur brûlait le visage. Que ne se passa-t-il pas, durant cette nuit, dans l'âme de ces malheureux, qu'un cordon de sentinelles tenait rivés à ce poste affreux et que hantait la perspective d'être jetés vivants dans les flammes ! Ils songèrent en tout cas à Dieu et à la Sainte-Vierge, car ils promirent de commun accord l'érection d'une chapelle à l'endroit de leurs tourments ; de là, ils assistèrent au pillage du magasin Pierret-Perin ; trois chariots furent successivement chargés, jusqu'à être combles de marchandises. Le restant fut retrouvé, arraché des rayons, confondu, souillé et piétiné, en un tas de 50 centimètres de hauteur.

Les femmes furent enfermées pour la nuit, avec les enfants âgés de moins de douze ans, chez Edouard Ney. M^{me} Cyrille Pierret-Claude et M^{me} Mausen-Etienne n'avaient même pas eu le loisir d'emporter leurs derniers nés, qui étaient restés, dans la nuit, exposés à l'arbitraire de soldats surexcités. Leurs prières persévérantes et désespérées eurent enfin raison de la dureté des gardiens, qui leur permirent d'aller, entre deux sentinelles, rechercher les petits enfants.

Vingt-cinq chevaux, cinq bêtes à cornes et une brebis furent volés, cette nuit, au hameau de Molinfaing.

Le lendemain vendredi, 21 août, les prisonniers de Molinfaing furent remis en liberté, à différentes heures de la matinée. Mais d'autres otages étaient repris chaque fois qu'un convoi de blessés revenait du champ de bataille. M. Liégeois et ses deux fillettes, âgées de 10 et 4 ans, M. Victor Gruselin et son fils Joseph, âgé de 3 ans, servirent ainsi d'otages pour un groupe de blessés, qu'ils durent accompagner jusqu'à Ebly.

Le 22 août, à 18 heures, l'issue de la bataille de Neufchâteau obligea les Allemands à un recul. Les hurlements affreux de ces milliers d'hommes, le fracas infernal de tout leur matériel qui revenait en arrière, jetèrent les gens de Molinfaing dans l'épouvante. En une course affolée, ils gagnèrent les bois du Nord-Ouest, les impotents et les vieillards se faisant emporter sur des brouettes. Pendant trois jours entiers, ils restèrent blottis dans leurs cachettes, abandonnant leurs maisons à la soldatesque. Des familles charitables de Massul leur portèrent des vivres.

§ 2. — Longlier.

Des rencontres d'éclaireurs se produisirent à Longlier dès le 9 et le 10 août : on en trouvera le récit plus loin.

Cette localité eut surtout à souffrir le 20 août. Le combat commença vers 8 heures du matin et dès 10 heures, l'ennemi, qui dévalait à la fois des hauteurs de Massul et de Namoussart, mettait le feu aux maisons du bas du village. Puis, les Français s'étant retirés, il l'occupa tout entier et y continua les incendies, ainsi qu'au hameau de Semel.

Trente-cinq maisons furent brûlées (1) et un civil fut tué.

Le travail que nous publions ci-après résulte d'une enquête faite sur place en 1915 et complétée après l'armistice.

N° 632.

Longlier comprend les sections de Lahérie, sur la route de Bastogne; de Semel et de Verlaine sur la route de Libramont. Longlier centre est situé à la jonction des routes de Neufchâteau à Bastogne et à Fauvillers.

Un détachement de dragons français vint camper à Longlier dès les premiers jours d'août, et fit de là des patrouilles dans les environs.

Dimanche 9 août, au moment où l'on sonnait la grand'messe, des uhlans s'avancèrent jusqu'à la gare, dont ils brisèrent les fenêtres et détériorent les appareils. A 11 h. 30, un aviateur français, le capitaine Rose, de Rethel, atterrit auprès de la gare. Les uhlans, auxquels la foule des curieux avait renseigné l'endroit de l'atterrissage, dévalèrent aussitôt des hauteurs et se lancèrent à sa poursuite, tandis que deux civils courageux, mécaniciens de leur métier, travaillaient d'arrache-pied à remettre le moteur en marche et que, dans les maisons voisines, les habitants suppliaient Notre-Dame de Lourdes de sauver l'aviateur. Quand l'aéroplane put s'élever, il subit, sans être toutefois atteint, les coups de feu de vingt-six uhlans postés derrière un mur voisin.

Le 10 août à 6 h. 30, au moment de la première messe, on entendit crépiter une fusillade sur les hauteurs : des uhlans masqués par les bois et les replis de terrain accueillaient des dragons français venus de Saint-Hubert; l'un d'eux fut blessé et fait prisonnier, les autres, avertis à temps par les civils, purent faire volte-face. A 9 heures, des cavaliers ennemis vinrent prudemment rôder autour de l'église. Le commandant du détachement fit mander le curé, M. l'abbé Gaspar, lui enjoignit d'enlever le drapeau qui flottait à la tour, le conduisit sur la place de la gare et, lui braquant le revolver au front, voulut lui faire avouer que les Français étaient cachés dans l'église et dans le village; il exigeait aussi des renseignements sur le « uhlans français » qui avait atterri la veille au village. M. le curé se refusa à rien dire et fut renvoyé.

Les jours suivants, il se produisit encore des escarmouches. Loin de poser aucun acte de provocation, les gens recevaient l'ennemi avec correction et le ravitaillaient, bien qu'il fût toujours plus menaçant.

Le 20 août, vers 7 heures du matin, plusieurs chevaux de uhlans, sans cavaliers, traversèrent le village et furent capturés par les Français sur le chemin de Neufchâteau; une rencontre s'était donc déjà opérée dans les environs.

Peu de temps après, on vit arriver des cyclistes éclaireurs français, puis des dragons et de l'infanterie. Vers 8 heures, l'artillerie française reçut l'ordre d'occuper les hauteurs de « La Justice » et aussitôt la canonnade éclata. Les obus s'échangèrent au-dessus du village, sans atteindre aucune maison. On vit des fantassins français escalader les hauteurs à travers lesquelles serpente la route de

(1) DE DAMPIERRE, *L'Allemagne et le Droit des Gens*, p. 231, donne en fac-similé un extrait de carnet de combattant relatif à cette localité. Voir aussi le récit publié en 1915 sur cette localité par *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, p. 58.

Fauvillers, mais ils furent bientôt contraints de se retirer. On en vit d'autres qui faisaient feu sur l'ennemi des maisons Wansard, Gigot et Gueben. A 10 heures, les Allemands occupaient déjà le bas du village et mettaient le feu aux maisons de Catherine Evrard et d'Adolphe Jacques, puis une demi-heure après à celles de la veuve Debot, de Victor Heusling, de la veuve Gueben, de la veuve Legrand, de la veuve Heusling, et de Léon Reuler, et à 11 h. 15 à celles de Nestor Wansard et de Narcisse Lejeune. A 11 heures, les Français commençaient à battre en retraite.

Longlier, 31. VIII. 1914
9. No 8

Longlier 31. 8. 1914

Der Herr Herrmann Francois Gaspard der
Gemeinde Longlier, ist bei in der Schlacht am 20. August
verwundet worden und ist in der Provinz des Krieges.
Longlier, 31. August 1914.
Es wird Dringend ersucht, dass Herr Herrmann
in der Schlacht am 20. August verwundet worden, dass er in der
Provinz des Krieges ist und in der Provinz des Krieges.
Longlier, 31. August 1914.

bezeugt.

Kierstein

Gegeben am
31. August 1914.

Obst. und Regimentskommandeur des
Inf. Reg. Nr. 87

Fig. 2. — Ecrit délivré à Longlier, le 31 août, par le colonel Kierstein, commandant le 87^e d'infanterie, blessé au combat de Longlier du 20 août.

Dans l'après-midi, à 16 heures, le feu fut mis aux maisons J.-B. Jacques, Eugénie Lambert, Isidore Raty, Emile Zeebergh, et Justin Gofflot, au hameau de Semel; à partir de 18 heures, il fut mis à d'autres maisons de Longlier, à savoir à une seconde maison d'Adolphe Jacques, à celles de Constant Haot, de Léon Gigot, de Flavien Gueben, de Léon Reuler (2^e maison), de Julien Fraselle, de Joseph Jacquet, de Louis Claude, d'Emile Hentiens, de Cyrille Burnotte, de Joseph Gourdin, d'Emile Gribomont, de Léon Chenot et d'Edmond Salmon (1). Comme prétexte à ces destructions, les soldats disaient que « les civilistes avaient tiré sur leurs troupes » ou « caché des soldats français ». L'incendie de la ferme dite de Charlemagne — ancien prieuré bénédictin — voisine de l'église, mit cette dernière en danger; il s'en

(1) OTTO KRACK, dans *Das Deutsche Herz*, Berlin Scherl, p. 106, raconte l'odyssée d'un soldat qui a passé à Longlier. « La localité, écrit-il, avait fort souffert. Des rangées entières de maisons étaient brûlées. »

dégageait une chaleur si intense que du plomb fondait au clocher. Le curé et les religieuses intervinrent avec succès, pour arrêter les incendies, auprès du colonel Kirstein (fig. 2, p. 57), du 87^e, gravement blessé, qui avait été déposé chez les Religieuses de la Sainte-Famille.

L'incendie fut accompagné d'un pillage effréné des maisons. Les habitants traqués hors de chez eux ou sans abri se réfugièrent, au nombre de quatre cents, chez les religieuses de l'orphelinat, qui firent montre d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Un bon nombre avaient été l'objet de traitements inhumains, poursuivis de balles ou alignés pour être fusillés. On ne compte qu'une seule victime, GASPARD GOFFLOT, 64 ans, tué sur le seuil de sa maison par une balle qui blessa aussi sa belle-fille et son domestique.

Cent dix soldats français et quatre-vingt-quatre allemands tombèrent à Longlier et dans les environs immédiats (1).

Deux cent soixante blessés, dont 132 Allemands et 128 Français, furent soignés à l'orphelinat et dans une dizaine de maisons du village.

Le 21, en se rendant le matin de l'orphelinat à l'église, le curé surprit quatre soldats, sortant de la sacristie, qui emportaient le linge de l'église, les cierges et les bougies, la lanterne d'administration. Une croix tombale avait été utilisée en guise de bélier pour défoncer la porte et gisait, brisée, à côté de l'entrée. L'accès de l'église fut interdit pendant plusieurs semaines.

Le 22 août eut lieu le combat de Neufchâteau. Entre 15 et 17 heures, un recul se produisit parmi les troupes ennemies et on vit l'artillerie battre en retraite à travers le village; un peu plus tard, l'armée reprenait définitivement sa marche en avant.

§ 3. — *Hamipré.*

Ce village s'est trouvé dans le champ du combat du jeudi et légèrement à l'arrière de celui du samedi. De nombreux blessés de cette dernière rencontre y furent soignés.

La population eut à souffrir, les deux jours, de la cruauté du vainqueur; celle-ci s'exerça le 20 août à Hamipré — le feu fut mis aux maisons, cinq hommes furent massacrés, des blessés français furent achevés —; le 22 août, à Hamipré encore et surtout au Sart, commune d'Assenois, section de la paroisse dans la direction de Nolinfaing, où la lutte avait été particulièrement vive (voir p. 64 et ss.). Quatre civils, dont deux fillettes, furent tués ce jour-là. Un groupe d'hommes fut déporté à

(1) Les Allemands, la plupart identifiés, appartiennent surtout au 87^e actif, au 87^e de réserve, au 88^e actif et au 88^e de réserve; parmi eux le Hauptmann Hans Dunckes, commandant la 10^e comp. du 88^e et le lieutenant Heinrich Brunn, de la 1^{re} comp. du 88^e. Quelques victimes aussi du 4^e dragons et du 118^e de réserve.

Il est douloureux de constater que l'ennemi, maître du champ de bataille, n'ait pas identifié un seul des soldats français. Leurs tombes, au cimetière militaire de Longlier, sont veuves d'inscriptions.

Trèves et cinq d'entre eux y furent fusillés. Marcel Debot, âgé de 14 ans, semble être resté sous la ridicule inculpation d'« avoir rempli un seau d'yeux qu'il avait arrachés aux blessés mourants ». Vaines furent les nombreuses démarches tentées sous l'occupation pour le faire sortir de la prison de Witlich. Sans même donner suite aux demandes d'enquête que l'on ne cessait de formuler, les Allemands laissèrent cet enfant se miner et dépérir dans un cachot : il y mourut en 1916.

Les principaux éléments du travail qu'on va lire ont été recueillis le 15 janvier 1915 (1).

N° 633.

Les cuirassiers français se rencontrèrent avec les dragons allemands entre Hamipré et Assenois, vers le 17 août; il n'y eut pas de victimes. Une seconde escarmouche eut lieu sur la route d'Offaing.

Au matin du 20 août, le village fut mis en émoi par l'arrivée soudaine d'un important détachement de cavalerie française appartenant aux 4^e et 9^e divisions et d'un bataillon du 87^e d'infanterie, appuyé d'une compagnie de cyclistes et de deux batteries de 75. Ces braves, qui pensaient déloger sans peine des bois les avant-gardes prussiennes, se heurtèrent aux 81^e, 87^e et 88^e régiments de Hesse-Nassau, dissimulés dans les sapinières qui s'étendent au nord-est de Hamipré. A 10 heures la bataille s'engagea sur un front d'environ 5 kilomètres, depuis Respelt jusque Hamipré, en passant par Longlier. La vaillante avant-garde française dut se replier devant le nombre entre 13 et 15 heures, laissant sur le terrain des centaines d'ennemis, mais aussi hélas! une grande partie de ses propres effectifs.

Le village paya cher cette résistance. Quand les Français se furent éloignés, des hurlements de bêtes fauves annoncèrent l'invasion du village. Les portes et les fenêtres, tout volait en éclats. Du côté de Neufchâteau, le cheval d'un officier s'abattit, au coin de la maison Pierret-Grandjean : « On a tiré sur nous! » cria la horde teutonne. Des soldats, que l'on croit appartenir au 87^e, enfoncèrent la porte de cette maison, y pénétrèrent par groupes, brisant tout et, l'écume à la bouche, se ruèrent sur les paisibles habitants qui remontaient tremblants de la cave où ils s'étaient terrés pendant la bataille. Le père ALBERT PIERRET (fig. 4), 56 ans, son fils JUSTIN PIERRET (fig. 3), 18 ans, son gendre NESTOR WINTQUIN (fig. 5), 24 ans, et un voisin LÉON GOOSSE (fig. 12), 18 ans, furent massacrés avec les raffinements de la dernière cruauté. La maison fut incendiée et ce n'est que le 26 août que l'on put, en cachette, retirer des décombres les cadavres calcinés des victimes. Un enfant de 9 ans, ULYSSE PIERRET (fig. 9), autre fils d'Albert, ne put se remettre de la frayeur que lui avait causée cette scène horrible et mourut le 14 octobre suivant. Le massacre s'était opéré sous les regards terrifiés de la mère et des autres enfants.

Cependant les soldats envahissaient toutes les maisons, hurlant comme des sauvages. Au presbytère, le curé, l'abbé Leveaux, se présenta au devant d'eux et

(1) A consulter aussi le récit publié en 1915 par *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, sur Hamipré, p. 59, sur Sart, p. 60.

fut emmené devant l'église. Il se jeta aux pieds du commandant, l'assurant que la population était paisible et qu'il en répondait comme de lui-même. « S'il faut du sang, ajouta-t-il, prenez le mien, mais laissez mes paroissiens tranquilles ! » Le commandant, moins barbare que ses frères d'armes, fit arrêter les violences. On éteignit le feu qui déjà avait été mis aux maisons Mouzon et Dulieu. « Tout le haut d'Hamipré, avaient dit les soudards, serait mis à feu et à sang. » Une seconde maison habitée par la famille Félix Binsfeld-Poncelet, au lieu dit « La Justice », avait aussi été incendiée. PIERRE BINSFELD, frère de Félix, âgé de 65 ans, fut traité avec une extrême brutalité et mourut des suites de ses blessures le 6 septembre. Les quatre personnes qui composaient cette famille furent témoins de l'achèvement de deux blessés français, dont les cadavres furent poussés dans les maisons en flammes.

Le 21 août, défilé ininterrompu de troupes. C'était un fleuve, un torrent qui coulait...

Le 22 août, jour du combat de Neufchâteau, on constata au village la présence des 116^e et 168^e d'infanterie, du Wurtemberg. Des batteries allemandes furent installées à côté de l'église d'Hamipré. L'édifice eût été fort exposé si l'artillerie française avait bien donné. A 16 heures on amena les premiers blessés; 80 furent installés à l'église. Des maisons particulières servirent aussi d'ambulance. On sait les résultats de cette journée de bataille. Les 21^e et 23^e coloniaux, pris de flanc dans la trouée qui s'ouvrait de Rossignol au hameau du Sart, furent bientôt menacés d'encercllement et obligés de se replier vers l'ouest. Un bataillon du 83^e, commandé par le capitaine Galet-Lalande, soutint le choc ennemi pendant deux heures.

A l'issue du combat, les Allemands pénétrèrent au Sart et y renouvelèrent, dans la première maison du hameau, ce qu'ils avaient fait à Hamipré. LUCIEN GRAVÉ (fig. 7), 50 ans, s'était réfugié à la cave avec sa femme et ses quatre enfants et deux familles voisines. Lorsque Lucien se présenta, les soldats se jetèrent sur lui, le frappant à coups de crosse, qui lui fendirent la mâchoire, et tirèrent sur lui. Il n'était pas mort sur le coup. Ses deux filles, BERTHA (fig. 11), âgée de 14 ans et AUGUSTA (fig. 8), âgée de 11 ans, se jetèrent en pleurant sur le corps de leur père et elles y furent tuées soit par les balles, soit à coups de crosse. Le curé put emporter le lundi suivant le cadavre des deux fillettes. « Il fallait voir, raconte-t-il, l'attitude des soldats. Ils me lançaient des regards pleins de haine et de furie. Comment ne m'ont-ils pas tué ! J'avais heureusement un laissez-passer du médecin en chef et j'étais accompagné d'une sentinelle. » Le curé put aussi rendre visite à Lucien Gravé, qu'il trouva étendu sur un lit, baigné dans son sang. En déclarant qu'« il s'agissait d'un civil atteint accidentellement dans la bataille », il put obtenir que le blessé fût transporté au presbytère, où il mourut dans ses bras le 27 août, en disant : « Mon Dieu, pardonnez-moi, comme je leur pardonne ! » La mère, son fils Joseph, âgé de 14 ans, et la dernière fille Lucia, âgée de 9 ans, essuyèrent aussi plusieurs coups de feu, mais qui ne mirent pas leurs jours en danger.

Chez Gravé fut encore tué AUGUSTE REMICHE, 30 ans, originaire de Witry, domestique à la ferme d'Ospot (Neufchâteau), qui s'y était réfugié à la cave avec la famille de son maître.



Fig. 3.
Justin PIERRET, 18 ans,
fils d'Albert,
massacré à Hamipré.



Fig. 4.
Albert PIERRET, 56 ans,
massacré à Hamipré.



Fig. 5.
Nestor WINTQUIN, 24 ans,
massacré à Hamipré.



Fig. 6.
Léon PIERRET, 22 ans.
fils d'Albert, d'Hamipré,
fusillé à Trèves.



Fig. 7.
Lucien GRAVÉ, 50 ans,
père d'Augusta et de Bertha,
tué au Sart (Hamipré).



Fig. 9.
Ulysse PIERRET, 9 ans,
mort des suites du massacre
d'Hamipré.



Fig. 10.
Marcel DEBOT, 14 ans,
fils d'Adam,
décédé à la prison de Wittich.



Fig. 11.
Bertha GRAVÉ, 14 ans,
massacrée au Sart (Hamipré).



Fig. 8.
Augusta GRAVÉ, 11 ans,
massacrée au Sart (Hamipré).



Fig. 14.
Albert MOREAU, 32 ans,
d'Hamipré,
fusillé à Trèves.



Fig. 15.
Camille MOREAU, 30 ans,
d'Hamipré,
fusillé à Trèves.



Fig. 12.
Léon GOOSSE, 18 ans,
massacré à Hamipré.



Fig. 13.
Félix MOREAU, 25 ans,
d'Hamipré,
fusillé à Trèves.



Fig. 16.
Adam DEBOT, 51 ans,
d'Hamipré,
fusillé à Trèves.

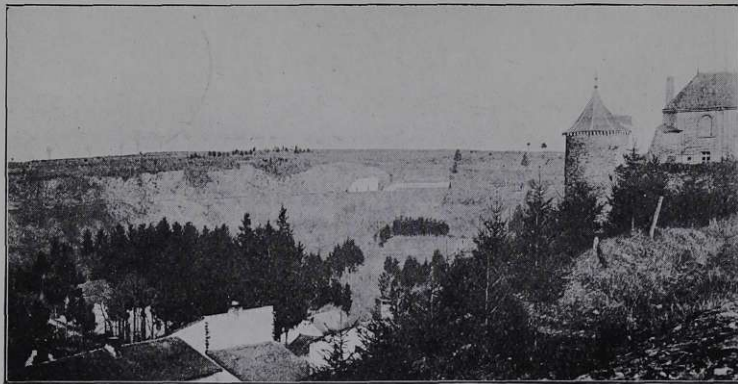


Fig. 17. — Neufchâteau.
Vue sur le champ de bataille du 22 août.



Fig. 20. — Forêt de Luchy.
Tombe du colonel Detrie, du 20^e d'infanterie,
à côté du cimetière du Différend.

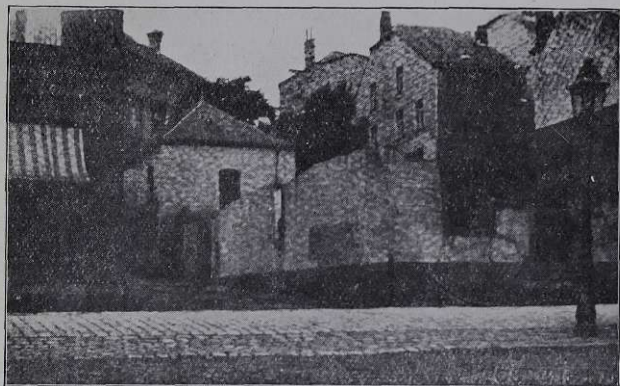


Photo août 1915

Fig. 18. — Neufchâteau. Les incendies de la rue de Longlier.
Maisons Castagne-Gofflot et Gueben.



Photo août 1915

Fig. 21. — Ochamps. Les premiers incendies.
Maison de Marie Ansiaux, veuve Jérrouville,
à côté de laquelle elle fut tuée à la baïonnette.

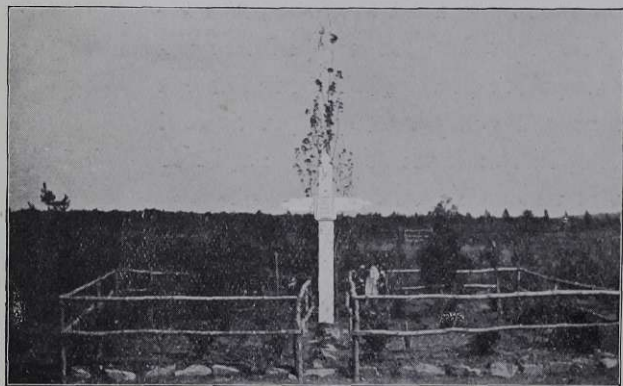


Photo août 1915

Fig. 19. — Forêt de Luchy. L'une des tombes primitives.



Fig. 22. — Ochamps. Chapelle de Notre-Dame de Lourdes,
position extrême du 20^e régiment d'infanterie française.

Le section de Hamipré fut, ce jour-là même, soumise à une nouvelle et cruelle épreuve. Au déclin du combat, une patrouille venant de Neufchâteau ordonna à quelques hommes qui se trouvaient sur le pas de leurs portes de les accompagner. Pourquoi ? Sans doute pour leur servir de paravent en cas d'attaque française. On traîna ces hommes dans les campagnes : deux purent s'échapper et les six autres furent soumis à une parodie de jugement, puis relâchés. Repris bientôt par des brancardiers et ramenés à la tombée du jour au village, ils furent livrés à l'autorité militaire sous l'inculpation de francs-tireurs — eux qui n'avaient jamais eu un fusil dans les mains. — « Ils doivent être jugés, déclara un officier au curé qui intercédait en leur faveur, et s'ils sont innocents comme vous le dites, ils seront renvoyés. » Alors commença pour eux un long et douloureux calvaire. Enchaînés l'un à l'autre, chargés de lourds fardeaux, on les fit marcher sous escorte, derrière des prisonniers français, par Longlier, Bercheux, Bastogne, où ils furent embarqués pour Trèves. C'est là qu'un tribunal de campagne, confirmant un jugement déjà porté à Offaing, condamna ces innocents à mort pour « crime de haute trahison » ! Le lendemain 27 août, à 8 heures du matin, ADAM DEBOT (fig. 16), 51 ans, LÉON PIERRET (fig. 6), 22 ans, fils d'Albert cité plus haut, ALBERT MOREAU (fig. 14), 32 ans, ses deux frères CAMILLE (fig. 15), 30 ans, et FÉLIX (fig. 13), 25 ans, furent fusillés au champ de tir à 5 kilomètres de la ville. MARCEL DEBOT (fig. 10), 15 ans, fils d'Adam Debot, en raison de son jeune âge, ne fut pas mis à mort, mais condamné aux travaux forcés. Jeté dans un cachot à Witlich, privé de toutes nouvelles de sa famille, le pauvre enfant commença à dépérir et mourut le 10 avril 1916.

Honoré Toussaint, 24 ans, de Cousteumont, pris en cours de route et adjoint aux prisonniers susdits, fut condamné à une détention qui dura jusqu'au 18 juin 1915.

Suivant un rapport dont put prendre connaissance M. le docteur Burnotte, à Neufchâteau, les Allemands justifient les tueries de Hamipré « parce qu'on avait découvert dans la cave de la maison Pierret le cadavre encore chaud d'un officier allemand, auquel on avait crevé les yeux et ouvert le ventre avec un couteau de cuisine ». L'ennemi n'a même pas essayé de faire la preuve de cette accusation saugrenue.

En février 1916, un juge allemand exhiba au curé de la paroisse un rapport militaire ainsi libellé : « Le 22 août dans l'après-midi, la population de Hamipré a tiré sur un convoi de blessés allemands et a tué un médecin militaire à cheval ». Cette accusation ne tient pas debout. Il n'y a eu de coups de feu tirés à Hamipré que par les Français. Il convient d'ajouter qu'au presbytère furent hébergés, du 23 au 28 août, sept médecins et un pharmacien allemand. Loin de faire la moindre allusion au fait incriminé, leur chef, le major Dortbritz, oberstabsarzt du Feldlazarett N° 68, remit au desservant un écrit attestant le dévouement de la population pour les malades et pour le personnel sanitaire.

Un journal allemand des premiers jours de janvier 1915 — dont nous possédons une coupure, mais qui n'a pu être identifié — publie l'information suivante, sous le titre : *La vérité fait son chemin*. Elle cite Libramont, mais est évidemment relative à Hamipré. « Le curé de Libramont. Un soldat de landwehr a répandu le bruit suivant à Oberhausen, en Rhénanie : A Libramont, le curé catholique et le bourgmestre, à la suite d'une prédication faite à l'église, ont distribué des cartouches

aux habitants, pour qu'ils pussent tirer sur les soldats allemands. Un jeune homme de 13 ans a, de plus, arraché les yeux à un officier blessé et des femmes, âgées de 40 à 50 ans, ont fait subir des mutilations à nos blessés. Ces femmes, ainsi que le curé et le bourgmestre, ont été fusillés ensemble à Trèves. Le garçon a été puni de plusieurs années de prison. »

Le commandant de la garnison de Trèves a, en suite de cela, envoyé les renseignements suivants aux « Pax-Informationen ». « Trèves, 19 décembre 1914. S. Nr. 2486. Ici, à Trèves, le 27 août passé, cinq francs-tireurs belges — deux ouvriers, deux paysans et un menuisier — qui avaient été condamnés à mort par le tribunal de campagne, ont été fusillés. Un sixième, un belge moins âgé, a été condamné à un emprisonnement de plusieurs années. Ni des femmes, ni des curés, ni des bourgmestres n'étaient parmi les accusés. (s.) WEYRACH, colonel. »

1940
D'une enquête menée dans le pays de Trèves en 1920 et dont un compte-rendu a paru dans la *Libre Belgique* du 11 août 1920, il résulte que, aux termes des actes du procès qui existaient encore en 1916, le jeune Marcel Debot « aurait jeté par la fenêtre quelques débris de vaisselle au moment du défilé de l'armée », et que la rumeur populaire dans le pays de Trèves l'accusait « d'avoir crevé les yeux à de nombreux blessés sur le champ de bataille, au point de tenir en main un seau tout plein d'yeux arrachés aux soldats mourants ».

C'est seulement en juillet 1923 que les corps des fusillés de Trèves furent ramenés à Hamipré.

3. — *Le combat du samedi 22 août.*

Tandis que les soldats de la Hesse, qui avaient pénétré le 21 août à Neufchâteau, à Longlier, à Hamipré et même à Assenois et Les Fossés — où ils devaient, le lendemain, mettre en péril le flanc droit des troupes françaises —, s'y fortifiaient puissamment, en installant notamment un poste d'observation à la tour de l'église de Neufchâteau, l'un des points culminants de la région, et en disposant des mitrailleuses à des endroits soigneusement choisis ; pendant ce temps, la 4^e armée française recevait du haut-commandement l'ordre de prendre l'offensive. C'est le 21 août à 22 h. 30 que cet ordre parvint au corps d'armée coloniale qui, dans son avance vers le front, avait pris place à la gauche du 2^e corps d'armée ; il avait reçu pour objectif du 22 août la ville de Neufchâteau, avec la consigne « d'attaquer l'ennemi partout où il se rencontrerait ».

On s'explique à peine que la cavalerie française d'exploration n'ait pas découvert, ni conséquemment révélé aux régiments d'infanterie qui la suivaient de près la présence de l'ennemi, elle qui, ayant soutenu le 20 août le combat de Longlier-Hamipré, savait que le XVIII^e corps et

le XVIII^e corps de réserve allemands occupaient la région, et ne pouvait même ignorer que l'ennemi (81^e régiment de réserve) dépassant la ville de Neufchâteau, s'était déjà avancé dans la direction de Petitvoir occupant toute la crête sur laquelle est tracée la grand'route de Bertrix, et qui fait la séparation des bassins de la Lesse et de la Semois. Or, le 22 août à midi, le général Goullet qui ne disposait malheureusement d'aucun élément sérieux de sûreté rapprochée, capable de couvrir ses troupes par ses propres moyens, ignorait totalement qu'il eût devant lui un ennemi puissant et retranché; il ne savait rien encore du voisinage immédiat de l'adversaire à l'heure même où il débouchait de la forêt de Basse-Heveau et arrivait en vue de Neufchâteau, où il fut surpris et presque cerné. Les bulletins de renseignements reçus la veille lui avaient appris qu'on n'avait découvert à l'avant de son front que des patrouilles de cavalerie, battues les 17 et 18 août dans la région de Jamoigne et de Tintigny.

Le corps d'armée coloniale comprenait les 2^e et 3^e divisions d'infanterie coloniale ainsi que la 5^e brigade coloniale (général Goullet).

La 2^e et la 3^e division d'infanterie coloniale furent engagées le 22 août dans la région Rossignol, Breuvanne, Saint-Vincent, et leur action sera exposée dans la VII^e partie. Seule entra en action à Neufchâteau, à la gauche de la 3^e division, la 5^e brigade coloniale, qui comprenait les 21^e et 23^e régiments d'infanterie coloniale.

Cette brigade trouva devant elle, le 22 août au matin, quatre régiments ou parties de régiments de la Hesse, les 80^e, 81^e et 87^e de réserve (21^e division de réserve), le 83^e de réserve (25^e division de réserve), et le 168^e de l'active (49^e brigade, 25^e division), enfin le 5^e dragons (1).

Le combat (2) commença vers 11 heures. La 5^e brigade avait passé sans encombre la forêt située au nord de Les Bulles. Vers 8 heures, elle se trouvait à cinq kilomètres à gauche de Rossignol. A 11 heures, deux bataillons du 23^e régiment (colonel Nèple), qui faisaient fonction d'avant-

(1) Il semble que le 115^e qui, avec le 116^e et le 168^e, forme la 49^e brigade hessoise, ait aussi participé au combat de Neufchâteau. Voir *Unteroffiziere*, o. c. p. 62. Le gefreite Wohlfart, de Walldorf, y raconte comment, à l'aide de la crosse de son fusil, il a brisé le crâne à un officier français qui avait osé tirer sur son chef.

(2) La fig. 17 donne une vue, prise de la place du Château, sur la vallée et sur une partie du champ de bataille. Cfr. HANOTAUX, *Histoire illustrée de la Guerre de 1914*, t. V, pp. 89, 98, 113 et 118; PALAT, III, pp. 138 à 140 et 202; GINISTY, *Histoire de la Guerre par les combattants*, Paris, Garnier, p. 127 (Récit du lieutenant Tournaire, du 3^e cuirassiers); et surtout Commandant A. GRASSET, *Un combat de rencontre*, o. c.; *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, o. c. 1915, pp. 53 à 56; GEORG MÜLSCHER, *Kurzgefasste Geschichte des Weltkrieges*, Köln Horsch, I, p. 97; *Unteroffiziere*, dans la série *Krieg und Sieg*, Hillger, Berlin, p. 62.

garde, rencontraient l'ennemi au débouché des bois et s'engageaient l'un à droite, l'autre à gauche de la grand'route. Les batteries de la brigade prirent position à la lisière des bois situés à l'ouest de la route d'Hosseuse, mais incapables d'appuyer sérieusement l'infanterie dans les fonds de Neufchâteau, elles durent se borner à contrebattre l'artillerie ennemie (1) et l'arrière du front allemand. Nous avons noté à Longlier, à Namoussart et à Molinfaing (Massul) le recul qui se produisit dans les colonnes allemandes pendant le combat du samedi.

Le bataillon restant du 23^e vint renforcer, vers 13 heures, l'action des deux bataillons susdits, ainsi que des éléments de la 3^e division (à savoir un bataillon du 2^e régiment d'infanterie coloniale, qui prit place à gauche du 23^e), pour les aider à attaquer les lisières sud du bois d'Ospot.

Le 23^e régiment réussit à peine à franchir les premières crêtes au nord de Grapfontaine et fut refoulé sous le feu violent de l'ennemi.

Vers 17 heures, le général Goulet, informé des revers de la 3^e division coloniale à Rossignol, et conscient de la menace qui pesait sur son flanc droit, découvert sur une large étendue, ordonna la retraite sur Suxy et Les Bulles. Le 21^e régiment avait perdu 25 officiers, le 23^e 40 officiers et, chacun, environ un millier d'hommes.

Le combat avait eu pour théâtre les abords de Neufchâteau, ainsi que les villages de Sart (Hamipré), Nolinfaing, Montplainchamps, Grapfontaine (2).

Au cours et surtout vers l'issue du combat, les féroces Hessois firent expier aux habitants de Neufchâteau, par le feu et par le sang, la résistance des Français. Ils se comportèrent avec une égale cruauté au hameau du Sart. Ils mirent le feu à Montplainchamps, point culminant

(1) Le *rittmeister* Max Riedesel Freiherr zu Eisenbach, du 5^e dragons, fut tué par un éclat d'obus à 1,600 mètres à l'ouest de Neufchâteau, à l'est du ruisseau du « Gros Caillou », près de la route de Bertrix. *Heldengräber in Süd-Belgien*, fig. 159. Cette publication donne, aux fig. 148, 157, 161, 169, 170, 171, de suggestives indications sur les ravages que causa l'artillerie de la brigade dans les rangs des troupes allemandes des 80^e, 87^e et 88^e de réserve.

(2) On trouvera dans *Heldengräber*, o. c., la photographie des tombes primitives, avec des indications sur les régiments des soldats qu'elles contenaient. Au cimetière de Neufchâteau (vue n^o 160), reposent des soldats des 80^e, 88^e et 168^e, ainsi que des 80^e, 81^e, 83^e, 87^e, 88^e et 168^e de réserve, ainsi que du 6^e dragons. Sept vues (142, 143, 144, 147, 149, 150, 152) reproduisent les tombes des soldats des 80^e, 83^e et 87^e de réserve, ainsi que du 168^e, qui se trouvaient le long du ruisseau, au bois d'Ospot et à la ferme du bois d'Ospot, aux points les plus brûlants du combat. Les figures 136, 138, 139 et 140 transportent le lecteur aux environs de la chapelle du Sart et sur la route de Hamipré à Nolinfaing, où lutta le 168^e, venant de Légglise, entre 14 et 15 heures. Les vues n^{os} 146 et 154 donnent les tombes voisines du ruisseau de Neufchâteau. Les vues n^{os} 148, 157 et 161 concernent l'espace situé entre les routes de Bertrix et de Florenville, et les n^{os} 159 et 169 les abords du ruisseau du Gros Caillou, enfin les n^{os} 151 et 157 se trouvaient le long de la route de Neufchâteau à Warmifontaine. Les n^{os} 155, 156 et 157 rappellent les combats de Harfontaine, le n^o 145 celui de Montplainchamps, les n^{os} 170 et 171 celui de Petitvoir et de la route de Bertrix.

où les flammes marquèrent, ce soir-là, l'extrême limite de leur avance. Les gens d'Assenois, réquisitionnés pour l'inhumation des victimes du combat, subirent aussi les effets de leur cruauté.

Avant de publier les rapports particuliers consacrés à ces diverses localités, nous croyons nécessaire de donner aux lecteurs une idée plus détaillée des engagements qui se déroulèrent sur le front Hamipré-Neufchâteau, d'après l'étude qu'en a publiée récemment le commandant Grasset (1).

Les ordres particuliers n° 16 et 17 du 21 août, 21 h. 30, enjoignent à la 4^e armée de franchir la Semois, de marcher droit au nord à travers la forêt d'Ardenne avec la trouée de Neufchâteau comme objectif général, et d'attaquer l'ennemi partout où on le rencontrera.

Cette armée va s'engager dans une région boisée des plus difficiles, où les communications entre les colonnes sont précaires, sinon impossibles.

À 1 kilomètre de Les Bulles, les éclaireurs sont l'objet d'une fusillade partie de la lisière de la forêt de Chiny. Nouveaux coups de feu à Suzy. On traverse la forêt de la Basse-Heveau et, à 11 heures, l'avant-garde débouche sur le plateau de Hosseuse, d'où l'on devine derrière le bois d'Ospot, à 3 kilomètres de distance, la ville de Neufchâteau. On arrive à Montplainchamps, puis à moins de 500 mètres du pont qui traverse le ruisseau de Neufchâteau, des coups de feu sont tirés, à 11 h. 30, des deux maisons, à droite et à gauche, qui bordent la route. Le commandant Geoffroy ne croit, pas plus que personne, à la présence de l'ennemi, ce sont des cavaliers isolés, il donne l'ordre de franchir le pont au pas gymnastique et de gagner d'un bond l'entrée de la localité.

Trois sections : Pournin, Arrighi et Lucien, vont de l'avant. C'est le silence. L'ennemi ne révèle pas sa présence. Impatient de savoir ce qu'il en est, le général Goulet, arrivé à Montplainchamps, donne ordre au colonel Nèple par le lieutenant Legentilhomme de pousser le peloton Rater au-delà de Neufchâteau, tandis que le lieutenant Vix, qui a appris des habitants que les Allemands sont en force à Neufchâteau depuis huit jours, engage le colonel Nèple à la prudence : ce dernier hausse les épaules...

Il est midi et, tout-à-coup, la bataille se déchaîne. La section Pournin est déjà décimée. Impossible au peloton Rater d'accomplir sa mission : le lieutenant Legentilhomme s'en charge. Il met pied à terre au pont et là, à 200 mètres de Neufchâteau, il voit l'ennemi, avec mitrailleuses, au bois d'Ospot, il le voit à Neufchâteau et sur la route de Bertrix; une batterie est en position à 1 kilomètre à l'ouest de Neufchâteau. Il y a là une division d'infanterie : sur la gauche, occupant la route de Bertrix et le bois des Blancs Cailloux, la 42^e brigade (21^e division de réserve), 88^e régiment et 11^e bataillon de pionniers, à droite la 41^e brigade (25^e division de réserve), le 1^{er} bataillon du 87^e dans Neufchâteau, deux autres

(1) *Un combat de rencontre, Neufchâteau, o. c.*

bataillons du 87^e dans le bois d'Ospot, le 83^e et le 7^e dragons à Hamipré et vers Cousteumont.

Si le lieutenant avait pu communiquer ces renseignements au général Goullet, le gros de la brigade n'aurait pas débouché de la forêt, mais ces données ne parvinrent pas.

Cependant le colonel lance le capitaine Triol, avec sa compagnie, vers le bois d'Ospot, où arrivent d'importants renforts allemands, 2 bataillons du 83^e et le 168^e.

A midi 15, le général Goullet apprend que l'avant-garde est maintenant engagée à fond et qu'il y a urgence à la soutenir; à 12 h. 30, il donne à ses troupes l'ordre d'agir par l'est, de façon à dégager l'avant-garde et à préparer l'entrée en action de la 3^e division, qui marche à sa droite. Il ordonne en conséquence au 23^e régiment de tenir au moins sur place et au 21^e d'attaquer le bois d'Ospot.

Ces mouvements s'exécutèrent, appuyés par l'artillerie (groupe du commandant Teyssier), qui prit sous son feu le bois d'Ospot et le bois des Blancs-Cailloux. Les 88^e et 87^e allemands eurent fort à souffrir, au témoignage d'officiers qui le relatent dans leurs carnets de campagne.

Les bataillons Moreau et Reymond, du 21^e, sont dirigés contre le bois d'Ospot, le premier à droite, le second à gauche. Ils progressent d'abord, presque sans pertes; mais vers 13 h. 30, des lignes de tirailleurs ennemis se portent à l'attaque du côté d'Offaing dans la direction du Sart. La bataille devient acharnée et les pertes sont toujours plus considérables.

Pendant ce temps, le bataillon Ibos, qui se porte vers le ruisseau, à l'ouest de la route de Montplainchamps à Neufchâteau, est lui aussi décimé.

A 14 h. 30, la brigade tout entière est déployée et engagée dans un dur combat.

Celui-ci est particulièrement violent dans l'espace restreint compris entre le ruisseau et la ville, où se trouvent le colonel Nèple et le commandant Geoffroy, que l'on voit courir au grand trot de son cheval, et soutenir de sa main droite son bras gauche fracassé. Partout les cadavres jonchent le sol et les blessés remplissent les maisons du voisinage. Le capitaine Mahaut, accouru pour visiter une section, constate que l'ennemi est à 100 mètres; le lieutenant Michel lance ses hommes en avant au pas de charge, baïonnette au canon, et l'ennemi, quoique vingt fois supérieur, fait demi-tour et regagne ses tranchées.

Vers 15 heures, deux officiers ramènent péniblement les quelques hommes qui leur restent dans la maison où est le colonel Nèple. Dans la manœuvre, presque tous sont fauchés.

Cependant le colonel Nèple, qui connaît le voisinage immédiat de l'ennemi, décide de reporter son poste de commandement à Montplainchamps. Le lieutenant-colonel Maillard organise le repli, qui s'exécute au milieu des plus grandes difficultés, sous le feu de l'artillerie ennemie et de ses mitrailleuses du bois d'Ospot. Il reste le dernier et lorsque, 20 minutes après, il arrive au sud du ruisseau, il y découvre à quelques mètres du pont le colonel Nèple couché sur le bord de la route, atteint de plusieurs balles; une petite charrette trouvée à Montplainchamps l'évacue vers 18 heures, il peut atteindre Florenville et, le lendemain, Châlons, où il meurt quelques jours plus tard.

capitaine Poirot se rend auprès du général Goullet qui, constatant l'insécurité de son flanc droit et même des derrières de ses troupes, prépare une position de repli, à savoir le village de Montplainchamps.

Vers 16 heures, les Français qui survivent au nord de la rivière reçoivent l'ordre de la retraite sous la conduite du capitaine Réallon. Ils sont d'ailleurs sans munitions. Le repli s'opère en combattant, et en abandonnant partout sur le sol de nombreuses victimes ou des prisonniers aux mains de l'ennemi.

« Le capitaine Réallon était resté en position. En lignes de tirailleurs très denses, l'ennemi monte vers lui. Par la droite, par la gauche, les nôtres furent débordés ; des patrouilles se glissèrent derrière eux. Ils se défendirent à coups de baïonnette, à coups de crosse. Un fusil à la main, le capitaine donnait à tous l'exemple du plus sublime courage. Il finit par tomber percé de coups. Alors l'adjudant-chef Verrier ; l'adjudant-chef Gaudet, déjà blessé et perdant son sang en abondance ; l'adjudant Bourmansais, blessé lui aussi depuis plusieurs heures ; le sergent-major Bitaine, en l'absence de tout officier, rallièrent les survivants, et, la baïonnette basse, ils cherchèrent à se frayer un passage.

Il y eut, là aussi, des prodiges d'héroïsme dont on ne connaîtra jamais les détails, car la presque totalité de ceux qui les accomplirent, sont morts.

Vers 18 heures, Bourmansais et Verrier, le premier se soutenant à peine, le second encore sans blessure, avec une dizaine d'hommes, blessés pour la plupart, sanglants et les vêtements en lambeaux, ayant brûlé toutes leurs cartouches, finissaient par tomber entre les mains des patrouilles ennemies qui les traquaient » (1).

Non moins émouvante est la retraite du groupe du capitaine Lasseron ; celui-ci arriva gravement blessé à Montplainchamps (2).

Il est 17 heures quand les 83^e et 87^e régiments allemands sont maîtres de la rive droite du ruisseau, deux bataillons de la 5^e brigade coloniale française ayant succombé héroïquement, après une résistance de cinq heures.

Au sud de la rivière, sur la droite du bois d'Ospot, l'ennemi avait reçu des renforts vers 15 heures : le 168^e actif, qui suivait le 83^e, déboucha d'Hamipré et se dirigea vers la Chapelle de Cousteumont, prenant Hosseuse pour objectif. Il était couvert par le 7^e dragons de réserve. Un groupe d'artillerie prit position au sud de la Chapelle et couvrit de son feu Montplainchamps et Hosseuse. La brigade se trouva ainsi menacée sur son flanc droit et le général Goullet décida d'engager ses dernières réserves. Ce rôle fut rempli, avec une vaillance admirable, par plusieurs compagnies. L'une d'elles, suivant le capitaine Galet-Lalande, se porta sur l'ennemi, dix fois supérieur en nombre, en une furieuse charge, où le capitaine tomba gravement blessé.

Le colonel Aubé, resté devant le bois d'Ospot, blessé, tombe lui aussi aux mains de l'ennemi à 18 heures.

Un petit nombre d'officiers survivants organisent ensuite avec calme la retraite sous la protection de quelques canons. A 21 heures, sur l'ordre du général Goullet, le repli se poursuit vers Suxy et Chiny, puis Les Bulles et Villers-devant-Orval.

(1) GRASSET, O. C., p. 61.

(2) Id. p. 62.

Au 21^e, 992 hommes, au 23^e, 2,050 manquaient à l'appel. La brigade avait perdu la moitié de son infanterie. L'artillerie était intacte. Les Allemands avaient subi aussi de rudes pertes. Ils ne poursuivirent pas.

§ 1. — Neufchâteau.

La ville de Neufchâteau (1) est située à un important croisement de routes de la région, vers l'endroit extrême où prirent contact, du 7 au 20 août, les éclaireurs des deux armées. L'endroit était propice pour semer au loin et au large la terreur. Les Allemands s'en rendirent compte dès le début; aussi ce furent dans cette petite et paisible bourgade, avant même les grands combats, des jours d'effroi.

Le 10 août, trois uhlans vinrent sommer le bourgmestre et le doyen de la ville d'enlever le drapeau national. Ils menacèrent de « faire sauter la ville » si l'on avertissait les Français. Le bourgmestre et le receveur de l'enregistrement furent emmenés au bivouac : si les Français tiraient, ils seraient tués.

Le 15 août, une escarmouche se livra à la jonction des routes de Florenville et de Bertrix.

Le 17 août, à la veille des grandes rencontres, l'ennemi porta un grand coup. Qu'on lise la terrifiante proclamation du lieutenant Baldes ! (fig. 24). C'est le jour où fut saccagée la poste. La population apprit avec terreur, dans l'après-midi, qu'elle était privée de ses protecteurs : le bourgmestre et le doyen venaient d'être chargés sur une auto et emmenés.

Puis ce fut le combat du jeudi, à l'issue duquel huit civils choisis parmi les notables furent, sans motif aucun, arrachés à leurs familles et déportés à Ohrdruf.

Le 22 août, la ville eut plus à souffrir, bien qu'elle fût déjà occupée depuis deux jours : vingt-trois civils furent tués, vingt-et-une maisons furent incendiées; deux soldats français blessés eurent la tête tranchée sur la place de l'Hôtel de Ville. Des groupes d'habitants furent menacés, brutalisés, terrorisés à l'extrême; la ville fut frappée d'une contribution de guerre. Ces cruautés sont d'autant plus inexplicables qu'aucun civil n'a été ni accusé, ni convaincu nommément d'avoir posé un acte répréhensible et qu'il n'y avait pas en ville, durant le combat, un seul soldat français.

(1) V. D^r OTTO KRACH, *Das Deutsche Herz*, Berlin, Scherl, p. 106.

Le travail ci-dessous résulte principalement d'enquêtes faites sur place le 8 octobre 1914, fin décembre 1914 et le 9 février 1915 (1).

N° 634. Neufchâteau, ville de 2,700 habitants, est à la jonction des routes de Bastogne, Fauvillers, Arlon, Rossignol, Florenville, Bertrix, Bouillon, Dinant et Saint-Hubert. Le 3 août, on afficha sur les murs de la ville l'affiche suivante :

CONCITOYENS !

L'Allemagne a déclaré la guerre à la Belgique. A l'heure qu'il est, ses troupes sont déjà sur notre territoire.

Par le fait, les armées Françaises et Anglaises s'y porteront probablement aussi, mais ce sera en amies. Je porte le fait à votre connaissance et vous exhorte, quelles que soient les circonstances, au calme et à la modération. Il est de mon devoir de vous rappeler que, d'après les lois de la guerre et sous peine de s'exposer à toutes les rigueurs, la population civile ne peut prendre part d'aucune façon aux hostilités.

3 août 1924.

Le ff. de Bourgmestre,
A. CLÉMENT.

Le 7 août dans l'après-midi, le capitaine Ivard, de la cavalerie française, pénétra en auto à Neufchâteau, escorté de trois militaires français; ils furent l'objet, de la part de toute la population, d'une ovation enthousiaste. Les jours suivants, il passa des dragons qui se dirigeaient vers Bastogne ou vers Martelange.

Les Allemands ne tardèrent pas non plus de se signaler. On vit les premiers uhlands à Offaing, le 9 août. Le lendemain, une escouade de dragons qui, la veille, avait saccagé la gare de Longlier, vint s'aligner sur la place de l'Hôtel de Ville et intima au bourgmestre, M. Clément, l'ordre d'enlever le drapeau national qui flottait au balcon. Trois dragons, dont un officier, sommèrent le curé-doyen, M. l'abbé Lorent, de descendre le drapeau belge qui flottait au clocher. « Si ce n'est pas fait dans cinq minutes, dit l'officier, vous êtes un homme mort. »

Quelques heures après, arriva un autre escadron de cavalerie. Le bourgmestre répondit au commandant, qui lui demandait s'il y avait des Français en ville : « Vous entrez dans une ville ouverte, sans garnison ni défense. Nous cédon à la force. Des Français, il n'y en a pas. Quant aux habitants, ils ne commettront aucun acte d'hostilité. » A 14 heures, un jeune officier signifia au bourgmestre qu'il devait prendre, au nom de la ville, l'engagement que les Français, qui se trouvaient dans les environs, ne seraient pas prévenus de l'arrivée des Allemands. En cas de trahison, la ville « sauterait ». Vers le soir, on apprit qu'il s'était produit deux petits engagements vers Tournay et Tronquoy, et les médecins de la ville ramenèrent quelque temps après cinq blessés français.

Vers 19 heures, des cavaliers allemands prirent comme otage le bourgmestre et M. Poncin, receveur de l'enregistrement. Ils les conduisirent à 2 kilomètres de la ville, à la ferme de Perchepay, où l'escadron bivouaquait. Le commandant leur

(1) M. l'abbé Lorent, curé-doyen de la ville, M. Maréchal, substitut du procureur du Roi, M. le notaire A. Clément, ancien bourgmestre, et M. l'abbé Lamotte, ancien vicaire, ont fourni de précieuses données complémentaires. Nous leur en exprimons notre vive gratitude.

dit : « Nous avons été trahis. Vous allez rester ici toute la nuit et, si nous sommes attaqués, vous serez tués et la ville sera brûlée. » Il consentit pourtant à ce que M. Poncin fût renvoyé. Le fermier, ses trois domestiques et le voiturier Zachary,

Abfender:	" Meldg	69. J. C. ^{Re} Cyclistes	Dat.	Zeit
	Abgeg	17 Août 1914.		
	Angel	à 11 h. 15.		

au pour le peuple de Neufchâteau
 Le maire et le pasteur sont aviés
 des pairs otages. Si le peuple civil
 et des franc-tireurs s'assemblent ou
 tirent à nos troupes, seront fusillés
 ou pendront publiquement aux arbres.
 Toutes les armes sont à apporter
 jusqu'à 2 heures dans la mairie.
 Si nous en trouvons encore après
 ce temps, les maisons des propriétaires
 seront brûlées et les hommes mêmes
 seront fusillés sur le champ.

Baldes
 Lieutenant

X pour que

Cette proclamation est annoncée aux
 habitants sous de suite.

Fig. 24. — Neufchâteau. Proclamation du lieutenant Baldes.

de Neufchâteau, passèrent aussi la nuit attachés près de la ferme à des piquets de clôture.

Pendant la nuit, les docteurs Capon et Lambert, requis à cette fin, ramenèrent les corps de trois soldats allemands retrouvés dans les champs.

Le lendemain, de grand matin, l'escadron partit vers Luchy et le bourgmestre put regagner la ville, où l'inquiétude avait été très grande à son sujet.

Le 15 août à 13 h. 30, des Français occupaient un champ d'avoine, derrière la prison, lorsqu'on vint leur annoncer que des uhlans s'avançaient sur la route de Florenville. Ils s'embusquèrent dans la ruelle Saint-Hubert et virent les Allemands s'avancer lentement, avec défiance. Lorsque ces derniers arrivèrent à la bifurcation de la grand'rue et de la route de Florenville, les Français tirèrent sur eux : un uhlan fut tué, un sous-officier fut fait prisonnier ; un troisième fut relevé blessé entre les maisons de M. l'avocat Poncelet et de M. Marquet, négociant, et transporté à l'hôtel de ville, transformé en Croix-Rouge. M. le vicaire Lamotte conféra les derniers sacrements à ce dernier, qui était catholique. Il fut inhumé au cimetière de la ville. Deux chevaux avaient aussi péri dans la rencontre. Les Français perdirent le dragon Nollet, qui repose au cimetière de Neufchâteau.

Le 16 août, pendant que se chantaient les Vêpres, il y eut une vive alerte. Des gens ayant crié : « Voilà les Allemands ! », les parents coururent à l'église pour reprendre leurs enfants.

Le 17 août à 10 heures, des uhlans venant de Fauvillers-Martelange envahirent la poste et la saccagèrent sauvagement, ce qui terrifia tellement le percepteur qu'il tomba en syncope. Le bruit s'en répandit aussitôt en ville, semant la frayeur dans les familles. En même temps arrivait de Bastogne un groupe de cyclistes allemands. Vers 11 heures, trois de ces cyclistes, conduits par le lieutenant Baldes, arrêterent M. le doyen, qui venait de rendre visite au percepteur des postes, et le conduisirent à l'hôtel de ville, où se trouvait déjà le bourgmestre. Sous la menace d'être fusillés, ils furent contraints à signer la déclaration suivante : « Je consens à être fusillé et pendu aux arbres publics si on fait du mal aux troupes allemandes à Neufchâteau ». Le lieutenant Baldes venait de rédiger la proclamation dont nous reproduisons ci-dessus l'original, et qui menace aussi les habitants d'être fusillés et pendus (fig. 24). Puis, chargés sur une auto, avec un chauffeur et un gardien, les otages furent emmenés vers Bastogne. Lorsqu'ils arrivèrent à l'avenue de Longlier, près du Château d'Eau, un groupe d'une centaine de cyclistes vint encadrer les prisonniers. Ils traversèrent Longlier, qui n'était pas encore occupé. Arrivés au-delà de Bercheux, ils rencontrèrent des soldats couchés dans les bois : ceux-ci firent mine de tirer, mais les gardiens les en empêchèrent. A l'entrée de la ville de Bastogne, qui regorgeait de troupes, un officier monta sur l'auto pour accompagner les otages jusqu'au Séminaire, où ils furent enfermés à clef, le bourgmestre dans le quartier de Mgr l'Évêque, le curé-doyen dans la chambre voisine. Aucun motif n'avait été donné jusque là de leur arrestation. Kaufmann qui commandait les troupes cantonnées au Séminaire dit un peu plus tard à M. l'abbé Lorent : « Neufchâteau brûle, Monsieur, parce qu'on y a découpé nos blessés ! » « Ce n'est pas vrai, les habitants ont soigné vos blessés avec dévouement. » « Tant mieux pour vous ! », se borna à répondre le féroce officier. Les deux otages furent retenus au Séminaire pendant trente-deux jours.

Le 18 et le 19, des troupes toujours plus nombreuses arrivèrent en ville.

Aux premières heures du 20 août, l'ennemi s'était retiré. Voici le récit de la journée, écrit quelques mois plus tard par un ecclésiastique, témoin des événements. « Comme je venais de me lever, à la maison de cure voisine de

l'église, où j'avais logé, la servante me fit remarquer une nouvelle espèce de soldats, la tête couverte de singuliers képis, postés le long des marronniers. C'étaient des Français. Je les vis arriver sur la place toujours plus nombreux : cyclistes, dragons, cuirassiers et artilleurs. Pendant ce temps, les cavaliers allemands rebroussaient chemin dans la direction de Longlier. Nous vîmes ensuite les Français s'arrêter sur les hauteurs de « La Justice », s'y dissimuler, y installer des canons. Ceux-ci entrèrent bientôt en action, lançant des obus dans la direction de Molinfaing, route de Bastogne et d'Hamipré, route de Martelange. L'artillerie ennemie y répondit à partir de 13 heures. L'air vibrait du sifflement des obus qui s'échangeaient au-dessus de la ville. De la lucarne d'un toit, je voyais les obus allemands éclater dans les lignes françaises. Cependant les rues s'étaient vidées et les habitants avaient gagné les caves. Bientôt la panique s'accrut, car les blessés français arrivaient, tellement nombreux que nous n'avions pas le temps de leur accorder à tous notre ministère. Un peu plus tard, les Français abandonnèrent la ville, se repliant par la route de Florenville et l'on annonça l'arrivée des Allemands du côté d'Hamipré. Ce fut un moment de vive angoisse, quand on aperçut les incendies d'Hamipré et de Longlier, car on avait déjà été, les jours précédents, sous la menace de l'incendie. »

C'est à 17 h. 30 que les premiers cavaliers ennemis pénétrèrent en ville, en se protégeant derrière des civils. M. Gourdet, conseiller à la Cour d'Appel, fut emmené de chez lui, sans même pouvoir prendre de couvre-chef, et dut les précéder, dans la traversée de la rue de Longlier, avec ses enfants. Dans la même rue et ailleurs encore, les gens furent chassés hors des maisons et les soldats se livrèrent au pillage tout à leur aise. Des coups de feu furent tirés parfois dans les fenêtres. Des soldats entrèrent à la Croix-Rouge tout armés et s'y imposèrent en maîtres. Huit otages pris et emmenés à l'instant, passèrent la nuit suivante sur la route d'Offaig à Fauvillers et furent internés, après de longues journées de souffrances, à Ohrdruf en Thuringe. C'étaient MM. Jules Poncelet, représentant, Jean Mernier, notaire et conseiller provincial, Henri Gourdet, conseiller à la Cour d'Appel, Jules Bergh, échevin, Léon Bergh, notaire, Justin Pierret, M. Jules Matlinger, ancien officier français ; enfin M. Jean Ferry, qui fut rencontré sur le chemin et leur fut adjoint par un pur caprice de leurs gardiens. M. Matlinger mourut à Ohrdruf tué à coups de bâton.

Ce même jour, dès 13 h. 30, les Allemands, suivant de près les Français, s'étaient avancés sur la route d'Hamipré à Neufchâteau jusqu'aux maisons Gourdange et Condrotte, situées à proximité de la ville. GUSTAVE CONDROTTE, 17 ans, venait de quitter sa maison, de traverser la rue et d'entrer dans l'habitation voisine de Léopold Gourdange, pépiniériste, lorsque se présentèrent d'abord des officiers allemands, qui ne firent rien, puis les incendiaires d'Hamipré, appartenant, croit-on, au 82^e d'infanterie, qui avaient l'écume à la bouche et témoignaient une excessive nervosité. Ils firent monter les personnes qui se trouvaient encore à la cave et les fouillèrent. Gustave Condrotte portait sur lui quelques cartouches qu'il avait ramassées par curiosité. « Fusillé ! », crièrent les soldats. Ils l'entraînèrent au dehors et l'abattirent à bout portant, contre le mur de la maison.

Le même jour, JOSEPH DENIS, 49 ans, et LÉON YUNGERS, 17 ans, revenaient

à pied de Bastogne, où ils avaient conduit dans deux charrettes réquisitionnées l'avant-veille par le 69^e cycliste allemand, les armes déposées par les habitants; ils furent trouvés tués tous deux près de la grand'route de Bastogne, au pont de Lahérie, à deux kilomètres de Longlier.

Vendredi 21 août, ce fut en ville un défilé ininterrompu de troupes, de convois de munitions et de vivres.

Samedi 22 août, Neufchâteau se considérait déjà comme occupée définitivement par l'ennemi, bien que celui-ci défilât seulement sur la route de Bertrix, mais pas encore sur celle de Florenville. Vers 11 heures du matin, commença tout-à-coup une fusillade générale. Les soldats criaient : « Rentrez chez vous et fermez les fenêtres ! » On signalait le retour des Français, par la route de Florenville, du côté de Montplainchamps et Grapfontaine. Ils occupèrent le petit bois d'Ospot, au sud de la ville, tandis que les Allemands affluaient des hauteurs d'Ebly, par Hamipré. Alors commencèrent les plus dures heures pour la ville. Amorcé à 11 heures, le combat dura sans interruption jusqu'à 15 heures. Les Allemands dirigeaient les opérations du haut de la tour de l'église, dont ils avaient démoli les abat-son et où ils avaient installé un poste d'observation. Les Français firent des prodiges de valeur, mais ils n'étaient pas en nombre. Malgré leur vaillance, ils ne purent l'emporter et ils se retirèrent à la soirée, laissant de nombreuses victimes sur le territoire situé au sud-ouest de la ville dit « sur la Hêtre » et jusqu'aux abords immédiats de la ville, auxquels le combat s'étendit. Il y eut des engagements à la baïonnette entre le bois d'Ospot et le bois de « La Hêtre ». Des mitrailleuses étaient installées place du Château.

Vers la fin du combat, les soldats lancèrent tout-à-coup la rumeur que les civils tiraient sur eux : sans délai, ni enquête, ils mirent le feu à différents endroits de la ville, et fusillèrent plusieurs civils.

JEAN-JOSEPH ECHER, vieillard de 82 ans, fut violemment arraché de sa maison, située route de Bertrix, non loin de la place de la Foire. Alphonse Degive vit les soldats qui le poussaient au dehors. Il fut fusillé sur le seuil de sa maison, à laquelle les soldats mirent le feu vers 14 h. 30 ou 15 heures. Sa fille, M^{me} Nicolay, le retrouva couché sur le dos, les bras étendus, les deux jambes brûlées jusqu'au bassin.

Le fils de cette dernière, ARTHUR NICOLAY, 22 ans, ouvrier peintre, demeurant place de la Foire, fut pris par des soldats au moment où, avec les autres membres de la famille, il sortait de la cave. Frappé à coups de crosse redoublés ou de baïonnette, et peut-être même atteint d'un coup de feu, il put se traîner jusque dans la maison d'en face, occupée par M. le docteur Miest, où il arriva tout chancelant, perdant du sang en abondance. Il y mourut, après avoir reçu d'un médecin allemand un pansement à une forte blessure qu'il portait derrière l'épaule. Il avait aussi la poitrine toute démolie. Un officier donna plus tard l'ordre à deux soldats d'emporter son corps, qu'ils déposèrent le long de la grand'route, à peu de distance de là, le recouvrant de paille.

GUSTAVE BRAHY, 55 ans, et ALPHONSE FOURNY, 41 ans, tous deux au service de M^{me} veuve Charles Bergh-Henroz, et qui gardaient l'habitation de cette dame, située près de la place de la Foire, y furent fusillés dans le vestibule, au moment des premiers incendies. M. Albert Bergh, fils de M^{me} Bergh, vit leurs cadavres le lendemain : des balles leur avaient été tirées dans la tête, par derrière; ils gisaient

dans le corridor et les meurtriers avaient jeté sur eux l'habit de sénateur de M. Charles Bergh.

La maison Bernard est la première que l'on trouve sur la droite lorsque, de la place de la Foire, on prend la route de Florenville, à l'intersection du chemin de Warmifontaine. Dans cette maison et aux abords, avaient stationné le 21 août de 400 à 500 soldats allemands, qui partirent, le 22 août, vers 8 h. 30 ou 9 heures, dans la direction de Petitvoir. A 15 h. 30, lorsque le combat prenait fin, les soldats firent sortir de la cave les gens de la maison. LOUIS-JOSEPH BERNARD, 35 ans, fut tué sur le seuil même et carbonisé dans l'incendie. On ne retrouva intactes que les extrémités de ses pieds. Sa mère et son frère cadet, CAMILLE, dit BAPTISTE BERNARD, 30 ans, durent pour ainsi dire passer sur son cadavre, lorsque les soldats les emmenèrent vers la place de l'Hôtel de Ville. M^{me} Bernard n'assista pas à l'exécution de son second fils. Introduite dans l'hôtel de ville, elle crut d'abord qu'elle y subirait le sort de la concierge, Virginie Charles; elle était déjà mise en joue pour être fusillée lorsque les soldats changèrent d'avis, et la conduisirent à l'église paroissiale, où ils l'introduisirent dans le baptistère, avec M^{me} Bergh et d'autres civils. Au moment où ils quittaient l'hôtel de ville, M^{me} Bernard aperçut le long du mur de la maison Simonet les cadavres des fusillés dont nous allons parler, sans toutefois reconnaître le corps de son fils.

MARIUS D'ARRAS D'AUTRESY, 20 ans, se trouvait chez M. Jules Poncelet, avec plusieurs membres de la famille et M. Edmond Bourlard, juge d'instruction, lorsque les soldats envahirent la maison, prétendant qu'on avait tiré. M. Bourlard et lui furent brutalement chassés au dehors. M. Bourlard fut libéré à l'intervention d'un avocat de Mayence, lorsqu'il eut présenté sa carte — sur laquelle M. Thill avait inscrit, en allemand, la mention : « juge d'instruction » — et protesté de toutes ses forces de l'innocence des civils : « Aussi vrai que je suis juge d'instruction, criait-il, j'affirme qu'on n'a pas tiré ». Il ne put toutefois sauver Marius d'Arras, qui déjà était entraîné par la soldatesque. Cela se passait entre 15 h. 30 et 16 heures. La bataille avait pris fin et le calme régnait. M. Albert Renoy, témoin de l'exécution, l'a racontée ainsi : « Prudemment dissimulé derrière un rideau, je regardais à gauche, du côté de l'hôtel de ville, et à droite, du côté de M. Poncelet. La rue était déserte. J'allais me retirer quand j'entendis du bruit, je regardai à droite et je vis arriver Marius entre quatre soldats, le fusil sur l'épaule, deux à ses côtés, qui le poussaient, un devant et un derrière. Il était livide, ses regards exprimaient une terreur extrême, il criait : « Je n'ai rien fait ! » Le groupe s'arrêta devant mes fenêtres et ses gardiens le poussèrent juste en face, au mur de la maison Charles Clément. Voyant que les deux autres épaulaient leur fusil, saisi d'horreur à la vue de ce qui se préparait, je me jetai par terre et j'entendis la sinistre décharge. Le cadavre resta plusieurs jours étendu à cet endroit sur le trottoir, le visage voilé d'un sac. »

La famille Penoy habite le chemin de Warmifontaine. Les Allemands étaient arrivés dans cette maison à 10 h. 30 et avaient fait descendre les habitants à la cave. Vers 15 h. 30, au moment où le combat prenait fin — les soldats allemands étaient partout au repos — on les fit sortir et on les mit une première fois au mur comme pour les fusiller. Ils furent sauvés grâce à l'intervention du soldat qui avait été posté

devant la maison comme sentinelle, pendant le combat. Un officier les reprit ensuite et donna l'ordre de les emmener vers la ville. Il était environ 17 heures. Ils furent poussés en avant avec une brutalité inouïe, recevant à tout moment, même les femmes, de violents coups de crosse. En regardant à leur droite, ils virent mettre le feu à la maison Bernard. Le groupe comprenait TÉLESPHORE PENOY, 62 ans, M^{me} Téléphore Penoy, leur gendre et fils LOUIS CASTAGNE, 43 ans, tailleur d'habits, M^{me} Louis Castagne et leur enfant René, et M^{me} veuve Gustave Brahy. Comme ils passaient devant la maison de M. le docteur Miest, Louis Castagne voulut adresser la parole à ce praticien ; un soldat lui asséna un tel coup de crosse qu'il en fut comme étourdi. Lorsqu'ils arrivèrent sur la place, ils y virent déjà un cadavre — sans doute celui de Camille, dit Baptiste Bernard. Les hommes furent alors séparés des femmes et poussés au mur de la maison Simonet. Les dames voulurent fuir, pour éviter la vue de l'affreux drame qui se préparait, mais on les obligea à rester et un officier, s'approchant de M^{me} Louis Castagne, prit des deux mains la tête du petit René, pour l'obliger à bien regarder son père qui allait mourir. Le signal de la fusillade fut donné du haut de l'escalier de l'hôtel de ville et les coups de feu furent tirés à l'aide de revolvers, par des officiers qui se trouvaient à très peu de distance — 2 mètres ou 2 m. 50 des victimes. Louis Castagne fut tué sur le coup. Téléphore Penoy se débattit encore quelque temps avant d'expirer. Il était environ 18 heures. M^{me} Penoy s'était évanouie, en face des cadavres. Dix minutes après, comme elle était revenue à elle, les soldats la firent avancer, avec les autres dames, dans la grand'rue, où elles entrèrent chez Gueben.

Elles y étaient depuis très peu de temps, lorsque d'autres soldats vinrent prendre JOSEPH GUEBEN, facteur pensionné, 57 ans et son fils PAUL GUEBEN, 16 ans ; ils furent fusillés à peu de distance de là. Ce dernier n'avait pas été tué sur le coup. Il râla pendant plusieurs heures sur le trottoir de la maison Narcisse Jacques, dont la vitrine fut traversée par la balle qui l'avait atteint. M. l'abbé Lamotte put lui conférer, à cet endroit, les derniers sacrements. Un soldat allemand qui passait près de lui l'acheva à coups de crosse. Le feu fut ensuite mis à la maison Gueben, par des balles incendiaires que les Allemands tirèrent du dehors. Ce n'est qu'à force de supplications que les femmes obtinrent l'autorisation de sortir. Elles gagnèrent de là la place de l'Hôtel de Ville, puis passèrent la nuit chez Castagne.

GUSTAVE ANTONIASSE, 30 ans, autre gendre de M. Penoy, pris, lui aussi, sur la route de Warmifontaine avec sa femme et ses deux enfants en bas âge, Remi et Jean, suivait à peu de distance le groupe formé par son beau-père et par les autres membres de sa famille. Chemin faisant, Gustave Antoniasse reçut des coups affreux, qui lui firent plusieurs fois pousser des cris. Quand ils arrivèrent sur la place, d'autres civils qui les y avaient précédés étaient déjà fusillés. Gustave ne voulait à aucun prix lâcher l'un des enfants qu'il portait et les soldats durent le lui arracher par la violence. Il se refusa de même à se retourner, pour regarder du côté du mur Simonet et fut abattu, un peu à gauche des autres fusillés, entre les deux fenêtres. Sa femme et ses enfants se réfugièrent de là dans la maison Gofflot-Castagne, où ils faillirent périr par le feu. Ils en sortirent quand le toit s'effondrait.

M. Petit, libraire, place de l'Hôtel de Ville, a été témoin d'une partie de la fusillade. D'une fenêtre de l'étage, il a vu pousser au mur deux des condamnés, qui

se débattaient énergiquement entre les mains des soldats, en criant leur innocence ; il a vu s'avancer le peloton d'exécution ; il a entendu les cris perçants que poussaient les femmes et les enfants. Un soldat l'ayant aperçu et ayant braqué sur lui son fusil, il s'éloigna le plus possible de la fenêtre, monta sur une chaise et vit tomber les victimes.

Un quatrième civil fut fusillé sur la grand'place dans l'après-midi du 22 août : c'est MICHEL GUILLAUME, 51 ans, habitant la rue de Longlier, dans le centre de la ville. Entre 17 et 18 heures, se présentèrent devant sa porte des soldats qui avaient l'écume à la bouche, faisaient sur la rue un vacarme épouvantable et se comportaient comme de vraies bêtes fauves. M. Guillaume s'imagina que ces hommes étaient en furie parce que la porte de la maison avait été fermée à clef : il sortit de la cave, où il était resté jusque là avec sa femme ; mais à peine avait-il entr'ouvert la porte intérieure donnant accès à la boucherie, qu'un coup de feu fut tiré sur lui. Une balle lui traversa le bras droit. Entendant ses cris, sa femme se précipita à la cuisine, où il s'était réfugié ; et elle était occupée à panser sa plaie lorsque des Allemands pénétrèrent dans la place et emmenèrent le blessé. Conduit sur la place de l'Hôtel de Ville, il y fut fusillé en présence d'Emile Fontaine ; ce dernier a raconté qu'il fallut plusieurs coups de feu pour l'achever. Hippolyte Collin, appariteur de la ville, pris chez Paul Heuschling et conduit au jardin Lange, avait vu Michel Guillaume, qui vivait encore, debout sur le trottoir de la maison Huart, alors que trois civils étaient déjà tués à côté.

Avec les civils qui ont été fusillés sur la place de l'Hôtel de Ville, se trouvaient plusieurs habitants de la ville qui eurent, on ne sait pourquoi, la vie sauve : citons parmi ces derniers le juge de paix, M. Corbisier, le commissaire d'arrondissement, M. Fabry, qui avaient été pris aussi vers 15 h. 30 et furent séparés des victimes vouées à la mort, aux environs de l'hôtel de ville, pour être interné chez Lange.

Parmi les premières victimes il faut aussi compter les concierges de l'hôtel de ville, Louis CHARLES, 61 ans, et sa sœur VIRGINIE CHARLES, 71 ans, qui furent tués à bout portant dans l'hôtel de ville même.

Emile Fontaine, Fernand Cornet et trois autres habitants que les Allemands avaient amenés à l'hôtel de ville furent témoins du meurtre de Virginie Charles. Au moment où ils entraient dans sa loge — le premier appartement à droite en entrant dans l'hôtel de ville, — Louis Charles gisait déjà inanimé à côté d'un lit. Sa sœur avait reçu des coups de crosse, qui semblaient l'avoir assommée ; elle venait de leur montrer de la main le cadavre de son frère, lorsqu'un soldat lui enfonça sa baïonnette dans le sein. Chacun des civils dut ouvrir la bouche et un officier y plaça le canon de son revolver, sans toutefois tirer. Emile Fontaine et l'un de ses compagnons portèrent Louis Charles « sur le Haij », où fut creusée la fosse commune ; quant à Virginie Charles, elle fut emportée par Albert Lepée, que les soldats contraignirent à la jeter dans le feu de la maison Martin.

A la nuit tombante, on vint prendre au café Lange, parmi les nombreux civils qui s'y trouvaient déjà emprisonnés, une dizaine d'hommes, dont Edmond Guillaume, Léon Charlier, Louis et Nestor Perpète et Gaston Reeffer. Arrivés sur la place de l'Hôtel de Ville, ils reçurent l'ordre d'enlever les cadavres des fusillés. Par équipes

de deux hommes, saisissant par la tête et par les pieds les corps tout sanglants, ils les portèrent dans le terrain dénommé « sur le Haij », appartenant à M. Jules Bergh, situé dans la vallée de la Vierre, auquel on arrive par un sentier escarpé qui s'ouvre, à côté de la maison Martin, sur le chemin qui mène à la place du Château. Ils furent enterrés dans une fosse commune qui mesurait environ 20 centimètres de profondeur.

M. Nickers, greffier, fut obligé de jeter le cadavre de Paul Gueben dans le feu de la maison Martin. Les Allemands y jetèrent aussi de nombreux cadavres de leurs soldats, ainsi qu'on put le constater lorsque furent déblayés les décombres de cette maison : on y découvrit des boutons d'équipement militaire et des débris non complètement calcinés de corps humains.

THÉOPHILE EGEDY, 43 ans, gravement malade et qui n'en avait plus que pour quelques jours à vivre, fut tué vers la soirée. A 17 heures, une trentaine de soldats allemands se mirent à tirer sur sa maison, située rue du Four. L'un d'eux ayant crié halte, le feu cessa. Plusieurs soldats entrèrent alors à la cave, dont la porte communique avec la rue; ils emmenèrent brutalement le malade, qui s'y était réfugié avec sa famille, et le mirent au mur pour le fusiller. Se voyant en danger de mort, il s'enfuit par la rue des Jardins, à l'entrée de laquelle il s'effondra, le crâne fracassé par une balle. M. Julien Thill, qui était détenu comme otage et servait d'interprète, fut réquisitionné le 23 août pour procéder à l'inhumation. C'est M. William Nickers qui chargea son cadavre et le jeta, sur l'ordre des Allemands, dans le brasier de la maison Martin.

FÉLIX MOUZON, 21 ans, fut retrouvé tué sur le territoire d'Assenois, où il s'était enfui après la bataille. M^{me} JEANNE THILL-ARNOULD, 27 ans, fut tuée accidentellement par une balle, tandis qu'elle fuyait en emportant son enfant sur ses bras. MARGUERITE GRUSLIN, épouse MICHEL, 67 ans, fut atteinte d'un éclat d'obus et mourut quelques jours après des suites de sa blessure. PIERRE MOLITOR, 80 ans, aveugle, fut tué à Villance où il se trouvait chez sa fille.

Peu de temps après le meurtre de ces civils, des soldats coupèrent la tête, à l'aide de leur baïonnette, à deux blessés français qui vivaient encore. Émile Fontaine fut témoin de cette scène monstrueuse, qui se déroula devant l'hôtel de ville, sur le mur de soutènement de la route qui prend naissance à droite de cet édifice. « C'étaient, a témoigné aussi Hippolyte Collin, deux coloniaux français, dont l'un avait été étendu sur le mur qui sépare la place de la rue d'Arlon, les jambes vers la place, la tête vers la rue. Des Allemands lui coupèrent le cou en ma présence, à l'aide d'un instrument qui m'a paru être un couteau-baïonnette. »

D'importants groupes de civils échappèrent, on ne sait comment, à la mort. C'est ainsi qu'environ 200 habitants furent parqués, à partir de 16 ou 17 heures, dans le jardin de M^{me} Lange. On y vit arriver M. Lefèvre, directeur de la prison, la tête ruisselante de sang, les bras liés derrière le dos, accompagné d'une quinzaine de prévenus. Les soldats firent ranger les civils par famille. Un peu plus tard, des soldats vinrent prendre parmi eux deux groupes d'hommes, et les emmenèrent. On les croyait destinés à la mort, mais un quart-d'heure après, on les vit revenir les traits bouleversés : ils racontèrent qu'ils avaient été contraints, ainsi que nous

l'avons relaté plus haut, de jeter dans le feu de la maison Martin, les cadavres de Joseph et de Paul Gueben, ainsi que celui de Virginie Charles.

D'autres groupes d'habitants furent enfermés dans des cours et des remises pendant plusieurs jours, notamment dans le magasin de M. Auguste Bourgeois, presque sans nourriture, et tenus sous la menace de la mort. Les civils qui se trouvaient internés chez Lange et chez Bourgeois, furent ensuite conduits à la prison.

Vingt et une maisons furent incendiées à Neufchâteau. Les premières sont situées à la sortie de la ville, près de la jonction des routes de Florenville et de Bertrix, à un endroit fort exposé au feu des Français, que les Allemands occupèrent pendant le combat et où ils subirent des pertes. Elles furent incendiées aussitôt après le combat, à partir de 14 h. 30 : c'étaient les maisons Nicolay — l'une sur le chemin de Petit-Voir, l'autre à la bifurcation de la route de Florenville et du chemin de Petit-Voir, — les maisons Bernard, Halloy, Massaux, Noël, Bastien, Hallebardier et juge Corbisier — situées place de la Foire et route de Florenville. Le feu fut mis aussi — mais ne prit pas — au château de M^{me} veuve Charles Bergh, dont les deux domestiques ont été fusillés, comme nous l'avons raconté.

De bonne heure, ce fut aussi le tour de la maison Martin, située dans la rue d'Arlon, un peu en-dessous de l'hôtel de ville, à droite du premier tournant.

Vers 17 h. 30 ou 18 heures, le feu fut mis au centre de la ville, rue de Longlier, à l'hôtel Gofflot, chez Gueben (voir fig. 18), chez M^{me} veuve Poncin, chez M^{me} veuve Chauvaux et chez les frères Collin.

Les jours suivants — qui ne le cédèrent pas en horreur au jour du combat — de nouveaux incendies furent allumés, sur les ordres du général von Hartman, à la rue d'Arlon, dans la maison appartenant à M. Jules Bergh et occupée par M. Honnay, ainsi qu'aux deux maisons des demoiselles Chauvaux. Dans cette rue habite M. l'abbé Pierson, inspecteur honoraire de l'enseignement, qui passait aux yeux des soldats pour être le « pastor » de la ville. C'est sa maison qu'ils voulaient détruire ; si elle fut préservée, à la suite de l'erreur initiale de la soldatesque, c'est qu'elle est séparée de la maison Chauvaux par une ruelle.

Un nombre très considérable de blessés furent soignés à Neufchâteau le 23 août et les jours suivants, à la salle des fêtes et au local du cercle catholique, à la poste, à l'école moyenne, à la prison et à l'église. Au fur et à mesure que les soldats français étaient introduits dans l'église, on leur prenait leurs armes, qu'on brisait séance tenante sur les marches du parvis.

L'église fut fermée le lendemain et le surlendemain ; mardi, 25 août, on y installa un lazaret pour blessés français.

Pendant plus d'une semaine, la ville fut en proie à la terreur. Personne n'osait sortir des habitations. Les habitants vécurent sous la menace, répétée à tout propos, de l'incendie et de la mort.

On signale parmi les officiers allemands qui se sont tristement distingués à Neufchâteau, le colonel du 82^e, von Hofman, qui s'y trouvait dans la nuit du 21 au 22 août et quitta la ville le 22 août à 9 heures du matin ; le capitaine Moeser, qui passa la nuit du 22 août chez M. le docteur Burnotte, et fit distribuer aux habitants des billets leur signifiant que, s'ils tiraient, ils seraient fusillés ; le général-major von Hartman, Amastrasse, 28, à Darmstadt, qui lui succéda et

voulut faire fusiller le vicaire de la ville, M. l'abbé Lamotte. Il était accompagné du colonel comte von Beroldingen, autrefois attaché d'ambassade à Paris. On a retrouvé chez M. Lucien Renoy, Grand'Rue, des écrits ainsi conçus : « Siegfried Odernheimer, Infanterie-Regiment 118, geboren zu Nieder-Ingelheim, war am 22 August hier. Hurra. » « Mit Gott für Kaiser und Reich. Ich kämpfe fürs Vaterland mit Ehr und Recht. Bin nicht so hinterlistig wie hier in dieser Stadt. Gustav Dietrich, Frei-Weinheim a/R. bei Mainz. »

Le 23 août, fut distribué dans toutes les maisons — où il fut fréquemment fixé sur la porte extérieure — le billet suivant :

A LA POPULATION DE NEUFCHATEAU

J'ai été prévenue par le capitaine Moeser que, si un seul coup de feu est tiré d'une maison, toute la ville sera incendiée. Pour éviter des malheurs, il est vivement recommandé, si une bataille a lieu dans la ville ou les environs, de prendre les précautions suivantes :

- 1° Tout le monde doit rester tranquille chez soi.
- 2° Toutes les fenêtres seront fermées et les rideaux mis.
- 3° Ne pas s'approcher des fenêtres pour regarder.
- 4° Surveiller sa maison pour qu'aucune personne ne s'y introduise. Dans le cas où cette introduction se produirait, soit par force, soit par surprise, en prévenir immédiatement un soldat allemand en lui remettant l'avis ci-joint.

GABRIELLE BURNOTTE.

Neufchâteau, le 23 août 1914.

Le 25 août, le général commandant les troupes allemandes forma un conseil dit « de police », qui eut à prendre immédiatement les mesures nécessaires pour le paiement de la contribution de guerre de 50,000 francs, à laquelle la ville avait été condamnée. Cette institution fut promulguée par l'affiche suivante :

VILLE DE NEUFCHATEAU

Etant donné que, pour le moment, il n'y a pas de police civile organisée, à partir d'aujourd'hui elle sera fondée et représentée par :

1. MM. JOSEPH COLLIN, Bourgmestre.
2. PONCELET, ERNEST, Suppléant.
3. MARQUET, EDMOND.
4. RENOUY, EMILE.
5. PONCELET, LOUIS.
6. COLLIN, GEORGES, Secrétaire.

Ces Messieurs porteront comme signe distinctif un brassard vert. Le Conseil a son siège au café Lange.

Mesures de police.

1. Tous les habitants qui se trouvent encore possesseurs d'armes, de fusils de chasse, de revolvers, de carabines Flobert et munitions de toutes espèces doivent les apporter immédiatement au café Lange.

Les personnes qui lors de la perquisition qui sera faite seraient encore possesseurs d'armes et munitions, SERONT FUSILLÉES SUR LE CHAMP.

Les personnes qui abriteraient, dès maintenant, des Français qui ne sont ni blessés, ni prisonniers, doivent les livrer de suite à l'autorité militaire allemande. Les habitants chez lesquels on trouverait encore des Français seront fusillés ainsi que ces derniers.

Les personnes portant le brassard de la Croix-Rouge sont priées de se rendre au café Lange entre

2 et 4 heures afin qu'elles soient présentées aux autorités militaires, pour estampiller leur brassard le cas échéant. Tout porteur d'un brassard non estampillé sera puni sévèrement.

Si tous ces ordres ne sont pas scrupuleusement exécutés et si des incidents comme ceux qui se sont passés dans la nuit du 24 au 25 se reproduisaient, dix otages seraient immédiatement fusillés.

Neufchâteau, le 25 août 1914.

Le Bourgmestre,
JOSEPH COLLIN.

COMTE DE BEROLDINGEN,
Colonel.

Nous donnons en terminant quelques affiches qui reflètent encore, quinze jours après les massacres, la terreur dont la population était pénétrée.

REMISE D'ARMES

Le soussigné, Bourgmestre de la ville de Neufchâteau, prie ses collègues des communes environnantes d'engager leurs administrés à transporter au café Lange, à Neufchâteau, ou dans un local de leur commune, toutes les armes et munitions qui sont sur leur territoire.

Les détenteurs n'encourront aucune pénalité en cas de remise volontaire et immédiate.

Les armes qui ont été enfouies devront être déterrées.

Neufchâteau, le 27 août 1914.

Le Bourgmestre,
JOSEPH COLLIN.

VILLE DE NEUFCHATEAU

L'armée allemande nous avise que des coups de feu ont été tirés cette nuit sur une de ses automobiles, entre Longlier et Fauvillers.

Nous adjurons encore une fois les civils à ne se livrer à aucun acte d'hostilité envers l'armée allemande et à dénoncer les coupables.

Dans le cas contraire, des otages seraient pris et fusillés.

Neufchâteau, le 3 septembre 1914.

Par ordonnance du Conseil de police allemand :

Le Secrétaire,
G. COLLIN.

Le Bourgmestre,
J. COLLIN.

AVIS

Il y a quelques jours, des malfaiteurs ont coupé des fils télégraphiques et téléphoniques et à cause de cela les communications des troupes allemandes étaient dérangées.

Si cela se reproduit encore, on demandera des contributions à ces places de 5 à 50,000 francs en proportion de la ville ou du village où les mesures seront plus sévères si les malfaiteurs continuent les détriments.

Hamipré, le 4 septembre 1914.

Par ordre,
(Signé) MOSZEIK.
Capitaine.

§ 2. — Assenois et Les Fossés.

L'engagement du Sart eut son épilogue à la fois à Hamipré et à Assenois.

Pour Hamipré, nous renvoyons au rapport n° 633, où ont été décrits les méfaits auxquels se livrèrent les soldats du 83^e de réserve et peut-

être du 168^e de l'active, ainsi que du 157^e. Ce dernier régiment appartient à la 11^e division, VI^e corps, de Breslau, qui était en liaison, à cet endroit, avec le XVIII^e corps.

On lira avec non moins d'émotion le récit de ce qu'eurent à endurer, à Assenois, le curé et les gens du village, qui s'étaient dévoués pour la sépulture des victimes du combat.

A Les Fossés, localité occupée par l'ennemi dès le 20 août au soir, défilèrent le 22 août les troupes du VI^e corps de Breslau qui rencontrèrent à Rossignol l'armée coloniale française. Les Fossés fut, les jours suivants, un vaste lazaret.

N° 635.

La première patrouille ennemie pénétra à Assenois (1) le 12 août au soir. Le 13 à midi, il vint deux dragons français, qui passèrent trois jours dans la maison d'un garde-chasse et parvinrent à rejoindre leur corps à Lacuisine. Tous les jours, à toute heure, on voyait des patrouilles de uhlans. Le 17, il passa un détachement français, se dirigeant sur Neufchâteau. Le 19 à 10 heures, des soldats du 5^e cuirassiers de Tours se rencontrèrent avec des éclaireurs allemands et blessèrent un uhlman, gagnèrent ensuite Neufchâteau et revinrent à Assenois à midi. Pendant qu'ils se reposaient, on annonça l'approche de l'ennemi : ils se portèrent au-devant de lui et la rencontre se fit en face de l'église. Un chasseur français qui accompagnait les dragons atteignit le soldat allemand L. Kampke, du 3^e escadron du 11^e chasseurs à cheval, qui tomba sur le seuil de l'église (2). Plusieurs Allemands blessés s'échappèrent et l'un d'eux fut transporté chez le curé de la paroisse, M. François, où il resta en traitement jusqu'au 24. Un cuirassier français, Alcide Garnier, fut aussi déposé, sur l'ordre de son capitaine, au presbytère, où il fut administré, puis il fut emmené à la Croix-Rouge de Neufchâteau et, de là, en Allemagne. A la soirée, les Allemands menacèrent les habitants de représailles.

Le 20, il y eut de nombreuses patrouilles allemandes.

Le 21 à 8 heures, les troupes allemandes envahirent le village et le fortifièrent en y construisant des barricades. Les soldats voulurent forcer les caves du château : ils se contentèrent d'enlever le vin du curé et se retirèrent vers le soir.

Le 22, de 7 à 10 heures, il passa des Allemands. A 10 heures, la bataille commença au Sart et dura jusque 17 heures. Le village d'Assenois fut occupé militairement. Le soir, les troupes allemandes partirent vers Straimont, où l'échevin Déom dut les conduire la nuit, à travers les bois.

Le 23, des messes basses purent encore être dites à 6 heures et à 7 heures. Le défilé des Allemands commença à 12 heures et se poursuivit jusqu'à la nuit. Ils enlevèrent des chevaux à Assenois et Habaru et se livrèrent partout au pillage, à l'occasion des perquisitions qu'ils faisaient dans les maisons, à la recherche, disaient-ils, de soldats français.

(1) Notes recueillies en 1916 et complétées depuis la fin de l'occupation.

(2) Il fut inhumé au cimetière militaire du Sart.

Le 24, quarante hommes furent réquisitionnés pour aller enterrer les morts sur le champ de bataille du Sart (1), et ils y retournèrent le lendemain. Ce jour-là, comme le curé allait dire la messe à 6 heures, il fut fait prisonnier par un capitaine du 118^e, qui le conduisit au Sart, où il fut de suite menacé d'être fusillé, parce que ses paroissiens étaient accusés d'avoir dépouillé les cadavres, ce qui était absolument faux.

Sur le champ de bataille, on réunit les civils d'Assenois et ceux de la commune de Grapfontaine, ainsi que deux hommes d'Hamipré; ils furent placés en rang, après qu'on eut mis de côté M. Léon Gérard, député permanent, M. Déom, échevin, et M. Aerens, secrétaire. Ordre fut donné aux hommes de se mettre entièrement nus, puis fut renouvelé pour le curé : celui-ci s'y refusa, disant qu'il n'avait pas à être fouillé, puisqu'il arrivait avec des soldats. Il y eut des cris et des menaces, mais il tint bon. Les soldats se mirent en devoir de fouiller les vêtements des civils; ils les leur rendirent au bout d'une heure, après avoir saisi dans l'un de ces habits quelques marks et découpé dans un autre, une poche en étoffe contenant 112 francs. Ces deux objets servirent de chefs d'accusation. On se remit ensuite au travail.

Le curé reçut, lui, l'ordre d'accompagner le capitaine, dont il suivit le cheval à la course, jusqu'à épuisement, non sans recevoir, en cours de route, de nombreux coups de cravache. Arrivé devant la porte de la chapelle du Sart, il y fut mis à genoux pendant deux heures. Il accompagna ensuite deux soldats à Assenois, pour rapporter les médailles recueillies sur les soldats enterrés la veille; puis il fut ramené sur le champ de bataille et renvoyé une deuxième fois à Assenois, pour y prendre les ornements nécessaires aux funérailles. Le commandant étant absent, il procéda à l'enterrement d'un officier français et d'un allemand près de la chapelle du Sart. Le commandant revint bientôt et, entrant dans une violente colère, il se répandit en terribles menaces. On procéda à l'enterrement du capitaine allemand dans la chapelle et, au milieu de l'office, le commandant l'interrompit, pour faire continuer la cérémonie par un pasteur protestant. Il tint ensuite un discours, dans lequel il accusa les Belges d'avoir dépouillé et mutilé les morts : on avait notamment, dit-il, arraché l'alliance du doigt du capitaine. Or il a affirmé — le curé étant présent — qu'il avait recueilli lui-même cette alliance, pour la remettre à la veuve du défunt; il la fit voir aussi à un médecin italien qui était présent et qui put constater qu'elle était passée dans la chaîne de sa montre.

Les hommes furent ensuite dirigés, sous escorte, vers Cousteumont, où ils furent parqués, à 19 heures, dans la pâture de M. Kerger, et où ils reçurent l'ordre de se coucher dans un marais; les sentinelles devaient tirer sur quiconque

(1) Leurs corps furent relevés aux environs de la chapelle du Sart et inhumés dans le cimetière militaire qui entoure la chapelle. Ce cimetière contient 21 soldats allemands et 5 officiers, tombés le long de la route de Hamipré à Assenois, dont les soldats Gunts 12/83, Marquart 7/83, Lohne 7/83, Dorsch 9/83, Nanth 7/83, Hoffman 9/83, Wilke 7/83, Scheinberg 7/83, Thile 7/83, Ochse 2/83, Hesse 7/83, Portugall 7/83, Lumbach 7/83 et Dummer 7/83. En plus les soldats allemands Hubert Nathan 9/168, Baune du 157^e, Charles de Beaulieu du 157^e et Brandin du 157^e, morts à Les Fossés, de blessures reçues dans la forêt de Rossignol. Le cimetière contient aussi 170 soldats français et 5 officiers, appartenant aux 21^e et 23^e coloniaux et surtout à un bataillon du 23^e qu'avait envoyé au Sart le colonel Aubé, qui se trouvait près de la ferme d'Ospot; ces soldats n'avaient pas dépassé la chapelle du Sart, ou plutôt le chemin de terre d'Assenois au Sart passant devant la chapelle.

se tiendrait debout. Ils passèrent là une nuit d'indicible angoisse. Le curé entendit la confession de la plupart des hommes, qui s'attendaient à mourir.

Le 26 à 7 heures, les hommes se remirent en marche pour le champ de bataille, passant entre des rangs de soldats qui les insultèrent, les frappèrent. La vue d'un prêtre catholique augmentait encore leur rage : un coup de bêche lui fut destiné, mais M. Émile Gérard réussit à le parer et le curé ne fut atteint qu'au bras. On les rangea ensuite quatre par quatre et, en face d'eux, vinrent se mettre des soldats, pour les fusiller : certains de ces malheureux criaient, d'autres pleuraient ; le curé leur adressa quelques mots d'exhortation et d'encouragement, puis leur donna l'absolution. Au bout d'une demi-heure, on fit rompre les rangs et les prisonniers se remirent tous à la besogne, les uns enterrant des cadavres, les autres s'occupant de recueillir et de brûler les armes, d'autres encore transportant des charges comme des bêtes de somme. Le curé obtint grâce pour M. le député Gérard, qui succombait de fatigue.

A 16 heures, les hommes furent groupés et mis en rang. En tête, les soldats placèrent quelques prisonniers français, puis le curé ; derrière eux, tous les civils. Le sinistre cortège traversa Hamipré et fut mené devant l'hôtel de ville de Neufchâteau. Le curé comparut devant un général et deux officiers. Interrogé sur la raison de sa présence avec ces hommes, il répondit « qu'il était allé enterrer les morts sur réquisition des Allemands ». — Pour toute réponse, l'un des officiers dit : « Nous allons d'abord en finir avec cette crapule ! » Les prisonniers furent conduits à la prison et fouillés. Le curé fut extrait des rangs et placé contre un mur de jardin et devant lui prirent place six soldats armés. Allait-on le fusiller ? Dix minutes après, il fut conduit au corps de garde de la prison, où il fut insulté et vilipendé ; puis un officier le poussa dans une cellule. Demain à 5 heures, lui dit-il, son compte serait réglé.

Le 27 août à 10 heures, des civils de Neufchâteau furent enfin autorisés à ravitailler les prisonniers. A 15 heures, le curé subit un nouvel interrogatoire : « Était-ce un officier ou bien un soldat qui avait été tué à Assenois ? » Le soir, on l'informa que tous les hommes, lui le premier, seraient exécutés le lendemain. Le 28 août, le juge voulait « savoir quel crime avait été commis ». Le curé expliqua de nouveau comment ils s'étaient tous rendus sur le champ de bataille. Quant aux marks, ils provenaient de ce que les Allemands, séjournant trois jours au village, avaient soldé leurs dépenses dans un cabaret avec cet argent. Quant à la bourse trouvée sur Joseph Lecomte, elle lui appartenait, la poche ayant été coupée à un autre de ses vêtements ; il suffisait de faire apporter ce dernier et, par le rapprochement de la poche, faire la preuve qu'il disait la vérité.

Après une longue discussion, le juge voulut renvoyer le curé dans sa paroisse, mais celui-ci s'y refusa, afin de ne pas se séparer de ses paroissiens. La même proposition lui fut faite une seconde fois et déclinée de nouveau. Pour finir, on lui demanda de désigner deux otages, à remplacer jour par jour, et ils furent tous libérés.

Le 2 septembre, le juge vint au village et fit signer au curé et à l'adjoint Déom une déclaration par laquelle ils répondaient des hommes libérés. Il se rendit aussi chez M. Lecomte et constata que son affirmation relative à la poche coupée était exacte.

Pendant que les prisonniers étaient retenus à Neufchâteau, les hommes qui étaient demeurés au village furent conduits sur la ligne du chemin de fer, où ils durent couper les arbres et les haies situés à moins de dix mètres de chaque côté de la voie ferrée. Les soldats installés au village ne firent que réquisitionner et piller. Le précieux butin provenant du château fut chargé sur des autos.

Dans la nuit du 26, 200 soldats logèrent à l'église ; ils fracturèrent les troncs et laissèrent dans l'édifice des traces ignobles de leur passage.

N° 636. La paroisse de *Les Fossés* — écrit le curé, M. l'abbé Chenot — comprend un groupe de maisons autour de la gare de Lavaux, et le village même de Les Fossés, qui borde la route de l'état Léglise-Suxy entre les bornes 4 et 6 et le chemin provincial Hamipré-Tintigny entre les bornes 7 et 8.

Les soldats belges du Génie firent sauter le 4 août à 2 heures du matin le pont de Lavaux, coupant ainsi la ligne de chemin de fer Marbehan-Libramont. Pendant près de trois semaines, ce fut à la gare un silence de mort, les appareils télégraphiques et téléphoniques furent cachés ou sabotés, le rail commença lui-même à se rouiller.

Les habitants continuaient à vaquer paisiblement à leurs occupations, persuadés d'ailleurs que les Ardennes étaient à l'abri de l'invasion, lorsque l'arrivée imprévue des culottes rouges, le 6 août, mit la paroisse en liesse et réveilla le patriotisme. Chacun s'empessa de fêter nos alliés, de les acclamer, de les ravitailler.

Le 10 août à 22 heures, le curé et un garde-chasse se trouvèrent nez à nez avec les deux premiers uhlands ; on vit se dissoudre aussitôt la garde-civique et chacun de se tapir qui derrière un tas de fagots, qui derrière une haie, qui sous le toit...

Le 15 au matin, 32 Allemands traversèrent le ban de Les Fossés en coupant les fils des clôtures et vinrent s'enliser dans les fanges.

Mercredi 19, une escarmouche se produisit à Assenois : un Allemand fut tué, trois chevaux culbutés.

Jeudi 20, le canon gronda dans la direction de Longlier. De nombreuses patrouilles explorèrent le terrain et l'orée de la forêt du côté de Rossignol.

Le soir, l'armée allemande pénétra au-delà et en deçà du chemin de fer dans les sections de Nivelet, Habaru, Lavaux, semant l'épouvante dans la population : allait-on partir, allait-on rester ?

Vendredi 21, c'était tout gris d'Allemands : ils accrochaient le téléphone partout le long des routes, ils creusaient des tranchées, ouvraient des meurtrières dans les toits de plusieurs maisons. Des avions survolèrent le village à faible hauteur. On licencia ce jour-là les écoliers, en leur recommandant bien de ne pas toucher — sous peine de mort — les fils, et d'être polis. Ces soldats furent convenables : ils payaient jusqu'au pain qu'on leur donnait.

Le soir s'amènèrent de Mellier des pillards, qui enlevèrent vivres, avoine, chevaux, etc. Pendant cette terrifiante razzia, le curé fut arrêté et gardé comme otage. Vers 21 heures, cinq énergumènes se ruèrent sur le presbytère ; un coup de revolver retentit sur le seuil, ils firent irruption dans la cuisine et enlevèrent tout ce qui leur tomba sous la main ; puis ils s'éloignèrent du village terrorisé en emmenant avec eux à Mellier le fils du bourgmestre, M. Alfred Marenne.

Le 22 août, de 6 heures à 8 h. 30, défilé impeccable des troupes d'infanterie et d'artillerie, venant de Léglise, qui prenaient la direction de Rossignol. Vers 10 heures, les dernières troupes rentrèrent au village. « Vous avez, dit un officier, une heure pour évacuer les maisons ou vous réfugier dans de bonnes caves, parce que les canons français vont bombarder votre village. » Ce fut le sauve-qui-peut, l'affolement de deux à trois cents habitants s'enfuyant éperdus dans la direction de l'arrière, c'est-à-dire vers Habaru et vers Lavaux, dans les bois et dans les carrières, poussant devant eux bétail et véhicules, emportant les objets les plus hétéroclites. Les plus hardis restèrent dans leurs caves. La tête du VI^e corps de Breslau venait de prendre contact, à 4 ou 5 kilomètres d'ici, sur la route de Rossignol, « à la fagne de France » et au ruisseau de la Civanne, avec le 1^{er} colonial français ; d'où arrêt et recul des pièces d'artillerie jusque dans le village et au-delà de Les Fossés. A midi, plus un canon et plus un prussien au pays : ils étaient rentrés dans la forêt. Les pauvres Français qui avaient pénétré dans la forêt pour gagner Neufchâteau par les Fossés, furent écrasés et refoulés par le nombre jusque dans le village de Rossignol.

Petit à petit les habitants revinrent, par groupes : pas un obus n'avait atteint le village. Vers 15 heures, arrivaient les premiers blessés allemands, et le soir, le village ne formait plus qu'un vaste lazaret. L'école, l'habitation de l'instituteur, toutes les granges et beaucoup de maisons regorgeaient de blessés, allemands presque tous, et de prisonniers français. Pendant tout ce temps, le canon tonnait vers Rossignol, les mitrailleuses crépitaient vers Assenois — c'était la bataille du Sart. L'église fut réquisitionnée à 21 heures, les bancs furent sciés et enlevés, le Saint-Sacrement put être réfugié à la sacristie, où se célébra la Sainte-Messe jusqu'à l'évacuation des blessés. La population eut une belle attitude, se dévouant sans compter pour fournir vivres et pansements aux blessés, même allemands.

C'est dans cette journée que périt, sur la paroisse de Mellier, la famille Lagarmitte, qui habitait l'avant-dernière maison de Les Fossés sur la route de Rossignol. Pris chez eux vers 15 heures, Félicien Lagarmitte, Marie Jacob son épouse et leur enfant unique, âgé de 6 ans et demi, furent fusillés le long de la route, ainsi qu'il sera raconté plus longuement à Mellier (tome VIII).

Du 23 août, dans les premières heures, jusqu'au 26 août, les hommes furent réquisitionnés pour enterrer dans le bois de Rossignol les victimes du combat. Douze cents blessés passèrent à Les Fossés, 214 furent soignés sur place au feld-lazaret n° 6, les autres furent conduits à Léglise, d'autres à la gare de Habay. Ces malheureux entassés sur des charrettes, horriblement mutilés, mourant de soif, ne reçurent les premiers soins que 24 ou 36 heures après la boucherie de la forêt. Défense était faite aux voituriers en cours de route et aux habitants dans la traversée des villages de les soulager. Le reste des habitants mâles furent occupés à couper et à brûler arbres et buissons, sur une longueur de 500 mètres, des deux côtés de la voie ferrée.

L'ambulance de Les Fossés fut un paratonnerre pour le village les jours qui suivirent : aucun convoi de troupes ne passa, ni ne troubla les blessés.

Trente soldats moururent ici : trois officiers allemands du 157^e, 24 soldats allemands et 2 français. Ils reposèrent dans la fosse commune, jusqu'à leur transfert, en 1918, aux cimetières militaires du Sart et de Rossignol.

§ 3. — *Montplainchamps.*

La paroisse de Montplainchamps groupe plusieurs hameaux : à l'ouest, Grapfontaine, bâti sur le versant sud de la hauteur qui domine la vallée de la Vierre ; au centre, à un kilomètre de distance, Montplainchamps ; à l'est, au pied de la hauteur qui domine, avec ses 450 mètres d'altitude, la vallée de la Vierre, Nolinfaing ; au sud, Hosseuse. La commune qui groupe ces hameaux porte le nom de Grapfontaine.

Le combat de Neufchâteau s'est étendu à tout le territoire de cette commune, le 22 août, entre 12 et 17 heures. Dans trois cimelières militaires reposent environ 320 Français, appartenant aux 21^e et 23^e coloniaux (5^e brigade coloniale), ainsi qu'aux 107^e et 138^e (1) (46^e brigade, 23^e division, 12^e corps), et environ 50 Allemands, appartenant au 168^e actif et aux 80^e, 83^e, 87^e et 168^e de réserve.

A l'issue du combat, l'ennemi mit sauvagement le feu aux maisons de Montplainchamps. Au presbytère périrent les archives paroissiales.

Les cinq derniers blessés français relevés sur le champ de bataille furent achevés dans l'après-midi du 23 août.

Les principaux éléments de ce travail, que nous devons à M. l'abbé Flamion, curé de l'endroit, remontent au 25 novembre 1914 ; ils ont été complétés sur la fin de l'occupation et en 1921.

N° 637.

Le 10 août, dans la matinée, apparition des premiers soldats : ce sont des Français, des dragons à la longue crinière. Le même jour, vers 15 heures, le uhlán Max Andres, de la 1^{re} compagnie du 4^e dragons, de Schmiedeberg-in-Riezengebirg (Silésie), qui descend vers Neufchâteau par la grand'route, est abattu au-dessus de Montplainchamps, au deuxième coup de feu des Français. Blessé au ventre et jugé intranportable par le médecin attaché à la Croix-Rouge de Neufchâteau, il fut soigné chez M. Julien Cop et mourut pendant la nuit.

A partir de ce jour, presque quotidiennement, des patrouilles des deux partis seront vues sur quelque point du territoire de la commune.

Le jeudi 20, dès 8 heures, passage de 5 régiments de cuirassiers français dans la direction de Neufchâteau. Ils rencontrent les Allemands à Longlier. Le combat cesse vers 14 heures par la retraite des Français. Un soldat français égaré est tué vers 18 heures sur la route de Montplainchamps à Grapfontaine par deux cyclistes chasseurs allemands à la poursuite des traînards. Le soir, les incendies allumés par l'ennemi qui occupe Longlier, jettent dans la nuit leurs lueurs sinistres : l'effroi et l'angoisse étreignent les cœurs. On attend l'arrivée des Allemands.

La nuit et la journée du vendredi se passent sans les voir, mais non sans les entendre. Cette fois, ce n'est plus le bruit court et martelé d'un groupe de cavaliers

(1) L'action de ces deux régiments sera plus longuement exposée bientôt, lorsqu'il sera question du combat des Barrières et de Saint-Médard.

patrouilleurs, c'est le fracas immense et profond des masses allemandes, pareil au bruit de la mer mugissante et qui accourt, menaçant de tout engloutir sur son passage. Le soir, tout ce tumulte se tait. Silence angoissant et chargé de menaces.

Samedi 22, vers 11 heures, trois régiments de coloniaux français débouchent du bois par la grand'route de Florenville. Ce sont les 21^e, 22^e et 23^e. Ils se répartissent sur la hauteur en files par deux d'une cinquantaine d'hommes. Le canon tonne, les obus sifflent au-dessus de nous. Bientôt après, les coups de fusil éclatent en pétarades nourries, le tic-tac des mitrailleuses se fait entendre, voix monotone, froide et cruelle. On se réfugie dans les caves et on attend que ce soit fini.

Vers 15 heures, l'aile droite française cède sous le nombre et les Allemands envahissent le petit hameau de Nolinfaing. Les hommes sont rassemblés par les soldats qui les font sortir des maisons. La moitié parvient habilement à s'échapper de la griffe teutonne; les autres, au nombre de huit, sont emmenés vers Hamipré : coups de pied, coups de crosse, menaces de mort leur sont copieusement distribués et renouvelés, comme stimulants à la marche, que nos malheureux prisonniers regardent comme une marche à la mort. Ils arrivent à Neufchâteau, en passant par Offaïng et Longlier, à 20 heures. Conduits à l'hôtel de ville, ils subissent interrogatoire et visite, puis ils passent la nuit à la belle étoile dans la cour du café Lange. Le troisième jour vers midi, ils sont transférés à la prison, où ils sont mêlés à la foule des prisonniers civils de Neufchâteau. Le soir, un officier vient demander que « ceux qui ont tiré sur les braves et loyaux soldats allemands se fassent connaître ». Pas de réponse. « Puisque les coupables ne veulent pas se déclarer, annonça l'officier teuton, demain matin dix hommes choisis par le sort seront fusillés. » Les hommes eurent pour se coucher le pavé des cellules ou des corridors et, finalement les combles de la chapelle. Ils furent libérés le vendredi après-midi.

Le 22 août, il est 17 heures quand le combat prend fin; les Français, pour éviter un encerclement, battent en retraite vers les bois. C'est à ce moment que les Allemands envahissent la ferme isolée de Montplainchamps, sise à 100 mètres de la grand'route et à 500 mètres en-dessous de l'église. Les femmes sont emmenées vers la hauteur par la grand'route, les hommes après un jugement sommaire sont enfermés dans une écurie, où ils passeront la nuit sur la pierre, sans paille ni couverture, grelottant de froid.

A 19 heures, un lieutenant accompagné d'une foule de soldats se présente au presbytère et demande poliment à visiter la maison, ainsi que l'église, où il me donne l'ordre de l'accompagner. La perquisition à l'église terminée, il m'annonce que le capitaine m'attend à la ferme. Nous sortons de l'église et, sur la route, je retrouve mes voisins, M. Victor Conrotte, bourgmestre, sa servante, M. Charles Lambotte, président de fabrique, son épouse, et ma sœur. A la ferme, nous sommes présentés au capitaine Oswald, du 87^e d'infanterie, mais sans le voir, car toute lumière est sévèrement prohibée. Après m'avoir fait jurer que mes paroissiens seront bons pour ses soldats et ne leur feront aucun mal, il fait enfermer tous les hommes dans une chambre de l'étage, et les femmes dans une chambre voisine. « Il vous est défendu, dit le lieutenant, de sortir sous peine d'être fusillés et, si l'ennemi revient le lendemain matin, on vous apportera des fusils pour vous défendre... »

Deux heures plus tard, le ciel s'éclaira d'une vaste et vive clarté : c'étaient les quatre maisons de Montplainchamps, dont le presbytère, et, de plus, un hangar, qui flambaient. Les Allemands volèrent 4 chevaux, 2 bêtes à cornes, 2 porcs gras et un grand nombre de poules. Dans l'incendie du presbytère périrent toutes les archives de l'église : registres paroissiaux, sommier des titres, inventaire du mobilier, actes aux délibérations, etc. Ces documents avaient été cachés à la cave sous un amas de briques et de planches ; des soldats, sans doute à la recherche de vin, les découvrirent et les brûlèrent sur place.

Personne dans la paroisse ne fut fusillé ; mais soldats et officiers — sauf toutefois le capitaine, qui se montra toujours poli envers tous et même respectueux envers le curé — s'ingénierent avec une cruauté calculée à nous torturer par des menaces de mort ou des simulacres de fusillade.

A 11 heures du matin, nous fûmes enfermés dans la salle à manger de la ferme et pour la première fois depuis 24 heures, nous reçûmes quelques aliments. A plusieurs reprises, nos gardiens racontèrent que huit hommes de Nolinfaing, surpris pendant la nuit à faire le coup de feu sur les sentinelles, avaient été faits prisonniers et seraient fusillés. C'est en punition de ce crime qu'on avait incendié nos maisons. Le curé nia énergiquement leur culpabilité, ajoutant que les Allemands porteraient la responsabilité d'avoir tué des innocents. Innocents les civils l'étaient de toute évidence, puisque, prisonniers depuis le samedi à 15 heures, ils ne pouvaient avoir tiré pendant la nuit sur les sentinelles !

A la ferme, les prisonniers furent libérés le 23 à 13 heures, moment où s'éloigna le capitaine Oswald. Un jeune officier recommanda toutefois au curé de ne pas sortir avant deux jours ; et il en donna la raison : « Votre maison étant brûlée, aux yeux de l'armée vous êtes un coupable ! »

Le 23 au matin, M. Léon Lefebvre découvrit un soldat français pendu dans le hangar attenant à la maison de M. Guillaume Belche, de Grapfontaine. Le cas de suicide doit être exclu, car la poutre à laquelle il était attaché était trop élevée pour qu'il pût s'y accrocher lui-même ; le chevalet qui avait vraisemblablement été utilisé était distant de la plante des pieds de 50 centimètres. Henri Belche et Emile Lambotte détachèrent la victime et le sentiment public ne jugea pas qu'il fût téméraire d'imputer le crime aux Allemands.

Cinq blessés français — les cinq derniers qui furent relevés sur le champ de bataille — furent achevés sur le territoire de la paroisse dans l'après-midi du 23 août. Deux fermiers de Nolinfaing, Germain Herman et Victor Cornette, qui avaient été réquisitionnés pour conduire des blessés à Hamipré, les trouvèrent vers midi assis le long d'un chemin de campagne dit « le Haut-Chemin », à cent mètres au-delà du croisement de la route de Nolinfaing et s'entretenaient avec eux. Ils ne paraissaient pas gravement atteints, puisqu'ils demandèrent à être chargés sur leur chariot et offrirent même chacun à cette fin une somme de cinq francs ; leur demande ne put malheureusement pas être accueillie, tant parce que la charge était complète que parce que les Allemands déterminaient eux-mêmes le nombre de blessés à emporter à Hamipré. Le même jour à 17 heures, les deux fermiers repassèrent en cet endroit et les trouvèrent massacrés ; des soldats allemands creusaient une fosse à côté des cadavres, pour les y enterrer.

Le 23 dans l'après-midi, les Allemands pénétrèrent dans le village de Grapfontaine pour y réclamer des habitants ou pour enlever eux-mêmes — le revolver au poing ou en menaçant de la baïonnette — des vivres de toute sorte et surtout du lard, du pain, du vin et de l'alcool.

Le 25 août, un officier donna l'ordre à l'autorité communale de faire procéder à l'inhumation des soldats par les hommes de la commune. Munis du brassard de la Croix-Rouge, tous les hommes valides se répandirent sur le champ de bataille. Ceux qui se dirigèrent du côté d'Hamipré furent arrêtés vers 10 heures comme pillards et emmenés près de la chapelle du Sart, où ils furent fouillés très minutieusement. Ceux qui, déclaraient les soldats, seraient trouvés en possession d'objets ayant appartenu à l'armée devaient être fusillés. Heureusement, on ne trouva rien et ils furent remis au travail. A midi, les personnes qui leur apportaient à manger furent renvoyées. Le soir, ils furent conduits dans une prairie marécageuse, à Cousteumont et y passèrent la nuit sur la terre froide et humide, au sein d'un brouillard glaçant; il leur était défendu de se lever sous peine d'être fusillés. Le 26 août, nouvelles cruautés : ramenés près de la chapelle du Sart, ils furent mis sur deux rangs devant une immense fosse. « C'est pour vous, leur dirent les soldats, puisqu'il n'y a plus de morts à enterrer! » En face vinrent se placer les exécuteurs, l'arme prête. Ce furent alors chez ces malheureux, qui croyaient leur dernière heure arrivée, d'indicibles tortures morales. Cruels bouffons! Ce n'était qu'un simulacre destiné à les faire souffrir. Un officier donna l'ordre de reprendre le travail, qui continua jusque midi. Enfin, on permit de leur apporter à manger et à boire. Le soir, quand la besogne fut finie, on les conduisit à Neufchâteau comme une troupe de bandits et, après un pénible internement de deux jours, ils furent relâchés le vendredi à 15 heures. Ils étaient 46 hommes de la paroisse de Montplainchamps, dont l'instituteur, M. Michel Henrion, de Grapfontaine.

Il existe sur la commune de Grapfontaine trois cimetières militaires, qui ont groupé sous l'occupation les premières sépultures dispersées sur le champ de bataille : a) le cimetière du « Haut-Chemin », sur la section de Nolinfaing, contient 228 Français, dont 6 officiers (1) et 49 Allemands, dont 8 officiers (2); b) le cimetière de « La Hollière », sur la section de Grapfontaine, contient 60 Français (3); c) le cimetière de « Soybeau », sur la section de Harfontaine, contient 22 Français (4).

N° 638.

Warmifontaine est situé dans la vallée de la Vierre, à 4 kilomètres au sud-ouest de Neufchâteau. Le 21 août, les troupes allemandes — parmi lesquelles le 88^e d'infanterie, qui formait le centre — prirent position au nord de la localité. Le 22 août à 9 heures, le 107^e français occupa les hauteurs opposées, au sud du village.

(1) Ils appartiennent au 21^e et 23^e coloniaux.

(2) Ils appartiennent en bonne partie au 168^e (XVIII^e corps), et au 168^e de réserve (XVIII^e corps de réserve); quelques-uns aussi au 80^e, 83^e et 87^e de réserve (XVIII^e corps de réserve).

(3) Dont 5 officiers; ils appartiennent presque tous au 23^e rég. d'inf. coloniale; seuls sont identifiés le capitaine Bonnaire (tombe n° 26), et le sergent Léon Garnier (tombe n° 32).

(4) Dont Louis Peintureau, caporal au 138^e de ligne et Jacques (dit Jean) Litou, sergent au 107^e de ligne. Lors de la première inhumation en 1914, on avait recueilli treize indications relatives au 107^e rég. d'infanterie.

Quoique pris entre deux feux, celui-ci n'eut pas à souffrir du bombardement, lequel dura huit heures. Il n'y eut pas d'engagement d'infanterie sur le front nord de la localité, mais bien sur les deux ailes.

4. — Le combat des « Barrières » et de Saint-Médard.

Après le combat de Longlier, le 20 août, les Allemands poussèrent une pointe en avant dans la direction de Bertrix. Des éclaireurs, venant à la fois de Neufchâteau et de Neuvillers, passèrent déjà dans la journée du 20 août en vue de Rossart et se portèrent vers Biourge et Névraumont. Des troupes plus considérables occupèrent le lendemain les points culminants de la route qui, par Petit-Voir, se dirige vers Biourge. Ces soldats appartenaient aux 80^e et 88^e d'infanterie, au 81^e de réserve et au 11^e bataillon de pionniers.

C'est à ces troupes que se heurtèrent, le 22 août, les Français de la 23^e et de la 24^e division d'infanterie (12^e corps), que soutenaient les 21^e et 34^e régiments d'artillerie (1).

Un premier combat se livra dans l'après-midi du 22 août, aux environs de la grand'route de Neufchâteau-Bertrix. Les troupes françaises l'emportèrent brillamment, et, dépassant la grand'route, elles occupèrent Rossart.

(1) L'action de ces deux régiments d'artillerie est longuement décrite dans l'*Historique du 21^e régiment d'artillerie de campagne*, Paris, Charles, pp. 3 et 4 ; et dans *34^e régiment d'artillerie. Historique du régiment*, Paris, Charles, pp. 7, 8, 9. « Depuis plusieurs jours, écrit cette dernière publication, les habitants de Florenville avaient vu des Allemands aux environs. Méfiez-vous, nous disaient-ils, il doit y avoir quelque chose d'organisé. Mais nos ordres étaient simples : il ne s'agissait que de rencontrer l'ennemi et de le combattre.

La 24^e division et, avec elle, le 34^e, allant chercher contact, traversèrent la forêt d'Herbeumont... Le gros du régiment débouche de la forêt le 22 août vers le milieu de la journée. Déjà notre infanterie était aux prises avec l'ennemi dans la région de Straimont-Saint-Médard et cherchait à s'emparer des hauteurs au nord de ces villages. Nos batteries reçurent pour mission d'appuyer l'attaque, en battant principalement les lisières des petits bois qui servaient de points d'appui à l'ennemi. La partie était déjà engagée quand la plupart des batteries arrivèrent en position...

Nos batteries prirent leurs positions comme au champ de tir, le poste d'observation du capitaine à côté de la batterie. Chacun avait sa mission bien définie et, en peu de temps, le tir fut réglé, les petits bois meurtriers écrasés sous des rafales nourries. L'infanterie put s'avancer et, avec elle, les batteries dont la mission l'exigeait. La 4^e batterie tirait, à 700 mètres, sur les lisières du bois de Névraumont, et le sous-lieutenant Bouisseau, s'avançant avec une pièce de la 6^e batterie, faisait un tir de plein front à 400 mètres sur une maison qui abritait des mitrailleuses allemandes...

Le soir de cette première journée de bataille, on bivouaqua sur place : l'ennemi était peut-être à moins d'un kilomètre ! Oh ! la lugubre nuit ! Tout autour de nous, aussi bien des bois où les tirs de 75 avaient écrasé les Allemands, que des champs où gisaient épars nos blessés et les leurs, s'élevaient des plaintes, des gémissements atroces, les cris de douleur et de désespoir de ceux qui souffraient, qui étaient abandonnés et qui se sentaient mourir... »

Le 12^e corps est pour ainsi dire le seul, sur tout le front, qui ait repris la lutte le lendemain : il n'aurait sans doute pas fléchi, si la retraite des troupes qui combattaient à sa droite et à sa gauche, n'avait rendu sa propre retraite urgente et inévitable (1).

Ces importantes rencontres méritent plus qu'une mention sommaire : les données qu'on va lire, et que nous avons puisées dans les *Journaux de marche* du 12^e corps de l'armée française, documenteront le lecteur sur ce sujet.

Au matin du 22 août, le 12^e corps, exécutant les ordres reçus et qui lui donnaient comme objectifs Recogne-Libramont, déboucha de la Semois par divisions accolées; la 23^e division à droite, itinéraire Izel-Chiny-Straimont; la 24^e division à gauche, itinéraire Florenville-forêt d'Herbeumont-Saint-Médard-Névaumont.

Les avant-gardes devaient atteindre, à 9 heures, la ligne Bertrix-Straimont-Suxy, en liaison avec le 17^e corps d'armée à gauche, et le corps d'armée coloniale à droite.

Suivons la marche de chacune des divisions sur l'itinéraire qui lui avait été tracé.

La 23^e division (général Leblond) avait dépassé la forêt de Chiny, défilé plein de danger, lorsque, vers 13 h. 30, elle se heurta aux premiers éléments ennemis, contre lesquels elle engagea la 46^e brigade : l'artillerie divisionnaire prit place sur les hauteurs situées au nord de Menugoutte, entre les deux régiments d'infanterie de la brigade, le 107^e à gauche, s'avancant sur la route de Menugoutte-Harfontaine, le 138^e à droite, vers Grapfontaine.

Une heure après, l'ennemi paraît céder : la 23^e division décida d'aller de l'avant, de façon à atteindre et dépasser la route de Petit-Voir à Neufchâteau; la 45^e brigade a maintenant pris place sur la gauche (2), sauf un bataillon du 78^e d'infanterie que le général Leblond envoie vers Neufchâteau, avec un bataillon du 138^e (46^e brigade) pour venir en aide à la 5^e brigade coloniale qui soutient le combat de Neufchâteau.

A 16 h. 40, le recul de la 5^e brigade coloniale, en même temps qu'une violente canonnade de l'ennemi, contraignirent la 23^e division à se replier légèrement

(1) Ces combats furent assez meurtriers. Nous donnons plus loin des renseignements sur le cimetière « des Barrières », où reposent maintenant les soldats des deux armées qui y succombèrent. Quant aux tombes primitives, on en trouvera la photographie, accompagnée de données plus précises, dans *Heldengräber*, o. c. Les n^{os} 172, 173, 176 et 177 sont relatifs aux abords de Névaumont, les n^{os} 174 et 175 aux abords de Biourge.

(2) *L'Histoire du 78^e régiment d'infanterie*, Paris, Charles, 1920, s'exprime ainsi : « Il ne s'agit pas, à vrai dire, d'un combat, mais d'une forte canonnade; l'ennemi est tenu en respect. Le régiment connaît pourtant son premier deuil : le soldat Chaussier (Feyfant) est tué, 1^{er} du 78^e, mort pour la France. La retraite se fait dans les conditions les plus dures. »

Le Six-Trois au feu, historique du 63^e régiment d'infanterie, Paris, Charles, 1920, régiment qui constitue avec le 78^e la 45^e brigade, écrit, p. 11 : « La bataille a eu lieu à Saint-Médard-Névaumont : la lutte a été dure, mais elle s'est terminée par un succès. Si l'on n'a pas pu déboucher hors de la région boisée, on a gardé le terrain conquis. »

mais le général Leblond donna l'ordre à ses troupes de conserver le terrain qu'elles avaient conquis. En fin de journée, la division garda ses positions.

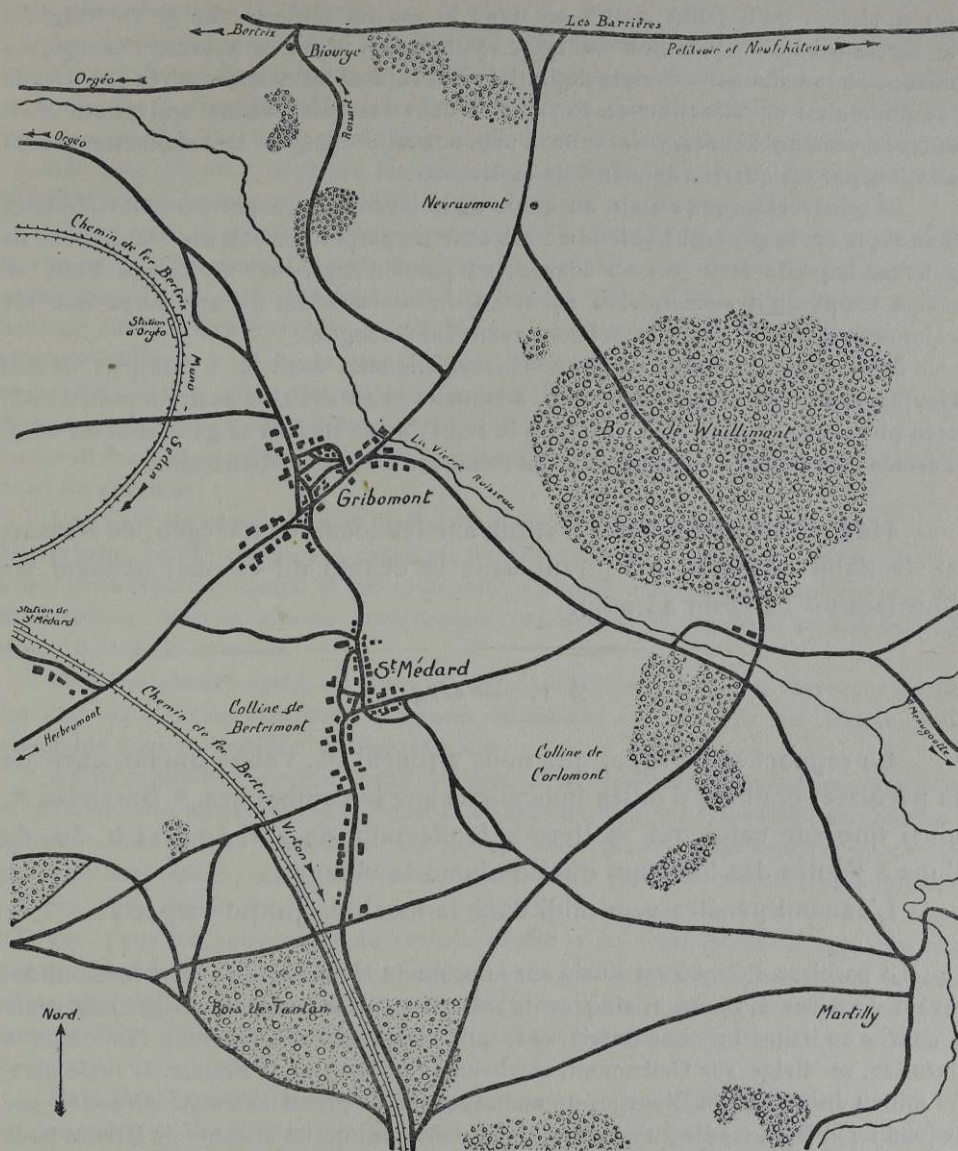


Fig. 25. — Plan du combat de Saint-Médard, les 22 et 23 août 1924.

La 24^e division (général du Garreau) alla de l'avant le 22 août en une colonne unique par la route Florenville-Lacuisine-Saint-Médard, et après avoir traversé sans encombre le périlleux défilé de la forêt, prit contact à Saint-Médard avec

le 17^e corps. On signala bientôt la présence de l'ennemi au nord de Névraumont : le 108^e s'y engagea vers midi et le délogea, mais il fut bientôt sérieusement attaqué lui-même par des renforts qui débouchaient des bois situés au nord. L'engagement fut si violent qu'il fallut mettre en ligne le second régiment de la 47^e brigade, le 50^e, ainsi qu'un bataillon du 126^e, 48^e brigade. Vers 14 heures, d'énergiques attaques à la baïonnette avaient définitivement refoulé les Allemands ; la 45^e brigade les poursuivit en direction de Rossart et dans les bois voisins, qui furent ainsi enlevés vers 19 heures, à la suite d'une nouvelle charge à la baïonnette, menée à la fois par les quatre régiments de la division.

Le général Roques s'était, au cours de la journée, transporté à Saint-Médard, d'où il pressa le général Leblond de marcher en parfaite liaison avec la division de gauche, laquelle était fort en avance, au point d'approcher de Grand-Voir, en même temps qu'il avisait, vers 14 h. 25, le commandant du 17^e corps que ses colonnes reprenaient leur marche en avant sur Recogne.

Mais il apprit, entre 16 et 17 heures, combien avait eu à souffrir, devant Neufchâteau, la 5^e brigade coloniale, à laquelle la 23^e division avait dû prêter aide ; bien plus, un peu plus tard, il apprit le repli du 17^e corps à sa gauche et du corps d'armée coloniale à sa droite, et il dut renoncer à la marche en avant.

Nous faisons suivre des travaux sur les localités d'Orgeo, de Rossart et de Saint-Médard, qui furent dans le champ du combat pendant les journées du 22 et du 23 août.

§ 1. — Orgeo.

Le rapport sur Orgeo, que nous a fourni M. l'abbé Sindic, curé de la paroisse, contient d'utiles indications sur le combat des « Barrières », ainsi que sur celui qui se livra le lendemain, de 7 h. 30 à 11 h. 30, de l'une à l'autre des hauteurs qui dominent le village.

L'ennemi pénétra vers midi dans la localité, qui fut respectée.

N° 639.

La paroisse d'Orgeo est située sur la route de Neufchâteau à Bertrix-Bouillon. Avant d'arriver à Biourge, cinq cents mètres au-dessus de ce village, une route s'amorce au lieu-dit : « Les Barrières », qui, passant par Névraumont, section de la paroisse, se dirige sur Gribomont, Herbeumont, Muno et la France. D'autre part, au milieu du village de Biourge, un embranchement prend la même direction par le fond du village, tandis qu'un autre embranchement quitte la route de Bertrix pour passer à Orgeo et gagner Bertrix par le pont-viaduc du chemin de fer à quelque cent mètres de la gare.

A raison de la disposition montagneuse et très accidentée de la contrée, des fortes rampes et des courbes brusques de la route Neufchâteau-Bertrix, l'on s'attendait peu à voir d'importantes troupes passer dans le pays. La route stratégique était, pensait-on, celle de Bouillon-Bertrix-Libramont ou bien celle de Bouillon-

Paliseul-Libin. Mais on n'avait pas prévu la rupture des ponts de la route Libramont-Bertrix à Recogne, et c'est ce qui désigna les routes de la paroisse à devenir le passage des troupes allemandes venant de Libramont et des troupes françaises venant de la France.

Le 6 août, un groupe du 27^e dragons français vint en reconnaissance sur le territoire d'Orgeo, Saint-Médard, Martilly et Straimont. Puis quelques rencontres se produisirent, vers Neufchâteau et Bertrix, entre éclaireurs. Les trains circulèrent jusqu'au 10 août sur la ligne de Bertrix-Gedinne et la poste fonctionna jusqu'au 15 août, jour où nous reçûmes les derniers journaux. On y lisait la résistance de Liège et nous croyions avec simplicité que l'ennemi n'irait pas plus loin.

Le 20 août, la grosse cavalerie (cuirassiers) et l'artillerie françaises montèrent la rampe de Névraumont, se rendant vers Neufchâteau. Après-midi on entendit le canon tonner dans cette direction. Un bon nombre de curieux se rendirent sur la hauteur située entre Biourge et Petit-Voir, « aux Barrières », d'où l'on voyait des effets d'artillerie au-delà de Neufchâteau. Mais vers 17 heures, l'armée française se repliait et les civils qui accompagnaient les troupes nous apprirent que les Allemands étaient entrés à Neufchâteau, à Tournay et à Grandvoir. Notre tour ne tarderait donc pas et, dès ce moment, on s'occupa de mettre en sûreté ce que chacun avait de précieux.

Le 22, je me rendis dans la matinée à Biourge pour les confessions du samedi. En arrivant, je rencontrai une escouade de dragons, qui avait eu une escarmouche avec les cavaliers ennemis, et qui ramenait un blessé, dont le lieutenant me pria de prendre soin. Vint ensuite un autre dragon, conduisant un cheval allemand dont il venait de tuer le cavalier.

Une demi-heure après, un très fort parti de cavaliers allemands vint reconnaître les lieux et s'avança quelques centaines de mètres sur la route de Bertrix, puis rétrograda dans la direction de Neufchâteau.

Ayant repris le chemin d'Orgeo, je perçus sur ma droite le bruit d'une fusillade et le tic-tac des mitrailleuses : c'était le combat du bois des Caurettes, sur Bertrix. Ignorant ce combat et trompé par une appréciation fautive d'acoustique, je n'étais pas sans inquiétude, car je me demandais si cette fusillade n'était pas le fait des troupes allemandes que j'avais vues à Biourge. Arrivé à proximité du village d'Orgeo, j'eus un autre sujet de crainte quand je vis l'entrée du village obstruée par des barricades de chariots et la rue occupée par des troupes françaises. Admis, après pourparlers, à franchir la ligne de défense, je constatai qu'on se préparait au combat. Tout était disposé en vue d'une action imminente, qui nous fut toutefois épargnée.

Dans l'après-midi, la bataille s'engagea sur une ligne qui s'étendait depuis la hauteur des « Barrières » de Rossart jusqu'à Neufchâteau, par Petit-Voir et Warmifontaine pour l'armée allemande, et Gribomont, Saint-Médard, Martilly et Straimont pour l'armée française. L'action fut chaude particulièrement sur la hauteur entre Névraumont et la route de Neufchâteau. Plusieurs assauts à la baïonnette se succédèrent et finalement les Allemands furent empêchés d'avancer.

Dès le début de l'action, un groupe de jeunes gens d'Orgeo m'avait suivi à Gribomont, pour y accomplir les fonctions de brancardier. Avec M. le curé de

Saint-Médard, nous donnâmes les secours de notre ministère aux blessés et aussi à ceux qui portaient pour les assauts. Ce n'est qu'au grand soir que je pus rentrer dans mon presbytère.

C'étaient principalement le 108^e et le 50^e (47^e brigade, 24^e division d'infanterie française) qui étaient restés maîtres du terrain à Névraumont. Malheureusement le soir on apporta de mauvaises nouvelles du centre, qui avait été enfoncé à Bertrix, et l'ordre fut donné de se replier le lendemain de grand matin.

Les Français venant de Biourge et de Névraumont repassèrent chez nous le dimanche matin, 23 août. Ils croyaient marcher à un grand combat et se promettaient de « soigner l'ennemi. » Ils se dirigeaient vers le bois du Bonetay, qui domine le village. D'autres troupes avaient campé la nuit sur ces hauteurs. Mais des troupes allemandes venues de la direction d'Ochamps avaient occupé les hauteurs à l'opposite, du côté nord du village. A 7 heures, au moment où sonnait la messe basse, on entendit le premier coup de fusil et la canonnade se déclancha, bientôt suivie du grincement énervant des mitrailleuses. Les gens qui se trouvaient à l'église furent fort effrayés de ce bruit, car une illusion d'acoustique donnait l'impression que l'action se passait dans le cimetière ou aux alentours. Cependant la Sainte Communion fut distribuée, la messe fut commencée, on fit les annonces paroissiales, toujours avec accompagnement de cette infernale musique de fusillade et d'artillerie. A l'issue de l'office, personne n'osa sortir, de crainte de se trouver dans le champ de tir et cette hésitation faillit se changer en panique lorsque, au moment où le prêtre quittait l'autel, une balle perdue, traversant une fenêtre, alla se loger avec bruit dans la boiserie de l'autel de la sainte Vierge. Que faire de cette foule apeurée ? Après avoir, par quelques paroles, rassuré mes paroissiens, je songai à leur faire réciter à haute voix le chapelet. Trois chapelets y passèrent et le combat continuait toujours. J'ouvris alors la porte de l'église et je constatai, à mon grand étonnement, qu'il n'y avait autour de l'église ni soldat mort, ni vivant, et que toute l'action s'exerçait en dehors du village, de l'une à l'autre des hauteurs entre lesquelles il est encaissé.

A 11 h. 30, la bataille était finie, sans qu'il y eût aucune victime dans la population civile, sinon qu'à une femme, une balle avait traversé le muscle de l'avant-bras. Quelques obus avaient atteint la maisonnette du point d'arrêt du chemin de fer et, à l'autre extrémité du village, un shrapnell avait défoncé une toiture.

Après le combat, les Allemands, pénétrant dans le village, s'y répandirent dans les maisons, sans se livrer à aucune brutalité. La plupart appartenaient au pays rhénan et étaient de religion catholique. Quelques éléments s'établirent au village, mais le gros de la troupe s'écoula en rangs serrés vers Saint-Médard et Herbeumont pour talonner l'armée française qui se repliait vers la frontière. Nous l'apprîmes plus tard, le combat d'Orgeo n'était qu'un simulacre d'engagement, ayant pour but de masquer et de protéger la retraite, que rendait nécessaire la défection du centre à Bertrix, alors que l'aile gauche était victorieuse à Maissin et l'aile droite à Névraumont.

Dans les jours qui suivirent, seule la maison, non occupée, d'un commerçant, fut vidée de ses marchandises. Puis les réquisitions des vivres commencèrent, et d'abord de pain. Le commandant en exigea une telle quantité qu'en deux jours, les

réserve de farine furent épuisées. La pénurie ne cessa plus qu'après l'établissement du ravitaillement américain. Puis ce furent journellement des réquisitions de bœufs, de porcs, de veaux, etc., dont les soldats du landsturm et du génie firent une consommation étonnante.

§ 2. — *Rossart.*

Le village de Rossart fut bombardé le 22 août dans l'après-midi, et, à l'issue du combat « des Barrières », qui dura de 15 heures à 18 heures, il fut occupé par les Français. Ceux-ci l'évacuèrent spontanément le lendemain, ayant reçu l'ordre de la retraite.

N° 640. La première patrouille de uhlans — écrit M. l'abbé Valet, curé — parut à proximité de Rossart, sur la route de Neufchâteau à Bertrix, le 21 août dans l'avant-midi. Ils étaient au nombre de huit : six se dirigèrent sur Biourge, deux sur Névroumont, et ils furent tous tués ou faits prisonniers par un officier et 20 hommes du 50^e de ligne français qui occupaient la lisière du bois situé entre Rossart et Névroumont.

L'après-midi, à 15 heures, cinq autres uhlans venant de Neuvillers furent reçus à coups de mitrailleuses par le même 50^e : deux tombèrent de cheval et s'enfuirent vers Neuvillers abandonnant leurs chevaux et des cartes d'état-major ; les autres rebroussèrent également chemin.

Le 22, dans l'avant-midi, il y eut encore dans les environs quelques rencontres d'éclaireurs. A 14 heures, un petit groupe ennemi s'établit à la lisière du village du côté de Grandvoir, dans d'épaisses haies, et deux de leurs chevaux, privés de cavalier, s'arrêtèrent à proximité de l'église, ce qui laissa croire aux Français que le village était occupé. Il fut aussitôt bombardé et une vingtaine d'obus endommagèrent plus ou moins gravement les maisons Jules Rombaux, Jules Thomas, Werner, Jules Chauvaux, Gérard, Maissin, Jules Plainchamp, Catherine Mernier et Apolline Anselme. Au fort du bombardement, un sous-officier français pénétra dans le village et fit cesser le feu dès qu'il se fut rendu compte que les Allemands n'occupaient pas la localité. Au même moment, il les vit arriver en rangs épais dans les plaines de Grandvoir et le combat « des Barrières » commença vers 15 heures.

La maison d'Édouard Noël et un hangar bâti dans la propriété de M. Nicolas, de Biourge, à proximité « des Barrières », furent détruits par les bombes. Il y eut plusieurs corps-à-corps dans le cours de l'après-midi et finalement l'artillerie française eut raison de l'ennemi, qu'elle refoula sur Grandvoir et Neuvillers.

A 18 heures, un millier de Français appartenant aux 50^e, 100^e, 108^e et 126^e entrèrent à Rossart, pour y passer la nuit. Les blessés furent soignés à l'école et dans les maisons ; l'un d'eux mourut le lendemain et est inhumé au cimetière.

Le 23, à 4 heures, les Français se disposaient à prendre la route de Neufchâteau quand vint l'ordre de la retraite. L'ennemi occupait déjà Bertrix et pouvait

les encercler. Les Allemands n'entrèrent pas à Rossart même; ils occupèrent seulement la gare dite de Rossart, située à plus de 2 kilomètres de la localité, où les habitants durent, chaque jour, charrier de l'eau potable, pour les 23 chevaux qui s'y trouvaient, ce qui dura cinq mois. Quant aux Français, ils se maintinrent ce jour-là à Saint-Médard et à Orgeo, en direction d'Herbeumont. Ils opérèrent lentement leur retraite, tandis que, pour faire diversion, à la lisière du bois d'Orgeo, quelques hommes continuaient à tirer le canon. Des effets militaires, que les Allemands s'amusaient à cribler d'obus, avaient été accrochés à des buissons, pour simuler de nombreuses troupes.

Le 24 août, les Allemands réquisitionnèrent des civils pour creuser sur le territoire de Névrumont de grandes tranchées où ils enterrèrent pêle-mêle les soldats des deux armées, dont la plupart étaient tombés à cet endroit. Certaines de ces tombes contenaient 43, d'autres 14, d'autres 10, d'autres 8 cadavres, d'autres un seul. C'est en octobre 1917 qu'ils furent exhumés par l'occupant et transférés, sans cercueils, à l'exception toutefois des officiers, au cimetière actuel. Il longe la route provinciale de Neufchâteau à Bertrix, au croisement du chemin de terre qui borde le bois de Burtaubois.

L'autorité belge ne fut pas mise au courant des constatations d'identité qui furent faites en cette circonstance. C'est ainsi que, sur les 215 Français, dont 9 officiers, appartenant aux 50^e, 100^e, 108^e et 126^e, qui reposent dans ce cimetière, aucun n'est identifié. Par contre, des 362 Allemands, dont 8 officiers, appartenant au 80^e régiment de fusiliers, au 88^e, au 81^e de fusiliers de réserve, et au 11^e bataillon de pionniers, 94 ont leur nom gravé dans la pierre.

Quant aux blessés du combat, ceux qui étaient à Rossart furent transférés dès le lendemain à Bertrix. Un seul mourut à l'école de Rossart et fut enterré au village.

§ 3. — *Saint-Médard.*

Des rencontres d'éclaireurs eurent lieu à Saint-Médard les 10 et 11 août.

Le 16 août, des uhlans se livrèrent à des scènes d'intimidation à la gare de Straimont.

On lira ci-dessous, dans le rapport de M. le curé Letain, d'intéressantes précisions sur les engagements des 22 et 23 août, qui ont si merveilleusement mis en relief à Saint-Médard la vaillance des Français.

Avant d'être occupé par les troupes du 12^e corps, le village et les abords de Saint-Médard reçurent, dans la matinée du 22 août, le 7^e régiment d'infanterie, (65^e brigade, 33^e division, 17^e corps), dont il formait l'extrême droite. Quant au 9^e régiment — qui compose avec le 7^e la 65^e brigade — il prit place à l'ouest de la côte 144, à 4 kilomètres au

sud d'Orgeo. Les deux régiments furent de là dirigés sur Blanche-Oreille, par Bertrix.

Pendant le combat de l'après-midi, le village lui-même fut pris sous le feu de l'artillerie.

L'ennemi parut le jour même et mit le feu à quatre maisons.

N° 641

Saint-Médard est construit sur le versant nord-est de la colline de Bertrimont, ayant comme vigie l'église, qu'on aperçoit d'un grand nombre de localités voisines. Au pied de la colline s'étale le hameau de Gribomont, que baigne un affluent de la Vierre, venant de Saupont et Orgeo. Entre les deux sections de Saint-Médard et de Gribomont, au lieu-dit « Entre-Deux-Villes », sont construites les écoles et la maison communale. La commune comprend en outre le quartier de la gare et les fermes écartées de Waillimont et du Boischaban. Le territoire est traversé du nord au sud par la ligne Bertrix-Virton et de l'est à l'ouest par la nouvelle voie stratégique Bertrix-Messempré-Carignan. Entre Saint-Médard et Florenville s'étend la forêt de Chiny d'une profondeur de 8 à 10 kilomètres.

Le 6 août, à 9 h. 30, vingt-six dragons français reçurent un accueil enthousiaste.

Le 10 dans la matinée, onze uhlans venant de Néвраumont traversèrent Gribomont, revolver au poing, délestèrent le facteur Toussaint de sa correspondance et firent irruption dans la gare. Le chef de station, qui les avait observés dès leur arrivée à Néвраumont, à l'aide de jumelles, put mettre en sûreté le contenu du coffre-fort et les écrits de l'administration. Les cavaliers trouvèrent les locaux vides et les saccagèrent, brisant portes, fenêtres et meubles ; puis ils prirent la direction de Mortehan. Un seul d'entre eux, l'officier, repassa dans l'après-midi.

Le lendemain à 7 heures, deux uhlans furent cernés dans le village par des chasseurs français : ceux-ci ne voulurent pas tirer, de crainte d'accident de personne et les Allemands s'esquivèrent par un chemin de traverse.

Le 16, dix uhlans firent irruption à la gare de Straimont, aux environs de laquelle habitent trois ménages. Chez Roberty, ils burent de l'alcool copieusement et emportèrent l'argent du comptoir, ainsi que des jumelles. Passant de là à l'hôtel Gardien, ils continuèrent leurs libations, mais en offrant de payer avec l'argent pris chez le voisin. M. Saudmont s'esquiva avec son fils : ils essayèrent des coups de feu qui, heureusement, ne les atteignirent pas. Madame Saudmont s'était cachée à la cave, derrière un madrier ; à cinq reprises les Allemands, charriant des bouteilles de vin, la frôlèrent sans la voir. Ils dévorèrent un jambon, dégustèrent des apéritifs, croquèrent du chocolat, etc., puis regagnèrent la forêt.

Le 19 août, un escadron de chasseurs français à cheval annonça pour le lendemain un fort passage de troupes montées. En effet, jeudi 20, des cavaliers de toutes sortes défilèrent, prenant la direction de Néвраumont et de Neufchâteau-Longlier, où ils prirent contact avec l'ennemi. De la hauteur de Bertrimont, nous vîmes différents foyers d'incendie allumés par l'ennemi.

Le 21, quinze Allemands furent délogés du monticule de Corlomont par les chasseurs établis à Tantan, aux confins de la commune.

En somme, on n'avait aperçu jusqu'au 22 que très peu d'Allemands. Les trains

avaient circulé tant bien que mal jusqu'au 17 et, malgré tout, on croyait le danger très éloigné.

La confiance grandit lorsque, dès le matin du 22 août, l'infanterie française défila à travers le village. A 9 heures, ce fut le tour de l'artillerie. Trois batteries furent installées sur la hauteur de Bertrimont. L'infanterie gagna les abords de Névraumont, près duquel l'ennemi s'était avancé. Bientôt un combat s'engagea et le canon ne cessa de retentir pendant plusieurs heures, sans qu'aucun obus allemand arrivât cependant jusqu'à nous. On entendit une estafette française crier : « Arrêtez ! Vous tirez sur nos hommes ! » et « Labourez le bois derrière le village ! » Les Allemands furent délogés de ce bois et refoulés jusqu'au pont de Petitvoir. Un bon nombre étaient tombés percés par les baïonnettes françaises. Le cimetière érigé en cet endroit renseigne 362 Allemands, dont 8 officiers. Les prisonniers allemands furent ramenés au village et traités avec la plus grande humanité. Par contre, le capitaine français Lesourd tomba sous les balles d'un prussien blessé, où moment où il se baissait généreusement pour lui donner à boire (1). René Aourousseau, fils cadet du colonel Aourousseau, du 108^e, tomba dès le premier choc sur le champ de bataille. Son père le trouva qui baignait dans son sang, sur la route du « Terme » ; il sauta un moment de son cheval, étreignit le corps mutilé de son fils et dit : « René, mon pauvre René !... Que dirai-je à ta mère ? » Le moribond ouvrit les yeux, remua en souriant ses lèvres muettes, et ce fut tout. Le colonel frappa du pied le sol, remonta en selle, donna ses derniers ordres à son secrétaire particulier, jeta encore un regard sur le triste brancard sur lequel gisait son fils, puis dégainant son épée, il dit : « En avant ! » Le cadavre fut transporté chez M. l'instituteur Lambert qui, toute la nuit, le veilla comme un frère, Florent Englebert ayant promis de faire un cercueil pour le lendemain matin.

Vers 15 heures, les brancardiers commencèrent à apporter les blessés du combat à la Croix-Rouge, installée à la villa de M. Mernier, à Gribomont. En quelques heures il y en eut partout, dans les maisons, dans les granges, dans les caves, dans les jardins. Du sang, des gémissements, des appels sans nombre, mais aucune plainte, aucun reproche. Le lieutenant Clarens avait la joue percée et sa main serrait encore la garde d'une épée toute sanglante. J'eus le bonheur de lui conférer les sacrements de pénitence et d'extrême-onction et, peu après, il expirait. Un soldat du 50^e s'amena, la jambe droite pantelante, appuyé sur deux piquets arrachés à une clôture et tenant sous le bras le casque et la capote en lambeaux d'un Allemand : « J'ai vengé, dit-il, mon père tombé en 1870 ! Ma baïonnette est restée dans la poitrine du 6^e prussien ! J'ai fait ma part : que Dieu m'envoie la

(1) *L'Histoire du 34^e régiment d'artillerie* (Paris, Charles 1920), p. 8, rapporte cet autre trait : « Les batteries du 2^e groupe s'étaient avancées dans la zone conquise, au nord de Saint-Médard. Tandis qu'elles tiraient, elles recevaient des balles venant de l'arrière : c'étaient des blessés allemands qui, incapables de se traîner, ayant dû rester sur place, utilisaient leurs dernières forces et leurs dernières cartouches pour tuer lâchement quelques Français. Un médecin-major qui voulut aller les secourir essuya un coup de feu à bout portant.

Courage parfois stoïque, mais avili par la perfidie ; dévouement extrême pour leur patrie, mais dicté par l'orgueil et par une haine inhumaine pour l'ennemi, voilà les traits du combattant allemand qui nous apparaissent dès le premier jour ».

mort ! » Secondé par M. l'abbé Sindic, curé d'Orgeo, nous nous fîmes un devoir de porter à tous ces braves le réconfort moral et les secours de la religion, recueillant avec admiration les confidences de ces victimes du devoir. Je restai auprès d'eux jusque 3 h. 30 du matin ; deux infirmiers prêtres se firent remarquer par leur bonté et un dévouement à toute épreuve. Dans le village aussi, de nombreuses personnes donnaient leurs soins aux victimes du combat ; citons en particulier M^{me} Mernier-Istace et sa fille Marie-Louise, dont tous les blessés ont gardé un souvenir reconnaissant.

A 3 h. 30 du matin, je rentrai à Saint-Médard, ne soupçonnant pas que la retraite eût été décidée à minuit, à la suite, disait-on, du désastre de Rossignol. A ce moment le village était encore rempli de troupes. A 4 heures, j'allais me diriger vers l'église, quand un soldat prêtre vint, au nom de son chef, demander l'église pour y abriter ses hommes ; mais lorsque j'arrivai, il était décidé qu'elle ne serait pas occupée. J'entendis les confessions de nombreux fidèles, je distribuai la Sainte Communion et, par une inspiration vraiment providentielle, j'annonçai que la première messe serait célébrée à 6 heures, au lieu de 7 h. 15, heure habituelle, et que, si le village était tranquille, on dirait une seconde messe à 8 heures. C'est grâce à cette circonstance que nous avons échappé à un affreux malheur. Après la messe célébrée pour René Aurousseau et après l'absoute donnée au cimetière, on entendit un avion allemand, puis une fusillade nourrie. L'ordre fut donné aux Français de se retirer aussitôt. A 7 h. 15, quelques personnes qui n'avaient pas été averties du changement d'heure vinrent à l'église et rentrèrent aussitôt chez elles, à l'exception de ma sœur et de M^{me} veuve Mouzon. Celle-ci demanda à se confesser. Au moment même, un obus tomba sur le chemin du cimetière, puis un second sur le monument funéraire de François Nicolay : c'était à quelques mètres de l'église et les vitraux de la face latérale nord tombèrent en morceaux. Je dis alors à M^{me} Mouzon de gagner le confessionnal voisin du maître-autel et elle commença sa confession, tandis que ma sœur se plaçait aussi derrière l'autel, de l'autre côté. A ce moment — il était 7 h. 30 — un obus s'abattit avec un fracas épouvantable sur l'église elle-même, l'ébranlant jusque dans ses fondements. Une énorme brèche était ouverte dans le flanc de l'église, au-dessus de l'avant-chœur. Le toit, la charpente et le plafond étaient détruits sur une surface d'environ soixante mètres carrés. Les vitraux étaient ou brisés ou fortement détériorés. Aucun endroit de l'édifice, aucune pièce du mobilier n'étaient, pour ainsi dire, restés intacts, mais nous étions tous trois indemnes. Comme nous sortions par la sacristie, un nouvel obus tomba dans le jardin à environ douze mètres de l'église et nous pûmes nous abriter dans la cave de l'ancien presbytère jusqu'à la fin du bombardement, c'est-à-dire vers 11 heures. L'église était nettement visée et des projectiles atteignirent plusieurs maisons voisines (maisons Arnould, Noël, Cousin), ainsi que les jardins, dans un rayon de cent mètres. Des obus tombèrent aussi à l'autre extrémité du village et dans le quartier de la gare.

Cependant presque tous les habitants de Gribomont, sur l'avis d'un capitaine français, s'étaient enfuis le matin dans la direction d'Herbeumont, qui jusque-là était intact. Quant aux gens de Saint-Médard, ils s'étaient cachés dans les caves : aussi, malgré plusieurs centaines de projectiles tombés sur son territoire, il n'y eut

qu'une victime, M^{me} veuve TINANT-BOUCHÉ, 73 ans, tuée à son foyer par un éclat d'obus. Comme nous l'avons dit, l'ordre avait été donné aux soldats français de se replier en hâte et le bombardement n'eût fait aucune victime si la pièce de canon qui protégeait la retraite n'eût été atteinte au départ, près de la maison Hustin : trois artilleurs y furent tués et deux gravement blessés. Ceux-ci furent transportés le mercredi à Neufchâteau.

Quand l'ennemi constata que l'artillerie française était réduite au silence, il avança ses troupes dans toutes les directions et au commencement de l'après-midi du 23, les avant-gardes pénétrèrent au village. Tout à coup, une épaisse fumée apparut au faite de deux maisons : plus de doute, les Allemands incendiaient le village ! M. l'instituteur intervint et, avec l'aide d'un jeune Bavarois, qui servit d'interprète, il réussit à convaincre les incendiaires qu'on ne pouvait avoir tiré des maisons, puisque les habitants s'étaient enfuis dès le matin. Tout était prêt déjà pour mettre le feu chez Joseph Nicolay, mais on s'en tint là. Deux familles de travailleurs étaient sans logis, celle d'Arthur Pauporté, avec ses trois fillettes et de Lucien Saudmont, avec cinq petits enfants.

Des troupes se mirent bientôt à défilier par tous les chemins donnant accès à la localité. Les habitants leur servirent à boire de l'eau bien claire et les Allemands évitèrent de s'en prendre aux personnes, se bornant à piller les magasins et la plupart des maisons. Ils enlevèrent sans bons de réquisition 18 chevaux, le poney de M. Mernier et l'âne de M. Daubry ; ces deux derniers, abandonnés à Chassepierre, furent plus tard restitués à leurs propriétaires.

M. Joseph Noël fut molesté et mis au mur pour être fusillé ; il eut pourtant la vie sauve.

Le gros de l'armée avait cessé de passer vers 19 heures, puis ce fut le tour des voitures de munitions, qui se succédèrent jusqu'au lendemain matin.

Outre les deux maisons de Gribomont déjà citées, les Allemands incendièrent aussi la ferme Pauporté, à Boischaban, et l'économat des Ardoisières. La gare était en ruines. La maison veuve Arnould avait la toiture défoncée, celle d'Henri Arnould était percée d'un obus. Le pignon nord de la maison d'Alexis Noël était lézardé et celui de Jean Cousin était démantelé. Toutes les vitres étaient brisées. Les maisons Copine, à la gare, celles de Joseph Alexandre-Lambinet, de Lucien Alexandre, d'Auguste Pierret, de Belva-Tinant et de Lucien Tinant, à Saint-Médard, et celles de la veuve Nicolas Tinant, à Boischaban, étaient labourées d'éclats d'obus.

Les blessés français transportables avaient suivi les troupes françaises le 23 au matin. Les autres restèrent à la Croix-Rouge, où ils reçurent les soins du docteur Mangelle, de Limoges, et de deux brancardiers ; mais ils ne possédaient plus de matériel de pansement. Le mercredi, ils furent transportés à Neufchâteau.

Un groupe de soldats français restèrent cachés dans le bois de Waillimont, où ils furent ravitaillés par la population et particulièrement par M^{me} François Lambotte, sa fille Emilie et M. l'instituteur Lambert. Quand vinrent les frimas, l'un d'eux fut reçu à Saint-Médard chez M. Nestor Lambin et les autres chez des habitants de Martilly. Vers la fin de 1914, ils purent rejoindre le front par la Hollande.

§ 4. — *Martilly et Straimont.*

Le village de Martilly a eu à souffrir, bien qu'il soit resté en dehors du champ du combat. Il est intéressant de prendre connaissance des conditions dans lesquelles les Allemands fusillèrent un civil et s'y livrèrent à d'inutiles destructions.

Quelques lignes sont consacrées à Straimont, où l'échevin fut exposé à la mort parce que les troupes prétendaient que les civils avaient tiré sur elles.

N° 642.

Le village de *Martilly* — écrit le curé de l'endroit, M. l'abbé Lamotte — est situé à 8 kilomètres au sud-ouest de Neufchâteau, presque au bout du chemin qui, à peu de distance de Neufchâteau, se sépare de la route de Florenville pour s'y rembrancher à Foulouze (Straimont), en passant par Warmifontaine.

Martilly n'a pas servi de théâtre à la bataille du 22 août. Les habitants en ont pu néanmoins deviner les tragiques péripéties, au roulement lointain du canon et aux tourbillons de fumée qu'on voyait tournoyer à l'horizon.

Assez tard dans l'après-midi, l'issue du combat leur fut révélée par les troupes françaises, qui refluaient hâtivement avec leur artillerie et leurs équipages. On recueillit même, çà et là, certains échos des horreurs de la journée. L'angoisse était profonde. Plusieurs songeaient déjà à fuir. La plupart s'y décidèrent au bruit qu'un nouveau choc allait se soutenir dans la localité même, qui serait soumise à un terrible bombardement; « demain, il n'en resterait pas pierre sur pierre ». Déjà, les artilleurs disposent leurs batteries sur les hauteurs, entre autres sur le chemin de la gare. Les plus sceptiques doivent quitter leurs illusions. Il faut fuir au plus tôt, la plus élémentaire prudence l'exige. C'est d'ailleurs le conseil pressant d'un officier français.

L'exode devint bientôt général.

C'était navrant de voir ces théories de fugitifs éplorés avec leurs baluchons de fortune, en véhicule ou à pied, se frayant péniblement un passage à travers l'encombrement de la route. Ils s'en vont à l'aventure. Les uns vers la gare, d'autres vers la forêt d'Herbeumont, un bon nombre suit le flot des troupes qui se replient vers Florenville. Quelques courageux cependant, ne pouvant s'arracher à leurs foyers, se décident à attendre chez eux les événements.

À la tombée du soir, suspension de la retraite. La nuit se passe sans incident.

Le dimanche 23, dès l'aube, le défilé recommence et dure toute la matinée. À midi, il n'y avait plus un seul soldat français sur le territoire de Martilly.

Une demi-heure après, Gaspar Gilet et Louis Sckakels aperçoivent sur les hauteurs de Menugoutte, au Sartais, les premiers éclaireurs allemands. Ceux-ci se dissimulent prudemment derrière les massifs, se montrent et disparaissent tour à tour.

Ils ne tardent point cependant à faire irruption dans la localité : ils visitent les maisons, pour s'assurer, disent-il, qu'on n'y cache pas des armes ou qu'on n'y abrite pas de Français.

Dans l'intervalle, nombre de fugitifs étaient rentrés par petits groupes, certains juste à temps pour précéder de quelques instants l'arrivée du gros des troupes. Ce fut vers 17 heures environ que le flot déferla. En un clin d'œil, le village est submergé de fantassins, de cavaliers; les véhicules, les caissons, les pièces encombrant la route et les enclos.

Il est remarquable que le pillage ne devint à peu près général que du moment où un chef à cheval en donna l'autorisation. La harangue fut entendue de M^{me} Eugène Arnould, qui est grand-ducale et comprend la langue allemande. Elle a encore dans l'oreille, le mot « rauben » que l'officier lançait en le ponctuant d'un geste large.

A partir de ce moment là, les soldats ne demandent plus rien. Ils rançonnent les citoyens, font main-basse sur tout ce qui leur convient, vident les caves, pillent les magasins, nettoient les garde-manger, dévastent les poulaillers, égorgent des cochons, enlèvent même des chevaux et des têtes de bétail. Le témoin dont il vient d'être question et qui, la nuit, put sortir plusieurs fois, a observé le va-et-vient de soldats aux bras chargés de butin.

Les militaires ne sont cependant pas encore trop turbulents. Mais voilà que vers 23 heures, un coup de feu éclate soudain. Branle-bas général : les soldats sortent précipitamment; on entend des cris, des hurlements; les détonations se succèdent... Quand ils rentrent peu après, les Allemands sont de fort méchante humeur : « On a tiré, disent-ils ». Ils se montrent, dès lors, méfiants, intraitables; aucune prévenance, aucune attention ne réussit à les apprivoiser. Ils ont constamment l'injure et la menace à la bouche, et déclarent que du fait des francs-tireurs le village peut s'attendre à de terribles représailles. On se rendit bientôt compte que leurs paroles ne resteraient pas vaines.

Il pouvait être minuit, quant on vit de hautes flammes s'élever de la vieille maison Mernier. C'était une bâtisse datant du XVIII^e siècle, dernier souvenir de l'ancienne cour de justice, comprenant un corps de logis, réservé à la domesticité, puis des dépendances, granges, étables, écurie. Elle coupait à angle droit le nouveau bâtiment, construction assez imposante, que son aspect décoratif fait désigner sous le nom de château; le feu l'a épargné, par miracle. Le vieux corps de logis se distribuait en cinq compartiments, dont les fenêtres s'ouvraient sur le potager, un potager en contre-bas de la route et garni d'une grille sur toute sa longueur.

C'est au milieu de ce potager que sera assassiné l'infortuné HENRI BAUDOIN, un des domestiques de la maison. C'était un brave homme, approchant de la cinquantaine. Ses cheveux blancs l'avaient fait surnommer le « blanc Baudoin ». Nature très faible, caractère doux et tranquille, garçon entièrement dévoué à ses maîtres, depuis 25 ans à leur service, il était considéré comme un membre de la famille.

Le jeudi, 20 août, un des fils Mernier étant souffrant, Henri s'était rendu, dès le matin, à Neufchâteau, pour acheter des produits médicaux. Il y parvint sans encombre; pour revenir, il fit un détour par Tournay. Les difficultés ne manquèrent sans doute point, car le dimanche seulement il est à Harfontaine, chez le fermier Grès, qui, comprenant le peu de sécurité des routes, s'efforce de le retenir. Baudoin

refuse, alléguant que ses maîtres seraient dans l'inquiétude, et ne voulant pas, disait-il, les laisser seuls. Il est déjà tard quand il passe au moulin, la première maison de Martilly, pour y faire vérifier son passeport par un officier. De là, il regagne la maison Mernier, qu'il trouve vide. La veille, sur l'injonction d'un officier français qui lui annonçait la reprise à peu près certaine de la bataille, M. Mernier était parti avec toute sa famille. La maison avait été ensuite envahie par la soldatesque, puis vers 23 heures ou minuit, l'incendie s'étant allumé. Gaspar Gilet et Léon Jacques, dont les premiers crépitements du brasier ont attiré l'attention, en suivent avec angoisse les développements; leurs regards épient les inquiétantes flammèches qui retombent autour d'eux.

Vers 2 heures du matin, M. Gustave Chenot, échevin, est requis par l'autorité allemande d'identifier le corps d'un civil qu'on vient de fusiller. Quatre fantassins le conduisent dans le jardin Mernier, près d'un cadavre étendu sur le dos; à la clarté mouvante du sinistre, il reconnaît l'infortuné Baudoin. A côté gisait un baluchon de hardes et une paire de galoches.

Quelles sont, au juste, les circonstances de cette mort tragique? D'après les renseignements que purent fournir M^{me} Schnoek et M^{me} Eugène Arnould, le domestique aura été aperçu au moment où il fuyait l'incendie et les soldats auront tiré sur lui, l'abattant au milieu du sentier. Ceux qui l'ensevelirent — parmi lesquels le charron, Jules Albert — constatèrent que les balles lui avaient perforé les tempes et fracassé une épaule; il avait de plus la gorge ouverte, une oreille arrachée et une main zébrée d'entailles; les bourreaux l'avaient donc achevé à coups de sabre et de baïonnette.

Lorsque M. Chenot vint reconnaître le cadavre, il dit aux officiers qui l'accompagnaient : « Vous avez tué un homme doux et inoffensif. — Pourtant, répondirent-ils, on a tiré de cette maison. — Jamais Henri Baudoin n'a eu seulement un fusil en mains. — Nous avons fouillé le cadavre et nous avons découvert sur lui un couteau ! »

Pour excuser le meurtre d'Henri Baudoin, les Allemands prétendirent qu'il était un franc-tireur. Ils dirent à M^{me} Eugène Arnould, qui demandait pourquoi on incendiait la maison Mercier : « Un franc-tireur va être fusillé ». En rentrant chez M. Charles Gaillard et chez Englebert, des soldats annoncèrent qu'on venait de fusiller un homme déguisé en curé (la victime était revêtue d'un pardessus sombre).

Un autre civil, Joseph Jacques, fut à deux doigts de sa perte. Comme deux gradés étaient attablés chez lui, l'un d'eux se leva soudain, saisit un fusil et le déchargea par la fenêtre. Un officier entra à l'instant même revolver au poing et dit : « On a tiré de cette maison; je vais vous brûler la cervelle et votre maison sera incendiée ». M. Jacques ne perdit pas son sang-froid; il protesta, il en appela à la loyauté des deux officiers et parvint ainsi à avoir la vie sauve.

D'autres habitants coururent, pendant cette nuit, de grands dangers. Henri Chenot se trouvait dans le village au moment de la fusillade; il fut pris et mené à l'école, sous l'inculpation d'avoir tiré. Léon Burnet ne tarda pas d'y être traîné à son tour. Pendant l'alerte, celui-ci était resté tranquillement au coin du feu, avec son oncle Victorien. Tout à coup les soldats qui se trouvaient chez lui, rentrèrent comme des énergumènes. L'un d'eux, montrant sa main bandée, l'accu-

sait d'être un franc-tireur. Aussitôt une bande de forcenés se rua sur lui et l'enleva brutalement, malgré les protestations et les supplications de son oncle. Un soldat lui passa son ceinturon au cou et il fut poussé en avant à coups de crosse. Arrivé à l'école il fut fouillé et on trouva malheureusement sur lui une cartouche qu'un soldat y avait furtivement glissée. Henri Chenot et lui passèrent en conseil de guerre, inculpés d'avoir tiré sur les troupes allemandes et ils furent condamnés à être fusillés. La sentence devait être exécutée à 2 heures du matin. On laissa les jeunes gens sous la garde d'un soldat qui fourbissait des fusils. Ils virent arriver le peloton d'exécution. Déjà ils étaient collés au mur et couchés en joue, lorsqu'un officier leur demanda encore s'ils avaient tiré. Comme ils protestaient énergiquement de leur innocence, il ajourna l'exécution. Vers 4 heures, le feu fut mis à l'école. Un piquet de soldats confia les deux prisonniers à la garde de l'échevin, M. Chenot, qui devait en répondre sur sa tête jusque 7 heures, moment fixé pour l'exécution. L'attente se passa, comme bien on pense, dans des transes mortelles, mais quand l'heure fut arrivée les troupes s'étaient mises en branle, et les prisonniers retrouvèrent la liberté.

Les autres maisons furent incendiées au petit jour. Le presbytère, face à la maison Mernier, le fut vers 4 heures, alors que les troupes avaient terminé leurs préparatifs de départ et que le défilé commençait. C'est ce qui résulte du témoignage de M^{lle} Rosine Guyaux, qui se trouvait au presbytère. Quelques soldats alsaciens l'avertirent du danger et l'aidèrent à transporter à l'église deux blessés français qu'elle avait hébergés.

L'école et la maison du concierge attenante à la cure, étaient déjà en feu quand Henri Chenot et Léon Burnet en sortirent, vers 4 heures, pour être remis à la surveillance de l'échevin. En passant, ils remarquèrent que la maison Gilet flambait à son tour. A deux pas de l'école, occupant le coin en face de la maison Mernier, s'élève l'habitation de M. Basile Burnet, secrétaire communal. Il l'avait quittée l'avant-veille avec toute sa famille, sauf son frère Victorien, et son fils Léon, dont nous avons relaté l'aventure. Sortant de l'école, Victorien se rendit dans la grange voisine. Il y était de quelques minutes, quand, levant la tête, il aperçut une épaisse fumée qui envahissait les combles. Heureusement il put fuir et rencontra un peu plus loin un officier supérieur qui avait été son hôte et qui lui dit : « On a brûlé votre maison. — Oui et pourquoi? — C'est la guerre! »

La maison du maréchal-ferrant, M. Schakels, fut incendiée sur ces entrefaites. Un voisin, M. Alexandre Henrion, y vit entrer quelques soldats portant des torches; ils venaient à peine d'en sortir par l'arrière que déjà le bâtiment était la proie des flammes. Puis les incendiaires allèrent mettre le feu à un hangar au fond du jardin, puis à une meule de paille et enfin à l'écurie Henrion. La grange et les écuries Lamock furent détruites vers 5 heures. Henri Chenot et Léon Burnet ont observé, au moment où ils passaient, que des soldats amoncelaient des gerbes de paille aux entrées afin de mieux assurer l'embrasement.

D'autres maisons étaient aussi marquées pour la destruction, mais furent préservées. Si elles ont échappé au contact des torches, cela n'a tenu qu'à bien peu de chose. Alexandre Henrion avait été averti de la menace d'incendie par un soldat qui lui avait confié peu de temps auparavant qu'on avait tiré de la maison Burnet,

que Léon allait être fusillé et son logis incendié. M. Henrion supplia le soldat d'intercéder pour lui, ce qu'il accepta. Mais voyant les bottes de paille que déjà l'on apportait devant sa demeure, et à côté la torche incendiaire, il s'occupa immédiatement, aidé de quelques personnes, à sauver quelques meubles par une fenêtre de derrière. Peu après, le militaire qui avait promis son intervention annonça que la maison serait respectée.

Un autre voisin, M. Pauporté, instituteur, a connu l'angoissante perspective, non seulement de voir sa maison incendiée, mais d'y périr avec toute sa famille. Un quart d'heure après l'alerte initiale, les militaires qu'il hébergeait revinrent chez lui, en proie à une vive surexcitation. « Cette maison sera brûlée, dit un officier, et je vous défends d'en sortir. — Et pourquoi ? — On a tiré sur nos soldats ! — Je n'ai jamais eu de fusil en mains. — Que voulez-vous, c'est la guerre ! l'innocent paie pour le coupable. »

Toute discussion semblait superflue. Il ne fallait pas songer à fléchir ces barbares, mais plutôt à s'armer de courage et à se préparer à la mort par la prière. Le crucifix avait été dressé sur une table entre deux cierges allumés. Les gens de la maison étaient en proie à l'affolement; cependant M. Pauporté ne perdait pas son sangfroid. Un chef d'escadron ayant poussé, devant lui, cette exclamation : « Grand Dieu ! » Il lui demanda : « Croyez-vous en Dieu ? — Oui, répondit l'officier, je suis chrétien. — Vous devriez donc savoir que si, pour vous, l'innocent doit payer pour le coupable, il y a là haut une justice qui ne pense pas ainsi. Je n'ai pas le droit de tirer sur vos troupes, mais vous n'avez pas davantage celui de tuer des innocents. De part et d'autre c'est un crime que Dieu punit. »

Le chef d'escadron parut troublé, et ne répondit point. Il y avait là un ami de la famille, le maréchal ferrant Schakels, dont la maison brûlait en ce moment, qui se livrait au plus sombre désespoir. M. Pauporté, touché de sa douleur, s'avisa d'intervenir pour lui. « Que vous nous fassiez mourir, dit-il à un groupe d'officiers, nous y sommes résignés. Mais il y a ici un pauvre homme qui n'a que ses bras pour nourrir sa femme et ses enfants. Faites-lui du moins grâce ! — Pas de grâce, monsieur, c'est la guerre ! — Vous voulez donc nous faire mourir, risqua d'ajouter M. l'instituteur; notre religion nous commande de vous pardonner : eh bien ! nous vous pardonnons ! » Cette grandeur d'âme toucha le cœur de ces sauvages. Plusieurs remercièrent avec effusion; on vit même un officier essuyer une larme. Le chef d'escadron sortit et après une absence prolongée, il rapporta la grâce des condamnés.

La maison Condrotte, contiguë à celle de M. Pauporté, était aussi désignée pour la destruction. Dans la cave, des matelas étaient déjà imbibés de pétrole. Un officier intervint, qui plaça une sentinelle devant la porte, avec mission d'écarter les porteurs de torches.

Enfin la demeure de J.-B. Albert fut sauvée grâce à l'intervention d'un soldat auprès du capitaine.

N° 643.

Le mardi 24 août, troisième jour de passage des Allemands, le village de *Straimont* fut occupé par une « Feld-Train-Kompagnie du XIX^e (K. S.) Armee-Korps » commandée par le hauptmann Frantz. Celui-ci avait pris quartier chez l'échevin de

la section, M. Joseph Lambert. Vers 20 heures, on entendit de divers côtés, même venant des parcs à véhicules, des coups de feu et un lieutenant se précipita chez M. Lambert en criant : « Les civilistes, ils ont tiré ! » L'échevin dut l'accompagner et crier dans tout le village que, « si on entendait encore un coup de feu, le village serait brûlé et tous les hommes tués ». Arrivé sur la rue, M. Lambert se vit entouré de soldats et fut poussé de l'un à l'autre à coups de crosse. Comme la fusillade se poursuivait, la soldatesque se rua dans les maisons, sous prétexte d'enlever les armes, et s'y livra au pillage. Bientôt M. Lambert fut entraîné dans un campement et lié à un chariot. Là il eut beaucoup à souffrir : serré de court, sans pouvoir faire un mouvement, il fut livré pendant plus d'une heure aux mauvais traitements, jusqu'à ce que son épouse obtint du hauptmann, à force de supplications, qu'il fût libéré. Il rentra chez lui trempé de sueur et tout meurtri.

5. — *Vers la frontière française.*

Le 12^e corps français dut se résigner à la retraite, mais l'ennemi ne le poursuivit pas.

Les troupes de la 21^e division allemande (XVIII^e corps) pénétrèrent à Suxy le 23 à 16 heures. On les signale à Chiny, à Chassepierre, à Sainte-Cécile et à Muno le 24 août dans l'avant-midi.

Un civil fut tué et une maison fut brûlée à Chassepierre; deux maisons furent brûlées à Muno.

Relevons à Chiny l'une des rares accusations proférées officiellement contre les civils par la IV^e armée allemande et consignées au *Livre Blanc*. Le lieutenant von Manstein, du 10^e uhlans, qui est passé à Bertrix le 9 août et à Chiny le 10 août, écrit qu'il a saisi une lettre du « chef des gardes-forestiers » aux bourgmestres, pour leur notifier que les gendarmes et les employés forestiers ont été invités à organiser les habitants pour la résistance par les armes. Un habitant de Chiny lui aurait au surplus déclaré que, la veille, « les gardes civiles (*sic*) avaient été dans l'endroit et avaient enseigné parfaitement les habitants à manier les armes et à défendre à fond le village; que les habitants étaient maintenant tout prêts à mener la guerre des paysans ».

Nous ne pensons pas que l'accusateur soit à même de publier la lettre si compromettante qu'il annonce. Quant aux habitants de Chiny, il est faux qu'ils aient été initiés au maniement du fusil; ils ont remis toutes leurs armes et n'ont pas fait la moindre résistance lors de l'entrée de l'ennemi.

N° 644. Le village de Suxy (1) vit de rares patrouilles françaises, du 8 au 10 août. Une vingtaine d'Allemands se tenaient en permanence dans le voisinage, au sein des forêts. Les deux premiers parurent le dimanche 9 août, entre la messe et les vêpres. Deux éclaireurs furent soignés à la Croix-Rouge : un Français, atteint près du château André et un Allemand, blessé près de la maison du garde François Bion.

Le 18 août, de bon matin, un jeune soldat français venu en patrouille de Chiny fut blessé et conduit à la Croix-Rouge de Neufchâteau.

Des troupes françaises se dirigeant vers Neufchâteau ou Libramont passèrent à Suxy à deux reprises : le 20, puis le 22 août.

Le 22, le curé, M. l'abbé Radelet, avait averti les Français de se méfier de l'ennemi, qui débordait dans les bois du côté d'Assenois et de Montplainchamps. Le combat commença vers 11 h. 30 et se déroula surtout du côté de Montplainchamps et du pont de Spineuse, sur la route de Neufchâteau à Warmifontaine. Dès 15 h. 30, les Français repassèrent à vive allure. Vers 18 heures, des chariots français amenèrent des blessés, dont une trentaine furent déposés à la Croix-Rouge, établie à l'école des filles, sans compter tous ceux qui passèrent à la soirée sur des charrettes ou des affûts de canon, et furent emmenés vers Jamoigne. Deux morts furent enterrés au village (2). Louis Gérard, 21 ans, qui avait été réquisitionné par les Français, vers 14 heures, avec son père, pour emporter des blessés de Montplainchamps, revenait vers 19 heures portant un blessé sur sa voiture lorsqu'il fut surpris par les Allemands, non loin de Suxy. Arrivé à Pin, par Les Bulles et Jamoigne, il s'y trouva, le 24 août, dans une fusillade et fut abattu sur un fumier. Son cadavre y était encore le 26 août, jour où il fut enterré par le fossoyeur et par des soldats français.

Le dimanche 23 de bon matin, un bataillon français pénétra dans le village, dans le but, dit un officier, d'arrêter l'ennemi ; il ne partit qu'à 15 heures, après avoir reçu par avion l'ordre de retraite. Une bonne partie de la population, redoutant l'arrivée de l'ennemi, s'était enfuie dans les bois. Vers 16 heures, les troupes allemandes commencèrent à défiler, venant à la fois de Neufchâteau-Montplainchamps et de Léglise-Les Fossés, se disputant les routes trop étroites. Elles laissaient heureusement aux Français le temps propice pour la retraite. Aucun soldat ne logea au village. Ce passage se poursuivit pendant au moins 5 heures.

N° 645. A Chiny, si l'on n'avait pas été surpris par l'arrivée de l'ennemi, la moitié de la population, épouvantée par les rumeurs qui circulaient sur les méfaits des Allemands, se serait enfuie. Les Allemands y passèrent le 24 août, depuis 4 h. 30 jusqu'à 10 heures du matin. Ils ne s'arrêtèrent qu'une demi-heure, tant ils se disaient pressés d'arriver à Paris, mais les habitants surent la quantité de lard qui disparut à cette occasion, heureux d'ailleurs d'en être quittes à ce prix.

(1) Enquête sur place en juillet 1916.

(2) L'un d'eux, Marie-Paul Miaux Saint-Marc, du 21^e colonial, interne de 4^e année des hôpitaux de Paris, était déjà mort à l'arrivée des voitures d'ambulance de la Croix-Rouge.

N° 646. Les premiers Français entrèrent à Florenville (1) le 5 août.

Quelques jours après, fut inhumé au cimetière paroissial le maréchal-des-logis Magnin, du 30^e dragons, tué le 10 août dans les environs de Sibret.

Le récit fait par les curés de Les Bulles et de Jamoigne, ainsi que par M. l'abbé Lucas, des cruautés dont ils avaient été victimes ou témoins, les nouvelles des meurtres et des incendies de Neufchâteau, de Rossignol, de Pin, d'Izel, semèrent dans la population une panique irrésistible. Quand les habitants virent repasser le 23 août au matin les soldats français, humiliés et défaits, ce fut un sauve-qui-peut général, que le clergé essaya en vain d'enrayer : 304 civils gagnèrent la France (2). Au brouhaha de leur départ précipité succéda un morne silence.

Le 24 août au matin, la forêt creva et vomit par tous les chemins et sentiers les masses allemandes dans la vallée de la Semois.

L'un de leurs premiers méfaits fut de tuer un vieillard, OSCAR VAN BÉVER, 58 ans, qui habitait route de Villers-devant-Orval, et qui fut abattu d'un coup de feu dans son jardin, derrière la haie où il s'était abrité. Quelques maisons furent brûlées : sur la route de la gare, le café tenu par Van Paris ; sur la route de Villers-devant-Orval, les maisons Emile Jacob-Rézette, veuve Rézette, M^{me} Habeau et Léon Dupont-Rézette.

La population eut à souffrir, les jours suivants, toutes sortes de réquisitions, de tracasseries et de menaces. A l'heure des incendies, le doyen, le ff. de bourgmestre, M. Siméon, et le docteur Famenne furent faits otages : « S'il arrive quelque chose, ne cessait-on de leur dire, vous êtes fousillés et Florenville broulera ! » Les soldats se vantaient d'avoir pendu le curé d'Izel.

De très nombreux blessés furent soignés à Florenville. L'église fut transformée pendant trois semaines en hôpital. Pendant deux dimanches consécutifs, les offices se firent à la chapelle Sainte-Anne, à l'entrée de la localité.

N° 647. Dans les premiers jours d'août, trois cents cuirassiers de l'armée française arrivèrent à Chassepierre (3) et y séjournèrent jusqu'au 23.

Le 23, à 13 heures, après le combat de Neufchâteau, beaucoup de soldats français en retraite affluèrent au village. Les officiers engagèrent les habitants à préparer leur départ vers 16 h. 30. La population s'enfuit, d'aucuns avec chariots et chevaux, d'autres avec des bagages (4).

Ce n'est que le lendemain matin que les Allemands, venant d'une autre direction, firent leur entrée au village et commencèrent le pillage des maisons. Les Français n'avaient laissé qu'une simple arrière-garde. Dès les premières heures de l'avant-midi, un combat s'engagea à Matton, village français de la frontière.

Le 26 août, Jules Bosquet et ses enfants recueillaient des débris d'un campement

(1) Récit recueilli en juin 1916. Sur Florenville, cf. doctor OTTO KRACK, *Das Deutsche Herz*, Berlin, Scherl, p. 106, où cet auteur décrit l'état de la localité saccagée, dont il rend responsables uniquement les soldats français.

(2) Sur la retraite des Français, cf. HANOTAUX, V, p. 167, 169.

(3) Ces notes ont été recueillies de la bouche du curé de l'endroit, M. l'abbé Van Béver, au cours d'une enquête sur place le 1^{er} juillet 1916.

(4) Sur la retraite, cf. HANOTAUX, O. C., V, p. 167, 169.

sur une partie du territoire que l'ennemi venait de quitter, lorsque des coups de feu retentirent un peu plus loin — de la part de soldats allemands, c'est un fait avéré. D'autres soldats ivres prétendirent que l'on tirait sur eux et se mirent à poursuivre d'une grêle de balle les civils, qui s'étaient cachés dans des gerbes de grain. RENÉ BOSQUET, âgé de 14 ans, fut tué sur le coup. Roger Bosquet, son frère, âgé de 8 ans, reçut au cou une balle, dont il garde la trace. Jules Bosquet, leur père, fut blessé à la jambe.

Presque au même endroit fut incendiée une maison isolée, sise sur la « hauteur Saint-Jean », sous-prétexte qu'elle renfermait des Français.

Les jours suivants furent marqués par des réquisitions de vivres et, surtout, d'ouvriers, pour l'achèvement de la nouvelle voie du chemin de fer Bertrix-Messempéré.

N° 648. A *Sainte-Cécile*, un espion allemand — individu se disant Espagnol — qui circulait dans les cafés pour surprendre les conversations fut dénoncé au général de cavalerie Abonneau par Adelin Delahaut, de *Sainte-Cécile*, et transféré à Sedan, après être passé en jugement.

Le 23 août, un détachement français (1) se rencontra dans la vallée de la Semois et le défilé de l'Antrogne (*Sainte-Cécile*) avec un groupement ennemi. Quelques obus étant alors tombés sur le village, la panique s'empara de la population, dont une bonne partie gagna la France, Muno et Matton. La plupart purent rentrer dans leurs foyers après deux ou trois jours, les autres séjournèrent en France jusqu'à l'armistice.

C'est le 24 août que le village fut envahi et pillé par les troupes allemandes, qui occupèrent aussi l'église.

N° 649. C'est le 5 août, vers le soir, que défila à *Muno* le premier groupe de cavaliers français, se portant en avant vers Florenville et Bertrix.

Le 15 août, un taube survola l'« Ermitage » à faible hauteur ; un brigadier-forestier, M. Eugène Milard, qui se trouvait à la frontière française, tira sur lui et toucha l'aviateur, qui ne réussit plus à gouverner l'appareil et atterrit près de Fontenoille, dans les lignes françaises (2).

Les premiers uhlans apparurent le 24 août à 6 h. 30 du matin, bientôt suivis de fantassins du 87^e d'infanterie. Comme les éclaireurs ennemis s'en venaient le long du bois, un chasseur français dissimulé dans un fourré tira, blessa l'un d'eux et s'empara de sa monture, tandis que les autres prenaient la fuite. Les Français se reportèrent de là à l'entrée du bois de Messincourt, et y reçurent par un feu de salve les Allemands, qui s'avançaient sans défiance sur la route de Carignan : ceux-ci comptèrent plusieurs victimes et, en outre, des blessés qui furent transportés au village de Muno, et y furent soignés à l'école des filles et à la gendarmerie. Les soldats Chiroschi, de la 1^{re} compagnie du 87^e, et Charles Heilhecker, de Sonnenberg-Wiesbaden y moururent, le surlendemain.

(1) Sur l'avance des troupes françaises, voir HANOTAUX, V, p. 98.

(2) Ibid.

Cette seconde escarmouche irrita l'ennemi, qui rebroussa chemin et s'en prit aux civils. Des soldats se précipitèrent sur deux maisons voisines, accusant M^{me} Eugène Stévenin, née Forget, d'avoir annoncé leur arrivée aux Français; ils mirent le feu à sa maison, obligèrent brutalement la dame, son mari et leurs trois enfants à se mettre à genoux au milieu du chemin et leur dirent que leur dernière heure était venue. Ils eurent pourtant la vie sauve. La maison voisine, occupée par les époux Pierre Cornelusse-Stévenin, fut aussi incendiée, vers 9 heures.

Pendant toute la journée, ce fut un défilé ininterrompu de troupes et de convois. A la soirée, vers 22 h. 30, le général von Mosten et son État-Major, s'installèrent au presbytère. Le 29, un aumônier de Dresde, attaché à l'armée du grand-duc de Hesse, interrogé sur les massacres de Rossignol, dit au curé de l'endroit : « En temps de paix, il vaut mieux laisser courir 99 scélérats que de tuer un innocent; mais en temps de guerre, il vaut mieux tuer 99 innocents que de laisser échapper un seul coupable ».

2. LE COMBAT DE LA FORÊT DE LUCHY

Ce chapitre est consacré aux engagements qui se sont déroulés le 22 août depuis la forêt de Luchy, à l'endroit où elle est traversée par la route de Recogne à Bouillon, jusqu'à Anloy, sur un front d'environ dix kilomètres (1).

Ce combat a été soutenu, du côté français, par le 17^e corps (2) (général Poline), qui, ayant passé la Semois en trois colonnes au matin du 22 août, avait reçu pour objectif la ligne Ochamps-Anloy. La jonction du 17^e corps avec le 12^e, qui opérait sur sa droite, avait été rendue très malaisée par la rareté et la défectuosité des chemins qui traversent le bois d'Autrouge et la forêt de Huqueny, au nord de la grand'route de Bertrix à Neufchâteau. C'est ainsi que le 17^e corps, qui avait pénétré bien avant

(1) A consulter sur le combat de la forêt de Luchy : HANOTAUX, o. c., V, p. 98, 120 et ss., 160 et passim; PALAT, o. c., p. 127 à 130; *La Grande Guerre écrite et illustrée par les écrivains combattants*, Paris, Quillet, I, p. 57 et ss.

(2) 17^e corps d'armée (général Poline) :

33 ^e division général de Villemejeane	65 ^e brigade colonel Hue	} 7 ^e et 9 ^e régiments.
	66 ^e brigade général Fraysse	
34 ^e division général Alby	67 ^e brigade général Dupuis	} 14 ^e et 83 ^e régiments.
	68 ^e brigade colonel Berteaux	

En plus, les 207^e et 209^e régiments de réserve.

dans la forêt de Luchy, dans la journée du 22 août, découvrit si malheureusement sa droite au feu de l'ennemi.

Les Français trouvèrent devant eux non seulement une partie des troupes de la 21^e division allemande qui, après avoir soutenu le 20 août, à Longlier, leur premier combat, avaient gagné, par Recogne, la région d'Ochamps, mais aussi des troupes de la 25^e division, laquelle forme, avec la 21^e, le XVIII^e corps d'armée de la Hesse.

Du village frontière de Hollange — devenu célèbre par les accusations du général Kuhne (1) — la 25^e division a gagné Nives, Vaux-les-Rosières, Sainte-Marie, Recogne, Libramont et la forêt de Luchy.

Adoptant la même division qu'au chapitre précédent, nous relaterons d'abord les incidents qui marquèrent le passage de la frontière belgo-grand-ducale et la traversée de nos premiers villages par la 25^e division allemande. Nous exposerons ensuite la participation de ces troupes aux combats d'Ochamps et d'Anloy, et puis leur avance, qui les amena à proximité de la frontière française.

1. — *L'entrée des troupes allemandes.*

§ 1. — *Dans les villages frontières.*

Les premiers jours d'août furent marqués, ici aussi, par de fréquentes rencontres de patrouilles des deux armées. Ces éclaireurs appartenaient d'une part à la cavalerie du général Sordet, de l'autre à la 5^e division de cavalerie allemande.

Dès le 7 août à 8 heures du matin, le général Sordet avait rassemblé ses divisions dans la région d'Offagne, face à l'est, la 1^{re} vers Sart, la 3^e vers Offagne, la 5^e vers Fays-les-Veneurs. Apprenant, à 9 h. 55, qu'une masse de cavalerie ennemie aurait paru au nord de Marche, se dirigeant vers le nord-ouest, il décida de se porter vers le nord, pour « déblayer le pays de la cavalerie adverse » ; à 11 heures, les divisions furent arrêtées sur Maissin-Our-Graide et, après deux heures de repos, dirigées sur Ave (1^{re} division), Honnay (3^e division), Chanly (5^e division), Wellin (Quartier Général). Le 45^e d'infanterie cantonna à Jéhonville, d'où il gagna bientôt, en auto, Rochefort.

Restait la 4^e division de cavalerie, qui avait été rattachée, le 5 août, au corps de cavalerie : le général Sordet la maintint dans la région

(1) V. *L'accusation et la défense*, brochure prohibée, datée de Rotterdam, mai 1915, p. 13 et ss.

de Neufchâteau, avec la mission de surveiller la frontière du Luxembourg.

Le 8 août, le corps Sordet s'ébranla tout entier vers Liège, pour être ramené le lendemain dans la région Wavreille, Han-sur-Lesse-Beauraing.

C'est ce même jour, 8 août, qu'apparurent dans la région qui nous intéresse les premières patrouilles allemandes : des uhlans tirèrent sur un civil à Hollange. Ils passèrent la nuit à Nives.

Le 10 août est le jour où le Luxembourg fut envahi par le corps de cavalerie allemand, la division de cavalerie de la Garde marchant sur Bastogne, la 5^e division de cavalerie sur Witry.

Tandis que la 5^e division envahissait la région Nives-Bercheux, pour gagner le lendemain Saint-Hubert, après avoir mis le feu à Rosières, on signalait dans un périmètre assez étendu des patrouilles de reconnaissance, destinées à tromper l'observation des éclaireurs français. Ces patrouilles provenaient non seulement du corps de cavalerie lui-même, mais aussi de plusieurs postes fixes d'éclaireurs que l'ennemi établît, de bonne heure, d'abord dans la forêt de Luchy, puis aux environs de Redu, de Framont et de Bièvre. C'est ainsi que le 10 août, des uhlans passèrent à Sainte-Marie et à Libramont (voir tome I, p. 13 et 15). Ce même 10 août eut lieu la mémorable randonnée de 17 uhlans à Herbeumont, Cugnon et Noirefontaine, qui se termina le lendemain par la mort de plusieurs d'entre eux à Plainevaux. Cette expédition est assez intéressante pour que nous en donnions ici même le récit détaillé.

N° 650.

Le 10 août, 17 uhlans traversèrent Herbeumont et Mortehan et passèrent la nuit à Cugnon, au château de M. Pierlot. Le lendemain ils se dirigèrent sur Auby et Les Hayons, où ils rencontrèrent, à 10 heures, les curés de Bellevaux et de Dohan, qui venaient y exercer leur ministère. Après être montés à travers le village et s'y être restaurés dans la dernière maison, chez Nicolas Degives, ils prirent le chemin de Noirefontaine. Arrivés à 2 km. de cette localité, en bas de la côte « des Marteaux », vis-à-vis du chemin du « Moulin Hideux », ils arrêtaient le facteur des postes Rousseaux, et l'obligèrent, revolver au poing, à remettre toute sa correspondance. Puis, ils firent volte-face, regagnèrent Les Hayons et, de là, Bellevaux et Plainevaux, où plusieurs furent tués dans l'après-midi, par des Français venus de Noirefontaine. Ceux-ci avaient été avertis par téléphone. Les survivants regagnèrent la forêt de Luchy, où ils avaient leur campement.

Le 11 août, tandis que le corps de cavalerie Sordet se répartissait dans la région Maissin-Libin, 160 uhlans traversaient Neuwillers, d'autres étaient signalés à Sainte-Marie.

Le 12 août, les uhlans se heurtèrent à Menilfays (Blanche-Oreille) aux cavaliers français, qui s'étaient rassemblés ce jour-là, face à l'est, la 1^{re} division à Villance, reconnaissance sur Saint-Hubert; la 3^e à Sart, reconnaissance sur Recogne; la 5^e à Offagne, reconnaissance sur Bertrix-Neufchâteau.

Le 13 août, la 3^e division de la cavalerie Sordet avait reçu pour mission de diriger un détachement de découverte sur Libin et Recogne (1); dans l'après-midi se livra l'escarmouche de Cobreville, suivie de l'incendie de la localité (V. tome I, p. 93).

Le 15 et le 16 août furent marqués par les meurtres et les incendies d'Ourth. (V. tome I, p. 97).

Cette extraordinaire activité de la cavalerie ennemie cachait d'importants desseins. C'est que, notamment, les troupes se préparaient à Libramont un solide point d'appui.

Dès le 16 août, à 17 heures, la première locomotive allemande entra dans cette gare, qui devenait dès lors le centre des convois et la base de ravitaillement de l'armée allemande.

Enfin, c'est le 19 août que la 25^e division d'infanterie se mit en marche de la région de Hollange-Nives, où elle était arrivée la veille, sur Laneuville et Sainte-Marie. Le 20 août, elle parut à Saint-Pierre, à Laneuville, à Sainte-Marie, à Tronquoy, à Libramont, villages d'où elle se porta au secours de ses éléments engagés, à Longlier et Hamipré, avec la cavalerie française.

Tels furent les préliminaires du combat de la forêt de Luchy.

C'est dans ce cadre que se placent les menus faits de l'histoire locale que nous avons maintenant à publier.

De tous les villages de cette région, Cobreville, paroisse de Nives, fut le seul à souffrir de l'invasion; mais les autres furent en danger: c'est ainsi qu'à Vaux-lez-Rosières, le curé et le bourgmestre faillirent être fusillés.

N° 651.

Le 19 août à 9 heures, des troupes du XVIII^e corps de la Hesse s'installèrent à Sainlez et en partirent le 20, entre 2 heures du matin et 6 h. 30. On remarqua entre autres la 3^e batterie du 61^e d'artillerie, régiment qui, avec le 25^e, compose la 25^e brigade d'artillerie, 25^e division, XVIII^e corps de l'armée allemande.

Le 22, il vint d'autres soldats de la Hesse, dont trois officiers logèrent au presbytère; ils partirent le 23 au matin.

(1) Les données qui précèdent sont extraites pour la plupart de l'ouvrage: Colonel BOUCHERIE, *Historique du corps de cavalerie Sordet*, pp. 27 et ss.

N° 652. A Hollange (1), le 8 août, 22 uhlans tirèrent sur Alexis Kayser, qui sortait du village pour regagner Strainchamps et qui, pris de peur à leur approche, était descendu de son vélo pour gagner le bois voisin.

Le 18 août à 15 heures, 300 Allemands s'établirent dans les maisons, obligeant les habitants à les servir à volonté et à goûter avant eux les boissons et les aliments. Le gros de la troupe, appartenant à la 49^e brigade d'infanterie, 25^e division, dont le 116^e, suivit le lendemain matin, sous la conduite du général-major Kuhne et l'avant-garde partit dans l'avant-midi, sur Chaumont. Le tome I, p. 47, raconte l'incident provoqué par le général Kuhne. Ce fut, parmi les villageois, un véritable affolement, car les troupes réquisitionnaient et emportaient, généralement sans bons, chevaux et bêtes à cornes, avoines et grains, chariots et attirails de toute espèce.

Le 22 août, il vint des convois de munitions et de ravitaillement qui se dirigèrent le 23, à 19 heures, vers Bercheux.

N° 653. C'est le samedi 8 août, dans l'après-midi, qu'eut lieu à Nives (2) le premier passage d'éclaireurs allemands : c'étaient pour la plupart des soldats catholiques de la région de Cologne. Ils partirent le 9 août de très bonne heure dans la direction de Neufchâteau.

Lundi 10, à 17 heures, il vint des troupes de cavalerie, qui installèrent dans le bas du village la télégraphie sans fil. Le général von Ilseman logea au presbytère et annonça le lendemain à M. le doyen l'incendie de Grande-Rosière. Les soldats partirent le 11, à l'heure de la messe, sur Morhet et Saint-Hubert.

Le 13 août, à 14 h. 45, une patrouille française d'environ 24 hommes du 30^e dragons, arrivée à Nives, aperçut sur la route de Martelange à Saint-Hubert, dans la traversée de Cobreville, des éclaireurs allemands et fit feu sur eux. L'ennemi, vexé de cette attaque, incendia à ce moment le village de Cobreville et tua JEAN-BAPTISTE CORNETTE, ainsi qu'il a été relaté au tome I, p. 93.

La population des trois hameaux de la commune de Nives, affolée, s'enfuit dans les villages voisins et dans les bois. Le doyen emporta le Saint-Sacrement et les vases sacrés, et gagna Vaux-lez-Rosières, puis Bercheux, où il s'installa, avec de nombreux fugitifs, au presbytère. Les femmes y passèrent la nuit, tandis que les hommes se rendaient sur les hauteurs voisines d'où ils apercevaient, sur un fond de flammes, la silhouette de leur église préservée. Ils revinrent quelques heures plus tard, terrifiés. Le bétail des villages abandonnés mugissait affreusement et les chiens hurlaient leur terreur aux échos d'alentour.

En regagnant le lendemain leurs paroisses, le doyen de Nives et le curé de Vaux se heurtèrent à une patrouille qui essaya de les obliger, sous la menace du revolver, à révéler où étaient les Français.

Le 18 août à 15 h. 30, il vint une avant-garde des régiments de la Hesse, qui prit M. le doyen comme otage ; elle fut suivie à 18 heures du gros de la troupe. Convoqués aussitôt, les chefs de famille s'entendirent notifier longuement diverses menaces. Les otages demeurèrent à l'école et furent libérés le lendemain, au

(1) Ces données ont été recueillies à Hollange en mars 1915.

(2) Enquête du 26 mars 1915.

départ des soldats. Le commandant s'était obstiné à accuser le doyen d' « avoir tiré l'autre jour sur les troupes », bien qu'il eût fait nettement la preuve que c'étaient les Français.

Le 22 août, des Allemands campèrent à Cobreville dans un champ de froment de la ferme Baudoin et à la sortie de Nives vers Rosières.

N° 654. La cavalerie allemande — écrit M. l'abbé Jacques, curé de l'endroit — entra à *Vaux-lez-Rosières* le 10 août, à 15 heures, et prit comme otage le bourgmestre, M. Pierre. La vue de l'incendie de Rosière-la-Grande et la nouvelle de l'enlèvement de 42 habitants de ce village jetèrent bientôt la panique dans le village. Ces troupes partirent le lendemain matin.

Le 13 août, vers 16 heures, l'incendie de Cobreville accrut l'émoi. Les gens se décidèrent à fuir. Le lendemain, les plus vaillants rentrèrent chez eux, mais un certain nombre ne quittèrent pas les bois pendant plusieurs jours. Le 14, un nouveau détachement de uhlans s'établit dans la localité.

Les journées du 20 au 23 août furent particulièrement rudes. Ce fut l'encombrement, l'enlèvement des chevaux, le pillage des fourrages et des vivres, avec des menaces continuelles d'incendie et de fusillade. Bornons-nous à relater deux faits graves. Le 20 août, ordre fut donné par le major von Natz de livrer les armes avant 14 heures. Une carabine ayant été découverte à 11 heures chez un conseiller communal, M. Magerotte, et un fusil chez M. l'instituteur Jacquet, ils furent condamnés tous deux à mort, bien que le délai de remise des armes ne fût pas expiré. A ce moment s'engageait la première bataille de Neufchâteau : l'alarme fut donnée, les troupes furent emmenées au feu et les deux prisonniers furent oubliés.

Le 21 août, comme le village était occupé par un régiment de la Hesse, sous la conduite du major von Oresky, quelques coups de fusil retentirent et les soldats en profitèrent pour envahir de nombreuses maisons et les piller. A 16 heures, le curé et le bourgmestre furent menés dans le bas du village et condamnés à mort, comme responsables des coups de feu. Vainement le curé affirmait au major que ses hommes tiraient depuis le matin : pour toute réponse, il recevait des coups de pied et de crosse de fusil. Déjà l'ordre était donné de brûler le village et de mettre à mort les civils ; déjà une bonne partie des habitants prenaient la fuite vers les bois voisins, lorsque sept soldats accoururent auprès du commandant et lui dirent « que c'étaient eux qui tiraient à la cible ». Une sonnerie de clairons rappela les émissaires, qui se préparaient déjà à exécuter la fatale sentence.

N° 655. C'est le 10 août, écrit M. l'abbé Eschweiler, curé, qu'on vit apparaître à *Bercheux* les premiers éclaireurs allemands. Deux officiers, à la tête d'un peloton de 20 à 30 soldats, vinrent m'intimer l'ordre de les suivre à l'école communale. Chemin faisant, ils entrèrent en fureur, lorsqu'ils aperçurent au clocher le drapeau national. Ils le firent aussitôt enlever. Consignés à l'école, le bourgmestre et moi, nous entendîmes souvent répéter diverses menaces. Plusieurs milliers de soldats occupèrent le village, entrant dans les maisons revolver au poing et plongeant les habitants dans l'affolement. Pendant cette nuit, un officier nous annonça l'incendie de *Grande-Rosière*.

Plusieurs villageois, ainsi que des gens de Massul et de Fauvillers, durent suivre l'armée avec leurs attelages; j'eus peine à les calmer, ainsi que leurs familles, car ils pensaient bien ne jamais revenir.

Le 20 août, un officier fit la réquisition des armes.

Le 23, 600 blessés allemands furent logés dans les maisons et l'église fut mise à la disposition de 400 Français, blessés ou prisonniers.

N° 656.

A Laneuville (1), le 12 août, comme je venais d'achever la Sainte-Messe, une troupe de cavaliers passa près de l'église en poussant des cris : « Enlevez... drapeau ! » Des soldats en furie pénétrèrent dans l'église, me forcèrent à les accompagner au clocher, y enlevèrent le drapeau qu'ils jetèrent sur un tombereau, et prirent la route de Freux.

Le 15 et le 16 août, les offices furent peu suivis, un grand nombre d'hommes s'étant enfuis dans les bois.

Du 19 au 26 août, des troupes considérables que l'on a évaluées à environ 80.000 hommes, passèrent sans discontinuer de Wideumont-Station à Wideumont-Village, se dirigeant vers Sainte-Marie.

Le 20 août, devaient avoir lieu, à 8 heures, les obsèques de Victor Dourte, de Wideumont, mais le convoi funèbre ne vint pas. A 9 h. 30, quelques milliers de soldats entrèrent au village, venant de Bercheux. Des officiers à cheval me firent aussitôt mander et l'un d'eux me dit : « Vous, notre prisonnier... Vous fusillé, si nos hommes sont violés. » Emmené brutalement vers l'école, j'y retrouvai comme otages Joseph Maquet, instituteur, Léon Dublet et son fils Lucien. M. Dublet souffrait d'une foulure au pied : je le vis bousculer rudement par l'officier qui m'avait accompagné. Entre-temps on apportait le corps du défunt, mais je ne fus pas autorisé à faire les obsèques.

Au presbytère, ma servante, plus morte que vive, avait prié un homme du village, Adolphe Guérens, de lui tenir compagnie. Un officier, que contrariait la présence de ce dernier, lui mit le revolver sur la poitrine, en disant : « Qui? Vous? Vite! Partir! ». Les Allemands s'installèrent à l'aise dans l'habitation, après avoir inscrit sur les portes extérieures : « Casino » et prirent tout ce qui était à leur convenance. L'officier qui m'avait fait otage fouilla la maison de la cave au grenier, et retint, dans ma correspondance, une lettre par laquelle je demandais du lard à un fermier qui avait tué un « cochon ». Le mot « cochon », qu'il croyait appliqué aux Allemands, l'exaspérait. Il montra l'écrit, en soulignant le mot du doigt, à ma servante et à plusieurs soldats.

A 14 h. 30, un cavalier pénétra dans le village en criant : « Franzous von Sainte-Marie ! » L'alarme ayant été donnée, les troupes s'éloignèrent. Bientôt on entendit le canon gronder et la fusillade crépiter du côté de Longlier. Les officiers commandèrent un repas pour 17 heures, mais ne revinrent pas. A la soirée, deux civils furent tués à Ourth et deux maisons furent incendiées.

Le 22, il passa des convois de ravitaillement et des voitures de la Croix-Rouge.

Dix-huit chevaux furent enlevés à Wideumont, dont trois sans bon de réquisition.

(1) Notes de M. l'abbé Sosson, curé de Laneuville.

N° 657.

Les chemins étroits et délabrés qui traversent *Sainte-Marie* semblaient n'être guère propices au passage des troupes envahissantes. Mais le village est au croisement des routes de Bastogne vers Libramont et de Neufschâteau vers Saint-Hubert; d'autre part il est à proximité de la ligne du chemin de fer Libramont-Bastogne-Gouvy. C'est ce qui explique que des milliers et des milliers de soldats et de chevaux ne cessèrent de passer jour et nuit, pendant une dizaine de jours.

Les Français sont venus à deux reprises. Le 7 au soir, une dizaine regagnaient Libramont. Le 10 août, 30 dragons, venant de Sibret, qui n'avaient pu rejoindre leur corps par Longlier, gagnèrent Séviscourt et Saint-Hubert et de là, Florenville. A leur arrivée à *Sainte-Marie*, des uhlans les guettaient le long des haies.

Le 11, des uhlans passèrent, se dirigeant vers Libramont, ils revinrent ensuite, puis retournèrent et revinrent encore. Une escarmouche eut lieu à Flohimont vers le 12 août : un Allemand fut blessé, mais put s'enfuir.

Le 15 et le 16 août, se placent les meurtres et les incendies d'Ourth, qui ont été racontés, t. I, p. 97.

Le 16, on vit passer le premier train allemand sur la voie ferrée de Bastogne.

Le 20 à 10 heures, le 116^e régiment de la Hesse s'établit à *Sainte-Marie*, dans les sections de la commune et dans les villages voisins. A 10 h. 30, on entendit le canon du combat de Neufschâteau. Les troupes de la région se transportèrent sur les hauteurs de Tronquoy, où se replièrent aussi les incendiaires de Longlier.

Après le 20 août, ce fut un défilé ininterrompu de troupes, qui gagnaient Ochamps et Maissin. Elles logeaient dans les champs. Ce furent des journées de pillage. Des têtes de bétail, des veaux, des porcs furent abattus dans les parcs. Il ne resta dans les maisons ni oies, ni canards, ni poules. Le 22, des canons furent braqués tout le long de la ligne du chemin de fer, de Libramont à la gare de Bernimont.

§ 2. — *Libramont.*

Dès que la cavalerie Sordet eut quitté la région de la Lesse et traversé la Meuse à Hastière (1), l'armée allemande, déjà solidement appuyée sur la Lomme (2), et qui s'était protégée contre le retour offensif des Français par les postes fixes de cavalerie qu'elle avait établis notamment dans la forêt de Luchy, à Redu, à Framont et à Bièvre, fit de la gare de Libramont un important centre de ravitaillement. Le 16 août, la voie ferrée était restaurée sur le parcours Gouvy-Libramont, et le premier convoi allemand entra en gare, sous les yeux de la population humiliée et consternée. Le lendemain, les hommes de la région furent contraints, sous peine de mort, à déblayer le pont et les voies du chemin de fer.

Le 21 août, la veille de l'offensive française, une longue série de

(1) Cf. IV^e partie, tome IV, p. 42.

(2) Ibid., p. 21.

batteries allemandes s'établir de Libramont à Verlainne, pour faire face à l'offensive française qu'on attendait ; ces batteries n'entrèrent toutefois pas en action, car les troupes françaises du corps d'armée coloniale (général Goulet) ne dépassèrent pour ainsi dire pas la route de Neufchâteau à Bertrix, n'ayant pu établir leur jonction avec le 17^e corps (général Poline) qui s'avancait à leur gauche.

Le lecteur prendra connaissance avec intérêt des scènes de sauvagerie dont le village de Libramont (rapport n° 659) fut le théâtre pendant les longues semaines de l'invasion. Un vieillard de Donchéry, GEORGES-PROSPER GILLET, y fut fusillé.

Le rapport de Neuvillers raconte l'escarmouche du 19 août, à la suite de laquelle le curé fut rendu responsable de coups de feu tirés par les Français.

Un troisième document est relatif à Saint-Pierre ; nous le publions le premier.

N° 658. Les Hessois sont entrés à *Saint-Pierre* et dans les hameaux de *Sberchamps*, *Flobimont* et *Lamouline* le 20 août à 12 h. 30, venant d'Ourth et de Flohimont. On a évalué à 80,000 le nombre total des soldats qui, durant les quatre ou cinq jours suivants, se dirigèrent vers Sedan. Les troupes, excessivement sauvages, se livrèrent à un pillage général et extraordinaire, que la population fut impuissante à éviter. Le bourgmestre, M. Martin, intervint avec autant de calme que d'énergie pour sauver deux de ses administrés, qui étaient déjà mis en joue pour être abattus ; des soldats en perquisition dans l'église brisèrent à coups de crosse la porte de la sacristie.

N° 659. L'annonce de la déclaration de guerre jeta le village de *Libramont* (1) — et surtout l'importante gare qui dessert la localité — dans un brouhaha indescriptible. Le 3 août, Libramont fut occupé par les soldats belges. Le 3, un avion ennemi survola la station de Libramont. Le 4, le pont du chemin de fer de Libramont et celui de Recogne, sous lequel passe la voie ferrée vers Bertrix et sur lequel se croisent les cinq principales artères de la province, furent minés et firent explosion. Le 6, les premiers dragons français passèrent à Recogne, se dirigeant vers Libramont et Houffalize. Les premiers uhlans parurent le 10 août et la scène de l'enlèvement du drapeau a été relatée au tome I, p. 15.

Le 16 août, affolement général, causé par l'annonce de l'arrivée imminente de l'ennemi, dont on signalait les actes de cruauté dans les environs. Ce jour-là, un certain nombre d'habitants, dont le docteur Howet, directeur de l'ambulance établie au Patronage, quittèrent définitivement la localité. A 17 heures, la première locomotive allemande entra en gare, après que les soldats eurent reconstruit, rail par rail,

(1) Ce rapport émane de M. l'abbé Debry, curé de l'endroit en 1914.

la voie ferrée que des civils mobilisés avaient détruite jusqu'à mi-chemin de l'arrêt d'Ourth. M. Pignolet fut mis en demeure de livrer cinq fûts de pétrole pour mettre le feu aux fascines et autres débris qui obstruaient le pont. Contre celui-ci avait été lancée à toute vitesse une locomotive détériorée, attelée à plusieurs wagons restés en gare, ce qui avait produit un enchevêtrement de matériaux et de ferrailles dont, pensait-on, les Allemands n'auraient jamais raison.

Le 17, le bourgmestre fut sommé d'amener 200 hommes pour commencer le déblai et travailler à la réfection des voies. Dans la journée, de nombreux avions survolèrent la contrée. L'un d'eux, piloté par des Allemands, atterrit au faubourg et comme on ne retrouvait pas les deux aviateurs, le curé et le bourgmestre en furent rendus responsables. Mandés d'urgence, ils furent reçus par un officier brutal, qui leur mit le revolver sur la poitrine et leur dit : « Tant que nos aviateurs ne seront pas retrouvés, vous serez prisonniers ! » Il demanda s'il y avait au village des Français et une dame répondit qu'on en avait vu du côté de Grandvoir. Placés entre deux chevaux, les otages furent promenés à travers la commune et, arrivés chez M. Lecocq, ils furent mis au mur, comme pour être fusillés. Après deux mortelles heures d'attente, les aviateurs ayant réapparu, les otages furent congédiés.

Les jours suivants, l'ennemi fit preuve d'une activité fiévreuse pour achever le déblai des restes du pont et la réparation des voies. Le 20, un obus lancé, de Montplainchamps, par l'artillerie française mit en fuite les travailleurs. Le village et les abords regorgeaient ce jour-là de troupes.

Le 21 je ne pus dire la messe, malgré la proximité de l'église, car il y avait défense formelle pour les civils de sortir des maisons. Les canons allemands étaient alignés depuis le cimetière jusqu'au hameau de Verlaine. On s'attendait d'un moment à l'autre à voir arriver les Français. Le soir, on amena un sous-officier français, Alexis Martin, qui venait d'être atteint au pont de Recogne.

Le 22, le canon tonna dans la direction de Bertrix et d'Ochamps. A 14 h. 30, les soldats pillèrent les maisons abandonnées.

Le 23, furent amenés aux hôtels de la gare et au patronage de nombreux blessés (1).

(1) Sont inhumés à Libramont, outre plusieurs que nous avons cités dans le rapport : Alexis Martin, sous-officier au 2^e dragons, de Mézières, tué à Recogne, dont le cadavre fut amené au lazaret de Libramont ; Victor Dallas, du 14^e, de Toulouse ; Louis Molinié, 1/87^e, de Montauban († 3 sept.) ; Auguste Poirier, 1/83^e, d'Angers († 3 sept.) ; Marcel Trouquet, d'Ornans (Doubs) († 7 sept.) ; François Planes, 20^e d'inf. († 11 sept.) ; Joseph Cornec, 9^e rég. de Brest (après amputation de la jambe, † 20 sept.) ; Jean Krumech, soldat allemand né le 7 mars 1888, de Dienheim ; Karl Nordman Markt, né le 30 décembre 1889, tué le 22 août ; le major Dussan von Przycoski, du 1/88^e de Mayence, tué à Bertrix ; le lieutenant Walter Gunther, du 116^e, blessé à Anloy, inhumé à Libramont le 1^{er} sept. ; le sous-officier L. Lange, du 116^e de rés. ; le lieutenant Fritz Glassman, du 17^e, de Dikenschied ; le tambour Karl Plotz, de 6/87^e de rés., de Sachsenhausen († le 31 août) ; Assomar Granderna, de 9/81^e, de Krauenfels ; Auguste Aker, de 2/118^e, de Bodenheim († 1^{er} sept.) ; Frantz Kupfer, 11/87^e de rés., de Suhl († 2 sept.) ; Ludwig Opperman, 4/81 de Rauerthal († 4 sept.) ; Joannes Schulte, fus. 4/81, de Salve Eilche († 5 sept.) ; Gefreiter Immig, 9/81, de Edinger Weslau († 5 sept.) ; Stanislas Glemborki, 10/161^e († 5 sept.) ; Franz Piskala, de Hulschein Ratibor († 5 sept.) ; Herman Fischer, 6/87 († 6 sept.) ; Fusilier Wilhelm Schmitt, d'Altena († 6 sept.) ; Herman Bachausen, 8/88^e († 7 sept.) ; Heinrich Lotz, 81^e († 8 sept.) ; Philipp Lehn, 168^e († 8 sept.) ; Adolph Bäler, 65^e († 11 sept.) ; Richard Freund, de

Le 24 août fut l'une des plus mauvaises journées que nous ayons vécues. A 13 heures, des soldats en fureur m'intimèrent l'ordre de les suivre. Chemin faisant, je fus traité de « Judas » et affligé de coups de poing. Un officier installé à une table, dans une prairie, énuméra les accusations qui avaient été articulées contre moi : « J'avais refusé de donner à boire aux chevaux allemands; j'avais caché des Français et communiqué avec eux par la tour ». Après que j'eus réfuté tout cela, les soldats me firent grief de ce que mon brassard de la Croix-Rouge ne portait pas le sceau communal. M. l'abbé Ledent, amené au même moment, s'entendait adresser les mêmes reproches, lorsque une violente explosion se produisit dans le quartier de la gare. Tandis que nos accusateurs se portaient de ce côté, je fus abandonné entre les mains de quelques soldats très excités qui me cravachèrent et me donnèrent des coups de poing sous le menton, disant que j'allais être pendu. Quand les officiers revinrent, nous fûmes condamnés à être fusillés. J'en appelai alors au bourgmestre et aux deux médecins allemands qui étaient hébergés au presbytère. Déjà nous étions alignés contre une haie voisine quand passèrent le capitaine, un des médecins et le bourgmestre. Celui-ci donna des renseignements favorables sur le compte des deux condamnés et nous fûmes licenciés.

Le 29 août, le major Richuan installé chez moi avec les officiers de la Hesse, me conduisit chez Olivier, auprès du général inspecteur, qui me dit : « Vous avez rendu de grands services à l'armée en donnant à boire aux hommes et aux chevaux. Je vous demande un nouveau service : m'accompagner jusqu'à Bouillon. » Quand je fus à côté de lui dans l'auto, il me mit le revolver sur la poitrine et dit : « Si on ne tire pas, vous reviendrez; mais si on tire, je vous tue le premier. » Dans la forêt de Luchy, des soldats lui dirent que le bois était plein de francs-tireurs : c'étaient quelques Français échappés au combat. Des cadavres d'hommes et de chevaux encombraient encore les chemins et les campagnes. Plus loin, le valeureux général, de plus en plus effrayé, installa deux soldats sur le marche-pied, fusil en main. De Bertrix on se dirigea sur La Girafe et Bouillon. Cette ville était déserte et je ne rencontrai qu'un seul civil, dont la main était ensanglantée et que les soldats malmenaient. Après un séjour de quelques heures, durant lesquelles le général passa en revue la troupe, on regagna Bertrix, Neufchâteau et Libramont.

A ce moment siégeait au village un tribunal militaire, devant lequel furent jugés plusieurs civils. Un vieillard français de haute stature, GEORGES-PROSPER GILLET, 61 ans, que la troupe venait d'amener de Donchery (Sedan), fut condamné à mort, sous l'inculpation de crimes imaginaires et, notamment, « d'avoir tué deux officiers ». Il fut fusillé, le 30 août, à côté de la fosse qui devait recevoir son cadavre, et tomba en criant : « Vive la France ! »

Pendant tout le mois de septembre, la vie fut intenable : les maisons étaient totalement occupées par des soldats exigeants, qui prenaient tout ce qui était à leur

Francfort-sur-Mein († 13 sept.); Georg Ostreicher, d'Erleben (Warnach) († 14 sept.); Robert Liégives, de Koschenburg Gladbach († 17 sept.); Joannes Bochausen, 3/165°, d'Obercassel († 18 sept.); Musketier Munderbach 1 Hess. Reg. 81 († 18 sept.); Philipp Otto, 11/89, Wiesbaden († 18 sept.); Martin Schiffer 7/166°, Bacenich Entkirchen (Rhein) (18 sept.); Rudolph Loos, de Heimart († 20 sept.); Ernest Pritz, d'Offenbach (Mein) († 24 sept.); Leonhard Dürr, de Retzgen († 24 sept.); Joseph Yasper 7/65° de Bonn; Adolph Bähr, du 69°.

convenance. Nous avons passé ici des journées terribles. Bien des fois il m'arriva de dire : « Je ne verrai pas la fin de cette guerre ! les Allemands m'auront tué avant qu'elle soit terminée ! »

Le 81^e régiment d'infanterie a surtout laissé ici le souvenir de ses brutalités.

N^o 660.

La paroisse de *Neuvillers* (1) (commune de *Recogne*) est formée des deux sections de *Neuvillers* et de *Recogne*. Elle est sillonnée par les routes nationales de *Bouillon* à *Malmédy*, d'*Arlon* à *Dinant* et d'*Houffalize* à *Recogne*. Fait assez significatif : ces magnifiques chaussées ont entre elles un point de jonction unique, le pont de *Recogne*, d'une largeur de 35 mètres, surplombant la voie ferrée de *Libramont-Bertrix*. Le matin du 4 août, un détachement du génie belge fit sauter à la dynamite ce pont, d'une importance stratégique de première valeur. Comme conséquence, tous les passages, sauf celui de *Saint-Hubert* vers *Bertrix*, durent s'effectuer par *Neuvillers*. C'est sur cette simple et étroite route communale, cheminant par monts et par vaux, avec de nombreux tournants, que l'ennemi dut diriger les convois de ravitaillement qui, du 22 août au 4 septembre, se firent jour et nuit entre la gare de *Libramont*, *Bertrix* et la France.

Le 6 août à 14 heures arriva de *Sedan* le 1^{er} bataillon de dragons français allant vers *Saint-Hubert* et *Houffalize*. Ils mirent pied à terre en face du village de *Recogne*, devant l'hôtel *Olivier*, où *Napoléon III* vaincu avait dîné le 4 septembre 1870, lors de son départ pour l'Allemagne. Les habitants leur ménagèrent une réception cordiale : c'était à qui les ravitaillerait le plus abondamment.

Le 11 août, à 6 h. 30 du matin, apparaissait soudain à *Neuvillers* un escadron de 160 uhlans, réclamant immédiatement la présence du curé. Celui-ci était à l'église ; ils se présentèrent en face de l'entrée, revolver au poing. « Vous serez fusillé, dirent-ils, et ce village sera brûlé si les drapeaux ne disparaissent pas et si vous ne faites cesser la sonnerie des cloches et de l'horloge. » Ils firent aussi arracher la proclamation du Gouvernement belge aux habitants. Du 12 au 18, des patrouilles tantôt allemandes, tantôt françaises traversèrent le village, sans qu'il y eût de rencontres.

Le 19 août dans l'après-midi, un groupe de cavaliers français vint faire la chasse, à *Neuvillers*, à neuf fantassins ennemis qui venaient de *Libramont* réclamer la remise des armes à la maison communale — ce qui était fait depuis plusieurs jours. Aussitôt qu'ils entendirent le galop des chevaux, les Allemands détalèrent prestement et se cachèrent où ils purent, soit derrière les haies, soit dans les haies qui entouraient le village. L'un d'eux, le soldat *Cremer*, d'*Odenkirchen* (*Cologne*), s'étant laissé voir, tomba frappé d'une balle en pleine poitrine (2).

Le 20 août à 10 heures, vingt-neuf Allemands reparurent au village, à la recherche de la victime et me firent mander. « Notre camarade, dirent-ils, a été tué hier par les habitants, qui ont averti les Français. Vous devez être fusillé pour le venger. Nous avons l'ordre de vous conduire à *Libramont*, où vous passerez en conseil de guerre. — Hier j'étais chez moi et je ne suis point sorti ; vous le savez,

(1) Rapport de M. l'abbé *Gauthier*, curé de l'endroit.

(2) C'est sans doute cette rencontre qui est relatée dans l'*Historique sommaire du 9^e régiment de chasseurs de l'active*, Paris, *Charles-Lavauzelle*, pp. 5 et 8.

car vous avez placé deux sentinelles sur le chemin, en face du presbytère, jusqu'à l'arrivée des Français et vous êtes entrés chez moi pour demander à manger. — Nous savons que vous êtes innocent; mais quelqu'un doit être puni et c'est vous qu'on nous a désigné. »

Précédé du cadavre de Crémer que traînait, sur une charrette à bras, Jean Gruslin, réquisitionné à cette fin, et entouré de la bande des vingt-neuf soldats, je fus emmené sur Libramont. Chemin faisant, nous dûmes nous coucher dans le fossé, pour éviter les coups de feu que tirèrent, à deux reprises, des soldats français cachés dans les avoines; dès que ceux-ci s'aperçurent de la présence d'un prêtre, ils cessèrent de tirer. Un jeune rhénan, employé de banque, qui avait fait ses études à l'Institut Johanninum, à Grand-Halleux, me dit alors à voix basse : « Ils sont protestants et veulent que vous soyez puni. A Libramont, demandez que je sois entendu. Je suis catholique et je vous défendrai. »

A ce moment, la bataille de Neufchâteau battait son plein. Deux obus avaient été lancés des hauteurs de Montplainchamps sur la gare de Libramont. A peine étions-nous arrivés au village qu'on appelait dare dare les soldats aux armes. Ceux qui m'entouraient ne songèrent plus qu'à boucler leurs sacs, abandonnant le cadavre de Crémer au milieu du chemin. « Partez, me dit le soldat rhénan, on nous appelle à la bataille. » Je me dégageai ainsi de leurs griffes et gagnai le presbytère de Libramont.

Au soir de cette tragique journée, une escarmouche se produisit à Recogne entre Français et Allemands. Plusieurs Français succombèrent (1).

Le 21 août, devait avoir lieu dans la paroisse le fort passage des troupes. Tout un corps de la 4^e armée traversa le territoire, venant du pays de Rosières. La moitié se rendait vers Luchy, Ochamps et Glaireuse, l'autre moitié marchait vers Grandvoir, Orgeo et Herbeumont. La 41^e brigade, ayant à sa tête le général-major von der Esch, logea à Neuvillers et aux alentours. Le général prit son quartier au presbytère, avec son aide-de-camp, le capitaine von Bornhausen. Son arrivée avait eu lieu vers midi. Il ne partit que le lendemain vers 8 heures, pour diriger la bataille de Luchy-Glaireuse et me remit le billet ci-joint (fig. 26). Les habitants et les maisons furent épargnés, contrairement à ce qu'avait proclamé un officier la veille au soir au cimetière de Libramont, lors de l'enterrement du soldat tué à Neuvillers. Au presbytère est aussi descendu le docteur B. Reh, d'Alsfeld (Hesse), *Unterarzt im Feldlazarett n° 10, XVIII^e corps*.

A partir de ce moment jusqu'au 4 septembre, ce fut un va-et-vient continu de troupes, d'autos, d'autobus, de chariots de vivres et de munitions, le jour et la nuit.

Le 4 septembre, la ligne de chemin de fer Libramont-Bertrix, définitivement rétablie, reprenait son activité. Les chariots allemands du ravitaillement destiné au front partirent dès lors de Bertrix, et non plus de Libramont.

(1) C'étaient : un soldat français portant aussi le nom de Crémer, bijoutier à Paris, auquel le curé de Saint-Pierre, M. Moreau, prêta son ministère; il fut inhumé dans le jardin de M. Gigot; le cycliste Lucien Dommanget, de Bettancourt; les cyclistes suivants d'un bataillon de chasseurs à pied, 4^e groupe : Arthur Bligny, de Vieux-Condé, Joseph Bouchez, de Saint-Pol, et Eugène Brulet, de Baraques, tous tués aux environs du pont de Recogne. Ils furent inhumés entre la grand-route de Recogne-Libramont et la ligne du chemin de fer.

Le 23 août, furent faits prisonniers deux soldats français qui avaient revêtu des habits civils, pour essayer de se soustraire à la captivité. Dans d'autres localités, des faits analogues provoquèrent des représailles, mais nous fûmes préservés.

Dès le 22 août, les hommes de Neuwillers et de Recogne avaient été réquisitionnés pour travailler au déblaiement de la voie ferrée, obstruée par les débris du pont de Recogne. Le 25, les officiers de la compagnie du génie, voyant que le travail n'était pas exécuté assez rapidement, firent une nouvelle réquisition, accompagnée de violentes menaces. La plupart des hommes durent faire acte de

41. Infanterie-Brigade

No.

Neuwillers, 21. 8. 14

Gaudier
 Der Herr von Neuwillers hat mich am 21. 8. 14
 sehr freundlich aufgenommen.
 Ich habe den Eindruck gewonnen, daß er bei
 ne feindlichen Absichten gegen die deutsche
 Truppe hat.



T. von der Esch
 Generalmajor und Kommandeur
 der 41. Infanteriebrigade

Fig. 26. — Ecrit délivré à Neuwillers, le 21 août 1914, par le général-major von der Esch, commandant la 41^e brigade d'infanterie.

présence, mais travaillèrent le moins activement possible, de telle façon que le déblaiement des voies ne fut terminé que le 3 septembre. Pendant ce temps, les blessés de Luchy étaient ramenés à la gare de Libramont par Neuwillers. Le 26 août, à partir de 17 heures, jusqu'au matin du 27, ce fut un défilé ininterrompu d'ambulances chargées de blessés et de mourants.

2. — Le combat d'Ochamps.

Le 17^e corps (général Poline), 4^e armée française, avait reçu l'ordre de déboucher de la Semois, au matin du 22 août, par divisions accolées, et de prendre pour objectif Jéhonville (34^e division) et Ochamps (33^e division).

En exécution des instructions reçues, le mouvement devait s'effectuer sur trois colonnes : la colonne de droite, comprenant la 66^e brigade (33^e division) — qui nous intéresse en ce moment — suivait l'itinéraire

Sainte-Cécile, Herbeumont, Bertrix, Ochamps ; la colonne du centre, comprenant une brigade de la 34^e division, suivait l'itinéraire Fontenoille, Bouillon, Cugnon, Blanche-Oreille ; la colonne de gauche, comprenant l'autre brigade de la 34^e division, suivait l'itinéraire Muno, Dohan, Fays-les-Veneurs, Offagne.

Les trois colonnes, quittant la Semois, s'avancèrent à travers une région boisée qui mesure, à certains endroits, plus de dix kilomètres de largeur. Aucune observation n'était possible par avion, car un épais brouillard matinal masquait tous les mouvements. Des reconnaissances par éclaireurs étaient à peine possibles.

Les troupes de la 66^e brigade (général Fraysse), qui se dirigeaient sur Ochamps, arrivèrent à Bertrix sur la fin de l'avant-midi, épuisées par une longue marche, par une chaleur étouffante.

Après un court repos, la brigade pénétra dans la forêt de Luchy, sans s'être couverte par ses propres moyens et sans s'être assurée que sa droite était en liaison avec le 12^e corps.

Elle s'y heurta aux 41^e et 42^e brigades (21^e division, XVIII^e corps) de l'armée allemande, qui s'y étaient retranchées depuis la veille aux environs d'Ochamps, dans une région coupée de bois, de boqueteaux et d'obstacles de toute espèce (1).

L'aveugle consigne qu'avaient reçue les Français les obligeait à « attaquer l'ennemi partout où on le rencontrerait ». Le choc fut extraordinairement sanglant. Après s'être héroïquement comportée, résistant tant bien que mal à un ennemi invisible, la 66^e brigade ne se dégagait qu'à grand-peine, abandonnant sur le champ de bataille des centaines de morts (2), de nombreux blessés et prisonniers et plusieurs batteries.

(1) A consulter sur le combat d'Ochamps : HANOTAUX, o. c., V, p. 110 et ss. ; ENGERAND, *Le Secret de la Frontière*, p. 497 ; PALAT, o. c., III, p. 127-130 ; *La Grande Guerre écrite et illustrée par les Ecrivains combattants*, Paris, Quillet, 1922, I, p. 57 et 58 ; *Historique du 20^e régiment d'infanterie*, Paris, Chapelot, p. 9 et 10 ; *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, o. c., p. 66.

(2) Les victimes de ce combat meurtrier furent d'abord inhumées dans une quarantaine de tombes, à l'endroit où elles étaient tombées. La figure 19 reproduit l'une de ces tombes primitives. La publication *Heldengräber in Süd Belgien* contient d'intéressantes photographies d'un grand nombre d'autres. Les photos n^{os} 180 à 186 sont consacrées aux tombes du 87^e allemand, au sud d'Ochamps et à l'entrée de la forêt de Luchy ; les n^{os} 187 à 202 donnent les tombes françaises et allemandes situées dans la forêt de Luchy, au sud d'Ochamps et au nord-est de Bertrix, notamment aux endroits où entrèrent en action les 80^e, 81^e et 88^e allemands, ainsi que les 27^e et 63^e d'artillerie, et où furent capturées les pièces d'artillerie française ; les n^{os} 204 à 215 reproduisent les tombes françaises et allemandes, au nord et au nord-est de Bertrix, aux abords de la ligne du chemin de fer de Paliseul, et du « croisement de la Flèche ».

Ces morts furent ensuite transférés, en 1917, dans plusieurs grands cimetières, par les soins d'un personnel allemand, qu'assistaient des ouvriers fournis par les communes voisines.

Le cimetière du « Différend » (Ochamps), situé à la sortie du chemin de Bertrix dans la forêt de Luchy,

Le récit plus détaillé des opérations militaires que nous faisons suivre a été puisé en partie à la *Section historique* de l'Etat-Major Général de l'armée, à Paris, en partie dans l'*Historique du 20^e régiment d'infanterie* (1).

Le 17^e corps d'armée (général Poline) marchait à la gauche du 12^e corps, dont nous avons exposé les opérations, et à la droite du 11^e corps.

Le 22 août, le 17^e corps, prenant l'offensive, déboucha de la Semois par divisions accolées, la 34^e division ayant pour objectif Jéhonville, la 33^e ayant pour objectif Ochamps. Les avant-gardes devaient se présenter à 9 heures sur la ligne Paliseul-Bertrix-Straimont.

La 65^e brigade, partie d'Herbeumont à 4 heures, prit d'abord position, ainsi que nous l'avons vu (2), face à Saint-Médard, puis fut ramenée à Blanche-Oreille, à 10 heures.

A la 66^e brigade, l'avant-garde (3^e bataillon et 1^{re} et 4^e compagnies du 20^e d'infanterie) entra dans Bertrix à 10 heures, et en repartit à 11 h. 10 pour se déployer à travers bois, le colonel Detrie en tête, donnant ses ordres. Elle quitta la grand'route de Recogne pour prendre, à gauche, le chemin qui mène à Ochamps. Le 3^e bataillon était arrivé à la lisière nord de la forêt de Luchy, en vue du clocher d'Ochamps, vers 13 h. 15, lorsqu'il se heurta (3) à de l'infanterie ennemie puissamment retranchée dans Ochamps et appuyée par de l'artillerie installée au nord-est

comprend 92 français, la plupart du 20^e régiment, — dont 5 identifiés — et 81 allemands, la plupart du 87^e régiment, dont 17 identifiés.

Le cimetière de la « Croix-Morai » (Ochamps), situé à la sortie de la forêt vers Ochamps, contient les corps de 17 allemands, la plupart du 80^e, et de 47 français.

Le cimetière des « Sapins, n° 1 », commune de Jéhonville, comprend 104 allemands — dont 55 identifiés — appartenant aux 80^e, 81^e et 88^e, et 219 français — dont 16 identifiés — appartenant aux 11^e et 20^e régiments.

Le cimetière de « La Bruyère, n° 2 », situé sur le territoire de Bertrix, au delà de la lisière sud de la forêt de Luchy, a groupé 148 allemands — appartenant au 80^e, 81^e et 88^e, ainsi qu'aux 27^e et 63^e régiments d'artillerie de campagne et au 3^e régiment d'artillerie à pied, et 212 français — appartenant aux 7^e, 11^e, 20^e et 50^e régiments d'infanterie et au 18^e régiment d'artillerie.

Le cimetière « de la Chapelle » à Ochamps contient les corps de 229 français et de 63 allemands.

(1) O. c., p. 9 et ss.

(2) Voir page 98.

(3) Voici quelques données plus détaillées écrites par le capitaine Hébrard, commandant la 11^e compagnie du 20^e régiment, relatives à l'action, tout au début du combat, des 11^e et 12^e compagnies, 3^e bataillon, 20^e régiment.

« Vers midi, le bataillon s'engage dans le bois de Luchy dans la formation suivante : 12^e compagnie avant-garde sur la route d'Ochamps ; 9^e à droite ; 10^e à gauche ; 11^e sur la route, à 200 mètres de la 12^e. A sortie du bois, la 11^e a collé derrière la 12^e et reçu de la bouche même du colonel Detrie l'ordre suivant : « Déployez-vous à la lisière, votre droite au chemin ». L'ordre s'est exécuté et j'ai fait ouvrir le feu à 600 mètres sur une petite fraction ennemie (située sur la croupe 459). Quelques instants après, le colonel m'a appelé et m'a dit : « Enlevez-moi la hauteur en face de nous, votre droite toujours au chemin d'Ochamps. » En conséquence, j'ai donné l'ordre suivant : « La compagnie va se porter à l'attaque du mamelon, dans la formation suivante : les sections échelonnées, la droite en avant, à 100 mètres de distance. » Je me suis porté en avant avec la section Pascal : un premier bond nous a conduits derrière une petite haie, auprès d'un bouquet d'arbres. A ce moment, le premier obus allemand est arrivé parfaitement au but et à bonne hauteur d'éclatement, blessant le sergent Joli et deux hommes. J'ai fait rapidement dépasser ce point et la compagnie a pu gagner la crête et le versant oues du mamelon sans recevoir trop d'obus, dont les éclatements paraissaient, à ce moment, plutôt réglés sur la

du village. Deux compagnies essayèrent de gagner la crête : ce furent des hécatombes d'hommes fauchés par les mitrailleuses et les tirailleurs ennemis, soigneusement abrités (1). Le 20^e d'infanterie engagea successivement ses trois bataillons ; il tenta désespérément de bousculer la résistance ennemie et de se frayer un passage, mais l'ennemi, terré, culbutait au fur et à mesure les vagues d'assaut. Des vides se créaient, les blessés poussaient des cris déchirants, se traînaient, rampaient à l'abri d'un pli de terrain, pour échapper aux rafales de balles qui balayaient le sol.

Dès le début de l'attaque, l'artillerie de la division avait pénétré dans le bois, sans en avoir reçu l'ordre, et encombra la route nord-est. Le général de brigade avait aussitôt mandé au bataillon Grégory de « déboucher par le chemin 472-475 et de préparer l'entrée en action de l'artillerie vers le nord-est de la forêt » ; mais l'artillerie éprouva, à la lisière sud du bois, ayant à dos des carrières de sable, une difficulté extrême à se déployer, comme plus tard à se dégager. Elle ne put appuyer la progression de l'infanterie. Trois canons tirèrent seulement quelques coups.

Après un petit nombre d'heures de combat, les commandants Gregory et

lisière et les angles morts derrière nous. La progression était cependant très difficile sous le feu bien ajusté de l'infanterie, et avec la nécessité d'envoyer constamment quelques hommes en avant pour couper les fils de fer à coups de pelle et arracher les poteaux. Au moment où nous avons occupé la crête, les pertes étaient déjà considérables... La 4^e section se trouvait à la chapelle (fig. 22). Deux mitrailleuses allemandes y furent brisées par des obus français. »

Un sous-lieutenant du 11^e d'infanterie a écrit le récit suivant, qu'a publié *La Dépêche de Toulouse*, du 3 novembre 1914.

« De Bertrix, nous avions reçu l'ordre de gagner le village d'Ochamps... Il fallait traverser un bois assez épais, tapissé de hautes fougères. Prudemment le régiment s'engage. Au loin, tout est tranquille et rien ne bouge. A son tour, l'artillerie pénètre dans le bois, encadrée et suivie par d'autres fantassins. Déjà l'avant-garde débouche : un terrible feu de salve l'arrête. La fusillade est nourrie, ininterrompue. Plus de doute, l'ennemi est là, devant, en nombre. Impossible de mettre les canons en batterie pour le balayer, force est donc de se replier. Mais les chemins sont obstrués par les arrivants : il faut d'abord les dégager pour livrer passage à l'artillerie, d'où un flottement, un peu de désordre à l'arrière, un peu de confusion à l'avant où, dans l'impossibilité de reculer, les soldats sont obligés de s'éparpiller pour se mettre autant que possible à l'abri des balles qui pleuvent.

» Et voilà qu'à notre droite, dans le bois même et pas très loin de nous, des crépitements sinistres se font entendre. Blottis dans la fougère, les Allemands nous canardent à plaisir : des hommes, des chevaux tombent nombreux... Nous ripostâmes comme de juste, mais, à n'en pas douter, les Allemands étaient en nombre considérable et dissimulés ; nous tirions au hasard. Ils avaient ça et là appendu à des branches des hardes qu'on entrevoyait dans le lointain : la plupart de nos coups de fusil s'égarèrent sur ces pantins. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait battre en retraite... Ce fut une débâcle générale... Les hommes se relevaient pour courir et étaient plus aisément atteints... Une fois hors du bois, le danger devenait plus grand encore, car l'artillerie allemande s'était mise de la partie et nous étions à découvert... Au cours de cette marche en arrière, des officiers avisèrent des tranchées inachevées, mais suffisantes pour former abri. Elles furent rapidement envahies. On se tassait. Hélas ! Ce n'est pas en vain que les Allemands, qui avaient occupé cette région plusieurs jours auparavant, avaient exécuté ces travaux. En un moment, les tranchées, très exactement repérées, furent inondées de mitraille. Ce fut une boucherie... Nous sommes tombés tête baissée dans un guet-apens soigneusement préparé. Une grêle de projectiles s'est abattue sur nous, lancée par des êtres obstinément invisibles, car il n'y eut même pas de leur part une tentative de poursuite. »

(1) Le clairon Ducla, au cours de l'un de ces assauts, sonna inlassablement la charge, debout sous les rafales, jusqu'au moment où un obus lui emporta la tête. *Historique du 20^e régiment*, Paris, Chapelot, p. 9.

Des soldats français revenus sur le champ de bataille après l'armistice ont témoigné qu'au moment le plus critique, le drapeau fut déployé, tandis que le clairon faisait retentir l'air du régiment.

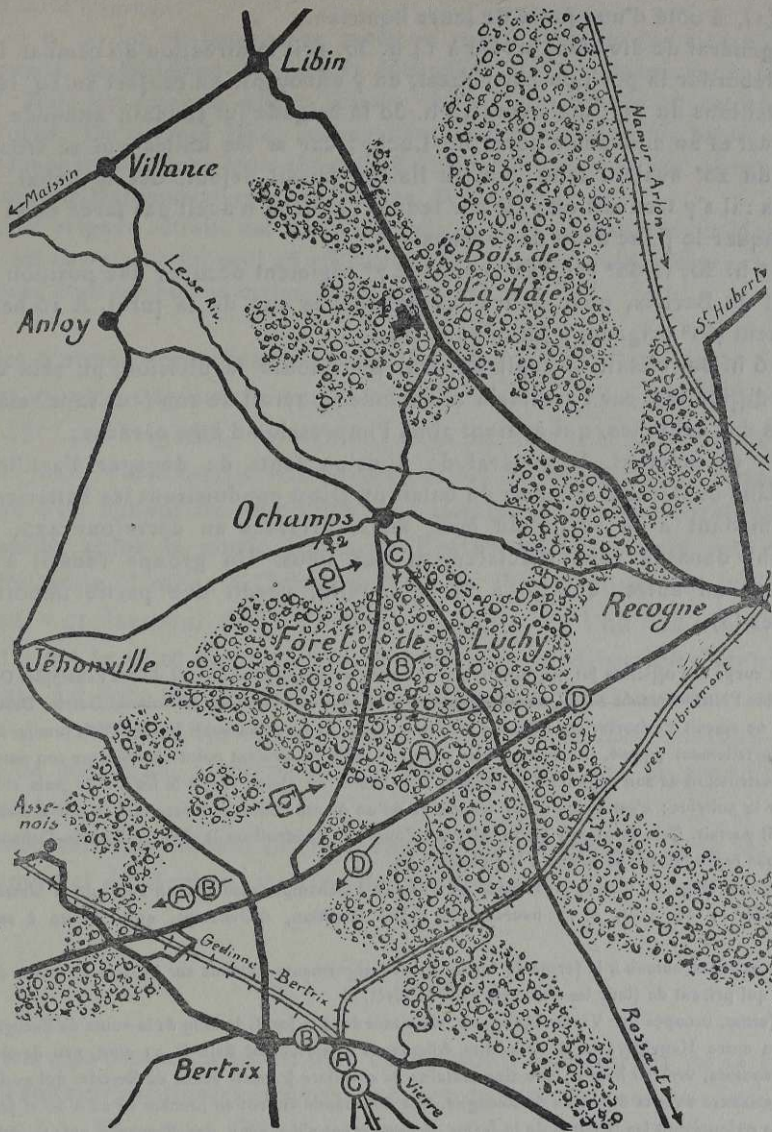


Fig. 27. — Plan du combat de la forêt de Luchy, samedi 22 août 1914.

LÉGENDE : Les lettres qui figurent au plan indiquent la zone d'action des divers régiments : a et b, régiments d'infanterie française ; A, B, C, D, régiments d'infanterie allemande. — a = 20^e rég., b = 11^e rég. ; A = 80^e rég., B = 81^e rég., C = 87^e rég., D = 88^e rég. ; — 1 = château de Roumont ; 2 = chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

Fiamma, les capitaines Rocchesanni et Seguelas, de nombreux officiers étaient tombés (1), à côté d'une foule de leurs hommes.

Le général de division, arrivé à 14 h. 30, prit la direction du combat. Il entreprit de déborder la position par l'ouest, en y envoyant, en renfort au 20^e régiment, deux bataillons du 11^e; mais vers 15 h. 30 la brigade fut soudain attaquée en flanc au sud-est et au sud de la forêt de Luchy; car si les unités qui se trouvaient à gauche du 20^e avaient tenu bon, la liaison faisait défaut, dès le début, avec le 12^e corps : il s'y trouvait un vide par lequel l'ennemi n'avait pas tardé de se glisser, pour attaquer le flanc droit des Français (2).

A 15 h. 50, la 65^e brigade envoya le 7^e régiment occuper une position de repli en avant de Bertrix, pour battre les débouchés sud de la forêt. A 16 heures, le 9^e régiment (65^e brigade) y fut député aussi.

A 16 h. 50, c'était le repli général pour toute la division, au sein des plus grandes difficultés, car l'artillerie allemande couvrait de son feu, sans relâche, les derrières des colonnes, qui avaient ainsi l'impression d'être cernées.

Vers ce moment, le général de division tenta de dégager l'artillerie par l'ouest. Une centaine d'hommes du bataillon Dizot conduisirent les batteries par un chemin menant à la sortie du bois, mais, arrivées au carrefour 475, elles se trouvèrent dans la zone d'éclatement des obus. Un groupe réussit à gagner Acremont; un autre, chargé à la baïonnette, perdit une partie importante de ses pièces (3).

(1) Le corps des officiers fut magnifique par le calme et l'intrépidité dont il donna l'exemple. On lira avec émotion, dans l'*Historique du 20^e régiment d'infanterie*, le récit de la mort du colonel Detrie. Debout sous la mitraille, il ne cessait d'exhorter ses hommes à faire leur devoir jusqu'au bout. Lorsqu'il vit tomber le capitaine Négrier, mortellement frappé, il courut à son secours; puis, ne voulant point abandonner son poste, ni survivre à la destruction de son régiment, il s'adossa à un arbre, en pleine vue, à la lisière du bois et s'y croisa les bras sur la poitrine; c'est là qu'il fut frappé et qu'un de ses lieutenants reconnut le soir son cadavre à la vareuse qu'il portait. Cela se passait à 150 mètres à l'ouest de l'endroit où le chemin Bertrix-Ochamps sort de la forêt. Nous reproduisons sa tombe à la figure n° 20.

Le capitaine Négrier, blessé, fut transporté à l'école d'Ochamps, avec 150 ou 200 autres blessés français et fit mander le 23 août, à 17 heures, M. l'abbé Bouillon, d'Ochamps, qui l'assista à ses derniers moments.

(2) Nous avons obtenu à la ferme de Luchy les renseignements suivants sur l'entrée en action des troupes allemandes qui prirent de flanc les Français dans la forêt.

Cette ferme, occupée par Victor Malignon, est située dans la forêt, le long de la route de Recogne à Fays-Veneurs entre Neuwillers et Bertrix. Les Allemands y arrivèrent déjà le 21 août, peu de temps après qu'étaient repassés, vers 16 heures, une cinquantaine de cavaliers français venus de Bertrix, qui avaient poussé une reconnaissance dans la direction de Recogne. Ces Allemands étaient au nombre de 25 à 30 et furent suivis d'autres; ils enfoncèrent les fenêtres de la ferme, demandèrent s'il y avait des Français, puis se retirèrent. Le 22 août dès 4 heures du matin, les Hessois revinrent en nombre considérable et s'avancèrent dans la direction de Bertrix, jusqu'à la sortie du bois. Vers 9 heures, ils firent chemin en arrière, vers Neuwillers, disant que l'infanterie française approchait. C'est vers 13 heures qu'ils reparurent, en rangs serrés. Ils appartenaient aux 80^e et 81^e régiments. A 14 h. 30, ils emmenèrent Victor Malignon. Des canons furent mis en action à environ 200 mètres de la ferme. « Tu es Belge, dit un officier au fermier, tu tireras sur le premier Français que nous allons voir. » Le combat suivit son cours. La ferme fut convertie en ambulance : des blessés y furent soignés pendant trois jours par quatre médecins allemands.

(3) Dix-huit canons, à en croire les gens du village, qui enterrèrent, vers cet endroit, 280 chevaux; vingt-sept, écrit le général Palat. Le fait est raconté, dans son carnet de route, par un soldat allemand du XVIII^e corps, dont HANOTAUX a publié le récit, V, p. 113 et 114. Cf. aussi général PALAT, III, p. 130 et 131.

Cette capture de l'artillerie au sud de la forêt de Luchy marqua le dénouement de cette lutte tragique.

A 17 h. 50 ou 18 heures, on tenta un retour offensif des restes des 7^e et 9^e régiments, partiellement livrés à la débandade, qu'on ramena sur le champ du combat. Mais cet extrême effort échoua, tant était violente, à cet endroit, la pluie d'obus. Le colonel Hue, commandant la 65^e brigade, fut blessé avec ses deux ordonnances et leurs trois chevaux. La brigade, désorganisée, se retira précipitamment sur Herbeumont, puis sur Osnes, Wé et Tétaigne.

La 66^e brigade retraits sur Bouillon, puis de là sur Amblimont et Mouzon.

Le 20^e comptait à lui seul 26 officiers, 1363 hommes tués, blessés et disparus. Le drapeau était tombé aux mains de l'ennemi (1).

Les troupes ennemies engagées dans le combat de la forêt de Luchy sont les quatre régiments que comprend la 21^e division, à savoir les 87^e et 88^e (41^e brigade), qui avaient déjà participé, le 20 août, au combat dit « du jeudi » à Longlier-Hamipré, et les 80^e et 81^e (42^e brigade). Le 80^e et le 81^e, venant de Recogne, ont combattu dans la forêt en regard d'Ochamps, entre la route Recogne-Bertrix et le chemin qui se greffe sur cette route et mène à Ochamps; de là, ils ont poursuivi les Français jusqu'au « croisement de la Flèche » — qui a été l'un des endroits où le combat a été le plus meurtrier — et ont pris la direction Bertrix-Herbeumont. Le 87^e, venant d'Ochamps village, a soutenu le combat aux abords de cette localité et a gagné de là Bertrix et Herbeumont. Le 88^e, venant de Recogne, a gagné le lieu de la bataille par la grand'route de Bouillon (2).

Exposons maintenant les événements qui survinrent dans les villages d'Ochamps et de Bertrix, voisins du combat.

§ 1. — Ochamps.

Bien que victorieuses au soir du 22 août, les troupes de la Hesse se montrèrent extraordinairement exaspérées de la résistance que leur avaient opposée les Français. Elles mirent le feu à dix maisons du village d'Ochamps et y tuèrent cinq civils. On éprouve un sentiment d'horreur à lire la scène qui se passa, pendant la nuit du 23 au 24 août, dans l'église de cette localité : c'est en effet en pleine église que fut tué le bourgmestre,

(1) Un soldat de la section Pascal affirme avoir vu, vers le soir, le drapeau au sein d'une colonne ennemie, sur la route Recogne-Bouillon.

(2) Voir *Heldengräber in Süd Belgien*, p. 96. Voir aussi la figure n° 27, où ces diverses directions sont indiquées.

M. Alphonse Jérrouville; et le curé de l'endroit, M. l'abbé Dujardin, vieillard âgé de plus de 60 ans, dut passer la nuit agenouillé sur son cadavre.

Le récit de ces tragiques événements a été recueilli en juin 1916. Des données complémentaires ont ensuite été fournies par M. l'abbé Brahy, curé de la paroisse depuis 1916 et par M. l'abbé Bouillon, originaire d'Ochamps.

N° 661.

Ochamps est situé en éventail sur les bords de la Lesse naissante, qui y dessine une courbe. Au nord, à 2 kilomètres de distance, se trouve la hauteur boisée de Roumont; au sud-ouest et au nord-est, à 500 mètres du village, deux mamelons dominent les environs; le premier fut pris et perdu par les Français, le second fut occupé par les Allemands.

Le 12 est le jour où l'on aperçut les premiers éclaireurs et où un dragon français, tué près du château Coppée, à Roumont, fut inhumé à Ochamps. Le 14, après une rencontre à Grandvoir, les Français ramenèrent quatre blessés qui furent d'abord soignés au village, puis transportés le lendemain à Roumont. Le 15 au soir, on vit vers Libramont les lueurs d'un incendie : les Allemands avaient mis le feu aux wagons lancés sur le tablier du pont tombé en travers des voies. Le 20, au sortir de la messe, on entendit un galop de chevaux et quelques coups de fusil : c'était une rencontre de patrouilles.

Le 21 dans la matinée, il passa une vingtaine de uhlans. A 16 heures, trois régiments allemands arrivèrent, venant de Libramont; les 87^e, 115^e et 118^e. Le 1^{er} se battit à Ochamps, le 2^e se dirigera sur Glaireuse, le 3^e sur Maissin. Les troupes logèrent au village et dans les environs, avec le 61^e d'artillerie, 25^e brigade et le 27^e d'artillerie, 21^e brigade.

Le 22, au lieu de se diriger vers le sud, ces troupes se retirèrent vers le nord, évacuant la localité.

Vers midi, arrivèrent les troupes françaises, qui ignoraient le voisinage de l'ennemi. Le combat fit rage pendant toute la journée.

Au cours de l'action, la population fut laissée bien tranquille dans les caves. Mais tout changea au moment où le combat touchait à sa fin. Vers 16 heures, les soldats mirent le feu aux maisons Hardy, Martin, Jérrouville et Joseph Collard. M^{me} veuve Jérrouville, née MARIE-ADELAÏDE ANSIAUX (fig. 33), 54 ans, voulant sortir de sa maison en flammes (fig. 21), fut tuée d'un coup de baïonnette par l'un des soldats du 87^e qui s'abritaient à ce moment derrière l'habitation de la victime et les talus environnants; portée à l'école des filles, elle ne tarda pas d'expirer. JOSEPH HARDY (fig. 32), 40 ans, qui essayait d'emmener un cheval hors de sa maison en feu, fut tué à l'endroit même, en présence de Maria Arnould : de violents coups de sabre lui avaient pour ainsi dire coupé le corps en deux.

A 19 heures, le combat étant complètement terminé, les Allemands rentrèrent au village en chantant et en hurlant. Ils envahirent le presbytère comme des forcenés, se ruèrent sur le curé avec une brutalité inouïe, le bousculant, le menaçant du revolver. Ils le conduisirent à l'église, et le placèrent, avec le bourgmestre de la commune et un capitaine français, dans les bancs réservés aux petites filles.

Quelques autres habitants avaient été installés dans le fond de l'église; trois d'entre eux, Joseph Plainevaux, Joseph et Albert Jérouville, furent déportés en Allemagne où ils furent retenus, le premier jusqu'au 14 avril 1915, les deux frères jusqu'au 1^{er} février 1916. Pendant ce temps, le presbytère était pillé de fond en comble et deux vases sacrés emportés. Plusieurs fois, au cours de la nuit, un officier vint trouver les otages, proférant contre eux des injures et des menaces. A M. l'abbé Dujardin, qui récitait son chapelet, il dit : « Tu pries ton Dieu, et nous, nous combattons... pour notre cher Empereur! »

Le 23 août, les soldats s'occupèrent d'enterrer leurs morts et de soigner leurs blessés. Ceux que les habitants avaient chargés, la veille, sur des véhicules de tous genres furent installés à l'école communale, dans des granges et dans des maisons particulières. Dans l'avant-midi, M. le curé fut emmené de l'église, pour aller « bénir les tombes des officiers allemands ».

Les troupes cantonnées au village, excitées au plus haut point, se livraient à des excès de tout genre. La situation s'aggrava encore à la soirée.

Vers 23 heures, un convoi de ravitaillement venant de Recogne et se dirigeant sur Anloy traversa le village. Un soldat ayant tiré sur le pont, la fusillade se poursuivit à reculons jusque sur la colline voisine, dans la direction de Libramont. André Toussaint ayant paru à sa fenêtre avec une lampe, une balle vint s'aplatir à côté de lui sur le chambranle. Les Allemands mirent séance tenante le feu aux maisons de Joseph Théâtre, de Jean-Baptiste Foucher, de la veuve Trigalet, de Léon Charles et d'Isidore Grandjean, ainsi qu'à un fournil contigu à la maison Collignon et au hangar de Jules Toussaint. Dès le début de cette scène, beaucoup d'habitants s'enfuirent affolés hors de leurs maisons. Le tumulte s'étendit bientôt à l'église, où étaient toujours enfermés le curé, le bourgmestre et une escouade de prisonniers français du 20^e régiment d'infanterie. M. l'abbé Dujardin le raconte ainsi :

« Nous étions assis par terre, terrifiés par les sinistres reflets du village en feu, lorsque retentit, vers 1 heure ou 2 heures du matin, l'ordre suivant : « Tous à « plat! » Je m'étendis en dessous d'un banc des enfants. Tout-à-coup la fusillade éclata dans l'église même. Un soldat français qui était en dessous de moi me dit : « Etes-vous bien caché? — Oui. — Sauvez au moins votre vie! » Que s'était-il passé? Le bourgmestre, ALPHONSE JÉROUVILLE, 37 ans, venait d'être tué à bout portant, près de la colonne qui se trouve en face de la chaire à prêcher. Son corps gisait inanimé à mes côtés. Deux soldats vinrent vers nous et l'un d'eux cria en langue française : « Le curé maintenant! Lève-toi! Voilà ton bourgmestre! Tu auras le même sort! » Le second soldat voulut lever son fusil et fit le geste de briser la tête au bourgmestre, mais l'autre lui dit : « Il est mort! » Ils m'obligèrent alors à me mettre à genoux à côté du cadavre, ou plutôt sur le cadavre même, car ses jambes étaient entre les miennes. Je restai dans cette position jusque 7 heures du matin. Ce que je souffris pendant ces longues heures, après les fatigues que j'avais déjà endurées la veille et les jours précédents! A 7 heures, les soldats saisirent le cadavre du bourgmestre par les pieds et, le traînant à travers toute l'église, ils le jetèrent au cimetière. Un peu plus tard, je comparus devant une sorte de conseil de guerre, où trois officiers me firent grief d'« avoir arboré le drapeau belge et de ne pas avoir eu, dans le village, des vivres en

suffisance pour les troupes ». Vers midi, on me fit asseoir dans le chœur. A 15 heures, les troupes féroces qui nous avaient torturés pendant ces deux jours quittèrent la localité. Les prisonniers français furent dirigés sur Libramont et l'Allemagne. Je fus alors enfermé à la sacristie et l'église fut convertie en lazaret. Je ne rentrai au presbytère dévasté que le 25 août au soir et je pus, pour la première fois depuis le 22, prendre un peu de nourriture. Les autres otages retenus à l'église avaient, eux, apaisé leur faim en mangeant les bougies qui étaient restées sur les autels.

Les officiers essayèrent ensuite de justifier le meurtre du bourgmestre en disant au curé « qu'il s'était révolté » ; « qu'il n'avait pas fait rentrer toutes les armes et qu'il en restait de cachées ». L'inspecteur du 5^e lazaret du XVIII^e corps a dit à M. l'abbé Bouillon, le 24 août : « Nous avons dû tuer votre bourgmestre cette nuit, il mettait le schisme dans les prisonniers français. »

Dans la nuit du 23 au 24, deux jeunes gens, JULES-JEAN-BAPTISTE TOUSSAINT (fig. 37), 29 ans, et JEAN-BAPTISTE GUILLAUME (fig. 35), 24 ans, avaient voulu mettre en sûreté, dans un parc, situé à la route d'Anloy, le bétail de leur frère et cousin, Henri Toussaint, soldat belge; pris par les Allemands qui s'avançaient sur ce chemin, ils furent emmenés dans le bois de Sart-Jéhonville, où on retrouva leurs cadavres; l'un d'eux avait la tête fendue, à l'autre on avait enlevé la partie supérieure du crâne.

Le 24 août vers midi, il n'y avait plus au village que très peu d'habitants, car le bruit s'était répandu que le restant des maisons allait être incendié. Les bestiaux beuglaient partout dans les étables, au point que les Allemands eux-mêmes en prenaient pitié.

Le 25 août, le curé dut faire, sur l'ordre d'un officier, une proclamation pour faire rentrer la population.

C'est principalement dans la journée du 26 août qu'eurent lieu les inhumations, par les soins d'habitants d'Ochamps, de Jéhonville et de Libramont, réquisitionnés à cette fin. Le curé de Jéhonville, M. Nolleaux, vint déguisé en ouvrier, la pelle sur l'épaule. Les civils ne purent prendre d'initiative pour l'identification des victimes de l'armée française, qui habituellement étaient négligées par les ambulanciers ennemis. C'est ainsi que tant de tombes de soldats français ne portent aucun nom.

Le culte fut suspendu à l'église du 23 août au 2 septembre.

Le village resta pendant de longs mois sous l'effet d'une panique que rien ne pouvait apaiser, ni atténuer.

§ 2. — Bertrix.

La populeuse commune de Bertrix ressentit, le 22 août, le contre-coup du combat d'Ochamps.

Elle échappa, le surlendemain, à un plus sérieux danger. Tandis que les habitants se dévouaient, avec un admirable entrain, aux 2500 blessés

accueillis dans le village, des troupes que le pillage et la boisson avaient rendues excessivement sauvages mirent le feu « au Sauptont », massacrèrent dix civils et firent beaucoup souffrir toute la population.

La narration détaillée qui va suivre a utilisé d'intéressants travaux rédigés sous l'occupation et au lendemain de l'armistice par M. l'abbé Arnould, curé-doyen, et par plusieurs familles qui comptent des victimes.

N° 662. Le 6 août, à 10 heures, arrivèrent de Sedan les premiers dragons français, commandés par le général d'Epinay.

Le 10 août, il vint quelques uhlands.

Le 14 août, première escarmouche à « Menilfays », à un kilomètre de Bertrix : trois Français et un Allemand furent tués et inhumés le jour même au cimetière paroissial.

Le 20 août, les dragons français partirent à 8 heures du matin pour prendre part à la bataille de Longlier. On entendit le canon gronder pendant toute la journée et, le soir, les troupes françaises repassèrent plus ou moins en désordre.

Le 21, pendant toute la journée, il y eut de grands mouvements de troupes.

Le 22 août, un avion allemand (1) passa dans les airs se dirigeant vers le sud et fut abattu par les colonnes françaises qui gagnaient la forêt de Luchy. Vers midi, le canon commença à se faire entendre. A 15 heures, c'était la débandade : on vit les soldats repasser précipitamment, poursuivis par le feu de l'artillerie ennemie qui s'abattait sur le village et surtout sur le quartier de Burhaimont, plus proche du combat. La maison Arnould-Finauche fut rasée, les maisons Collette-Casin, Lambert-Nemry, Bodson-Hennay, Dasnois-Gillet, Fontaine-Casin, Lejeune-Duruiseau furent atteintes. Un obus mit le feu à l'ambulance installée dans l'école des sœurs de la Doctrine Chrétienne et à leur habitation (2).

Rue de la Gare, des éclats d'une bombe blessèrent gravement JEANNE JOSEPH, 25 ans, qui mourut le lendemain.

Les troupes ennemies entrèrent à Bertrix le soir même, à 21 heures. Leur premier acte fut de s'abriter derrière des civils. Des soldats vinrent prendre les chefs des maisons situées à l'entrée de la localité; ils durent jurer « que l'ennemi était parti », puis ils précédèrent la troupe, la conduisant chez le bourgmestre et dans plusieurs maisons.

Les soldats se livrèrent déjà au pillage des magasins Gochet-Gillet, Heynen-Pierlot, Veuve Casin-Dasnois, Adam-Jules, demoiselles Delogne, Emile Fontaine, etc. Toutefois, l'attitude des officiers ne fut guère caractérisée, ce jour-là,

(1) Sur cet incident, voir KARL QUENZEL, *Vom Kriegs Schauplatz*, Leipzig, Hesse Verlag, I p. 197; KURT MÜHSAM, *Unsere Flieger über Feindesland*, Berlin, Borngraeber. Ils racontent comment un officier français a sauvé la vie à l'aviateur. Soigné dans une ambulance des Français, il a pu fuir au moment du recul de leur armée.

L'incident est aussi consigné dans l'*Historique du 20^e régiment d'infanterie*, Paris, Chapelot, p. 8.

Un récit de soldat allemand relatif à Bertrix a été publié par HANOTAUX, V, p. 114.

(2) Sur le bombardement de Bertrix par l'artillerie allemande et sur les incendies qu'il provoqua, cfr. JOACHIM DELBRÜCK, *Der deutsche Krieg in Feldpostbriefen*, München Müller, I, p. 113.

que par un arrogance extrême. L'un des chefs supérieurs s'enquit, en arrivant, du curé, de sa fortune, etc.

Le défilé des troupes commença le 23 au matin et dura trois jours et trois nuits. C'était le XVIII^e corps d'armée du duc de Wurtemberg; il passa, a-t-on dit, 58,000 hommes. Les offices religieux ne purent avoir lieu. De 6 à 10 heures, le clergé de la paroisse se rendit sur une partie du champ de bataille, à la recherche des morts et des blessés.

Le 24 août fut une journée lugubre, les troupes s'étant livrées à des excès de boisson, à la suite du pillage. Bientôt l'on apprit que des soldats coiffaient les jeunes filles de leurs casques, mettaient des membres amputés dans les lits des civils, faisaient leurs excréments dans les pots de beurre ou de confiture, et alignaient les gens le long des murs pour les fusiller. Le bourgmestre, le secrétaire communal et le curé doyen comparurent devant un colonel en furie, qui leur fit lire une affiche les menaçant d'être fusillés. Il n'y eut pas moyen de s'expliquer, la bête étant au paroxysme de la fureur. A 13 heures, une fusillade retentit tout-à-coup, un tir en règle fut dirigé sur le clocher et la mutinerie commença. Le feu fut mis « au Saupton », où cinq maisons brûlèrent (1). Presque toute la population fut traquée hors des maisons et collée au mur, avec menace d'être fusillée. Cinq ecclésiastiques, arrêtés au presbytère, furent amenés sur la place, où ils furent bientôt rejoints par l'aumônier de l'hospice, M. Englebert, et un vicaire, M. Rézer, qui avait les mains liées derrière le dos. Ce dernier avait été pris au moment où il s'occupait de Julie Guidart, blessée d'une balle, qui s'était évanouie; tous deux et un certain nombre d'hommes du quartier avaient été poussés à travers champs, à coups de crosse et de matraque. Le bourgmestre, ses sept petits enfants et une dame âgée de 80 ans y arrivèrent à leur tour. Tous étaient menacés de mort « parce qu'ils avaient tiré ». Le colonel obligea le curé-doyen et le bourgmestre à monter à la tour et dans les combles de l'église. Pour un certain nombre, les menaces ne restèrent pas vaines. Au Saupton, le neveu de J. Pignolet, FRANÇOIS LAMBERT (fig. 28), 20 ans, blessé une première fois par une balle, puis enfermé avec les autres occupants dans la maison incendiée, fut tué à coups de revolver et de baïonnette; ses parents parvinrent à éviter l'asphyxie, puis à fuir en perçant, après quatre heures d'efforts, un mur épais dans la salle d'arrière où ils s'étaient cachés.

MARCEL FINCK, un enfant de 3 ans, fut tué d'une balle à la tête, entre les bras de son père, qui voulait échapper à l'incendie, et fut grièvement blessé lui-même. Les habitants d'une autre maison incendiée, JOSEPH ECHER (fig. 31), 44 ans, MARIE LECLÈRE, son épouse, 46 ans, et leur nièce, MARIA JEANGOUT (fig. 31), 15 ans, furent tués à coups de baïonnette; leurs cadavres, alignés devant la maison Jeangout, furent recouverts de paille par les soldats, qui y mirent le feu. En repassant à cet endroit, vers 19 heures, M. Pignolet vit deux porcs occupés à dévorer leurs corps carbonisés. LÉON JEANGOUT (fig. 36), 15 ans, eut le bras fracassé par une balle en voulant traverser une clôture pour gagner la cave Echer, puis un officier lui trancha la tête d'un coup de sabre.

EMILE NANNAN (fig. 29), 53 ans, clerc de l'église, rentrant chez lui au

(1) Les maisons Pignolet-Lambermont, Jeangoût-Echer, Echer-Lecler, Wanlin-Lepage et Lepage-Wanlin.



Fig. 28.
François LAMBERT, 20 ans,
tué à Bertrix.



Fig. 29.
Emile NANNAN, 53 ans,
massacré à Bertrix.



Fig. 30.
Joseph WANLIN, 18 ans,
tué à Bertrix.



Fig. 31.
Joseph ECHER, 44 ans,
massacré et carbonisé à Bertrix.



Fig. 33.
Marie-Adélaïde ANSIAUX,
veuve JÉROUVILLE, 54 ans,
massacrée à Ochamps.



Fig. 34.
Anatole PIGNOLET, 49 ans,
tué à Bertrix.



Fig. 32.
Joseph HARDY, 40 ans,
massacré à Ochamps.



Fig. 35.
Jean-Baptiste GUILLAUME,
24 ans, tué à Ochamps.



Fig. 36.
Léon JEANGOUT, 15 ans, qui eut la tête
tranchée d'un coup de sabre, à Bertrix.



Fig. 37.
Jules TOUSSAINT, 29 ans,
tué à Ochamps.



Fig. 38.
Maria JEANGOUT, 15 ans, massacrée
et carbonisée à Bertrix.

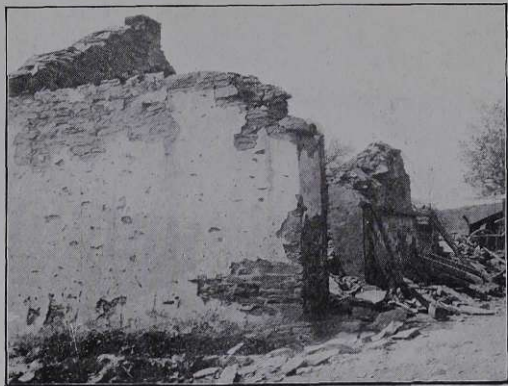


Fig. 39. — Glaumont. Ferme Hallet,
incendiée en août 1914.



Photo août 1915

Fig. 40. — Glaumont. Maisons Tassigny et Delvaux,
incendiées en août 1914.



Photo 1916

Fig. 41. — Jéhonville. Le presbytère incendié.
Sur la droite, l'église paroissiale.

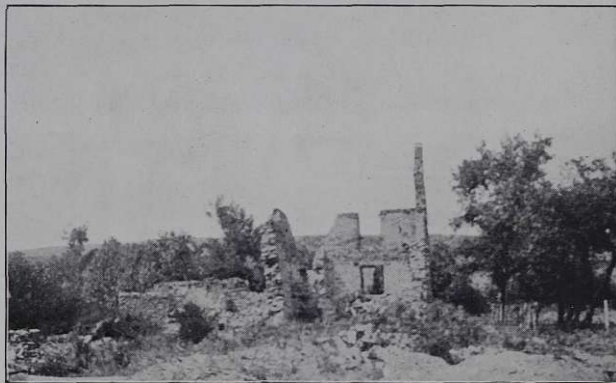


Photo août 1916

Fig. 42. — Jéhonville. Maison veuve Poncelet.



Fig. 43. — Herbeumont. Hôtel Vassaux (à gauche)
et maison des Sœurs de la Providence (à droite).

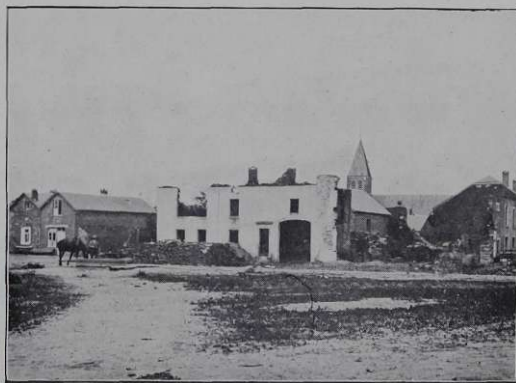


Fig. 44. — Herbeumont. Maison Jules Gaillard,
incendiée en août 1914.

moment de la fusillade, fut traqué par des soldats qui l'emmenèrent au dehors; il fut assommé d'un coup de crosse, puis achevé d'un coup de fusil tiré à bout portant. Son cadavre fut traîné dans une ruelle voisine et dévalisé d'une somme de 1,200 francs.

JOSEPH PIQUARD, 45 ans, fut tué d'un coup de fusil, qu'un soldat tira sur lui tandis qu'il passait de sa maison à la remise; son habitation fut saccagée et allumée, mais le feu put être éteint.

ANATOLE PINOLET (fig. 34), 49 ans, et JOSEPH WANLIN (fig. 30), 18 ans, furent tués près de l'église, à côté de leurs chevaux, alors qu'ils ramenaient des blessés sur une charrette. D'autres civils, Antonin Gochet, Mathias Finck, Gérard Bourland et Pierre Jeangout survécurent à leurs blessures.

Maints officiers se rendaient compte de la culpabilité de leurs soldats. Le major von Notznitz, de Francfort, logé à l'hôtel du Commerce, dut se cacher dans les caves, car sa chambre avait été criblée de balles. Il pleurait de rage et dut sortir de sa retraite en portant un drapeau blanc. Il a ensuite avoué à M^{me} de Vault, de Bouillon, qu'« il avait été honteux de ses hommes à Bertrix ».

Le 24 août, 2,500 blessés du combat d'Ochamps furent répartis entre les écoles, l'hospice, la maison de retraite, de nombreuses maisons particulières et surtout l'église; 140 de ces blessés moururent à Bertrix et les Allemands défendirent au doyen et au bourgmestre de relever soit leurs noms, soit les objets qui auraient pu servir à les identifier. L'église ne fut rendue au culte que le 27 septembre. Les soldats y avaient brisé des grisailles, pour donner de l'air, alors qu'on leur avait proposé d'enlever des panneaux vitrés.

3. — *Le combat d'Anloy.*

Un combat très meurtrier s'est livré à Anloy, dans la journée du 22 août, entre la 49^e brigade allemande (115^e, 116^e et 168^e d'infanterie) 25^e division, XVIII^e corps, et la 68^e brigade française (59^e et 88^e d'infanterie) 34^e division, 17^e corps.

Deux grands cimetières militaires aménagés par les Allemands en 1917 et inaugurés en juin 1918 par le duc de Hesse et le Gouverneur Général de la Belgique occupée ont groupé les victimes du combat. Le cimetière du chemin de Framont (fig. 64) compte 661 Français dont 14 officiers, et 360 Allemands dont 4 officiers; le cimetière du chemin de Jéhonville renferme 373 Français dont 18 officiers, et 103 Allemands dont 7 officiers (1).

(1) Sont identifiés : du côté français quelques officiers appartenant à la 67^e brigade qui, avec la 68^e, fait la 34^e division, à savoir le commandant Bourguignon (du 14^e d'infanterie), le lieutenant Philippe Leval (du 14^e), Jean Despis (du 83^e), et deux officiers du 118^e, 22^e division, 11^e corps, qui combattait à Maissin : le lieutenant Charles Bougier et le sous-lieutenant Pierre Poirot-Delpech. Du côté allemand, le Hauptmann Edouard Mattel (du 116^e), le Hauptmann Victor von Weltzien (du 116^e), le Hauptmann Heinrich Rhenius (du 161^e), le Hauptmann Felix von Normann (du 116^e), le Hauptmann Peters^m (Pion. Bat. 21,2), le lieutenant

Voici quelques données militaires sur cet engagement. Elles ont été puisées à la *Section historique de l'Etat-Major général de l'armée*, à Paris.

Le 22 août, nous l'avons dit déjà, le 17^e corps français s'éleva vers le nord en trois colonnes. Celle de gauche, sous les ordres du général Alby, commandant la 34^e division d'infanterie (68^e brigade et, en plus, deux groupes du 23^e régiment d'artillerie et deux groupes du 57^e régiment d'artillerie) avait pour objectif Anloy.

A la droite de la 68^e brigade, la colonne du centre, formée par la 67^e brigade, et la colonne de droite (66^e brigade) devaient atteindre Ochamps.

A la gauche de la 68^e brigade, les deux colonnes du 11^e corps d'armée marchaient sur Maissin.

Retraçons ici l'activité de la 68^e brigade, qui nous intéresse en ce moment : d'abord du 59^e, puis du 88^e d'infanterie.

A 13 h. 30, l'avant-garde du 59^e d'infanterie pénétrait dans Anloy, d'où l'ennemi s'était prudemment retiré; les Français s'avancèrent jusqu'à la maison Dauby-Guissard et tuèrent de là quelques Allemands restés en arrière; ils se disposèrent aussi en tirailleurs au lieu-dit « La Woigne » (voir plan d'Anloy, lettre D) et attaquèrent de là l'ennemi établi à « La Rochette » (voir plan d'Anloy, n° 1) puis se retirèrent vers leur régiment qui s'avancait vers Anloy.

Celui-ci s'était porté face à Anloy, par Jéhonville-Sart, la route de Sart à Maissin et le chemin qui se détache à droite par Anloy. Le bataillon Mir — réduit à deux compagnies et demi — prit la tête : la 10^e compagnie en avant; la 9^e en échelon en arrière et à droite; la 12^e, réduite à deux sections, en arrière et à gauche. Les bataillons Molius et Bruyère avaient reçu l'ordre de rallier leurs compagnies détachées : le bataillon Molius marchait en échelon en arrière et à droite du bataillon de tête, le bataillon Bruyère en arrière et à gauche. Avant d'arriver à Sart, des formations ouvertes furent prises : les compagnies en ligne de sections par quatre.

Le 3^e bataillon (Mir), qui formait la tête du régiment, traversa Sart et s'engagea dans le bois situé entre Sart et Anloy. Arrivée à la lisière nord de ce bois, la 10^e compagnie essuya des coups de feu et se déploya. Le bois fut aussitôt battu efficacement par l'artillerie ennemie. La 11^e compagnie renforça la 10^e à gauche, la 9^e compagnie la renforça à droite et l'on alla de l'avant. Quelques sections purent déboucher du bois et prirent une première, puis une seconde série de tranchées allemandes; mais la moitié de leur effectif était déjà fauché par le feu de l'ennemi. Le commandant Mir fut tué par un obus. Le colonel donna l'ordre de se replier sur la lisière du bois, mouvement qui s'opéra méthodiquement et sans confusion, puis il tenta avec la 5^e compagnie et une partie de la 10^e un retour offensif, qui échoua

Wilhelm Ebel (du 116^e), le lieutenant Hans Memecke (du 115^e), l'oberleutnant Ernst Meinberg (du 116^e), le lieutenant Karl Mulberger (du 116^e), le lieutenant Wilhelm Neger (Pion. Bat. 21,2), le lieutenant Wolfgang von Ehrhardt (du 116^e).

La publication *Heldengräber* donne (photos n°s 216 à 233) l'état primitif des sépultures avant l'aménagement des cimetières actuels, notamment celles qui se trouvaient à « La Nouvelle Haie », lieu d'attaque des 115^e et 116^e régiments de la Hesse, ainsi que du 28^e de réserve, du 21^e bataillon de pionniers et du 61^e régiment d'artillerie, aux abords des routes de Jéhonville, de Framont, etc.

malgré le merveilleux entrain dont les troupes faisaient preuve. Le colonel Dardier fut tué vers 17 heures. La 11^e compagnie arriva à son tour et essaya encore de déboucher de la forêt, mais n'y parvint pas.

En arrière et à gauche du bataillon Mir, le 2^e bataillon (Bruyère) avait pris comme axe de marche le chemin Sart-Maissin. Il fut arrêté par le feu de l'ennemi au croisement des chemins Sart-Maissin et Framont-Anloy. La 5^e compagnie assura la liaison avec le bataillon Mir, la 7^e se déploya à gauche, la section de mitrailleuses à gauche de la 7^e, et plus à gauche encore la 8^e compagnie. La 6^e compagnie fut placée en réserve. Le bois était battu par l'artillerie allemande, la lisière par l'infanterie et les mitrailleuses : quelques sections des 7^e et 8^e compagnies tentèrent aussi de déboucher, mais furent immédiatement fauchées et subirent de grosses pertes. C'est alors que le 88^e vint en renfort : on fit aussi avancer la 5^e compagnie du 59^e et même la compagnie du génie, mais il leur fut impossible de sortir de la forêt.

Le 1^{er} bataillon (Molius) avait, lui, progressé à droite du bataillon Mir et s'était relié, sur la droite, avec des éléments de la 67^e brigade (14^e et 83^e). Néanmoins, il ne réussit pas non plus à déboucher du bois. Vers 17 heures, le commandant Molius eut un bras enlevé par un éclat d'obus.

A 18 heures, l'ordre de repli fut donné par le général commandant la 68^e brigade et parvint d'abord au bataillon Mir ; mais il fut communiqué tardivement à certaines unités du régiment, en raison des difficultés de liaison à travers le bois. Chaque unité battit en retraite pour son propre compte. Les 6^e, 8^e, 11^e et 2^e compagnies restèrent les dernières sur le champ de bataille. Ces groupes épars se replièrent sur Offagne, Fays-les-Veneurs et Dohan. Le régiment avait perdu un tiers de son effectif.

Venons aux opérations du 88^e régiment d'infanterie. Le 2^e bataillon fut tenu en réserve à Sart, où le général Alby avait son poste de commandement, tandis que le 1^{er} bataillon servit de soutien à l'artillerie sur le chemin d'Offagne à Sart. Seul fut donc engagé le 3^e bataillon (commandant Ferrard).

Ce bataillon fut mis à 15 h. 45 à la disposition du général commandant la 68^e brigade et entra en ligne vers 16 h. 30 dans le Franc-Bois et le bois Piret. La compagnie de droite (la 12^e, capitaine de Beaulaincourt) vint doubler le 59^e d'infanterie, déjà engagé. Les autres compagnies (la 10^e, capitaine Dervaud ; la 9^e, capitaine Hostalot ; et la 14^e, capitaine Argenson) se déployèrent à gauche du 59^e pour déborder l'ennemi par la route Sart-Maissin. Le lieutenant-colonel Maheas, commandant le 88^e, s'avavançait avec le commandant Ferrard.

Des fractions ennemies qui avaient pénétré sous bois furent rejetées. La 12^e compagnie prit pied à la lisière et ouvrit le feu, à 150 mètres, sur une longue ligne ennemie établie en face, derrière un rideau d'arbres. Le capitaine de Beaulaincourt, qui restait debout, malgré le danger, pour encourager ses hommes, ne tarda pas d'être tué : son corps put être ramené à l'ambulance de Fays-les-Veneurs. Le sous-lieutenant Portert prit le commandement et maintint la compagnie en place. Sous son feu et celui d'une section de mitrailleuses du 59^e, la ligne allemande fléchit sur ce point, puis recula. De son côté, la 10^e compagnie arrêta toute avance de la ligne ennemie, après l'avoir rejetée sur le débouché Piret-

Anloy. Le chef de cette compagnie, capitaine Dervaud, blessé dans les premiers, s'était retiré : le sous-lieutenant Valery prit le commandement avec une grande fermeté.

Le colonel dépêcha la 9^e compagnie pour prolonger la ligne à gauche. La 11^e appuya également cette attaque et le feu violent de toute cette chaîne, dissimulée en partie derrière un long talus, maîtrisa les efforts de l'infanterie allemande, qui s'efforçait encore d'aborder le Franc-Bois et au Piret, et même la fit replier de plusieurs centaines de mètres.

Bientôt le feu croisé de l'artillerie allemande rendit intenable la lisière ; alors le colonel ramena la ligne à une trentaine de mètres en arrière et fit rechercher la liaison avec les troupes voisines, mais en vain. La 12^e compagnie, mêlée au 59^e régiment, s'était repliée en même temps que lui.

Des patrouilles envoyées en avant confirmèrent le recul de l'infanterie et rapportèrent que le terrain était jonché de morts et de blessés.

Vers 18 heures, le tir de l'artillerie ayant cessé, le colonel Mahéas, qui n'avait jamais songé qu'il pouvait être question de retraiter, décida, en l'absence de toute liaison et de toute nouvelle instruction, de reprendre la marche sur Anloy : ce qu'il fit. Mais à peine avait-on, à la nuit tombante, parcouru une centaine de mètres qu'on vit Anloy en feu : on revint au débouché de Franc-Bois au Piret, où on s'installa en bivouac, en évitant tout bruit. Des lumières éparses sur le champ de bataille firent penser que des ambulanciers relevaient les blessés. La fusillade reprenait par intermittence vers Maissin et, à minuit, on entendit comme la rumeur d'un assaut. Puis ce fut le calme.

Le 23 août, vers 5 heures, le colonel, qui ignorait toujours les ordres de retraite, fit marcher au canon sur Maissin, la 9^e et la 11^e compagnies en première ligne, la 10^e en soutien, mais une violente canonnade les prit d'écharpe à la sortie du bois. Lorsqu'on arriva à 1 kilomètre de Maissin, on se rendit compte que le village était au pouvoir de l'ennemi. Renseigné bientôt par des isolés du 11^e corps qui battaient en retraite, le colonel donna l'ordre aussi de se replier sur Paliseul-Bouillon, où le bataillon cantonna le soir.

Retraçons maintenant les souffrances qui s'abattirent, pendant ces journées, sur la population civile de la région. Après avoir décrit l'émouvant drame dont le village d'Anloy fut le théâtre, nous consacrerons quelques pages au hameau de Glaireuse, victime des représailles de l'engagement d'Anloy ; puis nous retracerons les événements survenus dans les localités situées au sud d'Anloy, à proximité du champ de bataille, et que le rapide passage des armées, soit avant, soit après le combat, mit en sérieux danger.

§ 1. — *Anloy.*

Le drame d'Anloy (1) n'a pas été cité pour ainsi dire jusqu'à ce jour, et est pourtant l'un des plus tragiques. Ce petit village ardennais qui avait, en 1914, 480 habitants, compte 49 victimes, sans compter ceux qui sont morts des suites de la catastrophe. Trente-deux maisons, sur une centaine, ont été incendiées, et cela avant que le premier obus français n'atteignît la localité, car c'est à 16 heures seulement qu'une vingtaine de maisons furent touchées et que fut incendiée la meule de Victor Nicolay.

Aucune plume ne saurait rendre ce qu'ont souffert les habitants de cette malheureuse localité : cela dépasse toute imagination. On éprouve, en lisant le récit, une immense pitié pour cette pauvre population si injustement martyrisée.

Le drame peut se diviser en quatre scènes distinctes.

1. Le 22 août, vers 13 heures, quand se produisit la rencontre des deux armées et que l'avant-garde française, pénétrant dans Anloy même, tenta de tenir tête à l'ennemi, celui-ci en éprouva une telle exaspération qu'il ordonna le massacre des hommes et l'incendie du village. A peine les Français se sont-ils retirés que les soudards pénétrèrent dans les maisons en criant : « l'homme ! » ou « les hommes ! ». « Cachez les hommes ! », criaient quelques soldats plus humains. On met le feu, on traque les habitants et, en un vrai tir aux pigeons, les soldats postés ci et là aux abords des maisons les abattent au fur et à mesure de leur sortie, après les avoir parfois fait souffrir, comme les membres de la famille Godfrain, en leur laissant croire qu'ils périraient par le feu. Trente et un habitants d'Anloy, dont le bourgmestre et un religieux bénédictin que la troupe croyait être le curé, sept vieillards âgés de plus de 60 ans, quatre jeunes gens de 15 à 21 ans, et huit femmes tombèrent victimes de ces massacres isolés, et pour un seul, la mort est l'effet du combat. Jos. Rob fut pendu dans un verger.

La consigne, qui était de tuer les hommes seulement, n'avait pas été ponctuellement respectée. Une dame de 74 ans, Philomène Guissard deux mères de famille de 41 et de 30 ans, Marie Guissard, épouse Mahin et Mélanie Yerneaux, épouse Denis, les trois jeunes filles Mazay, âgées de 32, 26 et 22 ans, une petite fille de 12 ans, Maria Philippe, et un bébé de 15 mois, Eveline Godfrain, furent atteints, soit volontairement et directement, soit par des balles destinées aux hommes.

(1) Cf. *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, o. c., p. 62-64.

2. Ce massacre ne calma pas la colère allemande, car, pendant ce temps, l'artillerie et l'infanterie françaises étaient entrées en action et infligeaient des pertes aux assaillants. En plein combat, ceux-ci chassèrent devant eux 170 habitants du quartier appelé Burnaumont, sans distinction d'âge et de sexe, les exposant au feu du combat. « Tas de chiens ! hurlait l'officier qui présidait à cette scène monstrueuse, dans une heure vous aurez une balle dans la chair ! Vous avez vendu l'armée allemande ! » Il semblait attendre, pour les abattre, la confirmation par un chef supérieur de la sentence de mort qu'il avait portée contre eux. Ces malheureux durent leur salut à deux obus français qui, en un clin d'œil, mirent en fuite jusqu'au dernier ces courageux guerriers.

3. Refoulée une seconde fois, l'armée allemande rentra bientôt dans Anloy et ce furent, la nuit suivante, le sac brutal et le pillage effréné de toutes les habitations qui avaient été préservées.

4. Cependant, il n'y avait pas encore eu, au sentiment de l'ennemi, assez de sang versé. Dans la seconde partie de la nuit du 22 au 23 août, les soudards recommencèrent la traque aux hommes : dix-sept tombèrent entre leurs mains et furent abattus au Petit-Wez, en une fusillade collective, le 23 août vers 5 heures. Le feu fut aussi remis au village dans la matinée.

Quand on examine le mobile qui a pu entraîner une armée à des crimes aussi monstrueux, on croit reconnaître un double sentiment : haine féroce des Belges (1) et dépit courroucé de la défense française. Que les massacres aient puni et vengé non pas l'incorrection des civils, mais la résistance des soldats français, cela ne saurait être contesté. Les Allemands savaient par leurs éclaireurs que l'armée française était proche et que la rencontre était imminente. L'officier qui a enlevé le bourgmestre l'a accusé de « cacher des Français ». Le même reproche a été formulé dans beaucoup d'autres maisons. Rien n'autorisait l'ennemi à se croire attaqué par les civils, puisque les Français n'avaient pas organisé une seule habitation pour la défense et n'ont tiré d'aucune maison. Des accusations individuelles ont été, à la vérité, proférées contre certains civils, mais elles ne tiennent pas debout. « Vos élèves ont tiré sur notre docteur ! » déclara un officier le 23 août à M. l'instituteur Hermand (2). Ce dernier recueillit aussi

(1) A l'école, les portraits de nos souverains furent percés à coups de hache et de baïonnette, et le tableau de la prestation de serment de Léopold II fut brûlé.

(2) Deux Allemands blessés dans le combat moururent chez M. l'ingénieur Gillet et furent inhumés dans le jardin. Sur la tombe de l'un d'eux fut apposée une pancarte qui, malheureusement, n'a pu être conservée. Elle était ainsi conçue : « Ici repose le docteur..., lâchement assassiné par derrière, par les civils ». La popu-

les accusations suivantes : « Le pasteur avait un revolver et les trois demoiselles Mazay ont coupé les doigts à nos soldats pour avoir leurs anneaux ». Chez M^{me} veuve Taquet, le curé fut accusé « d'avoir fait mettre le drapeau à l'église et fait sonner les cloches treize fois pour les Français ». La vérité est que l'armée allemande n'a pas eu le moindre grief sérieux à articuler contre aucun des habitants d'Anloy.

La population est unanime à signaler comme auteurs des atrocités commises à Anloy les Hessois des 115^e et 116^e régiments d'infanterie (1).

Dans le rapport que nous faisons suivre, sont condensées les dépositions recueillies, de bonne heure, auprès des familles d'Anloy qui ont eu à souffrir de l'invasion.

N° 663. Le 11 août, des troupes françaises considérables passèrent en se retirant et une patrouille qui s'était avancée du côté d'Ochamps ramena un prisonnier allemand, un hussard.

Vers le 19 août, des Français cachés derrière la maison Poncelet-Dom (plan 14) tirèrent sur une patrouille ennemie, qu'ils poursuivirent dans la direction d'Ochamps. Le 20, nouvelle rencontre d'avant-gardes, à laquelle assistèrent trois jeunes gens qui s'étaient rendus à Libin, pour acheter du pain.

Le 21 août, l'armée ennemie se massa tout-à-coup aux abords de la commune, du côté nord-est, et les premières violences furent exercées à la soirée même sur les habitants de la ferme et scierie de « La Rochette », à proximité de la Lesse (plan 1). A 19 heures, des officiers envahirent l'habitation, exigèrent des vivres et de la paille et obligèrent les civils à conduire tous les véhicules de la ferme pour barricader le chemin de Glaireuse, distant d'une quinzaine de mètres. Les gens de la maison allèrent ensuite prendre leur repos, mais, vers 23 heures, un officier et 25 hommes, vrais sauvages, envahirent la cuisine et accusèrent le fermier, Eugène Benoît, d'« être leur ennemi ». Tous les habitants de la ferme durent comparaître devant eux en chemise et pieds nus. « Les hommes seraient fusillés, disaient les soldats, si l'on trouvait une seule arme » ; or, une perquisition générale menée sur l'heure resta infructueuse. Elle fut suivie du pillage de la ferme. Un tonnelet de genièvre, découvert à la cave, fut vidé en un instant ; puis beurre, crème, lait, œufs, confitures, lard, tout fut dévoré par ces goujats, qui ne cessaient d'accabler de coups et de menaces ces pauvres gens terrifiés. A 2 heures du matin, le fermier fut emmené et dut conduire des soldats qui patrouillaient à travers le village et sur les routes de Sart, de Maissin et de Villance. Il fut libéré au début du combat, quand les troupes commencèrent à refluer en désordre.

lation a protesté avec indignation contre cette accusation, qui n'a d'ailleurs jamais été formulée et n'a pas donné lieu à la moindre enquête.

(1) On a retrouvé l'écrit suivant, délivré le 24 août : « Befehl von Herrn Hauptmann Werhheim : Die beiden Diener aus dem Rote-Kreuz-Haus in Anloy sind freizulassen (unter Androhung der Erschiessung im Fall feindseliger Betätigung) Oberarzt Miller, III/116. » D'autres écrits datés des 27 et 29 août sont signés : Götze, Vizefeldwebel 3/21.

Le 22 août à 7 heures, le bourgmestre, Louis Gillet, fut sommé par huit soldats de faire remettre les armes ; l'ordre fut annoncé par voie d'affiche (1) et exécutés. Les paysans apportèrent le peu d'armes démodées qu'ils possédaient, tandis que des pelotons de soldats ennemis, d'ailleurs paisibles, traversaient le village. A 9 heures, on entendit le canon de Maissin et à 10 heures, une fumée épaisse apprit que ce village était en feu. A 11 heures, Anloy était vide de troupes.

Entre midi et 13 heures, on vit arriver tout à coup une centaine de soldats français par la route de Paliseul. Leurs éclaireurs pénétrèrent dans le village, et deux d'entre eux s'avancèrent jusqu'à la maison Dauby-Guissart (plan 10), d'où ils tuèrent deux Allemands restés en arrière ; d'autres se placèrent en tirailleurs près de la maison n° 28, et au lieu dit « La Woigne » (voir plan), d'où ils attaquèrent l'ennemi établi à La Rochette. Un quart d'heure après, ils se retirèrent vers le gros de leur armée, qui avançait vers Anloy.

Cette attaque, pourtant légitime, déclencha chez l'ennemi une rage, une furie qui alla jusqu'à la démence. Le village allait payer cher cette audace des Français. En un clin d'œil les rues furent envahies, ainsi que les campagnes avoisinantes, comme par une nuée de grêle, et tandis que le combat s'allumait entre les deux armées, pour se poursuivre pendant tout l'après-midi, et se terminer par une rencontre à la baïonnette sur le chemin de Framont (voir plan), les Allemands mettaient le feu dans le village et s'y livraient à des horreurs sans nom dans presque toutes les maisons.

Recensons celles-ci une par une.

Un religieux bénédictin de l'Abbaye de Maredsous, DOM BERNARD GILLET, 62 ans (fig. 51 ; plan B), était venu, comme chaque année, passer quelques semaines chez sa sœur, M^{me} veuve Taquet-Gillet. Il fut l'une des premières victimes et, à en croire les propos tenus par de nombreux soldats, ils crurent tuer en lui le curé de la paroisse ; celui-ci était absent, ayant été retenu à Bastogne depuis le 10 août par l'ennemi qui occupait déjà cette localité.

Dans l'avant-midi du 22, dom Bernard regarda paisiblement de sa fenêtre (plan H) le défilé des premières troupes. Il s'offrit même à un groupe de cyclistes et de cavaliers, pour soigner les blessés. Entre midi et 13 heures il sortit et s'approchant des soldats qui stationnaient en face, devant la maison de M. Gillet, secrétaire communal, il offrit à ceux qui le voulaient des chapelets et des médailles. Plusieurs en acceptèrent, se disant catholiques. Dom Bernard resta avec eux pendant environ cinq minutes. A M. Gillet, qui trouvait ce geste imprudent, il avait répondu : « mon ministère avant tout ! » A peine était-il rentré et se disposait-il à

(1) On conserve la note qu'écrivit le bourgmestre sous la dictée d'un officier, quelques heures avant d'être assassiné. En voici le texte.

Proclamation du général commandant le corps d'armée.

Je fais savoir aux habitants que toutes les armes et munitions doivent être remises immédiatement à la mairie. Ceux qui n'obéiront pas à cet ordre seront punis selon les lois de la guerre.

Ceux qui seront pris portant arme ou ceux qui auront été vus tirant sur nos soldats seront fusillés et les maisons brûlées.

Les habitants seront également avertis de rester le moins possible dans les rues et d'éclairer les fenêtres pendant la nuit et d'interdire toute circulation après huit heures. Chaque contravention sera sévèrement punie.

se joindre aux membres de sa famille, qui récitait le chapelet — car le combat commençait — que deux soldats vinrent le prendre. « Je m'en vais, dit-il, on vient me chercher pour soigner des mourants. » Il s'éloigna, placé entre les sentinelles à une distance d'environ 1 m. 50 de chacune d'elles, détail qui frappa M. Gillet, témoin de la scène. Mais il n'avait pas fait 100 mètres qu'un soldat arrêté en face, sur le chemin, à dix mètres de distance, déchargeait sur lui son fusil, presque à bout portant. Le religieux tomba la tête en avant pour ne plus se relever. Les soldats rejetèrent son cadavre sur l'accotement, où il resta plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il fut inhumé par le garde-champêtre. On releva sur lui un ordo de sa congrégation qu'il portait sur la poitrine, dans une poche intérieure : la balle l'avait percé de part en part. Un officier supérieur a dit à un vicaire de Neufchâteau, M. l'abbé La-

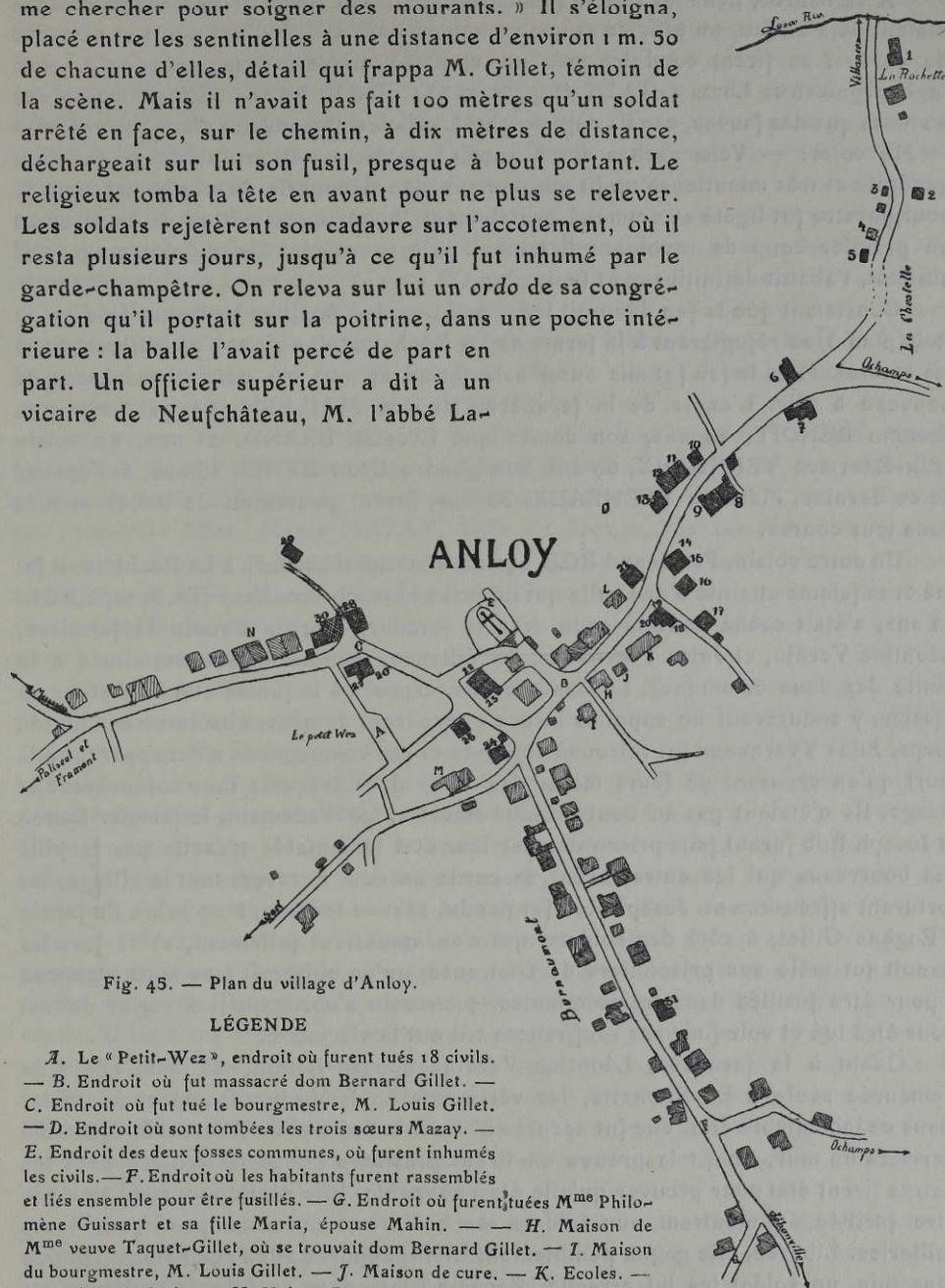


Fig. 45. — Plan du village d'Anloy.

LÉGENDE

- A. Le « Petit-Wez », endroit où furent tués 18 civils.
 — B. Endroit où fut massacré dom Bernard Gillet. —
 C. Endroit où fut tué le bourgmestre, M. Louis Gillet.
 — D. Endroit où sont tombées les trois sœurs Mazay. —
 E. Endroit des deux fosses communes, où furent inhumés les civils. — F. Endroit où les habitants furent rassemblés et liés ensemble pour être fusillés. — G. Endroit où furent tuées M^{me} Philomène Guissart et sa fille Maria, épouse Mahin. — H. Maison de M^{me} veuve Taquet-Gillet, où se trouvait dom Bernard Gillet. — I. Maison du bourgmestre, M. Louis Gillet. — J. Maison de cure. — K. Ecoles. — L. Maison Godenir. — M. Maison Barras. — N. Maison Louis Robert.

Les données explicatives sur les chiffres 1, 2, 3, ..., 31, qui figurent sur le plan, sont consignées dans le rapport n° 663, dont les éléments ont été recueillis grâce au dévouement du curé actuel M. l'abbé Nicolay.

moite : « Nous avons fait son compte au curé d'Anloy; il avait sonné la cloche et fait des signaux aux Français! »

A 14 heures, pendant que la fusillade battait son plein et que vingt maisons étaient déjà en feu, un officier et quatre hommes armés jusqu'aux dents et porteurs de cordes, se firent conduire par un vieillard, nommé Joseph Arnould, chez le bourgmestre, Louis GILLET (fig. 52 et 58; plan I), 49 ans. C'était moins des hommes que des fauves, car ils rugissaient. L'officier demanda : « Où est le maire? » — Me voici! — Vous cachez des Français! — Non. » Bien qu'une perquisition générale et très minutieuse ne fit absolument rien découvrir de compromettant, le bourgmestre fut ligoté et emmené brutalement. A quelques mètres de là, il reçut un premier coup de revolver; il tomba, puis se releva. Un second coup, tiré aussitôt, l'abattit définitivement (voir plan C).

Constatant que le feu dévorait leurs maisons, les familles Yerneaux (plan 2) et Rob (plan 3) se réfugièrent à la ferme de La Rochette (plan 1), et s'y abritèrent dans les étables. Mais le feu fut mis aussi à la ferme et tous ces gens cherchèrent de nouveau à fuir. L'oncle de la fermière, HUBERT MAILLEN, 64 ans, son fils, EDMOND BENOIT, 20 ans, son domestique CYPRIEN BRAND, 21 ans, un voisin JEAN-BAPTISTE YERNEAUX, 69 ans, son gendre LÉON DENIS, 36 ans, et l'épouse de ce dernier, MÉLANIE YERNEAUX, 30 ans, furent poursuivis de balles et tués dans leur course.

Un autre voisin, Ferdinand ROB, 69 ans, était aussi accouru à La Rochette; il fut tué et sa femme atteinte d'une balle qui lui brisa la mâchoire. Leur fils, Joseph ROB, 25 ans, s'était caché dans la cave avec le fermier, Eugène Benoît, la fermière, Léontine Verdin, et Jules Yverneaux, de Villance, dont la maison est située à la limite des deux communes. Les malheureux, exposés à la fumée et à la chaleur du brasier, y endurèrent un supplice atroce et reçurent de graves brûlures sur tout le corps. Jules Yverneaux fut retrouvé asphyxié et ses compagnons n'échappèrent à la mort qu'en creusant de leurs mains des trous dans lesquels ils s'enfoncèrent le visage. Ils n'étaient pas au bout de leur calvaire. Le lendemain, le fermier Benoît et Joseph Rob furent faits prisonniers et leur état lamentable n'excita pas la pitié des bourreaux qui les entraînèrent, la corde au cou, à travers tout le village, les torturant affreusement. Joseph Rob fut pendu, séance tenante, à un arbre du jardin d'Eugène Gillet, à côté des soldats, qui s'en amusaient follement, et le fermier Benoît fut mêlé aux prisonniers de Glaireuse, qu'on obligeait à se tenir à genoux « pour être fusillés dans treize minutes »; en vain s'obstina-t-il à rester debout pour être tué et voir finir ses souffrances : il eut la vie sauve.

Quant à la fermière, Léontine Verdin, épouse Benoît, 53 ans, elle était demeurée seule à La Rochette, les vêtements en lambeaux et méconnaissable. Dans ce lamentable état, elle fut accusée d'« avoir tiré » et un Allemand, dissimulé derrière un mur, en fit la preuve en tirant plusieurs coups de feu, ce dont les autres firent état pour prouver qu'elle était coupable. Elle réussit pourtant à ne pas être fusillée en montrant aux soldats ses brûlures, non sans provoquer leurs railleries. Libérée, elle gagna péniblement Libin, appuyée sur deux bâtons. Un peu plus loin, un soldat les lui arracha. Reçue à Libin chez sa fille, la malheureuse s'alita et son tempérament, dont on admirait cependant la robustesse, ne put prendre

le dessus. Trois ans de langueur et de désespérance sous l'occupation qui retenait son aîné prisonnier en Allemagne, la menèrent enfin au tombeau.

Chez Godfrain (plan 6), deux vieillards, leur fils et son épouse, et leur petite fille de 15 mois, EVELINE GODFRAIN, furent enfermés de force dans la maison en feu. En vain ces gens imploraient-ils à genoux la pitié des scélérats qui voulaient les brûler vivants. « Point de pitié ! Vous serez tous tués », telle était la réponse. Finalement ils parvinrent à fuir à une certaine distance et au moment où le mari arrachait le bébé des bras de sa femme, que l'épouvante clouait sur place, un soldat tira sur eux : la balle atteignit la petite enfant dans le côté et la tua. Les survivants s'abritèrent d'abord dans une fontaine publique où ils restèrent les jambes dans l'eau pendant plusieurs heures, puis ils trouvèrent une autre cachette, où ils séjournèrent trois jours durant, avec le petit cadavre, avant de pouvoir l'ensevelir.

Chez Jean-Baptiste Denis (plan 7), le père et sa fille s'enfuirent de la maison par une porte de derrière : un soldat tira sur eux et blessa le père à l'épaule droite ; la fille, mise en joue, fut épargnée à force de cris et de larmes. Ils passèrent la nuit suivante cachés dans des épines et des orties.

Se voyant menacés par le feu, les membres des familles Edouard Mazay (plan 13) et Barras s'enfuirent et se cachèrent derrière des haies et des talus. Des soldats les avaient aperçus et tirèrent : Edouard Mazay fut blessé d'une balle à la tête ; ses trois filles, MARIE MAZAY, âgée de 32 ans, PAULINE MAZAY, âgée de 26 ans, et LÉONTINE MAZAY, âgée de 22 ans, furent tuées presque à bout portant. Leur frère et Alfred Nicolay, cachés derrière une haie, à vingt mètres de distance, furent témoins de cette horrible scène. Quand on releva les cadavres des victimes, deux jours après, elles tenaient en mains leur chapelet.

Chez ÉMILE GÉRARD, 57 ans (plan 15), s'étaient réfugiés à la cave, outre le père, la mère et sept enfants, plusieurs voisins, membres de la famille Poncelet-Dom (plan 14). Emile Gérard, étant sorti pour voir ce qui se passait, fut mis en joue par deux cavaliers : les balles le frôlèrent, mais il put rentrer indemne. Etant ensuite monté au grenier, il vit les Allemands défoncer la porte, enlever un cheval, allumer des torches de paille et lancer des balles explosives ; il put encore redescendre et avertir ceux qui se trouvaient à la cave qu'ils avaient à fuir, s'ils voulaient échapper aux flammes et à la mort. Ce fut alors une course angoissée, les uns se déchirant dans les haies, les autres se couchant à plat entre les tiges des pommes de terre. Quatorze d'entre eux s'abritèrent jusqu'à la soirée dans une étable de porcs. Vingt-trois autres ne purent trouver abri que dans un jardin voisin. C'est à cet endroit qu'un shrapnel atteignit un sapin entre 17 et 18 heures, et un éclat de cet obus vint couper les deux jambes à l'un des enfants de la famille Poncelet, OCTAVE PONCELET, âgé de 14 ans. Il mourut après trois heures de souffrances, durant lesquelles il édifia les siens par son courage, demandant pardon à ses parents et se réjouissant d'aller retrouver au ciel le curé de la paroisse, qui avait, disait-on, été assassiné.

Quand le canon se tut, les survivants se mirent à la recherche d'une cachette pour y passer la nuit. Ils tombèrent bientôt entre les mains de soldats furieux, qui les firent prisonniers, « parce que les gens d'Anloy avaient tiré sur eux ». Arrivés au fond du village, les soldats licencièrent les femmes et les enfants. Emile Gérard

donna rendez-vous à ses enfants chez leur oncle, Joseph Poncelet-Nicolay. Nous verrons plus loin dans quelles tragiques circonstances il les rejoignit le 23 août à 6 heures du matin.

EUGÈNE PHILIPPE, 53 ans (plan 21), fuyant son immeuble embrasé, ouvrit une porte d'écurie et se trouva en présence d'un soldat. Il eut à peine le temps de crier : « Pardon Monsieur ! », et déjà il s'affaissait raide mort. Son épouse et ses deux fillettes descendirent un moment à la cave, puis s'enfuirent par une porte de derrière. D'un jardin voisin, un soldat tira sur elles ; une balle effleura l'arcade sourcilière de la plus jeune, âgée de 8 ans ; une autre balle traversa l'épaule de la mère, Victoire Toussaint, et frappa à mort l'aînée, MARIA PHILIPPE (fig. 48), âgée de 12 ans. Les deux cadavres furent consumés par le feu et on n'en retrouva que quelques ossements.

JOSEPH NOIRET, 45 ans (plan 19), avait vu tuer d'un coup de revolver Eugène Philippe. Croyant que ce dernier avait été mis à mort pour avoir fermé sa porte, il ouvrit lui-même la sienne, mais ce fut sa perte. Poursuivi par un soldat et atteint d'une balle, il agonisa pendant une heure sous les yeux de son jeune fils, à côté de sa maison qui se consumait.

JULES PONSARD, 71 ans (plan 20), voulut opposer de la résistance aux soldats qui pillaient et incendiaient sa maison ; il fut tué presque à bout portant sur le fumier.

Chez Godenir (plan L), le mari, LÉON GODENIR, 61 ans (fig. 49), son épouse et leurs jeunes filles avaient suivi avec épouvante les mouvements des soldats qui tuaient les civils au fur et à mesure qu'ils apparaissaient et qui mettaient le feu à toutes les maisons voisines. Bientôt ce fut le tour de la leur et, à trois reprises successives, M. Godenir parvint à l'éteindre. Peut-être eussent-ils pu rester, mais la mère avait été mise en joue et la fumée les asphyxiait. Ils sortirent, des soldats tirèrent : Léon Godenir fut atteint mortellement. Son cadavre resta trois jours étendu le long du pignon de la maison. Les survivants et de nombreux voisins passèrent la nuit en prière à la cave, sous la maison préservée.

JOSEPH BARRAS, 65 ans, habitait la maison n° 24 (fig. 60). Brutalement expulsé de chez lui par les soldats, et traqué de balles, il s'affaissa non loin de là. La veuve Lambert-Poncelet et ses enfants, qui avaient abandonné leur maison en feu (plan 28), pour se cacher d'abord à la sacristie, puis chez Eugène Gillet, signalèrent qu'ils l'avaient vu vivant, mais blessé au côté ; il avait le pied droit presque détaché. Deux personnes se dévouèrent pour le porter chez Eugène Gillet. Il y mourut à 16 heures, après avoir été préparé à la mort par M. l'abbé Brahy, vicaire de Glaireuse. Celui-ci fut amené auprès du mourant par un soldat qui le trainait au bout d'une longue corde, et il avait les mains liées derrière le dos. La maison Barras fut incendiée le 23, le fournil, le 24 août.

Un drame émouvant se déroula chez NESTOR MAILLARD, 37 ans (plan 25). A 13 heures, OMER PONCELET, 15 ans (fig. 50), Paul Poncelet et cinq autres civils se trouvaient réunis chez JULES BARRAS, 63 ans (plan M). Bientôt quatre Allemands se présentent. Jules Barras va ouvrir ; ils tirent sur lui ; il n'est pas atteint et il gagne, suivi de ses compagnons, la grange de Nestor Maillard. Alors c'est la chasse à l'homme. Les soudards enfoncent la porte. Paul Poncelet se rend compte



Fig. 46. — Joseph MARTIN, 17 ans,
tué au Petit-Wez (Anloy)



Fig. 47. — Léon GODENIR,
61 ans, tué à Anloy.



Fig. 48 — Louis ROBERT,
39 ans, tué au Petit-Wez (Anloy)



Fig. 49.
Maria PHILIPPE, 12 ans,
tuée dans les bras de sa mère
et carbonisée à Anloy.



Fig. 51.
Dom Bernard GILLET,
62 ans, religieux de l'abbaye
de Maredsous, tué à Anloy.



Fig. 52.
Louis GILLET, 49 ans,
bourgmestre, tué à Anloy.



Fig. 53.
Omer PONCELET, 15 ans,
tué à Anloy.



Fig. 50.
Auguste JAVAUX, 28 ans,
tué au Petit-Wez (Anloy).



Fig. 54.
Jules JAVAUX, 23 ans,
tué au Petit-Wez (Anloy).



Fig. 55. — Joseph LABBÉ,
53 ans, tué au Petit-Wez (Anloy).



Fig. 56. — Zéphirin FOURNY,
36 ans, tué à Anloy.



Fig. 57. — Zéphirin NICOLAY,
53 ans, tué au Petit-Wez (Anloy).

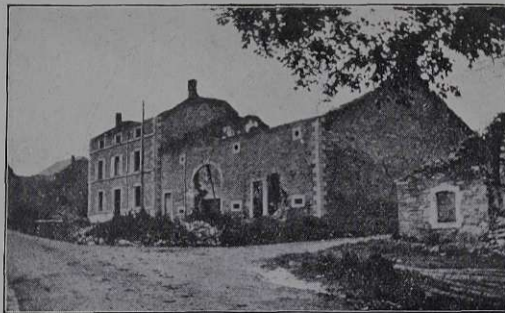


Photo août 1915

Fig. 58. — Anloy.
Maison du bourgmestre, M. Louis Gillet.



Photo août 1915

Fig. 59. — Anloy.
Maisons J. Falmagne et E. Poncelet.

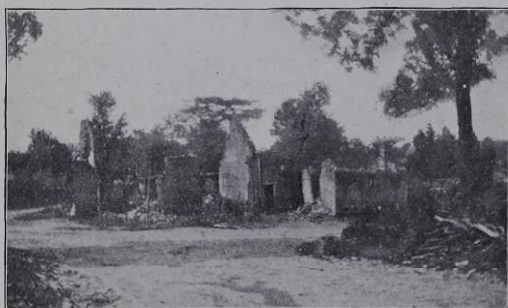


Photo août 1915

Fig. 60. — Anloy.
Maison Joseph Barras, incendiée le lendemain du combat.



Photo août 1915

Fig. 61. — Anloy.
Maisons de Léon Poncelet et de Nicolas Barras.



Photo 1916

Fig. 62. — Anloy.
L'une des tombes des fusillés, dans son état primitif.



Photo 1916

Fig. 63. — Anloy.
La seconde tombe des fusillés
dans son état primitif.



Fig. 64. — Anloy.
Le cimetière militaire du chemin de Framont.

qu'ils mettent le feu à la grange. Les fuyards essaient de gagner le corps d'habitation, mais des balles les poursuivent. Ils retournent en arrière et, au risque de se briser les membres, quatre d'entre eux se précipitent dans le vide, de plusieurs mètres de haut, par un étroit œil de bœuf : ils sont sauvés. De leur côté Jules Barras et Omer Poncelet se réfugient dans la cave, mais, menacés par le feu, ils en sortent et des balles les abattent en face de l'église, près de l'ancienne école, sous les yeux des enfants de Joseph Barras. Quant à Nestor Maillard, il priait. Le matin, il avait dit : « Vous verrez, le sang coulera ! » Le feu ayant envahi l'écurie, il courut encore détacher le bétail ; puis il passa dans le corps d'habitation, où c'était le sauve-qui-peut. Un domestique qui le précédait échappa aux balles, mais Nestor, qui emmenait deux enfants de 4 et de 2 ans et songeait à gagner la maison de son frère, située presque en face, fut atteint d'une balle à la tempe. Les petiots restèrent à ses côtés, sans qu'il pût les déterminer à aller retrouver leur mère ; ils s'assirent sur lui et ne cessaient de l'appeler en sanglotant. Le blessé réclama pendant longtemps à boire, puis il expira. Les jours suivants, les enfants ne pouvaient croiser d'Allemands sans dire : « Voilà ceux qui ont tué papa ! »

JOSEPH PONCELET, 40 ans, fuyant avec sa vieille mère sa maison en feu (plan 23), fut abattu sur les marches de l'église ; son frère échappa au massacre en se cachant dans de grandes orties, derrière la maison ; il avait avec lui deux enfants en bas âge qu'il eut grand peine à empêcher de trahir, par leurs cris, sa présence.

Chez Falmagne (plan 27), la maison fut envahie par un officier que suivait une bande de forcenés, la torche à la main. Le père de famille ALEXANDRE FALMAGNE, 44 ans, parvint à fuir avec ALBERT GODFRAIN, 25 ans, et ALBERT BROLET, 29 ans ; tous trois furent arrêtés et fusillés à « La Chestelle », sur le chemin d'Ochamps. Les autres membres de la famille, d'abord abrités chez Louis Robert (plan N), en furent bientôt chassés et passèrent la nuit cachés dans les haies, épouvantés par les hurlements de l'ennemi. Un frère d'Albert, CAMILLE GODFRAIN, 19 ans, fut tué en sortant de sa maison en feu.

On ignore comment furent tuées PHILOMÈNE GUISSARD, 74 ans, et sa fille MARIA, épouse MAHIN, 41 ans, mère de sept enfants. Des soldats, les assassins sans doute, dirent à un voisin, Nicolas Adam : « Venez voir, nous avons tué deux femmes ! » Quatre de ses petits enfants trouvèrent en effet, étendu sur le fumier, le cadavre de leur mère.

Chez Nicolas Adam, des soldats tirèrent sur son épouse à travers la fenêtre : elle eut la main transpercée d'une balle ; Léon Poncelet fut blessé aux hanches et Paul Poncelet à l'épaule.

GUSTAVE JACQUET, 60 ans, domestique chez Falmagne (plan 7), fut retrouvé tué dans les campagnes.

Arrivons au quartier du Burnaumont (voir plan) et à l'atroce scène qui s'y déroula.

Le 22, au moment où l'incendie et la bataille faisaient rage, les habitants du quartier, hommes, femmes et enfants, furent chassés de leurs maisons, menacés du revolver s'ils songeaient à fuir, poussés au haut de la rue, liés par groupes de quatre ou cinq, et mis face au mur, avec défense de se retourner. Un officier à cheval,

sabre au clair, en proie à une crise de rage, vociférait : « Tas de chiens ! Fusillés ! Dans une heure vous aurez une balle dans la chair ! Vous avez vendu l'armée allemande ! » Une mitrailleuse était placée un peu plus bas, prête à fonctionner au premier signal. Derrière ces pauvres gens, des soldats aiguisaient leurs baïonnettes. Les petits enfants, glacés d'effroi, embrassaient leurs parents, en leur faisant leurs adieux. Cent soixante-dix victimes étaient là, toutes vouées à la mort, faisant leur acte de contrition, récitant le chapelet, s'encourageant à mourir, faisant de saintes promesses à Dieu si elles avaient la vie sauve. Trois longues heures se passèrent sous la mort qui les guettait, au milieu du sifflement des obus et des balles. Soudain deux obus français tombèrent dans les environs, non loin des soldats, qui se réjouissaient de l'agonie de leurs victimes. Alors un cri retentit : « Französe ! Französe ! » Tous s'enfuirent, sans en excepter un seul. Le massacre n'eut pas lieu. Les gens se délièrent les mains et cherchèrent des abris dans les maisons épargnées.

Quel spectacle offrait Anloy, cet après-midi et la nuit suivante ! Le feu d'abord, et les fusillades isolées ; la grêle des obus, qui faisaient trembler le sol, enfonçaient les toits, renversaient cheminées et pans de mur. Les habitants traqués dans leur fuite ou terrés dans les caves étaient terrifiés. Les rues étaient encombrées de cadavres de civils. Quand la nuit vint, on entendait les mugissements des bestiaux errants et les lamentations des blessés, mêlés aux cris sauvages des Prussiens. Ceux-ci s'agitaient comme des fourmis au sommet d'une colline voisine, à La Woigne, que des lampes électriques et des torches fumeuses transformaient en un firmament d'étoiles mouvantes. Leurs lourds camions ramenaient des cadavres ou transportaient des blessés vers les lazarets improvisés.

À minuit, commença le pillage des habitations. Ce fut l'assaut des maisons, le défoncement des portes à coups de crosse, le bris des carreaux, l'enlèvement, revolver au poing et sous la menace de mort, de tout ce qui était bon à prendre. Les officiers se signalaient entre tous, poussant la stupidité jusqu'à demander les choses les plus impossibles. Si de nombreux habitants n'avaient réussi à se dissimuler dans des orties et des épines, ou à gagner les bois, combien de victimes en plus on aurait à déplorer ! Des gens restèrent trois jours et trois nuits collés contre le sol, dans les herbages et les buissons.

La journée de dimanche 23 août débuta par une nouvelle débauche de feu et de sang.

L'incendie fut allumé de bonne heure chez Barras et l'on crut qu'aucun coin du village ne serait épargné. Dès 5 heures du matin, dix-sept hommes et jeunes gens, faits prisonniers la veille, sous prétexte d'aller chercher du bois et de l'eau pour les troupes, furent abattus en un seul groupe au « Petit-Wez ». Voici les noms des victimes et les circonstances de leur arrestation.

EMILE GÉRARD, 57 ans, avait été pris la veille au soir, à l'issue du combat, avec EUGÈNE LABBÉ, 20 ans, et les trois frères LÉON, ADELIN et JOSEPH MARTIN (fig. 46), âgés de 29, 20 et 17 ans, au moment où ils quittaient une cachette, derrière leurs maisons ; JOSEPH MARTIN, 55 ans, fut découvert chez lui. LOUIS ROBERT (fig. 47), 39 ans, fut arrêté avec JOSEPH LABBÉ (fig. 56), 53 ans, et VICTOR GOD-FRAIN, père, 60 ans, qui avaient passé la nuit chez Robert. ZÉPHIRIN PONSARD, 51 ans, et son beau-frère JOSEPH GÉROUVILLE, 52 ans, furent pris chez eux à

21 heures, avec Abel Martin; ce dernier, à peine arrivé au « Petit-Wez », fut emmené pour une réquisition et devint le compagnon de M. le vicaire de Glaireuse, en sorte qu'il eut la vie sauve. ZÉPHIRIN NICOLAY (fig. 57), 53 ans, fut attaché avec des cordes et emmené une première fois par trois soldats, qui dirent à sa fille : « Embrassez votre père, Madame, nous allons le fusiller ! » Libéré bientôt, il fut repris à 21 heures, avec plusieurs voisins, ZÉPHIRIN FOURNY (fig. 54), 36 ans, JULES LENOIR, 44 ans, et les trois frères JAVAUX, AUGUSTE (fig. 53), JULES (fig. 55) et VICTOR, 28, 23 et 18 ans, qui succombèrent tous dans la grande fusillade que nous allons raconter.

Celle-ci ne nous est connue que par le récit sommaire qu'en fit, avant de mourir, Emile Gérard. Au moment de son arrestation, il avait, comme il a été dit plus haut, donné rendez-vous à ses enfants chez leur oncle, Joseph Poncelet-Nicolay. Il les rejoignit en effet le 23 août, à 6 heures du matin : vrai cadavre ambulant, il était méconnaissable, il avait les mains et le corps ensanglantés. Les poumons s'échappaient de son flanc droit par une large et profonde blessure. Avec mille précautions, on le hissa sur un lit. Rassemblant ses dernières forces, il raconta qu'il avait passé la nuit avec Eugène Labbé et les trois frères Martin. A 4 heures, d'autres civils les avaient rejoints et tous ensemble, liés cinq par cinq, ils avaient été conduits au « Petit-Wez », où dix-sept hommes avaient été fusillés avec lui. Blessé au flanc droit, il perdait son sang à flots, lorsqu'un prussien, s'approchant de lui, le retourna sur le dos et lui enfonça la baïonnette à l'endroit de sa blessure. Il revenait de la rivière, où il avait pu laver ses plaies, et venait dire adieu aux siens. En proie à d'atroces souffrances, il demanda qu'on lui refoulât les poumons à l'intérieur du corps. Vers 9 heures, comme la maison était envahie, les gens de la maison craignaient de nouveau pour leur vie. Il fallut fuir. Le moribond lui-même se souleva de sa couche, s'enveloppa d'une couverture et alla se cacher dans des orties. On rentra deux heures plus tard. Il y eut encore d'autres alertes dans la journée, car des soldats revenaient à tout propos et n'avaient dans la bouche que des paroles de menace et de moquerie. Après avoir, dans une grande lucidité d'esprit, fait des recommandations aux siens, Emile Gérard rendit le dernier soupir à 23 heures.

Joseph Gérrouille n'avait pas été non plus tué sur le coup. Atteint par un premier projectile, il avait pu se relever et essayer de fuir, mais une seconde balle le tua. On constata en emportant les cadavres que les soldats avaient tailladé plusieurs de ces malheureuses victimes.

Des excès et des brutalités de tout genre se poursuivirent à Anloy pendant la journée du 23 août. Edouard Martin, fils de Jules Martin, réquisitionné pour conduire des blessés à Libramont, endura un vrai martyre. Il fut accablé de coups de crosse, copieusement insulté et menacé, obligé de porter les sacs des soldats, mis cent fois au mur pour être abattu. Le 25 août, il rentra au village dans un état pitoyable : c'était pour y apprendre l'assassinat de ses trois frères. Abel, son quatrième frère, avait passé aussi une nuit atroce, lié à un arbre, en compagnie du vicaire de Glaireuse.

M^{me} veuve Philippe, blessée d'une balle à l'épaule, s'était réfugiée chez Godenir : des soldats vinrent qui voulaient l'achever. On put la sauver et les soudards se contentèrent d'expulser les habitants et de saccager la maison.

Chez Jean-Baptiste Poncelet, les gens durent, pendant toute la nuit du 23 au 24 août, charrier de l'eau à la fontaine, au gré de soldats qui ne cessaient de leur dire : « Demain, vous aurez la tête tranchée! »

Le 24 août, on annonça que « le reste du village allait être mis à feu et à sang! » Alors les plus courageux s'enfuirent à leur tour dans les bois voisins.

Le 26 août, les habitants que la troupe put découvrir furent réquisitionnés pour enterrer d'abord les victimes civiles, dans deux grandes fosses (fig. 62 et 63) creusées au cimetière, puis les soldats des deux armées, au nombre de près de deux mille, tombés sur le territoire d'Anloy. Ils soignèrent aussi les nombreux blessés qui avaient été déposés à l'église, dans les écoles et dans des maisons particulières. L'occupation se poursuivit pendant environ deux jours et il fallut le départ de l'ennemi pour que la population retrouvât un peu de calme.

§ 2. — Glaireuse.

L'histoire de Glaireuse a retenu quelques particularités navrantes. Le 22 août, le vicaire, M. l'abbé Brahy, fut emmené au combat d'Anloy, sous prétexte qu'« il avait fait des signaux aux Français ». Il subit un vrai martyre.

Le lendemain, toute la population du hameau eut beaucoup à souffrir de la part des soldats de la Hesse. A deux reprises, le feu fut mis au village. NEPHTALI BORCY fut assassiné et carbonisé. ALBERT YVERNEAUX, de Villance, qui avait été fort malmené avec d'autres civils, chercha à fuir; traqué comme une bête fauve, il tomba entre les mains des soudards, qui le pendirent à un arbre, en face de la maison où était parquée la population civile. C'est du 115^e (1) et du 117^e, 49^e brigade, 25^e division, XVIII^e corps, que les gens de Glaireuse ont surtout conservé le souvenir.

N° 664

Le 21 août à 17 heures, le 118^e régiment d'infanterie allemande envahit, en masses compactes, le village de Glaireuse (2), poussant devant lui Edmond Gérard, qui dut indiquer aux officiers les plus riches maisons. Le 22 à 7 h. 15, les troupes partirent pour Anloy.

A ce moment, le vicaire, M. l'abbé Jules Brahy, sonnait la messe paroissiale. Des soldats furieux le prirent à la sacristie, où il revêtait les ornements sacerdotaux et l'emmenèrent comme « espion, ayant fait des signaux aux Français ». A midi, ils l'entraînèrent sur le territoire d'Anloy, où le combat battait son plein, l'y laissant exposé, jusqu'au soir, aux projectiles français. L'un de ses gardiens ayant été tué à

(1) Nous avons relevé à Glaireuse des bons de réquisition délivrés le 22 août par le major Schwirtz, commandant le 2^e bataillon du 115^e; d'autres délivrés par le médecin en chef du Feldlazaret n° 8 (XVIII^e corps).

(2) Cfr. *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, o. c., p. 67.

ses pieds, d'une balle au cou, un soldat voisin vint le secouer en disant : « Kapout ». Le vicaire fut témoin de l'incendie du village d'Anloy et de toutes les horreurs de la bataille. Il vit les cadavres qui jonchaient le sol, il entendit les lamentations des mourants et les cris des blessés, tandis que ses gardiens et les soldats de passage l'insultaient, le rouaient de coups. Vers le soir, le combat prit fin. A 20 heures, un officier supérieur donna l'ordre de lier le vicaire à un arbre. C'était au milieu de la bruyère dite « de Fleurette ». Partant du cou, une corde lui fixait les mains sur la poitrine, puis l'attachait à l'arbre par les pieds, la ceinture et la gorge. Quel nuit il passa ainsi entre les mains de ces bandits ! Aucune humiliation ne lui fut épargnée. « Fräulein », criaient les soldats en l'apercevant dans une demi-obscurité ; et lorsque s'approchant de lui, ils distinguaient un prêtre, ils l'injuraient, ils lui donnaient des coups de pied dans le dos, dans les jambes et dans la poitrine. L'un d'eux vint le fouiller, puis, ouvrant un coutelas, il lui en mit la lame brillante devant l'œil, perpendiculairement, faisant le geste de lui crever les yeux ; ensuite il lui battit, du plat de l'outil, le dos des mains, qui se mirent à s'enfler, à se tuméfier. Il endura jusqu'à l'aube un vrai martyre.

Le 23 août, à 5 heures, un officier lui fit subir un court interrogatoire ; puis il ordonna qu'on lui déliât les pieds et la gorge. La corde ne lui prenait plus que les mains. Un soldat, qui le tenait en laisse comme un caniche, le conduisit à travers les groupes de soldats, qui s'en amusaient follement...

A midi, le vicaire reçut une portion de soupe. A 13 heures, les soldats partirent d'Anloy et se dirigèrent vers Jéhonville, emmenant avec eux leur prisonnier. Quand ils traversèrent Anloy, le cadavre de dom Bernard Gillet gisait encore sur le chemin.

A Jéhonville, l'abbé comparut devant un général assisté de quatre officiers, qui l'interrogea. Il raconta les circonstances de son arrestation ; puis l'interprète lui dit. « Le général croit que vous êtes sincère. Un prêtre catholique ne ment pas. Vous êtes libre. » Un passeport lui fut remis, et il regagna Glaireuse.

Au village que s'était-il passé ? Le 22 août était arrivé le 117^e d'infanterie. A 18 heures, quarante-six hommes furent enfermés dans une place de dimensions très exiguës, où ils passèrent la nuit, avec fenêtres et portes closes. Il y faisait une telle chaleur que l'eau décollait des murailles. Le lendemain à 5 h. 30, quand ces malheureux purent sortir et respirer, trois d'entre eux s'évanouirent. Les soldats qui les gardaient les firent mettre à genoux par terre pendant une demi-heure, quelques femmes profitèrent de ce moment pour leur apporter à la dérobée un peu de nourriture. Puis ils furent menés à Oussi et obligés de se coucher la face contre terre. Ils croyaient bien mourir et ils obtinrent de réciter ensemble le chapelet. Nouvelle prostration ; puis, à l'heure de midi, ils furent conduits au lieu dit « terme la hesse », où ils furent liés deux par deux et obligés encore une fois de s'étendre tout de long sur le sol. Il n'est pas de supplice moral que leurs bourreaux ne leur firent endurer. Douze jeunes gens, choisis dans le groupe, conduisirent de là des blessés à Libramont. Ils n'échappèrent eux aussi à la mort que par miracle, car ils eurent à répondre en conseil de guerre d'« avoir dépouillé des cadavres ». Ils furent dirigés sur Anloy le 25 août, et ne rentrèrent à Glaireuse qu'après une absence de dix jours.

Du « terme la hesse », les hommes furent ramenés au village et conduits aux pieds de l'arbre auquel venait d'être pendu, par les soldats du 115^e, Albert Yverneaux, de Villance (1); ils durent contempler ce spectacle macabre et furent menacés du même supplice. L'arbre est situé en face de la maison Ferrache; c'est là que furent emprisonnés les habitants, les hommes dans un hangar, les femmes et les enfants dans la maison même.

Le 23 août au matin, avait été tué NEPTALI BORCY, âgé de 45 ans. Son cadavre fut retrouvé à demi carbonisé à côté des ruines de sa maison. A 16 heures, le feu fut mis aux maisons de la veuve Lambert, de Cyprien Maron, de Constant Anciaux et d'Alphonse Aubert, par les soldats du 115^e. C'est dans l'une de ces maisons que s'était réfugié le malheureux Albert Yverneaux.

Ce furent des jours d'indicible horreur. Aucune plume ne saurait décrire ni le degré de sauvagerie des soldats, ni la torture qu'eut à subir la population civile.

Au village s'établit le feldlazarett n°8 du XVIII^e corps d'armée. A deux reprises encore, les hommes tenus prisonniers furent exposés à la mort, pour de prétendus coups de feu. Le soldat Hubert Pelzer, attaché au lazaret, dit alors au vicaire : « N'ayez pas peur ! Ce sont nos soldats qui ont tiré, pour alarmer vos hommes ! »

Le dimanche 30 août, M. l'abbé Brahy fut autorisé pour la première fois à célébrer la messe. Les hommes y furent amenés militairement. Le 31 août, le feldlazaret partit pour Sedan et la population fut enfin libérée. Elle trouva les maisons pillées de fond en comble. A la chapelle, la porte de la sacristie avait été défoncée à coups de pioche, le tabernacle avait été fracturé, les soldats avaient porté une main sacrilège sur les vases sacrés, qu'ils avaient ouverts, sans toutefois en enlever les saintes espèces.

§ 3. — Jéhonville.

Tandis que la colonne de droite du 17^e corps français (la 65^e brigade) se dirigeait sur Herbeumont et sur Bertrix, pour participer au combat d'Ochamps, la colonne du centre (la 67^e brigade, 34^e division) gagnait Cugnon-Blanche-Oreille et la colonne de gauche (la 68^e brigade, 34^e division) marchait sur Fays-les-Veneurs-Offagne. Elles furent engagées l'une et l'autre dans l'action qui se livra d'Ochamps à Anloy.

La 67^e brigade (général Dupuis) dépassa Blanche-Oreille et arriva à 14 h. 30 à Jéhonville (2), d'où elle fut dirigée sur les bois situés au nord, avec ordre de coopérer avec la 66^e brigade à la prise d'Ochamps.

Mais déjà l'un des régiments, le 14^e, se trouvait fortement aux prises, à la lisière nord du bois d'Anloy, avec un ennemi solidement retranché; il ne put progresser, faute d'être soutenu par l'artillerie, que

(1) Le récit détaillé de son supplice est consigné au rapport de Villance.

(2) Cf. HANOTAUX, p. 110, 112, 113, et *La Grande Guerre écrite et illustrée par les écrivains combattants*, o. c. I, p. 57.

contrariait un épais rideau de bois et qui, en fait, soutint la 33^e division engagée à Ochamps. La position du 14^e régiment devint, à un moment donné, tellement meurtrière, qu'il aurait pu en résulter une débandade des troupes d'infanterie sans l'énergie du lieutenant-colonel de Resseguier, du 83^e, qui ramena lui-même au feu les soldats sortis du combat.

Le 2^e régiment de la brigade, le 83^e, n'arriva qu'à 18 heures, à temps pour recevoir l'ordre de la retraite, par échelons, sur Jéhonville et Assenois, puis par Fays-les-Veneurs et Dohan.

La brigade avait perdu 13 officiers et 525 hommes.

Le général Poline, commandant le 17^e corps, avait dès 11 heures établi son poste de commandement au croisement de La Flèche, d'où il le transféra bientôt à Blanche-Oreille.

Les Français se retirèrent à la soirée du 22 août et les Allemands n'entreprirent pas de les poursuivre.

Ce n'est que le 23 août dans les premières heures de la matinée que les soldats de la Hesse, quittant Anloy et Ochamps, pénétrèrent à Jéhonville. Ils s'y comportèrent avec une cruauté pareille à celle dont ils avaient fait preuve la veille dans les villages où l'on s'était battu.

Dix-sept maisons, dont le presbytère avec les archives paroissiales, furent incendiées; sept civils furent tués, plusieurs avec une cruauté raffinée. Le curé et la plupart des hommes — qui furent ligotés étroitement — échappèrent on ne sait comment à la fureur de la soldatesque. Tous les habitants, en général, eurent beaucoup à souffrir. « On avait, prétendaient les Allemands, tiré du clocher et du presbytère! » Le conseiller communal Joseph Antoine, fut tué « parce qu'il avait logé des Français ».

Cent dix hommes d'Offagne, emmenés jusque Herbeumont, eurent extraordinairement à souffrir.

N° 665.

Jéhonville est situé à l'ouest et à proximité de la forêt de Luchy (1). « Le 19 août à 4 h. 30 du matin, écrit M. l'abbé Nollevaux, un officier allemand et plusieurs soldats pénétrèrent dans l'église, revolver au poing. Prises de peur, une vingtaine de dames qui venaient de communier, voulurent fuir, mais l'officier leur intima l'ordre de rester. J'allai au-devant de lui en surplis et étole: « Que venez-vous faire ici, lui dis-je, vous savez que c'est la maison de Dieu! » « On l'avait menacé, répondit-il, dans le village; et quand on nous fait quelque chose, nous tuons et nous brûlons! » Comme je refusais d'enlever le drapeau du clocher, deux soldats s'en chargèrent. »

(1) Les données de ce rapport ont été communiquées en 1915 par feu M. l'abbé Nollevaux, curé de Jéhonville. Son successeur, M. l'abbé Leclère, les a complétées après l'armistice.

Les troupes françaises — 59^e et 88^e de ligne et un détachement d'artillerie — sont arrivées à Jéhonville, venant de Muno, vendredi 21 et samedi 22 août. Dans l'après-midi du 22, le village était rempli de troupes. A 13 heures, les batteries entrèrent en action, tirant sur Anloy et Glaireuse jusqu'à 16 heures. Les blessés commencèrent à affluer à Jéhonville, ainsi qu'à Sart et à Acremont, dépendances de Jéhonville.

Vers 16 heures, commença la retraite. L'artillerie rétrograda d'environ 3 kilomètres et prit position à la lisière sud du village de Sart, sur la hauteur entre Jéhonville et Offagne, et de même à mi-chemin entre Acremont et Offagne, d'où elle tira jusqu'à 18 heures dans la direction de Villance-Anloy-Glaireuse, pour protéger la retraite.

Le soir du 22, le gros des troupes françaises avait quitté Jéhonville se retirant vers Offagne : quelques groupes isolés partirent seulement le 23 au matin. Il y eut de ci de là quelques coups de feu, tirés au cours de cette retraite, particulièrement de la part d'un groupe de soldats français, restés dans le bois de Gêronday, entre Sart et Framont. C'est ainsi que furent tués quelques-uns des premiers soldats allemands, qui arrivèrent à Sart vers 9 heures, venant d'Anloy.

Pendant la bataille, trois obus allemands, tirés du bois de Luchy, tombèrent à Acremont, sans toutefois faire de victimes. Parmi les 60 soldats français tombés au village de Jéhonville, se trouvaient le colonel Dardier et le lieutenant de Monbillet.

« Le 23 au matin — continue M. l'abbé Nollevaux — le village était dans le calme. A 4 heures, je distribuai la Sainte Communion. A 6 h. 30, je dis la messe et j'exhortai les rares assistants qui s'y trouvaient à avoir soin des 60 blessés français, restés à l'ambulance. A l'issue de la messe, l'ennemi sortit de la forêt de Luchy, venant d'Anloy et d'Ochamps; il incendia la première maison, celle de JOSEPH CRASSET, 65 ans; ce vieillard ne put fuir et fut brûlé vif. On ne retrouva de lui que quelques ossements. La seconde maison, inhabitée, de M. l'instituteur Mathot, eut le même sort. Arrivés au centre, les soldats mirent le feu à trois maisons : chez Adolphe Bertholet, où ils défendirent de délier le bétail, qui resta dans les flammes, et où les habitants, qu'on empêcha de sortir, auraient aussi péri s'ils n'avaient pu fuir par l'arrière; chez PIERRE-JOSEPH TOBIE, 65 ans, qui fut gravement blessé sous les yeux de sa sœur Alphonsine, alors qu'il se tenait inoffensif sur le seuil de sa maison, et qui mourut après trois heures de souffrances; enfin chez Eugène Poncelet (fig. 42), qu'ils mirent à genoux et qu'ils voulaient obliger à rester dans le feu.

Puis, ils tuèrent JOSEPH ANTOINE, 71 ans, conseiller communal, qui venait de leur distribuer des œufs et des vivres. Près de l'église, ils incendièrent encore la maison d'Hector Simon.

Je me trouvais à ce moment à l'ambulance et, les voyant arriver, je me présentai à eux pour leur offrir mon ministère. Je fus conduit auprès d'un blessé allemand de religion catholique. A mon retour, un officier descendit de cheval et me dit : « C'est votre Albert qui est cause que la Belgique est aujourd'hui à feu et à sang : il n'avait qu'à nous laisser passer ! » « Et notre honneur répondis-je, qu'en faites-vous ? Notre Roi n'a fait que son devoir ! » Peu de temps après, comme j'étais chez Guillaume, sept hommes m'entourèrent, me frappèrent à coups de crosse

et me mirent en joue, prétendant que « j'avais tiré du clocher ». Après m'avoir pris mon chapeau et cassé mes lunettes, ils me firent monter au jubé et, constatant l'absence d'échelle et la présence de nombreuses toiles d'araignée, ils durent reconnaître que personne n'avait pu monter à la tour. Pendant ce temps, les soldats tiraient des coups de feu dans l'église même, sur la voûte et dans les fenêtres.

De là, ils me menèrent près du presbytère, prétendant cette fois qu'« on tirait sur eux de cette maison » et que j'allais être fusillé. J'eus beaucoup de peine à les calmer. Je parvins à entrer chez Joseph Nicolet, où se trouvait une enfant malade. Comme le feu menaçait cette maison, nous dûmes transporter la petite à la ferme Guillaume et je résistai longtemps aux soldats qui voulaient m'emmener, en leur répétant que je ne quitterais pas cette mourante.

Sous la menace d'être fusillé, je dus céder et on me conduisit dans le champ appelé « Le Propriétaire », où étaient réunis les hommes du village, faits prisonniers. Nous y fûmes témoins de l'incendie du presbytère (fig. 41), où périrent les ornements de l'église, les vases sacrés, les registres et toutes les archives; le feu y avait été mis vers 11 heures. Non contents de l'incendier, les soldats tirèrent plusieurs coups de canon sur les murs qui avaient résisté, pour les abattre.

Après avoir conféré les derniers Sacrements à Pierre-Joseph Tobie qui se mourait, je me rendis chez l'échevin JEAN GÉRARD, 57 ans, où je passai le reste de la journée, menacé sans cesse d'être fusillé. Voici dans quelles circonstances fut tué Jean Gérard. Lorsqu'il se fut rendu compte de la fureur qui animait les soldats, il partit pour Offagne et, de là, reprit le chemin d'Assenois, pour rentrer sans doute à Jéhonville. Arrêté en cours de route, il fut conduit à Assenois et tué à bout portant, près de la halte de Glaumont.

La soirée du dimanche fut sinistre. Vers minuit, les soldats mirent encore le feu à la maison de Henri Boulard; ils poussaient des cris sauvages, vrais hurlements de démons.

Le feu fut mis aussi à Sart, dans un hangar, et à Acremont, chez Gérard, mais on parvint à l'éteindre.

JOSÉPHINE ANGÉ, 13 ans, de Sart, a été atteinte d'une balle, le 22 août, alors qu'elle ramenait à la maison le bétail de ses parents. Son oncle, JEAN DEVRESSE, 77 ans, de Sart, a été tué accidentellement, pense-t-on, d'une balle perdue.

Le lundi matin, fut encore incendiée une maison appartenant à Eloi Pirson et habitée par les demoiselles Maury. »

Lundi 24 août, à 4 heures du matin, furent arrêtés dans la section de Sart Maximin Maury, Camille Maury, Joseph Poncelet, Auguste Simon, Hector Poncin, Célestin Henry et son fils Eugène. Conduit d'abord vers Jéhonville, le groupe fit halte près de la scierie située entre les deux villages. Là furent amenés Joseph Bertholet et Polinaire Sensique, de la section d'Acremont, qui allaient consulter le bourgmestre, M. Célestin Croix, de Sart. Vers 6 heures du matin, vint aussi ELOI PIRSON, âgé de 59 ans, de Jéhonville, arrêté derrière sa maison. Les soldats le poussaient en avant à coups de crosse.

Après être restés là quelque temps, ces prisonniers furent conduits sur la place de Sart, en face de la maison du bourgmestre, où un officier leur annonça qu'ils seraient fusillés, parce qu'ils avaient tiré sur les troupes allemandes; ce disant, il leur montrait, comme pièces à conviction, des douilles de cartouches de revolver.

Puis on les obligea à se rendre à Jéhonville, en courant derrière des chariots, sans excepter Maximin Maury, un octogénaire qui ne pouvait suivre ses compagnons et qui reçut maintes fois des coups. Arrivés à Jéhonville, ils furent conduits dans le clos adjacent à la maison de Félicien Evrard où, dans un simulacre de jugement, on renouvela les accusations de francs-tireurs et les menaces de mort, particulièrement à l'adresse d'Eloi Pirson. Maximin Maury y fut libéré.

Les autres civils furent partagés en deux groupes : Hector Poncin, Joseph Poncelet et quelques hommes de Framont furent reconduits à Sart, puis vers Offagne et libérés à 13 heures. Le second groupe comprenait Camille Maury, Auguste Simon, Célestin Henry et son fils, Eloi Pirson, Joseph Bertholet et Polinaire Sensique : liés deux à deux, les mains derrière le dos, ils furent reconduits près de la scierie, où ils restèrent jusque 13 heures, sans nourriture, torturés par la soif, subissant les insultes et les coups des troupes qui passaient, mis en joue à tout moment. Quand ces malheureux demandaient un verre d'eau, on leur répondait en leur crachant à la figure; on leur montrait des cordes, que ces brutes avaient attachées aux arbres de la route, et à l'aide desquelles ils allaient vraisemblablement être pendus.

A 13 heures, le groupe fut dirigé vers Acremont et parqué dans le clos de Joseph Diez, où recommencèrent les insultes et les mauvais traitements. Les soldats attachèrent des épaulettes de grenadier belge à Eloi Pirson, puis ils alignèrent leurs victimes et les mirent en joue.

A 17 heures, on les fit sortir du clos Diez et trois officiers procédèrent à un simulacre de jugement. Les prisonniers protestèrent de leur innocence. A Pirson, qui avait sur lui 50 marks, on demanda : « D'où vient cet argent? — De la réquisition, faite par une patrouille allemande, d'un cheval, d'une selle et d'un vélo. » Et il exhiba un bon rédigé en allemand. Après avoir pris connaissance de ce papier, l'un des juges, s'adressant à Pirson, dit : « Vous avez volé l'armée allemande! Vous retournerez dans le clos d'où vous venez de sortir, et vous serez fusillé! » Aussitôt, les soldats lui lièrent les mains, l'entraînèrent à reculons et l'attachèrent à un arbre. Comme Camille Maury voulait prendre sa défense, il fut sommé de se taire, sous peine de mort. A ce moment, Pirson demanda à Camille Maury de remettre ses adieux à ses enfants.

Aux autres prisonniers l'officier dit : « Vous autres, vous irez dans la grange (chez Camille Wavreille); et demain matin, il sera statué sur votre sort. » Dans cette grange se trouvaient réunis 80 hommes, parmi lesquels M. l'abbé Nollevaux, qui avait revêtu des habits civils. A la faveur de ce déguisement, il échappa aux recherches des soldats qui avaient reçu mission de l'arrêter.

Eloi Pirson quitta Acremont vers minuit, au sein d'un détachement de soldats qui allaient à Bertrix. C'est là qu'il fut fusillé et enterré derrière le cimetière. Son corps fut exhumé et ramené à Jéhonville le 29 mars 1918.

Le lendemain matin, vers 7 heures, les 80 prisonniers furent dirigés vers Bertrix, puis libérés de distance en distance, par groupes de deux.

Pendant que ces scènes de sauvagerie se passaient à Acremont, tous les hommes restés à Jéhonville furent gardés comme otages et parqués dans la prairie « Le Propriétaire » au centre du village.

§ 4. — *Assenois, Glaumont et Blanche-Oreille.*

Les premières patrouilles — quelques cyclistes français — firent leur apparition à Assenois le 8 août. Le 12, un autobus passa à Glaumont et une rencontre entre éclaireurs des deux armées eut lieu à 2 kilomètres et demi de Blanche-Oreille, devant « Menilfays » : un officier français, un officier allemand et trois cuirassiers français furent tués et inhumés le lendemain à Bertrix.

Le 21 août au matin, deux uhlans venant de Fays-les-Veneurs traversèrent Offagne et vinrent jusqu'à « la Croix Dominique », au passage à niveau situé à peu de distance d'Assenois. Des Français se mirent à leur poursuite : l'un d'eux fut tué et inhumé au cimetière paroissial, l'autre fut blessé, fait prisonnier et délivré le lendemain par les Allemands.

C'est le 21 août que parut au village l'infanterie française.

Le 22 août, à 8 heures, quelques soldats français se dirigèrent en éclaireurs sur Jéhonville. Arrivés à mi-chemin, à la bifurcation des routes d'Assenois-Jéhonville et d'Offagne-Acremont, ils furent surpris par le tir de l'armée allemande, qui occupait déjà la route Jéhonville-Acremont. Deux Français du 9^e chasseurs, 3^e escadron, furent blessés et ramenés à l'école d'Assenois.

Vers midi, les troupes françaises quittèrent le village, se dirigeant à travers les campagnes vers la forêt de Luchy. La bataille commença entre 14 et 15 heures et se poursuivit jusque 19 heures.

Les Français occupaient surtout la route d'Ochamps, qui traverse la forêt, la route de Libramont-Bouillon, la « Croix-Morai » et l'entrée de la forêt. Une batterie d'artillerie s'installa « à la Croix du Terme », entre Acremont et Luchy ; une autre « à la Barrière de la Flèche », au croisement des routes Assenois-Bertrix et Bouillon-Libramont, une autre « aux Rochettes », à deux cents mètres de la « Fiche » — maison isolée de Blanche-Oreille, située entre ce village et la grand'route de Bouillon-Libramont, une autre — la seule qui se trouvât sur le territoire de la paroisse — à Glaumont, près de la maison de M. Claude. La principale partie de l'artillerie se trouvait sur la route d'Ochamps et le territoire d'Acremont, et fut capturée après la bataille.

La retraite des Français commença vers 16 heures et se poursuivit, tandis que le combat continuait. Afin de protéger la retraite, il y eut à certains endroits — à la Flèche notamment — des combats à la baïonnette.

C'est seulement à la soirée du 23 août ou même le lendemain que des Hessois appartenant aux 116^e, 117^e et 118^e, arrivèrent dans les villages d'Assenois, de Glaumont, de Blanche-Oreille et d'Offagne.

Bien que le combat fût fini depuis longtemps et que rien ne motivât des excès, l'envahisseur fit preuve dans ces petits hameaux d'une férocité sans égale.

A Assenois, un ambulancier belge et huit blessés français, choisis parmi les plus valides, furent impitoyablement fusillés; cinq civils furent massacrés; cinq maisons furent incendiées et deux de celles-ci furent bombardées à bout portant.

Le hameau de Glaumont fut détruit par le feu et sept civils y furent tués.

Blanche-Oreille compte deux victimes.

Voici le récit de ces événements; il a été recueilli sur place en 1915.

N° 666.

Le 23 août à 21 heures, des soldats appartenant au 118^e (1) et probablement au 116^e et au 117^e envahirent Assenois (2) et commencèrent à défiler. Cinq maisons furent incendiées au cours de cette nuit, vers 2 h. 30 ou 3 heures du matin, à savoir : la ferme de Théophile Ansay, les maisons d'Eugène Coutelier, de la veuve Thirifays, de Névraumont et le presbytère (3).

Une scène horrible se passa à l'école, transformée en ambulance. Une centaine de blessés français y avaient été reçus la veille, soignés avec un admirable dévouement par le curé, M. Guillaume, et par des jeunes gens de bonne volonté.

Les Allemands y pénétrèrent le lundi, à 3 heures du matin, et ce n'étaient pas des hommes, mais des tigres. Ils se saisirent de l'un des ambulanciers improvisés, ARSÈNE GILLARD (fig. 66), 27 ans, de Blanche-Oreille, qui avait passé la nuit au chevet des malades; ils le conduisirent dans une grange voisine et l'y tuèrent. Entre 7 et 9 heures du matin, ils choisirent très à l'aise huit blessés français, prenant ostensiblement ceux qui étaient les plus valides (4), ils les emmenèrent derrière la maison de Constant Ansay et les fusillèrent, en deux fois, près de la

(1) Une inscription à la craie, conservée longtemps à Assenois, atteste la présence, au 24 août, de la 5^e compagnie du 118^e.

(2) Sur Assenois et Blanche-Oreille, cfr. HANOTAUX, V, p. 112, 113 et 160. *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg Belge*, o. c., p. 61 et 68.

(3) La ferme Théophile Ansay et le presbytère furent incendiés par l'artillerie, après tout combat, sans nécessité militaire, alors que les troupes occupaient déjà le village depuis plusieurs heures. La ferme portait, après l'incendie, les traces d'une dizaine d'obus. Les canons qui lancèrent ces obus étaient placés à quelques mètres seulement de la ferme, à l'entrée même du village, sur le chemin d'Offagne à Bertrix.

Aux autres maisons d'Assenois et de Glaumont, le feu fut mis à l'aide de fusées ou de balles incendiaires, tirées dans les fourrés. A Glaumont, la population en a été témoin : les soldats ordonnaient aux habitants d'ouvrir les granges, puis accomplissaient leur œuvre.

(4) Il semble même que ceux qui ont été fusillés au second tour, vers 9 heures, après la visite d'un major, ont été emmenés « parce que ce dernier ne les trouvait pas suffisamment blessés ».

haie du verger Lassine. Voici leurs noms : CORTÈS, ANTONIO, classe 1912, recrutement d'Oran, matricule 2329, du 7^e d'infanterie ; ROSA, ANTOINE, classe 1912, recrutement d'Oran, matricule 2459, du 7^e d'infanterie ; TOULADE, JEAN, classe 1912, recrutement de Toulouse, matricule 800, du 83^e d'infanterie ; JANSON, JULIEN, classe 1908, recrutement de Toulouse, matricule 810, du 83^e d'infanterie ; DELAGE, ADOLPHE-LOUIS, E. V., classe 1910, Seine, 2^e bureau, matricule 497 ; DUJOLS, JÉRÉMY, classe 1909, recrutement de Montauban, matricule 1960 ; LAFFAYE, AUGUSTE, classe 1908, recrutement de Tarbes, matricule 118. Deux autres, non identifiés, appartenaient au 7^e régiment d'infanterie. Tout le personnel de l'ambulance les vit emmener et plusieurs habitants entendirent les cris éplorés et les supplications des pauvres victimes. Les bourreaux s'acharnèrent ensuite sur eux, car on constata qu'outre les traces de balles, leurs visages étaient labourés de coups de sabre et de baïonnette. C'est ce qu'a témoigné notamment M. Victor Marbehan, qui deux jours après inhuma leurs cadavres en décomposition.

A la ferme de Théophile Ansay, le fermier ERNEST BORZÉE, 44 ans, s'était réfugié dans la cave, au moment de l'incendie de la ferme, avec toute sa famille. Un voisin charitable, HYACINTHE ANSAY (fig. 65), 40 ans, obtint d'un officier de lui porter secours. Avec l'aide de trois autres civils, il élargit l'ouverture d'un soupirail et des soldats intervinrent pour achever le travail. M. Borzée sortit le premier, suivi de ses enfants, de sa femme et des autres personnes qui s'y trouvaient ; mais, ô horreur ! à peine M. Borzée était-il sorti que les soldats se jetèrent sur lui, le menèrent dans une écurie voisine et l'y massacrèrent.

Cependant son domestique, CÉSAR HAAS, de Nives, 44 ans, était resté dans la cave, mais, pour celui-là, point de pitié ! Des fusils furent braqués à l'ouverture élargie du soupirail, des soldats tirèrent de nombreux coups de feu et, le lendemain, on ne retrouva qu'un cadavre.

Quant à Hyacinthe Ansay, après avoir libéré ses voisins, il rentra chez lui. A son tour sa maison fut envahie et il fut emmené avec les siens ; les femmes furent dirigées sur Blanche-Oreille, lui et son vieux père, Constant Ansay, qu'il soutenait en dessous des bras, sur Glaumont, où ils furent introduits dans une prairie et menacés à plusieurs reprises d'être tués. Ramenés ensuite à Assenois, à 9 heures, ils furent introduits dans la grange où gisait le cadavre d'Arsène Gillard, puis leurs gardiens tirèrent sur eux : Hyacinthe fut tué sur le coup ; son père tomba avec lui, mais sans être mortellement blessé, et fit le mort. Interné ensuite à l'église, il y rejoignit sept autres civils, faits prisonniers, et fut comme eux roué de coups et couvert de crachats, puis emmené le 25 août jusque Bertrix. Là ils furent tous libérés.

JEAN-BAPTISTE LAGNEAUX, 40 ans, sortait de la maison Sensique le 13 août, entre 20 et 21 heures, pour rentrer chez lui, lorsque les Allemands l'interpellèrent. Apeuré, il leva les bras pour demander grâce et voulut fuir : une balle l'étendit raide mort.

C'est dans la nuit du 23 au 24 août que les régiments 117^e et 118^e de l'armée rhénane entrèrent à *Glaumont*, d'abord par petits groupes, défilant à travers le village. Jusqu'au matin, tout fut calme. Les gens étaient retirés chez eux ; la plupart

se reposaient, beaucoup cependant étaient debout, car on comptait que les Allemands allaient arriver.

Le 24 août à 6 heures, commença le passage du gros de l'armée, venant en partie de Jéhonville, en partie de la forêt de Luchy, à travers prés et champs. Les habitants reçurent aimablement ceux qui se présentaient, leur donnant lait, pain, jambon, etc., s'empressant de satisfaire à toutes leurs exigences.

A 6 h. 30, tout à coup des flammes s'élevèrent de la maison d'Edouard Delvaux, située à l'extrémité du hameau dans la direction de Bertrix, et bientôt les maisons voisines eurent le même sort (fig. 40). A la ferme Hallet (fig. 39), occupée par l'échevin Lagneau, les soldats firent ouvrir la grange pour y mettre, disaient-ils, leurs chevaux; à l'instant même des coups de fusil éclataient dans la direction du fenil et les récoltes prenaient feu. En peu de temps, tout le hameau fut en flammes et des 15 maisons qui le composaient, il ne resta intactes que la maisonnette Duruisseau et la porcherie de la ferme Hallet. Les pauvres gens affolés devant ce désastre navrant, vraie œuvre de barbares, se cachèrent ou prirent la fuite. Dès 6 h. 30, Alphonse Gérard, Auguste Claude et Edouard Delvaux furent placés au bord d'une carrière, prêts à être fusillés; ils échappèrent, avec la complicité de quelques soldats plus humains qui leur dirent de se cacher.

Arrivés à l'autre extrémité du hameau du côté d'Assenois, deux des incendiaires — ils étaient au total une douzaine — mirent le feu dans la grange de JOSEPH-GÉRARD GUIOT, 39 ans. Celui-ci voulut faire sortir le bétail, mais à peine avait-il fait quelques pas qu'une balle le tua. Sa femme le vit tomber et put s'enfuir, son enfant sur les bras, dans le bois Saint-Hubert. Non loin de là, se trouve la maison de Camille Houchard. L'un de ses fils, JOSEPH HOUCHARD, 20 ans, sur lequel les soldats saisirent une douille de cartouche, fut abattu sur le bord du chemin. Son père eut aussi beaucoup à souffrir. Arrêté à la soirée, avec JEAN-BAPTISTE DELVAUX, vieillard âgé de 85 ans, et J.-E. Camus, ils furent entraînés, les mains liées sur le dos, jusqu'aux ardoisières Pierlot, à deux lieues de là. Quand ils revinrent au village le lendemain, Jean-Baptiste Delvaux, qui avait fait le trajet en sabots, poussé en avant et roué de coups, ne pouvait plus se traîner; il survécut peu de temps à ces tortures.

C'est sur les vieillards que ces bandits aimaient à exercer leur cruauté. Chez Devresse, quand le feu prit, les dix personnes qui composaient la famille voulurent fuir. Le père de famille, AUGUSTE DEVRESSE, âgé de 82 ans, fut retrouvé dans un jardin voisin, le ventre entr'ouvert; longue avait été son agonie, car autour de son cadavre, la terre remuée et creusée de ses mains laissait supposer qu'il s'était débattu longtemps sous la morsure de la douleur. Les autres membres de la famille furent groupés et dirigés sur Assenois, sous une volée incessante de coups de crosse. Les hommes, JOSEPH HUBERT, 72 ans, JOSEPH PHILIPPE, 85 ans, et EMILE DEVRESSE, fils d'Auguste, 32 ans, devaient lever les bras; or, Emile Devresse avait eu l'épaule brisée par une balle. Eu vain cherchait-on à exciter la pitié de ces barbares; il lui fallut, de force, maintenir son bras élevé! Ce qu'ils eurent à souffrir! Leurs bourreaux ricanaient d'une joie féroce. Près d'Assenois, les femmes furent dirigées sur Offagne, les hommes sur le calvaire de Blanche-Oreille, puis sur Assenois. Ils y rejoignirent Jules Douret et M. Bouillon, seuls

témoins de l'exécution ; ceux-ci virent aligner Joseph Philippe, Joseph Hubert et Emile Devresse au mur de la maison d'Auguste Sensique ; les exécuteurs se placèrent à une dizaine de mètres de distance, de l'autre côté de la route et tirèrent. Les victimes s'affaissèrent sur le sol. Puis un soldat franchit le mur qui borde la propriété Sensique et, d'une balle tirée à bout portant sur Joseph Philippe, lui mit le crâne en pièces.

N° 668. L'incendie de Glaumont et d'Assenois plongea les habitants de *Blanche-Oreille* dans la terreur. Le 24 août à 8 heures, quand on annonça l'approche des Allemands, la plupart s'enfuirent au « Fât », bois rapproché du hameau. Vers midi, les plus hardis essayèrent de revenir, mais quand ils furent aperçus des troupes qui défilaient sur la route Jéhonville-Assenois, des balles sifflèrent à leurs oreilles. Il y eut un moment de panique, mais de courte durée. Comme on leur demandait : « Vous, pas Français ? » ils se firent connaître et furent ramenés d'abord près de l'église d'Assenois. Ils passeraient, leur disait-on, en conseil de guerre. Ils furent fouillés, puis regagnèrent leurs maisons pillées et dévastées.

Le hameau de *Blanche-Oreille* ne fut pas incendié, mais il compte deux victimes, dont une trouva la mort à Assenois : Arsène Gillard, 27 ans, dont nous relaterons le meurtre à Assenois, et ALEXIS HUBERT, 67 ans, l'ancien porcher du village, dont la mort est restée mystérieuse. Ce vieillard très doux et inoffensif fut brutalement amené à l'église d'Assenois, où étaient internés les habitants, le 24 août à 20 heures. Il avait eu beaucoup à souffrir, car son visage était tout ensanglanté. Les gens prirent sa défense, faisant valoir surtout qu'il était de faible intelligence ; mais il fut impossible de calmer ces hommes, ivres de sang. Ils le ligotèrent et l'emmenèrent. On affirme l'avoir vu attaché à la queue d'un cheval et entraîné à la course dans la direction de Bertrix ; depuis on est resté sans nouvelles.

§ 5. — *Offagne et Pays-les-Veneurs.*

Les villages d'Offagne et de Pays-les-Veneurs ne furent occupés que le 24 août. On n'y relève ni massacres, ni incendies, mais la population eut beaucoup à souffrir. Un groupe de cent dix hommes d'Offagne, conduit à Herbeumont, fut traité le long de la route avec une brutalité inouïe, mais ils eurent néanmoins tous la vie sauve.

N° 669. Des troupes française de cavalerie et d'infanterie passèrent à *Offagne* (1) le 21 août. Un colonel reçu au presbytère dit au curé, M. Kergen : « Demain, nous allons avoir un grand combat ». Le soir, deux uhlans furent poursuivis dans tout le village ; l'un d'eux fut tué à Assenois ; l'autre, blessé entre Assenois et Offagne, fut ramené le 22 par les Français, puis repris le lendemain par les siens.

(1) Cf. HANOYAUX, V, p. 98, 110, 112 ; *La Grande Guerre écrite et illustrée par les écrivains combattants*, o. c., I, p. 57.

Le 22, les troupes partirent pour le combat à 9 h. 30. Le soir une ambulance fut ouverte à l'école.

L'ennemi est entré au village le 24 août à 7 heures du matin. Le major Schwirtz aborda le curé et, d'une voix de tigre, l'interpella à propos d'un billet qu'il avait délivré à un charretier de Sart, réquisitionné avec son attelage. Pendant qu'on le conduisait, avec le bourgmestre et l'échevin, chez M^{me} veuve Eriche, les soldats faisaient la réquisition des armes et commencèrent le pillage des maisons.

Bientôt, les otages et un groupe d'autres civils furent alignés au mur de l'ancien cimetière. Le major, à cheval, hurlait : « C'est une honte ! Ce matin on a tiré sur un de nos officiers ! » Les otages se préparèrent tous à mourir, mais l'exécution n'eut pas lieu.

A 16 heures, le curé, Camille Poncelet, chez lequel on avait découvert un vieux pistolet dont la détente était brisée, et un soldat français, vicaire d'Auch, atteint par une ruade de cheval, qui avait été soigné à l'ambulance, furent ligotés et emmenés par les troupes, sur une charrette, exposés sur tout le parcours aux injures et aux menaces d'une soldatesque haineuse. Près de la gare de Bertrix, ils furent alignés le long d'une haie, comme pour être tués. Sur l'intervention de M. Courtois, commissaire-voyer à Bertrix, qui hébergeait un général, le curé fut entendu et grâcié. Le vicaire fut traité comme prisonnier et déporté à Munster. Camille Poncelet, emmené le 26 août à Libramont, y rejoignit trois civils d'Ochamps, Omer Sterpin, de la gare de Gedinne, deux jeunes filles de Bièvre et plusieurs vieillards français, de Donchéry, dont l'un fut fusillé à Libramont même ; ils furent tous emprisonnés à Coblenze, après avoir subi, sur tout le parcours, les avanies de la populace allemande. Transféré le 5 décembre à Minden, où il rencontra 1100 prisonniers civils d'Amiens, Camille Poncelet fut libéré, sans jugement, en avril 1915.

Au village, les hommes furent rassemblés le 24 août de 19 à 23 heures, internés à l'église, et, à minuit, quand les troupes reçurent l'ordre du départ, ils furent condamnés à les accompagner. Beaucoup n'étaient qu'à demi-vêtus, sans coiffures ou en sabots. Ces cent dix hommes, dont un grand nombre de vieillards, furent traités avec une brutalité révoltante. M. Poncelet, âgé de 77 ans, ne savait suivre les autres et recevait des coups. Comme il s'appuyait sur un véhicule, pour s'aider, un soudard lui asséna sur les mains un violent coup de crosse. A la fin, n'en pouvant plus, il fut lié à une voiture à l'aide d'une corde, mais bientôt il s'affaissa et fut laissé le long du chemin comme une bête abandonnée. « Vaches ! » ne cessait de leur crier le capitaine ; et il ajoutait : « Si on rencontre des Français, vous y passerez tous ! » De Bertrix ils gagnèrent Herbeumont, où ils furent licenciés ; ils rentrèrent à Offagne le 25 août à 7 h. 30, après avoir chargé sur une charrette M. Poncelet, qu'ils avaient retrouvé dans le fossé.

N° 670.

Fays-les-Veneurs est situé sur la route nationale de Sedan à Malmédy.

Une escarmouche s'y déroula dans les premiers jours d'août : deux ou trois Allemands furent blessés, cinq autres faits prisonniers. Le 15 août, une fusillade éclata en plein village et la procession de la fête de l'Assomption n'eut pas lieu. Au soir du 22, les Français affluèrent éreintés, à la débandade, abandonnant un

matériel considérable. Les blessés remplirent les deux écoles, les cadavres du capitaine Bonvallet, tombé à Luchy, et du capitaine comte de Beaulaincourt, tombé à Maissin, furent déposés à l'église.

Le 23 août, les lueurs d'incendies au nord et à l'est, l'arrivée des fuyards affolés de Jéhonville, d'Offagne, d'Assenois et de Nollevaux semèrent la panique. La moitié des habitants s'enfuirent dans les bois et vers la France. Dix chariots emportèrent les blessés et les deux morts les uns dans la direction de Muno, les autres à Bouillon où furent enterrés les deux capitaines. Les blessés qui n'avaient pas trouvé place se traînèrent comme ils pouvaient derrière le convoi.

Les Prussiens arrivèrent en masse le 24 août à 16 h. 30. Le commandant von Schenck s'installa au presbytère, avec cinq officiers, l'aumônier catholique Bense et l'aumônier protestant Greis. « En temps de guerre, dirent ces derniers, il est permis de tuer cent innocents pour ne pas laisser échapper un coupable. » Ils dirent aussi : « Des curés ont tiré sur nos troupes et le pauvre curé de Bertrix, il va être pendu ».

Le 28 août, 500 blessés allemands, venant de Sedan, logèrent dans l'église et dans les écoles. Le 2 septembre, il passa 300 prisonniers français et le 7 septembre 150. A partir du 27 août, le village devint une étape de repos et de ravitaillement dirigée par le colonel von Volksman. Débarquées à Libramont, les troupes ne cessaient de défiler dans la direction de Sedan et de Charleville et chaque nuit, les habitants devaient procurer de nombreux logements. De 1000 à 1200 chariots de ravitaillement de l'armée étaient sans cesse en route vers Libramont ou vers la France.

§ 4. — *Vers la frontière française.*

Maîtres du champ de bataille de la forêt de Luchy, le 22 août, les Hessois furent lents à aller de l'avant, à la poursuite des Français en retraite.

C'est le village d'Herbeumont qui fut le premier envahi, le 23 août à 12 h. 30.

Les Allemands s'y heurtèrent à une arrière-garde de Français du 126^e. Quelques coups de feu furent échangés et il y eut de part et d'autre des victimes. Les Allemands savaient que c'était le fait de soldats réguliers; ils virent ceux-ci; ils firent des prisonniers. D'autre part, quelle résistance pouvaient-ils rencontrer de la part des habitants : ceux-ci avaient presque tous abandonné leurs foyers. Mais parce qu'« on avait tiré », le village était condamné.

Il y eut à Herbeumont un long débordement de vengeance et de fureur. Pendant quatre jours, le feu fut à tout moment rallumé dans quelque nouvelle partie de la localité. Il consuma cent soixante-quinze maisons, où demeuraient 550 personnes, et rien ne serait resté de cette

importante commune si le colonel commandant les troupes restées dans la région n'avait solennellement annoncé, par ordre, le 27 août, que « désormais on ne brûlait plus ».

Cinq civils trouvèrent la mort pendant ces journées d'horreur. Les soldats qui se sont rendus coupables de ces méfaits appartenaient notamment aux 29^e et 65^e de réserve, VIII^e corps de réserve, et au 87^e, XVIII^e corps.

Herbeumont.

N^o 671.

Herbeumont (1), site remarquable du pays de la Semois, est sis à mi-côte, en plaine entourée, du nord-ouest jusqu'au sud-est, d'une suite de collines dominantes, tandis qu'au sud et à l'ouest coule la Semois. La ligne de chemin de fer Bertrix-Carignan perce en tunnel l'éminence située au nord, traverse en viaduc la grand'route de Bertrix à Herbeumont et Florenville, longe plus loin en tranchée profonde la côte, entre le village et la Semois. Le faubourg du château est laissé à l'ouest de la voie ferrée. La gare est à la base de la pointe abrupte qui porte les ruines du château des princes de Loewenstein.

Le 6 août, les dragons français arrivaient au village, se dirigeant vers Bertrix et Saint-Médard. La population les acclama et leur prodigua vivres, rafraîchissements et friandises; des médailles aussi, qu'un grand nombre demandaient instamment. Bientôt le bruit se répandit que l'ennemi brûlait, tuait et pillait, et les vases sacrés furent renfermés dans le coffre-fort emmuré de la sacristie, les registres dans un coin de la cave.

Les patrouilles allemandes furent aperçues autour du village le 10 août et les jours suivants. Le 22, au matin, les soldats français passèrent pleins d'espérance, pour gagner la forêt de Luchy, où ils furent surpris et enveloppés; à 18 heures, dragons, chasseurs et fantassins revinrent avec de nombreux blessés, dont une partie furent soignés à l'école communale. Toute la nuit les convois se succédèrent et les habitants furent sur pied (2). Des étrangers fuyant devant l'ennemi logèrent aussi au village.

Le 23 au matin, le canon tonnait toujours vers le nord et les gens, qui avaient appris les fureurs exercées par l'envahisseur sur des civils, quittèrent pour la plupart leurs demeures, emportant à dos ou en voiture ce qu'ils pouvaient de linges, de literie et de vivres. La grand'messe fut sonnée à 10 heures, mais quelques fidèles seulement y assistèrent. Le curé essaya de les rassurer encore, mais les mauvaises nouvelles étaient connues et l'ennemi furieux était annoncé comme tout proche.

A 11 h. 30, les derniers blessés sont emmenés avec l'arrière-garde vers Conques et Sainte-Cécile. Quel spectacle offre alors le village! L'affolement est général : les barbares vont arriver! Des voitures de meubles et du bétail sont dirigés vers les rochers de Boulton et les bois voisins.

(1) Ce travail nous a été communiqué par l'abbé Hugo, curé de la localité.

(2) Sur l'avance et la retraite des troupes françaises, cfr. HANOTAUX, o. c. V, pp. 98, 110, 112, 166.

A 12 h. 30, les uhlands paraissent sur la hauteur du Boulois et leur premier acte est de frapper d'un coup de lance ou d'épée à travers la poitrine un simple d'esprit, JULES BOURY, 36 ans, qui, dans son insouciance du danger, s'est aventuré hors du village. Des coups de feu espacés retentissent : une demi-douzaine de Français, guettant l'arrivée de l'ennemi le long de la voie ferrée, tirent sur les cavaliers qui, en file, traversent les champs, au nombre d'une vingtaine. Ceux-ci ripostent : deux chevaux français sont tués sur la route, près du pont, avant l'entrée du village. Les Français suivent la voie en tranchée jusqu'à l'avenue de la Station, au sud. Là, se trouvait rangé un autre peloton de soldats français qui se retira peu après dans la carrière Boulanger.

Pendant les Allemands arrivent à flots serrés par le tunnel et le chemin du Boulois, qui les amène aux premières maisons du village. A 13 h. 30, la maison de Léon Reding, sur la route de Bertrix, fume, puis flambe. Les troupes forment des faisceaux et stationnent là un moment, en même temps que d'autres plus avant, près de la maison communale. Trois blessés français qui viennent d'être amenés de Cugnon en charrette, avec un caporal, sont encore près de la maison du bourgmestre, suppliant qu'on les conduise plus loin : impossible ! Ils se garent dans les ruelles. L'un d'eux (1) est retrouvé tué un peu plus tard, sur le seuil d'une maison incendiée.

A ce moment, une fusillade violente retentit : les Français de la carrière font feu sur les Allemands, qui ont traversé le village. Ces derniers, près de l'école, se couchent à plat sur la route. Leurs camarades montent vers la carrière, pour déloger les Français. Ceux-ci, dont quelques cavaliers, reculent vers la côte d'Herbeuvane, à l'entrée de laquelle ils se rencontrent avec un autre détachement d'une cinquantaine des leurs, venus de Saint-Médard à travers bois, et qui braquent sur l'ennemi une mitrailleuse. Les Allemands montent à l'assaut ; un court combat s'engage. Un officier allemand est tué sur le chemin, avec son ordonnance. Le lieutenant français, René Guyot, du 126^e d'infanterie, élève de Saint-Cyr, tombe aussi, frappé d'une balle à la tête, ainsi que deux autres de ses compagnons. La nuit suivante, des autos de la Croix-Rouge circulèrent sur le champ de bataille pour recueillir les blessés et les morts de l'ennemi (2). Obligés à se retirer devant le nombre, les Français, dont quelques-uns furent prisonniers, abandonnent sacs et équipements pour descendre la côte et traverser la Semois, pendant qu'on tire sur eux du haut de la colline. Un bon nombre ne purent rejoindre leur corps et séjournèrent dans les bois, où ils furent capturés quelques mois plus tard.

Pendant le combat, les Allemands mettent le feu aux maisons Hardy, Boulanger, Leroy et Romain, les dernières de ce côté. Quelques minutes après, on voit flamber, sur l'ordre exprès d'un officier, la maison Gaillard et celles qui entourent la grand'place. Les rares habitants qui, confiants, sont restés chez eux, sont forcés de se soustraire aux féroces incendiaires en gagnant les bois de la côte voisine, où un

(1) Gaston Raimbault, garnison de Tulle, n° 139, classe 1911, ou bien François Malifaud, garnison de Périgueux, n° 1154. Est aussi inhumé au cimetière d'Herbeumont le soldat français Pierre Vergenjeanne, classe 1912, Tulle, n° 1480. Il en reste un dernier qui n'a pu être identifié.

(2) Un cimetière militaire, à côté de la chapelle Saint Roch, contient treize tombes de soldats. Cette escarmouche a été narrée par le R. P. A. SALLES, dans *Espoir contre Espoir*, Duculot, Tamines, 1919, p. 17.

arbre, un rocher, un mur leur servent d'abri ou de bouclier. Les balles sifflent à leurs oreilles, car les Allemands tirent dans tous les sens. L'échevin, Jules Gaillard, un vieillard, essaie vainement de les calmer en leur servant jambon, œufs, beurre et bière : il est mis à la porte de son logis et battu à coups de crosse. Jules Bande qui veut sauver du feu sa mère mourante est l'objet des mêmes traitements et obtient à grand-peine de prendre une voiture pour l'emmener. RENÉ STERPIN, 28 ans, hôtelier, fuit à travers la place. Une balle l'atteint, il tombe à genoux, les bras tendus en avant et la tête touchant la terre, appelant au secours, et sous les yeux d'une voisine, Marie Roger, un soldat, tenant son fusil par le canon, lui assène sur la tête des coups de crosse.

Joseph Buche est blessé à l'épaule près du mur du cimetière. AUGUSTE PIQUART, 61 ans, est frappé à la cuisse, dans un jardin proche de sa maison ; il parvient à se traîner sous les fenêtres du presbytère et appelle au secours : le curé le prend dans ses bras et le reporte dans sa demeure, où il panse sa plaie sanglante. Emmené le 26 à l'hospice de Bertrix, il subit l'amputation de la jambe et mourut quelques jours après. JEAN-BAPTISTE BONTEMPS, 67 ans, fut aussi reporté, blessé, dans sa maison du « Terme », où il mourut le 5 septembre.

Chez Longueville, les Allemands arrivent revolver au poing et baïonnette en avant et font prisonnières les familles Louis et Longueville. Une jeune femme qui venait de donner le jour à un enfant arrive pieds nus et vêtue à la légère, implorant la clémence des envahisseurs. Son mari JOSEPH LONGUEVILLE, 27 ans, et son beau-frère Lucien croient prudent de fuir vers la voie du chemin de fer ; on tire sur eux ; Joseph reçoit une balle dans le dos et Lucien une au pied ; tous deux sautent dans une tranchée, profonde de 15 mètres : Joseph y tombe, traverse la voie, remonte de l'autre côté et va mourir sur le talus, Lucien est rapporté chez lui blessé (1).

Dans l'après-midi, les soldats pénètrent dans les maisons épargnées, enfoncent portes et fenêtres et se livrent au pillage général. Aux gens qui les supplient d'épargner l'église et les maisons encore intactes, les uns répondent : « Alles kapout ! », d'autres promettent de cesser toute dévastation.

A la soirée, un jeune soldat, petit de taille et d'une gaîté cynique porte, en s'amusant follement, le feu aux diverses maisons de la rue, face à la Poste. Une pauvre fille à qui un mal affreux ravage la face, Mélanie Gonty, est traquée par lui de sa demeure ; ne sachant que devenir, elle descend la route de Bertrix, tandis que les troupes arrivent en sens inverse. Au lieu dit « La Fortelle », la malheureuse est saisie par les soldats qui la lient à un arbre de la route, auquel elle resta fixée toute la nuit. Le matin, un Allemand coupe ses liens, mais elle est délestée d'une cassette contenant son argent et ses papiers.

Dans la nuit du 23 au 24, le feu continua de dévorer les maisons, avec les meubles et les récoltes qu'elles renfermaient. De pauvres bêtes emprisonnées hurlaient lamentablement dans les flammes. Des pans de mur s'écroulaient avec fracas, soulevant par instants des nuées d'étincelles : des hauteurs voisines, le

(1) Une personne du groupe qui se trouvait chez Longueville reçut, à cette occasion, un billet émanant de la 1^{re} compagnie du 65^e régiment de réserve ; cet écrit est conservé.

spectacle était grandiose et terrifiant. Les feux du bivouac établi dans la plaine voisine, au milieu des seigles dressés en meules, élargissaient dans le cadre de la nuit l'inférieur tableau. Pendant des heures qui parurent interminables, plusieurs groupes d'habitants faits prisonniers en divers endroits tremblèrent sous la menace répétée d'être mis à mort.

Lundi, 24 août, des régiments ne cessèrent de défilier. Plusieurs maisons furent encore incendiées dans différents quartiers, entre autres le bureau du téléphone, la maison communale et les écoles communales. Le grand-duc de Hesse, passant dans l'après-midi au milieu des ruines fumantes, reçut les acclamations des troupes, véritables hurlements d'un enthousiasme féroce excité par la vue des flammes qui chantaient la vengeance allemande, en même temps que par les fumées enivrantes du vin et de l'alcool consommés sans mesure. Les bouteilles vides jonchaient littéralement les champs et les bords des chemins.

Le soir, voilà qu'une nouvelle maison flambe à côté des écoles catholiques. Le curé y court. Ce ne sont pas encore les écoles qui brûlent, mais les religieuses sont devant la porte avec leurs bagages sur les bras. Des officiers les ont priées de sortir, on va brûler... Mais on parle. Enfin les supplications obtiennent grâce et une inscription tracée à la craie sur la porte d'entrée assure contre l'incendie l'école Saint-Louis.

Mardi 25 août, le curé, se voyant sans paroissiens, prit quelques objets à sauver et se rendit à Mortehan, avec les religieuses. Passant par le moulin Deleau, il y baptisa deux nouveau-nés, en présence de leurs mères alitées : le fils de Gustave Champion et la petite du pauvre Longueville, tué dans la tranchée du chemin de fer, laquelle avait donné des signes de vie en face de son cercueil. Cette journée fut marquée par de nouveaux incendies, particulièrement ceux des maisons Longueville et Nolleaux. Cette dernière avait servi de quartier-général pendant que les troupes campaient aux alentours.

Mercredi, 26 août au matin, les maisons de la rue sous l'église, ainsi que d'autres situées au-dessus étaient dévorées par les flammes. Dans l'après-midi, le curé revint visiter l'église et le presbytère, qu'il trouva pillé de fond en comble. Il y surprit des soldats qui avaient tenté d'y faire prendre le feu, ici au moyen d'une liasse de papier, là au moyen d'un objet en osier.

Jeudi 27, à Mortehan, un colonel dit au médecin d'Herbeumont et aux religieuses : « Les habitants peuvent rentrer, désormais on ne brûle plus ! » Mais où rentrer ? Quelques gens, quittant leurs rochers, se hasardèrent à venir contempler sur place les dégâts de la tourmente. Leur œil navré restait fixé sur les murs tordus et crevassés, encadrant les ruines fumantes d'une maison aimée sous lesquelles gisaient tant de souvenirs chers, avec les fruits de tant de peines. Des carcasses de charpentes, des fourneaux ou des lits en fer émergeaient çà et là des cendres chaudes, avec des ferrailles de machines. Là un pan de muraille se dressait encore, avec un cadre pieux, et un crucifix suspendu étendait les bras comme pour bénir et rendre l'espérance. Cent soixante-quinze maisons étaient ainsi anéanties et cinq cent cinquante personnes sans abri. Le faubourg du château demeurait intact, avec un côté de la rue de la Poste, la gendarmerie et les deux côtés de la rue qu'elle commence, l'église, le presbytère et les environs, les deux

écoles catholiques avec quelques maisons voisines, ainsi que les petits écarts du village.

Trois cadavres étaient restés sur le sol, aux endroits où ils étaient tombés. Celui du malheureux Sterpin avait été enterré le mercredi. Longueville fut déposé en terre dans un cercueil le jeudi. Le troisième, Jules Bourg, dont nous avons raconté la fin tragique, gisait depuis dimanche derrière la statue de Sainte-Barbe, au Boulois, où il fut mis en terre le jeudi.

Le vendredi, l'orage était passé sur la région. Les pauvres Herbeumontois purent tous sortir de leur retraite sauvage et s'entassèrent dans les maisons épargnées ou dans les villages voisins. Tous ont paru résignés, mais tous n'ont pas dit les nombreux serremments de cœur qu'au fond ils ont ressentis, en rêvant à leur dénuement. Ceux qui ne l'ont point vu et surtout ceux qui ne l'ont pas éprouvé, s'imagineront difficilement la variété des souffrances morales et des privations endurées pendant longtemps par ces trop nombreuses victimes civiles de la guerre.

Ainsi que nous l'avons dit, Herbeumont est la seule localité de la région que les Allemands aient occupée dans la journée du 23 août.

On signale ensuite l'ennemi à Conques (rapport n° 672) le 24 août à 4 h. 30.

Plus à l'ouest, les villages des Hayons et de Dohan (rapports n°s 673 et 674) furent envahis dans l'après-midi du 24 août.

Auby (rapport n° 676) ne vit d'Allemands que le 28 août.

C'est ainsi que les Français, abandonnant le champ de bataille de la forêt de Luchy, purent à l'aise poursuivre leur retraite et se reconstituer dans leur propre pays, sans avoir repris contact avec l'adversaire.

N° 672.

L'ancien prieuré cistercien de *Conques*, situé au bord de la Semois, sur la route de Bertrix à Florenville, est occupé depuis 1913 par la communauté de bénédictins français de Saint-Wandrille (Rouen) (1). Les dragons de Saint-Etienne y passèrent le 6 août, à 4 heures du matin. Le 18 août, vinrent les garnisons d'Agen, de Marmande, de Montauban et de Cahors, c'est-à-dire les 9^e, 20^e, 11^e et 7^e d'infanterie. Le 22, vers 19 heures, passa le 209^e, qui se disposait, trop tard hélas ! à porter secours aux troupes de première ligne.

Dans la nuit du 22 au 23, les débris de l'armée française se repliant repassèrent à Conques, et le réfectoire de l'abbaye fut rempli de blessés, qui furent évacués le 23, vers 13 heures. Deux heures plus tard, 150 Français, venant de Saint-Médard, se rencontrèrent, ainsi qu'il a été raconté à Herbeumont, avec un détachement allemand, dans la vallée et le défilé de l'Antrogne, affluent de la Semois. Plusieurs blessés français, reçus à l'abbaye, furent faits prisonniers le lendemain.

Le 24 août, à 4 h. 30, on aperçut à Conques les premiers éclaireurs allemands,

(1) Les faits survenus à Conques sont relatés plus longuement dans A. SALLES, *Espoir contre Espoir*, Duculot à Tamines, 1910, p. 9. et ss.

bientôt suivis d'un interminable défilé de troupes qui se dirigeaient vers la France, en poussant des cris de mort et des hurlements. Les soldats qui se détachaient de leurs rangs de temps en temps entraient, revolver au poing, dans le bâtiment du prieuré, pénétraient dans les cellules des religieux et dans les divers offices, forçant les serrures quand ils en trouvaient de fermées, et s'emparaient de tous les objets à leur convenance. Cinq chevaux, les vaches de la ferme et des chariots furent enlevés à main armée. Ces scènes de pillage se continuèrent tant que dura le passage de l'armée d'invasion, c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} septembre. Si l'on faisait remarquer aux soldats l'injustice de leurs procédés, ils alléguaient l'éternel refrain : « C'est la guerre ! »

Plusieurs religieux furent enmenés hors du monastère et eurent beaucoup à souffrir. Le 27 août, le frère Benoît Noirault, portier de l'abbaye, après avoir enduré de véritables sévices, fut retenu comme otage pendant trois jours, durant lesquels les gardiens lui firent subir mille avanies, le menacèrent de mort, lui creusèrent sa fosse sous ses yeux et finalement le renvoyèrent, sans avoir pourvu à aucun de ses besoins.

N° 673.

Le village des Hayons reçut le 24 août, à 14 heures, environ 1,600 artilleurs allemands, avec tout leur matériel, qui n'y séjournèrent que 24 heures. Des partikuliers, réquisitionnés avec leurs attelages, les accompagnèrent jusque Rethel, d'où ils revinrent après quatre jours.

N° 674.

Dohan et les environs furent occupés par les Français le 10 août. A partir du 19 au matin, le 11^e et le 17^e corps défilèrent jour et nuit pendant trois jours, se rendant vers Luchy. Ils repassèrent au soir du 22 (1). L'ennemi envahit le village le 24 août à 14 heures et s'y livra au pillage. Le dégât fait en quelques heures était évalué à 125,000 francs. Presque tous les habitants avaient fui, se cachant dans les rochers du voisinage. Ceux qui furent surpris durent marcher en tête des troupes, pour leur servir de bouclier en cas de combat pour la prise du pont. A l'église, les soldats souillèrent des ornements sacrés et emportèrent une boîte aux Saintes Huiles, gémée, dont les débris détériorés par le feu furent retrouvés dans les campagnes, à côté d'un campement.

N° 675.

Les Français passèrent à Cugnon le 22 août avant le lever du soleil.

A partir de 18 heures et pendant toute la nuit, on vit revenir des soldats exténués et en déroute, appartenant à la 65^e brigade, 17^e corps. Leur repli si précipité fut la cause d'une panique générale des habitants, mais le curé de la localité réussit à les rassurer. Ils restèrent dans leurs foyers.

Le 23 août, le 9^e régiment garda les ponts de Cugnon et de Morte-han, le 7^e régiment prit position au nord et à l'est d'Herbeumont, pour protéger la retraite. Celle-ci s'opéra dans la journée sur Muno, Osnes et Wé (7^e régiment) et Tétaigne (9^e régiment) (2).

L'ennemi parut et se borna à piller les caves.

(1) Cf. HANOTAUX, o. c , V, p. 166.

(2) Cf. HANOTAUX, *ibid.*

N° 676.

Au soir de la bataille de Luchy, les troupes françaises refluèrent en désordre vers Auby, d'où elles se dirigèrent, la nuit suivante, vers Les Hayons et surtout vers Herbeumont. Les Allemands qui auraient dû les poursuivre sur la route d'Auby s'arrêtèrent à Bertrix et dévalèrent ensuite vers Herbeumont. Six blessés français furent soignés au village pendant une nuit et emmenés le 23 août à Herbeumont par des compagnons d'armes. On ne vit arriver des Allemands que le 28 août : ils revenaient en désordre, au nombre de 250, de la bataille de Sedan, et avaient traversé la Semois dans la forêt de Bouillon, au lieu dit : « Le Maka ».

3. Le combat de Maissin.

Le mémorable combat de Maissin (1) s'est livré les 22 et 23 août 1914, en prolongement des engagements de Neufchâteau et de Luchy, à l'endroit où l'aile droite de la IV^e armée allemande se rencontra avec l'aile gauche de la 4^e armée française.

Ce combat a été soutenu, du côté français, par le 11^e corps, du côté allemand par la 25^e division (XVIII^e corps) et par la 15^e division de réserve (VIII^e corps de réserve).

Le 11^e corps (général Eydoux) (2) comprenait les 21^e et 22^e divisions. En exécution des ordres transmis par le général en chef, le 20 août à 18 h. 30, à la 3^e et à la 4^e armée française, de « prendre dans la nuit même une offensive soudaine et violente dans les Ardennes et dans le Luxembourg belges » (3), le 11^e corps accéléra aussitôt sa marche en avant. Le 21 août au soir, lui parvint la consigne de s'avancer le lendemain matin en avant et à gauche du 17^e corps, et en échelon, la

(1) A consulter : HANOTAUX, o. c. V, p. 88, 94, 108 à 113, 158, 160 et 163 ; ENGERAND, *Le Secret de la Frontière*, pp. 475 à 498 ; PALAT, o. c. III, pp. 122 et ss. ; *La Grande Guerre écrite et illustrée par les Ecrivains combattants*, pp. 54, 57 et 60 ; *Historique du 62^e d'infanterie, du 64^e d'infanterie, du 65^e d'infanterie, des 137^e et 337^e d'infanterie*, Paris, Charles-Lavauzelle.

(2) Composition du 11^e corps :

21 ^e division (général Radiguet) (51 ^e rég. d'art.)	41 ^e brigade colonel de Teyssièr	64 ^e régiment d'infanterie.
		65 ^e régiment d'infanterie.
	42 ^e brigade colonel Lamey	93 ^e régiment d'infanterie.
		137 ^e régiment d'infanterie.
22 ^e division (35 ^e rég. d'art.)	43 ^e brigade général Delarue	62 ^e régiment d'infanterie.
		116 ^e régiment d'infanterie.
	44 ^e brigade ?	19 ^e régiment d'infanterie.
		118 ^e régiment d'infanterie.

(3) ENGERAND, *Le Secret de la Frontière*, p. 475. Cette offensive — ajoute M. Hanotaux — poursuivait le but « de gagner au plus près le front ennemi, de le surprendre par la brutalité du choc, de l'enfoncer si possible et de dégager le terrain pour tomber sur le flanc des armées allemandes en train d'accomplir leur mouvement tournant. » Ibid., p. 476.

22^e division tenant la droite, à cheval sur la route de Paliseul-Maissin, la 21^e division tenant la gauche et s'avançant par Opont-Maissin, l'objectif des deux étant Maissin.

La cavalerie française n'avait pu malheureusement signaler aux troupes d'infanterie dont elle éclairait la marche en avant que les Allemands étaient arrivés en force, depuis la veille, à proximité de la Lesse et qu'ils s'étaient préparés au combat par d'importants travaux de défense; sans doute n'avait-elle prêté aucune attention aux allégations des gens du pays, qui les mettaient en garde contre une ruse de l'ennemi. Lorsqu'au matin du 22 août, par un brouillard intense qui, parfois, permettait à peine aux servants des caissons d'apercevoir la tête des attelages, les Français allèrent de l'avant, ils disaient aux habitants accourus pour les acclamer et leur distribuer des vivres qu'« ils allaient faire la chasse aux uhlands ».

Ils trouvèrent devant eux deux divisions allemandes, dont l'une, la 25^e division du XVIII^e corps, occupait déjà Libin et Villance et s'était avancée vers Maissin. Ainsi que nous l'avons exposé plus haut (1), les troupes de la 25^e division, qui avaient passé la frontière grand-ducale dans la région Martelange-Villers-la-Bonne-Eau, avaient gagné le champ de bataille, en partie par Morhet-Saint-Hubert, en partie par Recogne-Libin.

La 15^e division de réserve allemande qui participa également à l'attaque de Maissin appartenait au VIII^e corps de réserve (2), que l'on retrouve en partie dans le champ d'action des troupes hessoises du XVIII^e corps, en partie dans celui des troupes du Rhin et de la Westphalie dont il sera longuement question au chapitre II de ce volume.

(1) Voir pp. 36, 113 et ss.

(2) Composition du VIII^e Corps de Réserve.

15 ^e Division de réserve.	32 ^e Brigade R.	25 ^e I. R. R.
		69 ^e I. R. R. (à 2 Bat.)
	80 ^e Brigade R.	17 ^e I. R. R. (à 2 Bat.)
		30 ^e I. R. R. (à 2 Bat.)
	5 ^e Régiment uhlands de réserve.	
	15 ^e Régiment Artillerie de campagne de réserve.	
16 ^e Division de réserve.	29 ^e Brigade R.	29 ^e I. R. R.
		65 ^e I. R. R.
	31 ^e Brigade R.	28 ^e I. R. R.
		68 ^e I. R. R.
	2 ^e Régiment Cavalerie lourde de réserve.	
	16 ^e Régiment Artillerie de réserve.	

Total : 21 bataillons, 6 escadrons, 12 bataillons.

Nous connaissons l'itinéraire précis qu'elle suivit par le carnet de route d'un soldat du 69^e de réserve. Ce régiment avait gagné Maissin à marches forcées. Jusqu'au 19 août, il avait séjourné dans le Grand-Duché de Luxembourg, entre Echternach et Diekirch ; le 21 août au matin, il passa la frontière belge à Allenborn ; le 22 août à 5 h. 30 du matin, il entra à Saint-Hubert et, après deux heures de marche, il était engagé dans le combat (1).

D'autres données sur l'itinéraire suivi par le VIII^e corps de réserve nous ont été fournies par SCHMIDT, *Mit meiner Feldkompagnie bis an die Marne* (2). L'auteur, capitaine au régiment de réserve Markgraf Karl, raconte que d'Echternach et de Diekirch, son unité s'est dirigée sur Niederwiltz, Bastogne, Monaville, Bertogne et Saint-Hubert. Cet itinéraire est jalonné d'incendies. Le régiment passe à Maissin, se dirigeant vers Bouillon, vingt heures après le combat. On y trouve décrit, p. 44, l'état dans lequel se trouvait le champ de bataille.

Amorcé dans les premières heures de la matinée du 22 août, le combat de Maissin battait son plein vers midi et se prolongea jusqu'à la soirée. On ne saura jamais les prodiges d'héroïsme par lesquels se signalèrent les soldats français, que l'ennemi surprit à découvert : ils ne réussirent à progresser et à conquérir la localité qui leur avait été assignée comme objectif qu'au prix de corps-à-corps meurtriers et d'hécatombes sanglantes.

A 16 h. 45, le général Eydoux informait télégraphiquement le général de Langle de Cary que, malgré des pertes sévères, il gardait la possession de Maissin.

A 17 h. 30, il l'avisait que l'ennemi se repliait vers Transinne, Villance et Anloy.

Les Français restèrent maîtres de Maissin pendant la nuit, bien que le chef de corps eût déjà envisagé, le 22 août, la retraite sur Paliseul, à la suite des renseignements qu'il avait reçus sur le fléchissement des corps d'armée qui combattaient en liaison avec lui. Au matin du 23 août, fut lancé l'ordre de la retraite. Les divisions exténuées et décimées prirent la route de Bouillon, où elles furent alertées le 24 août à 1 h. 30 du matin. La 21^e division, arrivée à La Chapelle, fut chargée d'occuper les crêtes de Villers-Cernay à Francheval, afin de s'opposer au débouché des Allemands de la forêt des Ardennes, depuis la route Bouillon-Sedan jusqu'à celle de Pouru-aux-Bois.

(1) Cité par HANOTAUX, O. C., V, p. 88 et reproduit in-extenso, p. 110.

(2) Berlin, Schönfeld.

L'ennemi n'avait pas poursuivi et nous n'aurons à signaler plus loin que quelques rencontres d'arrière-garde.

Le combat de Maissin fut l'un des plus meurtriers de la campagne. D'abord inhumées isolément (1), les victimes furent groupées, sous l'occupation allemande et par ordre du Gouvernement Général, dans trois grandes nécropoles. Le cimetière n° 1, sur la route de Transinne, contient 171 Français, dont 11 officiers, et 209 Allemands, dont 14 officiers. Le cimetière n° 2, sur la route de Lesse, contient 674 Français, et 343 Allemands, dont 9 officiers. Le cimetière n° 3, sur la route de Lesse, contient 232 Français, dont 9 officiers, et 86 Allemands, dont 1 officier.

La division de ce chapitre sera la suivante : 1. Premières escarmouches et préparatifs de combat ; 2. la sanglante rencontre des 22 et 23 août ; 3. vers la frontière.

1. — *Premières escarmouches et préparatifs de combat.*

Grande fut l'activité de la cavalerie des deux armées, dans cette région de Maissin, pendant la quinzaine qui précéda leur rencontre. La toute première patrouille allemande est signalée à Libin le 10 août : des uhlans traversèrent le village à 17 h. 30 et passèrent la nuit dans une ferme voisine.

Le lendemain, 11 août, une escarmouche se livra à Libin : deux uhlans furent blessés. C'est le jour où s'opérèrent les vastes déplacements des forces de cavalerie : d'une part la 5^e division allemande (1^{er} corps de cavalerie), partant de Witry, arrive à Forrières, pour occuper puissamment le lendemain la vallée de la Lomme, à Rochefort et à Han-sur-Lesse ; d'autre part les deux divisions françaises (corps de cavalerie Sordet) se déplacent vers l'est, la 3^e se portant de Beuraing sur Opont, par Daverdisse, et la 5^e de Han-sur-Lesse sur Carlsbourg, par Chanly.

(1) La publication *Heldengräber* a donné une série de photographies reproduisant un certain nombre de tombes primitives. Au n° 238, on voit les sépultures situées au nord de Maissin, à l'endroit où combattirent les 115^e, 116^e, 117^e et 118^e de la Hesse ; les n°s 234, 235, 239, 240 et 241 nous transportent au sud et au sud-ouest de Maissin, à une distance d'un demi-kilomètre à un kilomètre et demi ; le n° 234 donne une vue sur Villance, où avait pris position la 4^e compagnie du 25^e régiment d'artillerie de campagne.

Les n°s 236, 237, 242, 243, 244 et 245 reproduisent les sépultures qui se trouvent respectivement à Glaiseuse, à Libin, à Our, à Transinne et aux Abys, localités où furent soignés les blessés. Au seul petit village d'Our, 3,000 Français reçurent les premiers soins.

Signalons ici ce coup d'audace de la cavalerie allemande : le 11 août, un escadron se portait sur les derrières de la cavalerie Sordet, qui occupait, depuis midi, la ligne Villance-Maissin-Opont-Paliseul. En effet, 150 uhlans s'installèrent dans l'après-midi sur la Lesse, au nord-est de Redu, au lieu dit « Devant la Fange », endroit stratégique situé à une altitude de 422 mètres, et y placèrent la télégraphie sans fil. Il est possible que ce seul fait ait influencé les mouvements du corps Sordet qui se retira le lendemain, 12 août, sur la ligne Lomprez-Vonèche-Beauraing, après une escarmouche livrée à Hamayde, à proximité du campement des uhlans, à 5 h. 30 du matin.

Dès ce moment, les éclaireurs allemands ont le champ libre dans la vaste région délaissée par les Français, et ils s'y comportent comme en pays conquis. Les rapports que nous publierons sur chaque village édifieront le lecteur sur les méfaits de ces bandes de sauvages. Nous nous bornons à relever ici quelques actes isolés, pour constater les progrès de leur avance.

Dans la nuit du 12 au 13 août, des uhlans chassent de son lit Auguste Philippe, de Villance, et lui demandent le chemin des Abys ; ils passent ensuite à Maissin.

Le 13 août, on en signale à Opont.

La nuit suivante, nouvelle randonnée, qui se poursuit jusque Framont : 119 uhlans occupent « le Roptay » le 14 août, à 3 heures du matin, y installent une mitrailleuse, placent des sentinelles à tous les chemins et terrorisent la région en emmenant dans leur campement, au sein des bois, le curé et des civils de Framont. Ainsi que nous le verrons plus loin, un poste fixe de uhlans s'établit aussi, le 14 août, au « Bois des Cordes » près de Bièvre.

Le 15 août, à Maissin, en pleine grand'messe du jour de l'Assomption, un officier pénètre à cheval dans l'église et y jette les fidèles, surtout les femmes et les enfants, dans une terreur compréhensible.

Le même jour, on observe leur activité à Paliseul et à Naomé, que trois uhlans traversent dans la journée, se dirigeant vers Bièvre, pour repasser à la soirée.

Le 17 août, une escarmouche se livre en plein village de Paliseul.

Le 19 août, des uhlans saccagent le poste de téléphone de Villance.

Le 20 août, des escarmouches se livrent à Villance et à Paliseul.

Le 21 août, c'est la rencontre de l'Almoine (1). A 16 h. 30, Villance est envahi par la cavalerie allemande et par l'avant-garde du 118^e régiment de la Hesse qui, poussant de l'avant vers Maissin, va s'y retrancher. Le même jour à 17 h. 30, les 117^e et 118^e régiments de la Hesse entrent dans Libin et s'y préparent dans l'orgie et le pillage au combat du lendemain.

Les deux rapports que nous publions ici, relatifs l'un à Libin, l'autre à Villance, instruiront le lecteur des préliminaires de la mémorable bataille du 22 août.

§ 1. — Libin.

Le village de Libin accueillit, au soir du combat de Maissin, plus de 2,000 blessés : c'est vraisemblablement la cause pour laquelle il fut préservé.

Il courut néanmoins un réel danger le 23 août. A la soirée, la troupe mit le feu à quelques hangars. Elle en resta là heureusement, et les maisons furent respectées.

N° 677. C'est jeudi 6 août, à midi — écrit M. l'abbé Miniamy, curé de l'endroit — que les 26^e et 27^e dragons de Versailles firent leur entrée à Libin. Ce fut du délire. Tout le village, autorités communales et religieuses en tête, se porta à leur rencontre. Ces régiments restèrent nos hôtes jusque mercredi 12 août, tout en poussant des reconnaissances aux alentours.

Des uhlans parurent à Libin lundi 10 août, à 17 h. 30, et passèrent la nuit à la ferme de M. Potor, à Bossipré; l'un de ces soldats avait séjourné ici pendant deux mois en 1913, pour explorer le pays. Le 11 août, il se produisit une rencontre : deux uhlans, assez grièvement blessés, furent ramenés à l'ambulance établie à l'école des Filles de Marie. Le même jour à 10 heures, un officier allemand fut aussi atteint : soigné chez le docteur Lifrange, à Bertrix, il survécut à ses douze blessures (2).

Le 21 août à 17 h. 30, 12,000 hommes, appartenant notamment aux 117^e et 118^e régiments de la Hesse, envahirent maisons, écoles, patronage, clos et prairies. Aussitôt commença le pillage général, ou plutôt le sac des magasins, estaminets et habitations particulières. La nuit se passa en orgies et c'est en état d'ivresse que les troupes partirent le lendemain pour le combat de Maissin. A l'heure du départ, un officier me dit : « Si vous sonnez encore, vous serez fusillé! S'il arrive quelque chose contre nos troupes, vous serez fusillé! Si vous témoignez encore de l'amitié

(1) Le rapport que le général Abonneau transmet au Quartier-Général à 20 h. 30 signale que « les reconnaissances lancées par Paliseul sur Maissin-Libin n'ont pu franchir la ligne des ruisseaux de l'Our, de Brøn et de Sart, tenus par de forts détachements de cavalerie ennemie ».

(2) Une rencontre à Libin est racontée par CHARLES OUY, *Journal d'un officier de cavalerie*. Paris, Berger-Levrault, p. 108.

aux Français, vous serez fusillé! » Pendant la bataille, des obus allemands tombèrent à 500 mètres de l'église.

Le soir, commencèrent à nous arriver des blessés en grand nombre. Les classes des Frères Maristes, des Filles de Marie, le patronage et les bâtiments communaux, et bientôt 20 maisons du village furent converties en ambulances. Plus de 2,000 blessés furent soignés avec un dévouement au-dessus de tout éloge, par les religieux, qu'assistaient de nombreux particuliers. Il en mourut 56, dont 30 allemands et 16 français, qui furent enterrés à Libin. ALFRED ANTOINE, de Noville (Bastogne), père de dix enfants, réquisitionné la veille pour un charroi, fut tué à Libin le 22 août, à 17 h. 30. Le 23, les soldats mirent le feu à quatre hangars, ce qui amena l'exode d'une centaine de paroissiens vers la forêt voisine. Les jours suivants, la population masculine fut réquisitionnée pour ensevelir les morts. Le bourgmestre, le curé et quatre autres civils, faits otages, furent emmenés à Libramont le 29 août et libérés le lendemain.

§ 2. — Villance.

C'est du village de Villance, devenu, au matin du 22 août, un camp retranché, que le 25^e régiment d'artillerie de la Hesse dirigea son attaque sur les troupes françaises qui passaient à l'offensive et débouchaient des bois situés au sud de Maissin. Vingt-quatre bouches à feu s'espacèrent depuis le presbytère jusqu'au bois voisin. A 20 heures, l'ennemi, repoussé de Maissin, rentra furieux au village et commença ses brigandages.

Dans la matinée du 23 août, alors que le combat avait pris fin, les troupes allemandes, bien que définitivement maîtresses du champ de bataille, se livrèrent aux pires méfaits. Quatre civils furent fusillés, dans des conditions de cruauté révoltantes. D'autres habitants furent torturés. Quatorze maisons furent incendiées.

Les soldats qui posèrent ces faits appartenaient au 117^e et surtout au 118^e régiment d'infanterie. Pour justifier leur conduite, ils prétendaient sans ombre de preuve d'ailleurs, que « le curé avait tiré sur eux du haut du clocher, qu'un blessé avait été achevé et que les civils avaient attaqué l'armée ».

Les principaux éléments du rapport ci-dessous nous ont été donnés par M. l'abbé Mouzon, curé de Villance, en juin 1916 et ont été complétés après l'armistice.

N^o 678.

Quelques dragons français vinrent à Villance (1) le 6 août et y passèrent la nuit. Le 11 août, la première division de cavalerie française — cuirassiers, dragons et une quarantaine de canons — venant de Wavreille, s'établit au village et sur tout le plateau de Libramont à Tellin. Avec elle se trouvaient quelques prisonniers

(1) Cf. *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, o. c., p. 66.

allemands. « Nous aurons un combat demain », dit en arrivant un aumônier militaire. Le lendemain, un général dit : « On nous rappelle, nous allons sur Ochamps ». Les troupes partirent vers midi.

La première alerte nous fut donnée dans la nuit du 13 août, lorsque des uhlans, venant de Libin, arrachèrent de son lit Auguste Philippe, à l'heure de minuit, et l'obligèrent à leur montrer le chemin de Maissin. Aucun des jours suivants on ne revit de Français. Les uhlans passaient et repassaient par groupes de dix à quinze, semant parmi les habitants la panique. Dans la matinée du 19 août, ils envahirent brusquement le bureau du téléphone public et le saccagèrent. Le 20 août, jour du mariage de Jules Javaux — qui nous quitta pour être fusillé à Anloy — il y eut une rencontre dans le village même : deux cavaliers ennemis furent poursuivis par des Français.

La journée du 21 août commença dans le calme, mais, à 16 h. 30, il vint un détachement assez important de cavalerie allemande, avec l'avant-garde du 118^e d'infanterie. Une partie de cette troupe se dirigea sur Maissin et y fit déjà du tapage. Les soldats campèrent hors de Villance, dans la direction de Maissin, ainsi qu'à Glaireuse. Un officier dit à M. Mathieu : « Ces jours-ci il y aura combat entre les armées ».

Le 22 août, après avoir dit la messe, je m'entretenais devant l'église avec des gens du village, lorsqu'on entendit une vive fusillade dans la direction de Maissin. A 8 h. 30, les Allemands placèrent des mitrailleuses dans les rues, transformèrent des maisons en forteresses et creusèrent des tranchées dans le jardin du presbytère et le long des haies. A 10 h. 15 fut tiré le premier coup de canon, par une pièce d'artillerie installée dans le village; vingt-quatre canons s'espacèrent entre la cure et le bois. Les troupes commencèrent à arriver et à défiler, compagnie par compagnie, à travers la prairie de Villance, attaquant Maissin par la villa de M. Braun. Au village elles réquisitionnèrent des chariots. La bataille dura de 10 heures à 19 heures. Des obus français atteignirent non le village même, mais les campagnes voisines. A 13 heures, une compagnie française dépassant Maissin, s'avança jusqu'au moulin situé entre cette localité et Villance. A 20 heures, les Allemands, battus, refluèrent dans le village et commencèrent à s'attaquer aux civils. Plusieurs maisons furent dévalisées au cours de cette nuit, notamment celle de M. Jacquemin-Detroz; au presbytère les soldats pillèrent la cave et jetèrent par les fenêtres les literies, les couvertures et tout ce qui leur convenait. J.-B. Otto, chassé de chez lui avec une brutalité inouïe, fut roué de coups, attaché à la queue d'un cheval et emmené à Libin (1); il n'eut la vie sauve que grâce à son sang-froid et à sa rapidité à la course.

Dès le soir du 22 août, un officier m'avait dit : « Je crois qu'il y aura encore un combat demain, mais nous sommes certains d'avoir la victoire ». La bataille recommença vers minuit et se poursuivit jusqu'au dimanche à 10 heures. Alors un officier me dit : « Nous avons la victoire ! » A peine s'était-il éloigné et commençons-nous à respirer qu'une troupe de forcenés frappèrent les portes du presbytère à coups redoublés de la crosse de leur fusil. Ils envahirent la maison, pareils à des

(1) C'est vraisemblablement ce fait qui est visé dans un carnet d'infirmier allemand qu'ont publié « Les violations des lois de la guerre par l'Allemagne », I, p. 80.

taureaux furieux, l'écume à la bouche. Ils voulaient du vin, « tout le vin », criait l'un d'eux. Expulsé, avec force menaces, je parvins à gagner la Croix-Rouge.

Vers 13 heures, les actes de sauvagerie s'étendirent au village et le feu fut mis au centre et à ses extrémités : quatorze maisons furent détruites. Telle était la fureur des soudards qu'ils voulaient fusiller tout le monde. Des soldats qui avaient découvert le cadavre d'un des leurs dans un champ, s'en prirent à une voisine, Marie Molitor et l'accusèrent de l'avoir tué. Comme ils ramenaient cette malheureuse en vociférant, pour la fusiller près de sa maison, son vieux père, PIERRE MOLITOR, de Neufchâteau, vieillard âgé de 80 ans et presque aveugle, étonné d'entendre pareil tumulte dans la rue, sortit de son lit et se montra à la fenêtre ; des soldats levèrent leur fusil et le tuèrent presque à bout portant, puis ils mirent le feu à sa maison ; son cadavre resta dans l'incendie.

CONSTANT EVRARD, âgé de 55 ans, père de sept enfants, se trouvait devant sa demeure et regardait ce qui se passait chez Jacquet. Un officier donna l'ordre à des soldats de tirer sur lui. Atteint de deux balles, dont l'une lui perfora les intestins, puis assommé à coups de crosse de fusil, il put encore se traîner dans le bois. Des gens du village le conduisirent ensuite à l'ambulance du docteur Dubois, à Libin. Il y mourut le 29 août. On conserve un laissez-passer du docteur Adam, chef du 38^e lazaret de campagne de Libin, autorisant le transport de son cadavre à Villance.

Joseph Liban et Arsène Rob, qui se trouvaient sur la porte d'une grange furent aussi exposés à la mort ; la balle qui leur était destinée atteignit et tua un veau dans la grange. On tira aussi sur Denise Blampain, du « Caton ». Chez Félicien et Jules Machurot, toute la famille fut rangée devant la maison, y compris une infirme de 85 ans, et on se demande comment ces gens échappèrent à la mort. Plusieurs hommes furent pris dans la rue des Juifs et amenés, avec une extrême brutalité, d'abord dans l'église, puis au pied de la tour, où on se prépara à les fusiller ; c'étaient Joseph Henry, Joseph, Floribert et Albert Charlier, Joseph Philippe, Théophile Lefèvre et Jules Defossé. Pendant près d'une heure, ces hommes subirent un vrai martyre de la part des soldats qui, de quatre côtés, tiraient sur la tour, au dessus de leurs têtes. Plus de cent traces de balles subsistent dans le ciment du clocher.

Les drapeaux qui flottaient furent piétinés, puis brûlés ; celui de la Croix-Rouge ne fut pas davantage respecté. Un chef de bataillon français, le comte de Lahage de Meuse, ramené au village et très gravement blessé, fut jeté sur de la paille ; il réclama vainement un prêtre catholique : M. Paul Mathieu fut témoin de ses instances et assista impuissant à ses derniers moments.

Le 24 août, j'obtins du Stabsarzt Wilhem, chef du 40^e lazaret de réserve de campagne établi à Villance, l'autorisation écrite de prêter mon ministère aux blessés français de Maissin.

Le feldwebel ou sous-officier Schouck, de Mayence, s'est particulièrement distingué à Villance, avec des soldats de la Croix-Rouge qu'il commandait. Il est l'un de ceux qui ont présidé le 23 au pillage du presbytère, au meurtre des civils et à l'incendie des maisons. Installé ensuite au 1^{er} lazaret du XVIII^e corps, au château de M. Coppée, à Roumont, il revint plusieurs fois à Villance, pour des réquisitions,

et il se complaisait chaque fois à injurier et à vexer les habitants: le 15 septembre il obligea 8 civils à conduire à Sedan un groupe de diaconesses et leurs bagages.

Chez Nicolas Maréchal, les habitants, épouvantés par les coups de feu qu'on tirait sur la maison, s'enfuirent à la cave; les soldats les y suivirent en tirant; une balle brisa les jambes à Henriette Maréchal, jeune fille de 22 ans; Philomène Maréchal, sœur d'Henriette, fut traînée par les cheveux à la Croix-Rouge, tandis que son père et son frère étaient emmenés vers Maissin.

ALBERT YVERNEAUX, jeune homme doux et inoffensif, âgé de 30 ans, habitant au lieu-dit « Caton », fut pris dans les champs le 22 août, à 11 heures, avec Jules Falmagne, fermier à Anloy. Après être restés liés à des chaises, les mains se rejoignant au dos de celles-ci, pendant plusieurs heures, ils furent conduits à Glaireuse. Albert Yverneaux chercha à fuir; on tira cinq coups sur lui sans l'atteindre et il se cacha dans un verger. Ne parvenant pas à le découvrir, les soldats mirent le feu à trois maisons. Finalement ils le trouvèrent et le pendirent séance tenante à un arbre, au milieu du village. La population terrifiée put l'y voir encore le lendemain et un officier prit plaisir à rassembler les gens aux pieds de l'arbre, pour leur faire contempler ce spectacle affreux.

Le père d'Albert, JULES YVERNEAUX, 62 ans, s'était réfugié le 22 août, à la ferme de La Rochette (Anloy); les Allemands mirent le feu à cette ferme et on retrouva le vieillard asphyxié à la cave.

Les soldats poussèrent la sauvagerie jusqu'à tirer des coups de feu dans l'église même; ils éventrèrent à l'aide de haches un solide coffre-fort et enlevèrent plusieurs vases sacrés qu'un soldat catholique me fit restituer en partie. Comme je me rendais chez Maréchal pour reprendre ces objets du culte, le 23 août, vers 16 heures, un officier m'annonça « que je serais fusillé, parce que j'avais tiré sur les troupes du haut du clocher ». Conduit à l'église, j'y vis les sept otages à genoux devant l'autel de Saint-Joseph; ils avaient été fort brutalisés au moment de leur arrestation, et à ce moment, ils s'attendaient encore à être fusillés.

Je retrouvai aussi au presbytère des pains d'autel semés sur le sol et foulés aux pieds. Les auteurs de cet acte avaient eu une intention sacrilège, je pus m'en rendre compte par les propos et l'attitude des soldats catholiques qui m'en avertirent.

Dès le début des incendies, une bonne partie de la population avait gagné les bois ou le village de Libin. Nous vîmes venir des gens de Maissin, qui avaient pu sortir des caves où ils s'étaient tenus longtemps enfermés. Hantés par les terribles visions dont ils avaient été témoins, ils paraissaient avoir perdu la raison. Ils ne tarissaient pas de raconter les méfaits de tout genre auxquels s'étaient livrés les Allemands.

Je ne puis que mentionner sommairement la dévastation et le pillage des maisons, ainsi que les vexations sans nombre que subirent les habitants, soit chez eux, soit dans les campagnes: ils durent s'aligner, s'agenouiller, aller de l'avant, revenir en arrière, etc. On tirait au-dessus d'eux et même sur eux.

§ 2. — *La sanglante rencontre des 22 et 23 août.*

Nous venons de voir que l'ennemi avait devancé les troupes françaises sur le champ de bataille : plusieurs régiments de la Hesse, accompagnés de troupes de cavalerie, occupaient depuis la veille les villages de Libin et de Villance, dépassant cette dernière localité dans la direction de Maissin.

Le repos que ces troupes prirent la nuit suivante et surtout les travaux de défense militaire qu'elles purent réaliser à l'aise — car elles s'attendaient à une rencontre — leur assurèrent, le lendemain, un sérieux avantage sur les troupes françaises.

Celles-ci, en effet, commencèrent la journée du combat par une longue marche, que rendait pénible une chaleur lourde, causée par l'orage de la veille. Elles se trouvèrent, dès le début de l'attaque, exposées à découvert au feu d'un ennemi qu'elles ne supposaient ni si proche, ni si nombreux, ni si solidement organisé (1).

C'est le moment d'exposer avec plus de détail les événements d'ordre militaire qui marquèrent les journées du 22 et du 23 août. Nous avons principalement puisé les renseignements qui vont suivre dans les *Journaux de marche* du 11^e corps.

Le 11^e corps comprend les 22^e et 21^e divisions.

Le 20 août, à 18 heures, le général de Langle de Cary a donné à la 22^e division l'ordre de se porter de la région Givonne-Bouillon sur Dohan-Auby; le 62^e régiment, formant avant-garde, est arrivé à ses cantonnements vers minuit. Il a de même dirigé la 21^e division, de la région Corbion-La Chapelle-Bazeilles, sur Noirefontaine.

Le 21 août, à la 22^e division, le 62^e régiment a été envoyé à Bertrix, où il est arrivé à 16 heures, le bataillon de tête occupant le jour même des positions sur les côtes 448, 459, 463; à la 21^e division, 2 bataillons du 93^e ont occupé Fays-les-Veneurs, le 3^e bataillon Bellevaux, et le 137^e régiment Noirefontaine.

Au soir de cette journée, après de longues heures d'une marche ininterrompue, le gros des troupes a franchi la Semois. On peut à peine prendre quelques heures de repos, car l'offensive doit être déclanchée le lendemain de bon matin, avec la consigne d'attaquer l'ennemi partout où il se rencontrera.

Pour le 22 août, le général de Langle de Cary a donné comme instruction au 11^e corps de s'avancer en échelon, en avant et à gauche du 17^e corps. En consé-

(1) « Partout ces attaques, mal ou pas préparées par l'artillerie, butèrent sur des organisations défensives habilement tracées, bien flanquées, et sur une artillerie lourde qui nous dominait comme calibre et comme portée. » F. ENGERAND, *Le secret de la frontière*, p. 496.

quence, le 11^e corps va de l'avant sur deux colonnes : la 22^e division prend la droite, par la route de Paliseul à Maissin, la 21^e division tient la gauche, suivant la route Paliseul-Opont-Our-Maissin.

L'objectif de l'une et de l'autre division est donc Maissin. Elles gagnent cette localité dans un ordre bien déterminé. A la 22^e division (général Pambet) : 19^e, 118^e et artillerie, 116^e, le 337^e demeurant consigné en réserve à Plainevaux. A la 21^e division (général Radiguet) : 2 bataillons du 93^e comme avant-garde, avec deux batteries, 3^e bataillon du 93^e groupe d'artillerie, un bataillon du 137^e, un bataillon du 64^e, deux bataillons du 137^e et une batterie.

Dans sa marche en avant, le 11^e corps est couvert sur son flanc gauche par un détachement de liaison qui se rencontre, dès 8 heures du matin, à Carlsbourg, avec les avant-postes du 9^e corps, arrive à Graide à 9 h. 30, à Porcheresse à 12 h. 15, à Bièvre à 12 h. 15, après avoir refoulé vers Gembes une escouade de uhlans.

A son flanc droit, les avant-postes du 11^e corps étaient arrivés, dès la veille, dans la région Offagne-Bertrix, mais ils avaient reçu pour instruction de ne pas regagner leurs unités avant l'arrivée des têtes de colonne du 17^e corps, qui devaient se concerter avec le 11^e corps pour dépasser ensemble la ligne Bertrix-Paliseul ; or le 17^e corps ne parut à Bertrix que le 22 août dans les dernières heures de l'avant-midi et c'est ainsi que le 62^e régiment ne quitta Bertrix, pour rejoindre la 43^e brigade, qu'à 11 heures ; il gagna de là Paliseul, pour s'y tenir aux ordres du chef de corps. A Offagne, le contact avec le 17^e corps ne s'opéra de même qu'à 10 h. 55 et c'est seulement à 11 heures que le détachement de liaison qui se trouvait dans cette localité put rejoindre la 11^e division.

Partant de Paliseul à 7 heures, la cavalerie du 11^e corps (2^e régiment des chasseurs) éclaira dans la direction d'Our, Maissin et Anloy ; elle se rencontra de bonne heure en plein village de Maissin avec les éclaireurs du XVIII^e corps allemand. Elle ne put malheureusement renseigner le commandement sur la présence des troupes de la Hesse à Libin, à Villance, à Glaireuse, et jusqu'aux abords de Maissin, non plus que sur les retranchements qu'elles y avaient préparés depuis la veille.

Quant à l'artillerie, elle suivit la 21^e division et gagna Paliseul, où se trouvait le poste de commandement du général Eydoux, chef du corps.

Les ordres du général Eydoux (Paliseul, 9 h. 30) enjoignent à la 21^e division d'occuper Maissin, ainsi que les hauteurs situées au nord et à l'est de ce village, et de s'y retrancher de manière à faire face à toute attaque venant de la direction Villance, Transinne, Redu ; à la 22^e division d'occuper le signal géodésique au sud du bois de Haumont, à un kilomètre et demi au sud de Maissin ; puis de se porter sur les hauteurs situées à l'ouest d'Anloy, face à Villance et Libin, dès que la 21^e division aura atteint ses objectifs et de s'y retrancher.

C'est à 11 h. 30 seulement que les éclaireurs reconnurent la présence de l'infanterie allemande aux abords nord de Maissin. Peu de temps après l'heure de midi, l'armée entra brusquement en contact avec l'ennemi, d'abord sur son flanc gauche (21^e division) à la sortie est du bois d'Our, puis sur son flanc droit (22^e division) aux abords de Maissin, sur le front ferme de Bellevue — signal géodésique de Haumont.

Relatons l'activité de chacune de ces divisions au cours du sanglant combat qui vient de s'amorcer.

A la 22^e division, qui opérait à l'aile droite du 11^e corps, ce sont les régiments 19^e et 118^e (44^e brigade), puis les régiments 62^e et 116^e (43^e brigade) qui furent engagés successivement, à cheval sur la route Paliseul-Maissin.

Le 19^e régiment d'infanterie occupa vers 14 heures le bois de Haumont et enleva la moitié sud du village de Maissin, le premier bataillon sur la droite, le 3^e sur la gauche.

A 15 h. 30, la tête du 62^e atteignit la ferme de Bellevue et le colonel qui le commandait reçut l'ordre de faire avancer son 1^{er} bataillon sur le bois de Haumont et la lisière sud-est de Maissin, son second bataillon à l'ouest de la grand'route, dans la direction de la corne sud-est du bois Ban, de la ferme de la Réunion et de la lisière sud-ouest de Maissin, le 3^e bataillon étant gardé en réserve à la ferme de Bellevue, avec le général commandant la 43^e brigade. Les deux premiers bataillons eurent beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi qui, ayant pu étudier le terrain, dirigeait plus efficacement que les Français le tir de ses canons et de ses mitrailleuses (1).

A 17 heures, le bataillon de réserve du 62^e, lancé à la suite des autres troupes dans la mêlée, partit à l'assaut du village et fut non moins décimé. Le général qui l'accompagnait ayant été blessé, le colonel Castebonnel, du 62^e, le remplaça pour le commandement (2).

A la nuit, des éléments du 19^e, du 118^e, du 116^e, du 137^e et du 337^e (3) se trouvaient dans le village évacué par l'ennemi, dont les contre-attaques ne réussirent pas à les déloger.

A 20 h. 30, le général de la division assigna pour la nuit à une partie de ses troupes le plateau d'Our; de là il comptait faire partir l'offensive, dès les premières heures du 23 août, avec l'aide du 293^e de réserve et d'un des bataillons du 137^e. Quant au village de Maissin, la brigade renonça dans la nuit même à en garder la possession, l'ennemi ayant progressé notablement, pensait-on, sur la droite découverte de la brigade; c'est pourquoi les troupes qui occupaient la localité se replièrent sur le bois Ban (4), sauf le 62^e, qui tint jusqu'au matin.

(1) L'artillerie française fut fort éprouvée. La batterie Gallati, installée à l'ouest de la grand'route, fut promptement mise hors d'usage et perdit son personnel. Plus à l'est, la batterie Parmentier eut le même sort. Cfr. PALAT, III, 122.

(2) L'*Historique du 62^e régiment* donne les détails suivants : « Le feu de l'infanterie allemande devient à ce moment extrêmement violent; un ennemi invisible, en position sur les hauteurs de Maissin, avec un grand nombre de mitrailleuses, ouvre un feu nourri sur toutes les fractions qui essaient de descendre sur cette localité; l'élan de nos bataillons vient se briser contre cette forte défensive, ils subissent des pertes sérieuses. Cependant, malgré l'intensité du feu de l'ennemi, les 1^{re} et 3^e compagnies et des éléments du régiment réussissent à progresser jusqu'à 600 mètres environ de Maissin. Vers 19 heures, le clairon sonne la charge, les hommes s'élancent dans un élan irrésistible à l'assaut; Maissin est pris : 60 prisonniers restent entre nos mains. » P. 5.

(3) « Le 22 août, le 137^e (et 337^e) occupe Maissin. Première page glorieuse de ses combats, marquée de bravoure et déjà de sacrifices sublimes, comme celui du commandant Guillaumet, qui meurt en s'écriant : « Je meurs face à l'ennemi, pour la France! » *Historique des 137^e et 337^e*, Paris, Charles-Lavauzelle, p. 3.

(4) A 21 heures, écrit le général Palat, o. c., p. 125.

Le 23 août, la 43^e brigade retraita sur Paliseul, et de là sur Bouillon, où elle se reforma. Le 24 août elle gagna Sedan, par Corbion. ✓

La 43^e brigade avait subi de lourdes pertes : le 116^e comptait deux officiers tués : les capitaines de Maillard et Pellich, 618 hommes tués, blessés ou disparus ; le 62^e, 1 chef de bataillon blessé, 1 capitaine tué, 4 lieutenants tués, 3 lieutenants blessés ou disparus, 3 sous-lieutenants blessés ou disparus, 7 hommes tués, 87 blessés, 254 disparus.

Venons-en à la 21^e division, qui avait reçu comme objectif Maissin, à atteindre par Opont et Our, avec la consigne d'attaquer l'ennemi partout où il se rencontrerait. 2)

La division s'avança par brigades accolées, la 42^e tenant la droite sur Maissin, la 41^e un peu en avant et à gauche sur la côte 385, située au nord-ouest de Maissin.

Le 293^e de réserve occupait l'arrière et la gauche de la 41^e brigade.

Au début de l'action, le général Radiguet déploya des avant-lignes légères, afin que l'artillerie pût battre les lisières des bois.

A la 41^e brigade, les 64^e (1) et 65^e régiments allèrent de l'avant avec une belle vaillance et réussirent à rejeter l'ennemi sur les hauteurs d'Anloy, sans que toutefois leurs pertes fussent élevées.

A la 42^e brigade, c'étaient les 1^{er} et 2^e bataillons du 93^e qui faisaient fonction d'avant-garde, sous le commandement du colonel Lamey. Il était 13 h. 30 quand commença, vers l'est, le feu ennemi. Deux compagnies s'avancèrent jusqu'à la sortie du bois vers Maissin, puis tout le 2^e bataillon du 93^e fut engagé, aidé bientôt par le 1^{er} bataillon. L'action fut très dure, l'artillerie de division, que contrariait l'impénétrable rideau de bois et qui n'ouvrit d'ailleurs le feu qu'à 16 h. 15, ne réussissant pas à repérer les batteries allemandes ; elle dut se borner à nettoyer la lisière des bois et à allonger son tir au fur et à mesure que progressait l'infanterie. Celle-ci (2) fit néanmoins preuve d'une telle décision qu'elle réussit à occuper la crête située à 1,200 mètres à l'ouest de Maissin, ainsi que la lisière nord-est du bois de Ban, près du village lui-même. A 19 h. 30, la localité et les hauteurs situées à l'est furent purgées de l'ennemi.

Quant au 3^e bataillon du 93^e d'infanterie, il avait été en contact, au nord-ouest du village, avec les Hessois, qui s'étaient retranchés sur la côte 398. Un énergique coup de main, consistant en une charge à la baïonnette, leur permit, après d'autres essais laborieux et infructueux, de refouler l'ennemi et d'occuper ses positions.

(1) « Le 22 août, écrit l'*Historique sommaire du 64^e d'infanterie*, Paris, Charles-Lavauzelle, pp. 3 et 4, baptême du feu à Maissin. Le tir précis des mitrailleuses, les rafales d'obus ne sont pas pour déconcerter les 7 compagnies de première ligne du régiment. Elles subissent sans broncher les assauts d'un ennemi nombreux et puissamment outillé, passent à l'offensive et, sur deux kilomètres, chassent, baïonnette aux reins, les Allemands, que plusieurs journées de facile succès en Belgique avaient rendus mordants. La troupe est au diapason des chefs, elle charge magnifiquement. Vers le soir, dans un assaut des plus vigoureux, la décision est obtenue : l'ennemi est rejeté de ses positions. Dans sa rage impuissante, il incendie le village. C'est là que tombe le premier officier du régiment, le sous-lieutenant Cléret de Langavent, mortellement atteint au moment où, à la tête de sa section victorieuse, il pénètre dans les organisations défensives allemandes et s'y bat corps à corps. Les nombreux ennemis restés sur le terrain, notamment dans le chemin creux en bordure du village, attestent la violence de la lutte. Nos pertes s'élèvent à 450 environ. »

(2) Il avait fallu trois contre-attaques du 93^e pour que les troupes françaises pussent tenir à la lisière du bois situé au sud de Maissin.

Nous verrons plus tard que les 2^e et 3^e bataillons du 137^e, faisant fonction de flanc-garde, se heurtèrent à l'ennemi à Porcheresse. Seul participa à l'attaque de Maissin le 1^{er} bataillon (commandant Guillaumet), qui entra aussi dans le village conquis à la suite du 93^e.

La soirée se passa à recueillir les blessés et à remettre de l'ordre dans les unités.

Dans la nuit, le général Eydoux, informé de l'état critique du 17^e corps à droite, vers Ochamps-Anloy, et du régiment du colonel de Marolles à gauche, vers Porcheresse, décida la retraite. A ce moment l'artillerie ennemie reprenait déjà son activité, contre le flanc-droit de la brigade, où s'échelonnait, face à l'est, le 337^e (lieutenant-colonel Magnan.)

Les pertes de la 42^e brigade étaient élevées; le 93^e, à lui seul, comptait 15 officiers, 500 sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus.

C'est le 23 août, à 3 heures du matin, que parvint aux unités de la division l'ordre de se retirer sur Bouillon, par Graide et Merny (1).

Du côté allemand, nous possédons plusieurs récits sommaires du combat du 23 août.

Un sous-officier du 69^e de réserve (15^e division du VIII^e corps de réserve) écrit :

« A 5 h. 30, nous sommes déjà engagés... Horreurs d'un combat! Un village flambe à notre gauche. En face de nous étaient les régiments d'infanterie 116^e et 62^e (22^e division du 11^e corps français), ainsi que de l'artillerie. Les morts couvrent au loin la plaine... Nous sommes restés de 7 h. 30 à midi et demi sur la ligne de feu, puis l'ennemi se retire... Le soir on voit brûler beaucoup de villages... Le 30^e régiment de réserve a de lourdes pertes aux avant-postes... Les régiments allemands 118^e et 117^e (qui forment la 50^e brigade de Mayence, 25^e division, XVIII^e corps) ont des pertes particulièrement lourdes (2). »

La publication *Artillerie* (3), dans la série *Krieg und Sieg*, raconte que l'attaque de la 25^e division de la Hesse s'est portée de Villance sur Maissin et les hauteurs nord-ouest. Les batteries allemandes étaient installées dans les prairies de Villance; elles soutinrent l'action du 117^e, qui occupait l'aile droite de la division. L'action fut dure, elle ne réussissait pas à entraver la marche en avant des Français. Les blessés étaient rassemblés dans un moulin, situé entre les deux localités.

Un dernier récit émane d'un commandant de compagnie du VIII^e corps de réserve (4), qui est passé à Maissin peu de temps après le combat; il décrit l'aspect du champ de bataille et l'état des blessés.

(1) L'ouvrage « *Die drei Kronprinzen* », collection *Krieg und Sieg*, Berlin, Hillger, 1914, a reproduit, pp. 59 et 60, un extrait de carnet d'un médecin militaire du 11^e corps, relatif à la retraite des troupes françaises, le 22 août au soir et le 23.

(2) Cité par Hanotaux, V, p. 166.

(3) Berlin, Hillger, p. 8 et ss., sous le titre : *Der Erste Schlachttag der 1. Batterie Feldartillerie Regiments 25 (Darmstadt) bei Maissin am 22 August 1914.*

(4) SCHMIDT, *Mit meiner Feldkompanie bis an die Marne*, Berlin, Schönfeld, pp. 44 à 64.

Une série de rapports instruira maintenant le lecteur des événements qui marquèrent ces tragiques journées, en ce qui concerne la population civile, non seulement à Maissin même, où se déroula le combat, mais dans tous les villages qui avoisinaient le champ de bataille et qui en ressentirent le contre-coup immédiat, tels que Transinne, Redu, Our, Opont, Naomé, Framont et Paliseul.

§ 1. — *Maissin.*

La possession de Maissin fut disputée, avec un extrême acharnement, pendant toute la journée du 22 août : on vit s'y succéder cavaliers allemands, chasseurs français, fantassins allemands et infanterie française. Celle-ci conserva la localité jusqu'au dimanche 23 août vers 9 ou 10 heures.

Le premier jour, les Hessois avaient mis à profit les quelques heures de leur séjour au village pour mettre le feu à trente-six maisons.

Le 23 août, lorsqu'ils reparurent, après avoir contourné le village par le nord-ouest et gagné la route de Paliseul, ils remirent le feu à trente-sept maisons.

Neuf habitants du village trouvèrent la mort pendant ces deux journées.

Les données de ce rapport remontent en bonne partie à l'année 1915 et nous ont été communiquées par M. Lambert, curé de la localité, par l'abbé Gérard, de Maissin, et par les religieuses institutrices.

N° 679.

Maissin (1), coquet village de 600 habitants, à peu de distance de la Lesse, est traversé par les grand'routes de Rochefort, d'Arlon et de Dinant et était comme fatalement destiné à une rencontre des troupes.

Le 6 août, la population fit un chaleureux accueil aux premiers dragons français ; une quinzaine restèrent au village, les autres se dirigèrent sur Transinne ou sur Villance. Dans la nuit suivante, les postes de gendarmerie de Libin et de Saint-Hubert annoncèrent l'arrivée d'Allemands dans le pays de Marche. Le 7 août, il passa des hussards français, puis le régiment des dragons de Châlons. Le 8 août ce fut, de 6 à 9 heures, de l'infanterie française, venant de Sart-Jéhonville et dont une partie s'était dirigée sur Opont, Porcheresse, Daverdisse. Le 11 août commença le recul français. Vers midi, des dragons rentrèrent au village avec les premiers prisonniers et en ramenèrent trois autres le soir. Un officier allemand demanda au général Mangin : « Est-ce que nous serons fusillés ? — Non ! Nous, Français, nous ne fusillons pas. » Un sénégalais, nommé Baba, ordonnance du général, montrait

(1) Cfr. *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, p. 64 et 65.

fièrement les bottes et le casque d'un uhlan tombé dans une rencontre. L'ennemi, disait-on, était passé à Vielsalm et approchait. On creusa des tranchées et les fantassins disaient : « Nous allons commencer la danse ». Le 12 août, un avion français partit de Maissin en reconnaissance et rapporta la nouvelle que le pays de Neufchâteau et de Bertrix était vide d'Allemands. Dans la journée, de 11 à 17 heures, la cavalerie défila sur la route de Daverdisse : « Nous nous retirons sur Dinant, disaient les soldats, et nous faisons place à une forte armée ».

Dans la nuit du 12 ou 13 août, le premier uhlan traversa le village, revint en arrière, passa de nouveau et demanda à deux civils le chemin « des Abys ». Les gardes civiques qui faisaient la patrouille, armés de bâtons, se cachèrent le long des talus. Les armes qu'ils portaient jusqu'au départ des Français avaient été déposées sous le plancher de la salle communale.

Le 13 août vers 7 heures, on vit passer trois cavaliers ennemis. Dans la nuit du 13 au 14 août, il en vint plusieurs, qui allèrent camper près de Framont et y semèrent la terreur. A partir de ce moment, on ne cessa plus d'en voir et leur nombre alla en augmentant. Le village était dans la consternation et l'épouvante, car ces éclaireurs avaient un air haineux : ils tenaient toujours le revolver au poing et surveillaient les fenêtres. Bientôt ils s'installèrent au village, réquisitionnèrent un porc et des vivres et se restaurèrent à l'aise ; chaque soir, ils reprenaient le chemin de Transinne.

Ils revenaient parfois pendant la nuit et éveillaient des civils pour leur demander du tabac, des boissons, du chocolat ; ou encore pour se faire conduire à travers bois, du côté des Abys. Tandis que les villageois gardaient un calme prudent et prenaient soin de satisfaire les moindres caprices de ces éclaireurs, l'arrogance de ceux-ci grandissait de jour en jour. Le 15 août, fête de l'Assomption, un officier pénétra à cheval dans l'église, pendant la grand'messe. L'épouvante se lisait sur tous les visages : qu'allait-il arriver ? Fallait-il fuir ou rester ? Les plus vaillants ne savaient pas à quoi se résoudre.

On annonça ensuite des rencontres entre uhlands et dragons ou chasseurs français à Paliseul, le 20 août, à l'Almoine, le 21. Ce jour-là à 10 h. 30, le fermier Micha passa en voiture, ramenant un blessé allemand, qu'il conduisit à Poix. A 17 heures, le fermier Labbie, de la Basse-Cour, escorté de deux uhlands, fut amené chez les religieuses. Il avait été atteint à l'aine, dans une rencontre sur la route de Paliseul ; deux de ses compagnons, blessés avec lui, avaient pu regagner Framont et Paliseul. Dépêché à Libin pour mander le médecin, Genus Croiset fut retenu à Villance et ne put revenir que le 23. A la soirée, sept fantassins du 118^e pénétrèrent dans les maisons, revolver au poing et firent main basse sur du pain, du beurre, du lard, du jambon ; puis ils se firent reconduire à Villance sur la charrette de Séraphin Dermain, qu'ils gardèrent prisonnier.

Le 22 août arriva. De grand matin, 150 uhlands faisaient leur apparition au village. L'armée allemande occupant les alentours et les hauteurs de Villance, avait braqué ses canons et ses mitrailleuses sur Maissin. Les Français, de leur côté, venant par la route de Paliseul, avaient pris position du côté de la ferme de Belle-Vue, face à l'ennemi, sur la route d'Our, de Jehonville et dans le bois de Haumont pour leur aile droite, tandis que leur aile gauche s'étendait vers les

Raulys, du côté de Lesse. Le combat s'ouvrit par une chasse que firent les hussards français aux 150 ulhans, sur la route de Rochefort. Ils les poursuivaient sans relâche, lorsqu'un colonel leur dit : « Remontez à cheval et cédez la place à l'infanterie; car les Allemands arrivent sur nous en rangs serrés, par la côte de Villance ».

En effet, les hussards se retirent et l'infanterie s'avance, pour défendre aux Allemands l'entrée du village du côté du nord-est. C'est le 93^e français qui tient tête au 118^e allemand. Les Français doivent se replier dans le centre et au sud du village. Pendant qu'une partie des troupes allemandes pénètre dans Maissin, d'autres se dispersent dans les campagnes du côté du nord, avec quelques pièces d'artillerie (1). Il est 11 heures. L'ennemi occupe en ce moment la ligne Anloy-Maissin. La victoire semble plutôt pencher du côté des Allemands; quand paraît le 137^e français, venant de Paliseul par Opont-Our, qui prend position face à Maissin, en jonction avec d'autres éléments du 11^e corps d'armée. Les Allemands étaient déjà fortement établis dans le village. A 14 h. 40, ordre est donné d'engager la bataille. Après un vif combat sur la gauche de la route d'Our, les Français entrent à Maissin. Il est 17 h. 30; le régiment perd son chef, le commandant Guillaumet. C'est la mêlée générale. Après une lutte de 6 heures et plusieurs charges à la baïonnette, les Français sont maîtres de la situation à 19 heures.

On ne saurait décrire les hurlements d'épouvante et d'effroi que poussaient les Allemands devant ces terribles charges à la baïonnette.

Pendant qu'une grêle de balles et d'obus s'abattait sur Maissin, une partie des habitants, au péril de leur vie, s'enfuyaient dans les champs et dans les bois pour y chercher un abri; les autres se cachaient dans les caves. Au fur et à mesure de leur arrivée dans les maisons, les Allemands chassaient les habitants au dehors, en les bousculant, retenaient les hommes, et mettaient le feu. Trente-six maisons furent réduites en cendres au cours de cette journée (2).

(1) Les Religieuses de la Providence racontent ainsi les faits dont elles ont été témoins pendant la bataille.

« Le 22 août, M. le Curé dit sa messe sans incident. A la sortie, 150 cavaliers allemands, qui avaient campé aux environs des fermes du côté de Paliseul et qui étaient arrivés au village au grand galop, se trouvaient entre la laiterie S. Hadelin et l'hôtel Guyot. Bientôt on les vit courir et on se rendait compte qu'il se préparait quelque chose. A 8 heures, des soldats abattirent devant notre école un cheval blessé, puis ils se retirèrent vers le nord, du côté du chalet. A 9 heures, les chasseurs français envahirent le village et leur chef, un major, nous annonça la mort de Pie X. Ils s'avancèrent jusqu'au-dessus du chalet, barricadant le village à la rue de la Gare, à l'ancien chemin de Villance et à la route de Transinne. A 9 h. 30 le canon se fit entendre et ne cessa plus.

» Bientôt l'officier français fit reculer les chasseurs postés aux barricades et leur dit de faire place à l'infanterie. Celle-ci n'y séjourna pas longtemps. Les Allemands étaient en nombre à cinq minutes du village, je les vis arriver à 10 ou 15 mètres l'un de l'autre, se jetant sur le sol, puis se relevant. Passant les haies par petits groupes, ils gagnèrent la route de Transinne et soudain, ils vinrent briser nos vitres. « Vous avez des Français chez vous? — Non. — Vous en avez! — Nous avons un blessé. — Qui l'a apporté? — Ce sont les Allemands. » A ce moment, les hommes du voisinage étaient arrêtés, Paul Crasset était lancé violemment contre la muraille et amené à l'école... »

(2) Ce sont les maisons Gérard Poncelet, Gérard Grosjean, Jos. Godart, J.-B. Godart, Honoré Lambin, Louis Maréchal, Omer Borre, Clément Lefèvre, Paul Crasset, Léon Lebutte, Jos. Yante, Charles Muller, Louis Libert, Jules Balleux, Henrion, Ernest Gruslin, Vve Coulon, Jos. Crasset, Gérard-Dury, Jos. Poncelet, Jules Degive, Pirson-André, Gozin Servais, Jules Borre, Genus Croiset, Bernardine Flohimont, Constant Copet, Louis Gillard, Emile Schul, brasserie Degive, Jos. Gillard (fournil), Willième Dacremont (id.), Henry Poncelet, Chaudrel Mercedes, Alphonse Gillet et Jos. Lefèvre.

Voici quelques détails sur la façon dont les Allemands se comportaient à l'égard des civils.

A 11 heures, Céline Crasset vint crier au presbytère : « Sauvons-nous ! Il y a des Allemands plein le village et ils mettent le feu à toutes les maisons ! » M. le curé l'obligea à rester et sortit dans la cour pour se rendre compte de ce qui se passait. Devant l'église, les soldats emplissaient le chemin. L'un d'eux l'ayant mis en joue, il rentra précipitamment, et déjà des balles lui passaient à côté de la tête et venaient s'écraser sur les pierres de la muraille.

L'hôtel Gérard-Dury avait été aménagé en ambulance, 30 lits attendaient les blessés et le drapeau de la Croix-Rouge était arboré. A 19 h. 55, les soldats enfoncent portes et fenêtres et envahissent la maison. Joseph Gérard remonte de la cave pour se mettre à leur disposition, ils le mettent en joue et le suivent en poussant des hurlements. L'abbé Gérard, son frère, exhibe les pièces officielles de la Croix-Rouge : les soldats les lui arrachent et les mettent en pièces, puis se font servir à boire. Tout à coup on constate que le feu est dans la grange. Les jeunes gens essaient de l'éteindre, mais les soldats les en empêchent et rallument l'incendie une seconde fois. On l'éteint de nouveau. Ils le remettent une troisième fois. Seize personnes qui se sont abritées à la cave doivent s'éloigner de la maison en feu, escaladent les haies et prennent le chemin de Lesse. Les campagnes sont remplies d'Allemands, les balles sifflent de toutes parts : l'un d'eux est atteint à la jambe par une balle. Ils doivent se jeter à genoux, s'étendre sur le sol, courir. Ils gagnent ainsi le bois « Bolet », où des obus français éclatent à leurs côtés et les couvrent de terre, et arrivent enfin à Lesse à la tombée de la nuit.

Pendant ce temps, l'abbé Gérard, qui a été retenu apparemment pour soigner les blessés, est entraîné derrière une haie ; un soldat lui place le fusil sur l'épaule et s'en sort comme appui ; il y reste de 14 à 18 heures, jusqu'à ce que les Français ont refoulé l'ennemi sur la route de Transinne.

Chez Honoré Lambin seront réfugiées les familles de Gustave Pirot et de Henry Baudart, formant une vingtaine de personnes. Les Allemands, qui ont remonté le village, pénètrent dans la cave, mettent le revolver au front à Gustave Pirot, puis le dévêtent totalement. Bientôt ces gens constatent que la maison est en feu et veulent fuir, mais les soldats les repoussent dans la cave, afin qu'ils périssent dans les flammes. Grâce à un outil de fer, qui leur permit d'élargir le soupirail, ils purent sortir indemnes, sans excepter quelques femmes qui déjà s'étaient évanouies.

A 14 heures, au moment du recul des Allemands dans la rue qu'il habite, Joseph Chaudrel essaie d'éteindre le feu à sa grange : deux uhlands le saisissent et lui entourent la ceinture d'une grosse corde, dont ils attachent les bouts à leurs chevaux. Puis ils l'entraînent derrière eux vers Villance, lui faisant traverser à la course les haies, les fossés, les ravins et la Lesse elle-même. Arrivé au hameau de Lesse, Joseph Chaudrel — qui compte 67 ans — est laissé à demi-mort sur la route.

Plusieurs personnes moururent tragiquement pendant la journée du 22 août. JULIA GODART, 24 ans, parvint à fuir de sa maison en feu, en sautant par une fenêtre ; elle se réfugia en face chez Janson, où elle fut atteinte sur l'heure de midi par une balle qui avait traversé la fenêtre. Sa sœur Anne fut aussi blessée au bras.

LOUIS WILLIÈME, 22 ans, s'était réfugié avec sa famille dans la cave de M^{me} veuve Nicolas Gérard. Bientôt on se rendit compte que la maison était en feu et on s'essaya à l'éteindre, mais en vain. Au moment où ces gens quittaient la maison pour se mettre en sûreté, et où Anna Gérard arrivait sur le seuil, un Allemand tira sur elle : elle fit un brusque mouvement, qui lui sauva la vie ; malheureusement la balle atteignit à la tête Louis Willième. Il fit encore quelques pas et alla s'affaîsser au pied d'un mur voisin. Des flammèches mirent le feu à son corps. Quand on l'inhuma le 25 août, on ne retrouva qu'un amas de chairs carbonisées.

JEAN-BAPTISTE-EUGÈNE PONSARD, 54 ans, père de huit enfants, était au milieu des siens quand trois Allemands vinrent briser les vitres à coups de baïonnette vers 11 h. 30. Comme il gagnait la cave, un soldat tira sur lui à bout portant ; atteint au cœur, il tomba dans l'escalier et ne tarda pas à succomber. Les soudards tirèrent aussi sur sa belle-fille, Germaine Liban, qui tenait dans ses bras un petit enfant et la blessèrent à la jambe.

La lutte fut chaude le 22 août, mais, sous la poussée tenace des Français, les Allemands avaient fléchi et se retiraient du côté de Transinne et de Villance, sous la pluie de balles des mitrailleuses françaises qui les poursuivait (1). Il était 19 heures quand le combat prit fin (2). A la soirée, Maissin offrait un spectacle effrayant. La sinistre lumière des incendies, les nombreux cadavres d'hommes et d'animaux qui jonchaient les rues et dont la vue épouvantait les vivants, la désolation des pauvres gens sans abri, les cris et les plaintes des blessés et des moribonds, tout cela semait dans les cœurs l'horreur et la consternation. Bon nombre d'habitants — environ 120 — prirent la nuit le chemin de la France, tandis que d'autres fuyaient vers les villages voisins, mal vêtus, mal chaussés, sans nourriture

(1) Il est deux choses dont les habitants de Maissin ont surtout gardé le souvenir : les hurlements sauvages et les vociférations que proféraient les Allemands pendant qu'ils couraient de maison en maison pour les incendier, et les lamentations désolées des blessés, que l'on entendait pendant les nuits des 22 et 23 août, à tous les points de l'horizon.

(2) Les Religieuses ont raconté ainsi la seconde partie de la journée du 22 août :

« Il était 11 heures, quand les Allemands nous amenèrent leur premier blessé. A ce moment ils avaient déjà mis le feu à la vieille brasserie et à la maison Gérard. Les Français s'avancèrent alors jusqu'à proximité du presbytère. A 12 h. 30, la maison Joseph Gérard-Grandjean brûlait et les habitants, après s'être évadés par une lucarne, se cachaient sous une caisse derrière la cure. Bientôt l'ennemi s'avancait pas à pas jusqu'au centre du village et incendiait le magasin Degive, après en avoir sauvagement expulsé les civils.

» C'est à 14 heures ou 14 h. 30 que les Allemands ont commencé à reculer — de la gare sur Villance, d'autres sur Transinne ou sur Lesse — et que, de dépit, sur un signal donné par un officier, ils ont mis le feu à notre quartier (maisons Omer Borre, Clément Lefèvre, Paul Crasset, Léon Lebutte et Joseph Yante). A 15 heures, c'était le tour d'une autre rue comprenant l'hôtel Gérard-Dary, les maisons Poncelet-Lefèvre, Augustin Lefèvre, Alphonse Gillet, Jules Coulon, Eugène Gruslin, Henrion et Joseph Crasset. Poursuivis par les Français, les Allemands se retirèrent dans les campagnes, où il y eut des charges à la baïonnette, puis dans les bois. Il était 18 h. 30 quand nous vîmes arriver l'infanterie française. Des soldats exténués, mais très courageux, vinrent nous demander un morceau de pain. Ils firent 40 prisonniers à la gare, qu'ils gardèrent dans la remise de la boulangerie Golinvaux, mais qui leur furent repris le lendemain. Tandis que les Allemands emmenaient leurs blessés vers Transinne, les Français déposaient les leurs à l'école — nous en avons reçu plus de cent — et dans des maisons particulières. Deux Allemands seulement, à notre connaissance, passèrent la nuit au village, dissimulés dans la maison de J.-B. Lebutte.

et sans argent. Mais les Français triomphaient et c'était une lueur d'espoir. On donna aux blessés les soins les plus urgents. Les Français racontaient les traits de vaillance des leurs et les civils éprouvés accablaient de malédictions leurs cruels ennemis. Tout cela donna au village en feu une animation extraordinaire jusqu'à une heure avancée de la nuit. Vers 22 heures, ce fut le calme complet.

23 août. Cependant, les Allemands ont reçu des renforts et approchent de Maissin, cette fois avec la volonté de l'emporter. Les Français se rangent en bataille fusil à l'épaule, à genoux le long des routes, dans la direction de Villance et de Transinne. Vers minuit, on entend une courte fusillade, puis le calme renaît. A 1 heure, c'est le canon qui tonne, le canon allemand d'abord. Les Français répondent, et dès l'aurore, c'est le torrent guerrier qui passe de nouveau sur le village. Les incendies se rallument (1), les vociférations des Allemands se font entendre, mêlées aux beuglements des animaux, l'église est bombardée, les mitrailleuses ennemies tirent sur les maisons intactes et sur la Croix-Rouge. A 9 heures, le combat se ralentit, les Français battent en retraite, et vers midi on peut dire que la bataille est virtuellement terminée (2). Quelques coups de feu tirés dans le bois furent l'épilogue de cette seconde journée de sang et de deuil.

Dies magna et amara valde! Les habitants réfugiés dans quelques caves et derrière les ruines des maisons osaient à peine se montrer. Ils étaient méconnaissables. A 15 heures, lorsque tout danger eut disparu, on put seulement se rendre compte du désastre. Que de ruines! Que de cadavres de soldats! Quelle infection s'exhalait déjà des corps d'hommes et d'animaux qui gisaient le long des routes! C'est la fin du monde, s'écriaient les vieilles gens. Et comment consoler tant d'âmes désolées? L'émoi fut grand quand on apprit que les Allemands avaient fait de nouvelles victimes parmi les civils.

Une scène atroce s'était passée au café de Joseph Lebutte, la première maison en venant de Villance. En y arrivant à 5 heures du matin, les Allemands chassent

(1) Les Allemands incendièrent le 23 août 37 maisons, à savoir : Emile Crasset, Emile Lamotte, Jules Deronne, Jos. Dom, Maria Crasset, Constant Rossion, Eugène Rossion, Jos. Paquin, Théophile Lamock, Léon Dom, Emile Castus, Edmond Etienne, Arsène Tarron, Emile Golinvaux, Constant Crasset, Constant Croiset, Genus Hubert, Simon Lamock, Jules Williémz, Léopold Chaudrel, Gérard Hubert, Jos. Lebutte, Constant Hanizet, Léopold André, Henry Rulmont, Jos. Chaudrel (grange), Ernest Godart, Albert Rietz, Jos. Pirson, François Liban, Alex. Mahoux (fournil), Gustave Pirot, J.-B. Lebutte, Henry Baudart (meubles), Davreux (Vve) (meubles), Pirson Camille (meubles), Franval Alfred (meubles).

(2) « Dans la nuit du 22 au 23, ont raconté les religieuses, les Français se préparèrent à aller de l'avant. Nous les vîmes, deux à deux, dans les fossés de la route, attendant le commandement. La bataille reprit à minuit. L'église fut bombardée le dimanche matin : des obus disloquèrent les murs nord et firent des dégâts à la voûte et au mobilier. Les renforts français venus par la route d'Our rebroussèrent chemin, tandis que de nouvelles forces ennemies arrivaient sans cesse par la route de Transinne. Les Français évacuèrent petit à petit le village, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus que des tirailleurs dans quelques maisons. C'est vers 10 heures du matin que l'infanterie ennemie parvint à gagner la route de Paliseul, en contournant le village au nord-ouest. Dans l'avant-midi fut incendié le quartier de la gare. Des blessés français périrent à la ferme Castus vers 15 heures; Paul Crasset a vu ces malheureux passer la tête à travers une lucarne d'écurie et on y a retrouvé leurs ossements calcinés. Chez Edmond Etienne, deux blessés ont pu gagner la cave, d'où ils ont été retirés en vie le 25 août. Nous avons vu les Allemands mettre le feu à une meule près de la maison Chenot pour y brûler un soldat français, dont on retrouva ensuite les restes. »



Fig. 65.

J.-B.-Eugène PONSARD,
54 ans, tué à Maissin.



Fig. 66.

Hyacinthe ANSAY, 40 ans,
tué à Assenois (Offagne)



Fig. 67.

Arsène GILLARD, 27 ans,
de Blanche-Oreille,
massacré avec les blessés français.



Fig. 68.

Edmond JAUMOTTE,
33 ans, tué à Bièvre.



Fig. 69.

Martin FALMAGNE, 49 ans,
tué à Bièvre.



Fig. 70.

Monsieur l'abbé
Alphonse MARÉCHAL,
25 ans, tué à Maissin.



Fig. 71.

Joséphine HENRY,
veuve Nicolas ANSIAUX,
72 ans, tuée à Opont.

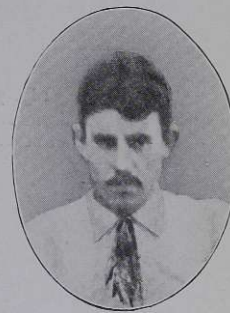


Fig. 72.

René ALBERT, 21 ans,
tué à Bièvre.



Fig. 73.

Charles FRANCOTTE,
15 ans, tué à Bièvre.



Fig. 74.

Armand MARÉCHAL,
23 ans, tué à Maissin.



Fig. 75.

Maria BODET,
épouse Edmond STERPIN,
53 ans, tuée à Bièvre.



Fig. 76.

Théophile DUTERME,
25 ans, tué à Bièvre.



Photo août 1915

Fig. 77. — Maissin.
Maisons incendiées sur la route de Lesse-Redu,
le long de laquelle se livra un sanglant combat
à la baïonnette.



Fig. 78. — Maissin.

Cimetière militaire dans son état primitif.

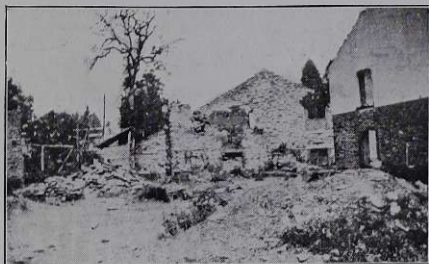


Photo août 1915

Fig. 79. — Porcheresse.
Maisons Joseph Poncelet (à gauche)
et veuve Godelaine (à droite).

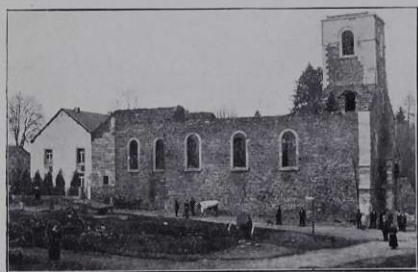


Fig. 80. — Porcheresse.
Vue extérieure de l'église incendiée.

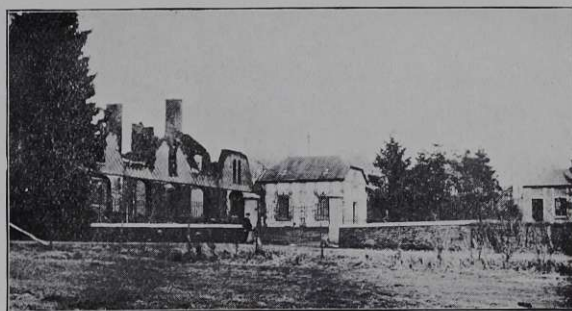


Photo 30 août 1914

Fig. 82. — Bellefontaine (Gedinne).
Ferme « Le Fays », incendiée le 24 août 1914.

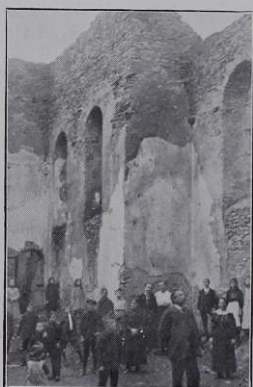


Fig. 81 — Porcheresse.
Vue intérieure de l'église
incendiée.

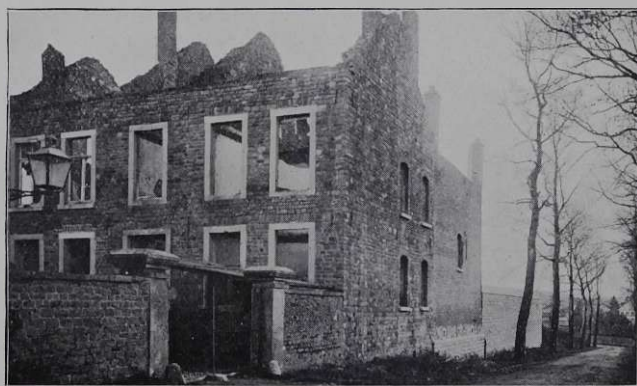


Photo 1915

Fig. 83. — Gedinne.
La gendarmerie incendiée.

brutalement au dehors les sept personnes qui sont découvertes à la cave et les alignent, hommes, femmes et enfants, sur le chemin, pour les fusiller. L'un d'eux dit à M^{me} Lebutte : « Toi venir avec ton enfant, avec moi, et si un Français caché dans ta maison, toi percée avec baïonnette ! » On visite la maison, on ne trouve rien et on permet aux civils de redescendre. Trois officiers viennent remplir leur gourde d'alcool, de nombreux soldats vont boire abondamment à un fût de genièvre, puis amoncelant meubles et literies, ils les arrosent d'essence et y mettent le feu. La fumée envahit la cave, les gens se précipitent vers le soupirail et peuvent sortir à peu près sains et saufs; mais quand passe CONSTANT HANISSET, 34 ans, époux de Céline Chaudrel, les Allemands lui arrachent des bras sa petite fille de 3 ans et, sans provocation d'aucune sorte, le forcent à se mettre à genoux, puis à se coucher à plat ventre sur la route et le tuent de deux coups de revolver. Pendant ce temps les autres civils ont été écartés et c'est l'enfant de 3 ans qui court se jeter dans les bras de sa mère en criant : « Maman, ils ont tué papa ! »

CONSTANT HUBERT, gendarme retraité, 47 ans, était descendu dans la cave de sa maison avec son épouse Marie Bauwens, au moment de l'arrivée de l'ennemi, vers 9 h. 30. Entendant un vacarme affreux au rez-de-chaussée, il dit à son épouse : « Nous sommes perdus, faisons notre acte de contrition ! » Deux soldats pénètrent à la cave, en criant : « Ah ! nous les tenons ! » Les pauvres gens se jettent à genoux, joignent les mains et demandent grâce. « Pas de grâce ! » telle est la réponse. Constant Hubert reçoit une balle à la tête et tombe raide mort. Pendant que les assassins s'éloignent, M^{me} Hubert s'étendit sous quelques planches, où elle resta sans bouger jusqu'au lendemain à 11 heures. Des flacons de vin et de bière d'Audenarde étaient déposés à côté d'elle dans une lessiveuse. Plusieurs groupes successifs de soldats descendirent à la cave, pour enlever ces bouteilles. Revolver au poing, ils disaient : « Qui vit ici ? » La pauvre dame voyait tout, entendait tout et n'osait respirer. Le 24 août, elle essaya de fuir par le soupirail, sans y parvenir. Alors n'y tenant plus, elle s'échappa affolée, par la maison et vint s'évanouir dans la cour : ce sont des Allemands qui la relevèrent et la transportèrent chez Joseph Chaudrel.

FRANÇOIS GIOT, 80 ans, impotent, se voyant entouré de flammes, sortit de son lit et parut à la fenêtre, en criant au secours. Après l'avoir tourné en dérision, des Allemands appliquèrent une échelle au mur et le descendirent la tête en bas; puis ils l'abandonnèrent le long d'un chemin, où il resta jusqu'à ce qu'il fut découvert par sa fille, le 24 août. Il mourut quelques semaines plus tard.

Ainsi que nous l'avons dit, le combat cessa vers midi, mais la traque des civils n'avait pas pris fin. Arrivant à 16 heures chez Jules Willième, les Allemands mirent le feu à la maison. Puis expulsant les deux familles qui s'y trouvaient, ils leur firent traverser le village, s'abritant derrière elles, « pour éviter, disaient-ils, les balles des Français ». Ces gens furent mis en joue et frappés à coups de crosse. Clarisse Chaudrel, épouse Willième, fut blessée au bras. « Où est ta curé ? lui criait un soldat haineux; il nous faut ta curé ! Il a mis des Français au clocher pour tirer sur nous ! » Et lui mettant le revolver sur la poitrine : « A ton âme ! où est ta curé ? »

L'abbé ALPHONSE MARÉCHAL, 24 ans, étudiant en théologie au Séminaire de Namur, fut tué, ainsi que son frère, dans l'après-midi du 23 août. Leur maison

ayant été incendiée la veille, ils s'étaient d'abord réfugiés, avec leurs parents, dans la cave de Séraphin Dermain, leur voisin. Comme les Allemands venaient tirer des coups de feu par le soupirail, ils se cachèrent à 13 heures dans un fournil attenant aux ruines de leur maison où, blottis dans un coin, ils récitèrent le chapelet. A 14 h. 30, des Allemands remontèrent le village et se dispersèrent dans les jardins en faisant du vacarme. A ce moment, l'abbé Maréchal parut sur le seuil et se rendit compte qu'un soldat le mettait en joue, à une distance de 50 mètres ; il leva les bras, pour montrer qu'il était sans arme, mais déjà une balle l'avait atteint à l'abdomen. Il chancela et vint tomber dans les bras de sa mère, en criant : « Maman, maman ! » On l'étendit sur un matelas. En allant chercher à boire pour le blessé, sa mère découvrit dans la cour de sa maison le cadavre de son autre fils, ARMAND MARÉCHAL, 25 ans, le cou transpercé d'une balle. M. le curé, qui se trouvait à la Croix-Rouge, fut mandé d'urgence et l'abbé blessé lui dit : « Donnez-moi l'absolution ». Transporté à l'ambulance, il fut examiné le soir par un médecin français. Le lendemain matin, ayant été mis, à sa demande, devant le cadavre de son frère, il dit : « Je serai bientôt comme lui ! » Il mourut vers midi.

AMÉLIE THÉMANS, 75 ans, prit la fuite quand elle vit le feu aux maisons voisines et alla se blottir dans une carrière. On l'y retrouva criblée de balles le 24 août. On ignore les circonstances de sa mort. Son mari, Jean-Baptiste Lebutte, 80 ans, qui s'était enfui avec elle, fut retrouvé étendu sur le sol, blessé à la jambe. D'autres personnes furent blessées : l'enfant Lebutte, Eva Gérard, Emile Constant, Charles Muller, M. Tarron, Eugène Ponsard, M^{lle} Godard. A la soirée, des passants entendirent les appels plaintifs d'Amélie et la ramenèrent au village, où elle mourut le 6 septembre.

Après le combat, 800 Allemands séjournèrent au village une dizaine de jours. Le capitaine Crémier réquisitionna les hommes à vingt kilomètres à la ronde pour la sépulture des cadavres. Plus de cinq cents civils, venus de Villance, de Libin, de Transinne, de Redu, de Sechery, de Sart et même de Chanly et d'Hatrival, furent employés à cette sinistre besogne, qui se continua du 24 au vendredi 30 août. Les chevaux et les bêtes à cornes furent transportés, à l'aide de chariots et de traîneaux, dans une carrière abandonnée sur la route de Sart. Malgré le vif désir des civils, l'identification des soldats français se fit sans soin ni scrupule. Les Allemands enlevèrent les valeurs qui se trouvaient sur les soldats français, mais sans les classer individuellement (1). Les carnets et les médailles ne furent, en règle générale, ni recueillis, ni conservés. Indépendamment de nombreuses tombes isolées dans les campagnes, principalement entre les routes de Villance et d'Our, on créa trois grands cimetières : l'un « au courtil à spines », sur la route de Transinne, contenant de 500 à 600 cadavres groupés par fosses de 6 à 7 hommes, parfois de 25 à 30, dont beaucoup d'officiers ; un second à la sortie du village vers Lesse, contenant de 400 à 500 sépultures ; un troisième de la même contenance et

(1) DE DAMPIERRE, *L'Allemagne et le droit des gens*. Paris, Berger-Levrault, p. 178 et suiv., reproduit un extrait du carnet, au 29 août, d'un lieutenant de la 3^e compagnie du 69^e de réserve. Sur cette page figure un relevé des sommes qu'il a saisies à Maissin en or, en argent, en papier et en billon sur les cadavres et sur les prisonniers français, sommes que l'officier a ensuite réparties entre ses subordonnés.

sur la même route, près du Baulet. Les cadavres des Français avaient été retrouvés surtout entre le village et le bois de Haumont; ceux des Allemands du côté du bois du Baulet (1).

Quant aux blessés, ils furent transportés dans les quelques maisons restées debout et dans un lazaret créé à l'entrée du village, sur le chemin de Transinne. Des jeunes filles et des femmes dévouées, sous la direction des Religieuses de la Providence, pansèrent les plaies du corps, tandis que le curé et M. l'abbé Paul Gérard administraient les secours spirituels (2).

Pendant les jours qui suivirent, des troupes allemandes passèrent jour et nuit, sans discontinuer, se dirigeant vers la France. Les rares habitants qui étaient restés au village eurent beaucoup à souffrir, car les soldats pénétraient dans les écuries pour réquisitionner le bétail, tuaient les poules, fouillaient les ruines, s'attribuaient tout ce qui leur tombait sous la main. Les gens passèrent bien des nuits d'insomnie, pour se protéger le plus possible contre ces pillards.

§ 2. — *Transinne. Redu et Our.*

Les villages de Transinne, de Redu et d'Our, situés au nord et à l'ouest de Maissin, se trouvèrent dans le voisinage immédiat du combat.

Le rapport de Redu contient un récit détaillé de l'escarmouche de Hamayde, la dernière rencontre que fit la cavalerie française avant d'évacuer la région. Le village de Redu fut préparé pour la résistance, au soir du 22 août, en prévision d'une reprise de l'offensive française, qui n'eut pas lieu.

Des milliers de blessés furent soignés dans les trois localités.

N° 680.

Le village de *Transinne* (3) a été témoin des passages très considérables de troupes qui se sont faits sur les grand'routes de Libin à Wellin et de Tellin à Paliseul, dont le croisement se trouve à proximité du village.

Un fait aurait exposé la localité aux plus terribles représailles, s'il n'était resté ignoré des Allemands : un garde forestier militarisé a tiré sur les premiers éclaireurs, sans d'ailleurs les atteindre.

Des blessés de la bataille de Maissin ont été recueillis sur le territoire de la commune à un kilomètre de l'église; une ambulance fut établie au village et fonctionna pendant plusieurs semaines.

(1) Les témoins du drame de Maissin attestent que l'aspect du village après le combat est indescriptible. On ne pouvait pour ainsi dire se tourner d'aucun côté sans apercevoir des cadavres, parfois amoncelés. On marchait dans des flaques de sang humain. Ce fut bientôt une pestilence qui croissait d'heure en heure. Le 24 août, l'air en était vicié et la plupart des cadavres étaient noirs. Les animaux des étables hurlaient de détresse et de faim. Les gens étaient hébétés et s'abordaient en pleurant. A peine avaient-ils la force d'échanger leurs réflexions sur les scènes tragiques qu'ils avaient vécues.

(2) Les dispositions religieuses des soldats français, braves Bretons et Vendéens des 63, 65, 73, 93^e régiments, etc., furent admirables. Lorsqu'il parcourut les campagnes à la soirée du 22 août, pour leur donner les secours religieux, le curé de Maissin en trouva un bon nombre qui portaient au cou le chapelet.

(3) Enquête sur place le 26 janvier 1915.

N° 681.

Le 11 août dans l'après-midi, le gros des troupes françaises défila à Redu (1), se rendant vers Daverdisse. Le même jour à la soirée environ 150 uhlans s'installèrent « devant la Fange », sur une hauteur boisée située au nord-est du village, à une altitude de 422 mètres, entre les routes d'Arlon à Ostende et de Bouillon à Tellin; ils y établirent la télégraphie sans fil. A minuit, un de ces uhlans traversa le village, puis regagna le campement.

Le lendemain, à 5 h. 30, 6 dragons français venant de Wellin et envoyés en reconnaissance d'un escadron français formant l'arrière-garde, qui traversa le village de Redu vers 6 heures, débouchèrent à Hamayde, là où le chemin de Redu se détache de la grand'route, et y subirent le feu des Allemands; cinq d'entre eux purent fuir par le chemin de Daverdisse, le sixième, François-Marie Duval, matricule 1580, classe 1911, fut blessé et fait prisonnier. Ce coup de feu fut pour le village une sérieuse menace. Mandé dans le bois d'urgence, le bourgmestre, M. Léopold Guichaux, fut retenu comme otage avec le garde-champêtre, Emile Javaux, et le cantonnier, Victor Philippe. Ils essayèrent vainement d'obtenir un médecin pour le blessé français. A plusieurs reprises, ils insistèrent pour pouvoir au moins lui venir en aide; le malheureux tendait sa montre pour obtenir un peu d'eau. Ils essayèrent chaque fois un brutal refus et le pauvre blessé passa toute la journée en plein soleil, sans recevoir ni rafraîchissement, ni soins. A 16 h. 30, alors qu'il agonisait, il fut transporté chez Charles Magin, à Hamayde, où il mourut vers 17 heures. Pendant ce temps, les uhlans venaient réquisitionner au village des vivres, des vins, voire du cognac et des cigares, que deux charretiers durent conduire dans la forêt. Dans la nuit suivante, le poste de uhlans traversa Redu et passa la nuit du côté de Daverdisse; le 13, il gagna Fays-Famenne, puis revint camper dans le bois, entre Daverdisse et Redu. L'un des voituriers fut licencié ce jour-là, le second ne le fut que le surlendemain.

Les jours suivants se passèrent sans incident. On ne revit plus l'ennemi que le 21 à l'heure de midi, quand 20 uhlans vinrent pour le drapeau. Comme le curé refusait obstinément de l'arracher de la tour, ils y obligèrent des civils.

Le 22, à 8 heures, ce fut le flot de l'invasion. Un poste fut aussitôt établi au clocher. A 9 h. 30, le canon de Maissin se fit entendre et un médecin convertit le local du patronage en ambulance. A 17 heures, la cavalerie refluit de Maissin et on remarquait chez les soldats de l'inquiétude. Des batteries étaient disposées au-dessus du village, des tranchées étaient creusées aux abords et des mitrailleuses étaient placées aux pignons des maisons. Les premiers blessés du combat, soldats du 118^e, arrivèrent à 18 heures. Puis le commandant prit des otages et voulut, « comme garantie », interner toutes les jeunes filles dans les écoles; le curé s'y opposa avec une telle fermeté qu'il eut gain de cause. A 20 heures, un officier annonça « qu'ils devaient poursuivre l'ennemi » et les troupes s'éloignèrent. Ce fut une nuit sinistre, éclairée par les incendies de Maissin et de Porcheresse.

Le 23, pendant la messe basse, les fenêtres tremblaient. Les blessés soignés au patronage, furent évacués. Dans l'après-midi, tandis que quelques uhlans étaient revenus au village, on vit passer des Français échappés de la bataille, qui longeaient les haies, cherchant le chemin de Sechery et de Daverdisse.

(1) Renseignements recueillis en mai 1915.

Le 24, des chariots amenèrent une cinquantaine de blessés français appartenant au 64^e régiment d'infanterie. L'un d'eux, Pierre Lelièvre, 2^e compagnie, 64^e d'infanterie, Saint-Nazaire, mourut le 25 août et fut inhumé au cimetière paroissial. Il fut impossible de trouver un médecin pour soigner ces nombreux blessés; ce n'est que le 27 qu'ils furent visités par le chef du lazaret de Libin, qui les fit emmener à Libin, à Roumont et à Libramont. Ceux qui étaient dirigés sur Libramont furent laissés sur les véhicules par une pluie battante jusque vers 2 heures du matin, puis furent chargés sur des wagons à bestiaux et emmenés en Allemagne. Le 24 et le 25 août, presque tous les hommes de Redu furent réquisitionnés et emmenés à Maissin pour enterrer les cadavres sur le champ de bataille.

N° 682.

Au village d'Our, dans la journée du 22 août, les Français organisèrent la Croix-Rouge à l'école communale et chez M^{me} veuve Martin. Bientôt 3,000 blessés du 11^e corps, venant du combat de Maissin, y reçurent des soins. Le 23, vers 2 heures du matin, les troupes en déroute venant de Maissin et se dirigeant sur Graide, traversèrent le village et emmenèrent la plupart des blessés. Il n'en resta qu'une quinzaine, plus gravement atteints, qui furent bientôt transportés au couvent des Abys, puis dirigés sur l'Allemagne. Le capitaine Tournai, l'adjudant d'artillerie Fontaine et un simple soldat moururent à Our et y restèrent inhumés au cimetière, jusqu'à ce qu'ils furent transférés au cimetière général de Nollevaux, en juillet 1918, avec deux soldats, blessés à Maissin, que les habitants avaient trouvés morts dans les campagnes. Aux Abys furent aussi soignés 300 blessés, qui s'étaient dirigés sur Opont et furent surpris par l'ennemi à Beth.

L'ennemi entra au village le 23 août entre 9 et 10 heures, échangeant quelques coups de feu avec des retardataires français; il ne passa dans la localité que des convois, car les troupes proprement dites suivirent d'un côté l'itinéraire Maissin-Paliseul, de l'autre l'itinéraire Porcheresse-Graide.

Le 24 août, à 4 heures du matin, l'instituteur, M. Rézette, fut sommé d'enlever le drapeau de l'école. Comme il refusait, les soldats firent feu sur le drapeau; ils enlevèrent aussi le drapeau qui flottait à la tour de l'église.

§ 3. — Opont.

Après s'être fait précéder, à 10 h. 15, de quelques obus, qui mirent le feu à une maison, les Allemands envahirent Opont, dans l'avant-midi du 23 août. Deux troupes différentes s'y succédèrent dans la journée et se bornèrent à piller vivres et boissons. L'ivresse provoqua, à la soirée, une scène de tumulte et de violence, au cours de laquelle les soudards exterminèrent pour ainsi dire, au hameau de Fresnes, la famille Ansiaux. On y compte six victimes; un septième civil fut tué à Opont même.

Le 25^e régiment d'infanterie, VIII^e corps, se trouvait à Opont peu de temps avant le massacre.

Le curé d'Opont, M. l'abbé Gobert, raconte ces faits dans le rapport qui va suivre.

N° 683.

La paroisse d'Opont est composée des sections d'Opont, Beth et Fresnes. Les premiers éclaireurs allemands apparurent dans les sentiers de nos bois le 13 août. Le 22, jour de la bataille de Maissin, plusieurs ménages affolés abandonnèrent leurs biens et fuirent vers la frontière. Vers le soir, les compagnies françaises postées sur les collines à l'est du village se replièrent, laissant derrière elles une multitude de pauvres blessés. Les ambulanciers dirigèrent les plus gravement atteints vers le couvent des Abys et le château de Beth; un grand nombre d'autres furent soignés chez les habitants d'Opont. Vers minuit, l'horizon fut éclairé des lueurs de Porcheresse en feu; dans le lointain, on entendait d'immenses clameurs : c'était terrifiant.

Le 23 au matin, les cultivateurs chargèrent en hâte les blessés sur des chariots et les conduisirent vers Bouillon; bientôt le village se trouva complètement évacué par les soldats français.

A 10 h. 15, pendant la grand'messe paroissiale, une batterie allemande postée à l'orée du bois de Graide lança sur le village un assez grand nombre d'obus, incendiant une maison voisine de l'église. Je dus suspendre la messe à l'offertoire. Les habitants se réfugièrent jusqu'à l'heure de midi, qui dans les caves, qui dans les carrières voisines.

Bientôt on vit les régiments allemands descendre des collines du nord. Les soldats pénétrèrent dans les maisons et, pendant une heure environ, firent le pillage des vivres, linges, tabac et bijoux. Ils croyaient être en France et exigeaient des plus humbles ouvriers du vin, du cognac et du champagne! Ils menaçaient les habitants parce qu'ils ne voulaient pas montrer les vignobles! Au dire d'un officier, il leur avait été permis de piller, mais ils ne pouvaient faire de mal à personne.

Vers 14 heures, à ces premières troupes il en succéda d'autres, venant cette fois du champ de bataille de Maissin et ce furent d'autres menaces parce que les premiers ne leur avaient rien laissé.

Jusqu'au soir ils fouillèrent les maisons de la cave au grenier, enlevant encore ce qui restait de denrées, tuant la volaille et s'emparant de plusieurs chevaux et têtes de bétail.

A la tombée du jour, ivres d'alcool et avides de carnage, des soldats tirent des coups de feu dans toutes les directions. On n'entend que cris et blasphèmes, on se croirait au milieu d'un champ de bataille. Tout à coup une sorte de panique s'empare de ces sauvages et, continuant de tirer, ils courent vers le petit hameau de Fresnes situé à 500 mètres.

Arrivés à la première maison, chez M^{me} V^e Ansiaux, ils font sortir les hommes, JOSEPH ANSIAUX, 46 ans et JOSEPH COLLIGNON, 80 ans, pensionnaire de la famille Ansiaux, et les abattent à bout portant, à côté de leur demeure. Ils s'emparent ensuite d'ALPHONSE ANSIAUX, époux d'Herminie Martin, 37 ans, lui font subir mille avanies et l'entraînent avec eux l'espace d'une centaine de mètres. Le

lendemain matin, on retrouva son cadavre près du pont de Fresnes, atteint de plusieurs balles et de coups de baïonnette.

Cependant Joseph Collignon vivait encore, grièvement atteint. M^{lle} Augustine Ansiaux va le chercher et comme elle peut, le traîne à la cave; elle y transporte également sa vieille mère infirme et plusieurs enfants de la famille. Mais voici que quelques soldats reviennent sur leurs pas, en hurlant, arrosent les meubles de liquides inflammables et mettent le feu à la maison. Les malheureux réfugiés à la cave n'osent fuir, tant les alentours retentissent de cris féroces. Le lendemain matin, des voisins s'efforcèrent de les délivrer : deux d'entre eux avaient succombé à l'asphyxie : la grand'mère JOSÉPHINE HENRY, veuve NICOLAS ANSIAUX (fig. 71), 72 ans, et son petit fils RENÉ-ALBERT ANSIAUX, fils d'Alphonse, 5 ans. Deux autres enfants étaient indemnes. Quant à Augustine Ansiaux, elle put être ramenée à la vie, grâce aux soins énergiques dont on l'entoura et à la bonté d'un docteur français. Les restes de Joseph Collignon furent retrouvés sur le seuil de la porte, sous les débris fumants de la corniche : il avait probablement pu se traîner hors de la cave.

Un voisin, JEAN-BAPTISTE COLLARD, 57 ans, fut abattu dans son jardin : on ne sait si ce fut par accident ou intentionnellement; il expira le lendemain au milieu d'atroces souffrances.

Le 25 août, nous pûmes donner la sépulture aux six victimes ainsi qu'à JULES VASSAUX, 53 ans. Celui-ci s'était enfui d'Opont le 22 au soir et réfugié à Baillamont, avec un groupe de voisins. Le lendemain, ils voulurent regagner ensemble leur domicile et furent arrêtés par une avant-garde allemande à « Mon Idée » (Naomé). Comme des éclaireurs français se trouvaient à proximité sur la route de Dinant, les Allemands obligeaient les civils à marcher et à courir devant eux. Bientôt épuisé par la fatigue, Jules Vassaux trébuchait à chaque pas; un soldat tira sur lui et lui enfonça la baïonnette entre les deux épaules; il s'affaissa sur le chemin. Ses compagnons firent encore une centaine de mètres sous bois et, les Français étant disparus, on les renvoya chez eux.

Un bon de réquisition avait été délivré, quelques heures avant le massacre, par un major du 2^e bataillon du 25^e régiment d'infanterie.

§ 4. — *Naomé.*

Le village de Naomé fut occupé le 21 et le 22 août par la cavalerie du 11^e corps; elle se retira au soir du combat. L'ennemi, qui suivait de près les derniers Français, parut le 23 août à 8 heures.

Deux civils furent près d'être fusillés, à la suite de coups de feu tirés par des soldats sur des oies.

N^o 684. Un escadron de cuirassiers de Paris logea à *Naomé* (1) le 6 août et s'éloigna le lendemain matin; le 11, il arriva un régiment de hussards, avec général et état-

(1) Rapport de M. l'abbé Liégeois, curé de Naomé.

major, et le lendemain matin, une heure après son départ, il passa une section d'ambulance.

Le 15 août, à 17 heures, trois uhlans traversèrent Naomé au galop de leurs chevaux, se dirigeant vers Bièvre et repassèrent à 18 h. 30.

Le 21 août, des dragons français logèrent au village. Vers le soir, il passa quelques fantassins blessés, venant du combat de Maissin. A 21 heures, les dragons de la veille revinrent pour loger encore. Comme on leur faisait remarquer que leur armée battait en retraite et qu'ils n'en voulaient rien croire, ils envoyèrent une patrouille, qui confirma la nouvelle, et ils partirent promptement. Les habitants étaient dans un grand émoi, je les engageai à rester chez eux. A 1 h. 30 de la nuit, une femme vint sonner au presbytère pour m'avertir que l'on apercevait de grandes lueurs d'incendie dans la direction de Porcheresse. Consulté de nouveau par des paroissiens qui songeaient à fuir, je conseillai encore de rester.

Le 23 août, à 6 heures, des soldats français, épaves du combat de Maissin, traversèrent le village, se dirigeant vers la frontière. Un sous-lieutenant groupa une trentaine de ses hommes, qu'il conduisit au pas militaire vers Carlsbourg. Trois blessés avaient passé la nuit dans une dépendance de la maison communale; à 6 h. 30 le bourgmestre les fit mener à l'ambulance des Frères de Carlsbourg. Après la messe basse, vers 8 heures, on aperçut à la lisière du bois des groupes de cavaliers et bientôt des canons; on crut d'abord que c'étaient des Français, mais c'était l'ennemi. Après avoir constaté, par une patrouille, qu'il n'y avait pas de Français au village, ils l'occupèrent, sans avoir mis en action l'artillerie. Le bourgmestre reçut l'ordre d'enlever le drapeau à la maison communale, ordre accompagné d'un coup de lance qu'il parvint à éviter; il s'y refusa formellement. Des soldats l'enlevèrent et le brûlèrent publiquement. Fait otage, je fus mené sur la place, où un officier supérieur me dit : « Vous savez! Porcheresse détruit! Mitrailleuse au clocher! Donc prenez garde! » Pendant mon absence, un autre militaire se présenta au presbytère où se trouvait mon oncle, M. le chanoine Niclot, vicaire général honoraire et ancien président du Séminaire; cet homme brutal lui mit le revolver sur la poitrine, l'obligeant à garantir que la population ne tirerait pas.

Les Allemands défilèrent sur la place de l'église pendant toute la journée. A 14 heures, retentirent deux ou trois coups de fusil. De mon jardin, j'entendis des cris d'officiers et les soldats firent halte. Joseph Petit et un domestique qui regardaient paisiblement sur le seuil de leur maison furent saisis et ligotés et on allait probablement les fusiller quand, d'une ruelle voisine d'où était partie la fusillade, débouchèrent des soldats qui emportaient deux belles oies. Les francs-tireurs étaient, cette fois, des maraudeurs. Les deux prisonniers furent relâchés, sans même recevoir d'excuses.

A 17 heures, me fut amené, par ordre d'un officier, un jeune breton, Jean-Marie Ragot, de Kerfeuten (Quimper), soldat du 62^e d'infanterie, qui avait les intestins perforés par une balle. Blessé le 22 août à Maissin et soigné à un poste d'ambulance voisin du combat, il avait pu gagner Paliseul à pied. Au matin du 23, il se rendit à la gare, pour prendre le tramway de Bouillon-Sedan, lequel ne revint pas, et il y était encore au moment où les Allemands fusillèrent d'autres soldats blessés qui s'y trouvaient; lui-même échappa en se couchant sous les banquettes.

§ 5. — *Framont.*

On lira avec intérêt la scène qui se passa à Framont le 14 août, lorsque le curé fut emmené au campement des 119 uhlands « du Roptay ».

Le 23 août, les Allemands sortirent des bois, suivant sur les talons les Français, qui se retiraient en combattant ; à 11 h. 30, ils entrèrent au village, auquel ils mirent le feu, bien qu'il fût évacué de toutes forces armées. Dix-huit maisons furent détruites.

Trois blessés français furent tués au moment où, pris de panique, ils cherchaient à fuir et se jetaient en bas d'un chariot qui devait les emmener. Trois autres soldats français, surpris au clocher, furent fusillés séance tenante. Les Allemands prouvaient une fois de plus qu'ils contaient à l'adversaire, même régulièrement armé, le droit de tirer sur eux.

Le travail que nous faisons suivre émane de M. l'abbé Nicolas, curé de l'endroit, et remonte au 6 juillet 1915.

N° 685.

C'est le 12 août que les premiers éclaireurs apparurent sur la route de Maissin-Paliseul ; à leur annonce, les vachers s'enfuirent et personne n'osa plus s'aventurer sur les chemins.

Le 14, à 3 heures du matin, 119 cavaliers appartenant à la 5^e division de cavalerie, qui formait l'aile gauche du 1^{er} corps de cavalerie allemande, s'installèrent dans le bois du « Roptay », à un demi-kilomètre du village ; ils étaient munis d'une mitrailleuse et mirent des sentinelles à tous les chemins.

Je venais de finir la messe et je commençais le baptême d'un enfant lorsque quarante de ces cavaliers vinrent au village ; deux d'entre eux pénétrèrent dans la sacristie revolver au poing et, sans me permettre d'achever la cérémonie, m'obligèrent à les conduire chez le bourgmestre, pour diverses réquisitions. Ces soldats étaient craintifs et défiants : ils ne cessaient de parler des Français et nous firent boire avant eux, chez le bourgmestre, un rafraîchissement qu'ils voulaient prendre. Le bourgmestre, un boulanger de Paliseul surpris dans sa tournée à Framont et moi, nous dûmes les suivre dans la forêt, où le chef de la troupe était occupé à se raser. Un sous-officier m'avait dit : « Si civil tirer sur nous, comme à Rosières, vous fusillé ». Nous fûmes libérés à 11 h. 30. Notre enlèvement avait jeté la population dans l'émoi ; le curé d'Opont étant arrivé au village eut aussitôt son confessionnal assiégé. Deux chasseurs français se présentèrent aussi dans l'avant-midi.

Du 14 au 22, il y eut quelques rencontres d'éclaireurs, qui firent plusieurs victimes.

Le 22 août, de 8 heures à midi, des troupes françaises considérables défilèrent à Framont, se dirigeant vers le Sart, « croyant faire la chasse aux uhlands ». La bataille commença à 10 h. 30 et se poursuivit jusque 19 heures. Dans l'après-midi, je montai du côté d'Anloy, d'où j'avais vue sur le champ de bataille, entre cette dernière localité et Maissin. Il était 15 h. 30 lorsqu'arrivèrent les premiers blessés

français et que nous organisâmes l'ambulance. Chariots, charrettes et autres véhicules furent mis en branle pour diriger vers Bouillon ceux qui étaient transportables et nos villageois eurent, jusqu'au soir, une vraie vision de la guerre. Les soldats revenaient mourant de soif, en proie à la fièvre et assez démoralisés, donnant surtout une impression de désarroi et de surprise. Le soir, il y eut un moment de violente panique, un certain nombre de Français ayant crié que l'ennemi arrivait. Les petits enfants s'enfuirent, on chercha des abris dans les caves; je mis en sûreté les registres paroissiaux — sauf les anciennes archives, qui devaient malheureusement périr le lendemain. De nouveaux officiers arrivèrent à 22 heures : ils escomptaient trois jours pour faire reculer l'ennemi.

Le combat reprit de bonne heure le 23 août, mais la retraite commençait. Pendant la messe de 6 h. 30, il y eut une panique dans l'assistance, qui escalada les bancs et la table de communion, pour fuir par la sacristie. Avant la grand'messe, nous vîmes repasser les dernières troupes qui avaient combattu à Maissin; elles cédaient, disaient-elles, devant un ennemi notablement supérieur en nombre. A 11 heures, c'était un concert de fusils et de mitrailleuses dans tout le voisinage et des blessés arrivaient par tous les chemins et sentiers, suivis de près par les Allemands. Bientôt ceux-ci mirent le feu aux meules situées dans les campagnes proches du village.

Il était 11 h. 30 quand ils arrivèrent à la première maison, celle d'Eugène Labbé et y mirent le feu. Je me trouvais dans les environs, m'occupant des blessés français, lorsque je vis un soldat épauler son fusil, prêt à tirer. Je pus rentrer en hâte, traverser un jardin, escalader un mur et m'abriter dans un monceau de paille. En un clin d'œil, la localité fut remplie d'Allemands et c'était un spectacle horrible, car ils poussaient des hurlements et paraissaient ivres de sang. De ma cachette, je fus témoin des incendies, qui consumèrent en quelques heures dix-huit maisons, parmi les plus considérables, dont le presbytère et la maison du bourgmestre. D'autres foyers purent être éteints. Trois soldats français blessés furent tués au moment même où l'ennemi arrivait : pris d'épouvante à la vue de la férocity de l'ennemi, ils se laissèrent choir du véhicule qui devait les emmener, pour s'esquiver sans doute, et furent abattus sur place. Ils furent provisoirement inhumés dans le jardin d'un garde-forestier. Trois autres soldats français, qui étaient montés au clocher, furent découverts et fusillés à l'instant. On les inhuma à proximité du presbytère.

Vers 15 heures, je parvins à gagner la cave d'Auguste Libert, où je restai caché jusqu'au lendemain, car les soldats continuaient à rechercher le « Pastor » et à le menacer de la mort, tout en se livrant au pillage des maisons.

Le 25 août, je me rendis sur le champ de bataille, à la recherche des morts et des blessés, et l'après-midi à Anloy, à la recherche de deux jeunes gens et de deux jeunes filles que les Allemands avaient enlevés chez Jourdan-Poncelet, les obligeant à les accompagner pendant toute la nuit.

§ 6. — *Paliseul.*

C'est dans les premières heures de l'après-midi du 23 août que les Allemands occupèrent Paliseul.

On se demande comment cette localité échappa à la destruction, car les soldats s'y comportèrent avec une extrême sauvagerie. Les maisons furent pillées de fond en comble. Trois blessés français furent fusillés à la gare. C'est comme par miracle qu'aucun civil ne trouva la mort.

Les données contenues dans le rapport n° 686 ont été recueillies le 7 février 1915.

N° 686.

La cavalerie Sordet passa à Paliseul (1) dans la matinée de jeudi 6 août; un grand nombre de soldats campèrent au village et partirent le lendemain.

Le 15 août, les premiers uhlands firent leur apparition sur la place à l'heure des Vêpres et se firent accompagner du bourgmestre pour réquisitionner des vivres, puis regagnèrent les bois. Le 17, un uhlan tomba en pleine place, atteint par un Français d'un coup de sabre.

Le 21, dans la matinée, une seconde armée française fit son entrée dans la localité et une partie prit position le jour même. Le 22, l'approche de la bataille sema la panique et de nombreux habitants gagnèrent Carlsbourg et surtout la France. Dans l'après-midi, il vint des renforts d'artillerie, trop tard pour soutenir le combat. La retraite des Français se dessina à la soirée et accrut l'affolement de la population, avec la nouvelle des atrocités allemandes. Le 23 au matin, le village était presque désert. La plupart des fugitifs purent heureusement rentrer dans la journée; cent quatre-vingts, entraînés plus loin, ne rentrèrent qu'après l'armistice.

A 12 h. 45, des blessés français annoncèrent l'arrivée imminente de l'ennemi; de la tour de l'église, on les vit bientôt déboucher les bois par les routes de Bertrix, Jehonville, Anloy, Framont et Maissin. Quelques faits vont révéler leur degré d'excitation et de sauvagerie.

Leur premier acte fut d'achever trois blessés français désarmés, dans une salle d'attente de la gare, transformée en ambulance et où flottait le drapeau de la Croix-Rouge; on voit encore les traces des balles au mur d'angle, vers le café Grandfils; les meurtriers traînèrent les cadavres sur le trottoir, où le bourgmestre les reconnut. Un quatrième français blessé put gagner Naomé (voir rapport n° 684).

Une septuagénaire du quartier de la gare, M^{me} Colas-Bodesson, fut suspendue au balcon de la demeure de son gendre, M. Perpète, et menacée d'être jetée dans le vide; elle fut enfin délivrée à l'intervention d'un officier; son fils qui avait voulu l'aider reçut un coup de lance.

Le gros de l'armée fit son entrée à 13 h. 20. Les soldats étaient ivres et se livrèrent à toutes sortes de brutalités et de déprédations. Firmin Labbé, 14 ans, surpris à la garde du bétail, fut sur le point d'être pendu à un arbre. Un général

(1) Cfr. HANOY, O. C., V, p. 158-160.

dit au bourgmestre qui allait au devant de lui : « Si on nous fait le moindre mal, tu seras pendu avec le curé ! » Les troupes se répandirent dans les maisons et s'y livrèrent pendant cinq jours à un pillage inouï, dévalisant les magasins, brisant portes et fenêtres, buvant vins et liqueurs, éventrant les coffres-forts, chargeant et emportant linges, literies, meubles, etc. Il s'en fallut de peu que le village fût incendié; il y eut une tentative dans la grange de M. Bertrand.

Le 25 août, à 22 heures, un coup de feu retentit : des affiches de menaces furent placardées; le curé, le bourgmestre et l'échevin furent faits otages et l'on parlait déjà de les fusiller, lorsqu'on put établir qu'une sentinelle ivre avait tiré, sur la place.

3. — Vers la frontière.

Obligés de céder le pas à Maissin, les Français purent poursuivre assez à l'aise leur retraite (1). Dans la nuit de dimanche à lundi, les troupes ne dépassèrent pas Nollevaux, où se livra un combat d'arrière-garde, à Almache. Ce n'est que le 24 août au matin que l'ennemi alla de l'avant, utilisant surtout la grand'route de Bouillon.

Certains villages situés à l'écart, tels que Vivy, Mogimont et Ucimont, dont l'accès est difficile à cause des chemins tortueux et des accidents de terrain, échappèrent totalement à l'invasion.

A Nollevaux, un civil fut tué, une maison incendiée.

A Bellevaux, qui fut occupé le 24 août à 9 heures, le drapeau belge fut brûlé sur la place de l'église.

Noirefontaine fut envahi vers la même heure et le feu y fut mis à neuf maisons.

Sensenruth et Curfoz furent menacés d'une ruine totale : treize maisons furent brûlées et un prisonnier français fut tué.

Le 24 août à 11 heures, les Allemands pénétraient dans la ville de Bouillon qui fut pillée de fond en comble.

Le 25 août, les troupes du XVIII^e corps et du VIII^e corps de réserve traversèrent la frontière et recommencèrent leurs sauvageries à La Chapelle, premier village français, où elles mirent le feu.

(1) Ce qui entrava de plus cette retraite, ce fut, ici encore, le lamentable exode des civils. Un témoin l'a décrit ainsi, sur le chemin de Bouillon vers la France : « Les routes s'encombrent de lourds véhicules, surchargés du mobilier et des objets que ces malheureux tentent de soustraire au pillage et à la destruction. Elles sont couvertes de femmes, d'enfants, de vieillards, en proie à l'épouvante, traînant avec eux des malades et du bétail. Le nombre en est tel que la circulation est fortement ralentie. Ce triste spectacle eût été de nature à influencer sur le moral des troupes, s'il n'eût pas été aussi solide ». HANOY, O. C., V, p. 174.

N° 687. Le 21 août, la 11^e division de cavalerie (général de l'Épée) campe à Carlsbourg, et gagne Bièvre le lendemain.

Le 22 août, (1), dans l'avant-midi, arrive le 137^e d'infanterie; en route depuis 2 heures du matin, les troupiers ont fourni une étape de 30 kilomètres. On remarque aussi trois batteries du 37^e d'artillerie, qui ont déjà fonctionné à Neufchâteau le 20 août. A 13 heures, le village s'est vidé de troupes et, à 13 h. 30, le canon commence à tonner au-delà de Naomé.

A la soirée, un officier du 17^e corps, arrivé à l'établissement des Frères des Ecoles Chrétiennes, informe le général de l'Épée que « sa division est anéantie ». On surprend sur les lèvres des officiers des paroles comme celles-ci : « C'est affreux, épouvantable ! Deux régiments, le 19^e et le 64^e, ont été fauchés à Maissin. Beaucoup de chefs surtout sont perdus... L'artillerie était d'une demi-heure en retard. Les hommes d'une batterie ont été tués dans l'espace de dix minutes. La bataille a commencé vers 11 heures. On s'est battu jusqu'à 19 heures. Vers 17 heures, les Français avaient le dessus, mais l'ennemi a reçu du renfort ».

Dans la nuit même, la retraite s'organisa vers Bouillon.

Le 23 août, on signale quelques escarmouches d'avant-garde aux limites de la commune.

Le 24 au soir, l'artillerie de Trèves campe à Carlsbourg et à Merny, y passe la nuit et poursuit sa route le lendemain.

N° 688. Vivy n'a pas reçu de troupes allemandes au moment de l'invasion; ce n'est qu'en septembre que les soldats du landsturm installés à Alle vinrent piller et rançonner les maisons, comme ils le firent dans toute la contrée.

N° 689. A Mogimont, le 22 août, au moment du repli des troupes françaises, des officiers conseillèrent aux villageois de se réfugier dans les bois d'Ucimont. Docile à ce conseil, la population s'installa pour trois jours dans la forêt. Un habitant y mourut. Quand les gens revinrent chez eux, ils constatèrent que l'ennemi n'était même pas entré au village, voulant sans doute éviter la route de Menu-Chenet à Rochehaut, très accidentée.

N° 690. Ucimont, situé à l'écart des grand'routes, échappa aussi à l'invasion. Les habitants, qu'avait terrifiés la rumeur des crimes allemands, avaient déserté leurs maisons au soir du 23 août, pour s'abriter dans les bois et les rochers qui avoisinent la localité; ils rentrèrent chez eux le 26 août.

N° 691. Nolleaux a reçu le 6 et le 10 août des dragons français, le 12, des cuirassiers, le 21, de l'infanterie bretonne.

Le 22, ce fut, pendant des heures, un passage de troupes gagnant la ligne de feu. Elles repassèrent, en une retraite précipitée, la nuit suivante et le lendemain, et presque toute la population les suivit, pour rentrer huit jours après.

(1) Un récit détaillé de la journée du 22 août à Carlsbourg a paru dans la *Revue de Carlsbourg*, avril 1922, p. 49.

Les troupes allemandes arrivèrent dans la nuit de dimanche à lundi. Un choc des avant-gardes s'était produit à Almache, hameau de la paroisse, où tombèrent 30 Allemands et 5 Français; ils furent inhumés dans une fosse commune, le long de la grand'route, pour être ensuite transférés, en 1918, dans le cimetière militaire de Nollevaux (1).

Le flot des troupes ennemies commença à défiler sur la grand'route de Bouillon le 24 août, de très grand matin. La ferme Camus, à Almache, fut incendiée et les maisons voisines furent totalement pillées. ARSÈNE WILLIÈME, 50 ans, de Nollevaux, rencontré dans les champs, fut tué d'un coup de lance et dépouillé de son argent. Le cantonnier, Joseph Volvert, fut emmené par les troupes, qui l'obligèrent à les suivre à la course et l'assommèrent; abandonné sur place, il revint plus tard à lui.

N° 692 A *Bellevaux*, toute la population partit pour Florenville le 22 août et rentra quelques jours après, par Chiny. Le curé, M. Verhaegen, et deux personnes de sa parenté, se trouvaient seuls au village le 24 août, à 9 heures, quand se présentèrent 8 uhlans : revolver au poing, ils obligèrent le desservant à monter au clocher et à dépendre le drapeau, qu'ils brûlèrent en sa présence, devant l'église. Le gros des troupes suivit de près les éclaireurs.

N° 693. A *Noirefontaine*, sur l'instigation des officiers français, les habitants, à l'exception de quatre ou cinq, se retirèrent dans les bois qui bordent la Semois, le 23 août à midi. Un petit nombre de familles prirent la direction de la France, d'où elles purent revenir, à l'exception de deux, quelques jours après.

L'ennemi est entré au village sans combat le 24 août à 8 heures, et a incendié dès son arrivée sept maisons du quartier de la gare et, dans l'après-midi, deux maisons du village même. En même temps il se livrait dans les maisons abandonnées à un pillage qui n'a rien épargné. On a remarqué parmi ces troupes le 25^e et le 69^e de

(1) Le cimetière militaire de Nollevaux a groupé cent quarante et une sépultures qui se trouvaient disséminées dans quinze localités de la région, à savoir : A *Bellevaux* (2 Français, dont 1 cavalier et 1 fantassin du 24^e régiment); à *Framont* (10 Français, dont 1 du 35^e, 1 du 83^e, 1 du 88^e, 6 du 118^e et 3 Allemands, dont 1 du 69^e); à *Les Alys* (Opont) (15 Français, le capitaine Paul Delannoy, du 65^e, Joseph Chevanche, du 65^e, Jean Flanneau, Pierre Rousseau, Eugène Maillard, Pierre Ligonnière, Jules Matterméan, et Vital Rivière, tous du 93^e, le sergent Arsène Buhour, du 19^e, Eugène Dréan, Emile Cognac, Auguste Gachot, Louis Maillard et Paul Surget, tous du 64^e, Julien Riv, du 116^e); à *Les Hayons* (le sous-lieutenant Charles Fillaire, du 20^e); à *Maissin* (1 Français); à *Mogimont* (2 Français du 225^e : le lieutenant Léon Garetta et le caporal Bounamy); à *Nollevaux* (4 Français du 225^e, dont Gustave Canuet, et 25 Allemands, dont l'officier Gerhard Linnemann, le lieutenant de réserve Henrich Silbersiepe, les soldats Emil Schult et Joseph Mathias Mayer, et 13 autres soldats, tous du 30^e, 1 du 25^e et 1 du 17^e); à *Opont* (18 Français, dont le caporal Louis Gerbel et les soldats Jean Fronde et Pierre Chevalier); à *Our* (le capitaine Tourné, l'adjudant du 51^e d'artillerie Fontaine et 3 Français du 65^e, dont Jean Chodota et Fraboul; 1 uhlan); à *Paliseul* (7 Français, dont le capitaine Auguste Carron, le lieutenant Charles Le Duc, tous deux du 118^e, 1 soldat du 19^e et 1 du 59^e); à *Porcheresse* (5 Français du 137^e et 27 Allemands du 160^e, dont Jean Barth, Hans Verbrunn, Rudolf Oelke, Klein, Mayer et Jakoby); à *Rochehaut* (1 Français, Gustave Gaiser); à *Sensenruth* (3 Français : le cavalier Auguste Fortin, les soldats Armand Fesson et Louis-Henri Joseph); à *Sugny* (4 Français du 135^e, dont les soldats Victor Adolphe, Paul Fayolle et Pierre Huet, un Allemand, le soldat Christ Kramer, du 69^e); à *Ucimont* (le Français Jean-Léandre Perre).

réserve, VIII^e corps, et le personnel du 37^e lazaret de campagne de réserve de l'armée prussienne. Chez le bourgmestre était cantonné un Etat-Major, dont le baron Stosel et le lieutenant Bretslin.

Le 25 août, les soldats poursuivirent leur marche en avant. Il en revint d'autres quelques jours après, qui forcèrent des civils à les accompagner avec chevaux et véhicules, jusque dans la région des combats. Plusieurs atteignirent la contrée de Reims, où ils s'abritèrent dans les tranchées, à côté des batteries allemandes et sous le feu des Français; ils revinrent après huit ou dix jours.

N^o 694.

Le 22 août, à 1 heure du matin, le 137^e d'infanterie français qui avait logé à Sensenruth se dirigea sur Porcheresse; quelques soldats de ce régiment revinrent le lendemain à midi et partirent pour Bouillon et Sedan, après qu'on les eut restaurés. A 15 heures, des soldats d'un régiment qui avait combattu à Maissin sous les ordres du colonel de Tessière vinrent occuper Sensenruth, Curfox, Ucimont et Noirefontaine; l'ennemi, établi entre Paliseul et le Menuchenet, leur envoya quelques obus la nuit suivante; trois soldats furent tués (1).

Le 24 août à 8 heures, les Allemands, suivant de près les Français en retraite, envahirent les maisons du village, qui étaient toutes abandonnées. Non seulement ils se livrèrent à un pillage général (2), mais ils incendièrent dix maisons à Sensenruth et trois à Curfox. Ils tuèrent un prisonnier français, Armand-Léandre Tesson, que le bourgmestre, M. Bellevaux, et trois autres civils de Curfox, Jean Gaillard, Joseph Laruelle et Eugène Coumont, avaient vu entre les mains de sentinelles à la soirée et dont ils reconnurent le cadavre le 25 août. Faits otages en revenant de Cordemois, le bourgmestre et ses compagnons subirent toutes sortes d'avanies. Jean Gaillard dut faire la preuve qu'on n'avait pas empoisonné les eaux. Installé à la fontaine, il avait la mission de boire avant les soldats qui voulaient se désaltérer et but ainsi environ deux cents verres d'eau. Le bourgmestre dut ensuite accompagner les troupes dans leur marche en avant et ne rentra qu'après dix jours. Douze hommes les escortèrent aussi jusque Rethel.

N^o 695.

Dans son livre *La guerre allemande et le catholicisme* (3), l'abbé Rosenberg a publié une relation circonstanciée de l'entrée à Bouillon de deux régiments français, les 28^e et 30^e dragons, dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août. L'auteur veut prouver

(1) Voici leurs noms. Deux fantassins, Jean-Paul Perrée, né à Saint-Jores (Periers, Manche), inhumé à Ucimont, et Louis Jos. Henry, inhumé à Curfox, Jean Fruelle, 2^e chasseurs à cheval, de Quemeneren (Finistère), retrouvé en mars 1915 au Menuchenet. Ils furent ensuite transférés au cimetière militaire érigé entre Paliseul et la Maison Blanche.

(2) Un sous-officier de la 6^e compagnie du 69^e régiment de réserve (15^e division, VIII^e corps de réserve) a consigné des détails sur ce pillage dans son carnet de campagne, à la date du 24 août. Il écrit : « Le village de Sensenruth est pris à l'assaut et pillé : cigarettes, crème, miel, mouchoirs, bas. Les gens volent et saccagent les maisons une à une. Chez l'instituteur, on vide la cave : vin rouge, champagne, puis nous allons faire la cuisine ». Le fac-similé est reproduit dans DE DAMPIERRE, *L'Allemagne et le droit des gens*, Paris, Berger-Levrault, 1915, p. 161. Cfr. aussi HANOTAUX, o. c., V, p. 172.

(3) Ch. II, *Violation de la neutralité belge*, Documents, sub. 6^o déposition de Gustave Cochard, de Rimogne, du 28^e dragons.

que les Français ont violé, le premiers, la neutralité belge. La source paraît on ne peut plus autorisée : c'est la déposition d'un soldat français, qui prend soin de citer les dates et de noter les détails de l'expédition. Or, le fait est faux. Dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août, toute la population fut sur pied, à cause de la mobilisation des soldats qui se préparaient à rejoindre leurs unités. Elle est donc à même d'attester qu'il n'y eut, cette nuit-là, à Bouillon, que les habitants de la ville, à l'exclusion de tout étranger. L'administration communale a délivré à ce sujet la déclaration suivante, le 22 avril 1920.

Le bourgmestre de Bouillon, ayant pris connaissance d'un extrait de l'ouvrage *La guerre allemande et le catholicisme, réponse de l'abbé Rosenberg*, contenant la déclaration d'un soldat français prisonnier, d'après laquelle l'armée française aurait pénétré en territoire belge le 31 juillet 1914 et serait entrée à Bouillon ce jour-là vers 10 heures du soir, s'inscrit en faux contre cette déclaration et certifie, de la façon la plus catégorique, que c'est seulement le 6 août 1914, à 8 heures du matin, que l'armée française est arrivée à Bouillon.

Il certifie en outre que le Gouvernement militaire allemand de la province de Luxembourg, établi à Marche, fit, dans le courant de l'année 1917, une enquête à ce sujet à Bouillon, et que son délégué, après avoir entendu divers témoins, dont un de nationalité allemande, a reconnu la véracité incontestable du fait que l'armée française n'a pénétré à Bouillon que le 6 août 1914.

Le Bourgmestre,
(s.) G. HUNIN.

Du 6 au 24 août, la ville ne cessa de regorger de régiments français, tant de cavalerie que d'infanterie. Il y eut quelques rencontres d'éclaireurs dans la banlieue de Bellevaux; les blessés furent amenés aux ambulances établies à l'hospice et à la caserne. Le 21 et le 22 août, après la bataille de Neufchâteau et de Maissin, ces locaux se remplirent de blessés français (1), qui furent emportés le 23, tandis que l'armée repassait sans discontinuer pour aller se reformer sur son territoire.

Le 23 au soir, l'Etat-Major installé à l'hôtel de la Poste donna au bourgmestre le conseil de mettre la population civile en sûreté pour le moment de l'arrivée de l'ennemi. Cette invitation fut adressée aux habitants le 24, de grand matin, par le crieur public. Ceux qui n'étaient pas partis la veille ou bien gagnèrent les bois, ou bien prirent la route de Sedan. Jamais il ne nous sera donné sans doute de revoir spectacle plus pittoresque et plus triste à la fois...

Lundi 24 août, à 9 heures, il restait à peine 200 habitants circulant dans les rues désertes et devant des maisons soigneusement fermées. C'est dans ces conditions que se fit, à 11 heures, l'entrée des premiers uhlands. Ils arrivèrent simultanément par la route de Noirefontaine et le chemin de Dohan vers Morte-han. Voyant la ville abandonnée, ils hissèrent le drapeau allemand à la tour de l'église et sonnèrent la cloche : c'était un signal convenu. Aussitôt, de la route de Noirefontaine, des hauteurs de Curfoz et du chemin de Dohan « par le Christ », défilèrent des troupes considérables de fantassins, si bien que vers 12 h. 30, la ville regorgeait d'officiers et de soldats. L'après-midi fut marqué par l'arrivée de forts contingents — on peut évaluer à 50,000 hommes ceux qui logèrent cette nuit à Bouillon — et par un pillage vraiment sauvage de toutes les maisons abandonnées, pillage qui se continua

(1) Ils appartenaient aux régiments suivants (4^e armée) : 225, 81, 5, 64, 245, 89, 114, 241, 335, 19, 271, 83, 18, 76, 9, 75, 49, 88, 24.

pendant trois jours (1). Aucun quartier ne fut épargné. Les soldats inscrivirent sur de nombreuses portes : « Paris 4 jours ». Le 25, le prince Albrecht de Wurtemberg passa à Bouillon, accompagné de ses deux fils ; dans sa suite, le baron von Flochter et le comte Mastusoka. La frontière française fut franchie le 24 août par les éclaireurs, qui pénétrèrent le soir à Sedan. Le 25, fut incendié totalement le village de La Chapelle, quoiqu'il fût abandonné par ses habitants.

À Sedan, l'armée française infligea à l'ennemi des pertes très sérieuses, dont il nous fut donné d'apprécier l'importance par le très grand nombre de blessés qui, du 27 août au 6 septembre, furent amenés au « Kriegslazarett ». Le 1^{er} septembre, 5 officiers et 223 prisonniers français passèrent la nuit à l'église et partirent le lendemain vers l'Allemagne. Le 9 septembre, 118 blessés français eurent le même sort.

Le 1^{er} septembre, trois ecclésiastiques de l'Institut Saint-Pierre et un domestique de la maison furent sur le point d'être fusillés ou massacrés. Au moment où ils rentraient, les soldats qui occupaient l'établissement, saisis d'une subite fureur, se ruèrent sur eux pour les percer de la baïonnette. Des officiers parvinrent à les sauver et les emmenèrent dans une écurie voisine ; mais le danger n'était pas passé. Les soudards accusaient le domestique — celui-ci s'était évanoui et les soins qu'on lui donnait ne le ramenaient pas à la vie — d'avoir menacé les soldats « de leur jeter des bombes du sommet du château-fort ou de les mitrailler dans la grande salle » ; il avait aussi, prétendaient-ils, « mis de la dynamite à la cave pour faire sauter les Allemands » ; enfin, ils affirmaient avoir entendu tirer un coup de feu. Finalement, les menaces restèrent sans suite et les prisonniers furent licenciés. Ils constatèrent, en rentrant, que leurs accusateurs n'étaient pas restés oisifs : les caves de l'établissement étaient totalement pillées.

(1) Un sous-officier de 69^e de réserve écrit à propos de son passage à Bouillon : « C'est là que nous cantonnons. Le vin coule à flots. À 9 h. 30, alerte. La division se porte en avant à marche forcée, puis rentre à 11 heures. Le pays est superbe, les habitants très craintifs. » Cité par HANOTAUX, o. c., V, p. 172.

II. L'AVANCE DES TROUPES DU RHIN ET DE LA WESTPHALIE

Nous avons étudié jusqu'ici l'avance des troupes de la Hesse à travers la partie centrale de la province de Luxembourg et les combats qu'elles engagèrent avec le centre et l'aile droite de la 4^e armée française, sur le front Longlier-Maissin.

Le second chapitre de ce travail sera consacré aux troupes du Rhin et de la Westphalie, qui formaient l'aile droite de la IV^e armée allemande et qui se rencontrèrent avec l'aile gauche de la 4^e armée française, sur un front de 15 à 20 kilomètres, de Maissin à Gedinne.

L'aile gauche française était constituée par le 9^e corps (1), qu'appuyaient les 52^e (2) et 60^e (3) divisions de réserve ; l'aile droite allemande par le VIII^e corps (4) et une partie du VIII^e corps de réserve (5).

(1) 9^e corps d'armée.

1. 17^e division (provisoire) (général J. B. Dumas) :

33 ^e brigade (général Moussy)	}	68 ^e régiment d'infanterie (colonel Genot)
33 ^e régiment d'artillerie		90 ^e régiment d'infanterie (colonel Simon)
36 ^e brigade (colonel Eon) . .	}	77 ^e régiment d'infanterie (colonel Lestoquoy)
régiment d'artillerie		135 ^e régiment d'infanterie (colonel de Bazelaire)

2. La division du Maroc, dont les débarquements ne commencèrent que le 22 août au soir, n'est pas entrée en Belgique et a aidé seulement au repli de la 17^e division (provisoire) sur la Meuse.

(2) La 52^e division de réserve n'est pas non plus entrée en Belgique.

(3) 60^e division de réserve (général Joppé) :

119 ^e brigade (général Réveilhat)	}	247 ^e régiment de réserve
		248 ^e régiment de réserve
		271 ^e régiment de réserve
120 ^e brigade (général Margueron)	}	202 ^e régiment de réserve
		225 ^e régiment de réserve
		336 ^e régiment de réserve

(4) VIII^e corps (de Coblenze) :

(23 ^e et 59 ^e régiments d'artillerie)	}	15 ^e division	}	29 ^e brigade	}	25 ^e régiment. Houdrémont, Alle.
				30 ^e brigade		65 ^e régiment. Alle.
(8 ^e et 44 ^e régiments d'artillerie)	}	16 ^e division	}	31 ^e brigade	}	28 ^e régiment. Resteigne, Bièvre, Pussemange.
						68 ^e régiment. Bièvre, Houdrémont.
			}	80 ^e brigade	}	29 ^e régiment. Mirwart, Bièvre, Gedinne, Orchimont.
						69 ^e régiment. Pondrôme, Bièvre, Orchimont, Alle, Pussemange.
				160 ^e régiment. Porcheresse, Bièvre, Pussemange.		
				161 ^e régiment. Villers-la-Bonne-Eau, Morhei, Mirwart, Wellin, Sohler, Gembes, Porcheresse.		

(5) La composition du VIII^e corps de réserve a été donnée ci-dessus p. 173.

Le chef du 9^e corps fait remarquer que « la mission de ses troupes, placées à la gauche de la 4^e armée, c'est-à-dire au point sensible, s'annonçait comme devant être délicate sur un terrain très accidenté, coupé de forêts, pourvu de routes rares et difficiles, favorable aux surprises. Ce fut là, ajoute-t-il, un avantage dont l'ennemi chercha à tirer parti pendant la retraite, en se glissant entre la 4^e et la 5^e armée : il devait en résulter pour le 9^e corps un rôle aussi important qu'intéressant (1) ».

Le 9^e corps devait s'associer, le 22 août, à l'offensive générale qui avait été imposée à la 4^e armée française (2) ; en fait, si l'on excepte un court échange de coups de feu à Haut-Fays dans la matinée, le 9^e corps n'eut pas de rencontre avec l'ennemi pendant cette journée, que marquèrent, sur tout le reste du front, des heurts sanglants et prolongés.

A la soirée du 22 août, vers 21 h. 30, la 80^e brigade allemande, partant de Daverdisse et de Gembes, passa à l'offensive contre le 137^e régiment d'infanterie française (colonel de Marolles), qui occupait Porcheresse et qui, surpris en pleine obscurité, se retira devant l'attaque, après une courte résistance, qui lui permit de sauver son artillerie.

Au matin du 23 août, les divisions allemandes poursuivirent énergiquement l'offensive commencée pendant la nuit précédente. D'une part, des éléments de la 30^e et de la 31^e brigade, partant de Haut-Fays, attaquèrent à Bièvre, vers 8 heures, la 36^e brigade française qui, après une résistance acharnée et très meurtrière, se retira vers 10 heures de ce village, que l'ennemi envahit et traita avec férocity. Le combat, à la suite

(1) GÉNÉRAL DUBOIS, O. C., p. 27. Il décrit ainsi, p. 26, le terrain des opérations militaires : « La région des Ardennes est extrêmement accidentée, très coupée, très couverte. Elle consiste en massifs forestiers considérables, difficilement pénétrables. Les routes y sont rares, très étroites, à pentes très raides. L'ensemble du pays est d'une praticabilité difficile et très restreinte. Les villages y sont clairsemés, peu importants et, en raison de la pauvreté générale du sol, offrent très peu de ressources. La Semois, rivière qui longe la frontière, n'est en été qu'un faible obstacle. Elle est guéable en certains points, où les paysans belges la traversent en chariots pour rentrer leurs foins. Le véritable obstacle est constitué par les escarpements boisés qui la bordent et qui ne sont accessibles que par les sentiers étroits, à pic, très rarement utilisables pour l'artillerie. Un simple coup d'œil sur la carte montre combien cet énorme massif forestier se prête peu au déploiement des grosses unités et à l'utilisation des grandes artilleries actuelles. »

De son côté, ENGERAND, O. C., p. 479, appelle la Semois « la plus bizarre des rivières, un méandre aux sinuosités invraisemblables, une véritable vrille ».

(2) « La mission de la 4^e armée était, écrit encore le général Dubois, de tomber par surprise dans le flanc des forces allemandes, dont la masse centrale paraissait se déplacer vers le nord-ouest... La manœuvre visait à attaquer l'ennemi par surprise pendant qu'il s'écoulait par le nord-ouest, sans se laisser entraîner à une action prématurée par les détachements qu'il pourrait diriger sur notre front. L'offensive devait être soudaine et violente... Manœuvre hardie, susceptible de donner des résultats très importants, mais qui reposait d'une part sur une certitude entière au sujet de la situation de l'ennemi, et d'autre part, sur un secret absolu en ce qui concernait nos rassemblements et nos mouvements. C'étaient là les conditions indispensables de la réussite : elles ne se trouvèrent malheureusement ni l'une ni l'autre remplies ». O. C., p. 28.

des Français en retraite, se poursuivit l'après-midi vers Monceau et Bellefontaine.

Plus à l'ouest, d'importantes troupes du VIII^e corps passèrent à l'attaque aux premières heures du 23 août. Partant à la fois de la région de Vonèche et de celle de Patignies et Sart-Custinne, elles se heurtèrent à la 33^e brigade française, qui débouchait de Gedinne. Tandis que la cavalerie du général Abonneau se retirait de Louette-Saint-Pierre, un combat d'artillerie se livrait de part et d'autre de cette localité, qui se trouva, pendant 1 h. 30, dans le champ des obus. A l'issue de cet engagement, les Allemands, qui avaient mis le feu à Gedinne dès 6 heures du matin, envahirent et détruisirent Louette-Saint-Pierre. Poursuivant sur les talons les troupes françaises, ils bombardèrent le village de Houdrémont à 11 heures et y pénétrèrent sauvagement à 14 h. 30.

Un réel désarroi avait régné, au cours de cette journée, dans le commandement des troupes françaises, à cause, notamment, de la conception différente que se faisaient de la situation militaire les chefs des troupes dans les différents secteurs, les états-majors de corps et le commandement suprême. La fuite des civils contrariait aussi sensiblement les mouvements des armées (1). Le repli des troupes s'opéra au sein d'une grande confusion, quoique dans des conditions de calme et de maîtrise qui excluaient toute impression de déroute ou de défaite.

Entrons maintenant dans le détail de ces curieux événements. La division du sujet sera la suivante :

1. L'entrée et l'avance des troupes allemandes : premières escarmouches.

2. Les sanglantes rencontres :

I. Le combat de Porcheresse ;

II. Le combat de Bièvre ;

III. Le combat de Gedinne et de Louette-Saint-Pierre.

(1) « Sur la route à peine visible dans l'ombre épaisse, coule rapide, vers Monthermé, un flot humain moutonnant, tumultueux ; un vent de panique souffle sur les fuyards... » Récit d'un témoin, cité par Hanotaux, o. c., V, p. 159.

1. *L'entrée et l'avance des troupes allemandes : premières escarmouches.*

Les troupes du VIII^e corps sont entrées en scène tardivement, ayant participé, dans les premiers jours d'août, à l'attaque de la position fortifiée de Liège. Signalées pour la première fois le 19 août aux environs de Villers-la-bonne-eau, elles partent le 20 août vers Sibret et occupent au soir de cette journée, la région Morhet-Houmont. Le 21 août, elles défilent de 6 h. 30 à 9 h. 30 à Hatrival, et on les retrouve à Mirwart, à Chanly, à Halma. Le 22 août, elles atteignent Sohier et Haut-Fays, d'où elles partent pour le combat à la soirée ou le lendemain.

L'itinéraire précis qu'elles suivirent nous est retracé dans le journal de campagne qu'a abandonné à Pussemange un Fahnenjuncker du 69^e régiment d'infanterie, 31^e brigade, 16^e division, VIII^e corps. L'auteur, Max Centgraf, est originaire de Belgard (Persaute, Poméranie). Nous publions, en résumé, quelques extraits de cet intéressant document : il révèle l'état d'esprit des troupes du VIII^e corps, et met aussi en relief la promptitude avec laquelle fut parcourue la distance considérable qui sépare la frontière grand-ducale de la région des combats. On remarquera que ces unités entrées le 20 août à 7 h. 53 à Longwilly, atteignent Poix-Saint-Hubert le 21 août à la soirée, passent en arrière de Wellin dans la nuit du 22 août, participent au combat de Gedinne et à l'incendie de cette localité le 23 août, brûlent un second village dans la nuit suivante et entrent à Membre le 24 août au matin.

Mobilisé à Trèves, le 6 août, avec la 5^e compagnie du 69^e régiment d'infanterie, le soldat Centgraf bivouaque le 7 août devant Luxembourg, où il mange à midi, avec le hauptmann Bischoff et les lieutenants Hoffmann et Nolldechen, des pigeons-voyageurs français qu'ils viennent d'abattre. Il constate que « les Luxembourgeois sont portés pour les Allemands ». Le 9 août, départ pour Strassen, Mamer, Graulinster, où il arrive le 10 août après une marche excessivement pénible, sous un soleil brûlant. Les hommes tombent par centaines. Du 12 au 15 août, séjour à Heffingen et le 15 à Haller : on y rapporte que la 15^e division est engagée dans un combat et on recule jusque Christnach et Heffingen. Le 17 août, passage du général Welmann. Le 18, départ par Christnach, Diekirch, Bastendorf, Brandenburg, vers Brandscheid. « Nous nous trouvons dans la marche en avant, car le défilé des autres troupes, que nous avons couvertes, est maintenant terminé. On dit que les Belges sont terriblement cruels et on nous a commandé de les

traiter sans égard. » Le 19 août, on passe à Hosingen, Lellingen, Eschweiler, Derenbach. Le 20 août, à 7 h. 53, on traverse la frontière pour arriver à Oberwampach, Longwilly et Bastogne. « Ces villages sont comme dépeuplés. Tous les grands sapins des chaussées ont été coupés et disposés en barricades. De profonds canaux sont creusés en travers des routes. Nos pionniers ont déjà tout réparé. » A 16 h. 30 arrivée à Givry.

Le 21 août, à 3 heures du matin, marche à travers les Ardennes. « Devant Saint-Hubert, nous avons trouvé un magnifique château de comte, qu'on venait d'abandonner. Nous l'avons pillé. Le vin coulait à flots. J'ai éprouvé un sentiment de pitié en voyant ainsi traiter ces précieux meubles, ces bijoux, ces glaces, etc. » A 21 h. 30, la troupe prend quartier à Poix-station. A 2 heures, alarme. La fusillade est vive : on expédie les soldats dans la nuit noire ; retour à Arville.

Le 22, à 4 heures, réveil et départ. « L'empereur n'est pas encore arrivé. Fatigués et avec grande peine, nous nous traînons de kilomètre en kilomètre et nous arrivons en arrière de Wellin. Il pleut. Départ à 10 heures, marche durant toute la nuit. Le 23 août, à 7 heures, nous entendons soudain des salves de fusil. C'est un combat près de Gedinne. »

D'après un autre document (1), le VIII^e corps a passé la frontière à Ober-Wampach, a traversé les Ardennes belges et a participé au combat de Bièvre le 23 août.

Le VIII^e corps de réserve (2), qui devait soutenir la lutte aux environs de Sedan (3), avait dédoublé, comme nous l'avons vu, son itinéraire, pour être à même de suivre à la fois le XVIII^e corps et le VIII^e corps de l'active. Sa marche nous est connue par les mémoires du Hauptmann Schmidt, publiés en 1915 (4). Partant de Coblenze, ces troupes ont gagné Trèves, Echternach, Eppeldorf, Diekirch, Nachmanderscheid, ont rencontré à Bastogne les troupes de la Hesse et se sont dirigées sur Monaville, Bertogne, Saint-Hubert.

Avant même l'entrée en scène des troupes du VIII^e corps et du VIII^e corps de réserve, des escarmouches eurent lieu en plusieurs endroits de la région qui nous occupe en ce moment, entre la cavalerie Sordet et les éclaireurs allemands de la division de la Garde et de la 5^e division de cavalerie allemande.

Les premiers uhlans sont signalés de divers côtés le 7 août : à Lutremange (Villiers-la-Bonne-Eau), à Neffe (Bastogne) — où ils se

(1) HAUPTMANN LANGE, *Kriegserlebnisse und Kriegserfahrungen*, dans *Vellsagen und Klasings Monatshefte*, XXX Jahrgang, mai 1916, p. 78 et ss.

(2) Nous en avons donné la composition ci-devant, p. 173.

(3) Cfr. *Die Schlachten und Gefechte des Grossen Krieges 1914-1918*, Berlin, Hermann Sack, 1919, p. 16.

(4) *Mit meiner Feldkompanie bis an die Marne*, Berlin, Schönfeld, p. 21 à 64. Voir aussi HANOYAUX, o. c., V, p. 88.

rencontrent avec un peloton de dragons français (1) — à Halma, à Wellin, à Ponderôme, à Houyet (2). Plusieurs d'entre eux sont faits prisonniers à la ferme Antoine, à Baronville (3). Il en passe à Assenois (Sibret) le 9 août. C'est le 9 août à 10 heures que le dernier convoi belge circule sur la ligne du chemin de fer de Gouvy-Libramont. La ville et le pays de Bastogne se remplissent de troupes de cavalerie le 10 août, jour auquel remontent les escarmouches de Sibret (4), de Laval (Rechrival), de La Falize (5), de Sainte-Marie-Wideumont (6) et de Rochefort (7). Celles de Saint-Hubert, de Bras-Saint-Hubert, d'Hatrival, de Vesqueville et de Bande (8) sont du 11 août, jour où la région fut traversée par les troupes de cavalerie qui gagnaient la Lomme, après avoir mis le feu à Gérumont et à Rosières.

C'est désormais dans la région de la Lesse que se produisent de quotidiennes rencontres; à Ave, à Han-sur-Lesse et à Lomprez le 12 août; au Bois d'Aye, à Buissonville, à Laloux, à Mirwart, à Grupont, à Chanly, à Sohier, à Daverdisse le 13 août; à la ferme de Bry, à la Baraque (Conjoux), au bois aux Perches (Custinne), à la Briqueterie de Vachaux (Villers-sur-Lesse), le 14 août; à Houyet le 15 août (9). D'autres escarmouches, dont nous ignorons la date exacte, avaient aussi lieu vers ce moment à Awenne, à Arville.

C'est qu'en effet, la cavalerie Sordet cédait de jour en jour le pas à la cavalerie ennemie. Le 12 août, à 11 heures, les trois divisions françaises avaient reçu l'ordre de se transporter, dans l'après-midi, la 1^{re} vers Lomprez — reconnaissances vers Baillonville et Sinsin —, la 3^e vers Vonèche — reconnaissances vers Libin —, la 5^e vers Beauraing — reconnaissances vers Anseremme; quartier général à Ponderôme.

A la soirée du 13 août, le général Sordet, ayant décidé de renforcer le service de sûreté du corps de cavalerie, à la suite des engagements de la veille, dirigea deux compagnies sur Ave-et-Auffe, avec mission de pousser si possible jusqu'à Han-sur-Lesse, afin de tenir les routes venant de Rochefort et de Saint-Hubert. Le 45^e d'infanterie renforcé d'une

(1) V. tome I, p. 11.

(2) V. tome IV, p. 41.

(3) V. tome IV, p. 70.

(4) V. tome I, p. 10.

(5) V. tome I, p. 10.

(6) V. tome I, p. 13.

(7) V. tome IV, p. 24.

(8) V. tome I, p. 13.

(9) Sur ces diverses rencontres, voir tome IV, p. 26 et pp. 31 à 41.

batterie, fut dirigé sur Villers-sur-Lesse et Ciergnon, en vue de préparer pour le lendemain le débouché éventuel de la cavalerie au nord de la Lesse, opération qui ne put d'ailleurs être effectuée.

Le 14 août, le corps de cavalerie Sordet fut alerté. La 5^e division fut dirigée sur Houyet, avec ordre de franchir la Lesse, soutenue par les éléments du 45^e d'infanterie qui occupaient le pont, et d'agir contre les colonnes allemandes signalées au nord de la rivière. Les avant-gardes entrèrent plusieurs fois, comme nous l'avons vu, en contact avec les partis ennemis, mais le gros ne put déboucher au nord de la Lesse, en raison des difficultés du terrain (1).

Craignant d'être acculé à la Meuse, le général Sordet donna aussitôt des ordres pour faire dégager le pont d'Hastière, et fit préparer le passage du corps de cavalerie dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Il dirigea sur Beauraing — où se trouvait le parc d'aviation du corps de cavalerie — les deux compagnies du 45^e d'infanterie qui se trouvaient à Ave-et-Auffe et prescrivit au reste du régiment de gagner le 15 août Houyet et Hulsonniaux, avec la mission de tenir les passages de la Lesse et de surveiller les directions de Mont-Gauthier et de Celles.

Le 15 août, instruit de l'importance des troupes allemandes qui avaient attaqué Dinant et craignant de compromettre le corps de cavalerie dans une aventure osée au nord de la Lesse, le général Sordet décida de passer la Meuse à la soirée et de se reporter à l'aile gauche de la 5^e armée, pour en assurer la liaison avec l'armée belge, conformément aux instructions qu'il avait reçues du Grand Quartier Général. A la nuit, la 1^{re} division de cavalerie s'établissait à Biesmerée, la 3^e division à Laneffe, la 5^e division à Florennes.

C'est ainsi qu'à partir du 15 août, les patrouilles allemandes ont le champ libre dans le vaste espace compris entre la Semois et la Meuse. On les voit paraître dès le 15 août à Chanly, à Halma, à Lomprez, à Haut-Fays, à Honnay, à Vonèche, à Froidfontaine, à Gedinne, et dans de nombreux villages de cette région. Le 15 août, un poste fixe de uhlans — semblable à ceux que nous avons signalés à Redu, à Foy-Notre-Dame, à Jannée, au « Tige » (Buissonville), à Framont et dans la forêt de Luchy — s'établit au « Bois des Cordes », près de Bièvre, endroit merveilleusement choisi, d'où l'observateur tient sous son regard les routes de Gedinne, de Bouillon, d'Houdrémont et de Monceau, et est à même de surveiller les points culminants, au loin et au large.

(1) Colonel BOUCHERIE, o. c., pp. 43 et 44.

Le 17 août, des uhlans s'emparent d'une ferme à Lomprez et s'y installent en maîtres.

Les quotidiennes rencontres qui s'étaient produites dans la première quinzaine d'août avaient, on le comprend, causé dans la population civile une très vive émotion. Chacun sentait l'approche de l'heure décisive.

Les troupes allemandes respectèrent plus ou moins la région située entre la frontière grand-ducale et le champ de bataille. Dans les rapports que nous faisons suivre (1), on relèvera — outre d'assez nombreux cas de pillage, comme à Villers-la-Bonne-Eau, à Roumont, à Rondu, à Vesqueville, à Saint-Hubert, à Arville, à Chanly, à Halma — l'incendie, près de Villers-la-Bonne-Eau, de la ferme Daco, où s'étaient arrêtés les Français; l'incendie, à Roumont, de la ferme-auberge de la « Barrière Hinck »; à Arville l'incendie d'une maison; à Wellin le meurtre d'un civil à l'aide de plombs de chasse et l'incendie d'une maison.

Malgré cette préservation relative, les agissements des soldats du VIII^e corps laissaient présager les méfaits plus graves dont ils allaient bientôt se rendre coupables : qu'on lise leur attitude à Rechrival, à Jenneville, à Halma, à Wellin, et dans beaucoup d'autres localités.

Suivons maintenant pas à pas ces troupes dans leur avance depuis la frontière grand-ducale jusqu'à la Lomme et retraçons les incidents par lesquels elles signalèrent leur passage dans les principaux villages qui constituèrent les étapes de cette avance, à savoir à Villers-la-Bonne-Eau, à Assenois, à Morhet, à Houmont, à Rechrival, à Roumont, à Rondu, à Bras-Saint-Hubert, à Jenneville, à Vesqueville, à Saint-Hubert, à Hatrival, à Smuid, à Mirwart et à Awenne.

N° 696.

Lundi 3 août, les habitants de *Villers-la-bonne-eau* (2) apprirent que les Allemands étaient à Wiltz et que des patrouilles s'avançaient vers la frontière belge. Les gendarmes firent hisser le drapeau au clocher de l'église et à l'école de Lutremange. La garde civique organisa des patrouilles de surveillance.

Vendredi 7 août, 15 uhlans, venant de Wiltz, entrèrent à Lutremange et s'y renseignèrent sur le « comte de Losange ». Le garde-forestier J.-H. Naser, en uniforme et fusil en main, leur ordonna de faire demi-tour et les renvoya sur Wiltz : ils repartirent au galop sans mot dire.

Le 9 août, les hommes furent réquisitionnés pour creuser près de la maison Meurisse, des deux côtés du pont jeté sur la rivière, une profonde tranchée, dans le but de retarder l'entrée de l'ennemi. La même opération se fit à Bettlange, autre

(1) Nous les devons généralement à l'obligeance de MM. les curés des paroisses.

(2) Rapport de M. l'abbé Olinger, curé de l'endroit.

hameau assis sur la frontière. En même temps, quelques civils abattaient des arbres le long des grand'routes.

Le 10 août, 7 uhlans se dirigèrent sur Villers, venant de Harlange, par Bettlange. Ils passèrent par les prés, à côté des tranchées, pénétrèrent dans la maison de M. Meurisse, conseiller communal, et le menacèrent, ainsi que les habitants de Lutremange, de l'incendie et de la mort, si l'on ne faisait aussitôt disparaître les tranchées, puis après l'avoir insulté et maltraité, ils regagnèrent Tarchamps, par Lutremange. Les fossés furent aussitôt comblés. M^{me} Meurisse se réfugia au presbytère de Villers. Ses enfants passèrent les nuits suivantes à surveiller les abords de leur maison pour ne pas se laisser surprendre dans le sommeil.

Le 15 août, tandis qu'au son des cloches la procession du très saint Sacrement se déroulait dans les rues du village, cinq avions évoluaient en tous sens.

Le 17 août, à 10 heures, une patrouille de 9 hommes pénétra à l'église; les soldats y firent une perquisition en règle et emportèrent les deux drapeaux du clocher.

Le 19 août, le colonel von Heusing, du 161^e, accompagné de quatre hommes, vint prendre le curé comme otage et le mit sous la garde de quatre sentinelles, devant le presbytère, jusque 16 heures. Le général von Graefe, arrivé bientôt avec son état-major, lui défendit de se coucher et de sortir de sa maison. Les troupes apposèrent l'affiche ci-dessous :

AVIS

L'officier commandant les troupes allemandes porte à la connaissance du public ce qui suit :

Toutes les personnes qui — n'étant pas militaires et n'étant pas reconnaissables comme soldats par des signes extérieurs (uniforme) — tirent sur des soldats allemands ou commettent d'autres actes d'hostilité contre les troupes allemandes seront irrévocablement mises à mort.

Quiconque détruira ou endommagera des voies ferrées, lignes télégraphiques ou autres moyens de communication sera arrêté et immédiatement fusillé.

Je fais savoir qu'en cas d'attaque contre un soldat allemand ou de dommages causés aux communications sera toujours rendue responsable la commune sur le territoire de laquelle le fait aura été accompli. On mettra le feu à ce village et arrêtera tous les habitants mâles, capables de porter les armes.

Au sujet des prestations à fournir pour la nourriture des hommes et des chevaux, on fait savoir qu'il sera toujours délivré un reçu des quantités fournies.

Un oberleutnant de Cologne, von Laurentius, s'essaya vainement à empêcher le pillage du presbytère : vins, jambons, lard, œufs, poules, pommes de terre, etc., disparurent en peu de temps, ainsi d'ailleurs que dans les maisons du village. Vers le soir, on réquisitionna paille, foin, chevaux et attirails d'attelage, têtes de bétail; 300 poules et oies furent enlevées et mangées. Environ 20,000 hommes campèrent dans la paroisse, dont un bon nombre avaient déjà pris part au combat de Liège. Ceux-ci étaient d'avis qu'il faudrait du temps pour arriver à Paris, tandis que les officiers, orgueilleux et remplis de haine à cause de la résistance belge, ne savaient comment exciter leurs hommes. Voler et réquisitionner à tort et à travers, priver la population du nécessaire, tels étaient les moyens prônés par eux pour écraser un petit peuple qu'ils maudissaient. Quand le 20 août, à partir de 3 heures, toutes ces colonnes gagnèrent Sibret, de nombreuses familles n'avaient plus rien

à manger. Le fermier Antoine Poncelet avait reçu, pour un bœuf qui lui avait été enlevé et un champ de froment qui avait été détruit, un bon libellé ainsi : « Auf zum Schützen fest nach Paris ».

Les habitants purent se reposer la nuit suivante, mais le 21, à 9 heures, la Landwehr de Dusseldorf envahit le village. Moins voleurs que les premiers, ces soldats étaient néanmoins assez gourmands pour prendre ce qu'ils trouvaient à leur portée.

Le 22, vers 1 heure du matin, ils reçurent l'ordre d'avancer très rapidement pour rejoindre le gros de l'armée du côté de Champlon et ils partirent à l'aurore. Le 23, une patrouille vint mettre le feu à la ferme Daco, sur la route d'Arlon-Bastogne, pour la punir d'avoir reçu et logé un détachement français. Jusqu'au 14 décembre, on ne vit plus de soldats ennemis.

N° 697. Le 9 août, à 20 heures, une patrouille de uhlans traversa *Assenois*, se dirigeant vers Bastogne. Le lendemain, à 11 heures, un détachement français, sur les indications d'un habitant du village, surprit des uhlans sur la grand'route, entre Assenois et Sibret, et en tua ou blessa quelques-uns; ce fut l'occasion du meurtre d'Hector Rosier, de Sibret, qui a été relaté dans cet ouvrage (1), et de l'incendie de la maison veuve Pinson. M. de Coune, d'Assenois, s'y rendit en auto et conduisit un blessé allemand dans la ville de Bastogne, qu'il trouva remplie de troupes et où il fut retenu prisonnier jusqu'au lendemain. Le 11, les Allemands enlevèrent en auto les deux porcs qui avaient été carbonisés dans la maison sinistrée.

Le 19 et le 20, il passa des troupes qui avaient, pour la plupart, combattu à Liège et montraient déjà de la fatigue. Ces soldats venaient de Harlange.

N° 698. C'est le 9 août — écrit M. l'abbé Jadot, curé de *Morhet* — que fut détruit, à Bastogne, le pont du chemin de fer. Le dernier train belge passa à Morhet le 10 août à 9 heures : on avait rappelé, le matin même, trois nouvelles classes de militaires. Dans l'avant-midi du même jour, il passa un détachement de dragons français, dont le lieutenant me demanda s'il était exact qu'il y eût des Allemands à Jodenville; quelques heures plus tard, il tomba dans l'escarmouche de Sibret. A la soirée, des uhlans s'arrêtèrent en face de l'église.

Le 11 août, on sonnait la messe à 7 heures quand commencèrent à dévaler par la route de la gare les troupes de cavalerie qui avaient campé la nuit précédente à Nives, Vaux-lez-Rosières et Rosières et y avaient commis des crimes affreux. En arrivant, elles brûlèrent le drapeau national (2). Après s'être engagés sur la route de Saint-Hubert, ces soldats revinrent en arrière, vers 13 heures, l'avant-garde ayant, dirent-ils, rencontré dans le bois un corps de cyclistes français, et ils se dirigèrent sur Copon, Magerotte, Lavaselle, Houmont, Rechrival et Amberloup.

Les jours qui suivirent, à la nouvelle des horreurs commises à Rosières, à Sibret et à Cobreville, l'imagination de la population s'exalta et l'on songea à se réfugier dans les bois.

Le 19 au soir, il vint un régiment de Trèves, qui avait séjourné quinze jours

(1) Tome I, p. 66.

(2) Voir tome I, p. 16.

dans le Grand-Duché de Luxembourg et avait campé à Villers-la-bonne-eau, Assenois et environs. Le colonel, de religion catholique, et deux capitaines logèrent au presbytère. Leurs journaux racontaient, dirent-ils, les horreurs commises par les Belges. A Liège, des femmes avaient arraché les yeux et brûlé la tête à leurs soldats; aussi venait-on de les châtier en jetant tous les habitants d'une rue de la ville dans la Meuse. Ces troupes gagnèrent le lendemain Hatrival et la zone des combats. Les jours qui suivirent furent marqués par de forts passages de troupes et de convois de toute espèce venant à la fois par la route de Jodenville-Sibret et par la route provinciale de la gare.

N° 699.

A Houmont — écrit M. l'abbé Delbrouck, curé de l'endroit — comme la poste ne m'apportait plus les pains d'autel, qu'en temps normal je recevais de Dinant, je priai M. l'Instituteur de se rendre à Bastogne dans l'avant-midi du 10 août. Il n'y avait pas encore d'Allemands en ville, alors que d'après la rumeur, il y en avait des milliers. A son retour, M. l'Instituteur m'apprit que je pourrais obtenir des hosties dans l'après-midi, auprès des religieuses de l'hospice. Je partis à 10 heures, accompagné de François Mignon. A un kilomètre de Bastogne, nous rencontrâmes une centaine de cavaliers, qui venaient de dévaliser le château « Eole ». Deux officiers nous questionnèrent : « Où allez-vous? — A Bastogne. — Que faire? — Chercher des hosties. — Allez à Bastogne, mais vous n'en reviendrez pas. — Dans ce cas, nous retournons chez nous. — Si vous faites un pas en arrière, vous êtes fusillés. — Dans ce cas, nous allons à Bastogne. »

La ville regorgeait de milliers de soldats et était en état de siège. On y enlevait les drapeaux. De multiples démarches restèrent infructueuses et nous ne pûmes rentrer qu'après dix jours.

Le 11 août, Pinsamont reçut les premiers cavaliers ennemis (1).

Les troupes campèrent ensuite à Houmont le 20 août, à partir de 10 heures.

N° 700.

La paroisse de *Rechrival* groupe les hameaux de Rechrival, Hubermont, Rechimont, Renuamont, Milliromont, Laval et Loupville.

Le 10 août vers 17 heures, une petite rencontre se fit à Laval, sur le territoire de la paroisse, précédant ou suivant l'escarmouche de la Falize (2). Un uhlan fut tué sur le haut de la côte, dans la direction de Tillet, où il fut enlevé aussitôt; un cheval fut tué sur le chemin, à cent mètres de Laval; un soldat, blessé en dessous de Laval, fut emporté sur la route de Rechrival et deux chevaux blessés s'enfuirent à fond de train sur Loupville. Deux Français, le lieutenant Jean Husson, du 15^e chasseurs et le soldat André Bontemps, atteints dans le combat, furent recueillis et soignés par les religieux rédemptoristes de Beauplateau.

Le lendemain 11 août, à 13 heures, les troupes commencèrent à défiler sur la route Sibret-Sprimont. Comme le curé, qui revenait de Beauplateau, s'était arrêté pour les regarder près de la chapelle de Laval, un officier lui enjoignit de retourner chez lui et les habitants du hameau furent inquiétés : on avait vu, racontaient les

(1) Voir tome I, p. 82.

(2) Voir tome II, p. 12.

soldats, un espion habillé en prêtre, caché sous les hangars ou dans le château de Laval. A 17 heures, les troupes prirent possession du village, brutalement, revolver au poing. A l'aide de cordes qui mesuraient plus de dix mètres de longueur, le curé, l'instituteur, son fils et les membres de la famille Gérard Cornélis furent liés à des arbres. Il s'en fallut de peu que l'école fût gravement endommagée ou incendiée.

Libéré un moment pour assister au souper des officiers, le curé fut ensuite repris et passa la nuit à l'école, lié, ainsi que les autres otages, et menacé d'être fusillé, si un seul coup de feu était tiré.

Le 12 août au matin, ils furent tous, de nouveau, liés aux arbres de la route pendant deux heures.

Au départ, un officier supérieur fit demander pardon au curé et le remercia du bon accueil que ses troupes avaient reçu au village.

Le 21, il vint des troupes considérables. Le curé reçut des officiers au presbytère. Un soldat lui répéta « qu'on arrachait les yeux et qu'on coupait les oreilles aux cadavres allemands et qu'on tuait les soldats en traîtres ». Un officier lui demanda s'il était vrai que le roi Albert eût distribué des armes à tous les Belges pour tuer les Allemands.

A Laval, plusieurs familles furent inquiétées à propos de quelques lances abandonnées par des uhlans. Les hommes du hameau avaient été retenus comme otages et enfermés dans une chambre; comme ils réclamaient à manger, on leur apporta l'aliment qu'ils avaient préparé pour leurs porcs. Dans la nuit, ils furent très brutalement conduits à Flamierge pour être fusillés, mais ils furent libérés le lendemain.

N° 701. Débouchant en masse, le 12 août, d'Houffalize et de Bastogne, des détachements ennemis vinrent incendier à Roumont la ferme-auberge dénommée « Barrière Hinck », sous le prétexte qu'on y avait entendu tirer. Or, il paraît bien établi que les Allemands avaient fait feu sur une auto de passage. Le propriétaire, Arsène Hinck, fut lié sur une mauvaise voiture, presque tué, et emmené jusque Champlon, où un simulacre de jugement établit qu'il était innocent. Dans l'incendie périrent un cheval et plusieurs têtes de bétail. Les incendiaires s'approprièrent trois chevaux, deux bœufs et sept porcs. Une dépendance, servant de grange et d'écurie, avait été préservée : de nouveaux arrivés, qui cantonnèrent à cet endroit le 23 et le 24 août, la livrèrent aux flammes. Un bâtiment voisin, qui était appelé à abriter une gendarmerie belge, fut totalement pillé et saccagé.

N° 702. Le 19 août, à 16 heures, des troupes de cavalerie allemande assez considérables envahirent tout à coup le village de Rondu, barrant les chemins à l'aide de perches, herses, etc., construisant des barricades, montant sur le toit des maisons pour scruter l'horizon. Elles furent bientôt suivies de troupes d'infanterie. Le château du Chenet fut pillé, saccagé et souillé. Le curé, M. l'abbé Cerfontaine, averti que les soldats avaient volé des guêtres et des souliers neufs appartenant à un jeune marié, les vit aux pieds du commandant qui avait pris son repas au presbytère. Les troupes partirent le 20 à 8 heures, pour Hatrival, d'où elles gagnèrent le lendemain le champ de bataille.

N° 703. A Bras, une rencontre entre éclaireurs français et allemands eut lieu le 11 août.

N° 704. Le village de *Jenneville* fut sérieusement exposé lors des importants passages de troupes. Des soldats ivres tirèrent les uns sur les autres et un trompette du régiment fut tué. On arrêta cinq habitants, lesquels auraient sans doute été fusillés si l'enquête qui put être obtenue n'avait prouvé leur innocence : l'autopsie du cadavre démontra que la mort avait été causée par des balles allemandes (V. rapport n° 712).

N° 705. Les uhlands firent leur apparition à *Vesqueville* dans les premiers jours d'août. L'un d'eux, parvenu jusqu'à l'église par la route de Neufchâteau, fut blessé et fait prisonnier par un détachement de dragons français, qui s'était dissimulé dans le chemin encaissé qui conduit à Freux.

Le 10 août, neuf uhlands descendus dans une maison sise sur la route de Neufchâteau, furent attaqués à l'improviste par six dragons français. L'un des uhlands fut blessé et fait prisonnier, un autre, désarçonné, s'enfuit dans les marais. Le dragon qui le poursuivait s'embourba tellement que seule la tête du cheval émergeait : les civils les retirèrent non sans peine de la mare.

Le 13 août, un escadron de uhlands ivres saccagea et pillà quatre maisons « à la Rouge Fosse », après avoir maltraité les gens de la maison.

Les 21, 22 et 23 août furent marqués par les forts passages de troupes. Celles-ci ne respectèrent rien : elles enlevèrent 11 chevaux, 12 bœufs et vaches, pillèrent la volaille, les fourrages et les victuailles.

N° 706. A *Saint-Hubert*, dès l'annonce de la déclaration de la guerre, l'antique Etole de saint Hubert, enfermée dans une boîte en argent, protégée elle-même par un coffret en fer, fut enfouie dans une cachette soigneusement préparée. Le 4 août, le bruit se répandit que les Prussiens étaient en marche vers la ville ; des gardes-civiques bien intentionnés réquisitionnèrent aussitôt les hommes, auxquels ils firent abattre les hêtres et les frênes, sur les routes de Laroche et de Bastogne. Le 6 août, alors que l'excitation était à son comble et que l'on se demandait si l'on verrait des Français ou des Allemands, un délirant enthousiasme éclata à l'heure de midi, lorsque l'on vit déboucher deux escadrons de dragons français, escortés de chasseurs cyclistes, venant de Recogne. Le 7, la joie s'accrut encore lorsque des autobus amenèrent un millier de fantassins du 45^e de Laon, dont une garde resta en ville jusqu'au 11.

Ce jour-là, les Français se retirèrent de bon matin et nous vîmes les premiers Allemands. Une rencontre eut lieu sur le territoire de la commune : un capitaine et deux soldats français furent blessés, un soldat ennemi désarçonné ; ce dernier resta caché trois semaines durant dans les environs de Bras. Le 21 et le 22, date du passage du VIII^e corps rhénan westphalien (général von Einem), furent marqués par des vols et des pillages ; les soldats se montrèrent brutaux et exigeants, mais nous n'eûmes à déplorer ni massacres, ni incendies (1).

(1) Les soldats français dont les noms suivent sont décédés à l'ambulance de Saint-Hubert. Du 11^e corps : du 116^e régiment, Jean Pessel, Joseph Javel, Jean-Marie Lebars, Eugène Blandeau ; du 118^e, Pierre Touchart, Mathurin Radenac, François Lemoigne ; du 137^e, Arthur Choyau ; du 19^e, J.-B. Doniau, Paul Seité, Pierre

N° 707.

Le 3 août, à la première annonce de la violation du sol belge, la population d'*Hatrival* fut prise d'affolement. La garde-civique non armée commença des patrouilles, on abattit les arbres sur les routes venant de l'est et on fit sauter les ponts du chemin de fer.

Le 11 août, à 6 heures du matin, les premiers cavaliers allemands, appartenant à la troupe de von Wentzky, pénétrèrent au village et ordonnèrent, revolver au poing, qu'on abreuvât leurs chevaux. Une heure après, il arriva un escadron de dragons français, qui se heurta à l'ennemi sur la route de Vesqueville. Les Français repassèrent bientôt au village, emmenant deux prisonniers blessés, qu'ils traitaient avec grande douceur. « Ils devaient, disaient-ils, reculer devant des forces notablement supérieures. » La nuit suivante, les Allemands envahirent la gare, enfoncèrent les meubles et fracturèrent le coffre-fort. Le 20 août, à 18 heures, des cavaliers revenant de Libin occupèrent le village; le curé et dix hommes furent faits otages et passèrent la nuit à l'école des filles, entre douze gardiens. Des menaces furent proférées à la soirée, un soldat ayant prétendu qu'on « faisait des signaux lumineux ». Ces troupes de cavalerie repartirent sur Libin le 21 à 3 heures du matin. Le 21, de 6 h. 30 à 9 h. 30, ce fut un défilé ininterrompu de soldats de toutes armes qui envahirent le territoire de la commune, s'attendant à une attaque; ils venaient de Sibret et partirent le 22 sur Smuid et Wellin. A 10 heures, de nouvelles colonnes venant de Vesqueville se portèrent sur Libin, pour renforcer les troupes engagées au combat de Maissin; elles enlevèrent en passant beaucoup de bétail et leur défilé ne cessa que le soir. Le 26, le premier train allemand entra en gare.

N° 708.

Dans la première quinzaine d'août, des troupes allemandes arrivèrent à Saint-Hubert et s'installèrent à la ferme de Chermont, dépendance de cette ville. Le fermier, Fernand Servais, arbora, sans autorisation d'ailleurs, le drapeau de la Croix-Rouge au sommet du toit. Cette ferme étant située sur un point culminant, le drapeau était vu des alentours. Des Français qui venaient d'*Arville* l'aperçurent et s'approchèrent de la ferme sans défiance : ils furent reçus à coups de fusil par les Allemands qui s'y trouvaient. Deux officiers français furent gravement blessés et furent transportés à Saint-Hubert, d'où, après leur guérison, ils furent emmenés en Allemagne.

La nouvelle de cette escarmouche, ainsi que les rumeurs qui circulaient sur les méfaits de tout genre que commettait l'ennemi, jetèrent les gens d'*Arville* dans la panique. Quelques jours après, quand on annonça l'arrivée prochaine des Prussiens, les hommes s'enfuirent dans la forêt, qui avec un pain, qui avec un jambon, qui avec une couverture, qui avec une hache, une fourche ou un parapluie.

Trois mille hommes venant du Grand-Duché et du pays de Bastogne logèrent ici dans la nuit du 21 au 22 août, puis partirent sur Grupont et Wellin. Ce sont, a-t-on dit, ceux qui ont brûlé Porcheresse.

Bocon, Pierre Nicolas, Alexis Lollivier, ce dernier décédé en Allemagne en 1915; du 62^e, Jean Rollan, Joseph Legoff, du 64^e, Pierre Sorin. Du 17^e corps : du 59^e, sergent Albert Fos; du 83^e, Jean Durac. Enfin Alexis Maugan et Paul Buchart.

C'est pendant cette nuit que des soldats ivres mirent le feu à la maison de Louis Bauvir. Le lendemain, l'habitation d'Aimé Maquet fut mise à sac. D'autres maisons furent pillées. Le 22 août, neuf chevaux, trois chariots et trois charrettes furent emportés sans bons de réquisition. Les propriétaires de ces chevaux et voitures durent accompagner les troupes jusque près de Bouillon.

N° 709. A *Smuid*, le chef d'une patrouille allemande fut fait prisonnier par les Français qui occupaient Libin. Les premières troupes ennemies arrivèrent dans la matinée du 21 et leur défilé se poursuivit jusqu'au 22 au soir; ces soldats terrorisèrent la population par leurs menaces continuelles, multiplièrent vols et pillages et se montrèrent partout d'une grossièreté et d'une saleté repoussante, sans toutefois se rendre coupables de meurtres, ni d'incendies.

N° 710. A *Mirwart*, une vingtaine d'arbres furent abattus sur la route Grupont-Saint-Hubert. Le 4 août, à 13 heures, le génie belge fit exploser le « pont du Moulin », situé au pied du château, sur la ligne du chemin de fer. Tout le village, y compris les jeunes filles et les jeunes mariées, fut réquisitionné pour reconstruire le pont du 7 au 11 septembre; les femmes refusèrent le travail, mais les hommes durent être à la tâche de 6 heures du matin à minuit.

Le 13 août, à 11 heures du matin, des éclaireurs du 23^e dragons se rencontrèrent « aux Croisettes », avec des hussards de la mort. Le brigadier Houdaille, escorté d'un autre dragon, attaqua les Allemands qui, venant de Grupont, s'étaient cachés dans les récoltes; au moment où il se disposait à reconduire vers l'escadron français un hussard blessé, il fut tué à bout portant par un second hussard qui le suivait.

Le fort passage de troupes remonte au 21 août; on vit défiler notamment les 161^e, 118^e et 29^e régiments d'infanterie (1), ainsi que des hussards de la mort. Les maisons du village furent l'objet d'un pillage presque général et le château fut mis à sac : les caves furent vidées, les objets mobiliers enlevés ou brisés.

N° 711. Une avant-garde de hussards de la mort s'est rencontrée avec les Français avant le 13 août, aux confins des communes d'*Awenne*, de *Mirwart* et de *Grupont*. Un soldat français fut tué sur le territoire de *Mirwart*, tandis qu'un autre fut blessé légèrement sur le territoire de *Grupont*, après avoir blessé mortellement un soldat allemand.

Le 13 août, 3,000 soldats allemands logèrent au village avec de l'artillerie.

La nuit suivante, d'importantes troupes d'artillerie passèrent à côté du village, où un incident faillit se produire. Un soldat laissa tomber son fusil et le coup partit. Aussitôt ses compagnons de crier : « on a tiré sur nous ! » Celui auquel l'accident était arrivé dit la vérité et l'incident n'eut pas de suite.

Le matin du 14 août, l'arrière-garde arriva au village. Un soldat allemand avait coupé, dans la nuit précédente, un poteau du téléphone. La commune en fut rendue responsable et dut verser une somme de 2,000 francs.

(1) Les régiments 29 et 161 appartiennent à la XVI^e division, VIII^e corps; le 118^e appartient au XVIII^e corps et aura sans doute gagné Maissin.

On constate qu'arrivant dans la région de Saint-Hubert et de Grupont, où ils traversèrent la Lomme, les Allemands poursuivirent nettement vers l'ouest leur marche en avant, utilisant principalement la magnifique route, au tracé à peu près rectiligne, qui de Grupont gagne le plateau de Bure, Tellin et Resteigne, passe la Lesse entre Chanly et Halma, remonte vers Wellin et Froidlieu, traverse la Wimbe naissante à Revogne et gagne de là Ponderôme et Beauraing.

C'est à Beauraing que les IV^e et III^e armées allemandes opérèrent leur jonction (1).

Mais, une fois parvenues à hauteur de Halma et de Ponderôme, les troupes rhénanes s'infléchirent brusquement vers le sud, utilisant les routes de Halma-Daverdisse, de Sohler-Daverdisse, de Sohler-Haut-Fays, et de Ponderôme-Vonèche-Gedinne, routes qui les mirent promptement en contact avec le 9^e corps français sur le front Porcheresse-Bièvre-Monceau-Bellefontaine-Houdrémont-Gedinne et Louette-Saint-Pierre.

Il n'est question pour le moment que de sept localités situées de Grupont à Wellin. On relèvera dans les rapports qui leur sont consacrés l'escarmouche de « Queue de Chat », à Grupont, le 13 août, de « Frenet » à Resteigne, vers le 10 août, d'Ave le 12 août (2) et de Chanly, le 13 août.

À Grupont, des otages pris dans la région de Jenneville, à la suite de la mort d'un sous-officier, auraient couru pour leur vie un sérieux danger si l'autopsie du cadavre n'avait démontré que la mort était due à une balle allemande.

Un civil fut tué et une maison fut incendiée à Wellin le 22 août.

Le 23 août, le curé d'Halma fut à deux doigts d'être fusillé.

Lavaux-Sainte-Anne a totalement échappé à l'invasion.

N° 712.

Grupont vit passer, dans les premiers jours d'août, les cavaliers français qui gagnaient Rochefort; le 13, le 23^e dragons venait de prendre quartier au village lorsque, à l'heure de midi, on vit arriver du château de Burlin, qui domine Grupont, une avant-garde de hussards allemands. Revolver au poing, ils se firent montrer le chemin « pour voir le bourgmestre »; puis ils se débarbouillèrent dans le ruisseau et firent la sieste à l'hôtel Kinet. À 13 heures, nouvelle arrivée de hussards, par le même chemin, et même demande; puis ils se dirigèrent vers Awenne. Lorsqu'ils furent parvenus au détour du chemin dit : « Queue de Chat », les Français foncèrent sur eux. Les Allemands sentant du secours derrière eux reculèrent. On entendit une pétarade continue jusque devant la demeure du bourg-

(1) VON HAUSEN, *Erinnerungen*, p. 110. Voir aussi tome IV de notre travail, pp. 68 à 70.

(2) Voir tome IV, p. 26.

mestre. Quand le calme fut revenu, les infirmières du village relevèrent deux blessés aux abords du viaduc et les transportèrent au local de la société dramatique; quatre autres furent soignés chez Kinet, un à la brasserie. Le lieutenant von Scharitz resta en traitement chez le bourgmestre pendant huit jours, puis fut évacué sur Saint-Hubert. Le docteur Henroz, de Bure, vint les soigner; puis un aumônier militaire français, montant une auto, emporta un petit caporal français blessé et le reconduisit à Rochefort. Le 14 août, un dragon du 23^e, 3^e escadron, 3^e peloton, Paul-Jules Fisseur, né à Neuilly-S.-Front, le 8 avril 1892, mourut des suites de ses blessures, ainsi que quatre Allemands; ils furent tous enterrés à Grupont (1).

Dès le 13 août, le village resta occupé par l'ennemi. Le curé, M. Elchardus, le bourgmestre, M. Brasseur, les échevins Gustave Herin et Nestor Martin, furent faits otages et répondirent sur leur tête des actes de leurs administrés.

Puis vinrent les forts passages. Le 21 août, un bataillon d'infanterie de Trèves détruisit les armes et les munitions. Le 22, on amena un sous-officier, Willy Fritz, tombé dans les environs de Jenneville; des francs-tireurs étaient suspectés de l'avoir mis à mort et des otages avaient été pris, disait-on, dans la région. L'école fut réquisitionnée pour l'autopsie. Celle-ci fut faite en présence d'un général, de plusieurs officiers et d'un nombreux personnel, par un médecin allemand, qui expliqua par signes à M. l'instituteur, à l'issue de la séance, qu'on était en présence d'un suicide. Tandis que le canon résonnait au nord-ouest, l'assistance conduisit le cadavre à l'église, puis au cimetière, où il repose.

N° 713.

Quelques éclaireurs allemands — écrit M. l'abbé Honnay, curé — firent leur apparition à Resteigne vers le 10 août et il y eut une escarmouche sur le territoire de la commune à l'endroit dit : « Frenet ». Poursuivis par des cavaliers français qui campaient à Chanly, deux uhlands furent blessés gravement. L'un d'eux, catholique polonais, fut recueilli à la Croix-Rouge de Resteigne et administré, puis transporté à Wellin où il mourut et fut inhumé; l'autre fut soigné chez les Pères des Missions Africaines de Lyon, à Chanly, et s'y rétablit. Un troisième uhlan, mis en fuite, réquisitionna un cheval du village dans les campagnes et disparut.

L'invasion commença le 22 août (2). Deux officiers, escortés, occupèrent le bureau de poste à 4 heures du matin, se rendirent ensuite chez le bourgmestre et firent main basse sur la caisse communale, puis se présentèrent à l'église à 5 heures. De leur part, le bourgmestre vint me signifier à la sacristie l'ordre de comparaître. Ils m'attendaient au bas de l'église : « Monsieur le curé, dit l'un d'eux, si toutes les armes ne sont pas réunies pour 8 heures, vous êtes fusillé, ainsi que le bourgmestre ». Invité à publier une proclamation, je rédigeai aussitôt l'affiche suivante, qui fut apposée à la porte de l'église :

(1) Leur tombe porte l'inscription suivante : « Den gefallenen Helden 1914-1915, 4 Deutsche Husaren, 1 Franz Dragonier ».

(2) Un bon de réquisition délivré à M. Léon Wégimont, que M. l'avocat Franz Hubert a bien voulu nous communiquer, signale à Resteigne le 22 août la 9^e compagnie du 28^e rég. d'inf., 30^e brigade, 15^e division, VIII^e corps (de Coblenze).

AVIS IMPORTANT AUX HABITANTS DE RESTEIGNE.

Tous les habitants de Resteigne sont avertis qu'ils commettraient une faute très grave s'ils manifestaient la moindre hostilité à l'égard des militaires que nous hébergeons. Retenir chez soi une arme quelconque serait puni des peines suivantes : fusiller les coupables, ainsi que les autorités civiles et religieuses de la localité ; incendier le village.

Resteigne, le 22 août 1914.

Le curé de Resteigne, G. HONNAY.

Les officiers me firent ensuite monter, avec le bourgmestre, dans leur auto et ils firent irruption au château, qu'ils réquisitionnèrent presque en entier. On nous ramena au village et tandis que j'étais tenu à l'œil, sans pouvoir m'écarter, le bourgmestre dut aviser aux préparatifs nécessaires pour les troupes. Celles-ci, dans l'entre-temps, arrivaient en masse et encombraient tous les chemins. A 8 heures, je fus mené chez le bourgmestre pour y entendre de nouvelles menaces de représailles, puis je pus célébrer la messe. Les troupes continuèrent à passer compactes les 22, 23 et 24 août.

N° 714.

On relève les faits suivants à Chanly (1). L'avant-garde des dragons français fut signalée aux Baraques de Transinne le 6 août. Une division et demie de cavalerie est passée à Chanly le 7, se rendant vers Liège. Tous les villages voisins, Tellin, Han, Lavaux-Sainte-Anne, Ave, Montgauthier, en furent bientôt remplis.

Le 12 août, les avant-postes français étaient à Ave et Chanly. Le soir du 12 août, il y eut un engagement entre Ave et Han-sur-Lesse. Les premiers uhlands, au nombre de 23, nous arrivèrent le 13, à 9 heures, et vinrent jusqu'à 50 mètres du presbytère ; 150 dragons s'étaient éloignés depuis une dizaine de minutes. Il y eut une escarmouche au village même : deux Allemands furent blessés, l'un d'eux mourut à Wellin (2), le second fut soigné ici ; les Français perdirent quatre chevaux.

Le 14 août, la cavalerie française fut remplacée par de l'infanterie ; dans la journée, il fallait un passeport pour venir à confesse à l'église.

A partir du 15 août, il vint tous les jours des patrouilles allemandes.

L'avant-garde entra au village le 21 ; elle fit la réquisition des armes, proféra toutes sortes de menaces contre les habitants, et pilla les classes, y saccageant les meubles, lacérant les cartes, etc.

Le 22, le défilé d'une partie du VIII^e corps venant de Grupont-Resteigne, et se rendant vers Wellin-Daverdisse-Porcheresse, dura de 5 h. 30 à 11 h. 30. Comme je sonnais la messe, je fus fait prisonnier et emmené brutalement en tête du régiment, avec quelques hommes du village, sur Halma et Froidlieu. En cours de route, je rencontrai M. le doyen de Wellin, à qui les soldats m'empêchèrent d'adresser la parole. Je comparus devant un Etat-major, qui me libéra à 10 heures. Avant même de revenir à Wellin, je fus repris par des gendarmes, qui m'accusèrent d'être un espion et avec lesquels j'eus bien de la peine à m'expliquer ; ils me licencièrent à 12 h. 30. Des convois passèrent toute la nuit suivante et jusqu'au 23 à midi ; puis il vint des réservistes.

(1) Notes recueillies sous la dictée de M. l'abbé Lavis, curé de Chanly, le 11 décembre 1914.

(2) Préparé à la mort par M. le doyen de Wellin, avec l'aide d'une religieuse sachant l'allemand, il dit avant d'expirer : « J'en ai tué beaucoup ! J'ai fait mon devoir ! Je voudrais vivre pour en tuer encore. » Sur sa tombe on lit : « Hier ruht in Gott ein unbekannter Dragoner ».

N° 715. Le 7 août, arrivèrent ensemble à *Halma* (1) les premiers uhlands et l'avant-garde française. Le dimanche 9, vers 16 heures, les troupes françaises, qui étaient allées jusque Ouffet, rentrèrent au village : « La Belgique est purgée d'Allemands », disaient ces braves cavaliers. Jusqu'au 14, ils s'occupèrent à remettre leur matériel en ordre. Le 15, il vint de nouveaux uhlands. Le 21, les armées allemandes parurent, les armes furent ramassées chez les civils et, le lendemain, les routes furent couvertes des troupes envahissantes. Les maisons furent visitées et tout convenait à ces étrangers. La caisse communale, maigre heureusement, fut vidée, mais les sous français furent rejetés avec dédain. Le 23, l'intimidation et les rapines se continuèrent au village, tandis qu'à distance le canon des premières rencontres se faisait entendre. A 19 heures, les caves furent pillées et les soldats ivres s'en allèrent terroriser Lomprez, où ils enlevèrent le curé et des civils, et Froidlieu, où ils brûlèrent dix maisons. C'est dans cette soirée que le curé, M. l'abbé Henry, fut sur le point d'être tué. Un officier supérieur entra au presbytère, revolver au poing, exigeant du pain. Or, il n'en restait pas une once, le curé avait tout donné... Il offrit des œufs, du vin et d'autres vivres, mais il fallait donner du pain quand même. L'officier, l'arme en main, fit trois sommations. Incapable de satisfaire à cette exigence, le curé, dont on devine l'émotion et l'effroi, se jeta à ses genoux, tout en faisant son acte de contrition : il eut la vie sauve et l'officier s'éloigna. Le 24, les chariots chargés de nacelles continuèrent leur roulement assourdissant et le 25, le calme commença à se rétablir.

N° 716. Le 22 août, — relate M. le doyen Dumay — pour avoir sonné la messe matinale, je fus enlevé de l'église de *Wellin* (2) et enfermé à l'hôtel de ville, puis emmené, à 8 heures, avec les troupes sur la route de Beauraing. En vue de Froidlieu, je comparus devant un conseil de guerre, siégeant en pleine campagne et je fus licencié un peu avant midi. La dernière maison du village dans la direction de Lomprez, qui avait été désertée par ses habitants, fut incendiée. LÉON OTTELET, 54 ans, plutôt simple d'esprit, fut tué dans les circonstances suivantes. Pris de peur, il courait dans un coin du village lorsqu'il croisa une sentinelle qui cria : « Halt ! » Il passa outre et le soldat, en plein midi et en pleine rue, l'abattit à l'aide d'un fusil de chasse. J'ai vu le corps nu, portant les traces de plus de vingt chevrotines. Les médecins allemands constatèrent la chose, comme les deux médecins belges et moi-même; ils criaient au mystère et étaient visiblement gênés : le civil venait d'être abattu par un fusil de chasse, alors qu'un soldat ne peut se servir que de son fusil de guerre. Si le cas n'avait été évident, ils auraient volontiers juré que le meurtre était le fait d'un civil.

Le même jour au soir, un ecclésiastique retraité à *Wellin*, M. l'abbé Prosper Arnould, fut assez sérieusement exposé. Quatre soldats envahirent sa maison et tandis que deux de ces soldats le retenaient, le menaçant de la mort, leurs compagnons pillèrent la maison, enlevant vivres, cigares et vins. Ils emplirent de flacons des filets et aussi une cuvette, qu'ils emportèrent sur leurs épaules; ils brisèrent le

(1) Enquête de juin 1915.

(2) Rapport obtenu le 15 octobre 1914.

goulot à des bouteilles et en versèrent le contenu dans un tonneau qu'ils emportèrent. Quand l'opération fut terminée, les deux gardiens tendirent la main à leur prisonnier et s'éloignèrent.

Le 23 août, j'ai enterré au cimetière un soldat ennemi ramené des environs de Sohler-Froidlieu; sa tombe porte l'inscription suivante : « Hier ruht in Gott der Musquetier Bescheid, 9 Komp. Inf. Rgt 161. Gef. am 23. VIII. 14 ».

N° 717. *Lavaux-Saint-Anne* a reçu à trois reprises, du 7 au 14 août, de la cavalerie française : les 18^e et 22^e régiments de dragons et le 1^{er} régiment de cuirassiers de Paris; celui-ci quitta le village dans la nuit du 14 au 15 et partit vers Dinant sous les ordres du général Mangin. Quelques jours après, nous apprenions que d'importantes troupes allemandes passaient à une lieue du village, se dirigeant de Wellin sur Givet et de Rochefort sur Beauraing, par Ciergnon et Focant. C'est dans ces villages que nous avons dû aller pour voir les premiers soldats ennemis, car *Lavaux-Sainte-Anne* a été totalement préservé de l'invasion en août 1914.

N° 718. Le 7 août, une patrouille de uhlans est passée paisiblement à *Ave*, se dirigeant vers Beauraing. Le 12, à 20 heures, le village fut envahi par les dragons allemands de Bredow; mais ils vinrent se briser aux barricades que venaient d'élever les dragons français. Trois Allemands furent tués et inhumés dans une clôture voisine; un vingtaine de chevaux périrent aussi dans une escarmouche. En 1916, les trois victimes furent exhumées et transportées ailleurs.

2. *Les sanglantes rencontres.*

Nous avons suivi l'avance des troupes du Rhin et de la Westphalie jusqu'au cœur de la province de Luxembourg, à l'endroit où, modifiant la direction qu'elles avaient gardée jusque là, elles fléchirent brusquement vers le sud, pour gagner Sedan.

Trois voies principales les y menèrent, partout barrées par la résistance française : de là les combats de Porcheresse, de Bièvre et de Gedinne, dont nous allons retracer l'histoire.

Nous pouvons nous borner, pour l'instant, à rappeler les faits militaires qui précédèrent immédiatement ces sanglantes rencontres.

Lorsque la cavalerie Sordet eut franchi la Meuse à Hastière pour se porter à l'aile gauche de la 5^e armée française, les éclaireurs allemands poussèrent, le 15 août, leurs explorations dans toute la région que les Français venaient de délaisser. Mais s'étant rendu compte, par cette randonnée, que le pays était définitivement abandonné par la cavalerie adverse, ils suspendirent leur activité, comme s'ils avaient voulu éviter

d'attirer l'attention des Français sur les importants mouvements de troupes qui allaient s'opérer les jours suivants.

Le 21 août, un long cortège de cyclistes allemands, venant de Mirwart, traversa tout-à-coup la Famenne et poussa ses explorations jusque Honnay, Ponderôme, Vonèche et Gedinne. Ces soldats semèrent une vive panique parmi les habitants, car ils saccagèrent sur leur passage la plupart des bureaux de poste, de télégraphe et de téléphone.

Le même jour au soir, ou le 22 août de bon matin, les troupes du VIII^e corps atteignirent Resteigne, Chanly, Halma, Wellin, Sohier et Haut-Fays.

Dans la journée du 22 août, il y eut à Sohier, à Haut-Fays, à Daverdisse et à Gembes quelques heurts plus ou moins sérieux, avant-coureurs de la rencontre définitive.

1. LE COMBAT DE PORCHERESSE

Partant à la fois de Sohier et de Gembes, l'aile gauche du VIII^e corps, formé par la 80^e brigade rhénane, prit l'offensive à la soirée du 22 août. La rencontre se fit vers 21 h. 30 au village de Porcheresse qu'avaient occupé, dans la journée, deux bataillons du 137^e d'infanterie française, envoyés en flanc-garde par le 11^e corps, avec la 4^e batterie du 51^e régiment d'artillerie et un peloton de cavaliers du 2^e chasseurs.

Les troupes venant de Gembes n'avaient pu cependant atteindre leur objectif, s'étant heurtées, sur le parcours, à des Français qui les obligèrent à changer de route.

Quatre rapports vont renseigner le lecteur sur les principaux épisodes qui se passèrent au cours de cette marche, à Sohier, à Daverdisse, à Gembes et à Porcheresse.

§ 1. — Sohier.

Une escarmouche s'est livrée à Sohier le 13 août.

Le 22 août, les troupes du VIII^e corps se retranchèrent dans ce village, en prévision d'un combat qu'elles escomptaient, mais tout se borna à une brève rencontre avec les dragons français, vers 11 heures du matin.

A la soirée, les Allemands allèrent de l'avant, en liaison avec les troupes qui, à leur gauche, avaient soutenu le combat d'Anloy et de Maissin.

Le rapport n° 719, sur Sohier, réunit les éléments d'une enquête faite au mois de février 1916, avec le concours de M. l'abbé Collette, curé.

N° 719 Des cyclistes français vinrent à Sohier, le 7 août; avec eux il arriva un peu d'artillerie, qui fut installée dans la prairie du presbytère. Ces troupes logèrent au village.

A la soirée du 11, tout le pays fut inondé de cavalerie; le 21^e dragons, venant de Ferrières, s'installa ici et y resta jusqu'au 14. A Fays-Famenne s'établirent des unités des 5^e et 6^e dragons.

C'est du 13 août, vers 16 heures, que date l'escarmouche de Sohier. Une patrouille de quelques soldats du 5^e dragons de Fays-Famenne se trouvait à l'endroit où le chemin de Sohier à Daverdisse se greffe sur la route de Wellin-Gedinne lorsqu'une forte escouade de hussards de la Mort venant de Daverdisse apparut à la sortie du bois. Surpris, et se voyant en moindre nombre, les dragons remontèrent à cheval et ne pouvant prendre le chemin de Fays — car c'était se rapprocher de l'ennemi — ils redescendirent à fond de train vers la direction de Sohier, poursuivis par onze hussards. Le dragon Louis Vatin, de Montbrehain, canton de Bohain (Aisne), qui montait un cheval vicieux, se trouva désarçonné dans cette course éperdue et fut transpercé d'un coup de lance qui le tua sur le coup; il fut inhumé au cimetière de Fays-Famenne. Mais on approchait de Sohier, où se trouvait le 21^e dragons. On appela aux armes et les hussards allemands, ne se doutant pas de la présence d'un régiment français, furent accueillis par une grêle de projectiles. Cinq hussards furent tués, deux furent grièvement blessés. L'un d'eux, tout déchiqueté par les balles, mourut le soir même à la Croix-Rouge qu'avaient organisée dans leur couvent les Religieuses de la Charité d'Evron. Quatre hussards furent faits prisonniers, parmi lesquels le brigadier. En pleine fusillade, un dragon français, le chevalier Joseph de la Rivière, de Villers-sur-Mareuil, par Abbeville (Somme), eut la tête transpercée d'une balle et mourut quelques heures après au couvent; il fut inhumé au cimetière. Quant aux Allemands, on les enterra en dehors du cimetière et ce fait provoqua plus tard la colère de l'autorité occupante. On parvint à éviter des représailles en en rendant responsable l'autorité militaire française.

Le 14 août, on raconta que les Allemands arrivaient déjà sur Villers-sur-Lesse et les Français partirent précipitamment à la soirée, les uns vers Dinant, les autres vers Willerzie.

Le 15 et tous les jours suivants, il arriva des patrouilles allemandes.

Le 22 août vers 9 heures du matin, le VIII^e corps d'armée allemand venant de Villers-la-bonne-eau, par Saint-Hubert et Halma, vint occuper toutes les hauteurs dont Sohier est le centre et se prépara à la bataille. De nombreuses batteries furent mises en position, des tranchées furent creusées, les toits de nombreuses maisons troués pour installer des mitrailleuses dans les greniers. On évalua de 15,000 à 20,000

le nombre des soldats qui occupèrent les hauteurs. Les Français se trouvaient à Vonèche, Froidfontaine, Haut-Fays, Gembes et Porcheresse. La forêt Saint-Remacle séparait les deux armées. La journée se passa dans l'expectative : quelle armée allait s'avancer à travers la forêt à la rencontre de l'autre ?

Vers 11 heures, des cavaliers du 28^e dragons de Sedan débouchèrent de la forêt, venant par la route de Vonèche à Froidfontaine. Au lieu-dit « Hollenne », ils furent reçus par les postes allemands à coups de fusil : cinq chevaux furent tués, un Français eut la cuisse transpercée d'une balle et put être emmené par ses compagnons à travers bois, à Froidfontaine et, de là, chez M. le baron Louis van der Straeten, au château de Honnay, où déjà d'autres camarades étaient cachés. Ils purent plus tard passer la frontière hollandaise et leur bienfaiteur paya par une longue captivité en Allemagne son dévouement aux soldats français restés au pays.

Vers 17 heures, un avion français survola Sohier et échappa aux salves dont il fut poursuivi. Vers 18 heures, les Allemands partirent dans la direction de Porcheresse — qui, malheureusement, fut détruit le soir même — ainsi que de Haut-Fays et de Bièvre, qui fut le théâtre d'un combat le lendemain.

Il resta au village un soldat allemand qui avait reçu un coup de lance. Il en mourut. Deux jours après, on alla l'enterrer dans la forêt. L'année suivante, lorsque l'ennemi se mit à la recherche des sépultures allemandes, on craignit des représailles pour les localités : quelques hommes se dévouèrent pour exhumer le soldat et le ramenèrent au village, où il fut enterré.

Le 23 août, les convois allemands stationnèrent vers Wellin et Lomprez. Des soldats se mirent en état complet d'ébriété, ce qui amena les excès signalés à Wellin, à Froidlieu et à Lomprez.

§ 2. — *Daverdisse-sur-Lesse.*

Une escarmouche s'est livrée à Daverdisse le 13 août : elle mit en danger ce village, parce que les habitants furent accusés d'avoir tiré, alors que c'était le fait évident des dragons français.

Le 22 août au soir, les Allemands envahirent brusquement la localité et se firent conduire à Porcheresse, par un jeune homme, qu'ils y tuèrent.

N° 720.

Le 13 août, deux patrouilles se rencontrèrent au fond du village de Daverdisse; une poursuite mouvementée eut lieu à travers la localité et se termina par la mort d'un cavalier français, Pierre Olivier, d'Amiens; il eut la tête fracassée d'une balle à « l'allée des Barbouillons ». Son corps fut inhumé religieusement, le 15 août, au cimetière paroissial. Le seul fait de cette rencontre faillit causer la ruine du village. Lorsque les Allemands y arrivèrent, le 15 août, leur premier souci fut d'en faire le reproche aux habitants et de les accabler de menaces. Le curé comparut devant un tribunal improvisé et un jeune homme, Pierre Remacle, fut mis au mur, pour être fusillé. Il eut pourtant la vie sauve.

C'est samedi 22 août, au soir, que l'armée ennemie, en rangs serrés, traversa la commune, gagnant Porcheresse. Le défilé dura quatorze heures consécutives. JEAN LEMAIRE, 22 ans, qui habitait avec ses parents le moulin situé à l'arrêt du tramway, fut victime de leur cruauté. En passant devant sa maison, les Allemands l'enlevèrent et le poussèrent brutalement devant eux, l'obligeant à leur montrer le chemin de Porcheresse et à les y conduire. Il y fut tué en cette sinistre nuit du 22-23 août.

Le 23, vers 14 heures, Daverdisse reçut avec émotion 72 escapés de l'incendie de Porcheresse dont le curé, M. Derlet; gravement blessé à la jambe, il arriva péniblement, appuyé au bras de sa sœur. Ils reçurent dans la paroisse l'accueil hospitalier que réclamait leur détresse.

§ 3. — Gembes.

Les Français occupèrent encore, pendant toute la journée du 22 août, le village de Gembes, mais ils se replièrent dans l'après-midi sur Porcheresse.

Les Allemands les suivaient de près. A 22 heures, ils pénétrèrent dans le village et essayèrent d'aller de l'avant. Mais, arrêtés un peu plus loin, ils ne purent atteindre Porcheresse par cette voie.

N° 721.

Le 22 août a été marqué à Gembes par quelques escarmouches dans la campagne qui sépare Haut-Fays de Gembes. Des éclaireurs ennemis qui se dirigeaient vers Graide durent rebrousser chemin devant des cyclistes français, qui blessèrent un Allemand et plusieurs de leurs chevaux.

Dans l'après-midi, les Français se replièrent sur Porcheresse, tandis que ceux de Haut-Fays regagnaient Bièvre ou Gedinne.

La nuit suivante, à 22 heures, un défilé de troupes ennemies, venant de Sohier, traversa le village avec des canons, des mitrailleuses et des fourgons, se dirigeant vers Porcheresse. Le commandant prit à la première maison du village un guide pour lui montrer le chemin de Porcheresse et se comporta humainement vis-à-vis de lui, le faisant reconduire. Sa troupe n'était pas encore engagée dans le chemin de Porcheresse lorsqu'elle fut accueillie par une fusillade des sentinelles françaises : elle dut obliquer à gauche, par un chemin de terre, et bivouaqua une grande partie de la nuit dans les taillis.

Le 23 août, dans la matinée, de nouvelles troupes venant de Haut-Fays passèrent dans le village et manifestèrent leur brutalité, menaçant d'incendier les maisons et tirant sur de paisibles habitants; l'un d'eux, Héli Soroge, qui n'ouvrait pas sa porte assez vite fut atteint d'une balle à la jambe, par un soldat qui fouilla ensuite toute la maison, jusqu'aux lits où reposaient les petits enfants, qui étaient glacés de terreur. A quelques mètres de là, Armand François, voyant des soldats passer sur la rue — il était 5 heures du matin — ouvrit sa fenêtre : une balle faillit aussi l'atteindre.

En cette matinée furent amenés au village, après le sac de Porcheresse, une cinquantaine de blessés allemands du 161^e et un Français, qu'ils installèrent dans les salles de l'école. Le bourgmestre, l'instituteur et le curé furent faits otages; le curé put dire la messe, mais sous la garde de deux sentinelles. Les soldats multiplièrent les réquisitions, donnant pour les vivres des bons en allemand, où ils se jouaient des habitants. Deux blessés, les soldats Duchers et Muller, moururent dans la nuit suivante et furent enterrés le 25.

Ce 25 août, l'ambulance fut transférée à Graide.

D'après les bons de réquisition, les troupes appartenaient notamment au 161^e (dont la 7^e compagnie) et au 3^e Feldlazaret du VIII^e corps.

§ 4. — *Porcheresse.*

Tandis que le 1^{er} bataillon du 137^e régiment d'infanterie française (42^e brigade, 21^e division, 11^e corps) prenait part au combat de Maissin, les deux derniers bataillons étaient dirigés sur Porcheresse, pour flanc-garder la division. Passant à Carlsbourg, ils y établirent la liaison avec les avant-postes du 9^e corps, qui devait combattre à leur gauche, et avec des éléments de la 9^e division de cavalerie. Il était 9 h. 45 lorsqu'ils passèrent à Graide et ils parvinrent à Porcheresse à 12 h. 30, n'ayant aperçu, chemin faisant, que des uhlans, qui se retirèrent dans les bois du côté de Gembes. Le village de Porcheresse était resté complètement étranger au combat qui se déroulait, au même moment, à Maissin. Quelques cavaliers ennemis étaient seulement passés dans l'avant-midi et avaient été repoussés par des chasseurs français, avant même l'arrivée du 137^e.

A 21 h. 30, la tête de la 80^e brigade allemande (16^e division, VIII^e corps), constituée par le 160^e régiment d'infanterie, vint surprendre les Français. Il s'engagea, dans l'obscurité de la nuit, un combat assez confus (1) dont les bataillons français réussirent à se dégager sans pertes sérieuses, pour se retirer sur Paliseul.

Nous possédons un précieux récit de cet engagement, document inédit, qui émane du lieutenant-colonel Beaudot, du 51^e régiment d'artillerie de campagne, et dont nous allons publier de larges extraits (2).

(1) La publication allemande *Heldengräber* reproduit, p. 130, trois vues des tombes primitives existant à Porcheresse. Les figures 246 et 248 sont à l'endroit où le 160^e rég. d'infanterie et le 1^{er} bat. du 8^e rég. de pionniers pénétrèrent dans la localité, par le nord; 15 soldats allemands reposent dans la tombe n° 246. La figure 247 donne une tombe isolée sur le chemin de Daverdisse : à droite on aperçoit la sortie de la forêt que traversa le VIII^e corps, avant d'attaquer Porcheresse.

(2) Un récit assez fantaisiste des événements de Porcheresse a été publié par HANOTAUX, o. c., V, p. 109.

Le 22 août, le soleil apparaît à peine à l'horizon et déjà s'est répandue la nouvelle que nous allons nous porter à l'attaque. Le 11^e corps (général Eydoux), doit reprendre sa marche vers le nord; la 21^e division (général Radiguet), qui tient la gauche, avancera parallèlement à la vallée de l'Our, dans la direction générale du village de Redu. Les colonnes s'ébranlent vers les objectifs qui leur ont été signalés. Un détachement de flanc-garde comprenant 2 bataillons (137^e R. I.), une batterie (4^e du 51^e R. A. C.), et un peloton de cavalerie (2^e chasseurs), sous les ordres du colonel de Marolles, doit se porter rapidement en avant et à gauche des têtes de colonne de la 21^e D. I. afin de protéger sa marche.

C'est dans ces conjonctures que je viens de rassembler ma vaillante batterie, impatiente déjà de mesurer ses forces. L'unité quitte le cantonnement de Fays-les-Veneurs, traverse Paliseul, où stationne le 3^e dragons, et conjointement avec le bataillon Bonne et Laffont de Ladebat, se dirige sur Naomé, Graide et Porcheresse.

Je prends position à hauteur de ce dernier village; de son côté, l'infanterie s'organise, pendant que le lieutenant de Gouchenove sonde les bois avec ses chasseurs. De l'observatoire que j'occupe le panorama est merveilleux; la vue s'étend jusqu'à Gembes au nord-ouest, tandis que le village de Maissin, à 7 kilomètres au sud-est, se laisse à peine deviner. Vers le nord, la forêt s'étend au loin. Si nous nous reportons aux patrouilles de cavalerie, il n'y a pas trace d'ennemis. Seuls deux uhlands ont été vus et tués par nos fantassins.

Vers 13 heures, apparaissent à notre droite des éléments nombreux de la 41^e brigade en formation d'approche; quoique 5 kilomètres nous en séparent, il serait facile de les compter. Bientôt le combat s'engage et s'annonce comme très ardent. L'ennemi paraît s'être retranché à hauteur de Maissin. Je distingue maintenant la ligne des feux et les contre-attaques allemandes. Ils arrosent de shrapnels les hauteurs occupées par les nôtres.

Au coin d'un bois, une batterie ennemie vient occuper sa position au galop : quelle cible séduisante, en dépit de la distance; mais mes munitions sont comptées et rien ne viendra les remplacer... Notre petit détachement est perdu dans l'espace : à droite un large trou, à gauche et en arrière le vide complet. Le colonel de Marolles, installé près de moi, suit avec une attention passionnée ce premier choc qui, vers 16 heures, semble devenir pénible pour nos troupes. L'Allemand se sent plus fort depuis le repli du 17^e corps, qui a lâché pied vers 13 heures, décourrant ainsi toute notre droite.

Nous apprenons cependant dans la soirée que la 21^e D. I. a progressé, en dépit de pertes sévères et que Maissin a été enlevé de haute lutte, après avoir été incendié par les Boches; des éléments mélangés du 65^e, du 19^e et du 118^e s'y organisent.

Le jour est à son déclin lorsque le colonel de Marolles reçoit l'ordre d'occuper Porcheresse en cantonnement d'alerte. La forêt garde son mystérieux silence et c'est dans un sentiment de sécurité trompeuse que le détachement s'installe dans le village, se protégeant par les avant-postes habituels et par des barricades fort sommaires aux trois issues principales.

Porcheresse était le point de passage obligé des troupes venant du Nord. Les routes de Daverdisse, de Redu et de Gembes, qui s'y rejoignent, aboutissent à

l'unique artère : Porcheresse, Graide, pour se déployer ensuite en patte d'oie dans les directions Bièvre, Baillamont, Naomé. Nous aurions dû prévoir l'inévitable rencontre si notre peloton d'éclaireurs ne nous avait persuadé qu'il n'y avait aucun élément ennemi en face de nous; il ne faut pas oublier que nos troupes n'avaient pas encore fait l'apprentissage de la guerre et que la prudence n'était pas notre fort. J'avais heureusement reconnu la route en cas de retraite pour mettre mon matériel à l'abri d'un coup de main : la concentration s'opérerait sur l'éminence de La Boulisse, à 1,500 mètres au sud du village.

La nuit était venue et je venais de m'allonger sur un lit dans la maison du facteur Jadot lorsque, vers 21 h. 30, mon dévoué planton, le canonnier Charreau, m'avertit que des fusées venaient d'être lancées vers le Nord-Est. Presque aussitôt des cris de terreur se font entendre, tandis que le facteur et sa femme donnent l'alarme : « Les voilà ! » Je suis vêtu en un tour de main, mes hôtes ajustent mes molletières, je boucle mon dolman et, le revolver au poing, je ne fais qu'un bond dans la rue. Déjà la fusillade est vive, mes mitrailleuses sont en action et tout autour de moi, les balles s'écrasent sur les murs. C'est l'avant-garde d'une importante force allemande qui, jetée sur la gauche du 11^e corps, a pour mission de le déborder pendant la nuit. En tête marche le 160^e, précédant le VIII^e corps qui vient de Saint-Hubert et de Sohier, sans avoir pris part au combat de Maissin.

Je me hâte dans la direction du parc, que j'avais dû former dans un verger d'accès difficile, en bas du village, entre l'église et le château. Bientôt la fusillade atteint un degré inouï de violence et l'ennemi, devant la résistance qu'il rencontre, s'exalte par un chant sauvage clamé par une multitude de voix. En un instant, au calme de cette belle nuit d'été a succédé une vision infernale dont rien ne peut dépeindre l'horreur. La fureur de l'ennemi s'accroît des pertes qu'il éprouve et les clôtures en fil de fer, invisibles dans l'obscurité, l'arrêtent à chaque instant. Abject comme il le sera si fréquemment au cours de la campagne, il s'est cependant fait précéder de civils, femmes ou enfants pour la plupart, dont les cris de désespoir ont donné l'alerte à nos postes de garde.

Poursuivant ma route, je dois m'arrêter pour transporter dans une maison le maréchal-des-logis Caudal qui a reçu une terrible ruade dans la poitrine. J'arrive à la limite ouest du village et je pénètre dans le verger où sont garées mes voitures, suivi de quelques fantassins réquisitionnés. Après leur avoir donné des instructions, je les dispose, sous le commandement d'un sergent, le long des clôtures du parc. Nos attelages commencent à arriver, accompagnés des servants. L'incendie qui dévore maintenant une grande partie des maisons et des granges permet d'y voir un peu. Mes officiers sont là. Je place les servants autour des pièces, baïonnette au canon, les gradés, le sabre à la main. Une courte étreinte à mon lieutenant en premier, le brave lieutenant Soueix, qui partage mon anxiété au moment de faire un déploiement sous cette pluie de balles; une brève exhortation à mes canonniers : « Mes enfants, rappelez-vous que l'artilleur n'abandonne jamais son canon et qu'il doit se défendre jusqu'à la mort ! » ; puis rassemblant une petite section de fantassins en tête de la batterie, j'en confie le commandement au jeune et vaillant sous-lieutenant de Lagérie. Je prends moi-même la direction de la colonne, en recommandant mon unité tout entière à la protection divine et je l'engage dans le chemin

reconnu quelques heures auparavant, de manière à me rendre au point de rassemblement convenu avec le colonel de Marolles. Nous sortons du parc; il s'agit de gagner la route de Graide sans perdre de temps, car l'ennemi a déjà pénétré dans le village, dont toutes les maisons en feu éclairent les rues. A la barrière de Daverdisse, au plus fort de la mêlée, le vaillant 137^e ne recule pas d'une semelle, malgré quelques pertes et la mort du commandant du poste, le sous-lieutenant de Rengervé. Du côté de Gembes, où la résistance est moins bien organisée, l'ennemi gagne du terrain. Pendant que ma batterie s'écoule à ma suite derrière l'église vers 22 h. 30, une seconde colonne allemande venant de Gembes, et qui marchait parallèlement à la première, est arrivée près de la lisière ouest de Porcheresse, a occupé le château à moins de 60 mètres de mes voitures et, mal orientée sans doute, s'organise face à l'est, c'est-à-dire face au 160^e régiment. Un combat meurtrier s'engage entre les Allemands qui se prennent mutuellement pour des Français et de nombreux cadavres s'ajoutent à ceux qui sont tombés sous nos coups. Cette erreur providentielle sauve la batterie d'une capture certaine et, sous les balles, j'arrive à gagner la route de Graide. Malheureusement un accident banal, au débouché du verger, a coupé ma colonne en deux tronçons et je ne reverrai le second que le 23 au soir, à Bouillon, où l'a conduit le médecin-aide-major Lemerle, fait qui lui vaudra la Légion d'Honneur.

Mais le 137^e tient toujours. Le colonel de Marolles et le commandant Bonnes dirigent la défense avec le plus grand sang-froid. L'intrépide régiment sait pourtant qu'il a en face de lui des forces considérables et qu'il n'a à compter sur le secours de personne. Les fantassins s'accrochent aux maisons, à chaque pan de mur. Etonné d'une résistance qui lui vaut des pertes considérables, l'Allemand n'osera pas profiter de sa victoire et ne reprendra sa marche qu'avec la plus grande prudence dans la journée du 23. De la sorte le 11^e corps, qui a reçu l'ordre de se replier, pourra exécuter son mouvement à partir de 22 heures, sans être inquiété sur son flanc gauche.

J'avais réussi à gagner sans pertes la position de La Boulisse, où je suis rejoint, peu après, par le commandant Laffont de Ladebat. Il prend le commandement et me prescrit, au nom du colonel, d'amener les avant-trains, la résistance du 137^e ne pouvant plus se prolonger très longtemps. Puis il retraite avec l'infanterie par la route de Graide, où je m'engage à sa suite. En avant et en arrière de la colonne sont les fugitifs de Maissin, de Daverdisse, de Gembes, de Porcheresse, en proie à la plus folle panique, gémissant d'effroi, de fatigue et de faim. Nous traversons Graide, dont les maisons semblent désertes. A Carlsbourg, c'est un silence de mort. A 2 heures, je rencontre les avant-postes de la 60^e D. I. qui a pris position vers Mogimont et, en attendant l'artillerie de celle-ci, je dispose ma batterie au nord de la route Mogimont-Baillamont. La matinée s'écoule dans de sombres pensées, car après une marche de cinq heures dans les ténèbres, exposé à toutes les surprises, j'ai constaté l'absence de 65 hommes, 65 chevaux et plusieurs voitures. A midi, nous arrivons à Poupehan et, après une courte halte à Corbion, nous entrons à 17 h. 30 à Bouillon, où j'ai la joie de retrouver le restant de ma batterie. Pendant ces heures critiques, l'ennemi s'était vengé féroce-ment sur le pauvre village de Porcheresse et sur ses habitants.

Huit cadavres de soldats français furent retrouvés le 11 juillet 1918 dans le cimetière militaire de Nollevaux, où ils avaient été transférés. Un seul, Louis Boissy, de Fontenay-le-Comte, dont le corps avait été retrouvé dans les décombres d'une maison, avait été inhumé au cimetière de Porcheresse.

Un rapport spécial, que nous a dicté le curé de Porcheresse, M. l'abbé Derlet, en juin 1916, va maintenant retracer les souffrances qu'eurent à endurer, dans la nuit du 22 au 23 août et les jours suivants, les habitants qui n'avaient pas suivi les Français dans leur retraite.

Dès l'instant où ils pénétrèrent dans le village, les Allemands mirent partout le feu : une centaine de maisons furent détruites et il n'en resta intactes que vingt-trois.

Tout ce qui ne fut pas brûlé fut pillé : au lendemain du combat, 160 têtes bovines avaient disparu et il restait 1 cheval sur 56.

Six civils trouvèrent la mort.

Vingt-trois hommes, arrêtés à Graide, y furent retenus dans une grange pendant dix-sept jours et eurent beaucoup à souffrir.

Le village de Porcheresse est resté pendant toute l'occupation sous la très vive impression de la sauvagerie de l'ennemi.

A en croire le *Livre Blanc Allemand* (1) le lieutenant Erich Koch, de la 8^e compagnie du 160^e d'infanterie, aurait été « déshabillé par les civils, dépouillé et jeté dans une fosse à purin ». M^{gr} Heylen, évêque de Namur, a réfuté péremptoirement dans sa *Réponse au Livre Blanc* du 31 octobre 1915, cette ridicule accusation, par laquelle l'armée allemande a vainement cherché à justifier ses méfaits.

C'est non moins gratuitement que la publication *Heldengräber* (2) a accusé les civils de Porcheresse d'avoir aidé l'infanterie française à se défendre, en installant notamment des mitrailleuses au clocher.

N^o 722.

Le 7 août, à midi, arrivèrent à Porcheresse (3) plusieurs milliers de cavaliers français, venant de Paliseul. Ils défilèrent jusqu'au soir et reçurent, de la part de la population, un chaleureux accueil. Un capitaine me dit : « Vous regarderez bien dans la seconde voiture » ; c'était un Prélat, qui accompagnait les troupes comme aumônier. Il y eut un second passage quelques jours après ; il comprenait de l'infanterie, de la cavalerie et des cyclistes.

Pour la tranquillité de la population, les gardes-civiques faisaient des patrouilles de nuit, sans porter d'arme. Un avis du bourgmestre, recommandant le calme et

(1) Anlage 62, p. 83.

(2) O. c., p. 130.

(3) Cf. aussi *Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge*, o. c., p. 67.

l'abstention de tout acte d'hostilité, fut non seulement affiché, mais distribué à chaque ménage. Le 23 août, jour où il fut indignement brutalisé, le châtelain du village, M. Mortgat, fit lire aux officiers incendiaires cet avis, qui était resté collé dans la boîte aux affiches; il leur expliqua qu'il avait été rédigé, d'accord avec le bourgmestre et le curé et que lui-même l'avait reproduit, pour les familles, à la machine à copier; il fut remis en liberté et félicité de cet acte de prudence. En voici le texte.

AVIS

Comme il peut se faire au cours de la guerre que des troupes allemandes arrivent dans la localité, je préviens les habitants qu'ils ne doivent pas s'en effrayer : il ne peut en résulter aucun dommage pour leurs personnes, ni pour leurs biens.

Les lois de la guerre interdisent à la population civile de participer au combat.

Je rappelle aux habitants qu'ils ne doivent pas attaquer les militaires qui arriveraient isolés ou en groupe.

Ils ne doivent se livrer en leur présence ni à des cris, ni à des manifestations hostiles.

Cela s'applique même à la garde-civique dans l'exercice de ses patrouilles.

L'infraction à ces règles est de nature à attirer les plus terribles représailles, telles que l'incendie du village et le massacre des habitants.

Je fais appel au bon sens et au sang-froid de chacun pour les observer strictement.

Porcheresse, le 10 août 1914.

Le bourgmestre,
NICOLAS NESTOR.

Cependant la population, composée principalement de sabotiers, continuait ses occupations ordinaires.

Le 17 et le 18, il passa des uhlans isolés, ou par groupes de deux, venant de Daverdisse et de Redu et se dirigeant vers la Semois. En revanche, aucune patrouille française. A partir du 17, on racontait que les Français se tenaient dans la vallée de la Semois.

L'un des jours qui précédèrent le combat, à 8 heures du matin, le bourgmestre vint me dire que « les Allemands étaient près de l'église et qu'ils réquisitionnaient du vin, du lard, du pain, de l'avoine, etc. ». Je sortis et je constatai que les gens en avaient une grande peur. Ils étaient environ 120. « Quelqu'un de vous sait-il le français? », leur dis-je. Un officier, jeune baron, de Breslau, s'en détacha. « Je vous ai préparé, lui dis-je, dix bouteilles de vin. — Si c'est du vin de messe, nous ne le réquisitionnons pas. — Mais de la farine, ajoutai-je, nous n'en avons plus. — Nous avons du pain. — Le commandant veut-il déjeuner chez moi? » Il accepta, mais fit remarquer aussitôt qu'il ne pouvait descendre de cheval. Tandis qu'on lui apportait à déjeuner, il me fit admirer ses jumelles. « Puisque vous êtes si bien, nous vous donnerons de la farine! », et il en fit décharger un sac, qu'il me remit. « Bon village ici », dit-il encore, « je voudrais vous dire merci, mais je ne sais pas assez le français. » Il ne dit mot du drapeau belge qui flottait à la tour. Après un séjour d'une heure, ces soldats regagnèrent les bois, où ils avaient un poste de télégraphie sans fil. « Nous y vivons, me dit un sous-lieutenant, comme de petits sauvages. »

Le 22, dans l'avant-midi, nous entendîmes le canon de Maissin. Cinq ou six cavaliers ennemis vinrent au village et firent ferrer leurs chevaux; ils furent

bientôt traqués par des chasseurs français, venus de Graide. Vers midi, on entendit la fusillade de Haut-Fays. A 12 h. 30, le village fut envahi par les culottes rouges; ils arrivèrent de tous les côtés, par groupes de 200 à 300, jusque vers 17 heures, et se préparèrent à passer la nuit. C'était le 137^e avec quelques pièces d'artillerie. Les chemins furent barricadés. Une sentinelle fut postée au milieu même d'un bois voisin. Le presbytère donnait l'hospitalité au colonel de Marolles et à son ordonnance. Au village se trouvait aussi le lieutenant-colonel Beaudot, du 51^e d'artillerie.

De nombreux soldats vinrent prier à l'église dans l'après-midi et se confesser; ils assistèrent au salut et nous récitâmes la dernière dizaine de chapelet pour l'âme de Pie X, dont on venait d'apprendre la mort par le *Petit Parisien*.

Pendant le repas du soir, étant sorti un moment, je conversai avec un prêtre français, attaché à l'armée, qui était inquiet sur la situation. « Il est sergent, me dit ensuite le colonel, et devra commander ses hommes pour aller au feu ! » Vers 21 heures, il prit congé et me dit : « Nous ne profiterons pas longtemps de votre hospitalité. L'ennemi est signalé à 3 kilomètres. Nous devons partir demain à 3 heures du matin. Nous aurons peut-être même une alerte. » Il m'avait dit, quelque temps auparavant : « Je suis catholique; je voudrais que vous vous souveniez de moi, demain, à votre messe ».

A 21 h. 30, le sacristain sortit pour fermer les portes de l'église, mais revint aussitôt. A ce moment retentit une fusillade qui devint, en un clin d'œil, générale. J'entendis crier : « Colonel ! » ; il était déjà sur pied et je ne le revis plus. Les Allemands arrivaient.

Suivant le conseil que m'avait donné le colonel, nous descendîmes à la cave, avec deux familles voisines et treize étrangers, des gens de Maissin, qui avaient déjà été témoins de la destruction de leur village, avaient été retenus aux abords de Porcheresse, entre 17 et 21 heures, par une sentinelle française et avaient enfin pu passer, au moment où se déclenchait l'attaque.

J'entendis encore la voix des Français pendant un quart-d'heure; ils n'opposèrent qu'une courte résistance pour sauver leurs batteries et se retirèrent sur Graide.

A la cave, ceux qui avaient vu l'après-midi l'incendie de Maissin se prirent à craindre de rester dans les flammes. Modeste Davreux retourna chez lui et rapporta des pioches pour établir une issue en cas d'écroulement de la maison.

Au village, le calme était loin de se rétablir. Aux derniers cris de ralliement des Français, succédèrent les hurlements des Allemands, mêlés à des coups de feu et bientôt aux mugissements des bestiaux étouffés dans l'incendie et aux craquements sinistres des maisons qui s'écroulaient dans les flammes. J'entendis les gens de Maissin dire, en regardant par le soupirail : « Ils mettent encore le feu, comme à Maissin. » J'appelai à part l'un d'eux, le garde-champêtre, qui me raconta à l'écart que les Allemands avaient tout brûlé et tué plusieurs civils, dont M. l'abbé Maréchal. « Restez bien ici, dis-je à mes compagnons, et tenez-vous fort tranquilles ! Nous prierons ensemble et je vous donnerai l'absolution générale. »

Après trois heures d'attente dans ces conditions inquiétantes, on entend le bruit de soldats qui pénètrent dans la maison. Ils descendent les escaliers de la cave en vociférant. Hommes, femmes et enfants, plus morts que vifs, lèvent tous

les bras. Deux bougies éclairent la scène. Trois coups de feu éclatent. Je crie : « Keine Soldaten hier ! Frauen und Kinder ! » Nonobstant, deux soldats, en face de nous, continuent à décharger leurs revolvers sans répit et tirent une dizaine de coups. Je me sens atteint : une balle m'a transpercé la jambe ; ma sœur, Modeste Davreux et son fils Antoine sont aussi atteints, mais moins sérieusement. Les soldats nous poussent brutalement hors du presbytère déjà en feu. A l'extérieur, un spectacle terrifiant frappe nos regards : l'église (fig. 80 et 81) et toutes les maisons avoisinantes sont la proie des flammes, le village tout entier est transformé en une immense fournaise (fig. 79). Les rues sont remplies de cavaliers et de casques à pointe, baïonnette au canon. Nous défilons, les bras levés, au milieu de leurs huées et de leurs insultes. On nous conduit à un kilomètre, derrière le cimetière, au chemin de Daverdisse, dans la maison de Jean-Baptiste Eliza, où se trouvent déjà quelques autres prisonniers. Il est minuit 30. Ma voisine, Alvine Burnet, me raconte, toute affolée, que son mari, ALPHONSE DAVREUX, 28 ans, et son beau-frère, NARCISSE DAVREUX, 50 ans, échevin, viennent d'être massacrés sous ses yeux. Mais elle doit finir son récit sous les menaces réitérées : « Silence ! Pas parler ! » Cependant le groupe des prisonniers s'augmente d'heure en heure pour atteindre, au matin, la centaine ; ce sont principalement des femmes et des enfants, dont un bon nombre de gens de Maissin. Un major allemand me conduit ensuite à l'atelier de l'habitation et m'ordonne de donner les secours de la religion à quatre Allemands qui se meurent. Il me fait bénir une fosse, que mes compagnons ont dû creuser à proximité pour recevoir un cavalier allemand.

A ce moment, j'apprends que JEAN-BAPTISTE BRESMAL, 44 ans, est gravement blessé à la première maison du village, chez Louis Roiseux : on me refuse de lui offrir mon ministère. J'insiste en vain pour que son frère Adrien, prisonnier avec nous, puisse aller le voir. Le malheureux fut achevé d'un coup de crosse, qui lui broya la tête contre le mur de la cuisine. Il avait en vain réclamé à boire. Les demoiselles Roiseux devaient porter de l'eau aux blessés allemands, mais il leur était défendu d'en donner à leur concitoyen...

On resta longtemps sans nouvelles des autres victimes, JOSEPH DÉOM, 50 ans, époux d'Elisa Alen, JOSEPH BRESMAL, 41 ans et LOUIS ROISEUX, 47 ans, époux de Marie Hupet ; on croyait qu'ils avaient pu gagner l'étranger ou étaient prisonniers en Allemagne. Le 11 juillet 1918, lors de l'ouverture des tombes des soldats pour leur transfert au cimetière militaire de Nolleaux, on y découvrit les ossements des six victimes, avec ceux de Jean Lemaire, du moulin de Daverdisse. Ils purent tous être identifiés grâce aux chaussures et à de menus objets de métal.

A 1 h. 30 du matin, un général m'interrogea et prétendit « que les civilistes avaient tiré sur eux ». Il ajouta, en se frappant la poitrine : « Notez-le, je suis catholique ! Et votre église brûle ! » Après mes explications, il parut s'adoucir et s'éloigna en disant : « Vous recevrez des ordres ! » Ces ordres arrivèrent quand fut passée l'arrière-garde. Le défilé des troupes s'était continué sans interruption depuis le 22 au soir jusqu'au 23 à 12 h. 30. Nous fûmes autorisés à gagner Daverdisse et bientôt suivis d'heure en heure par tous ceux qui avaient réussi à gagner les bois. Des familles se retrouvaient, après s'être cru séparées pour toujours. Chacun avait à raconter ses péripéties différentes.

Au château, le feu fut mis une première fois dans la nuit du combat; les Allemands l'éteignirent eux-mêmes. Le propriétaire, M. Mortgat, arrêté le dimanche matin, fut lié à un arbre, avec un soldat français malade. Tous deux furent menacés d'être fusillés, mais ils eurent la vie sauve. M. Mortgat fut ensuite libéré et un officier écrivit sur les murs du château : « Nicht verbranden. Regt 160 ». Nonobstant le feu y fut remis et il fut incendié totalement dans la nuit suivante, après que les officiers eurent découpé hors de leurs cadres les toiles peintes et défoncé un coffre-fort.

Le bourgmestre avait quitté sa maison après sa famille, qu'il n'avait pu retrouver. Découvert par une patrouille le 24 août dans le bois de Graide où il se tenait caché, il fut envoyé sous menace de mort au café Claes, à l'arrêt du vicinal, avec défense de rentrer au village avant cinq jours. Il y rentra néanmoins le lendemain et prit soin, avec quelques hommes dévoués, d'enfouir les cadavres de chevaux et de bestiaux en putréfaction. La majeure partie des habitants avait suivi les Français. Plusieurs atteignirent Reims et gagnèrent de là diverses régions de la France ou rentrèrent à Porcheresse après trois semaines. Ceux qui n'avaient pas dépassé la Semois furent arrêtés le 24 à Graide, qu'occupaient la Croix-Rouge allemande et une garnison de 500 soldats; les femmes furent relâchées, mais les hommes, au nombre de 23, furent enfermés pendant dix-sept jours dans une grange et traités comme de grands criminels. Couchés sur une paille qui ne fut jamais renouvelée, à peine nourris, insultés et battus, menacés à tout moment d'être tués, ils n'attendirent leur libération que du départ de la trop célèbre Croix-Rouge et rentrèrent hâves et exténués dans leur village, qu'ils trouvèrent tout en ruines (1). De nombreux civils ont été l'objet des mêmes traitements. L'organiste de l'église, un vieillard, a été roué de coups, dépouillé de ce qu'il portait sur lui et obligé de regarder les cadavres des victimes; sœur Philothée, une religieuse septuagénaire eut à subir les avanies que lui prodiguèrent ces bandits.

L'église, avec son mobilier, les ornements et vases sacrés, et les archives paroissiales, le château, l'école, la ferme et une centaine de maisons étaient incendiés. La rage des soldats ne savait se lasser; à tout moment de nouveaux incendies étaient allumés et l'on crut que rien ne serait respecté. Le moulin fut brûlé le 23 à 4 heures du matin, le château le 23 au soir; c'est la Croix-Rouge qui mit le feu à la poste le 24. Il resta finalement 23 maisons, dont un quartier pauvre; 75 ménages étaient sans abri. Cent soixante têtes bovines ont péri dans les flammes ou ont été enlevées. Après la catastrophe, il restait à Porcheresse 1 cheval sur 56.

Pendant des mois, chaque fois qu'une auto ou des cavaliers traversaient le village, les habitants devaient rentrer dans leurs réduits; ils étaient insultés ou, tout au moins, regardés d'un air farouche, comme des coupables, et à tout moment on pouvait craindre de nouvelles représailles. C'est le 20 septembre qu'on crut pouvoir réorganiser le service religieux; le curé de Daverdisse, M. l'abbé Godenir, célébra la messe et les vêpres dans la grange de Jules Bresmal. Le régime de

(1) Voici leurs noms : Joseph, Marcel, Jonas et Fernand Robert; Emile Hannard; Louis Longuespée; Maximilien Louis; Eugène, Fortunat, Omer et Joseph Lambot; Jules et Emile Bresmal; René Godfroid; Melchior Robinet; Léopold, Palmyre et Louis Moniotte; Henri Petitjean; Louis Bernard; Albert Déom; Charles et Fernand Anizet.

terreur dura jusqu'à la fin décembre 1914, mais continua ses effets pendant toute l'occupation. Lorsqu'on eut découvert, le 11 juillet 1918, les cadavres des civils disparus, le bourgmestre sollicita du Kommandant de Paliseul l'autorisation d'inhumer les corps et de les transporter au cimetière. Cet officier annonça qu'il assisterait au service funèbre et interdit toute allocution ; il y vint en effet et prit place, escorté d'un acolyte, en tête de l'assistance, dans les bancs des petits enfants. Au dehors, des casques à pointe faisaient le guet derrière les haies, le long du parcours, prêts à intervenir en cas de manifestation. La population en était indignée.

2. LE COMBAT DE BIÈVRE

Le combat de Bièvre remonte au 23 août. Y prirent part du côté français la 36^e brigade (17^e division ou 18^e division provisoire, 9^e corps), du côté allemand la 30^e brigade (15^e division) et la 31^e brigade (16^e division), toutes deux du VIII^e corps.

On crut que le combat s'amorcerait à Haut-Fays le 22 août, en liaison avec le combat de Maissin ; mais les Français se retirant sans engager la lutte, l'ennemi occupa Haut-Fays et remit jusqu'au lendemain de pénétrer dans la vaste forêt qui sépare cette localité de Bièvre.

Avant d'entrer dans le détail des faits survenus dans cette région, il importe de mettre le lecteur au courant de l'avance des troupes françaises, des instructions qu'elles avaient reçues du Haut-Commandement et des opérations qui marquèrent la rencontre de Bièvre.

Les données si précises qu'on va lire ont été puisées à la *Section Historique* de l'Etat-Major de l'armée française, à Paris, et surtout dans l'ouvrage récent du général Dubois, chef du 9^e corps (1).

L'ordre du corps n° 15 de Sedan 20 août, 23 h. 50, stipule que, le 21 août, les gros du 9^e corps resteront sur place. Le 9^e corps, au fur et à mesure de ses débarquements, poussera une brigade par division sur la Semois entre Alle et Bohan, tenant par les avant-gardes les débouchés sur la ligne Houdrémont-Baillamont-Vivy.

En fin de journée, à la 33^e brigade, un bataillon du 90^e a atteint Cérivaux (Orchimont), deux bataillons Membre-Bohan ; le 68^e, Vrigne-aux-Bois ; à la 36^e brigade, un bataillon du 135^e a atteint Chairière, un bataillon, Oisy, avec avant-postes à Monceau et Baillamont, trois compagnies, Six-Planes, une compagnie, Vresse ; le 77^e a installé un bataillon à Alle, deux bataillons à Saint-Menges et Sedan.

Pour le 22 août, jour du déclenchement de la grande offensive, le général de Langle de Cary a décidé de porter le 9^e corps en échelon avancé au nord de la Semois, mais sans lui assigner aucune mission particulière. Il doit être à même soit

(1) GÉNÉRAL DUBOIS, *Deux ans de commandement*, Paris, Charles Lavauzelle, p. 29 et ss.

d'appuyer le 11^e corps, en le prolongeant à gauche, soit de couvrir la gauche de l'armée contre une offensive venant du Nord, soit même de limiter une retraite du 11^e corps, en le maintenant au nord de la Semois. Le général Dubois donne de Sedan, 21 août à 22 h. 50, les ordres suivants : Le 9^e corps portera les 33^e et 36^e brigades (17^e division ou 18^e division provisoire) dans la région Alle-Bohan-Houdrémont-Bièvre; le mouvement s'exécutant en deux colonnes : celle de droite, 36^e brigade, atteindra, avec son gros, Alle pour 9 heures; avant-garde sur Oisy, poussant un bataillon sur Bièvre, pour prendre liaison avec le 11^e corps; celle de gauche, 33^e brigade, atteindra, avec son gros, Membre pour 9 heures; avant-garde au nord de Nafrature, poussant un bataillon sur Houdrémont.

Le 22 août, à 10 heures, à la 36^e brigade, un bataillon du 135^e a atteint Bièvre, deux bataillons du 135^e, Oisy et Monceau, l'artillerie divisionnaire (18^e régiment), Monceau, le 77^e, Alle. Ces unités sont en liaison avec la 33^e brigade, qui occupe la région Houdrémont-Nafrature (90^e) et Cérivaux (68^e).

Dès 14 heures, la 4^e division de cavalerie a dû se replier sur Gedinne et Houdrémont.

A 16 heures, on a appris la retraite identique, sur Bièvre, de la 9^e division de cavalerie (1), qui a été pressée par l'ennemi.

Dans l'après-midi du 22 août, trois bataillons du 135^e, avec une compagnie du génie, sont partis pour Bièvre, deux bataillons du 77^e pour Bellefontaine, un bataillon du 77^e et l'artillerie divisionnaire pour Monceau. Tous les cantonnements étaient pris à 17 heures.

(1) Voici quelques détails sur l'activité du corps de cavalerie du général Abonneau pendant la journée du 22 août.

Le corps de cavalerie devait opérer le 22 août, à l'aile gauche de la 4^e armée, dans son offensive sur Maissin. La veille au soir, la 4^e division stationnait dans la région de Bièvre, la 9^e dans la région de Carlsbourg-Naomé-Paliseul, revenant du combat de Longlier, qu'elle avait soutenu le 20 août, et de Cugnon, où elle avait stationné au matin du 21 août. Au matin du 22 août, la 4^e division se porte dans la région de Gedinne, pour opérer vers Vonêche-Pondrôme, la 9^e division avance dans la région de Bièvre, pour opérer vers Wellin.

Tandis que la 4^e division se rassemblait déjà à Gedinne à 9 h. 30, la 9^e division, dont les chevaux étaient très fatigués, n'atteignit Bièvre qu'à 12 h. 30.

Dans l'avant-midi, on apprit que des patrouilles ennemies avaient paru dans le pays, et que deux escadrons de uhlans étaient signalés à Pondrôme, et des cyclistes vers Honnay-Beauraing. Vers 13 heures, on annonça l'arrivée de 300 uhlans à Vonêche et d'une compagnie d'infanterie à Haut-Fays. Celle-ci ne sortit toutefois pas des bois, ainsi que le constata la reconnaissance envoyée sur Haut-Fays, aussi l'artillerie de la 9^e division, qui avait pris position aux environs de Bièvre, ne put l'attaquer. A 14 heures, des patrouilles envoyées vers Beauraing se heurtèrent à des cuirassiers allemands. A 15 h. 30, les fantassins du 9^e régiment d'infanterie se crurent débordés vers l'est et se replièrent sur Louette-Saint-Denis. A 18 heures, tout le corps de cavalerie crut prudent de se retirer : la 9^e division sur la ligne Houdrémont (9^e brigade de dragons), Oisy-Baillamont (cuirassiers), Nolleaux-Plaineaux (16^e brigade de dragons), la 4^e sur la ligne Rienne-Gedinne-lez Louette.

La division de cavalerie n'intervint pas dans le combat du 23 août. A la suite de l'attaque de Bièvre-Gedinne, survenue dès l'aube, la division reçut à 5 heures l'ordre de repli : la 9^e division devait se porter, de Bièvre, par Oisy et le pont d'Alle, sur Pussemange, la 4^e division, par Houdrémont et Bagimont, sur Gesponsart. Seule la brigade de dragons ne reçut pas l'ordre, étant déjà coupée de la route de Gedinne par l'attaque allemande : elle retraits par les bois et rejoignit la division à hauteur de Nafrature.

A midi, la 4^e division cantonnait près de Gesponsart et arriva vers 18 heures à Mézières.

La 9^e division se reposa de 10 à 17 heures à Sugny et arriva vers la soirée à Prix-lez-Mézières.

Ce n'est qu'en fin de journée qu'on connut la situation d'ensemble, à la suite de renseignements transmis par le Grand-Quartier : en de multiples combats, échelonnés sur le front Longlier-Haut-Fays, certains corps ont eu l'avantage, d'autres ont cédé; partout les troupes ont été impuissantes à atteindre l'objectif qui leur a été assigné et sont en recul.

Mais, malgré ces échecs partiels, le Haut Commandement persiste dans ses résolutions offensives. Les ordres du 22 août, donnés de Stenay, pour le lendemain, stipulent que le mouvement général de l'armée sera orienté vers le front Beauraing-Laroche. Le 9^e corps doit, le 23 août, pousser une avant-garde à Gedinne, et réunir ses gros dans la zone Bièvre, Oisy, Gros-Fays, Mouzaive, Bohan, Nafrature, Houdrémont; le 9^e corps a pour mission, tout en couvrant la gauche de l'armée dans la région Houdrémont-Bièvre, d'appuyer l'offensive du 11^e corps, qui doit attaquer au nord de Paliseul.

A sa gauche prend place la 52^e division de réserve (général Coquet) qui doit occuper Willerzie (1); à sa droite la 60^e (général Joppé) qui doit occuper Graide et Merny (2).

Les nouvelles reçues au cours de la nuit changèrent toute la situation. Le 9^e corps restait seul en pointe et complètement isolé. Les routes, étroites et rares, étaient couvertes de transports et même de fractions en retraite, qui l'encombraient encore plus que la veille, à tel point qu'une auto envoyée en liaison de Sedan à Bouillon, mit quatre heures pour parcourir onze kilomètres.

Cependant les troupes avaient commencé leurs mouvements. Deux bataillons

(1) En fait, cette division n'a pas participé à l'action, n'ayant pas dépassé les Haut-Buttés. Voir HANOTAUX, V, p. 158.

(2) La 60^e division de réserve (général Joppé) comprenait la 119^e et la 120^e brigades.

Le 19 août, elle reçut la mission de garder, avec l'aide de la 120^e brigade (général Réveilbac), les ponts de la Semois, de Bohan à Alle, la seconde brigade étant laissée à St-Menges. A la soirée, des compagnies du 225^e occupent Alle, Mouzaive, Chairière, Vresse, Membre et Dohan, le gros de la brigade se trouvant à Sugny, Pussemange et Gesponsart.

Le 21 août, la brigade est dirigée sur la Semois, où elle assure la sécurité des passages, de Bohan à La Val-Dieu.

Pour l'offensive, la division vient en seconde ligne, derrière un corps de l'active; elle reçoit, dans la journée du 22 août, l'ordre de laisser la 119^e brigade sur la Meuse et d'envoyer la 120^e brigade dans la région Oisy (225^e régiment), Cornimont (336^e régiment), Vivy (202^e régiment), pour y organiser une position.

Vers 15 heures, la brigade est requise d'appuyer le 135^e régiment d'infanterie (36^e brigade, 9^e corps), qui est fortement aux prises avec l'ennemi, dans la région Haut-Fays-Gedinne. Un groupe d'artillerie se porte à Bièvre, à la gauche du champ d'action du 135^e, où il commet la méprise de tirer sur la cavalerie française.

La brigade cantonne sur place, la nuit suivante.

Le 23 août, la division se concentre dans la région Vivy-Mogimont-Corbion-Poupehan et s'y organise, en vue d'une offensive éventuelle vers le nord, contre l'ennemi qui contrarierait la retraite des troupes de combat; elle reste sur place jusqu'à la nuit. Un régiment de la 119^e brigade a tenu pendant la journée les passages entre Poupehan et Corbion; l'autre régiment s'est porté sur la rive nord de la Semois pour seconder le repli de la 120^e brigade sur le plateau de Rochehaut.

Durant la nuit du 23 au 24 août, le 248^e occupe Mogimont, le 225^e les bois situés à l'est du village, le 271^e, Rochehaut, le 247^e, la rive de la Semois à hauteur de Poupehan. Le 225^e y subit le heurt de l'ennemi, qui s'est engagé de Paliseul sur la route de Bouillon; il se replie, en déroute, sur Corbion et Bouillon.

Le 24 août, la division retraite sur la Meuse.

du 135^e avaient pris position, à Bièvre, le long de la voie ferrée, où ils trouvaient dans le talus un retranchement naturel; un 3^e bataillon était tenu en réserve derrière la gauche, au nord-ouest et près de Bièvre.

La compagnie du génie avait barricadé toutes les issues du village et s'était portée en deuxième ligne organisée le long d'un ruisseau.

A gauche du 135^e, avait pris place un bataillon du 77^e, au nord et au sud de la route de Houdrémont; les deux autres bataillons avaient été tenus en réserve au nord-est de Bellefontaine.

Plus à gauche, le 90^e assurait la défense de Gedinne.

Le 23 août, dès 3 h. 30, les unités furent alertées d'urgence. Elles restèrent sur place, sauf l'artillerie, qui gagna Houdrémont, et la 5^e compagnie (capitaine Maitrejean), qui prit position dans un bois, au nord de la route de Bièvre à Houdrémont. A 8 heures, l'ennemi attaquait tout le front Bièvre-Gedinne et bombardait violemment Bièvre; dès 9 h. 15 il cherchait à aborder le village par le remblai du chemin de fer, dont l'écartaient les mitrailleuses.

Le 77^e subissait lui aussi un heurt opiniâtre et de Gedinne, une colonne ennemie passait à l'offensive contre le 77^e.

A 10 heures, le 135^e, pris sous un feu très violent d'artillerie et d'infanterie, avait perdu la moitié de ses officiers et un millier d'hommes. Le colonel de Bazelaire, blessé, avait passé le commandement au lieutenant-colonel Graux. Le commandant de Lavalette était lui aussi hors de combat. Il fallut songer à se replier, sous les obus que lançaient à jet continu les canons allemands, qui s'étaient maintenant approchés de Bièvre. Malheureusement, l'artillerie française n'avait pu encore entrer en action et ce n'est qu'au moment du repli qu'elle parvint à repérer l'adversaire, à un moment où le 135^e, qui ne se retirait qu'au prix des plus grandes difficultés, semblait désemparé et se livrait à une déroute, qui menaçait aussi les unités du 77^e. Le commandant du corps réussit à prévenir une débandade et reforma les unités au nord du pont de Vresse.

Dès 10 h. 30, l'ennemi pénétrait progressivement dans la partie nord du village et s'y vengeait de la résistance française avec une sauvagerie qui fut rarement surpassée.

A 10 h. 35 vint aux combattants, par message verbal, l'ordre de se rallier au repli du corps au sud de la Semois. Le 135^e fut reporté sur le front Nafrature-Monceau-Petit-Pays, le 90^e sur Nafrature, le 77^e sur Gros-Fays et Petit-Fays, le 68^e au nord d'Orchimont. Le pont de Vresse fut gardé, la nuit suivante, par le 77^e, dont la 4^e compagnie, demeurée à Orchimont, y fut surprise par l'ennemi.

Le 24 août, la division provisoire du général Dubois atteignit le plateau de Sugny et Charleville.

Une publication allemande nous a donné un intéressant récit du combat de Bièvre. L'auteur, un officier du VIII^e corps, retrace toutes les phases de cette rencontre, que la férocité allemande rendit si tragique pour la paisible population du village; on y retrouve décrits les premiers incendies, l'aspect du champ de bataille, qu'encombrent les morts et les

blessés, la résistance des Français, qui font le coup de feu dans les rues, le sac des maisons et le pillage des vivres, la fuite éperdue des animaux, la désolante scène qui se passa au presbytère, d'où furent chassés les habitants (1).

Les travaux que nous allons maintenant publier sur Haut-Fays, Bièvre, Monceau et Petit-Fays renseigneront exactement le lecteur sur les événements qui se déroulèrent dans ces diverses localités.

§ 1. — *Haut-Fays.*

Peu s'en fallut que le village de Haut-Fays ne fût dans le champ du combat du 22 août. Dès 9 h. 30 du matin, uhlands et hussards français s'y rencontraient. Les Allemands se retirèrent et des troupes françaises de toutes armes occupèrent le village. Les Allemands reparurent bientôt en forces et, après un court engagement, les Français se replièrent à leur tour, laissant l'ennemi s'établir dans la localité et s'y fortifier.

C'est de Haut-Fays que les troupes du VIII^e corps partirent, le 23 août, à l'attaque de Bièvre et de Gedinne. L'artillerie allemande était postée aux environs de la localité (2).

N^o 723.

Situé à une altitude de 460 mètres, *Haut-Fays* est une station géodésique précieuse. En 1869, un topographe du gouvernement belge avait installé dans l'intérieur de la flèche de l'église un poste d'observation d'où l'on découvrait la région-sud jusque Sedan.

Dès le 8 août, écrit M. l'abbé Defrenne, curé de la localité, nous avons été complètement isolés du centre du pays. Que signifiait la proclamation de l'état de guerre lancée par le Ministre, quelles mesures de police et de sécurité tant pour les habitants que pour les biens fallait-il prendre, nous l'ignorions. Nous vivions insouciant, dans l'attente des événements, distraits bientôt par les interminables charrois militaires français qui passaient sur la chaussée Charleville-Liège. Les stocks de farine furent bientôt épuisés et nous fûmes réduits à manger du méchant pain de seigle sans levure. Nos soldats étaient partis résolus, assurés qu'ils seraient de retour dans quinze jours. Quelques volontaires partirent aussi; malheureusement les quatre derniers qui se présentèrent furent renvoyés sans explication et l'élan fut, dès le début, arrêté net.

Cependant des courriers d'occasion nous apportaient de mauvaises nouvelles de Liège : les Allemands passaient ; déjà on les avait vus à Bastogne. On eut peur : c'est donc maintenant certain, c'est la guerre. La crainte remua les âmes endormies et inspira une plus grande piété dans les cœurs fidèles. Il fallait prier. On organisa

(1) HAUPTMANN LANGE, o. c., p. 78 et ss.

(2) A consulter HANOTAUX, o. c., V., p. 107 et ss.

des saluts et des processions, qui furent très suivis. Bien des indifférents vinrent se joindre aux fidèles. Une femme qui, auparavant, se détournait, de crainte de passer même près de l'église, accourait en cheveux aux offices.

Cependant l'orage avançait. Le 15 août, la procession de Notre-Dame eut lieu avec sa solennité habituelle, mais dans un recueillement plus profond, car le canon faisait rage du côté d'Houyet. Le soir, apparurent, sortant du bois, les premiers uhlands ; ils furent l'objet de la curiosité des gamins, qui les entourèrent. Le 20, la cavalerie française prit ses quartiers dans le village ; les rues furent barricadées. Bientôt les petits Français communiquèrent leur gaieté aux habitants qui, d'ailleurs, leur faisaient un accueil très généreux : on jasant, on riait, on dansait et tantôt, si des Allemands se montraient, on leur ferait fête... Le soir, les cavaliers partirent, aux cris de « Vive la France ! » Les Allemands n'avaient donc pas osé se montrer aux Français et étaient partis dans une autre direction. Ainsi croyaient les bonnes gens.

De fait, nous ne vîmes plus rien jusqu'au 22. Ce jour-là, à 9 heures, quinze uhlands occupèrent la place. Chacun rentra chez soi perplexe : « Pourquoi les Français étaient-ils partis, puisque les Allemands devaient venir ? » A 9 h. 30, cinq hussards français mirent en fuite les ennemis. « Vive la France ! La guerre est finie ! La victoire est aux Français ! » D'autres Français de toutes armes suivirent et se postèrent dans tous les coins. Un aéro, qui brillait au soleil comme un miroir, survola le village et fut poursuivi d'une fusillade nourrie, de tous les côtés. Puis les Allemands sortirent des bois en rangs serrés. Fusils et mitrailleuses crépitèrent à toute force et le canon tonna sur Maissin. Pendant une heure, on n'entendit plus rien que le bruit de la fusillade. Puis l'on surprit un officier français qui criait en hâte à ses hommes : « Ils sont en nombre ! » Les culottes rouges se sauvèrent alors par le seul chemin qui leur restait ouvert du côté de Gedinne. Une maison brûlait dans les campagnes.

Tout à coup des hurlements sauvages se firent entendre au loin, grandirent et se rapprochèrent. Maintenant tout était gris, à perte de vue. On vit un soldat tirer trois coups de revolver et tous répétèrent aussitôt : « On a tiré sur nous ! » Tous les hommes au-dessus de 15 ans furent conduits au poste : « Tous fusillés, tous capout, civilistes tirés sur nous ! », vociféraient ces machines hurlantes. Tandis que les habitants étaient arrachés à leurs maisons, le pillage et la glotonnerie commençaient. Les hommes furent rangés le long de deux murs pour être fusillés. Le curé, mis à part, fut entouré de dix soldats baïonnette au canon ; le commandant le déclara responsable de tous les actes de mauvais gré que subiraient les troupes de S. M. l'Empereur Guillaume. A ces mots le capitaine et toute la troupe portèrent la main au casque. Le curé, ne les ayant pas imités, fut traité de grossier et enguirlandé d'importance ; pour toute réponse, il tira son chapelet.

Avisant alors un jeune sous-officier, je lui dis : « Si mes hommes, là-bas, doivent être fusillés, je désire leur parler ; tous voudraient m'entendre avant de mourir. » « Oh ! non, Monsieur, pas fusillés ! mais, pour avoir peur ! Et nous, ne plus avoir peur des civilistes ! » Après plusieurs simulacres qui faisaient réellement passer ces hommes par toutes les terreurs de la mort, nous fûmes tous enfermés à l'école, avec défense de communiquer avec l'extérieur. Nous restâmes ainsi sans

desserrer les dents depuis le 22 à 15 heures jusqu'au 23 à 5 heures. Nuit terrible, épouvantable! Personne ne savait ce qui se passait chez soi, ni ce qu'étaient devenues les femmes et les enfants. On entendait la fusillade, qui avait repris de plus belle à 20 heures. On apercevait une immense mer de feu qui couvrait les bois dans la direction de Porcheresse. Ce fut aussi une nuit d'orgie. Poursuite de femmes et de jeunes filles par une soldatesque ivre, danses macabres, parodie de l'enterrement religieux d'un soldat français simulé par un mannequin, tout fut fait.

Le lendemain, les Allemands avancèrent vers Gedinne et nous fûmes libres à 5 heures. Les magasins avaient été vidés et détruits et tout avait été pillé de la cave au grenier dans les maisons. Seule l'église n'avait pas reçu leurs outrages.

Le 23, je dis tranquillement la messe, à laquelle assistèrent les hommes qui avaient été enfermés la veille. Mais j'étais à peine à la « Préface » qu'une terrible canonnade se déclancha : tout tremblait, même les murs. Les hommes se retirèrent et je continuai la messe sans assistance. Une femme vint crier sur le seuil : « On bombarde le village! » Quand j'eus fini, je sortis en fermant les portes. Dans les rues, quel spectacle! Tout le monde gagnait les bois : brouettes, charrettes et chariots, chargés de matelas, de couvertures, d'édredons, de vêtements et de vivres; chiens, vaches et cochons, toute une cohue de choses les plus disparates s'engouffrait sous les futaies. Des canons allemands posés à quelque distance du village bombardaient Bièvre, Gedinne et Louette.

Nous arrivâmes dans une belle sapinière et ce fut vite fait d'y aménager un village. Maisonnettes, rues, sentiers, boulangerie, boucherie, laiterie, tout fut ordonné en moins de deux heures. C'était la vie de communauté, fraternelle et paisible. Un enclos avait été réservé pour la chapelle : c'est là que nous chantâmes, l'après-midi, les vêpres et le salut et que les jours suivants on récitait en commun les prières du matin et du soir et, dans l'après-midi, le chapelet; c'est là aussi que le curé donnait les avis, faisait les recommandations, très écoutées malgré les clameurs par trop bruyantes de la marmaille. Un rôdeur indiscret découvrit aux Allemands le lieu de notre retraite. Le 24 au soir, un parlementaire, précédé d'un drapeau blanc, se présenta devant notre camp fermé et commença un discours filandreux pour nous engager à rentrer. « Que faut-il faire, monsieur le curé? » « Défiez-vous, il est tard, vous êtes bien ici, nous aviserons demain. » Les crédules qui eurent l'imprudence de suivre le loup déguisé en berger furent emprisonnés, maltraités, virent leurs chevaux et leur bétail confisqués et s'entendirent, pendant toute la matinée, menacés d'être fusillés. Le 25, les hordes barbares s'éloignèrent et le signal de rentrer fut donné. Tout était pillé, mais chacun retrouvait les siens en vie et on remerciait Dieu d'avoir échappé à de plus terribles épreuves.

§ 2. — *Bièvre.*

A l'issue du combat du 23 août, vers 10 h. 30, les Allemands pénétrèrent dans le village de Bièvre et s'y comportèrent avec une férocité qui a été rarement égale. Presque tout le village fut incendié, à savoir

72 maisons. Dix-sept civils furent fusillés, la plupart dans des circonstances atroces. Le reste des habitants fut soumis à d'indicibles tortures.

Les troupes allemandes responsables de ces méfaits appartenaient aux 30^e et 31^e brigades, VIII^e corps; mais surtout au 1^{er} régiment des cuirassiers, qui s'était déjà rendu tristement célèbre, dès le 10 août, par la destruction du village de Grande-Rosière. Le commandant von Giese a, en effet, accusé les habitants de Bièvre d'avoir simulé des procédés aimables, en donnant à boire aux chevaux, puis d'avoir traîtreusement fait le coup de feu de toutes les maisons, tuant un soldat du 8^e cuirassiers et blessant un fantassin (1). On ne saurait réfuter plus victorieusement l'allégation allemande qu'en renvoyant le lecteur à un récit des événements de Bièvre que nous avons déjà mis en relief. Un témoin allemand, le hauptmann Lange (2), a vu les Français actionner des mitrailleuses et se servir de leurs fusils au moment même où les Allemands pénétraient dans le village.

D'autres raisons furent invoquées, pendant ces journées tragiques, pour expliquer et justifier les crimes sans nombre auxquels se livrèrent les soldats rhénans : ils reprochèrent au curé de l'endroit « d'avoir caché des Français, abrité des munitions à l'église et trompé l'armée allemande ». Les habitants furent même accusés « d'avoir coupé la langue et les doigts aux blessés allemands ». En réalité, aucun civil n'a posé le moindre fait qui ait pu provoquer des représailles.

Des Allemands ont reconnu leur sauvagerie à Bièvre. C'est ainsi que le sous-officier Herman Levith, du 160^e régiment, a écrit : « L'ennemi a occupé le village de Bièvre et la lisière du bois situé par derrière. La 3^e compagnie s'est avancée en première ligne. Nous avons enlevé le village, puis pillé et brûlé presque toutes les maisons (3). »

Les données contenues dans le rapport n° 724 ont été recueillies sous l'occupation allemande et complétées ensuite par M. l'abbé Defoux, vicaire coadjuteur de Bièvre, et par M. l'abbé Ciselet, qui a succédé à M. Bray comme curé.

N° 724. Depuis le 15 août, quelques uhlans avaient élu domicile au bois « des Cordes », d'où ils pouvaient voir les routes de Gedinne, de Bouillon, d'Houdrémont et de Monceau, et surveiller les alentours.

(1) *Livre Blanc*, Anlage 12, p. 24.

(2) O. c., p. 82.

(3) Cf. BÉDIER, *Les crimes allemands*, o. c., p. 20; cité par HANOTAUX, o. c., IV, p. 202. Ce dernier auteur donne des indications sur le combat de Bièvre au tome IV, pp. 28 et 29 et au tome V, pp. 108, 157, 160, 162.

Le 21 août, des taubes survolèrent la région et purent constater la présence, à Bièvre et dans les villages voisins, de quelques milliers de soldats français, avec des batteries de canons de campagne.

Le 22, dans l'après-midi et à la soirée, les Français prirent position derrière la ligne du chemin de fer et le long de la route de la station ; ils établirent des tranchées dans les terrains sis entre les routes de Bouillon et de Monceau, et sur la route de Houdrémont ; en un mot, ils s'établirent tout autour du village, ne laissant libre que la route de Bellefontaine. Les Allemands, eux, massèrent des forces considérables dans les campagnes et les bois qui séparent Haut-Fays des positions prises par les Français sur les hauteurs en arrière des villages de Bièvre, Houdrémont et Gedinne.

Le combat commença le 23 à 5 h. 30. La 8^e brigade de cavalerie française s'était retirée la veille par la route de Sugny et il était resté au village un peu plus de 2,000 fantassins pour maintenir le contact avec l'ennemi ; une batterie d'artillerie était postée en arrière des villages de Bièvre et de Houdrémont. L'artillerie allemande se mit à couvrir de son feu les routes de la station et de Houdrémont. Les Allemands sortant des bois dits « Les Buissons » furent reçus par une violente fusillade. Le 135^e régiment d'Angers faisait des prodiges de valeur et les balles de ses mitrailleuses causaient des ravages considérables dans les rangs des ennemis ; néanmoins ceux-ci parvinrent à gagner sous bois la station de Graide et le petit bois « des Cordes » et les Français, dont les flancs étaient découverts, durent se retirer en hâte vers Monceau, Vresse et la frontière. Quelques-uns restèrent à leur poste, mitraillant l'envahisseur jusqu'à ce qu'ils succombèrent écrasés par le nombre. Après la bataille, 300 Français gisaient sur les routes et dans les campagnes de Bièvre. Le cimetière militaire compte 400 tombes, mais il faut noter qu'il a reçu aussi les braves tombés à Houdrémont, Graide et Gedinne. Quant aux Allemands, personne ne peut en donner les pertes, car les cadavres étaient emportés de suite ou brûlés.

A 10 h. 30, les ennemis entrèrent au village du côté nord, au lieu-dit : « Les Wez ». Ils savaient parfaitement que si quelque résistance leur avait été faite, elle venait de l'armée française. Néanmoins la première maison fut incendiée ; et lorsque les onze personnes réfugiées à la cave, suffoquées par la fumée et menacées d'être brûlées vives par la paille enflammée que les soldats introduisaient par le soupirail, voulurent sortir, le père, EDMOND JAUMOTTE (fig. 68), 33 ans, tomba frappé d'une balle, à quelques mètres de la maison ; son frère, JOSEPH JAUMOTTE, célibataire, 38 ans, subit le même sort ; une petite fille de 2 ans, MARIE-LOUISE JAUMOTTE, fille d'Edmond, tomba à côté de son oncle et eut la tête tranchée d'un coup de sabre. La mère, Maria Gosse, épouse d'Edmond Jaumotte, en remontant de la cave, laissa choir de ses bras son dernier-né, LÉON JAUMOTTE, âgé de 6 mois, qui resta dans les flammes. Trois autres petits enfants, âgés de 6, 5, et 3 ans et demi, ne purent sortir : on les retrouva le lendemain tout hébétés, mais ils revinrent à la vie.

Après cet exploit, les soldats de la grande armée, continuant leur chemin, montèrent le village vers l'église et incendièrent sept maisons. Ils pillèrent les autres de fond en comble, faisant sortir tous les habitants et les emmenant sur la place

communale. Le curé, M. l'abbé Bray, recut l'ordre de haranguer ses paroissiens et de leur recommander « de respecter la vie des braves soldats allemands » ; il dut accepter d'être fusillé le premier, si un seul soldat tombait encore.

Alors, vers 11 h. 30, il se déroula une scène horrible. Un officier désigna le premier jeune homme que ses yeux rencontrèrent dans la foule ; c'était JEAN-BAPTISTE-ERNEST-PAUL ARNOULD, âgé de 18 ans. Cet homme féroce le poussa brutalement au mur de la maison d'Ernestine Collin et le fit fusiller, séance tenante, sous les yeux de sa mère veuve, dont il était le soutien, de son frère et de ses deux sœurs moins âgés que lui, et de la foule des paroissiens faits prisonniers. Ces faits atroces se passaient sur la route de Gedinne et sur la place communale.

Des scènes semblables se déroulaient en même temps dans la partie sud du village, sur les routes de Houdrémont, Bellefontaine et Monceau. Les soldats y envahirent aussi les maisons comme des sauvages, traquant les habitants au dehors, pour les conduire à l'église, et pillant tout ce qui était à leur convenance. Six maisons de la route de Houdrémont et la plupart des maisons de la route de Monceau furent alors livrées aux flammes, à l'aide de pastilles incendiaires. Dans l'une d'elles, un vieillard impotent, JOSEPH DORCHYMONT, 72 ans, resta dans les flammes. Au Witez, un domestique, JOVIDE WARNEST, 57 ans, qui s'était réfugié derrière un tas de paille, dans les dépendances de la brasserie Arsène Sterpin, fut aperçu par un soldat et tué.

OVIDE DANLOY, 41 ans, habitait sur la route de la station de Graide, avec ses deux sœurs ; c'était la famille la plus paisible et la plus inoffensive. Les soldats s'acharnèrent sur ces trois malheureux avec une cruauté raffinée. Après avoir mis le feu à leur maison, ils s'emparèrent des deux demoiselles, les parquèrent avec les prisonniers français, puis les emmenèrent en Allemagne, où elles restèrent trois mois. Elles étaient accusées « d'avoir coupé la langue et les doigts aux blessés allemands ». Quant à Ovide, les soudards le repoussèrent dans les flammes, puis, en étant sorti couvert de brûlures, ils l'exposèrent aux ardeurs du soleil. Cet homme endura d'horribles souffrances : il perdit la vue ; son corps, qui n'était plus qu'une plaie, exhala pendant plusieurs jours une odeur insupportable ; il mourut seulement le 28 août, après avoir raconté à Henri Balfroid la conduite de ses bourreaux.

Descendons maintenant vers le centre du village, sur la route de Bouillon. Un maquignon, MARTIN FALMAGNE, 49 ans, s'était réfugié dans la grange et caché dans une voiture. Les Allemands le découvrirent et tirèrent sur lui. La balle lui laboura l'abdomen. Ils le frappèrent ensuite à coups redoublés de crosse et le laissèrent pour mort. Sa femme, qui s'était réfugiée avec ses enfants dans la cave voisine, entendit les cris féroces que poussaient ces barbares ; elle sortit vers midi et alla voir ce qui se passait chez elle. A l'entrée de la grange, un jeune homme de 15 ans, CHARLES FRANCOTTE (fig. 73), gisait dans un mare de sang. Un peu plus loin, son mari gémissait et poussait des cris : son martyr ne finit que vers minuit. S'avançant ensuite dans le jardin, M^{me} Falmagne y découvrit le cadavre de son domestique, ERNEST LYON, de Gembes, âgé de 48 ans.

Dans l'après-midi du 23, vers 14 h. 30, le bourgmestre, M. Désiré Lissor, avait été averti par un officier allemand qu'il fallait quatre otages. Les trois

premiers civils qu'on rencontra furent enfermés avec le bourgmestre à l'église jusqu'au lendemain à 14 h. 30 : c'étaient Edmond Sterpin, cultivateur et échevin, Joseph Marchand, commissaire-voyer et Gustave Piraux, facteur des postes pensionné. Ils passèrent une journée et une nuit horribles, privés de nourriture et menacés à tout moment d'être tués, « parce que, la nuit précédente, ils avaient été vus et parfaitement reconnus, achevant les blessés ! »

La nuit semblait avoir ramené un peu de calme. Le lendemain, 24 août, vers 11 heures, une soldatesque surexcitée donna le signal de nouveaux meurtres et de nouveaux incendies. Vers 16 heures, cette troupe sauvage rencontra deux paisibles villageois, GEORGES COMPÈRE, un père de famille âgé de 32 ans, et son beau-frère THÉOPHILE DUTERME (fig. 76), âgé de 25 ans. Ils étaient allés à la recherche de farine et revenaient de Sedan, porteurs d'un passeport français. C'en était trop ! Ils furent ramenés au village par des soldats qui leur annonçaient à chaque pas leur mort prochaine. Ils se mirent à pleurer et à protester de leur innocence, invoquant la foi et l'honneur de leurs compatriotes, suppliant tous ceux qu'ils rencontraient d'intervenir en leur faveur. Leur innocence était évidente, mais rien ne put calmer ces hommes avides de sang. Sur la place « des Battys », à l'embranchement des routes d'Houdrémont et de Bellefontaine, dans un décor de flammes et de ruines, à côté de la population glacée d'effroi, les malheureux furent abattus à coups de feu.

Pendant que ces scènes de sauvagerie se poursuivaient, le pillage battait son plein et il se continua jusque dans la soirée.

A 21 heures, des forcenés foncèrent sur la maison du boucher, Joseph Catiaux, et y mirent le feu. Les habitants étaient au lit, ils purent se sauver à demi-vêtus. De là les brigands remontèrent chez le docteur Joseph Sterpin, où s'étaient réfugiées une cinquantaine de personnes, dont un bon nombre de femmes et beaucoup de petits enfants. Ils eurent un moment l'idée de brûler vifs tous ces malheureux, mais se ravisant, ils les firent sortir et les mirent à genoux dans le fossé qui longe la route. Alors ce fut une scène atroce, indescriptible. Ces pauvres gens voyaient leur dernière heure venue, les adultes demandaient grâce, les bras en croix, les enfants criaient de panique et de désespoir ; en face, cinq maisons se consumaient. Les hommes cruels qui présidaient à cette torture mirent le comble à la barbarie en tirant dans le tas : MARIA BODET (fig. 75), épouse Edmond Sterpin, 53 ans, fut atteinte et tuée sur le coup ; Arsène Clarinval, boucher, et sa femme furent blessés. Ces indicibles angoisses durèrent jusque 1 heure après minuit ; on permit alors à ces pauvres gens du « quartier des châteaux », à demi morts de frayeur, de rentrer chez eux.

Entendant dans le silence mystérieux de la nuit les hurlements sauvages des bourreaux et les cris d'effroi de leurs concitoyens, tous les habitants du Centre et du « Wez » se sauvèrent à travers champs et marais dans les bois de « Pragi » ou « des Buissons ». Ils rentrèrent timidement au village à la clarté du jour et découvrirent dans les jardins qui longent la route de la brasserie les cadavres de deux jeunes gens, AUGUSTE COLLIN, 19 ans, et RENÉ ALBERT (fig. 72), 21 ans, que l'on croit avoir été tués dans la journée de dimanche.

Ce n'est que le 28 août qu'un vieillard de 73 ans, PROSPER ARNOULD, fut

trouvé assassiné dans son lit. Les entrailles lui sortaient du corps. L'odeur insupportable que dégageait le cadavre fit penser que le crime remontait à plusieurs jours, à la nuit de dimanche ou de lundi.

Le curé de Bièvre, M. l'abbé Bray, était sorti de la cave aussitôt après le combat, au cours duquel le presbytère fut atteint de deux obus. Il se porta à la rencontre des vainqueurs et leur offrit des rafraîchissements. Mais un officier l'interpella furieusement : « il aurait à répondre devant le Conseil de guerre d'avoir tiré sur les troupes et caché des soldats français ». On le conduisit devant l'état-major. Le curé de Graide, M. Bodson, qui l'accompagnait, put prendre sa défense en langue allemande et le sauver d'une mort certaine. Après deux heures d'instances, il obtint que la peine fût commuée en la détention à Coblenze. Le curé subit un vrai martyre physique et moral. On lui lia les mains derrière le dos et on lui fit parcourir les rues du village. Tandis qu'il rejoignait les prisonniers français, parqués dans une prairie, il dut sauter un ruisseau et, gêné par la position des mains, il tomba la face contre terre; les liens se brisèrent et il put continuer le trajet, les mains libres. Plus tard, on apporta un billet qui l'exemptait de la déportation et il put rentrer au presbytère. Mais, pendant douze jours consécutifs, il dut se rendre chaque jour en des endroits déterminés, où il passait deux ou trois heures entre les mains d'un soldat qui se complaisait à le torturer. Les soldats ne cessaient de l'insulter, de lui placer le revolver sur la poitrine, de le menacer de la mort : « il avait mis des munitions à l'église, il avait administré un blessé qui n'était que malade, il avait trompé l'armée allemande, et pour cela il serait fusillé ».

Un mot encore des blessés et des victimes de la bataille.

Après le combat, les blessés furent recueillis et soignés dans les deux écoles, puis ils furent, quelques jours plus tard, transférés à Graide.

Les cadavres furent inhumés les 24 et 25 août par des civils réquisitionnés à cette fin et qui subirent, eux aussi, de durs traitements. Pendant qu'ils creusaient les fosses, leurs gardiens disaient avec une joie maligne : « Cette fosse est pour vous, vous serez fusillés dedans ! » Nul souci des lois de la guerre ordonnant d'identifier les cadavres. Il y avait défense pour les civils de fouiller les corps; ils pouvaient seulement les prendre par le buste et les pieds pour les jeter dans la fosse. C'est ainsi que, par ce procédé barbare, les 300 Français tombés à Bièvre ne furent pas identifiés. En mai 1918, les Allemands cherchèrent à corriger cette omission qu'ils préoyaient leur être, dans l'avenir, sévèrement reprochée. C'est alors qu'ils entreprirent d'exhumer tous les corps dispersés dans les champs, pour les réunir dans un cimetière commun, aménagé près de la gare de Graide; les soldats préparés à cette besogne retrouvèrent un certain nombre d'insignes parmi les os et la chair décomposée. C'est ainsi qu'environ deux cents tombes portent des noms (1), toutes les autres sont anonymes. Quant à l'administration communale, jamais elle n'a pu avoir en mains la moindre pièce d'identité.

(1) En voici la liste : Emile Vincent, Jean Lefournier, Paul Garnier, Joseph Vangojean, Victor Deshaies, Jean Roy, Alexandre Pucelle, Pierre Delestre, Auguste Delaport, Pierre Niel, Ferdinand Brunet, Henri Mousset, Eugène Rouaut, Auguste Ramé, Julien Lebrun, Alcide Toesson, Alphonse Guillemi, Eugène René, Henri Ripoché, Jean Retière, Jean Paillocher, Joseph Fouin, Aristide Richard, Pierre Guibbaud, Clément Bouchaud, Léon Guillore, Marcel Salmon, Jean Jarry, Léon Joubert, Albert Sourice, Firmin Ouillon, Eugène Gauthier, Henri Launay, Auguste Péau, Joseph Laroche, Pierre Briand, Charles Hardi, Louis

Trois cents habitants avaient fui, dès les premiers coups de feu ou à la fin de la bataille. Les uns s'arrêtèrent sur la Semois et revinrent quelques jours après; les autres s'avancèrent jusque Reims. Environ 80 d'entre eux purent regagner leur village en septembre, les autres au nombre de 180 atteignirent Paris et se dispersèrent dans toutes les régions de la France. Quelques-uns revinrent pendant l'occupation, les autres après l'armistice.

Répondant aux accusations du *Livre Blanc*, M. l'abbé Bray a écrit en 1915 : « Les habitants auraient tiré de toutes les maisons sur les escadrons ». Comment tirer de toutes les maisons? elles étaient ou bien en flammes ou bien occupées par des soldats. Et comment « tirer de toutes les maisons sur des escadrons » et obtenir pour résultat un cuirassier tué et un fantassin blessé? Les habitants n'auraient pu tirer : ils étaient sans armes. Dans une petite localité, il y a peu d'armes et on sait qui en a. Toutes avaient été remises au bourgmestre ; les Allemands les ont vues et les ont brisées sur la place. Et si on avait tiré sur les escadrons, on aurait entendu la fusillade, et les escadrons, armés comme ils l'étaient, auraient riposté. Nous avons vu dans quelles circonstances ils ont tiré sur les civils. Il a fallu une belle audace à Von Giese, auteur du rapport, pour avancer pareilles allégations; elles sont une mauvaise excuse à sa barbarie. »

Sont passés à Bièvre des éléments des 28^e et 68^e régiments (30^e brigade, XV^e division, VIII^e corps) et des 29^e et 69^e régiments (31^e brigade, XVI^e division, VIII^e corps).

Ménou, Louis Tusseau, Jean Barreau, Joseph Dabin, Henri Desmet, Emile Harmard, Pierre Biron, Lucien Causseau, Henri Allain, Auguste Trouillard, Jean Quillièvre, Roger Bilotte, Jean Blineau, Henri Houdimont, Léon Poirier, Joseph Barreau, Edouard Vallet, Julien Auzanne, Edouard Esnon, Léon Pelletier, Auguste Pichaud, Pierre Douillard, Edouard Sauvetre, Félix Coupier, Pierre Bredin, Constant Gendron, Aimé Petit, Emile Poupert, Pierre Rousseau, Joseph Trotreau, Joseph Durdou, Jean Gerard, Constant Florus, Emile Robin, Edouard Mitoul, Louis Gaurin, Paul Thomas, Aristide Poiron, Félix Doujard, Louis Meterie, Joseph Sicher, Jean Roux, André Lunel, Louis Jeammet, Charles Duval, Alphonse Delhommeau, Jean Dubois, Louis Trouillard, Louis Dehoux, Lucien Nicolas, Caillaux, La Rousselière, un officier de cavalerie, un capitaine, Clément Blouin, Jean Joubert, Pierre Delhommeau, Donatin Jaumeau, Joseph Piffeteau, Henri Salmon, Fernand Bompas, Gustave Guillon, Jean Dreau, Maurice Goutart, Philémon Voignaud, Joseph Rohard, François Haimont, Marcel Lefevre, Pierre Robin, Julien Dubois, Edouard Chardon, Octave Descoutures, Armand Mortier, Auguste Robin, Julien Mage, Jean Secher, Félix Lennogier, Jean Maningueneau, René Palasière, Louis Rabenneau, Alexandre Colombeau, Louis Poilane, René Trochon, Albert Robert, Gustave Rousière, Jean Sechet, Henri Etournay, Pierre Guignau, Alexandre Raisière, Albert Martin, Victor Thibaut, Alphonse Guillet, Raymond Kirack, Jules Bourrier, Louis Ohngenaux, Guillaume Morelle, Joseph David, Joseph Métayer, Auguste Gaudin, Pierre Bourgaud, Jean Pineau, Edouard Roger, Victor David, Jules Dolbois, René Deniaud, Robert Verdin, Jean Poupert, Adolphe Orrière, Mathurin Rossouard, Pierre Tiger, Henri Deloulay, Alfred Tiergelin, Albert Marcoille, Constant Delannoy, Lucien Ferve, Eugène Meignan, Henri Legeay, Louis Bonnier, Henri Bourdeau, Eugène Bagle, Jean Richard, Gustave Chaigneau, Léon Tranchant, Edmond Plégade, Théophile Daxy, Boutner, Pierre Grimaud, Charles Montassin, Joseph Tourneux, François Boussion, Alfred Ascéville, Albert Martin, Eugène Prud'homme, Eugène Latour, Marcel Bourreau, Louis Péroualle, Paul Riche, Pierre Leroy, Louis Gaulin, Edmond Gaudin, Jean Tartane, François Rebervi, Léon Julien, Auguste Dubost, Jean Herve, Jean Forest, Raphaël Muniot, Eugène Brousseau, Théophile Haubois, Jean Blaulœil, Henri Massard, Eugène Chaussepied, Jean Renaud, Jules Aubin, Henri Blineau, Octave Quillet, Elie Hoyer, Eugène Robin, Maurice Grellier, Jean Foucault, Pierre Mauvenu, Victor Touzet, Amédée Baudet, Jean Guerit, René Hodée, Louis Huet, Lucien Compain, Florimond Texereau, Alfred Marchais. En plus, de nombreuses tombes, ayant comme inscription : « Un soldat français ».

§ 3. — *Monceau.*

Nous avons vu que la 36^e brigade française (18^e division provisoire) avait poussé ses avant-postes, le 21 août, jusqu'à Monceau et Baillamont et que, le 22 août, l'artillerie divisionnaire avait aussi atteint cette localité.

Le 23 août, le village de Monceau se trouvait à l'arrière-plan immédiat du combat de Bièvre. Un ordre daté de Stenay, 10 heures, prescrivait à la fois au 68^e de réoccuper Houdrémont, où le repli français s'accusait déjà, et au 77^e de tenter un effort afin de déboucher sur Bellefontaine et de s'opposer à l'avance allemande venant de la direction de Bièvre. Les troupes qui se trouvaient à Monceau et à Petit-Fays ne tardèrent pas à être, elles-mêmes, directement attaquées. La panique avait gagné les habitants de Monceau dès 10 heures. L'artillerie allemande prit le village sous son feu d'abord vers 13 heures, puis de nouveau vers 15 h. 30 ou 16 heures, lorsque des éléments du 77^e, qui se repliaient de Bièvre, eurent repris position à la cote 407, vers Monceau et Petit-Fays. Pris de flanc par une colonne ennemie qui avait pu dépasser Monceau et se fortifier entre Baillamont et Oisy, les Français durent cesser leur résistance et se replier au nord de Vresse, tandis qu'à l'aile gauche, le 68^e évacuait aussi Nafrature.

A l'issue du combat d'artillerie, l'ennemi entra dans le village, dont la population, avertie par les officiers français, s'était heureusement retirée à temps, pour se cacher au sein des bois voisins. Nul groupe de francs-tireurs n'était donc là pour accueillir les Rhénans : ceux-ci ne s'en livrèrent pas moins à d'inutiles incendies. Vingt-quatre maisons furent sauvagement détruites. Les autres habitations furent pillées de fond en comble. Plusieurs blessés français furent achevés, ainsi que l'ont témoigné des gens du village qui en furent témoins. Le bourgmestre, qui voulait signaler sa présence, fut poursuivi de coups de feu et un officier alla jusqu'à le forcer à boire le premier à l'eau d'un réservoir auquel il voulait abreuver les chevaux et dans lequel les soldats venaient de se baigner (1).

Le travail sur Monceau a été rédigé en juin 1915 et complété, après l'armistice, par les indications qu'a fournies M. l'abbé Dehaut, curé de Monceau.

N^o 723. Monceau est situé sur le versant de la Semois et n'est distant de la rivière que de cinq kilomètres; on y aboutit par une route qui serpente à travers une vallée

(1) A consulter HANOTAUX, O. C., V, p. 107 et ss.; cet ouvrage publie, p. 109, une relation du traitement infligé au village.

profonde et sauvage, et qui gagne de là à l'est, Sedan (30 kil.), à l'ouest, Charleville (30 kil.).

Le 20 août, des patrouilles françaises parcoururent la région, à la recherche de uhlands, qui avaient été aperçus dans les bois voisins. Le 22 au matin, des troupes de toutes armes avaient inondé Petit-Fays et Monceau. Le 23, dès 3 heures du matin, le curé était à l'église, prêtant son ministère aux soldats français qui le demandaient : un millier environ communieraient dans cette matinée. A peine la première messe était-elle finie que le village fut envahi par des Français venus de Bièvre, qui avaient mission d'y opérer le rassemblement. La bataille de Bièvre battait son plein. A 10 heures, un officier supérieur se présenta chez le bourgmestre, M. Félicien Maldague, et lui enjoignit « de faire évacuer le village par tous les civils, de leur donner ordre de se retirer dans les bois, afin d'échapper aux horreurs que les Allemands commettaient à Bièvre ». Il parlait sans doute de la destruction du village par le bombardement, car il ne pouvait pas encore deviner en ce moment les méfaits dont cette localité devait être le théâtre l'après-midi et le lendemain. Le bourgmestre parcourut aussitôt les rues, arrêtant les gens qui se rendaient à la messe et transmit à toute la population l'ordre qu'il avait reçu. A 10 h. 30, à l'orate *fratres* de la messe, il restait à l'église une demi-douzaine de fidèles. La plupart des habitants attelèrent leurs chevaux; ils chargèrent ce qu'ils voulaient sauver et ce qu'il fallait pour se sustenter, et toute la population gagna une vallée très profonde, au lieu dit « Les Tiennes » et « Roche Mouselle », à 2 et 3 kilomètres du village, où serpente un gros ruisseau qui active un moulin et roule ses eaux vers la Semois.

L'ordre du bourgmestre n'était pas parvenu au curé. Vers midi, après avoir envoyé deux de ses lieutenants, un capitaine français lui enjoignit aussi de gagner les bois.

A peine la population avait-elle pris ses dispositions pour le campement que, vers 13 heures, le canon tonna avec vigueur. De la route de Baillamont à Oisy et de la chapelle de Notre-Dame d'Oisy, des bouches à feu allemandes couvrirent Monceau de bombes et de shrapnels; des maisons furent atteintes : l'une d'elles, la maison d'Emile Maldague, prit feu — c'est la seule qui n'ait pas été allumée par la torche incendiaire; un obus écorna le toit de l'église et brisa toutes les vitres; d'autres renversèrent le mur du jardin du presbytère et défoncèrent une maison voisine; à Petit-Fays, un shrapnel démolit le côté gauche de la sacristie et brisa deux vitraux.

Vers 15 h. 30, on entendit une fusillade intense du côté de Bellefontaine, de Houdrémont ou de Bièvre; des mitrailleuses et des pièces d'artillerie échelonnées sur les routes allant de ces villages vers Monceau entrèrent en action. C'est qu'en effet, pour couvrir la retraite des Français revenant de Houdrémont et de Bièvre, les restes du 135^e et le 77^e avaient fait des tranchées autour du village, afin de permettre au gros des troupes de descendre la vallée de Petit-Fays, seule issue qui leur restait pour gagner la Semois et la France. Cet engagement dura jusque 4 h. 30 du matin.

Pendant ce temps, à « la Roche Mouselle », le bourgmestre pria les 126 habitants de s'abriter contre la bataille dans l'excavation d'une roche qui surplombe la

vallée et qui mesure de 40 à 55 mètres d'élévation. Ensemble on récita le chapelet et on commençait la deuxième dizaine lorsque le cheval d'un officier français vint s'abattre, du haut des rochers, aux pieds des réfugiés; un second suivit presque aussitôt et fit la même chute. Les chariots qui avaient amené les vivres et les infirmes furent démolis, mais aucune personne ne fut atteinte.

Lorsque le calme se fut rétabli, le bourgmestre et quelques habitants sortirent du bois et remontèrent le ravin, dans l'intention de se présenter aux soldats et d'obtenir la permission de réintégrer leurs demeures. Quand ils furent en vue, au-dessus de la montagne, une patrouille tira sur eux, à une distance de 50 mètres, sur un signal donné par l'officier qui la commandait. Ils redescendirent précipitamment le ravin et ils avaient eu le temps d'apercevoir l'incendie qui dévorait le village.

Dès le matin du 24 août, quelques jeunes gens et deux vieillards sexagénaires (1) s'étaient décidés à regagner le village pour grouper les têtes de bétail, les remettre à l'écurie et traire les vaches qui beuglaient dans les pâtures. Mal leur en prit! Ils tombèrent entre les mains d'une soldatesque ivre et eurent beaucoup à souffrir. Ils furent obligés de se mettre à genoux devant les maisons, auxquelles les Allemands mirent le feu à l'aide de balles incendiaires. Après avoir vu flamber leurs demeures, ils furent obligés, deux heures durant, de sauter, de se mettre à genoux, de baiser la terre, de ramper sur le sol, au commandement qui leur en était donné; la moindre lenteur ou hésitation, causée par la fatigue, était punie de coups de crosse et de coups de bâton. Cette scène barbare finit sur les lazzi et les moqueries des tortionnaires, qui renvoyèrent leurs victimes après avoir donné au plus âgé le baiser de paix... L'un d'eux avait reçu le coup mortel : HENRI MATHIEU, 60 ans, avait assisté à la destruction de sa maison et n'avait pas cessé d'être frappé à l'estomac par ces brutes; il mourut des suites de ces traitements le 28 octobre.

Vingt-sept maisons furent détruites par l'incendie, une par les obus de la bataille (2).

C'est le 25 août que les habitants rentrèrent au village et, afin d'éviter de nouvelles brutalités, ils s'offrirent pour enterrer les morts. A 200 mètres du presbytère, ils trouvèrent un capitaine français du 77^e de ligne, avec neuf de ses

(1) Voici leurs noms : Théophile Balfroid, 68 ans, Emile Delogne, 66 ans, Mathieu Henry, Eugène Petit-Joseph Kauffmann, Joseph Delogne, Emile Rolin, Nestor Collin, Joseph André, Aimé André, Emile Gabin, Félicien Dumont et Adolphe Istace.

(2) Ces 26 maisons ont été incendiées en quatre groupes. Le 24, à 13 h. 30, les vieillards et les jeunes gens, mis à genoux devant la maison Léon Rolin, virent mettre le feu chez Victor Istace, Veuve René Balfroid, Théodule Robin et Léon Rolin. Entraînés bientôt sur le sentier d'Oisy, ils virent brûler deux maisons d'Eugène Petit, celles de Lucien Alaïme et de Fernand Peltier. A 14 heures, des soldats qui venaient de Petit-Fays, allumèrent d'autres maisons, que virent brûler Emile et Joseph Copine, revenus du bois pour chercher du pain et qui s'étaient cachés derrière les volets, à savoir les maisons d'Emile Delogne-André, Célestin Grandjean, Napoléon Bayet (2 maisons), Nestor Collin, Henri Mathieu-Lamotte, Joseph Kauffmann, Anatole Lamotte, Joseph Debatty (2 maisons), Joseph Lambert, magasin id., Henri-Joseph Copine, Jules Mesquin, Alphonse Guyot. Enfin, le dernier groupe a été détruit sur l'ordre d'officiers d'Oisy, parce que, dirent-ils, « il n'y avait pas encore assez de feux à Monceau »; ces maisons appartenaient à Henri Dion, Eugenius Leplane, Théophile Maldague-Bauret et Gustave Bayet. La maison de Camille Dufaux, sise à 3 kilomètres du village, au lieu dit « Les Misères », avait aussi été incendiée le 23, à 14 h. 30.

hommes. Trois autres furent encore relevés en différents endroits (1). Cependant un plus grand nombre de soldats étaient tombés : ce qui le prouve, ce sont les débris de corps humains calcinés, les nombreux boutons et boucles retrouvés dans les décombres des maisons incendiées (2).

Pendant qu'ils procédaient à leur lugubre besogne, les hommes de Monceau ont vu charger nombre de blessés sur des voitures de la Croix-Rouge allemande et de pauvres soldats français agonisants ont été achevés à coups de crosse de fusil.

Le bourgmestre de Monceau fut consigné chez lui. Des cavaliers le conduisirent à l'abreuvoir public dans lequel les soldats s'étaient baignés la veille et ils l'obligèrent, malgré ses protestations, à boire cette eau répugnante, avant d'y amener leurs chevaux.

Les maisons non incendiées étaient dans un état lamentable et complètement pillées. Au presbytère, non seulement les troupes avaient enlevé vins, vivres, literies et linges, mais les meubles, cadres, etc., étaient saccagés et détruits. L'incendie et le pillage avaient, on le conçoit, plongé les habitants dans un état total de prostration. Il fallut relever leur moral, faire appel à leurs sentiments de charitable solidarité. On s'employa à caser les familles; on se partagea dans chaque maison les espaces libres; on fit moudre le peu de grain qui avait pu être caché; on se répartit les ustensiles de ménage; l'administration communale fit abattre quelques têtes de bétail et l'on vécut quelque temps de la vie commune. Le presbytère servit pendant deux mois d'atelier aux jeunes filles qui venaient y confectionner des matelas, couvertures, linges de corps et vêtements pour les malheureux qui avaient tout perdu.

N° 726.

A *Petit-Fays*, le 23 août, au début du bombardement, une partie des habitants s'enfuirent dans les bois et une trentaine d'autres gagnèrent la France, d'où ils revinrent après l'armistice. Quelques obus tombèrent dans les champs, un obus défonça la sacristie et brisa deux vitraux. Le 24 août, les fugitifs rentrèrent chez eux : les maisons n'étaient pas incendiées et elles étaient moins pillées que celles de Monceau, les troupes étant sans doute pressées d'arriver à Sedan.

(1) Les Allemands n'ont pas permis aux civils d'identifier les cadavres. Sept médailles, enlevées subrepticement, ont été remises à l'autorité française après l'armistice. Voici les noms : capitaine Jean Gravier, 1894, Poitiers 1444; sous-officiers Louis Peneau, 1911, Nantes 2895; Guillaume Morelle, 1913, Brest 1851; Pierre Moreau, 1911, Angenis 1489; Jules Bouet, 1909, Cholet 221; Aimé Sabin, 1913, Nantes 4033, tous du 77^e. enfin Louis Angereau, du 135^e.

(2) Il paraît certain que les soldats allemands ont jeté des cadavres dans les maisons incendiées. Plusieurs particuliers ont retrouvé dans les décombres des ossements et des fragments de chair calcinée; chez Théophile Maldague-Bauret, il y avait trois crânes et des membres calcinés, dans la position d'homme couché, dans le fenil, dans une écurie et dans une autre dépendance. Eugène Petit a trouvé chez lui des fragments de corps humain non consumés. M. Peltier a remarqué des ossements qui traçaient sur le parquet l'empreinte d'une forme humaine; il y avait des débris de jambes auxquels adhéraient des semelles de chaussures avec talons intacts.

*Achèvement de blessés, à Monceau.**a) Déposition de Théophile Rolin, 56 ans.*

N° 727. Le 25 août, à 13 heures, étant sorti du « bois des Tiennes » où nous étions à environ cent personnes, j'ai vu une dizaine d'Allemands s'approcher d'un soldat français blessé, qui gisait à côté d'un champ d'avoine. Saisissant le fusil de ce malheureux, ils lui en assénèrent six coups successifs, et l'achevèrent. Épouvanté par cette scène cruelle, je m'enfuis dans le bois, pour aller retrouver les miens. Le lendemain, le sac de la victime était resté en place, mais le cadavre avait disparu. On n'a pas su ce qu'il est devenu.

b) Déposition de Marcel Copine, 23 ans.

N° 728. Le 25 août, dans la matinée, je me suis rendu en vélo à Bièvre, afin de chercher le médecin pour un accouchement. Arrivé à la limite des deux communes, j'aperçus dans une prairie, au bord du chemin, un soldat français blessé; il réclamait à boire. Au moment où je m'apprêtais à le secourir, des Allemands qui se trouvaient à quelque distance me sommèrent de faire halte, mais je continuai ma route à toutes pédales. Au retour, quand j'arrivai à proximité du soldat français blessé, j'entendis des voix. Je me cachai derrière une haie et j'aperçus quatre Allemands qui le frappaient à coups redoublés de talons de botte et de crosse de fusil, jusqu'à briser cette crosse; j'entendis le malheureux crier plusieurs fois : « Laissez-moi vivre! Moi qui aurais tant voulu vivre!... » Le forfait accompli, les soldats reprirent le chemin de Monceau et, craignant d'être aussi l'objet de leurs sévices, je restai quelque temps dans ma cachette, avant de regagner le village à pied, en menant le vélo.

§ 4 — Bellefontaine.

Quelques uhlans entrèrent dans Bellefontaine le 23 août vers 17 heures, après le combat de Bièvre, mais le village ne fut sérieusement envahi que le lendemain.

Trois Allemands avaient été atteints par un obus français près de la ferme Thiroux : en punition de ce prétendu méfait, la ferme fut incendiée, ainsi que le château (fig. 82); le fermier et un groupe d'habitants furent mis au mur et ils n'échappèrent à la mort qu'après d'énergiques protestations d'innocence.

Voici le récit de ces faits, donné par le curé de la paroisse.

N° 729. Un détachement d'environ 250 hommes du 135^e régiment d'infanterie, venant d'Orchimont, entra à Bellefontaine le 22 août à 7 heures; dans l'après-midi, il vint aussi plusieurs compagnies du 77^e et du 90^e, que conduisait le colonel Eon et qui campèrent au village. Trois cents mètres de tranchées furent creusées sur le plateau

qui domine la région et des sentinelles furent placées à toutes les issues de la localité.

De très nombreux soldats vinrent à l'église pour le salut du Saint-Sacrement, chanté à 20 h. 30, et la nuit se passa à les entendre en confession; la sainte communion leur fut distribuée à partir d'une heure du matin.

Le 23 août, dès 2 heures, les troupes reçurent l'ordre de se diriger vers Bièvre, où l'ennemi était signalé. Le départ, colonel Eon en tête, eut lieu à 3 h. 30. Une messe avait déjà pu être célébrée par un prêtre français, rédemptoriste de Mouscron, messe à laquelle le général de Montesquieu avait assisté et communie.

A 8 heures, Bellefontaine fut envahi par les premiers habitants fugitifs de Porcheresse, de Graide et de Bièvre. Vers 9 heures, tandis qu'on chantait la grand' messe, l'artillerie française, ramenée de Bièvre, traversa le village au galop et prit position à 1 kilomètre du centre, sur la route d'Houdrémont; elle se replia, vers 11 heures, sur Petit-Fays et Vresse. A 10 heures, on vit venir des blessés du combat. A ce moment, un coup de fusil — le tout premier qu'on entendit sur le territoire — fut tiré par un Français sur un avion ennemi. Les grands blessés commencèrent à affluer à midi; les derniers furent évacués à 14 heures, et le curé les accompagna à Petit-Fays. Les habitants avaient quitté leurs maisons vers 11 heures; la plupart ne dépassèrent pas Vresse et Sugny; 54 personnes gagnèrent Rethel, d'où elles purent revenir le 3 septembre.

A 15 h. 30, la retraite des Français avait pris fin. Il restait seulement cinq cavaliers près de l'église, et trois soldats, du haut du clocher, scrutaient l'horizon. Ils aperçurent un éclaireur ennemi qui suivait la route d'Houdrémont, tirèrent sur lui sans l'atteindre, puis s'éloignèrent.

Les quatre premiers uhlans, venant de Bièvre par les « Quatre-Bras » et la route d'Houdrémont, pénétrèrent dans le village à 17 heures. Une centaine d'autres parurent à la lisière d'un taillis situé au nord-est et tirèrent sur les maisons : heureusement la plupart des habitants avaient fui.

Vers le même moment, trois Allemands furent tués près de la ferme-château Thiroux par un obus français tiré des hauteurs d'Orchimont; ils reposent au cimetière militaire de Graide.

Ce n'est que le lundi, 24 août, à 4 heures du matin, que fut envahi le village, par le 68^e allemand, puis par le 28^e. Les portes furent défoncées, les fenêtres brisées, toutes les maisons vidées de fond en comble, des vivres, de la lingerie, des bijoux et valeurs, etc. Des veaux furent égorgés, des chevaux enlevés. Une auto amena bientôt le général von Epinal et six officiers. Le curé, M. l'abbé Parieux, qui était resté avec quelques vieillards et deux familles, dut les accompagner à la ferme Thiroux, à un kilomètre du village. Le fermier prévint aussitôt le général que trois soldats allemands avaient été tués dans sa propriété. Von Epinal, après avoir pris une réfection, se rendit compte que le fait était exact et ordonna l'inhumation des cadavres. Pendant que s'accomplissait cette lugubre besogne, il vint un fort détachement allemand, commandé par un capitaine. Celui-ci échangea quelques paroles avec le général, qui s'éloigna en auto, puis manda le curé, le fermier et les habitants de la ferme, les fit mettre en ligne et leur annonça qu'ils allaient être fusillés.

Un peloton de 15 hommes prit place devant eux, à la distance d'une quinzaine de mètres, tandis que le feu était mis à l'habitation. Le curé et le fermier protestèrent de l'innocence des civils et l'exécution n'eut pas lieu. La scène se passait à 10 heures.

§ 5. — Vers la frontière française.

Les rapports n^{os} 730 à 737 sont consacrés aux dernières localités que traversa l'armée allemande. après le combat de Bièvre, avant d'atteindre la France, à savoir Baillamont, Oisy, Gros-Fays, Cornimont, Chairière, Alle, Rochehaut et Poupehan.

Le village d'Oisy avait été tenu, le 23 août, par un escadron français, en liaison avec les troupes qui combattaient à Bièvre et à Monceau. Vers 16 heures, une colonne ennemie passa à l'attaque d'Oisy, refoula les Français et prit de flanc le 77^e, qui tenait Monceau et Petit-Fays et qui, menacé d'être enveloppé, se replia au nord de Vresse. Oisy fut envahi dès le 23 août, à l'issue du combat de Bièvre. Là s'arrêta l'avance ennemie.

Le lendemain, 24 août, furent occupés les villages de Gros-Fays, de Cornimont, d'Alle et de Rochehaut. A Alle, une arrière-garde française résista quelque peu, lors de l'arrivée des éclaireurs ennemis : trois soldats français y trouvèrent la mort, ainsi qu'un civil. L'ennemi bombarda ensuite le village, y pénétra et, saisi d'une inutile sauvagerie, mit le feu à 35 maisons.

Chairière est la seule localité de la région qui fut occupée le 23 août : une maison y fut incendiée.

Tous les villages de la région furent pillés de fond en comble.

Poupehan seul échappa à l'invasion.

N^o 730. Le 23 août, pendant la bataille de Bièvre, une patrouille d'infanterie française a été surprise au-dessus du village de *Baillamont* : une vingtaine d'entre ces soldats ont été tués ou blessés ; les blessés ont été soignés par la population civile, puis transportés à Graide.

N^o 731. L'ennemi (VIII^e corps, de Cologne) envahit le village d'Oisy (1) dès le 23 août et s'y livra à un pillage général, qui porta non seulement sur les vins et les vivres, mais sur les marchandises et denrées de toute espèce, surtout dans les magasins, sur les véhicules, le bétail et les chevaux. Le dégât, en 1914, était évalué pour Oisy à cent mille francs, pour Baillamont à soixante mille. GUSTAVE LEJEUNE, âgé de 27 ans, a été tué en fuyant, vers 16 heures. En ce moment les canons allemands placés entre Baillamont et Oisy jetaient des obus incendiaires sur Monceau

(1) Renseignements recueillis, sur Oisy et Baillamont, en juin 1915. A consulter HANOTAUX, o. c. V., p. 96.

qu'occupaient les Français avant leur retraite sur Sedan. Les Français ne ripostèrent pas et c'est ainsi que Oisy et Baillamont furent préservés. L'attitude de l'envahisseur fut, aux premières heures, menaçante. Le conseil communal fut fait otage et le resta jusqu'au 27.

N° 732. Les premiers éclaireurs ennemis arrivèrent à *Gros-Fays* le 24, dans l'avant-midi, le gros des troupes vers 17 heures. Presque toute la population avait fui et séjourna dans les forêts deux jours et deux nuits. Rentrant au village, elle trouva les habitations non incendiées, mais totalement pillées. Le presbytère délaissé par M. l'abbé Orban, qui avait rejoint le service de santé de l'armée, fut mis à sac; les meubles furent brisés; vins et vivres, linges et vêtements, bas, couvertures, vaisselle, ustensiles furent enlevés. Le bourgmestre et deux gardes forestiers furent faits otages.

N° 733. *Cornimont* reçut, notamment les 22 et 23 août, quelques détachements de troupes françaises. Le 23, les Allemands, arrivant sur les hauteurs de Gros-Fays, lancèrent quelques obus sur les Français qui quittaient Cornimont et entraient dans les bois de Rochehaut. L'avant-garde parut le 24 dans l'avant-midi et ce n'est que dans l'après-midi que le village fut occupé. Les soldats envahirent les maisons et les livrèrent au pillage, enlevant beaucoup d'objets, gaspillant et détruisant le reste, terrorisant les habitants qui tombèrent entre leurs mains. Fait otage, le vicaire fut interné dans une cave pour y passer la nuit. Maintes fois il fut menacé de la mort par le colonel lui-même. On y amena aussi une douzaine d'autres civils arrêtés pendant la soirée. Le 25, ils accompagnèrent les troupes jusqu'à 2 kilomètres du village et furent congédiés.

N° 734. Les Français arrivèrent à *Chairière* (1) du 15 au 20 août, les Allemands le 23. Les gens du village avaient fui et restèrent trois jours dans les bois pour laisser passer l'ouragan. L'ennemi put piller les habitations tout à son aise et incendier le château Fraikin, à 200 mètres du village, sur la route d'Alle, sans l'ombre d'une raison, sinon qu'elle appartenait à un militaire belge... Le curé, M. Gérardy, qui suivait l'armée comme ambulancier, eut son presbytère pillé et saccagé.

N° 735. Le 24 août, vers 10 heures, quelques éclaireurs allemands précédèrent le gros des troupes, pour pénétrer au village d'*Alle-sur-Semois* (2). Une fusillade fut engagée avec les derniers soldats français, dont trois furent tués (3). A ce moment JULES DION, 70 ans, de Nafrature, qui avait été réquisitionné pour conduire des blessés français à Vresse et Sedan, rentrait à Alle avec son attelage. Au bruit des coups de feu, il sortit d'une maison pour s'occuper des chevaux, qui se trouvaient sur le trottoir opposé: les Allemands tirèrent aussi sur lui et il tomba raide mort. Les éclaireurs firent chemin en arrière et alors le village fut bombardé, de Chairière; des obus mirent le feu aux maisons de M^{me} Balat, d'Hubert Martin et probablement

(1) Cfr. HANOTAUX, o. c., V, p. 108.

(2) Enquête sur place faite le 1^{er} juillet 1915 (déposition orale de M. l'abbé Thirifays, curé). — A consulter: HANOTAUX, o. c., V, p. 96, 108 et ss.

(3) Les soldats Léon Julien, Jean Hervé et Auguste Dubost. Un quatrième, Jean Forest, soigné à l'ambulance, est mort peu de temps après.

aussi de Lambert Delogne; un éclat atteignit la tour de l'église, enlevant les ardoises. En ce moment la population, affolée par le récit de ce qui s'était passé à Maissin, à Porcheresse et à Bièvre, avait fui vers la France ou se tenait cachée dans les montagnes et dans les excavations d'ardoisières abandonnées. Bientôt après, l'armée pénétra au village et ce furent des scènes inouïes de sauvagerie. On mit le feu à de nouvelles maisons; en un clin d'œil une quinzaine de foyers furent allumés. Trente-cinq maisons furent détruites, outre celles incendiées par des obus. Les soldats ne tardèrent pas d'apprendre qu'une partie des habitants,

Holbeux Onzime Dorf
 5 km von Alle entfernt
 vom Familien Hof, der
 in der Mauer gesichert ist
 26.8.14. | 7. | 25 km entfernt

Fig. 84. — Alle. Écrit abandonné par un lieutenant du 25^e régiment d'infanterie, VIII^e corps.

avec des fugitifs de Graide, de Bièvre et de toute la région, s'étaient abrités dans les ardoisières; ils s'y rendirent et les expulsèrent avec la dernière brutalité, en les accablant d'insultes et de menaces. Ils arrachèrent au bourgmestre son écharpe et le firent marcher en tête des civils; ceux-ci durent passer entre les murailles branlantes et sur les débris fumants des incendies et on les parqua dans la propriété de M. Delezaken.

Deux heures durant, ils attendirent la sentence que devait prononcer le général. Cette foule se préparait à la mort et récitait à haute voix le chapelet. Le général vint et leur demanda s'ils étaient catholiques; il l'était, dit-il, lui aussi, et leur parla du Congrès Eucharistique de Lourdes, où il avait reçu, disait-il, la bénédiction du Saint-Père. Ces paroles causèrent grand scandale dans le peuple qui comprit que le Pape aurait béni les armes allemandes et le curé eut dans la suite fort à faire pour redresser cette impression; on ne cessait de lui dire « que le général l'avait

affirmé dans le parc... » Ils furent libérés, mais tel était l'affolement chez un grand nombre qu'ils préférèrent rester sous la garde des soldats que de rentrer chez eux.

Dans l'après-midi, les soldats passèrent leur temps à brûler de nouvelles maisons; c'est à 23 heures que le feu fut mis à la dernière. Ils usaient pour provoquer les incendies de rondelles trouées. Il leur fallut une persévérance inlassable pour faire prendre le feu à la maison neuve de Fernand Martin : ils tirèrent sûrement sur elle un millier de coups de feu.

Quand je rentrai au presbytère, le 25 août, il était pillé et saccagé; la cave était cependant intacte (1).

Un soldat a affirmé que le château Fraikin, à Chairière, et la maison Balat, à Alle, étaient désignés d'avance pour être brûlés.

Le village fut ensuite occupé par une soixantaine de soldats, sous la conduite du lieutenant Engelhardt (fig. 84), d'Aix-la-Chapelle, du 25^e régiment d'infanterie, 7^e compagnie, qui ont laissé non seulement à Alle, mais dans les villages voisins, le souvenir de vrais bandits; Engelhardt envoyait lui-même ses hommes au pillage, dirigeait leurs expéditions et terrorisait le pays.

N° 736.

L'ennemi entra à *Rochebault* le 24 août et commença le pillage de la localité, qui était vide d'habitants. Ce pillage fut continué les jours suivants par la troupe qui occupait Alle.

Dans les premiers jours de septembre, un convoi de blessés traversa le village, se rendant à Libramont. Tandis que les habitants leur offraient des vivres et des douceurs, les soldats prétendirent qu'on venait de tirer sur eux du côté de chez Joseph Grandfils. Plus d'une fois déjà, ils s'étaient montrés vexés de ce que sa maison portait l'inscription : « Bières anglaises » et ils l'accusaient d'avoir accueilli beaucoup de soldats français au passage. A ce moment, Joseph Grandfils sortait de chez son voisin pour rentrer chez lui lorsqu'un Allemand tira sur lui sans l'atteindre; il prit la fuite et, après une demi-heure de poursuite, il échappa à ses agresseurs. Le convoi se rendit à Libramont. A la soirée, trois cavaliers apparurent au village et obligèrent Emile Danloy à les conduire au tournant de la route d'Alle, près du presbytère, où ils tirèrent un coup de feu en l'air. Un quart d'heure après, une vingtaine d'autres cavaliers vinrent fouiller la maison Grandfils, enlevèrent les vivres, les boissons et les poules, qu'ils portèrent dans l'auto de leur chef. Ils simulèrent surtout une colère extrême en découvrant deux balles françaises : « on avait donc tiré de cette maison sur leurs soldats ! » A 2 heures du matin, ils mirent le feu à la maison et emmenèrent le bourgmestre à Libramont, le menaçant de mort. Le bourgmestre parvint, non sans peine, à être libéré. Quelques jours plus tard, des officiers revinrent au village, exigeant une somme d'argent. On rassembla les particuliers les plus aisés et une somme de 5,000 francs leur fut versée. Ils l'emportèrent.

(1) A la maison du docteur Delogne, les soldats ont, à l'aide d'une barre à mine, brisé les glaces, les pendules et le mobilier, crevé fauteuils et tableaux, mis en pièces des poteries rares, volé et détruit la bibliothèque. Ils ont enlevé et éparpillé sur les routes des instruments de chirurgie et les produits de la pharmacie. Enfin, ils ont déposé partout leurs ordures.

N° 737.

A Poupehan, lors de l'invasion, la population s'enfuit dans les bois. Il ne passa au village aucun soldat allemand, mais il en vint dans les premiers jours de septembre : c'étaient les pillards des garnisons d'Alle et de Corbion. En l'absence du curé, M. Gélise, qui avait rejoint l'armée comme ambulancier, ils venaient se désaltérer dans la cave du presbytère.

3. LE COMBAT DE GEDINNE ET DE LOUETTE-SAINT-PIERRE

La principale artère qui s'offrait au VIII^e corps pour gagner la France est celle qui, des hauts plateaux de Vonèche où prennent naissance les premiers ruisseaux alimentant le Hilan, le Biran et la Wimbe, se dirige sur Gedinne, Louette-Saint-Pierre, Houdrémont et Nafrature, traverse la Semois à Membre et gagne la France par Sugny et Pussemange.

Dès le 15 août, une avant-garde allemande, suivant de près la cavalerie Sordet qui venait de traverser la Meuse, pénétra dans tous les villages de la région.

Le 20 août, il y eut une rencontre, dans les environs de Gedinne, entre les dragons du général Abonneau et la cavalerie allemande.

Le 21 août, une centaine de cyclistes ennemis, venus de Givry, par Mirwart, passèrent à Honnay et Ponderôme et s'avancèrent jusque vers Vonèche et Gedinne, terrorisant toute la région, saccageant partout sur leur passage les bureaux des postes et des gares, ainsi que les installations du télégraphe et du téléphone. Le chef de station de Ponderôme et son adjoint furent emmenés jusque Bure ou Tellin.

Le 22 août, au matin, les Rhénans du VIII^e corps passèrent à Lomprez à 7 h. 30 et occupèrent dans la journée les villages de Honnay, de Ponderôme et de Vonèche. Des escarmouches se livrèrent dans cette dernière localité à l'heure de midi, à Froidfontaine et à la « Mal Campée », sur la route de Louette à Willerzie, dans le courant de la journée.

Comme sur l'itinéraire Sohier-Porcheresse, c'est dans la nuit du 22 au 23 août que les troupes allemandes s'avancant, en un défilé compact, par les routes qui de Ponderôme et de Haut-Fays mènent vers la Semois, pénétrèrent à Vencimont à 2 h. 30 — pour gagner de là Sart-Custinne —, à Malvoisin à 5 heures, à Gedinne à 6 heures, à

Rienne un peu plus tard, après un court échange de coups de feu avec les cuirassiers français.

C'est à ces heures matinales que se livra le combat de Gedinne, à l'issue duquel l'ennemi pénétra, vers 10 heures, dans le village de Louette-Saint-Pierre, qu'il détruisit presque en entier.

Houdrémont resta, dans l'avant-midi, en dehors du combat de Gedinne ; mais, à partir de 11 heures, la bataille s'étendit à ce village, qui fut tenu sous le feu de l'artillerie jusqu'à 14 h. 30, heure à laquelle l'ennemi l'envahit.

Une série de rapports vont maintenant nous retracer tous les détails de cette avance dans les différents villages situés le long de la route qui, de Wellin, mène à la Semois.

§ 1. — *Lomprez, Froidlieu, Honnay.*

Une rencontre d'éclaireurs eut lieu à Lomprez le 12 août. A la suite de coups de feu tirés, par des soldats ivres, dans le village de Lomprez et près des maisons de Froidlieu qui bordent la grand'route de Wellin-Beauraing, le curé, le bourgmestre et un groupe d'habitants de Lomprez, ainsi que seize hommes de Froidlieu, furent arrêtés dans la nuit du 23 au 24 août et emmenés jusqu'aux portes de Sedan, exposés tout le long de la route aux plus mauvais traitements. Ils avaient été ligotés avec une telle violence que plusieurs d'entre eux gardèrent les traces des liens pendant des années. On se demande comment ils échappèrent à la mort. On lira avec intérêt, dans le récit de M. l'abbé Goffette, qui a été recueilli le 10 décembre 1914, le résumé des accusations que formulèrent contre eux les officiers qui les jugèrent.

Au moment de la fusillade initiale, le feu fut mis à huit maisons de Froidlieu. Les gens de ce village furent traités avec une vraie cruauté, ainsi que le raconte le rapport n° 739, écrit en juin 1916.

La même scène — quoique moins violente et moins générale — se déroula à Honnay, mais la soldatesque se contenta d'y brûler quelques meules de denrées. Ce village aurait couru, à ce moment, un réel danger si une brusque alerte n'avait provoqué le départ précipité de la troupe. L'enquête sur Honnay (rapport n° 740), remonte au 15 octobre 1914.

C'est à Honnay et dans les environs immédiats du village que l'artillerie allemande prit position pour participer à l'engagement de Gedinne.

N^o 738.

Une escarmouche se déroula le 12 août sur le territoire de Lomprez; sept uhlans et un soldat français furent tués, cinq uhlans furent faits prisonniers. Les Français s'étant retirés vers Dinant le 14 à minuit, des éclaireurs ennemis traversèrent le village au grand galop le 15 au matin, puis se retirèrent vers Wellin. Le 17, à 9 heures du matin, une dizaine de uhlans s'installèrent dans la grande ferme Remy, qu'ils occupèrent en maîtres.

Le 22, à 7 h. 30 du matin, arrivèrent les avant-gardes; elles s'emparèrent du bourgmestre, puis vinrent me prendre à l'église, en me reprochant d'« avoir fait sonner les cloches pour annoncer leur arrivée aux Français ». Je fus consigné au presbytère, tandis que le bourgmestre assistait, sur la route de Ponderôme, au défilé des troupes, jusque 11 h. 30. Des campements s'établirent sur les hauteurs qui entourent le village. Plusieurs maisons de commerce furent pillées. Un général, arrivé au presbytère vers 17 heures, quitta son lit pour arrêter le pillage de la maison d'Eugène Tisserand. A 20 heures, on vit brûler une maison isolée de Wellin, située à côté du village.

Le 23, je fis les offices comme de coutume, mais les fidèles n'osèrent s'y rendre, tant la terreur régnait; ils cherchaient aussi à défendre leurs biens, souvent sans succès. A 20 heures, commença le passage des pontonniers, train d'artillerie et bagages cantonnés de Wellin à Tellin, se rendant vers Gedinne. Adelin Frogneux, réquisitionné à Wellin pour les amener, les mit sur la route Lomprez-Haut-Fays, alors que l'ordre était donné de passer par Ponderôme. Au delà de Lomprez, la route était barrée et il fallut, dans l'obscurité, faire chemin en arrière. Alors commença un vacarme d'enfer. Au moment où s'éloignaient les derniers soldats, une fusillade éclata de tous les côtés à la fois. Vers minuit, un sergent, escorté d'une dizaine de soldats, enfonça la porte du presbytère et cria : « Le curé Goffette ici, tout de suite! On a tiré sur nos hommes et tué nos chevaux! Vous êtes responsable! En route! » A la lueur des torches, ils s'emparèrent de même du bourgmestre, Hyacinthe Quoilin, 68 ans, d'Eugène Tisserand-Wilmotte, 72 ans, de Ludovic Fays et de ses deux jeunes gens, Emile et Lucien, et d'Alexandre Arnould. On nous lia très solidement deux à deux et on nous entraîna vers Froidlieu, sous une avalanche de coups, à travers les campagnes où brûlaient des tas de froment, allumés par les balles explosives qu'y jetaient nos gardiens. Froidlieu était en feu et on nous y adjoignit les prisonniers de ce village. A Ponderôme, un soldat desserra nos liens, qui nous faisaient cruellement souffrir. Bientôt nos bourreaux devinrent nos gardiens, et ils avaient peine à nous protéger contre la furie des troupes qui nous croisaient. On traversa le champ de bataille de Gedinne. Des cadavres de soldats français étaient couchés dans les fossés, recouverts de paille. Les soldats enfonçaient portes et fenêtres des maisons et les pillaient de tout ce qui était à leur convenance. De Houdrémont on gagna Nafraiture. Pour traverser un bois, les soldats m'obligèrent à crier : « Ne tirez pas, nous sommes prisonniers belges ». La nuit se passa sur la grand'route, à l'extrémité du campement, face à la tente des officiers.

Le 25, de bon matin, je fus autorisé à adresser quelques paroles à mes compagnons; nous récitâmes deux dizaines du chapelet et, comme le danger de mort subsistait, je leur donnai à tous l'absolution. Les villages de Petit-Fays et

Laforêt nous parurent déserts, nous ne vîmes que du bétail qui errait en beuglant. Nous passâmes presque toute la journée enchaînés dans un enclos de Laforêt, à côté de troupes qui défilaient en proférant des menaces. Un officier de gendarmerie ne se lassait pas de crier à plein gosier : « Oh ! le cochon de curé ! Il faut tuer le cochon de curé ! » Nous y reçûmes comme vivres des brassées de carottes et de navets. La nuit se passa dans la salle de l'école.

Le 26, on attendit vainement le général qui devait nous juger et, malgré la fatigue des vieillards, qu'il fallait traîner, presque porter, on prit la route de Sugny, puis de Sedan. Les tigres qui nous menaient nous poussaient parfois en avant à coups de lanières et nous montraient les balles qui allaient bientôt nous descendre.

Dans la forêt, on fit halte et chacun de nous comparut devant deux officiers. Voici l'accusation qu'ils soutinrent : « A Lomprez, il y a eu complot contre nos soldats. Un civil de Wellin (le guide) en a été témoin et nous en avons été avertis par la dame de l'adjoint du maire. A la même minute, on a tiré des quatre coins du village, on a sonné les cloches et fait des signaux lumineux à l'église. Nous avons découvert chez vous des armes, des munitions et une mitrailleuse française au clocher... Vous serez tous fusillés dans cinq minutes si vous ne dites qui a tiré. » Toutes les protestations d'innocence, la réfutation détaillée de ces accusations étaient vaines ; nous nous attendions à la mort et je m'apprêtais à donner à mes compagnons une dernière absolution quand l'un des officiers nous annonça qu'en attendant un complément d'enquête, nous étions libres, à l'exception de deux otages. « Dans huit jours, nous repasserons, ou bien nous téléphonerons de Paris ; si les coupables ne sont pas connus, vous serez tous fusillés. » Nous passâmes la nuit dans la forêt, sous la pluie et nous rentrâmes à Sugny le 27, à 8 heures du matin et à Lomprez le 28 à 11 heures. Quant aux deux otages, libérés le 27 au matin, ils étaient rentrés chez eux le jour même, précédés déjà par ceux de Froidlieu.

N° 739.

Le 7 août, Froidlieu reçut un détachement de l'armée française qui repassa le 10, venant de Barvaux-sur-Ourthe, et s'éloigna le lendemain. Le 12, nouveau détachement de dragons, avec quelques pièces d'artillerie. Bientôt on apprit par ces soldats que les Allemands étaient à Rochefort et quelques cyclistes français qui s'étaient dirigés sur Ave furent poursuivis de balles dans le bois. Puis les Français se retirèrent et alors commença le défilé des troupes allemandes.

Les premières s'abstinrent d'excès, mais le 23 août, à 21 heures, une bande désordonnée d'une quarantaine de soldats se dirigea vers le village, venant de Lomprez. Tout à coup on entendit des hurlements et des cris sauvages. Arrivés à la ferme de La Croisette, appartenant à Alfred Gillain et occupée par Jules Henry, ils la criblèrent de balles. Tirés brusquement de leur sommeil, les habitants parvinrent à fuir par les fenêtres de l'arrière. Quelques instants après, la maison était en flammes, ainsi que la voisine, de Gustave Deloyers, dont les occupants purent également échapper, par la fuite, au péril qui les menaçait. Les soldats mirent aussi le feu à deux meules de céréales.

A la même heure, ces bandits pénétrèrent dans le village et firent une première razzia d'hommes, qu'ils amenèrent à la grand'route, les joignant au groupe de Lomprez, qu'ils emmenaient avec eux ; c'étaient Jules Baré, Marc Olix, Octave Albert, André Borsus et Louis Istasse.

A ces scènes de fureur succéda un calme relatif jusque 4 heures du matin; alors ils recommencèrent leurs exploits sauvages. S'ils ne trouvaient pas le bourgmestre, disaient-ils, ils mettraient le feu à tout le village. Quatre nouvelles maisons furent bientôt en flammes, celles de l'échevin, Jonas Deloyers, de Jules Mathieu, de la veuve Henri Monseu et de Marc Olix, tandis que, dans le reste du village, les soldats brisaient portes et fenêtres, et livraient les habitations et les caves au pillage, volaient des têtes de bétail. Au presbytère, ils terrorisèrent la famille du desservant, celui-ci était absent, ayant rejoint l'armée; ils ne purent, malgré les menaces, extorquer l'argent, mais ils emportèrent vin, œufs, couvertures, etc., ainsi que des poules qu'ils avaient piquées à leurs baïonnettes. Un second groupe d'hommes fut alors formé aux environs de l'église, comprenant Victor Bovy, père, Jules Bovy, Joseph Bovy, Joseph Borsus, Henri Borsus, Auguste Olix, Omer Perpète, Jules Dehuy, ses deux fils Emile et Jules, et Jonas Deloyers. Ils rejoignirent le premier groupe à Gongon, où le feu venait d'être mis à deux immeubles : à la tannerie Petit-Hubaille, occupée par Joseph Doutreloux et à la maison Laffineur, inoccupée. Ligotés comme des malfaiteurs, ils furent emmenés tous ensemble vers Pondrôme, Houdrémont, Alle et Sedan, affligés sur tout le parcours de toutes sortes de mauvais traitements. Les troupes s'éloignèrent avec eux. Aucun de ces prisonniers ne fut tué, mais ils revinrent, huit jours après, dans un état total de délabrement; quatre d'entre eux, Jules Baré, André Borsus, Omer Perpète et le jeune Dehuy, moururent des suites des souffrances physiques et morales qu'ils avaient endurées.

Les habitants du village n'eurent guère moins à souffrir; les frayeurs excessives qu'ils traversèrent conduisirent au tombeau plusieurs vieillards, un enfant Bovy et M^{lle} Adèle Deloyers. Pendant la semaine qui suivit les incendies, la population n'osait passer la nuit dans les maisons, on gagnait à la dérobee les bois et Lavaux-Sainte-Anne.

N° 740.

Honnay vit venir les premières patrouilles allemandes le 15 août.

Le 21, une centaine de cyclistes, venant de Givry, par Mirwart, passèrent au village, recueillirent et brisèrent les armes, puis continuèrent vers Pondrôme, Vonèche et Gedinne; ils coupaient partout les fils télégraphiques et téléphoniques et faisaient sauter les coffres-forts des postes et des gares; on a dit qu'ils furent tués dans les environs de Givet.

Le 22, il arriva des troupes considérables; toutes les campagnes en étaient couvertes, depuis les hauteurs de Sohier jusqu'à Honnay. Les soldats firent divers apprêts et creusèrent des tranchées. Ils s'attendaient à des rencontres. Ils demandèrent à manger, mais n'eurent pas le temps de commencer leur repas. Des batteries d'artillerie étaient prêtes dans les campagnes. On exigea des otages, que le curé dut désigner en s'inscrivant le premier sur la liste.

Le 23 août fut une journée de désordres, de pillages et d'excès de toute sorte. Les soldats burent le vin qu'ils avaient enlevé des caves et on trouva le lendemain des milliers de bouteilles vides sur la route de Wellin à Pondrôme.

Dans la journée, il passa des convois de ravitaillement. Ce sont les soldats préposés à ces transports qui, arrivés à Lomprez, accusèrent le curé, M. l'abbé

Goffette, d'avoir placé des mitrailleuses au clocher et l'emmenèrent avec plusieurs de ses paroissiens. A Froidlieu, ils prétendirent qu'on avait tiré et prirent aussi seize hommes.

Dans la nuit du 23 au 24 août, les habitants contemplèrent, terrifiés, des greniers de leurs maisons, les incendies de Wellin, Lomprez, Froidlieu et Gongon (tannerie sise entre Honnay et Froidlieu), en attendant le même sort pour eux-mêmes, de la part des troupes excitées qui campaient sur la grand'route, toute voisine, de Wellin à Pondrôme. Des soldats arrivèrent au village par petits groupes, tirant des coups de feu et simulant des fusillades. Les habitants eurent la prudence de rester bien enfermés et ces scènes n'eurent pas de suite.

Bientôt l'on vit des meules de foin et de paille flamber à 500 mètres des habitations et déjà les incendiaires se dirigeaient vers le village, la torche à la main, lorsqu'un coup de sifflet annonça leur départ.

Un officier catholique recommanda instamment au curé de ne pas sonner les cloches; quelques jours plus tard, on apprit le danger qu'avaient couru les villages de Chanly et de Wellin, parce qu'on y avait sonné la messe matinale.

La rencontre de Gedinne faillit se dérouler sur Honnay. L'artillerie ennemie occupait les crêtes qui dominent Sohier et Honnay, tenant sous son feu les routes de Vonèche et de Froidfontaine. Les Français s'avançaient sans défiance sur Vonèche; prévenus, dit-on, par Léon Parent, de Vonèche, fusillé depuis à Anvers pour espionnage, ils se retirèrent du côté de Gedinne où le contact des avant-postes s'opéra dans les environs de la gare.

§ 2. — *Pondrôme.*

Les événements militaires avaient pris fin et d'importantes troupes avaient déjà défilé dans le village de Pondrôme, lorsque commencèrent les heures critiques pour cette localité.

C'est le 24 août que s'y déroula une scène tragique, à laquelle participa le 69^e régiment rhénan, et au cours de laquelle le feu fut mis au village et un civil fut massacré. La population civile avait été rendue responsable de la mort de trois soldats allemands, qui avaient été atteints soit par des balles françaises, soit plus probablement par des balles allemandes, au cours d'une panique inconsidérée. Le dévouement d'une religieuse sauva la localité. Le rapport n° 741 a été donné oralement, le 28 juin 1915, par M. l'abbé Botton, curé de Pondrôme.

Wancennes (rapport n° 742) avait reçu l'ennemi dans la nuit du 22 au 23 août. C'est dans cette région que se fit la jonction du VIII^e et du XIX^e corps.

Lorsque l'on jette un coup d'œil sur la carte, on ne peut qu'être surpris de constater la méthode et la promptitude avec lesquelles se poursuivent l'avance allemande.

N° 741.

Vendredi, 7 août, quelques uhlands venant de Wellin passèrent à Pondrôme pour se rendre à Beauraing; avertis par téléphone, les gendarmes de Beauraing les firent prisonniers à Baronville, dans la ferme Antoine. Le soir du même jour, Pondrôme et la région reçurent les dragons français; ils se retirèrent dans la nuit du 14 au 15 août. A 1 heure du matin, le commandant Deleau, après m'avoir prié de lui donner la Sainte-Communion, dit: « Nous partons! Les Allemands sont sur nos talons et dans quelques jours, ils seront chez vous. Soyez calmes et courageux! La guerre sera longue et dure, mais nous l'emporterons. Dieu, défenseur du Droit et de la Justice, est avec nous. La France souffrira plus encore que vous. Adieu et priez pour nous! » Au matin, les troupes étaient parties sur Vonèche et vers Hastière.

Le 15 août, la procession n'eut pas lieu. La population attendait les événements, anxieuse et angoissée. Les jours suivants, on ne vit que quelques patrouilles allemandes, qui échangeaient des coups de feu avec des arrière-gardes françaises, abandonnaient leurs chevaux blessés et en enlevaient de valides à la ferme des Quatre-Quarts.

Le 21, à 13 heures, les Allemands prirent d'assaut la gare, brisèrent les appareils, pillèrent le coffre-fort, jetèrent par terre et lacérèrent les archives.

Au milieu de l'émoi général, le chef de gare, M. Merveille, et son agrée M. Voisin, furent emmenés en auto, les yeux bandés, vers Bure ou Tellin. Ils y furent questionnés par un état-major sur la situation des armées et refusèrent de répondre. Le soir, on les ramena à Bichaimont-Pondrôme.

Le 22 au matin, commença un fort passage de cavalerie et d'infanterie allemande. Le drapeau, qui flottait encore au clocher, fut arraché, déchiré et piétiné. A ces soldats il fallait surtout le curé: or, j'étais à l'orphelinat d'Esclaye, où m'appelait mon ministère. Deux ecclésiastiques, M. Bouchat, vicaire de Winenne, et M. Alaïme, élève du Séminaire, qui se trouvaient dans la paroisse, furent arrêtés et le second fut emmené en auto à Esclaye, par un officier qui avait reçu l'ordre d'aller à ma recherche. Braquant son revolver sur une religieuse de l'orphelinat, sœur Emilie, de nationalité allemande, cet officier lui dit: « Pourquoi a-t-on sonné ici? — Pour la messe. — Amenez-moi la sœur qui a sonné! Je la fais prisonnière! Je veux le curé! Vous cachez le pasteur! Vous serez châtiée! » Prenant la parole en allemand, la religieuse expliqua qu'elle avait sonné la messe comme de coutume et que le curé avait déjà regagné le village, en longeant le chemin de fer. « Schwester, ajouta-t-il, vous êtes allemande? Reniez-vous votre patrie? — Je suis née sur les bords du Rhin. Depuis de nombreuses années, je suis dans l'état religieux et une religieuse se dévoue où Dieu la veut pour faire le bien! » Elle demanda encore pourquoi il recherchait le curé; il répondit: « Pour le fusiller! »

L'officier revint aussitôt au presbytère en auto et voulut m'y faire monter. Je refusai formellement et je lui montrai un écrit de l'évêché, réclamant pour les prêtres la liberté de circuler et de se rendre auprès des blessés. « Gut pour la paix! », hurla-t-il; « Gut pour la guerre! », répondis-je, et je lui montrai la date de l'écrit: 14 août 1914. Il s'était calmé et m'invita poliment à l'accompagner sur la route de Beauraing. Lorsque nous fûmes arrivés près du pont du chemin de fer, au milieu des troupes considérables qui campaient en cet endroit, il reprit son air

sauvage et, dégainant son revolver, il cria : « Vous fusilliez si les civils tirent sur nos soldats ! » Ceux-ci étaient pour la plupart des catholiques ; ils me montrèrent leurs livrets de baptême, de première communion, de mariage, et des portraits de famille.

Un peu plus tard des soldats firent la réquisition des armes, qu'ils déposèrent à la cure. Les officiers prétendaient que les initiales gravées sur certains fusils étaient une marque du Gouvernement, qui avait organisé des bandes de francs-tireurs, sous la conduite des curés. « Pasteurs belges, disaient-ils, francs-tireurs, cruels, mauvais ! Ils arrachent les yeux à nos soldats ! Ils placent des mitrailleuses dans les clochers ! Belges capout ! » Je fus chargé de garder les armes jusqu'à 16 heures ; alors les soldats choisirent les meilleures, brisant et abandonnant les autres sur les chemins. Ils partirent tous le soir dans la direction de Givet.

La nuit suivante, il passa encore beaucoup de troupes, en rangs serrés et musique en tête ; plusieurs maisons et cafés furent pillés.

Le 23 août fut calme. A la soirée, l'horizon était tout embrasé dans la direction de Dinant et des maisons brûlaient à Froidlieu. La population se tenait prête à fuir.

Le 24 août fut la journée tragique. Pondrôme était voué ce jour-là à l'incendie et de nombreux habitants n'auraient pas échappé à la mort sans l'intervention héroïque de sœur Emilie, religieuse de la Doctrine chrétienne de Nancy.

A 5 h. 30 du matin, cette religieuse se rendait à l'église, lorsque retentirent tout-à-coup des coups de feu et des cris. Une odeur de soufre et d'incendie remplissait l'atmosphère. « M. le curé, me dit-elle, ne nous quittons pas, car il faut sauver la population ! A la garde de Dieu ! Si l'un de nous tombe, la Providence aura soin de celui qui restera pour protéger les autres ! » Je la suis ; mais à peine avons-nous fait quelques pas que l'on tire sur nous dans le jardin ; nous allons à travers tout et nous arrivons sans être atteints à la grand'route, au milieu des soldats qui remplissent les champs et les chemins. A la vue du curé, ces hommes se mettent à hurler et braquent sur nous leurs fusils. Sœur Emilie s'interpose : « Soldats, crie-t-elle en langue allemande, ne tirez pas ! Je veux voir le commandant ! Où est-il ? » Un soudard ivre veut me ligoter les mains, elle s'y oppose. Nous avançons toujours et nous voici bientôt en présence d'un groupe de civils à peine vêtus, les mains liées, malmenés par toute la troupe. Quel spectacle ! Ces pauvres gens implorent grâce et délivrance ! Parmi eux je reconnais mon confrère, M. l'abbé Goffette, curé de Lomprez, et ses compagnons, au nombre d'une trentaine, sont de Lomprez et de Froidlieu. L'un d'eux marche le premier ; les autres suivent en rangs de quatre. Nous leur demandons ce qui se passe, mais les soldats nous repoussent brutalement, en nous menaçant d'être fusillés. A ce moment un de mes paroissiens arrive, tout couvert de sang ; je reconnais Léon Serville. Cet homme est fou de douleur : « Ma sœur, crie-t-il, sauvez-moi ! M. le curé, ayez pitié de moi ! Ils ont tué mon fils Edgar ! » Au moment où la fusillade battait son plein contre la ferme des frères et sœurs Remacle, EDGAR SERVILLE, âgé de 26 ans, cherchait à se mettre à l'abri lorsqu'il s'affaissa, mortellement atteint ; son père fut aussi poursuivi de balles et échappa avec des coups de crosses de fusil. C'était en ce moment dans le village un véritable enfer ; les hommes fuyaient dans le bois, traqués par les balles ; les femmes et les enfants, sans vêtements et sans chaussures, se réfugiaient à l'orphelinat

d'Esclaye, pleurant et priant à haute voix. Sœur Emilie prit la défense des habitants; elle obtint que Léon Serville pût rentrer chez lui, que les liens des prisonniers civils fussent un peu relâchés et que des vivres leur fussent apportés par Florentine Remacle, aidée de quelques dames restées au poste; mais elle insista vainement pour leur libération et l'officier qui les gardait se borna à répondre : « Nous ne sommes pas maîtres ! Nos soldats sont ivres ! Prenez garde vous-mêmes, car vous pourriez tomber victimes de nos hommes en furie ! Nous ne ferons aucun mal aux otages et ils seront délivrés plus tard. » Ils furent emmenés à Sedan et subirent, au cours de trois journées, tous les tourments imaginables.

Quand fut terminée cette scène déchirante, nous arrivâmes auprès du commandant. Il ne voulait rien entendre ; il disait que « le village serait incendié, que le curé et le bourgmestre seraient fusillés, parce que les francs-tireurs lui avaient tué trois soldats, entre la pépinière Copet et la ferme ». Il nous fit voir trois cadavres qui étaient encore tout chauds. « Ses soldats venaient, ajouta-il, de tuer un jeune homme — c'était Edgar Serville — qui fuyait armé de deux revolvers. » Cette accusation était fausse : les armes avaient été remises et le malheureux n'était certainement pas en défaut. Les soldats avaient été tués soit dans la fusillade des leurs, soit même par des balles françaises. On a su depuis qu'au matin du 24, des soldats français erraient encore dans les environs. Trois d'entre eux qui s'étaient enfuis, disaient-ils, de la bataille de Libramont, avaient logé la nuit précédente dans une maison isolée du côté de Beauraing et se préparaient à faire feu sur une patrouille de uhlans si leur hôte ne les en avait retenus. Moi-même j'avais aperçu la veille des soldats français déguisés, qui cherchaient à se dissimuler et à regagner leurs lignes.

Cependant on continuait à tirer dans tous les coins du village et la fusillade se poursuivait surtout contre la ferme Remacle qui cachait, disaient-ils, des soldats français. Arthur Bodart qui s'y trouvait, dut s'étendre par terre dans une chambre à coucher, pour éviter les balles qui lui frôlaient la tête.

C'est en vain que Sœur Emilie protestait et demandait grâce. Le commandant donna l'ordre de mettre le feu à la ferme et aussitôt les flammes jaillirent des hangars qui abritaient les machines agricoles, puis les soldats mirent le feu au salon ainsi que dans les fenils, qui étaient remplis de foin et de paille. Pendant que le fermier courait à travers les balles, déliant le bétail et le poussant à la pâture, pour l'arracher aux flammes, Sœur Emilie continuait ses instances. Mais le commandant était irréductible, il voulait que les habitants fussent rejetés dans l'incendie. Alors elle n'hésita plus. « Monsieur le curé, cria-t-elle, suivez-moi ! S'il le faut, nous mourrons avec ces braves gens dont on veut la mort ! » Elle s'élança vers les bâtiments en feu, je la suis ; le Commandant crie : « Madame, ici, ou vous êtes fusillée ! — Monsieur, fusillez-moi, je vais à mon devoir, je veux sauver des innocents. Vous tuerez une femme née sur les bords du Rhin, qui veut sauver d'honnêtes gens ! » Nous avançons toujours, mais les balles sifflent toujours à nos oreilles. La religieuse s'arrête et me dit : « Nous allons tomber ! N'avez-vous pas un signal pour faire cesser la fusillade ? » Je songe à mon mouchoir blanc et je l'agite en l'air ; subitement le tir cesse. Sœur Emilie revient de nouveau à la charge pour obtenir grâce : « Ces fermiers nourrissent

des orphelins, parmi lesquels se trouvent des enfants allemands, de Strasbourg ! » Le Commandant est vaincu. Il donne un coup de sifflet. Les soldats sortent de la ferme et reçoivent l'ordre d'éteindre l'incendie. Les gens de la maison sont atterrés : « Autant brûler aujourd'hui que demain ! » s'écrie le fermier, car tout lui paraissait irrémédiablement perdu. Il n'y avait plus d'hommes au village, quelques femmes seulement purent prêter leur aide. On ferma avec soin toutes les issues. Le feu put être éteint au fenil. Des seaux de lait eurent raison du foyer allumé dans un salon à l'aide de paille placée sur une table, sous une lampe à pétrole.

Avant le départ de la troupe, un officier supérieur nous dit : « Vous avez sauvé votre localité. Marquée en rouge sur nos cartes, elle devait être incendiée, le curé et le bourgmestre fusillés, parce que, de la ferme, on a tiré sur nos avions et sur nos troupes. »

On voulait emmener le bourgmestre, M. Paul Marchal ; la religieuse obtint qu'il fût renvoyé à la limite de la commune de Vonèche. Le défilé des troupes se poursuivit, sous nos yeux, jusque midi : cavalerie, artillerie, mitrailleuses, camions chargés de soldats qui plumaient des poules, des canards et des oies ; chariots chargés de veaux et de moutons égorgés et suivis de chevaux et de bétail volés.

On se mit alors à la recherche d'Edgar Serville : on retrouva son cadavre dans le fossé d'une prairie attenante à son jardin, atteint au front par une balle de revolver et le cœur transpercé d'un coup de baïonnette. Il était employé aux waterings de l'Etat, résidant à Virton. On est certain qu'il a été tué par des soldats du 69^e.

Les passages de troupes se continuèrent les jours suivants.

N^o 742.

La nuit du 22 au 23 août, environ 250 soldats, venant de Beauraing — à la mine mauvaise et à moitié ivres — envahirent le village de Wancennes et le plongèrent dans la terreur. De maison en maison, ils frappèrent violemment et souvent enfoncèrent les portes à coups de crosse de fusil et exigèrent des vivres, sous la menace du fusil ou du revolver. A 4 heures du matin, le curé, le bourgmestre et quelques habitants furent internés à la ferme Brasseur, jusqu'au départ des troupes, vers midi, dans la direction de Winenne.

Le 23 août, vers 17 heures, environ 70 cavaliers allemands, venus de Beauraing, se dirigèrent vers Vonèche.

§ 3. — *Vonèche et Froidfontaine.*

Des rencontres d'éclaireurs eurent lieu à Vonèche et à Froidfontaine dans la journée qui précéda le combat. A la soirée, l'ennemi commença à défiler dans la direction de Gedinne.

On relève à Vonèche le pillage du château dans la nuit du 22 au 23 août, et l'incendie de la ferme de « La Soufrerie » le 24 août.

L'enquête consignée dans les travaux ci-dessous (n^{os} 743 et 744), remonte au mois de juin 1915; le travail sur Vonèche a été donné par M. l'abbé Collin, curé de la paroisse.

N^o 743. *Vonèche* a vu les premiers Français le 7, les premiers Allemands le 15 août. Le 22, à midi, il y eut une escarmouche « à la Soufrerie »; Richard-Antoine Broker, soldat allemand né à Viersen (Gladbach), catholique, âgé de 24 ans, fut tué et inhumé à Vonèche; deux blessés furent enlevés par une auto venue de Gedinne.

Le 23, un officier, escorté de dix Allemands, baïonnette au canon, me retint comme otage sur la place, pendant que l'on ferrait son cheval, puis je fus libéré. A 18 heures, 18 blessés allemands, venant du combat de Gedinne, furent amenés à l'école des filles, où la population leur prodigua ses soins.

C'est au cours de la nuit suivante que le château de M. le baron d'Huart, « frère de l'assassin » comme ils l'appelaient, à cause de sa parenté avec M. de Broqueville, fut totalement pillé des vins, linge, literie, vaisselle, etc. Des soldats ivres mirent le lendemain, 24, à 8 heures du matin, le feu à la ferme « de la Soufrerie », à côté de laquelle un des leurs avait été tué et où ils prétendaient que des soldats français étaient cachés. Je fus témoin de la scène : revenant de Froidfontaine, à un kilomètre de distance, j'entendis le crépitement de la fusillade et les cris sauvages, vrais hurlements, qui accompagnaient l'incendie. Cette scène d'enfer dura une heure, pendant laquelle je m'assis sur le bord du chemin et me mis en prière.

N^o 744. *Froidfontaine*, situé à 1 kilomètre sur la grand' route de Beauraing à Gedinne reçut le 7 août des cuirassiers français qui partirent le lendemain vers Liège, disaient-ils, et repassèrent l'après-midi de dimanche, 9 août. Ils furent remplacés par de l'artillerie, qui resta deux jours.

Dans la nuit du 14 au 15, les derniers Français s'éloignèrent et le 15, pendant la grand'messe, deux uhlans, venant de Vonèche, s'arrêtèrent devant la première maison, coupèrent le fil téléphonique et rebroussèrent chemin.

La semaine qui suivit ne fut troublée que par le passage de quelques patrouilles allemandes.

Le 22, Froidfontaine reçut 120 dragons. L'ennemi n'était pas éloigné. Dans la journée, des éclaireurs se risquèrent aux abords du village, des coups de feu furent échangés, un cheval fut tué et son cavalier put fuir. Les Français partirent vers le soir. Cinq d'entre eux seulement, dont un officier, rentrèrent dans le village; ils s'étaient jetés, tête baissée, dans un détachement ennemi, du côté de Sohier et étaient revenus tout désorientés, n'ayant plus que trois chevaux; deux hommes étaient blessés, ils furent soignés et cachés; ceux qui étaient valides, grâce à un déguisement, purent passer les lignes allemandes et retrouver les leurs.

La nuit du 22 au 23, l'ennemi passa à flots compacts sur la route de Vonèche et quelques soldats isolés s'aventurèrent jusqu'à Froidfontaine. Le 23, de 9 heures à midi, des charrois et des troupes de la Croix-Rouge montèrent le village, venant de Honnay; ces troupes étaient calmes, s'offraient à payer et ne causèrent à la

population aucun ennui. Depuis le matin, le canon tonnait sur Gedinne, où la bataille s'était engagée. Vers le soir, les gens purent voir au loin la lueur des incendies : Bourseigne-Neuve et Willerzie brûlaient.

Le calme se rétablit et la population reprit le train de vie ordinaire. Mais les combats du 23 avaient éparpillé dans les forêts nombre de soldats amis qu'il fallait ravitailler. On y alla chacun de son écot. Beaucoup d'habitants contribuèrent à cette bonne œuvre, malgré le danger, et notamment l'échevin Ambroise Lambert et le brigadier forestier Arthur Bray.

§ 4. — *Patignies, Malvoisin, Vencimont, Sart-Custinne et Rienne.*

L'histoire de Patignies relate un exemple, pris sur le vif, de la méthode de guerre allemande. Un obus français, tombé à l'entrée du village, a atteint un soldat allemand : deux officiers viennent officiellement infliger à cet acte la punition qu'il appelle; sans examen, ni enquête, ils mettent le feu à la maison du bourgmestre, s'assurent que le foyer est bien allumé, recommandent des précautions pour que le sinistre ne se propage pas aux maisons voisines et s'éloignent.

Le travail relatif à Vencimont et à Sart-Custinne montre comment les troupes allemandes savaient utiliser, même de nuit, les routes les plus difficilement accessibles : grâce à cette manœuvre, elles purent attaquer, de deux côtés à la fois, le 9^e corps français qui occupait Gedinne.

Rienne fut occupé le 23 août, à 15 h. 30.

N^o 745. Le 23 août de bon matin, l'ennemi quittant Haut-Fays se dirigea sur Gedinne. L'offensive se déclancha au lieu-dit « Gribelle », situé à la jonction des paroisses de *Patignies* (1) et de Gedinne.

Le village de Patignies resta complètement étranger au combat, car les Français ne s'y trouvaient pas, étant postés entre Gedinne, Sart et Patignies. C'est de là qu'un de leurs obus vint exploser au seuil du village, dans un pré; un éclat tua un soldat allemand dans une rue voisine. Il expira aussitôt et nous reçûmes l'ordre, sous menace de représailles, de respecter son cadavre. Les soldats demandèrent du lait, nous le faisant goûter au préalable, et différentes choses, puis s'éloignèrent sur Gedinne.

A 15 heures, quand nous croyions que la bataille de Gedinne et Louette était terminée et que tout danger avait pris fin, il vint un peloton d'infanterie commandé par deux jeunes lieutenants. L'un d'eux, officier d'infanterie, appartenait au 69^e. Ils dirent qu'on avait tiré sur leur troupe et nous donnèrent, au bourgmestre et à moi, dix minutes pour recueillir les armes; ce qui fut fait. Quelques hommes étaient là et essayaient de fuir; ils reçurent l'ordre de rester sur place. Les officiers témoignèrent une grande indignation à la vue des armes et me donnèrent trois

(1) Relation orale fournie par M. l'abbé Michel, curé de Patignies, en juin 1915.

minutes pour désigner trois des maisons d'où l'on avait pu tirer. Je niai que personne eût tiré et me refusai à rien désigner. Après quelques mots échangés entre eux, ils dirent : « M. le curé, nous allons brûler la maison du maire, parce que c'est un des notables. Si cela arrive encore, nous brûlerons la vôtre ! » Ils firent sortir le bétail, mirent le feu à de la paille et, quand le feu fut bien pris, ils renvoyèrent les hommes en disant : « Allez voir maintenant, de peur que le feu ne brûle d'autres maisons ! » Et ils s'éloignèrent. La paroisse, affolée, était déjà presque toute réfugiée dans le bois. Nous y restâmes trois jours et trois nuits, tenus en éveil par le bruit des troupes qui défilaient sans répit sur la route voisine.

Lundi 24 août, les troupes allemandes qui venaient du château de Vonèche et avaient incendié la ferme de la « Soufrerie » (1) arrivèrent à Patignies et y incendièrent en passant les maisons Magnée et Duterme.

N° 746. Le 23 août, à 5 heures du matin, les troupes allemandes entrèrent à *Malvoisin*, pillèrent quelques maisons et partirent aussitôt sur Bièvre et Gedinne. A 6 h. 30, le village était vide : ce fut toute l'invasion.

N° 747. Dans les premiers jours d'août, il passa à *Vencimont* (2) des Français, venant de Monthermé-Hargnies et se dirigeant vers Liège.

Le 22 août, à 11 heures, des chasseurs français pénétrèrent au village et partirent à 17 heures. Moins d'une heure après, ils étaient suivis par des uhlans qui sortaient des bois voisins et qui allèrent prendre à « l'Espérance », près de Bourseigne, deux des leurs que les Français avaient blessés.

Dans la nuit suivante, à 2 h. 30 du matin, quinze cents fantassins allemands envahirent le village en rangs serrés, pénétrèrent dans les maisons et s'y firent servir à boire et à manger ; puis se faisant précéder du bourgmestre, ils se dirigèrent sur Sart-Custinne, pensant aller couper plus loin la cavalerie française, qui s'avancait sur la route Gedinne-Vonèche, mais qui, en réalité, s'était déjà repliée sur Louette-Saint-Pierre.

Cette troupe surprit à *Sart-Custinne* vingt-cinq chasseurs français, qu'elle poursuivit dans la direction de Rienne, puis elle marcha sur Gedinne. Arrivée à proximité d'un bois appartenant au notaire Close, elle fut reçue et dispersée vers 6 h. 30, par le feu de l'infanterie et des mitrailleuses des Français, qui occupaient les crêtes de Bièvre, Louette et Houdrémont, et dont la résistance fut d'ailleurs de courte durée.

N° 748. Un régiment de dragons — écrit le curé, M. l'abbé Martin — entra à *Rienne* le 22, au soir. Il était commandé par le général d'Urbal. Le lendemain, vers 6 heures du matin, ces troupes prirent la route de Louette-Saint-Pierre, pour soutenir le choc de fantassins allemands, évalués à 6,000, qui débouchaient de la route de Haut-Fays.

(1) Voir rapport n° 743.

(2) Les notes relatives à Vencimont et à Sart-Custinne ont été recueillies en juin 1915.

Toute la journée du 23, la population vécut dans l'inquiétude; elle resta pourtant au village, à l'exception de quelques habitants qui gagnèrent les bois voisins.

A 15 h. 30, les troupes allemandes firent leur entrée à Rienne, après échange de quelques coups de feu avec une patrouille de cuirassiers français qui se replia aussitôt sur Willerzie. Un Français fut blessé à la cuisse et soigné chez Joseph Poncelet. Dès leur arrivée, des soldats montèrent au clocher, coupèrent les cordes des cloches et jetèrent sur le toit de l'église le drapeau belge qui était arboré au sommet de la tour. Considéré par eux comme « maire » du village, je fus emmené en auto aux « Quatre Bras », en face de la coopérative. Entre-temps la troupe envahissait les maisons, pillant tout ce qui était à sa convenance. A 17 h. 45, après avoir mitraillé les bois situés entre Rienne et Willerzie, ils retournèrent en arrière, pour camper sur la route de Gedinne, entre l'étang de Boiron et la chapelle Close. Resté sur l'auto jusqu'à 22 heures, je fus alors conduit à la crête de Boiron, et invité à me coucher dans le fossé de la route sur des bottes de paille, en compagnie de deux jeunes gens qui venaient d'être faits prisonniers.

Le 24, à 3 h. 30 du matin, l'auto me ramena aux Quatre-Bras du village, où je fus mis en liberté, tandis que les deux jeunes gens de la ferme de Boiron, mes compagnons de la nuit, furent entraînés jusque Pont-Colin, à la frontière française. Une compagnie occupa le village jusqu'au 2 septembre, pour les réquisitions. Le 30 août, les officiers de la compagnie de Willerzie me présentèrent un sac contenant, comme ils disaient, les « sacrilèges » de l'église de cette localité, à savoir les vases sacrés détériorés par l'incendie.

§ 5. — *Le combat de Gedinne.*

Dans la nuit du 22 au 23 août, les troupes du Rhin et de la Westphalie empruntèrent les routes qui, de Vonèche, de Haut-Fays et de Vencimont, mènent à Gedinne. Dès l'aube du 23 août, sur un large front, elles attendaient de pied ferme l'avant-garde du 9^e corps français, qui débouchait de Gedinne, poussant son offensive vers le nord.

Le combat commença vers 6 heures du matin.

Sous la double et violente pression qui s'exerçait sur elles à l'est, en direction de Bièvre, et à l'ouest, en direction de Willerzie, les troupes françaises ne pouvaient, sans grave imprudence, tenir en pointe à hauteur de Gedinne. On se souvient que le chef de la III^e armée allemande dirigea, dès le 23 août, dix bataillons, trois escadrons et six batteries du XIX^e corps (1), pour occuper le large vide qui avait été laissé entre la 4^e et la 5^e armée française dans la région de la Meuse et de Willerzie. Cette avance allemande menaçait non seulement l'arrière des troupes d'infanterie, mais aussi les 4^e et 9^e divisions de cavalerie, qui occupaient

(1) Cfr. t. IV, p. 68.

le flanc gauche de la 4^e armée française. Dans ces conditions si périlleuses, il ne restait au général Dubois qu'à retirer au plus tôt ses troupes, en combattant de façon à leur assurer un repli honorable, au sein de l'extraordinaire difficulté que créaient l'encombrement des routes et la panique des civils fuyant le combat et se dérochant à la férocity de l'envahisseur.

Nous mentionnerons tout d'abord sommairement, d'après les mémoires du chef du 9^e corps (1), les circonstances d'arrivée des troupes et les principales phases de la rencontre.

La 33^e brigade (général Moussy) (9^e corps), comprenant les 68^e et 90^e d'infanterie, a quitté Nancy le 19 août et est arrivée le 29 août à midi, par chemin de fer, à Mézières-Charleville.

Le 21 août, elle va de l'avant : en fin de journée, le 68^e a atteint Sugny, le 90^e, Membre.

Le 22 août à 10 heures, un bataillon du 90^e occupe et fortifie Houdrémont, deux bataillons du 90^e et l'artillerie divisionnaire (17^e régiment), Nafrature, le 68^e, Cérivaux (Orchimont).

A 14 heures, le commandant des troupes de Houdrémont fait connaître au chef du 9^e corps que la 4^e division de cavalerie s'est repliée, à la suite des contacts qu'elle a eus avec l'ennemi, sur Gedinne et Houdrémont; à 16 heures, il communique le même message pour la 9^e division de cavalerie, qui retraite sur Bièvre.

A la soirée, le 90^e, l'artillerie et l'Etat-Major de brigade cantonnent à Nafrature.

Les ordres du Haut-Commandement pour le 23 août sont datés de 11 h. 20, mais furent communiqués seulement à la soirée. Le 9^e corps recevait la mission de couvrir l'aile gauche de la 4^e armée vers Bièvre et Houdrémont, et surtout d'appuyer l'offensive du 11^e corps au nord — des ordres ultérieurs stipulèrent à l'ouest — de Paliseul; la division marocaine devait entrer en action entre Meuse et Semois, et vers Sugny; la 60^e division de réserve se concentrait sur les hauteurs au nord de Corbion, rive droite de la Semois, et la 52^e division de réserve vers le confluent de la Meuse et de la Semois, en poussant une avant-garde jusqu'à Willerzie.

Dans l'après-midi du 22 août, un communiqué des observations d'avions transmis par le général Lanrezac apprit qu'un corps ennemi, insoupçonné jusque là, avait atteint la région nord de la Lesse, à l'est de Dinant.

A la soirée du 22 août, le général de Langle télégraphia les données suivantes : « Tous les corps engagés aujourd'hui ensemble. Résultats peu satisfaisants. Echec sérieux région Tintigny et Ochamps. Succès en avant Saint-Médard et à Maissin ne pourront être maintenus. Donne ordre de tenir sur front Houdrémont-Bièvre-Paliseul-Bertrix-Straimont-Jamoinne-Breuvanne-Virton ».

(1) Général Dubois, *Deux ans de commandement*, o. c., p. 37 et ss. Un précis et intéressant récit du combat de Gedinne a été publié par HANOTAUX, V, p. 162.

Le 23 août à 3 h. 30 du matin, le 90^e (colonel Simon), appuyé d'un groupe d'artillerie (1) se mit en marche et rejoignit à Houdrémont le bataillon qui s'y trouvait déjà.

Derrière s'avancait le 68^e.

A 5 h. 30, les hussards qui éclairaient le 90^e arrivaient devant Gedinne et dans les bois situés au sud de cette localité et y recevaient des coups de feu. Le bataillon d'avant-garde se déploya à cheval sur la route Houdrémont-Gedinne, sa droite à Louette-Saint-Denis. A sa gauche, le 1^{er} bataillon s'établit à 1 kilomètre nord-est d'Houdrémont, à l'abri des bois, et progressa vers Louette-Saint-Pierre. Le 2^e bataillon resta en réserve au sud-est de Louette-Saint-Pierre.

L'artillerie, en position au nord-est d'Houdrémont, à la cote 405, était entrée en action dès que l'ennemi avait révélé sa présence; elle prépara l'attaque de Louette-Saint-Pierre et appuya la progression de l'infanterie.

De bonne heure, le général Dubois avait prévenu l'avant-garde de Gedinne que, en présence de la situation générale, à la suite du repli des 4^e et 9^e divisions de cavalerie et du recul du 11^e corps, elle ne devait — se trouvant tout à fait en pointe — se laisser entraîner à aucune action offensive, mais se retirer en combattant, appuyée vers Houdrémont par les 68^e et 77^e d'infanterie.

A 8 h. 30, le 68^e se fortifia à Houdrémont : le 1^{er} bataillon s'établit à l'ouest du village, près du cimetière et dans les bois dominant Louette-Saint-Pierre; le 3^e bataillon prit position au nord et à l'est du village, le 2^e bataillon à 500 mètres au sud-est.

Le 90^e fut dirigé sur Nafrature, pour l'organiser.

Vers la fin de la matinée, le 68^e reçut l'ordre de la retraite, puis presque coup sur coup vint un ordre contraire : la 33^e brigade, étant en situation favorable, devait maintenir ses positions, en vue d'une offensive à mener le lendemain, conjointement avec la 2^e division du 9^e corps, la division marocaine, dont l'arrivée était imminente. Mais l'ordre de retraite ne tarda pas d'être définitivement renouvelé, lorsque l'on se fut rendu compte que, en cédant du terrain à Bièvre, la 36^e brigade venait de mettre à découvert le flanc droit de la 33^e.

Celle-ci se retira vers 18 heures sur Hérisson, y bivouaqua, pour gagner ensuite Membre et Bohan. Deux compagnies du 68^e défendirent le pont de Membre, jusqu'à ce que la division eut gagné, par Suxy, la frontière française.

De source allemande, nous possédons un récit du combat de Gedinne qu'un Fahnenjuncker du 69^e d'infanterie a consigné dans son carnet de campagne, abandonné par lui à Pussemange. Déjà nous avons publié

(1) Dès 6 heures du matin, le général Dubois avait prié le restant de l'artillerie divisionnaire « de ne pas franchir la Semois, de chercher des emplacements au sud, d'où l'on puisse battre les routes de la rive nord; de garder deux compagnies du 32^e pour sa sécurité, d'envoyer une compagnie au pont d'Alle, une compagnie au pont de Vresse, pour les tenir ». Il ajoutait que le 9^e corps avait la mission de protéger le repli des 4^e et 9^e divisions de cavalerie sur la rive gauche de la Semois, par les ponts d'Alle et de Membre. Cf. HANOTAUX, V.^e p. 160.

quelques pages de ce document, relatives à l'avance de la 31^e brigade, 16^e division, VIII^e corps, depuis la frontière grand-ducale jusqu'à la région des combats (1).

L'auteur, Max Centgraf, poursuit ainsi :

Le 23 août, à 7 heures, nous entendons soudain des salves de fusils. C'est un combat près de Gedinne.

A 7 h. 45, nous nous trouvons sous les feux croisés des canons. Les shrapnels sont terribles. Nos batteries ont des pertes immenses. 4/44 (2) tombe en entier, sauf 2 hommes. A 10 heures, on nous fait quitter la position. Par un sort étrange, nous n'avons nous-mêmes aucune perte... Nos batteries ont réduit l'ennemi au silence. Arrive l'ordre d'aller en arrière. Dans un village on tire sur nous des maisons, des clochers, etc. Les balles sifflent, un des nôtres tombe. Sur l'ordre du général, tout le grand village (3) est mis à feu : scène épouvantable, des hommes deviennent la proie des flammes, les femmes se cramponnent à leurs époux et à leurs enfants, tout est fusillé, nos soldats ne sont plus à dompter. Tout à coup, nous recevons l'ordre de nous rassembler (II/69); nous devons prendre part au combat. Nous tirons, allons à l'assaut et rejetons l'ennemi hors de sa position. Il se retire dans les bois... Les Français portent leur vieil uniforme, très usé. C'est terrible de voir les morts, les chevaux, le bétail... Notre régiment a de grandes pertes. Nous avons mérité du repos et de la nourriture, mais il n'y en avait point encore. En ce moment les salves recommencent et la compagnie II/69 doit marcher, marcher sans avoir mangé! Les coups de fusil partent du voisinage. Il y a des morts et des blessés. Alors le 5/69 reçoit l'ordre d'aller à l'assaut. Nous le fîmes et voici que l'ennemi avait disparu. Nous avançons dans la nuit sombre, par des montées raides et à travers le bois. Nous avons marché depuis hier à 2 heures de la nuit, passé sous le feu toute la journée et voilà qu'il faut marcher encore... Soudain un coup de pistolet, vers 11 h. 30 (du soir), le premier bataillon avait défilé, le passage est interdit au second. Nous sommes en plein feu, nous voulons reculer; alors nos propres soldats tirent sur nous; derrière moi, un soldat tombe, et d'autres encore. L'oberstleutnant Heusinger von Waldeck peste, jure, ordonne l'assaut. Les mitrailleuses commencent à donner. 5/69 et 8/69 avancent à l'assaut, mais le village est vide... Des coups de feu résonnent encore, alors nous incendions le village, après avoir fait deux prisonniers.

A 3 heures, nouveaux coups de feu de très près (15 mètres) : nos soldats répondent et nous mettent de nouveau en danger, car nous nous trouvons en avant. A ma droite tombe un soldat de la réserve, à ma gauche se trouve un lâche que le Hauptmann Mitte veut percer de son sabre. Les balles sifflent et portent. Le chaos empire, on ordonne l'assaut. Aux cris d'« hurrah » on avance et voici que les soldats courent comme des lièvres. Bientôt, harassés de fatigue, nous nous couchons sur la route. Gémissements des blessés, villages en feu.

(1) Voir plus haut, p. 213.

(2) Régiment d'artillerie.

(3) C'est, vraisemblablement, Louette-Saint-Pierre.

Le 24 août, à 5 heures du matin, nous arrivons, après de petites escarmouches, à Membre, où altérés et affamés, nous réquisitionnons...

Ce qui prouve la violence de la rencontre entre les troupes françaises et allemandes, aux abords de Gedinne, dans la matinée du 23 août, c'est que plus de 700 blessés furent soignés dans les ambulances qu'on y avait aménagées.

L'incendie de 17 maisons et le meurtre de 5 civils accompagnèrent la bataille, mais n'en furent nullement une suite nécessaire. Un misérable sentiment de vengeance, inspiré par la résistance française, fut l'unique cause de ces désastres.

Les troupes qui les commirent se vantèrent faussement à Bohan d'avoir tué le curé de Gedinne, prétendant « qu'il avait sonné la cloche contre eux ».

Le récit des événements survenus au village de Gedinne a été recueilli de la bouche de M. l'abbé Lemaire, doyen de l'endroit, en juin 1915.

N° 749. Le 15 août, trois uhlands arrivèrent en vue de Gedinne, sur la grand'route de Beauraing; l'un d'eux s'en détacha et vint jusqu'aux premières maisons du village.

Le 21, je pense, un groupe de uhlands, venus par la même route, traversèrent la localité et allèrent jusque Willerzie, où des gendarmes tirèrent sur eux; le soir ils repassèrent ici, menèrent leurs chevaux au-delà de la gendarmerie et revinrent chercher de l'avoine chez les particuliers. L'un d'eux me donna la main, sur la place, après le salut du soir. Puis des cavaliers français furent signalés et ils s'enfuirent.

Le 22, à 9 h. 30, un régiment de dragons français entra à Gedinne et prit la direction de Vonèche; un uhlan fut capturé dans une remise, place de l'église. On raconta qu'un autre uhlan, sur lequel ils avaient tiré et qui était tombé de son cheval, planta sa lance dans le côté à un soldat français, nommé Duval, qui fut ramené à Gedinne. Au soir, les Français réoccupèrent le village. Ils étaient, disait-on, en nombre, à Haut-Fays et dans les villages voisins.

Le 23, à 5 heures du matin, les Français allèrent de l'avant et se heurtèrent aussitôt à une vive résistance des Allemands. Ceux-ci avaient, pendant la nuit, installé des mitrailleuses et disposaient d'une artillerie, tandis que les Français n'avaient qu'une seule mitrailleuse. Dès 5 h. 10, la fusillade était nourrie et on entendit bientôt les mitrailleuses et le canon, jusque à 11 h. 15. La bataille s'étendait à Louette-Saint-Pierre, Louette-Saint-Denis, Bièvre, Houdrémont et un peu Oisy. A 6 heures, étant remonté de la cave, je vis que les fantassins français se retiraient, reculaient derrière les maisons, dans la direction de Louette. A 50 mètres, apparaissaient cinq cavaliers allemands.

Les Allemands étaient moins des hommes que des sauvages. Dès leur arrivée, ils se mirent à incendier des maisons et à massacrer des civils.

Ils mirent le feu en premier lieu à la ferme de « l'an XL », située à « Gribelle », à 1 kilomètre de Gedinne (1).

A 6 heures du matin, ce fut le tour de la gendarmerie. Au village même ils mirent le feu en plusieurs endroits et nous eûmes l'impression que le village entier serait sacrifié à leur fureur. Ils s'acharnèrent particulièrement sur la maison Bourgeois, ainsi que nous allons le raconter, et plusieurs maisons voisines périrent en même temps : les maisons Parizel, Bauret, veuve Latour et Renaud.

Les maisons de Henri Poncelet et de Joseph Latour furent aussi incendiées route de Louette-Saint-Denis ; au total, le village compte 17 sinistres.

Chez Bourgeois, il se passa la scène suivante. JULES BOURGEOIS-THIRY, père, âgé de 54 ans, se trouvait à la cuisine, avec M^{me} Bourgeois. Les soldats arrivèrent chez lui en tirant sur la porte d'entrée. M. Bourgeois, voyant sa vie en danger, alla au devant d'eux en leur offrant une cassette contenant des pièces d'or et des billets de banque : l'officier prit ce qu'il offrait et le tua à bout portant d'un coup de revolver. Ses deux fils, MAURICE, âgé de 20 ans, et CAMILLE, âgé de 18 ans, s'étaient cachés sous des lits à l'étage ; le premier fut découvert, traîné à l'écurie et tué, malgré ses protestations d'innocence. Le second, voyant la maison en feu, vint avertir sa mère, cachée dans l'escalier et fut tué à quelques mètres de la maison, alors qu'il venait d'escalader la fenêtre. J'ai vu sur le seuil de la maison le cadavre consumé par le feu de M. Bourgeois, qui y est resté jusqu'à la soirée ; les restes nus et carbonisés de Maurice gisaient sur le seuil de l'écurie.

Route de Rienne, un facteur des postes, VICTOR PONCELET, âgé de 43 ans, fut tué à bout portant, en venant ouvrir la porte, que les soldats frappaient violemment ; on ne retrouva dans les décombres de sa maison incendiée que des restes insignifiants de sa dépouille. Son épouse et ses enfants savaient leur père blessé et se tinrent longtemps cachés dans la cave, sous la maison en feu, torturés par la pensée que le malheureux était peut-être encore en vie et devenait la proie des flammes.

MARIE HÉRISSON, âgée de 53 ans, fut tuée à sa fenêtre, au rez-de-chaussée de la maison de sa sœur, et sa mort a pu être accidentelle.

(1) Les violences auxquelles se livrèrent les soldats rhénans provenaient de ce que les Français, arrivant à la ferme le 22 août vers 23 heures, avaient mis des matelas aux fenêtres et barré la route à l'aide d'obstacles tels que chariots, tonneaux et fagots. Quand l'ennemi parut, le 23 août à 3 heures du matin, il y eut un court échange de coups de feu et un Français fut tué sur la barricade même. Aussitôt les Allemands mirent le feu à la ferme. Les gens de la maison (M^{me} Lenoir, ses fils Adolphe, Marcellin et Joseph, sa fille Zoé épouse Duterme et son fils Emile, un domestique) qui s'étaient abrités à la cave, furent emmenés. En vain demandèrent-ils à délier une trentaine de têtes de bétail qui allaient périr dans le feu, à l'écurie : « Tout doit être brûlé », répondit le jeune officier qui présidait à la scène. Les yeux bandés, les mains liées, ils furent poussés contre un mur de la maison d'Emile Lenoir, à « Gribelle », et ils s'y préparèrent à la mort à laquelle ils semblaient destinés ; mais ils furent ensuite emmenés vers Gedinne, où ils passèrent la nuit enfermés dans la salle d'attente de la gare. Adolphe Lenoir reçut des coups de cravache. Le 24 août, on les mena à Libramont : ils furent joints à d'autres prisonniers et enfermés, au nombre d'une trentaine, dans un wagon de chemin de fer, où ils eurent beaucoup à souffrir de la faim, de la soif, de la fatigue et de la chaleur. Ils y restèrent huit jours, puis furent libérés.

Le Hauptmann allemand LANGS, dans un article intitulé *Kriegserlebnisse und Kriegserfabrungen*, qu'a publié la revue *Velbagen und Klasings Monatshefte* de mai 1916, p. 82, a raconté l'atroce scène de l'incendie de la ferme et des préparatifs d'exécution des habitants, traités comme francs-tireurs. L'auteur ne dissimule pas l'impression que lui causèrent ces traitements immérités.

Plus de 700 blessés ont été soignés à Gedinne, dans différents locaux : au cercle, dans les écoles, à la salle communale, à la justice de paix et dans plusieurs maisons particulières. A 11 h. 15, je pus sortir, emportant les Saintes Huiles et, escorté d'une religieuse sachant l'allemand, j'offris mon ministère aux blessés qui commençaient à arriver, jusque 10 heures du soir. Les religieuses firent preuve d'un dévouement admirable. Le lundi, à 14 heures, je procédai à l'inhumation des civils, puis d'une quarantaine d'Allemands et de dix Français (1). Les autres qui sont morts sur le champ de bataille ont été jetés dans les maisons incendiées ou inhumés sur place.

Le lieutenant Planer, du 29^e d'infanterie, 3^e Rhénan, VIII^e corps, a été blessé dans une carrière, derrière la maison Vital Jadot, et a été soigné chez les demoiselles Defrène; il a déclaré à Camille Gérard, de Gedinne, qui le soignait, que le colonel von Horn, du 29^e, a ordonné les incendies et le massacre.

Le 44^e d'artillerie est aussi passé à Gedinne le 23 août.

Le 2 septembre fut déposé dans la fosse commune au cimetière de Gedinne, dans un simple linceul, le sergent Georges Reneaux, de la 1^{re} compagnie du 135^e, avec quatre autres soldats français, dont un du 135^e et trois du 68^e, blessés tous ensemble à Bièvre.

§ 6. — *Louette-Saint-Pierre.*

Comme nous l'avons vu, un combat s'est livré aux environs de Louette-Saint-Pierre (2) le 23 août, à partir de 7 heures du matin. Le village fut pris, pendant l'espace d'une heure trente, sous le feu de l'artillerie allemande. Vers 10 heures, les Rhénans entrèrent dans la localité, et s'y livrèrent aux scènes de la plus féroce sauvagerie. Le feu fut mis à plus de cinquante maisons, dont trente-huit furent détruites. Sept habitants furent massacrés. Beaucoup d'autres avaient fui, à la suite des Français en retraite; ceux qui étaient restés dans leurs foyers et qui tombèrent entre les mains des soudards eurent à en souffrir.

Le rapport suivant résulte en bonne partie d'une enquête faite le 28 janvier 1915; il a été complété plus récemment à l'aide d'indications recueillies par M. l'abbé Lambin, curé de Louette et par l'instituteur, M. Demonflin.

Le rapport n° 751 est relatif à Louette-Saint-Denis, village qui fut envahi seulement dans l'après-midi du 23 août et eut moins à souffrir.

(1) A Gedinne reposent quelques soldats français : le capitaine H. Doudet, du 68 d'inf., le sergent-fourrier Georges Reneaux, du 135^e d'inf., 1^{re} comp., décédé le 2 septembre 1914, le soldat Emile Tilloy, 40^e territ. 1895 Béthune, et 27 soldats, victimes du 23 août.

(2) Voir HENRI LIBERMANN, *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied*, Paris, Plon, 1916, pp. 20 et ss. A consulter aussi sur le combat de Gedinne et Louette, HANOTAUX, o. c., V, pp. 157 à 162.

N^o 750.

Le 4 août, au matin, un convoi spécial du ramway emporta les derniers réservistes, au son de la *Brabançonne* et de la *Marseillaise*. Quelques heures plus tard, le tocsin annonça l'invasion du pays par l'ennemi.

Dans l'après-midi du 18 août, un escadron de chasseurs français fit halte dans le village. « Des patrouilles ennemies nous entourent, veillons ! » déclara le lieutenant Chauvin, qui commandait le détachement. Pour la nuit, des barricades gardées furent dressées aux entrées du village, les chevaux restèrent sellés et les hommes sur pied de marche, à la tête de leur monture. Le lendemain à l'aube, les chasseurs s'éloignèrent.

Jeudi 20 août, on annonça que des dragons de Versailles, passant sur la grand'route de Dinant-Charleville et se dirigeant vers Gedinne, y avaient fait la rencontre d'une patrouille ennemie, échangeant avec elle des coups de feu, sans résultat.

Le 21 août, une division de l'armée française se déploya dans la région et occupa les villages de Willerzie, Louette, Houdrémont, Bièvre. Ces soldats arrivèrent ici vers 10 heures, remplissant tout le village, ainsi que ses abords. Ce fut un branle-bas général pendant cette journée et la suivante.

Le 22 août, il y eut une rencontre sur la route de Louette à Willerzie, à l'endroit dénommé « à la Mal campée ». Comme on avait annoncé des uhlans dans cette direction, des dragons se portèrent à leur rencontre, s'embusquèrent dans une pâture et, sans attendre le signal du commandement, firent feu dès qu'ils parurent. Aucun uhlan ne fut tué et, à leur retour, les soldats furent réprimandés pour leur précipitation.

A la soirée, deux uhlans, faits prisonniers dans une autre escarmouche, furent ramenés au corps de garde établi au Cercle des Œuvres.

Dans l'après-midi, des batteries d'artillerie de 75 avaient été installées sur les hauteurs voisines, les sentinelles veillaient et des reconnaissances se succédaient dans toutes les directions. Un Etat-Major de brigade s'était fixé à Louette. Le général Abonneau passa la nuit chez M. Auguste Baijot.

Vers minuit, les officiers se dispersèrent pour prendre un peu de repos. A ce moment, l'horizon était éclairé des vives lueurs de l'incendie de Porcheresse. « Ce sont des signaux, dit un officier à l'instituteur, M. Demonflin, veillez cette nuit et, en cas d'alerte, accourez à mon quartier. »

Au lever du jour, c'étaient partout des allées et venues de cavaliers. A 6 heures du matin, les troupes de toutes armes étaient en ordre de marche et le village, libre de soldats, rentra dans le calme.

Vers 7 heures, une vive fusillade crépita dans la direction de Gedinne et les troupes prirent contact. Ce fut un moment de panique dans le village, les uns partant pour la France, d'autres pour les bois voisins, d'autres enfin — ce fut le petit nombre — cherchant un refuge dans le village même. Bientôt commença un combat d'artillerie qui dura une heure trente ; les canons allemands, installés dans la direction de Patignies et près de la chapelle Close, sur le chemin de Gedinne à Rienne, répondaient aux batteries françaises postées aux environs de Houdrémont et sur les hauteurs que l'on aperçoit dans la direction de Nafrature. Un nombre assez considérable d'obus atteignit le village même : des sapins d'un calvaire

furent abattus ou tronqués, quelques maisons du bas de la localité furent endommagées, des traces d'obus restèrent visibles longtemps dans les champs et jusque dans le jardin de la cure.

Après une première interruption, durant laquelle un fantassin français traversa encore les rues désertes, en disant : « Attendez qu'on change de position, on va leur en servir, des pruneaux ! », le combat reprit de plus belle. Les Français s'étaient totalement repliés, laissant seulement quelques postes au lieu-dit « A Houille » et sur les hauteurs voisines. Les Allemands les suivaient sur les talons.

Vers 10 heures, un villageois s'aperçut qu'il « il y en avait tout gris » au « Blanc-Caillou », aux environs d'un chemin de terre, à l'entrée du village, dans la direction de Gedinne. En un clin d'œil, l'ennemi occupa champs et vergers, et pénétra dans les rues, l'arme au poing. Ce fut un moment de profonde stupeur quand l'on entendit le bruit des bottes prussiennes qui martelaient le sol, le heurt des crosses qui enfonçaient portes et fenêtres et les vociférations de soldats furieux, qui poussaient des hurlements de sauvages.

A ce moment même l'incendie s'allumait aux quatre coins du village. Trente-six maisons étaient en feu le dimanche à midi. On voyait les soldats courir de tous côtés, portant en mains des réservoirs d'essence ou des torches, ou encore — comme l'a vu faire M. le bourgmestre — tirant des balles incendiaires. Outre les maisons détruites, il faut relever seize habitations où le feu fut mis, mais ne prit pas, ou bien fut éteint par les civils, comme ce fut le cas pour les maisons Bayonnet-Melin, Marcellin Lamotte et Eugène Nemry.

Le bétail périt vivant dans la plupart de ces maisons.

Tout ce qui ne fut pas détruit par les flammes fut saccagé à coups de hache et pillé, non seulement des vivres et des boissons, mais du linge, des literies, de la vaisselle, de l'argenterie, etc.

Un brouhaha infernal, que dominaient les cris sinistres et les chants saccadés des soldats, se poursuivait toute la nuit, tandis que défilaient les légions teutoniques, à la lueur des brasiers qui achevaient de s'éteindre.

Plusieurs cadavres de civils gisaient depuis le début de la scène dans les rues et dans les maisons.

Pénétrant dans la première maison du village du côté de Willerzie, les soldats accusèrent OVIDE WAUTHIER, 44 ans, d'avoir tiré : c'était faux, il n'avait chez lui aucune arme. Il fut abattu séance tenante sur le seuil de sa maison, où on le retrouva carbonisé.

Sa mère, MARGUERITE WAUTHIER, 84 ans, atteinte à l'épaule, mourut des suites de sa blessure.

Sur le pont de la Houille, JOSEPH LAMBOTTE, 73 ans, essayait de sauver son bétail : atteint par un projectile, il mourut quelques jours après.

Une scène inouïe de sauvagerie se déroula dans le bas du village, chez Ernest Cousin, où les soldats se ruèrent en hurlant. L'aîné des enfants, HECTOR COUSIN, 29 ans, s'affaissa le premier, la gorge transpercée d'un coup de baïonnette. Eugène Nicolas, qui se trouvait à ses côtés, se jeta à genoux implorant grâce pour le petit enfant qu'il tenait sur les bras ; mais déjà un soudard dirigeait vers lui un violent

coup de son arme, que, comme par miracle, l'enfant parvint à esquiver. Le beau-frère d'Hector Cousin, GASTON BUGNON, 37 ans, témoin de ces scènes féroces, tenta de fuir : il fut abattu d'un coup de feu en pleine poitrine, tandis que Eugène Nicolas parvenait à se cacher, abandonnant sur place son enfant. ERNEST COUSIN, 23 ans, frère cadet d'Hector, chercha aussi à se dérober, mais une balle l'étendit par terre et avant d'expirer, il parvint à se traîner au dehors, où il fut sur le point d'être écrasé par un canon qui passait.

Plus loin, ODILE LAURENT, épouse Philippe, 44 ans, fuyait en tenant sa fille, Elvire Philippe, par la main ; elles furent assaillies d'une pluie de balles ; la mère fut tuée sur le coup, la fille fut blessée à la cuisse et parvint à échapper à la mort.

HORTENSE BALUGEON, 48 ans, blessée dans le voisinage de sa maison, put encore rentrer chez elle. On la retrouva morte sur un lit, dans un état lamentable. Les soldats voulaient jeter son cadavre au jardin, dans le même trou qu'un porc : à force d'insistance, on obtint de le charger sur une charrette et de le conduire au cimetière.

MARIE PAPIER, 72 ans, est une dernière victime de cette tragique journée. On suppose qu'elle a été carbonisée dans sa maison, en même temps que le bétail de l'étable ; mais on n'a pu retrouver son cadavre.

Les victimes de ces massacres restèrent trois jours sur place, en proie à une complète décomposition. Les Allemands finirent par charger Marcel et Marcellin Lamotte de conduire les cadavres « à la Machette », où ils les obligèrent à les rouler dans la fosse commune.

Les habitants qui tombèrent entre les mains de ces féroces soldats du Rhin eurent beaucoup à souffrir.

Le bourgmestre, M. Eugène Sablon, est l'un de ceux qui furent le plus malmenés. Fait prisonnier, il vit d'abord incendier sa maison. Mis à genoux au milieu du chemin, il dut plumer un monceau de poules que les soldats prenaient plaisir à tuer et à lui apporter. Jeté ensuite dans l'écurie de Joseph Laurent, où il subit les pires traitements, il parvint à s'évader et à gagner Gedinne, où il se dévoua pour enterrer les morts.

Chez Sommelette, s'était réfugié le garde-champêtre, Ferdinand Anciaux ; tandis qu'on servait du lait aux Allemands, d'autres soldats qui passaient tirèrent des coups de feu par la fenêtre : une balle lui atteignit le bras, qui fut amputé quelques jours plus tard à l'ambulance de Gedinne.

Plusieurs civils furent encore plus ou moins grièvement blessés au cours de cette journée et n'échappèrent à la mort que grâce à l'une ou l'autre circonstance fortuite. Outre ceux que nous avons déjà cités, il faut mentionner Hortense Aubert, Marthe Bugnon, Marie Vincent et M^{me} veuve Ernest Cousin, née Elise Golinvaux.

Arrêté au centre du village, Edmond Simon fut d'abord mené à l'église, pour précéder les soldats dans la visite du clocher, puis il fut conduit chez Blond-Sablon et vit mettre le feu à la maison, ainsi qu'aux fermes attenantes, de Louis Degembe et d'Auguste Baijot, dans lesquelles un nombreux bétail resta dans les flammes.

Dans le quartier de « La Basse », Albert Goderniaux, Melin Bayonnet et

Gustave Marchal furent arrêtés, ligotés, martyrisés, menacés d'être fusillés. Après avoir été promenés quelque temps dans la rue, on leur banda les yeux et on les relâcha dans une prairie voisine, où les soldats s'amuserent à tirer sur eux, comme sur des lapins : Melin Bayonnet fut blessé au pied, Gustave Marchal, au bras.

Joseph Mathieu et Léon Philippe furent attachés par une corde commune et emmenés vers Sedan, non sans subir, le long de la route, tous les tourments et tous les outrages.

Un groupe d'habitants fut fait prisonnier dans le bosquet nommé « Machette » non loin du village. A cet endroit gisait un brave cavalier français qui était monté dans un thuya et y avait tiré jusqu'à sa dernière cartouche. Sous la menace d'être fusillés, ces gens durent se mettre à genoux autour du cadavre, lever les mains et crier : « Vive l'Allemagne ! » Les vieillards qui n'étaient pas assez prompts à s'exécuter étaient frappés de gros coups de bâton.

Cependant le curé de la paroisse, M. l'abbé Latour, qui avait rejoint l'armée comme ambulancier, était activement recherché. Huit jours durant, les soldats parlèrent de lui, prétendant « qu'il avait fait des signaux aux Français et que, s'il était découvert, il serait pendu ».

Son presbytère fut incendié dans la nuit du 23 au 24 août.

Aucun habitant n'avait passé cette nuit au village. Dès l'aube du 24 août, les gens commencèrent à se chercher, à se compter. On établit des abris dans les fourrés, vrais camps de bohémiens, peuplés de gens aux accoutrements les plus bizarres. Les figures pâles et tirées rappelaient les souffrances endurées depuis vingt-quatre heures. Des lamentations s'échappaient de toutes les poitrines, des larmes tombaient de tous les yeux. Qu'allait-on devenir sans gîte, sans vêtements, sans nourriture ? Les Allemands n'allaient-ils pas organiser une battue dans les bois et traquer les civils comme des bêtes fauves ? Les reconnaissances des plus hardis, les récits des escapés des fusillades apportèrent des nouvelles plutôt alarmantes.

A la soirée, de nouvelles troupes défilèrent sur la grand'route et le feu fut remis à la maison d'Eugénie Baijot. Alors la panique s'accrut : « les Allemands achevaient la destruction du village ». Ce fut une nuit plus pénible encore que la précédente, avec les affres de la fièvre et de la faim.

Le 25 août, on se risqua à allumer discrètement du feu, pour cuire des pommes de terre sous la cendrée, et à traire quelques vaches découvertes dans les pâtures.

Dans la journée, quelques audacieux s'aventurèrent jusqu'à rentrer au village, sans toutefois oser y reprendre domicile.

Le 26 août, l'ordre vint de la part de l'envahisseur d'avoir à rentrer dans les foyers. Triste retour pour ces quarante-deux familles privées de gîte et des choses les plus nécessaires à la vie ! De farouches sentinelles étaient plantées à tous les carrefours. Dans les maisons, c'étaient les traces du crime, de la souillure, du vandalisme. Mais la charité et la générosité firent en ces jours des prodiges, pour faire oublier aux sinistrés leur épreuve.

L'ennemi est entré à Louette-Saint-Denis le 23 août, vers 17 heures, après un combat d'une journée qui eut lieu sur une partie du territoire communal,

sans causer au village de dégâts. Aristide Javaux fut blessé au genou d'une balle égarée et en mourut. Une jeune fille, atteinte de même dans la bataille, guérit de sa blessure. Entrant dans le village, les Allemands proférèrent de sinistres menaces, mais on put éviter tout incident grave. Le curé, M. Lardot, le bourgmestre, J. H. Lambot et M. l'abbé Degembe, ecclésiastique habitant la localité, passèrent par de sérieuses angoisses, car ils furent arrachés à leurs demeures et obligés de s'avancer, dans la nuit, en tête des troupes ennemies; ils pouvaient payer de leur vie la moindre résistance de soldats français, échappés à la bataille, mais il ne se produisit rien et ils furent relâchés.

§ 7. — Houdrémont.

Le village de Houdrémont (1) fut bombardé le 23 août, entre 11 heures et 14 h. 30. Envahi par l'ennemi à la fin de ce combat d'artillerie, il courut de grands dangers, car les habitants étaient accusés notamment « d'avoir arraché les yeux à deux blessés » et les troupes ne cessaient de redire qu'ils avaient tiré, alors que les Français seuls avaient participé à la défense.

Le 24 août, il y eut une nouvelle et très sérieuse alerte, à la suite de l'incendie d'une maison.

On constatera par la lecture du rapport ci-joint, dont les données ont été fournies par M. l'abbé Piret, curé de la paroisse, en juin 1915, que des soldats usèrent de tous les stratagèmes possibles pour mettre en danger la vie du curé et de plusieurs de ses paroissiens.

N° 752. Un peloton d'environ 150 éclaireurs français passa à Houdrémont le 13 ou le 14 août.

C'est le 21 que commença le grand passage des troupes françaises, venant de l'Alsace, allant vers Gedinne-Beauraing, passage qui se continua la nuit suivante.

Le 22 août, le 90^e se mit à creuser des tranchées dans les champs et à se fortifier du côté de Gedinne. La nuit suivante, les troupes refluèrent; le 90^e lui-même s'éloigna, remplacé par le 68^e qui, à peine arrivé, dut combattre, de Houdrémont à Gedinne.

Les 135^e et 145^e étaient du côté de Bièvre; le 77^e couvrait la retraite du côté de Petit-Fays.

Le 23 août, la bataille commença à Gedinne à 5 heures du matin. Les Français, qui étaient peu nombreux, résistèrent en se repliant sur Louette-Saint-Pierre et Houdrémont, où quelques troupes entouraient le village avec une batterie de canons

(1) A consulter HANOYAUX, O. C., IV, p. 28 et ss., V, pp. 86, 95, 157 et ss. — Un récit sommaire du combat d'Houdrémont est donné par le Hauptmann LANGE, *Kriegserlebnisse und Kriegserfabrungen*, dans la revue *Velbagen und Klasings Monatshefte*, mai 1916, p. 82

de campagne. A 7 heures, les Français repassaient toujours et les premiers blessés arrivèrent; une ambulance avait été préparée au château Gilbert, mais ils n'y entrèrent pas et ils furent immédiatement dirigés sur Membres. A 11 heures, les obus allemands commencèrent à atteindre le village et un bombardement intense se poursuivit jusque 14 h. 30; bientôt huit maisons furent en flammes. L'église, atteinte par une dizaine de projectiles, fut endommagée à la toiture, aux gouttières, aux fenêtres et surtout à la façade.

A 14 h. 30, les Allemands entrèrent au village comme des forcenés. Prise de panique, une partie de la population s'était enfuie, aussitôt qu'on avait pu sortir des caves. Ce fut alors un pillage général, qui s'exerça principalement dans les magasins et les maisons vides; les soldats emportèrent jusqu'à des machines à coudre qui étaient en dépôt dans une horlogerie. Les maisons non délaissées furent surtout dépouillées des vins, liqueurs, vivres et lingerie. Une neuvième habitation, la maison Mathieu, prit feu alors qu'elle était déjà occupée et il n'a pas été possible d'établir si l'incendie fut volontaire ou bien s'il fut l'effet de l'artillerie.

Deux civils furent tués à l'entrée des Allemands, ELISÉ EVRARD, veuf de FÉLICIE PAQUAY, 48 ans, et SOPHIE AUBRY, veuve SÉRAPHIN BAIJOT, 56 ans. Le premier s'était réfugié avec ses enfants, dès le début de la bataille, dans la maison Husson. M^{me} Baijot s'y réfugia aussi quand sa maison prit feu, avec tous ceux qui s'y trouvaient. Au moment où ils y pénétraient, les Allemands tirèrent sur eux par la fenêtre; la dame fut tuée sur le coup, M. Evrard, blessé à la hanche, mourut le lendemain.

La bataille finie, je me mis à la recherche des blessés et je pus d'abord circuler, sans être contrarié, sinon qu'un officier parla de me fusiller, parce qu'il me demandait combien de Français étaient passés et que je répondais ne pas le savoir. Quand j'arrivai au-dessus du village, sur les chemins par où l'armée française avait battu en retraite, un colonel m'enjoignit de retourner, sous peine d'être fusillé. Je trouvai déjà le presbytère pillé des vivres, vins, linges et couvertures et cinq blessés français y étaient gardés par des sentinelles du 68^e. Des otages y passèrent la nuit.

Le 24, je pus confesser à l'église et dans une grange les blessés français et allemands que je n'avais pas vus la veille sur le champ de bataille. M'étant ensuite rendu auprès du blessé civil, je fus arrêté par un gendarme et conduit auprès du commandant, qui me dit, avec une expression de fureur : « Vos civils ont arraché les yeux à deux de nos blessés! — Où sont ces blessés? — Ils sont enterrés! — Ce ne sont donc pas des blessés, mais des cadavres! Il faudrait les voir et faire une enquête! — Il n'y aura pas d'enquête! Le fait est là! Je vais vous fusiller, avec les otages et raser tout le village! — Cela ne prouvera pas que vous avez raison. On dira, Monsieur, que vous êtes une brute! » Bientôt, mon cas s'aggrava: les gendarmes firent au presbytère une perquisition générale, brisèrent des portes, mirent tout sens dessus dessous et découvrirent un fusil de chasse et un revolver. Je fus arrêté et mis sous la garde d'une sentinelle. Un peu plus tard, on vint me chercher pour une jeune fille qui s'était évanouie et qu'on croyait morte; afin de rompre la consigne, je dis au soldat que « le commandant m'appelait »; mais à peine étais-je auprès de la malade que les gendarmes vinrent me reprendre.

Je restai jusqu'au soir sous la menace de la mort. Le commandant ne cessait de me redire qu'il allait me fusiller et tout raser; il invectivait ma vieille mère, lui reprochant sa lâcheté. Je passai la nuit auprès des blessés français, tout en me préparant à la mort. Ce même lundi, à 16 heures, on crut que le village allait être incendié. Les soldats mirent le feu à la maison de Louis Barthelemy-Ponlot, prétendant qu'on avait tiré sur eux de cette habitation; ils emmenèrent toute la famille Barthelemy (père, mère et quatre enfants), ainsi que M. Jacquemart, secrétaire communal, jusque Saint-Menge (Sedan). A ce moment, du jardin du presbytère, les soldats firent feu sur des civils qui, heureusement, ne furent pas atteints.

Je me rendis compte le lendemain, 25, que les soldats voulaient ma tête. A 5 heures du matin, ils se mirent à tirer dans les fenêtres du presbytère, puis à simuler une scène, prétendant que j'avais moi-même tiré sur eux. Je menaçai la sentinelle de la faire fusiller, parce qu'elle avait dormi toute la nuit, si elle n'affirmait que j'étais innocent; elle fit, en effet, une déposition en ma faveur. Je fus néanmoins emmené, avec huit otages, et soumis à un interrogatoire. On avait vu, me dit-on, quelqu'un qui fuyait autour de la cure. « Ce n'est pas, répondis-je, une raison pour tuer ceux qui étaient dans la maison; pourquoi ne tuaient-ils pas celui qui courait au dehors? » Un officier me poursuivait avec un extrême acharnement : « C'est sur nous, dit-il, qu'on a tiré! Nous étions couchés sur la place, le long du mur, quand on a tiré sur nous du presbytère! » Nous fûmes emmenés, les otages et moi, dans la direction de Louette. Chemin faisant, je continuai à protester de mon innocence. Finalement licenciés, nous revînmes avec un convoi de blessés.

L'un des otages, M. Théophile Ponlot, fut sérieusement exposé : en le fouillant, les soldats lui mirent deux cartouches en poche. Le fait est bien établi. Il leur fallait donc à tout prix une victime. Le malheureux fut emmené, les mains liées derrière le dos, dans la direction de Gedinne.

Je n'étais pas moi-même hors de danger. A peine étais-je rentré que j'aperçus la sentinelle, à laquelle j'avais fait des menaces, qui apportait au presbytère un fusil de douanier, saisi la veille, et le cachait au-dessus de ma bibliothèque! Je dénonçai cette manœuvre à l'officier, qui dut en constater l'exactitude.

Dans la journée, le commandant haineux qui avait provoqué ces divers incidents quitta le village.

Le 26, un soldat renouvela la menace de brûler le village, parce qu'il avait trouvé un revolver chargé dans une maison inoccupée; je le menaçai, s'il maintenait son accusation, de révéler qu'il avait, la veille, volé sous mes yeux la montre d'un blessé; il disparut, emportant le revolver.

Dans l'après-midi, cinq officiers me firent otage et profitèrent du moment où je m'étais éloigné pour enlever ce qu'ils m'avaient jusque là laissé de vin. Quand je revins, ils demandèrent mon consentement à cette réquisition. Je refusai. Ils se mirent à reporter le vin enlevé, me reprochant amèrement de refuser du vin à des officiers blessés et y joignant des menaces. Pour être tranquille, je donnai mon consentement, et ils emportèrent le butin, avec force remerciements. L'un des officiers me fit la promesse de m'envoyer un foudre de vin après la guerre et en tint note sur un carnet!

Le soir, je fus emmené, seul cette fois, à la suite d'une colonne qui partait

pour le front. On fit halte à Bellefontaine. Après bien des incidents, je fus relâché le lendemain matin, à Alle, et j'obtins du lieutenant Engelhardt, de la 7^e compagnie du 25^e régiment, un passeport, qui me permit de regagner ma paroisse. Arrivé à Gedinne, le 28 août, le chef du 1^{er} lazaret du VIII^e corps d'armée me remit à son tour un billet ainsi conçu : « M. le pasteur Piret, de Houdrémont, a la permission de retourner dans son village et d'apporter une bouteille de vin pour la messe. Gedinne, 28 août 1914 (s.) Dr..... médecin major de 1^{re} classe. »

§ 8. — *Vers la frontière.*

Le village d'Orchimont fut occupé par les troupes du Rhin et de la Westphalie le 23 août à 21 h. 30, celui de Nafrature à 22 heures. Elles s'en tinrent là dans leur avance.

Le 24 août, Membre fut envahi à 6 heures du matin, Laforêt et Vresse vers 9 h. 30.

Ce n'est que le 25 août, à 6 heures du matin, que l'ennemi, qui avait franchi la Semois, entra à Pussemange, village frontière. Il avait laissé aux troupes françaises un répit de 24 heures, qui leur permit de s'écouler à l'aise par les routes encombrées et de se reconstituer dans la région de Mézières et Sedan (1).

La bataille avait pris fin, mais non la fièvre de destruction de l'ennemi : il brûla encore quatre maisons à Orchimont, deux maisons à Nafrature. Un vieillard, aperçu au moment où la troupe envahissait Vresse, fut abattu d'un coup de fusil.

Les troupes rhénanes se livrèrent partout à un pillage sans pudeur et brutalisèrent les groupes d'habitants qui, n'ayant pu se mettre en sûreté, tombèrent entre leurs mains.

Les enquêtes relatives à Orchimont, à Nafrature, à Membre et à Pussemange remontent au mois de juin 1915.

N° 753.

Les gens d'Orchimont n'attendirent pas l'arrivée de l'ennemi pour s'enfuir et se cacher au fond des forêts. L'exode commença le 23 août, vers 7 heures du matin. Le curé rejoignit ses paroissiens, emportant de l'église les Saintes Espèces. Il fut impossible d'évacuer une octogénaire, presque mourante ; cette malheureuse mourut dans la solitude et les Allemands l'enterrèrent le 24 août avec le concours d'un petit nombre d'hommes qu'ils surprirent et qu'ils emmenèrent ensuite à Laforêt, pour les fouiller ; ils réussirent toutefois à avoir la vie sauve.

Au moment de l'entrée de l'ennemi le 23, à 21 h. 30, quelques retardataires qui fuyaient furent violemment poursuivis de coups de feu, sans être atteints.

(1) HENRI LIBERMANN, O. C., p. 30, donne une vivante et fidèle description de la panique existant parmi les civils fugitifs.

Les troupes se livrèrent à un pillage général, enlevant non seulement le vin et les vivres, mais les linges, les literies et les vêtements, tuant quantité de porcs et de bêtes à cornes. Au presbytère, les services de table, la vaisselle, les meubles furent réduits en morceaux. Quatre maisons furent incendiées dans la nuit du 23 au 24 août, sans la moindre raison. Un jeune homme de l'endroit fut attaché par le poignet à un chariot et suivit les troupes pendant trois jours, brutalisé tout le long du chemin. L'église fut occupée pendant quatre jours ; en attendant qu'elle pût être rendue au culte, huit jours après, la messe fut célébrée dans la chapelle du cimetière.

Les régiments 29 et 69, 31^e brigade, VIII^e corps, sont passés à Orchimont ; le major Prall, du 69^e, était logé chez le bourgmestre.

N^o 754. La nouvelle des violences auxquelles se livraient les Allemands dans les villages envahis causa, le 23 août, la fuite de la population de *Nafrature*. Il ne restait que quelques personnes au village lors de l'entrée des troupes ennemies le 23 août, vers 22 heures (1). Le curé, M. Demoulin, un vieillard avancé en âge, fut pris chez lui et dut passer la nuit au campement, en pleine campagne. Les habitations furent pillées, souillées et parfois saccagées. Les maisons Michel et Denoyer furent incendiées, prétendument parce que les habitants « avaient tiré sur les troupes » ; or, on ne tarda pas d'apprendre que le coup de feu attribué aux civils était dû à l'imprudence d'un soldat. Le 24 août, le bruit se répandit que tout le village allait être incendié. Sur la demande des Religieuses, le curé rendit visite à un général et obtint la promesse que la menace ne serait pas exécutée.

N^o 755. Du 7 au 17 août, des chasseurs français à cheval (7^e régiment, croit-on), gardèrent le pont de *Membre* (2) et patrouillèrent dans les environs. Ils furent remplacés le 17 par des fantassins du 204^e ou du 304^e, qui partirent le 21.

Pendant les journées du 21 et du 22 août, ce fut, nuit et jour, un passage de troupes de toutes armes, accueillies avec un grand enthousiasme.

L'effroi fut semé dans le village, au matin du 23 août, par des gens venus de Houdrémont qui racontèrent qu'il s'y déroulait une terrible bataille, et que « les Allemands tuaient tout, brûlaient tout ». De 7 h. 30 à midi, on vit défiler la cavalerie en retraite. De midi à 17 heures, la situation redevint calme. A 17 heures, les troupes et les blessés refluerent de Houdrémont et la population commença de nouveau à s'apeurer. A 18 heures, deux familles quittèrent le village. A 20 heures, la retraite battait son plein et il y avait un tel émoi que beaucoup d'autres familles se décidèrent à partir, ainsi que le conseillaient les officiers français.

Ce village était presque vide lorsque l'ennemi y entra, le 24 août, à 6 heures du matin, par la route de Gedinne. Arrivés sur les hauteurs, les soldats tirèrent quelques coups de feu pour effrayer la population, puis ils commencèrent un

(1) En voici les noms : M. l'abbé Demoulin, sa sœur M^{me} Rey, une religieuse, sœur Philomène, et sa mère M^{me} veuve Poncelet, Léon et Albert Poncelet, Joseph Dominé et Anna Poncelet. Ils assistèrent à l'arrivée des troupes.

(2) Cfr. HANOTAUX, O. C., V, pp. 96 et ss., 160.

pillage général des habitations. Quelques hommes purent être saisis et furent retenus comme otages.

Du 25 août au 6 septembre, un poste de 80 hommes fut préposé à la garde du pont.

Les gens qui n'avaient pas gagné la France revinrent à partir du 26 août : vivres, vins, linges, couvertures, literies, vaisselle, tout avait disparu dans la plupart des maisons. En 1915, il manquait une quinzaine d'habitants qui, ayant dépassé la ligne du front, séjournèrent en France.

N° 756. Le 6 août, environ 500 Français bivouaquèrent à *Laforêt* et il en fut de même les jours suivants.

Le 23 août, dès le matin, nous eûmes le premier contrecoup de la grande bataille de la région dont Bièvre était le centre : des bataillons refluèrent en désordre, jetant l'émoi dans la population. Pendant la grand'messe, on annonça des convois de blessés : jeunes gens et jeunes filles se portèrent aussitôt à leur secours. A midi, le village en était encombré et les troupes refluaient de plus en plus, dans un désordre qui donnait l'impression d'une débâcle. Les récits faits par les fugitifs civils, et même par les officiers, de l'attitude cruelle des troupes allemandes, amenèrent, à partir de 14 heures, l'évacuation des maisons. Un petit nombre de gens gagnèrent la France, la plupart s'enfoncèrent dans les profondes et inextricables forêts voisines. A l'aube du lundi, il ne restait au village que 4 ou 5 habitants.

Les Allemands arrivèrent à 9 h. 30 et opérèrent une razzia complète dans les 50 maisons du hameau. Quand les gens revinrent, du 25 au 27, ce fut pour constater qu'il leur restait le ciel et la terre et les murs de leurs demeures...

N° 757. L'histoire du hameau de *Vresse* est identique à celle de *Laforêt* dont il dépend, mais on y déplore une victime. HENRI RENAULT, 60 ans, avait gagné les bois le 23 août et revint chez lui le 24, à 5 h. 30, pour soigner son bétail, en compagnie de l'instituteur, M. Louvet. Vers 6 h. 30, ils s'en retournèrent. Ils venaient de passer le pont jeté sur le ruisseau de *Vresse*, à côté du moulin *Cognault*, ils avaient franchi la ligne du tramway *Vresse-Alle* et s'engageaient sur le chemin qui longe la *Semois* en remontant vers *Alle*, quand des hurlements formidables retentirent derrière eux. Les Allemands descendaient la côte de *Vresse* opposée à *Laforêt* et envahissaient le petit village ; un uhlán s'en détacha et se dirigea vers les deux civils. Quand il fut au passage à niveau du tramway, M. l'instituteur vit qu'il épaulait son fusil et tirait : Henri Renault tomba foudroyé la face contre terre ; lui-même n'eut que le temps de disparaître à la hâte. Le cadavre fut inhumé, le 27 août, au cimetière de *Vresse*.

N° 758. Le 6 août, un bataillon du 120^e de ligne français fût reçu avec délire par la population de *Pussemange*. Le 11 août, un escadron de chasseurs à cheval logea au village. Le 19, ce fut un défilé ininterrompu de troupes qui se dirigeaient vers la *Semois*. Le 336^e cantonna dans la localité. C'étaient, pour la plupart, des Bretons ; ils assistèrent le lendemain, avec une piété édifiante, à un office solennel que chanta, à leur intention, un aumônier militaire. Les troupiers couvraient jusqu'aux marches de l'autel.

Le 23 août fut une journée lamentable : on vit repasser, dans un désordre complet, les troupes françaises en retraite, charriant péniblement leurs blessés. A la soirée, des civils de Graide, de Bièvre et des environs affolèrent les habitants, en leur racontant les incendies et les massacres dont ils avaient été les témoins. Au salut du soir, les cloches se firent entendre pour la dernière fois ; on ne reprit la sonnerie que le 3 mars 1918.

Le 24 août, on vit se continuer la retraite des troupes françaises, qu'escortaient de nombreux habitants de la vallée. A 10 heures du matin, l'annonce de l'approche des Allemands eut pour effet de vider le village en un clin d'œil : hommes, femmes et enfants, chargés de bagages, s'enfuirent dans les forêts ou vers la France. A la soirée, il ne restait à Pussemange qu'une dizaine de vieillards et leur curé. On veilla pendant la nuit suivante, et l'on entendait de tous côtés le beuglement du bétail abandonné.

Le 25 août, à 6 heures du matin, vinrent deux hussards allemands, puis quelques autres hussards, puis l'infanterie. Après avoir brisé les armes déposées à la mairie, ils se présentèrent chez le bourgmestre et, comme il était absent, ils enfoncèrent les portes de son habitation à coups de crosse. Les civils découverts furent faits prisonniers. Le curé fut rendu responsable de tout ce qui pouvait arriver. Un officier à cheval l'accueillit en l'appelant élégamment : « Schweinhund ».

On voulut l'obliger à enlever le drapeau du clocher, mais instances et menaces n'eurent pas raison de son refus obstiné ; alors un soldat monta dans la tour, arracha hampe et drapeau et les lança dans le vide. Cependant, les troupes continuaient à affluer, saccageant les portes des maisons, les livrant partout au pillage et à la dévastation. Ces soldats appartenaient notamment au 69^e et au 160^e d'infanterie (16^e brigade), au 28^e (15^e brigade), au 8^e régiment de pionniers, et au 8^e Feldlazaret du VIII^e corps. Au moment où ils mettaient le pied sur le sol français, les soldats poussaient des hurrahs frénétiques, qui faisaient trembler les gens restés au village et ceux qui revenaient de la forêt, dans l'intention de surveiller leurs maisons.

Le 27 août, quand le flot eut défilé, on trouva les habitations souillées, les meubles brisés, les coffres-forts éventrés. Une cinquantaine d'habitants avaient gagné la France et ne purent rentrer qu'après l'armistice.

Un champ d'aviation s'établit le 29 août à Bagimont, jusqu'au début de septembre.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	5
LA BATAILLE DE NEUFCHATEAU ET DE MAISSIN : INTRODUCTION	23
I. <i>L'avance des troupes de la Hesse.</i>	33
1. Le combat de Neufchâteau	34
1. L'entrée des troupes allemandes : Martelange, Radelange, Wisembach, Tintange, Warnach, Strainchamps, Menufontaine, Fauvillers, Witry, Volaiville	34
2. Le combat « du jeudi »	43
§ 1. — <i>En arrière de la rencontre : Namoussart, Tronquoy et Massul</i> . .	50
§ 2. — <i>Longlier</i>	55
§ 3. — <i>Hamipré</i>	58
3. Le combat « du samedi »	62
§ 1. — <i>Neufchâteau</i>	69
§ 2. — <i>Assenois et les Fossés</i>	81
§ 3. — <i>Montplainchamps.</i>	87
4. Le combat « des Barrières » et de Saint-Médard : dernière résistance des Français ,	91
§ 1. — <i>Orgeo</i>	94
§ 2. — <i>Rossart</i>	97
§ 3. — <i>Saint-Médard.</i>	98
§ 4. — <i>Martilly et Straimont</i>	103
5. Vers la frontière : Suxy, Chiny, Florenville, Chassepierre, Sainte- Cécile, Muno	108

	Pages.
2. Le combat de la forêt de Luchy	112
1. L'entrée des troupes allemandes.	113
§ 1. — <i>Dans les villages frontières : Sainlez, Hollange, Nives, Vaux-lez-Rosières, Bercheux, Laneuville, Sainte-Marie</i>	113
§ 2. — <i>Libramont, Saint-Pierre, Neuvillers.</i>	119
2. Le combat d'Ochamps	125
§ 1. — <i>Ochamps</i>	131
§ 2. — <i>Bertrix</i>	134
3. Le combat d'Anloy	137
§ 1. — <i>Anloy</i>	141
§ 2. — <i>Glaireuse</i>	152
§ 3. — <i>Jébonville</i>	154
§ 4. — <i>Assenois, Glaumont et Blanche-Oreille</i>	159
§ 5. — <i>Offagne et Fays-les-Veneurs</i>	163
4. Vers la frontière française : Herbeumont, Conques, Les Hayons, Dohan, Cugnon, Auby.	165
3. Le combat de Maissin	172
1. Premières escarmouches et préparatifs du combat	175
§ 1. — <i>Libin</i>	177
§ 2. — <i>Villance.</i>	178
2. La sanglante rencontre des 22 et 23 août	182
§ 1. — <i>Maissin</i>	187
§ 2. — <i>Transinne, Redu, Our</i>	195
§ 3. — <i>Opont</i>	197
§ 4. — <i>Naomé</i>	199
§ 5. — <i>Framont</i>	201
§ 6. — <i>Paliseul</i>	203
3. Vers la frontière : Carlsbourg, Vivy, Mogimont, Ucimont, Nollevaux, Bellevaux, Noirefontaine, Sensenruth, Bouillon.	204
II. <i>L'avance des troupes du Rhin et de la Westphalie.</i>	210
1. L'entrée et l'avance des troupes allemandes : premières escarmouches	213
1. De la frontière grand-ducale à la Lomme, par Villers-la-Bonne-Eau, Assenois, Morhet, Houmont, Rechrival, Roumont, Rondu, Bras, Jenneville, Vesqueville, Saint-Hubert, Hatrival, Arville, Smuid, Mirwart, Awenne.	217

2. De la Lomme au champ de bataille, par Grupont, Resteigne, Chanly, Halma, Wellin, Lavaux-Sainte-Anne, Ave	225
2. Les sanglantes rencontres	229
1. Le combat de Porcheresse	230
§ 1. — <i>Sobier</i>	230
§ 2. — <i>Daverdisse-sur-Lesse</i>	232
§ 3. — <i>Gembes</i>	233
§ 4. — <i>Porcheresse</i>	234
2. Le combat de Bièvre	243
§ 1. — <i>Haut-Fays</i>	247
§ 2. — <i>Bièvre</i>	249
§ 3. — <i>Monceau et Petit-Fays</i>	256
§ 4. — <i>Bellefontaine</i>	260
§ 5. — <i>Vers la frontière : Oisy, Gros-Fays, Cornimont, Chairière, Alle, Rochehaut, Poupehan</i>	262
3. Le combat de Gedinne et de Louette-Saint-Pierre	266
§ 1. — <i>Lomprez, Froidlieu, Honnay</i>	267
§ 2. — <i>Pondrôme et Wancennes</i>	271
§ 3. — <i>Vonêche et Froidfontaine</i>	275
§ 4. — <i>Patignies, Malvoisin, Vencimont, Sart-Custinne et Rienne</i>	277
§ 5. — <i>Gedinne</i>	279
§ 6. — <i>Louette-Saint-Pierre et Louette-Saint-Denis</i>	285
§ 7. — <i>Houdrémont</i>	290
§ 8. — <i>Vers la frontière : Orchimont, Nafrature, Membre, Laforêt, Vresse, Pussemange</i>	293

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figures.	Pages.
1. Carte d'ensemble des opérations militaires sur le front ouest	23
2. Ecrit délivré à Longlier, le 31 août, par le colonel Kierstein, commandant le 87 ^e d'infanterie, blessé au combat de Longlier du 20 août	57
3. Justin Pierret, 18 ans, fils d'Albert, massacré à Hamipré	60
4. Albert Pierret, 56 ans, id.	60
5. Nestor Wintquin, 24 ans, gendre d'Albert Pierret, massacré à Hamipré	60
6. Léon Pierret, 22 ans, fils d'Albert, d'Hamipré, fusillé à Trèves	60
7. Lucien Gravé, 50 ans, père d'Augusta et de Bertha, tué au Sart.	60
8. Augusta Gravé, 11 ans, massacrée au Sart.	60
9. Ulysse Pierret, 9 ans, mort des suites du massacre d'Hamipré	60
10. Marcel Debot, 14 ans, fils d'Adam, décédé à la prison de Witlich	60
11. Bertha Gravé, 14 ans, massacrée au Sart	60
12. Léon Goosse, 18 ans, massacré à Hamipré	60
13. Félix Moreau, 25 ans, d'Hamipré, fusillé à Trèves	60
14. Albert Moreau, 32 ans, id. id.	60
15. Camille Moreau, 30 ans, id. id.	60
16. Adam Debot, 51 ans, id. id.	60
17. Neufchâteau. Vue sur le champ de bataille du 22 août	61
18. Neufchâteau. Les incendies de la rue de Longlier. Maisons Castagne-Gofflot et Gueben	61
19. Forêt de Luchy. L'une des tombes primitives	61
20. Id. Tombe du colonel Detrie, du 20 ^e d'infanterie	61
21. Ochamps. Les premiers incendies. Maison de Marie Ansiaux, veuve Jérrouville, à côté de laquelle elle fut tuée à la baïonnette	61
22. Ochamps. Chapelle de Notre-Dame de Lourdes, position extrême du 20 ^e régiment d'infanterie française	61
23. Plan du combat de Neufchâteau du 22 août	67
24. Neufchâteau. Proclamation du lieutenant Baldes, menaçant les habitants d'être fusillés ou pendus.	71
25. Plan du combat de Saint-Médard, les 22 et 23 août.	93
26. Ecrit délivré à Neuvillers, le 21 août, par le général-major von der Esch, commandant la 41 ^e brigade	125
27. Plan du combat de la forêt de Luchy.	129

Figures.	Pages.
28. François Lambert, 20 ans, tué à Bertrix	136
29. Emile Nannan, 53 ans, massacré à Bertrix.	136
30. Joseph Wanlin, 18 ans, tué à Bertrix	136
31. Joseph Echer, 44 ans, massacré et carbonisé à Bertrix	136
32. Joseph Hardy, 40 ans, massacré à Ochamps	136
33. Marie-Adélaïde Ansiaux, veuve Jérrouville, 54 ans, massacrée à Ochamps	136
34. Anatole Pignolet, 49 ans, tué à Bertrix	136
35. Jean-Baptiste Guillaume, 24 ans, tué à Ochamps	136
36. Léon Jeangout, 15 ans, qui eut la tête tranchée d'un coup de sabre, à Bertrix	136
37. Jules Toussaint, 29 ans, tué à Ochamps.	136
38. Maria Jeangout, 15 ans, massacrée et carbonisée à Bertrix	136
39. Glaumont. Ferme Hallet, incendiée en août	137
40. Id. Maisons Tassigny et Delvaux, incendiées en août	137
41. Jéhonville. Le presbytère incendié	137
42. Id. Maison veuve Poncelet, incendiée en août	137
43. Herbeumont. Hôtel Vassaux et maison des Sœurs de la Providence, incendiés en août	137
44. Herbeumont. Maison Jules Gaillard, incendiée en août.	137
45. Plan du village d'Anloy	145
46. Joseph Martin, 17 ans, tué au Petit-Wez (Anloy)	148
47. Léon Godenir, 61 ans, tué à Anloy	148
48. Louis Robert, 39 ans, tué au Petit-Wez	148
49. Maria Philippe, 12 ans, tuée dans les bras de sa mère et carbonisée à Anloy	148
50. Auguste Javaux, 28 ans, tué au Petit-Wez.	148
51. Dom Bernard Gillet, 62 ans, religieux de l'abbaye de Maredsous, tué à Anloy.	148
52. Louis Gillet, 49 ans, bourgmestre, tué à Anloy	148
53. Omer Poncelet, 15 ans, tué à Anloy	148
54. Jules Javaux, 23 ans, tué au Petit-Wez	148
55. Joseph Labbé, 53 ans, tué au Petit-Wez	148
56. Zéphirin Fourny, 36 ans, tué à Anloy	148
57. Zéphirin Nicolay, 53 ans, tué au Petit-Wez	148
58. Anloy. Maison du bourgmestre, M. Louis Gillet	149
59. Id. Maisons J. Falmagne et E. Poncelet	149
60. Id. Maison Joseph Barras	149
61. Id. Maisons Léon Poncelet et Nicolas Barras	149
62. Id. L'une des tombes des fusillés, dans son état primitif	149
63. Id. La seconde tombe des fusillés, id.	149
64. Id. Le cimetière militaire du chemin de Framont	149
65. Jean-Baptiste-Eugène Ponsard, 54 ans, tué à Maissin	192
66. Hyacinthe Ansay, 40 ans, tué à Assenois	192

Figures.	Pages.
67. Arsène Gillard, 27 ans, de Blanche-Oreille, tué avec les blessés français.	192
68. Edmond Jaumotte, 33 ans, tué à Bièvre.	192
69. Martin Falmagne, 49 ans, id.	192
70. M. l'abbé Alphonse Maréchal, 25 ans, tué à Maissin	192
71. Joséphine Henry, veuve Nicolas Ansiaux, 72 ans, tuée à Opont	192
72. René Albert, 21 ans, tué à Bièvre	192
73. Charles Francotte, 15 ans, tué à Bièvre	192
74. Armand Maréchal, 23 ans, tué à Maissin	192
75. Maria Bodet, épouse Edmond Sterpin, 53 ans, tuée à Bièvre	192
76. Théophile Duterme, 25 ans, tué à Bièvre	192
77. Maissin. Maisons incendiées sur la route de Lesse-Redu, le long de laquelle se livra un sanglant combat à la baïonnette	193
78. Maissin. Cimetière militaire dans son état primitif	193
79. Porcheresse. Maisons Joseph Poncelet et veuve Godelaine	193
80. Id. Vue extérieure de l'église incendiée	193
81. Id. Vue intérieure id.	193
82. Bellefontaine. Ferme « Le Fays » incendiée le 24 août.	193
83. Gedinne. La Gendarmerie incendiée.	193
84. Alle. Ecrit abandonné par le lieutenant Engelhardt, du 25 ^e régiment, VIII ^e corps.	264
85. Carte de la région étudiée dans la VI ^e partie	302

FIN DU SEPTIÈME VOLUME

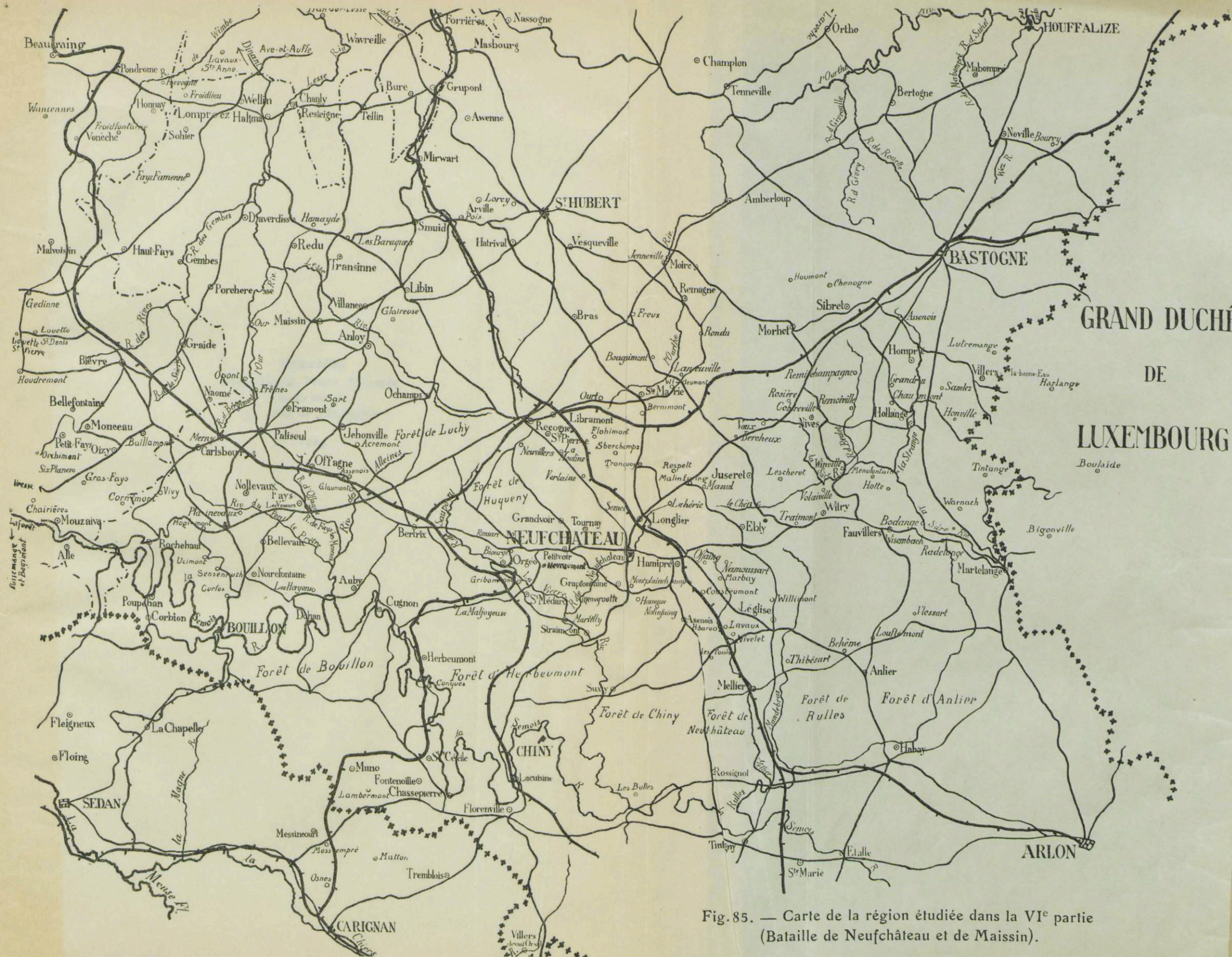


Fig. 85. — Carte de la région étudiée dans la VI^e partie
(Bataille de Neufchâteau et de Maissin).

Bruxelles
Imprimerie Veuve Monnom
Société anonyme
32, rue de l'Industrie

—
1924

